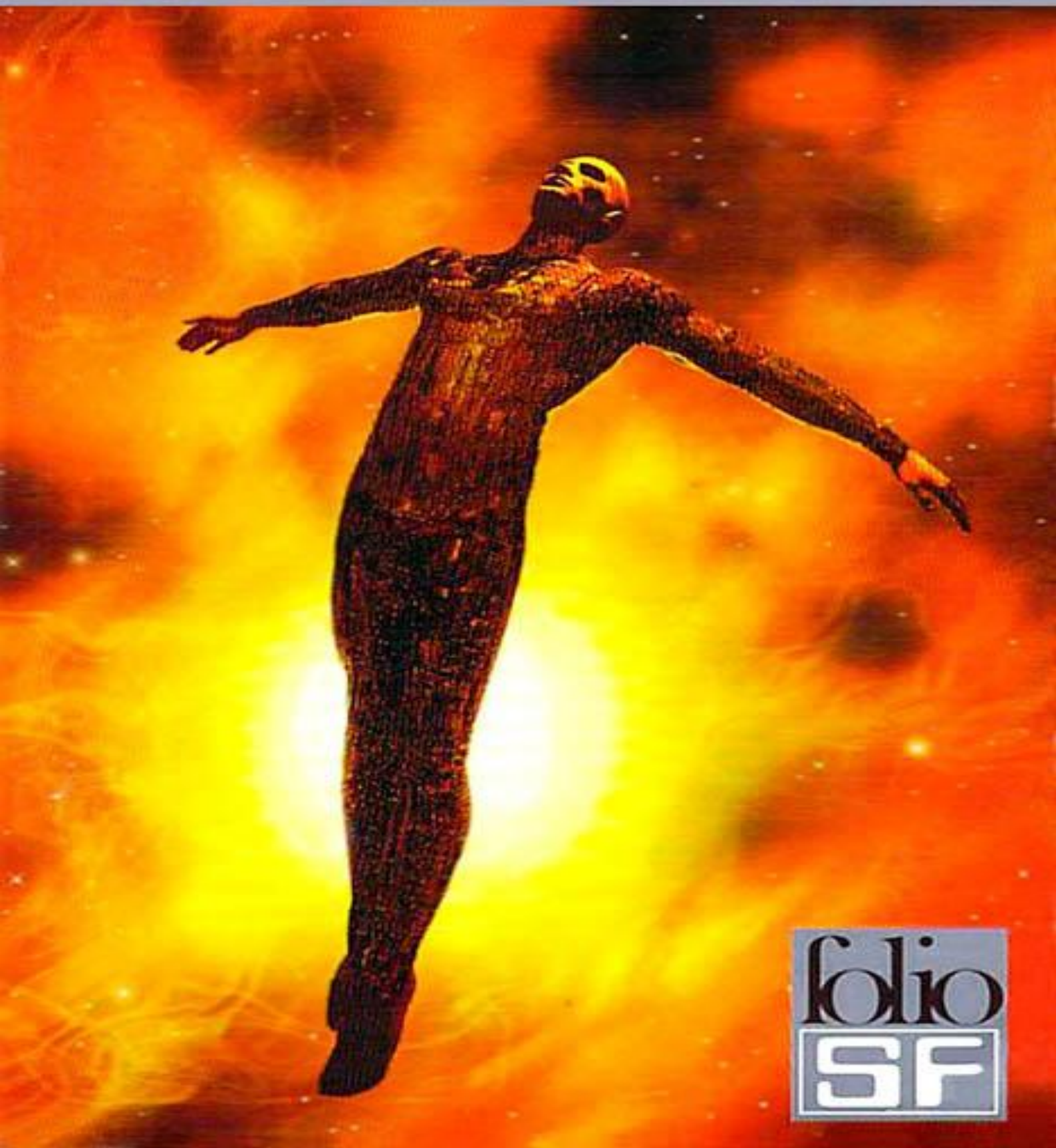
Bruce

Sterling

Schismatrice +



folio SF

Bruce Sterling

Schimatrice +

ÉDITION INTÉGRALE

Traduit de l'américain
par William Desmond
et Jean Bonnefoy

Denoël

La schismatrice

Prologue

Des appareils volants peints de couleurs vives sillonnaient le cœur du monde. Debout au milieu des herbes qui lui montaient jusqu'aux genoux, Lindsay, les yeux levés, les suivait du regard.

Aussi fragiles que des cerfs-volants, les ultra-légers propulsés par des pédales plongeaient et s'élevaient tour à tour dans la zone en apesanteur, loin au-dessus de sa tête. Au-delà des appareils, à l'opposé du monde cylindrique, le paysage incurvé brillait de tout l'éclat de ses champs de blé doré et de coton tachetés de vert.

De la main, Lindsay se protégea les yeux de la lumière solaire intense en provenance de l'une des longues fenêtres du monde. Un appareil, sur les ailes duquel était imprimé un élégant motif de plumes, bleues sur la toile blanche, traversa la bande lumineuse et dériva en silence au-dessus de lui. Il aperçut les longs cheveux de la pilote, tandis qu'elle appuyait sur les pédales pour entamer sa remontée. Lindsay savait qu'elle l'avait vu. Il aurait voulu crier, gesticuler frénétiquement, mais on le surveillait.

Ses geôliers – sa femme et son oncle – le rattrapèrent. Les deux vieux aristocrates avançaient avec une insupportable lenteur. Son oncle avait le visage congestionné ; il avait enclenché son pacemaker cardiaque. « Tu as couru ! lança-t-il. Tu as couru !

— Pour me dégourdir les jambes », répondit Lindsay d'un ton de méfiance neutre. « Le séjour aux arrêts, dans la maison, m'a ankylosé. »

L'oncle leva la tête pour suivre le regard de Lindsay, s'abritant le visage d'une main tachée de son par l'âge. L'appareil à décor d'oiseau planait maintenant au-dessus des Amers, un endroit marécageux de la zone du panneau agricole où la pourriture avait envahi le sol. « Tu observais les Amers,

n'est-ce pas ? Là où travaille ton ami Constantin… On dit qu'il t'adressait des signaux de là.

— Philip travaille sur les insectes, mon oncle. Il n'est pas cryptographe. »

Lindsay mentait. Pour avoir des informations pendant son séjour en résidence surveillée, il dépendait des signaux convenus que lui adressait Constantin.

Lindsay et Constantin étaient des alliés politiques. Lorsque leurs ennuis avaient commencé, Lindsay avait été assigné à résidence dans les limites de la propriété familiale. Mais les compétences écologiques de Philip Constantin le rendaient irremplaçable et il était toujours libre, travaillant aux Amers.

Sa longue période d'internement avait poussé Lindsay aux limites du désespoir. C'était au milieu des gens qu'il était le mieux, quand il pouvait mettre en valeur ses aptitudes diplomatiques. Il avait perdu du poids au cours de son confinement : ses hautes pommettes ressortaient davantage, et son regard avait pris une expression sombre et agressive. La soudaineté de son sprint avait jeté le désordre dans ses cheveux noirs, bouclés selon la mode. Il était grand et dégingandé, avec le long menton et les sourcils arqués et expressifs du clan Lindsay.

Alexandrina, sa femme, le saisit par un bras. Elle était habillée à la mode, et portait une jupe plissée longue et une tunique médicale blanche. Son teint clair et pâle donnait une impression de santé sans réelle vitalité, comme si sa peau n'était qu'un fac-similé de papier imprimé. Des accroche-cœurs pétrifiés ornaient son front.

« Tu avais dit que tu ne parlerais pas de politique. James », fit-elle à l'intention du vieil homme. « Tu es pâle, Abélard. Il t'a énervé.

— Suis-je pâle ? » demanda Lindsay. Il fit appel à son entraînement de diplomate morpho. La couleur lui revint aux joues. Il dilata légèrement ses pupilles et se mit à sourire de toutes ses dents. Son oncle eut un mouvement de recul et se renfrogna.

Alexandrina s'appuya sur le bras de Lindsay. « Je préférerais que tu ne fasses pas cela, remarqua-t-elle. Ça me fait peur. »

Elle avait cinquante ans de plus que Lindsay, et elle venait tout juste de se faire refaire les genoux. Ses rotules de Téflon mécanistes la faisaient encore souffrir.

Lindsay fit passer le volume relié qu'il tenait dans son autre main. Pendant sa période d'internement, il avait traduit en anglais contemporain circumsolaire les œuvres de Shakespeare. Les anciens du clan Lindsay l'avaient encouragé dans cette voie. Sa passion pour les choses anciennes, avaient-ils estimé, pouvait constituer un bon dérivatif : il aurait moins tendance à comploter contre l'État.

Pour le récompenser, on l'avait autorisé à faire don de son travail au Muséum. Il avait saisi cette occasion d'échapper brièvement à son isolement.

Le Muséum était un véritable nid de subversion, et il y avait beaucoup d'amis. Des préservationnistes, pour emprunter le nom qu'ils s'étaient donné. Un mouvement réactionnaire de jeunes, manifestant un attachement romantique pour l'art et la culture du passé. Du Muséum, ils avaient fait leur place forte politique.

Leur monde était celui de la République corporative circumlunaire de Mare Serenitatis, un habitat artificiel vieux de deux cents ans en orbite autour de la Lune terrestre. En tant que l'une des plus anciennes nations spatiales de l'humanité, elle avait acquis un caractère traditionaliste, né de la longue pratique d'une culture bien établie.

Mais des changements s'étaient produits, et se propageaient à partir de mondes plus récents et plus vigoureux, ceux de la Ceinture d'Astéroïdes et des Anneaux de Saturne. Les super-puissances mécanistes et morphos avaient exporté leur conflit jusque dans cette tranquille ville-État. La polémique avait partagé la population en factions : les préservationnistes de Lindsay contre le pouvoir détenu par les vieux radicaux, la plèbe en rébellion contre l'opulente aristocratie.

C'était les sympathisants mécanistes qui tenaient les clefs du pouvoir dans la République.

Les vieux radicaux gouvernaient depuis leurs hôpitaux administratifs. Ces antiques aristocrates, ayant tous largement dépassé les cent ans, ne tenaient debout que grâce aux systèmes

les plus récents de la technologie mécaniste ; leur vie ne se prolongeait qu'à coups de prothèses importées. Mais les dépenses médicales menaçaient de ruiner complètement la République. Les finances publiques étaient déjà lourdement endettées auprès des cartels pharmaceutiques mécanistes. À ce train, la République n'allait pas tarder à n'être plus qu'un État-satellite du pouvoir mécaniste.

Les Morphos disposaient néanmoins eux aussi d'un arsenal de tentations. Des années auparavant, ils avaient entraîné et endoctriné Lindsay et Constantin : par le biais de ces deux amis, chefs de file de leur génération, les Morphos avaient su exploiter la fureur de la jeunesse, qui se voyait spoliée de ses droits de naissance au profit des Mécas.

La tension était montée dans la République au point qu'il suffisait du moindre geste pour mettre le feu aux poudres.

C'est la vie même qui était en question. La mort serait la preuve.

L'oncle de Lindsay était essoufflé. Il pianota sur son bracelet de contrôle pour ralentir les battements de son cœur. « Plus de blagues, hein ? » dit-il, les sourcils froncés. « On nous attend au Muséum. Et n'oublie pas : pas de discours. Rien que le petit texte convenu. »

Lindsay continuait de regarder en l'air. L'ultraléger peint comme un oiseau s'élança dans un plongeon brutal.

« Non ! » hurla Lindsay, qui, jetant son livre, se mit à courir.

Le fragile appareil alla s'écraser dans l'herbe, à l'extérieur d'un amphithéâtre de plein air aux rangées de sièges de pierre.

L'ultra-léger, fracassé, avait les ailes tordues dans une position bizarre, comme née de la convulsion de l'impact. « Véra ! » cria Lindsay.

Il retira le corps de la jeune femme de l'épave légère. Elle respirait encore ; du sang coulait de sa bouche et de ses narines. Elle avait les côtes brisées et s'étouffait. Il arracha quelque chose à l'anneau formant collier de sa tenue de préservationniste : celle-ci s'inspirait des tenues spatiales : les soufflets des coudes étaient déchiquetés et tachés. Le câble du collier lui entailla les mains.

De petites phalènes blanches s'envolaient d'entre les hautes herbes. Elles se mirent à tournoyer, comme attirées par le sang.

Lindsay chassa une phalène de son visage et pressa ses lèvres sur celles de la jeune femme. Il sentit le pouls s'arrêter dans la gorge. Elle était morte.

« Véra, marmonna-t-il, ma tendre amie, ma tendre amie, te voici consumée… »

Une vague de chagrin et d'exultation mêlés le souleva. Il s'effondra dans l'herbe tiédie par le soleil, la tenant toujours. D'autres phalènes montèrent du sol.

Elle l'avait donc fait. Comme cela semblait facile, maintenant ! C'était quelque chose dont ils avaient parlé tous les deux des centaines de fois, tard dans la nuit, au Muséum, ou bien au lit, après leurs amours adultères. Le suicide comme ultime protestation. Une gigantesque perspective de ténébreuse liberté s'ouvrit sous le crâne de Lindsay. Paradoxalement, il éprouva une bouffée de vitalité. « Chérie, ce ne sera pas long… »

Quand son oncle le rejoignit, il le trouva agenouillé. Le visage du vieillard était gris. « Oh ! fit-il, que c'est détestable ! Qu'avez-vous fait ? »

La tête lui tournant encore, Lindsay se remit sur ses pieds. « Éloignez-vous d'elle. »

L'oncle contemplait le cadavre de la jeune femme.

« Elle est morte ! Espèce de fou, elle n'avait que vingt-six ans ! »

Lindsay retira brusquement une longue dague, faite d'un métal grossièrement forgé, de l'un des soufflets des coudes. Il l'essuya, puis tourna la pointe vers sa poitrine. « Au nom de l'humanité ! Et au nom de la Préservation des valeurs humaines ! Je choisis librement de… »

Son oncle le saisit par le poignet. Ils luttèrent brièvement, échangeant des regards meurtriers, puis Lindsay laissa tomber la lame. Le vieil homme s'en empara aussitôt et la glissa dans une poche de sa blouse de labo. « Ceci est illégal, commenta-t-il. Tu seras accusé de détention d'armes. »

Lindsay éclata d'un rire nerveux. « Je suis ton prisonnier, mais tu ne pourras pas m'arrêter si je choisis de mourir. Maintenant ou plus tard, que m'importe ?

— Tu n'es qu'un fanatique », répondit l'oncle en lui jetant un regard chargé d'un amer mépris. « L'apprentissage morpho tient jusqu'au bout, n'est-ce pas ? Ta formation a coûté une fortune à la République, et tu t'en sers pour séduire et assassiner.

— Elle est morte proprement ! Il vaut mieux mourir en plein élan que vivre deux siècles comme un vulgaire pantin mécaniste ! »

Le vieux Lindsay contemplait les hordes de phalènes blanches qui grouillaient sur les vêtements du cadavre. « D'une manière ou d'une autre, nous te le ferons payer. À toi et à ce plébéien parvenu de Constantin. »

Lindsay n'en croyait pas ses oreilles. « Espèce de stupide salopard mécaniste ! Regarde-la ! Ne comprends-tu pas que tu nous as tous déjà tués ? Elle était la meilleure d'entre nous : elle nous inspirait. »

Le vieillard fronça les sourcils. « D'où viennent donc tous ces insectes ? » Il se courba, et chassa les phalènes de sa main ridée.

Brusquement, Lindsay fit un mouvement en direction du cou de Véra, et s'empara d'un petit médaillon filigrané en or. Son oncle l'attrapa par un coude.

« C'est à moi ! » hurla Lindsay. Les deux hommes se mirent à lutter de toutes leurs forces. Le vieillard réussit à se débarrasser de la prise maladroite que son neveu lui avait portée au cou, et à lui envoyer deux coups de pied dans le ventre. Lindsay tomba à genoux.

Haletant, l'homme ramassa le médaillon. « Tu m'as agressé, fit-il, scandalisé. Tu as fait usage de violence à l'encontre d'un concitoyen. » Il ouvrit le médaillon ; un liquide huileux et visqueux se mit à lui couler sur les doigts. « Pas de message ? » murmura-t-il surpris ; il renifla ses doigts. « Du parfum ? »

Lindsay était toujours agenouillé, s'efforçant de reprendre son souffle ; l'oncle poussa un cri.

Les phalènes blanches étaient en train de se précipiter sur le vieillard, s'accrochant à la peau huileuse de ses mains ; il y en avait des douzaines.

Il s'agissait d'une attaque en règle. Il cria de nouveau et se débattit.

Lindsay roula sur lui-même par deux fois, à l'écart de son oncle. Puis il s'agenouilla de nouveau dans l'herbe, tout tremblant. Son oncle était maintenant par terre, secoué de convulsions comme un épileptique. Lindsay s'éloigna aussi vite qu'il le put, à quatre pattes.

Le bracelet de contrôle du vieillard se mit à lancer des éclairs rouges. Le vieil homme s'immobilisa. Les phalènes blanches continuèrent à déambuler sur son cadavre pendant un moment, puis s'envolèrent l'une après l'autre, et disparurent dans les hautes herbes.

Lindsay se mit en titubant sur ses pieds. Il regarda derrière lui, par-delà la prairie ; d'un pas lent, sa femme se dirigeait vers eux à travers les herbes.

PREMIÈRE PARTIE

Les territoires des apaches du Soleil

Chapitre 1

Le Zaibatsu circumlunaire du peuple de Mare Tranquilitatis / 27-12-'15

Pour l'envoyer en exil, on administra à Lindsay la moins raffinée des drogues mécanistes. Il resta aveugle et sourd pendant deux jours, étourdi de stupéfiants, son corps tassé dans une épaisse matrice de pâte de décélération.

Partie de la rampe de lancement de fret de la République, la masse de drogue avait dérivé avec une précision cybernétique jusqu'à l'orbite polaire d'un autre corps circumlunaire. Il existait une dizaine de mondes semblables, qui tiraient leur nom des cratères et des mers lunaires où avaient été prélevées les matières premières ayant servi à leur édification. Ils avaient été les premières nations-États à rompre toutes relations avec la Terre, à bout de ressources. Pendant un siècle, l'alliance circumlunaire qu'ils avaient conclue avait constitué le foyer de la civilisation, et les échanges commerciaux entre ces « mondes enchaînés » étaient restés très importants.

Mais, depuis ces jours de gloire, la progression vers les profondeurs de l'espace avait éclipsé la Chaîne, et les environs de la Lune étaient devenus un cul-de-sac. L'alliance s'était effondrée, et avait laissé la place à un isolement maussade et au déclin technique. Les mondes circumlunaires avaient perdu la grâce, et aucun ne l'avait aussi radicalement perdue que l'endroit sur lequel Lindsay se trouvait exilé.

Un système vidéo surveillait son arrivée. Éjecté du terminal-drogue, il flottait nu, dans la salle de douane en apesanteur du Zaibatsu circumlunaire du peuple de Mare Tranquilitatis. Bâtie en acier lunaire sombre, cette salle exhibait de longs haillons d'époxy, là où les panneaux avaient été arrachés ; c'était en réalité une ancienne suite pour couple en voyage de lune de

miel, où les jeunes mariés pouvaient s'ébattre à loisir en apesanteur. Elle était maintenant transformée en une sinistre zone administrative de contrôle.

Lindsay était toujours sous l'effet de la drogue de transfert. Un tuyau de goutte-à-goutte s'enfonçait dans le creux de son bras droit et le ramenait peu à peu à la vie. Sa peau était parsemée de biomoniteurs, petits disques noirs adhésifs. Il partageait la pièce avec une caméra automatique ; le système vidéo en apesanteur était équipé de deux paires de bras cybernétiques commandés hydrauliquement.

Lindsay ouvrit les yeux sur un monde encore trouble. Une expression d'ahurissement s'étalait sur son beau visage à la peau claire et aux sourcils arqués avec élégance. Ses cheveux frisés et sombres retombaient sur ses hautes pommettes qui portaient encore des traces d'un maquillage vieux de trois jours.

Ses bras se mirent à trembler sous l'effet des stimulants ; puis d'un seul coup, il se retrouva lui-même. Son entraînement reprit le dessus, l'envahissant comme une vague avec une telle soudaineté que ses dents claquèrent spasmodiquement. Ses yeux, où brillait une vigilance quelque peu artificielle, se mirent à parcourir la pièce. Les muscles de son visage ondulaient d'une manière aberrante pour tout être humain normal : brusquement, il sourit. Il s'examina lui-même, puis adressa à la caméra un autre sourire, empreint d'urbanité et de tolérance.

L'atmosphère elle-même parut se réchauffer devant ce brusque rayonnement de bonhomie.

Le tuyau fiché dans son bras se désengagea et alla s'enfoncer en ondulant dans le mur. Le système vidéo se mit à parler.

« Vous êtes Abélard Malcolm Tyler Lindsay ? De la République corporative circumlunaire de Mare Serenitatis ? Vous demandez l'asile politique ? Vous ne transportez aucun matériel biologique actif soit dans vos bagages, soit sur vous-même ? Vous ne transportez aucun explosif, aucun logiciel d'attaque ? Votre flore intestinale a bien été stérilisée pour être remplacée par la flore microbienne standard du Zaibatsu ?

— Oui, c'est exact », répondit Lindsay en japonais, la langue de l'appareil. « Je n'ai aucun bagage », ajouta-t-il. Il se sentait très à l'aise avec les formes modernes des langues : patois

d'échanges simplifiés, débarrassés de leurs temps honorifiques. Cette aisance linguistique constituait un élément de sa formation.

« Vous allez bientôt être rendu à la liberté dans un secteur qui a été idéologiquement décriminalisé, fit la caméra. Avant que vous ne quittiez les douanes, vous devez comprendre dans quelles limites vous pouvez agir. Savez-vous bien ce que recouvre le concept de droits civiques ? »

Lindsay préféra rester prudent. « Dans quel contexte ?

— Le Zaibatsu ne reconnaît qu'un seul droit civique : le droit de mourir. Vous pouvez demander à l'exercer n'importe quand et quelles que soient les circonstances. Tout ce que vous avez à faire est de le requérir. Nous disposons d'audiomoniteurs partout sur le Zaibatsu. Si vous demandez à ce qu'il vous soit fait droit, vous serez exécuté instantanément, sans douleur. Comprenez-vous ?

— Parfaitement, dit Lindsay.

— L'exécution peut également être provoquée du fait de certains autres comportements, reprit la caméra. Si vous menacez physiquement l'habitat, vous serez tué. Si vous interférez avec notre réseau de moniteurs, vous serez tué. Si vous franchissez les limites de la zone stérilisée, vous serez tué. Vous pouvez également être tué pour crimes contre l'humanité.

— Crimes contre l'humanité ? fit Lindsay. Comment les définissez-vous ?

— Il s'agit de recherches biologiques et prothésistes que nous considérons comme aberrantes. Les informations techniques concernant les limites de ce que nous tolérons ne peuvent être communiquées.

— Je vois », murmura Lindsay. Le Zaibatsu, se rendait-il compte, avait quasiment carte blanche pour le tuer n'importe quand, sous n'importe quel prétexte ; mais il ne s'était pas attendu à autre chose. Ce monde était le refuge de tous les apaches du système solaire, traîtres, déserteurs, exilés, hors-la-loi. Lindsay doutait que l'on pût gouverner autrement un monde où grouillaient de tels individus. Il existait tout simplement trop de multiples technologies dans l'espace circumsolaire. Des centaines d'actions apparemment innocentes, ne serait-ce

qu'élever des papillons, pouvaient se révéler potentiellement mortelles.

Nous sommes tous des criminels, pensa-t-il.

« Souhaitez-vous recourir à votre droit civique ?

— Non merci, répondit poliment Lindsay. Mais c'est un grand soulagement de savoir que le gouvernement du Zaibatsu m'offre cette possibilité. Je me souviendrai de votre générosité.

— Il vous suffit de demander », fit la caméra avec satisfaction.

L'interrogatoire était terminé. Oscillant en apesanteur, Lindsay se débarrassa des biomoniteurs. La caméra lui tendit une carte de crédit et une salopette de modèle zaibatsu courant.

Lindsay enfila l'ample vêtement. Il était venu seul en exil. Constantin avait également été condamné, mais, comme d'habitude, il s'était montré plus habile.

Constantin avait été son meilleur ami pendant quinze ans. La famille de Lindsay avait désapprouvé cette amitié avec un plébéien, mais Lindsay l'avait défiée.

À cette époque, les anciens avaient espéré pouvoir tirer leur épingle du jeu entre les deux superpuissances. Ils avaient tout d'abord eu tendance à faire confiance aux Morphos, et avaient envoyé Lindsay au Conseil des Anneaux pour qu'il suivît la formation diplomatique. Deux ans plus tard, ce fut au tour de Constantin, dans le domaine de la biotechnologie.

Mais les Mécas avaient fini par dominer complètement dans la République, et Lindsay et Constantin, en tant qu'ils personnifiaient un échec gênant en politique étrangère, étaient tombés en disgrâce. Ce mauvais sort partagé ne fit que les rapprocher davantage, et leur influence conjuguée s'était rapidement étendue dans la plèbe et parmi les plus jeunes aristocrates. Combinés, leurs atouts étaient formidables : Constantin, avec ses plans subtils, à long terme, et une détermination inébranlable ; Lindsay, en tant qu'homme de contact avec sa faconde persuasive et son élégance ostentatoire.

C'est alors que Véra Kelland s'était immiscée entre eux ; Véra, artiste, comédienne et aristocrate, la première martyre préservationniste. Véra croyait en leur cause ; elle était leur muse, et s'accrochait à ses convictions avec un entêtement

encore plus puissant que le leur. Elle aussi était mariée, à un homme plus âgé qu'elle de soixante ans, mais l'adultère ne fit que donner davantage de charme à ses manœuvres de séduction. C'est finalement Lindsay qui l'avait emporté. Mais du jour où il l'avait possédée, était née la mortelle résolution de la jeune femme.

Tous les trois n'ignoraient pas que le geste consistant à se suicider, quand tout le reste aurait échoué, pourrait changer le cours de la République. Ils tombèrent d'accord sur un plan. Philip survivrait, afin de poursuivre leur œuvre : c'était sa consolation pour ne pas avoir eu Véra et pour la solitude qui l'attendait. Tous trois s'étaient alors mis au travail avec pour unique but la mort, dans une intimité fiévreuse. Et la réalité de la mort avait fini par arriver, et leur élégant idéal s'était transformé en une horreur gluante.

Dans un grincement de pistons mal graissés, la caméra ouvrit le sas de la salle de douane. Lindsay se secoua pour effacer les souvenirs du passé. Il flotta le long d'un corridor dépouillé de son revêtement, se dirigeant vers une ouverture qu'éclairait faiblement la lumière du jour.

Il émergea sur une aire d'atterrissage pour engins volants encombrée de machines crasseuses.

L'aire d'atterrissage sur l'axe central de la colonie, dans la zone d'apesanteur. D'où il se tenait, Lindsay pouvait voir le Zaibatsu sur toute sa longueur : cinq kilomètres d'une atmosphère sombre et puante.

Ce qui le frappa au premier abord fut la forme et l'aspect des nuages. Ils étaient déformés, congestionnés, et d'une nuance jaunâtre malsaine. Ils ondulaient et se tordaient dans les courants ascendants fétides qui montaient des divers panneaux assolés du Zaibatsu.

L'odeur était nauséabonde. Chacun des dix mondes circumlunaires avait son odeur originelle propre. Lindsay se souvenait de celle de sa propre République, qui lui avait paru ignoble lorsqu'il était revenu de l'académie morpho. Mais ici, l'atmosphère semblait être assez putride pour tuer. Son nez se mit à couler.

Chacun des mondes de la Chaîne avait eu à faire face à des problèmes biologiques liés au vieillissement de leur habitat.

Pour leur fertilité, les sols avaient besoin d'au moins dix millions de bactéries par centimètre cube. Ces invisibles essaims constituaient la base de tout ce qui croissait, et les hommes les avaient emportés avec eux dans l'espace.

Mais l'humanité et ses symbiotes ne disposaient plus de la protection d'une atmosphère. Le niveau des radiations s'était progressivement élevé. Les mondes circumlunaires disposaient bien de boucliers en terre lunaire importée de plusieurs mètres d'épaisseur, mais ils ne pouvaient pour autant échapper complètement aux brusques éruptions solaires ni aux giclées imprévisibles de radiations cosmiques.

Sans bactéries, le sol n'était plus qu'un tas de poussière amorphe et morte importée de la Lune. Mais avec elles, les mutations inattendues étaient un danger constant.

La République luttait pour contrôler ses Amers. Au Zaibatsu, les Amers avaient pris des proportions épidémiques. Des champignons mutants s'étaient répandus comme une marée noire, formant une croûte mycéliale en dessous de la surface du sol. Caoutchouteuse, cette croûte empêchait la pénétration normale de l'eau et étouffait les arbres et l'herbe. La putréfaction attaquait la végétation morte. Le sol devenait sec, l'air chargé d'humidité, et le mildiou se répandait sur les champs en train de dépérir et dans les vergers, petites têtes d'épingles grises innombrables agglomérées en paquets pourrissants, comme une fourrure de lichen…

Lorsque les choses en arrivaient à ce stade, seuls les efforts les plus désespérés pouvaient arriver à restaurer l'équilibre d'un monde. Il aurait fallu l'évacuer, décompresser toute son atmosphère dans l'espace, carboniser jusqu'à l'os toute sa superficie dans le vide, puis l'ensemencer de nouveau.

Les dépenses entraînées étaient gigantesques. Les colonies confrontées à cette situation étaient victimes de défections massives ; c'est par milliers que les fuyards gagnaient les frontières les plus lointaines de l'espace profond. Avec le temps, ces réfugiés avaient constitué leurs propres sociétés. Ils avaient rejoint les cartels mécanistes de la Ceinture d'Astéroïdes, ou

bien le Conseil des Anneaux morpho en orbite autour de Saturne.

Dans le cas du Zaibatsu, le gros de la population avait fui, mais une minorité entêtée avait refusé la défaite.

Lindsay pouvait comprendre cela ; il se dégageait une sorte de grandeur de ces étendues désolées, mornes et pourrissantes.

De lents tourbillons creusaient le sol gommeux, et lançaient de longues vrilles de détritus dans l'atmosphère crépusculaire. Les panneaux vitrés destinés à recueillir la lumière solaire disparaissaient presque sous une couche de crasse faite d'un amalgame poisseux de poussière et de mildiou. Par endroits, les longs panneaux avaient cédé ; ils avaient été bouchés avec des moyens de fortune, retenus en place par des poutrelles.

Il faisait froid. Les vitrages étaient tellement sales, tellement craquelés, la lumière qu'ils distribuaient tellement chiche, qu'il fallait les faire fonctionner vingt-quatre heures sur vingt-quatre simplement pour éviter le gel. La nuit était trop dangereuse : pas question de s'y risquer. Toute période nocturne était exclue.

Lindsay, sans poids, avança comme il put le long de l'aire d'atterrissage. Les appareils étaient ancrés au métal crevassé par des coupelles à succion. Il y avait une douzaine de modèles à traction humaine, en bien mauvais état, et deux autres mus à l'électricité.

Il vérifia les longerons d'un vieux modèle à batterie, dont les ailes de toile avaient été agrémentées d'un dessin représentant une carpe japonaise. Des patins, couverts de boue, permettaient d'atterrir en zone de gravité. Lindsay se laissa flotter jusqu'à la selle ascétique, et glissa ses chaussures de toile et plastique dans les étriers.

Il tira ensuite la carte de crédit de la poche de poitrine de sa salopette et l'examina : le morceau de plastique noir bordé d'or comportait un chiffreur numérique affichant ses heures de crédit. Il glissa la carte dans la fente du compteur, et l'appareil se mit à ronronner.

Il décolla et s'engagea dans un courant descendant, jusqu'à ce qu'il ressentit la traction de la gravité. Il s'orienta par rapport au sol en dessous de lui.

Sur sa gauche, les panneaux vitrés avaient été nettoyés par endroits. Une escouade de robots couverts de protubérances étaient en train de frotter et poncer le verre rongé. Lindsay pointa l'ultra-léger vers le bas pour les examiner de plus près. Les robots étaient bipèdes, et de conception médiocre. Lindsay se rendit soudain compte qu'il s'agissait en réalité d'êtres humains en combinaisons protectrices et masques à gaz.

Des rais de lumière en provenance des parties dégagées perçaient la pénombre comme autant de projecteurs. Il vola jusqu'à l'un d'eux, vira, et se glissa dans son courant ascendant.

Le rayon lumineux tombait jusque sur le panneau assolé en face. En son centre, un groupe de réservoirs était réparti régulièrement. Dans les réservoirs, bouillonnait une purée verdâtre : des algues. Ce qui restait d'agriculture au Zaibatsu se réduisait à une ferme à oxygène.

Il descendit décrire une boucle au-dessus des réservoirs et respira avec gratitude quelques bouffées de l'air enrichi. L'ombre de son appareil glissa sur une jungle de tuyaux de raffinage.

Alors qu'il regardait vers le bas, il vit une deuxième ombre derrière la sienne. Abruptement. Lindsay vira sur la droite.

L'ombre suivit son mouvement avec une précision cybernétique. Lindsay lança son appareil en chandelle et se retourna sur son siège pour regarder derrière lui.

Lorsqu'il finit par repérer son poursuivant, il eut un choc en constatant qu'il se trouvait si près de lui. Ses taches de camouflage brunes et grises le cachaient parfaitement sur le fond intérieur des panneaux assolés en friche. Il s'agissait d'un appareil de surveillance volant, contrôlé à distance. Il avait des ailes plates et carrées, et était équipé d'une hélice propulsive à l'arrière, silencieuse dans son capot-turbine.

Tout un fouillis de tubes se dressait à l'avant de l'appareil. Les deux qui étaient pointés dans sa direction pouvaient être des téléobjectifs de caméra – ou encore des lasers à rayons X. Réglé sur la bonne fréquence, un laser à rayons X pouvait carboniser l'intérieur d'un corps humain sans laisser la moindre marque sur la peau. Et les rayons X étaient invisibles.

À cette idée, il se sentit frissonner de peur en même temps qu'il était envahi d'un profond dégoût. Les mondes artificiels étaient des endroits fragiles retenant les biens les plus précieux – l'air et la chaleur – contre le néant hostile de l'espace. La sécurité de ces mondes constituait les fondements universels de toute moralité. Les armes étaient dangereuses, et du coup étaient infâmes. Dans ce monde livré aux apaches, seules les armes pouvaient maintenir l'ordre, mais il ne put s'empêcher de ressentir un profond et instinctif sentiment d'outrage.

Lindsay se jeta dans un brouillard jaunâtre qui roulait et crevait ses bulles près de l'axe du Zaibatsu. Lorsqu'il en émergea, l'appareil automatique avait disparu.

Il ne saurait jamais quand on serait en train de le surveiller. À n'importe quel moment, une main invisible pouvait appuyer sur un interrupteur, et il tomberait.

Il fut surpris par la violence de ce qu'il éprouvait ; comme si tout son entraînement était oublié. Sous son crâne jaillit en un éclair l'image de Véra Kelland plongeant vers le sol, s'écrasant sur la terre tandis que les ailes de l'ultra-léger se réduisaient à un amas de couleurs vives sous l'effet de l'impact.

Il vira vers le sud. Au-delà des panneaux décrépis, il aperçut un vaste anneau d'un blanc éclatant qui ceinturait le monde : l'extrémité méridionale du Zaibatsu.

Il jeta un coup d'œil derrière lui. La paroi septentrionale était concave et encombrée d'usines et d'entrepôts abandonnés. Le mur méridional, au contraire, était parfaitement plat et vertical, et paraissait construit en brique.

Le sol, en dessous de lui, se réduisait à un vaste anneau de cailloux ratisses d'un blanc aveuglant. Ici et là, au milieu de cette mer de galets, s'élevaient, comme autant d'îlots noirs, de gros rochers aux formes énigmatiques.

Lindsay entama une glissade descendante pour mieux examiner l'endroit. Toute une rangée de tourelles trapues et sombres pivota de façon visible et se mit à le poursuivre, la gueule bleuâtre de leurs canons pointée vers lui. Il se trouvait au-dessus du secteur stérilisé.

Il monta rapidement.

Une ouverture commença à se dessiner dans le mur méridional, au centre. Dedans et autour, des appareils de surveillance s'y massaient comme des essaims de frelons ; des antennes à micro-ondes hérissaient sa périphérie, raccordées à des câbles armés.

Il ne voyait rien à travers l'ouverture ; la moitié d'un monde se trouvait de l'autre côté, mais les apaches du Soleil n'avaient pas le droit d'y jeter le moindre coup d'œil.

Lindsay se laissa planer vers le bas ; la brusque tension fit chanter les haubans de l'ultra-léger.

Vers le nord, sur le troisième des panneaux assolés du Zaibatsu, il aperçut le travail accompli par les apaches. Les réfugiés avaient démonté ou démoli de vastes secteurs de la zone industrielle pour ériger, avec les épaves, des dômes de fortune étanches.

Ceux-ci allaient de petites bulles de plastique gonflées jusqu'à une unique énorme demi-sphère, sur un site isolé, en passant par des géodes calfatées de toutes sortes de couleurs.

Lindsay décrivit un cercle rapproché autour du dôme le plus vaste. Il était recouvert d'une mousse isolante noire, et renforcé sur sa périphérie d'un collier de pierres lunaires. Contrairement à la plupart des autres dômes, celui-ci n'était hérissé d'aucune antenne, d'aucun appareil quelconque.

Il sut de quoi il s'agissait. Il s'était attendu à le trouver là.

Lindsay sentit la peur le gagner. Il ferma les yeux et fit appel aux ressources de son entraînement morpho, aux forces engrangées au cours de dix années de discipline psycho-technique.

Il sentit son esprit glisser subtilement vers le second mode de conscience. Son attitude s'altéra ; ses mouvements se firent plus coulants, son cœur prit un rythme plus rapide. Un sentiment de confiance l'envahit, et il sourit. Il sentait son esprit plus aiguisé, plus net, débarrassé de toute inhibition, prêt à louvoyer et à manipuler. Ses sentiments de peur et de culpabilité vacillèrent et s'éparpillèrent, simple fouillis sans réalité.

Comme toujours dans cet état second, il ressentit du mépris pour sa faiblesse habituelle. Tel était son moi véritable : pragmatique, prompt à réagir, libre du poids des émotions.

Le temps n'était plus aux demi-mesures. Il avait son plan. S'il voulait survivre en un tel lieu, il ne s'agissait pas de faire le détail.

Le jeune homme repéra le sas d'ouverture du bâtiment. Il dirigea l'ultra-léger de façon à atterrir à proximité, sur les patins. Il débrancha alors sa carte de crédit et quitta l'appareil, qui bondit aussitôt dans le ciel glauque.

Lindsay emprunta une volée de marches de pierre qui conduisait à une sorte d'alcôve creusée dans la paroi du dôme. À l'intérieur du réduit, un plafonnier donnait une lumière éclatante ; sur sa gauche, dans le mur même de l'alcôve, des objectifs de caméra entouraient un écran vidéo protégé par un blindage. En dessous de l'écran, un signal lumineux allumé indiquait la lente destinée aux cartes de crédit, à côté du rectangle d'une porte coulissante.

Une autre porte, également coulissante, mais beaucoup plus massive, dans le mur intérieur, fermait le sas. Une épaisse couche de poussière, qu'aucun passage n'était venu déranger emplissait la gorge de la glissière. Les Médicastres de l'ordre de la Néphrine noire ne paraissaient pas apprécier les visiteurs.

Lindsay attendait patiemment, répétant les mensonges qu'il avait préparés.

Dix minutes passèrent. Le nouveau réfugié aurait bien voulu empêcher son nez de couler. Soudain, l'écran vidéo s'illumina, laissant apparaître le visage d'une femme.

« Glissez votre carte de crédit dans la fente », dit-elle en japonais.

Lindsay l'observa, supputant ses possibilités. Il avait affaire à une femme entre deux âges, mince, aux yeux sombres, avec des cheveux bruns coupés court. Ses pupilles avaient l'air anormalement dilatées. Elle portait une blouse chirurgicale blanche sur le col de laquelle était fixé un insigne de métal : un bâton d'or avec deux serpents jumelés. Les serpents étaient en émail noir avec des yeux de rubis. Leurs mâchoires ouvertes laissaient apparaître des crochets hypodermiques.

Le jeune homme sourit. « Je ne suis rien venu acheter, dit-il.

— L'attention que je vous porte vaut déjà quelque chose, non ? Introduisez votre carte.

— Je ne vous ai pas demandé d'apparaître sur l'écran, remarqua Lindsay en anglais. Vous êtes libre de partir quand vous voulez. »

La femme le regarda, l'air ennuyé. « Évidemment, j'en suis libre, répondit-elle en anglais. Je suis même libre de vous faire traîner à l'intérieur pour que vous y soyez découpé en morceaux. Savez-vous bien où vous vous trouvez ? Il ne s'agit pas d'une quelconque et minable entreprise apache, mais de l'ordre de la Néphrine noire. »

Dans la République, ils étaient inconnus. Lindsay en avait toutefois entendu parler lors de son séjour au Conseil des Anneaux. Les Médicastres de l'ordre de la Néphrine noire étaient des biochimistes criminels opérant aux frontières du milieu interlope du monde morpho. Cachés, redoutables et vicieux. Il n'ignorait pas qu'ils disposaient de plusieurs places fortes : des laboratoires clandestins disséminés dans le système. Il se trouvait à l'entrée de l'un de ceux-ci.

Il eut un sourire enjôleur. « J'aimerais bien entrer, voyez-vous ; mais de préférence pas en morceaux.

— Je suppose que vous plaisantez, répondit la femme. Vous ne valez même pas ce qu'il nous en coûterait pour vous désinfecter. »

Lindsay souleva un sourcil. « J'ai la flore microbienne standard.

— Nous sommes dans un environnement stérile. Les Néphrines vivent dans une propreté impeccable.

— Il ne vous est donc pas possible d'entrer et de sortir librement ? demanda Lindsay, feignant l'étonnement. Vous êtes prisonnière ici ?

— Ici, c'est l'endroit où nous vivons, répliqua la femme. C'est vous le prisonnier, à l'extérieur.

— Quel dommage, dit Lindsay. J'avais l'intention de faire du recrutement ; j'essayais simplement d'être correct. (Il haussa les épaules.) J'apprécie cette conversation, mais je suis pressé par le temps. Permettez-moi de…

— Stop ! l'arrêta la femme. Vous partirez quand je vous le dirai. »

Lindsay prit l'air inquiet. « Écoutez, plaida-t-il, personne ne met en doute votre réputation. Mais vous êtes coincés là-dedans. Vous ne pouvez m'être d'aucune utilité. »

Il passa une main aux longs doigts dans sa chevelure. « Inutile d'en parler davantage, ajouta-t-il.

— Que voulez-vous dire par là ? Et au fait, qui êtes-vous donc ?

— Lindsay.

— Lin Tsé ? Vous n'êtes pourtant pas d'origine orientale. »

Lindsay regarda droit dans l'objectif de la caméra et plongea son regard dans celui de la femme. L'impression qu'il voulait produire était difficile à simuler à travers un système vidéo, mais le fait qu'elle était inattendue la rendait efficace à un niveau inconscient. « Et vous, quel est votre nom ?

— Cory Prager, gronda-t-elle. *Docteur* Cory Prager.

— Cory, je représente Kabubi intrasolaire. Nous sommes une entreprise commerciale de théâtre (Il continua de mentir avec enthousiasme.) Je suis en train de préparer une production, et j'engage des comédiens. Nous payons bien. Mais bien franchement, puisque vous me dites que vous ne pouvez pas sortir, je suis en train de perdre mon temps. Vous ne pourriez même pas assister aux représentations. (Il soupira.) De toute évidence, je n'y suis pour rien et n'y ai aucune responsabilité. »

La femme partit d'un rire désagréable. Lindsay avait toutefois repéré ses points faibles, et il sentait clairement qu'elle était mal à l'aise. « Vous imaginez-vous que nous nous soucions de ce que l'on fait à l'extérieur ? Nous tenons une bonne part de marché, ici. Tout ce qui nous intéresse, c'est leur carte de crédit. Peu nous importe le reste.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire. J'apprécierais beaucoup la même attitude chez d'autres groupes. Je suis un artiste, pas un politicien. J'aimerais bien pouvoir éviter les complications aussi facilement que vous (il ouvrit les mains). Étant donné que nous nous sommes parfaitement compris, je n'ai plus qu'à m'en aller.

— Attendez. Quelles complications ?

— Elles ne sont pas de mon fait, louvoya Lindsay. Il s'agit des autres factions. Je n'ai même pas encore fini de réunir mon équipe de comédiens, et déjà les intrigues ont commencé. La pièce leur donne une occasion de négocier.

— Nous pouvons envoyer un système vidéo automatique ; ainsi nous verrons votre œuvre.

— Oh ! je suis désolé ! fit Lindsay d'un ton sec. Nous n'acceptons pas que nos représentations soient enregistrées ni diffusées. Nous n'aurions plus de public, ajouta-t-il d'un ton lugubre. Je ne tiens pas à risquer de contrarier mes acteurs. Aujourd'hui, tout le monde peut être acteur ; avec les mnémodrogues, c'est facile.

— Nous vendons des mnémodrogues, dit-elle. Des vasopressines, des carbolines, des endorphines. Des stimulants et des tranquillisants. Des produits hilarants, d'autres pour faire pleurer ou crier, dites simplement ce qu'il vous faut. S'il existe un marché pour un produit, les chimistes noirs de la Néphrine le fabriqueront. Si nous n'arrivons pas à le synthétiser, nous le filtrerons à partir de tissus. Tout ce que vous voulez. Tout ce que vous pouvez imaginer. (Elle baissa la voix.) Nous avons de bonnes relations avec eux, vous savez. Ceux de l'autre côté du mur. Ils pensent le plus grand bien de nous. »

Lindsay roula de grands yeux. « Bien entendu. »

Elle regarda en dehors de l'écran ; il entendit le crépitement d'un clavier. Puis elle revint à l'écran. « Vous avez été en pourparlers avec les putes, non ? La Banque Geisha & Geisha ? »

Lindsay prit une attitude prudente. La Banque Geisha & Geisha était quelque chose de nouveau pour lui. « Je trouverais préférable de garder mes tractations confidentielles, finit-il par dire.

— Il faut être fou pour croire en leurs promesses. »

Lindsay eut un sourire contraint. « Quel choix ai-je réellement ? Il y a toujours eu une alliance naturelle entre les comédiens et les prostituées.

— Elles ont dû vous mettre en garde contre nous. » Prenant une paire d'écouteurs, la femme mit l'un d'eux contre son oreille gauche, et écouta d'un air distrait.

« Je vous ai déjà dit que j'essayais d'être correct », fit remarquer Lindsay. L'écran devint tout à coup silencieux, tandis que la femme parlait rapidement dans un micro gros comme une tête d'épingle. Son visage disparut de l'écran pour être remplacé par celui d'un homme plus âgé à la peau ridée. Lindsay eut le temps d'apercevoir brièvement son apparence véritable – des cheveux blancs en pointes désordonnées, des yeux bordés de rouge – avant l'enclenchement d'un programme de maquillage vidéo. Il procédait en remontant l'écran ligne à ligne, adoucissant subtilement les traits, altérant ici, colorant là.

« Écoutez, tout ceci est inutile », fit Lindsay d'un ton rogue. « Ce n'est pas la peine d'essayer de me convaincre de faire quelque chose que je regretterais ; j'ai un spectacle à monter, et je n'ai pas le temps de…

— Taisez-vous donc », le coupa l'homme. La porte d'acier dans la paroi glissa, laissant apparaître un paquet plié en vinyle transparent. « Endossez ça, reprit l'homme. Vous venez, à l'intérieur. »

Lindsay déplia le paquet et le secoua pour le défroisser. Il s'agissait d'une tenue complète de décontamination.

« Allez, dépêchez-vous, insista le Médicastre noir. Vous êtes peut-être sous surveillance.

« Je n'avais pas compris », fit Lindsay, en se débattant pour enfiler le pantalon qui se terminait par des bottes. « C'est un grand honneur que vous me faites. » Il faufila ses bras et son buste dans le haut du vêtement, passa la tête dans la partie casquée, et le scella à la hauteur de la taille.

La porte du sas s'ouvrit dans un chuintement accompagné d'un frottement de sable. « Entrez », fit l'homme. Lindsay s'avança, et la porte se referma derrière lui.

À l'extérieur, un tourbillon souleva la poussière. Une pluie fine et sale se mit à tomber. Un robot caméra tout en tôle et longerons arriva à petits pas sur quatre pattes tubulaires et accommoda son objectif sur la porte.

Une heure passa. La pluie s'était arrêtée, et une paire d'appareils de surveillance se mirent à décrire des cercles à quelque hauteur, en silence. Au nord, une violente tempête de

poussière s'était élevée dans la zone industrielle abandonnée. La caméra continuait sa surveillance.

Titubant légèrement, Lindsay émergea enfin du sas. Il posa sur le sol de pierre, à côté de lui, un sac diplomatique noir, et entreprit de s'extirper de la tenue de décontamination. Il la bourra ensuite dans la niche d'où elle était sortie, puis s'avança avec une grâce exagérée vers l'escalier de pierre.

L'air puait toujours. Lindsay s'arrêta et éternua. « Hé, dit la caméra, monsieur Tsé ! J'aimerais échanger quelques mots avec vous. Monsieur Tsé ?

— Si vous voulez obtenir un rôle dans la pièce, vous devez apparaître en personne, répondit Lindsay.

— Vous me surprenez », remarqua la caméra. Elle s'exprimait en japonais commercial. « Je ne puis qu'admirer votre audace, monsieur Tsé. Les Médicastres noirs ont la plus abominable des réputations. Ils auraient pu vous réduire aux éléments chimiques de votre organisme. »

Lindsay s'éloigna vers le nord, ses chaussures légères glissant dans la boue. La caméra lui emboîta le pas, sa patte arrière gauche grinçant à chaque enjambée.

Le réfugié descendit la pente d'une colline basse et arriva dans un verger où les arbres tombés, recouverts d'une épaisse couche charbonneuse, formaient un fourré squelettique, sans densité. Au-delà du verger, se trouvait un étang recouvert d'écume ; une maison de thé en ruine s'élevait à son bord. Le bâtiment de bois et de céramique, autrefois si élégant, s'était effondré en un tas informe de détritus desséchés. Lindsay donna un coup de pied dans une poutre, et fut pris d'un accès de toux sous l'explosion des spores. « Quelqu'un devrait bien nettoyer tout ça, remarqua-t-il.

— Et où le mettrait-on ? » demanda la caméra.

Lindsay jeta un rapide coup d'œil autour de lui.

Les arbres l'empêchaient de voir au loin. Il regarda l'appareil. « Votre caméra aurait besoin d'une bonne révision, observa-t-il.

— C'était ce que je pouvais m'offrir de mieux », dit la caméra.

Lindsay balançait son sac noir d'avant en arrière, en fermant à demi les yeux. « Elle m'a l'air plutôt lente et fragile. »

Le robot fit quelques pas prudents en arrière. « Disposez-vous d'un point de chute, monsieur Tsé ? »

Lindsay se frotta le menton. « M'en offririez-vous un ?

— Vous ne devriez pas rester ainsi à l'air libre ; il vaudrait mieux porter un masque. »

Lindsay sourit. « J'ai dit aux Médicastres que j'étais protégé par des antiseptiques d'une nouvelle génération. Ils se sont montrés très impressionnés.

— Je n'en doute pas. Personne ne respire l'air normal, ici. À moins de vouloir que ses poumons finissent par ressembler aux buissons d'alentour. (La caméra eut un instant d'hésitation.) Je m'appelle Féodor Rioumine.

— Content de faire votre connaissance », fit Lindsay en russe. On lui avait fait une injection de vasopressine à travers la tenue de vinyle, et il se sentait l'esprit anormalement alerte et vif ; tellement mobilisé, en fait, que la sensation était à la limite du tolérable et qu'il commençait à éprouver une certaine nervosité. Passer du japonais au russe, langue qu'il n'utilisait que rarement, avait été aussi facile que s'il avait changé de cassette.

« Encore une fois, vous m'étonnez », reprit la caméra, en russe elle aussi. « Vous piquez ma curiosité. Vous comprenez ce terme, "piquer" ? Il n'est pas courant en russe ordinaire. Ayez l'amabilité de suivre le robot. Je n'habite pas très loin. Essayez de respirer le moins possible. »

Le domicile de Rioumine, une petite structure gonflable en plastique gris-vert, se dressait à proximité, près du vitrage fendillé et crasseux de l'un des panneaux de verre. Lindsay ouvrit la fermeture à glissière du sas et pénétra à l'intérieur.

Une fois dedans, l'air pur lui provoqua une quinte de toux. Le dôme était minuscule, et faisait une dizaine de pas de diamètre. Le sol était encombré de câbles emmêlés, raccordant entre eux des appareils vidéo en piteux état ; ils étaient branchés sur des accumulateurs ne valant guère mieux, juchés sur des tuiles de toit en céramique. Un poteau de soutien central, pris dans un réseau de fil, servait de support à un filtre à air, à une suspension électrique et à la base d'un complexe d'antennes.

Rioumine était assis, jambes croisées, sur un tatami, tenant à la main un boîtier de commande à distance. « Permettez tout d'abord que je m'occupe du robot, dit-il. Je suis à vous dans un instant. »

La large figure de Rioumine avait quelque chose de vaguement asiatique, mais ses cheveux, qui s'éclaircissaient, étaient blonds. Il avait les joues marquées de taches de cholestérol, et ses articulations présentaient ces sillons très profonds synonymes d'un âge extrêmement avancé. Quelque chose paraissait bizarre dans son ossature ; ses poignets étaient trop fins par rapport à son corps massif, et son crâne avait une apparence étrangement délicate. Deux disques adhésifs noirs étaient collés sur ses tempes, avec deux cordons qui allaient se perdre, dans son dos, dans la jungle de câblage.

Rioumine avait les yeux fermés. Avec un tâtonnement d'aveugle, il abaissa un interrupteur à côté de l'un de ses genoux. Puis il détacha les disques de ses tempes et ouvrit les yeux ; ils étaient d'un bleu éclatant.

« Trouvez-vous qu'il fait assez clair ici ? demanda-t-il.

— Il me semble », dit Lindsay en jetant un coup d'œil à l'ampoule au-dessus de lui.

Rioumine se tapota les tempes. « Puces greffées le long du nerf optique, expliqua-t-il. Je souffre un peu de lésions vidéo : j'éprouve certaines difficultés à voir quelque chose qui n'est pas codé en lignes d'écran.

— Vous êtes un mécaniste.

— Ça se voit donc tant que ça ? demanda Rioumine d'un ton ironique.

— Quel âge avez-vous ?

— Cent quarante ans. Non, cent quarante-deux, corrigea-t-il avec un sourire. Ne vous inquiétez pas.

— Je suis sans préjugés », mentit Lindsay. Il se sentait un peu perdu et du coup son conditionnement jouait moins bien. Il se souvenait du Conseil des Anneaux et des longues séances haineuses d'endoctrinement antimécaniste. Ses sentiments de rébellion le rappelèrent à lui.

Piétinant un paquet de fils, il alla poser son sac diplomatique sur une table basse, à côté d'un bloc de *tofu* synthétique enveloppé dans du plastique.

« Je vous en prie, comprenez-moi, monsieur Rioumine. Si vous voulez faire du chantage, vous vous êtes trompé sur mon compte. Je ne marcherai pas. Si vous avez l'intention de me faire du mal, alors allez-y. Tuez-moi sur-le-champ.

— J'éviterais de dire cette phrase à voix trop haute, le mit en garde Rioumine. Les avions-espions peuvent vous réduire en cendres à l'endroit où vous vous tenez, à travers la paroi de cette bulle. »

Lindsay eut un tressaillement.

« J'ai déjà vu la chose se produire », fit Rioumine avec un pâle sourire. « En outre, si nous devons nous entre-tuer, c'est plutôt vous qui devez m'assassiner, puisque c'est moi qui cours des risques, ici : des deux, je suis le seul qui a quelque chose à perdre. Vous n'êtes qu'un apache à la langue bien pendue. »

Rioumine enroula le cordon de sa télécommande et reprit : « Nous pourrions nous baratiner pour tenter de nous rassurer jusqu'à ce que le Soleil entre en expansion sans jamais réussir à nous convaincre mutuellement. Soit nous nous faisons confiance, soit non.

— Je décide de vous faire confiance », dit Lindsay, qui enleva ses chaussures tachées de boue.

Avec lenteur, Rioumine se mit debout. Il alla se pencher pour ramasser les chaussures de Lindsay, et sa colonne vertébrale craqua bruyamment. « Je vais les mettre dans le four à micro-ondes, fit-il. Quand on vit ici, il ne faut jamais faire confiance à la boue.

— Je m'en souviendrai. »

Le cerveau de Lindsay baignait dans les effluves mnémoniques ; les drogues l'avaient plongé dans une sorte d'épiphanie. Chaque pelote de fils, chaque pile d'enregistrements paraissait d'une importance vitale. « Brûlez-les, si vous préférez », ajouta-t-il. Il ouvrit son nouveau sac et en tira un élégant sarrau médical couleur crème.

« Ce sont de bonnes chaussures, remarqua Rioumine. Elles méritent bien trois ou quatre minutes. »

Lindsay enleva sa salopette. Deux points rouges dus aux piqûres ornaient l'une de ses fesses.

Rioumine plissa les yeux. « Je vois que vous ne vous en êtes pas sorti indemne. »

Le jeune homme retira du sac une paire de pantalons blancs froissés. « Vasopressine…

— Vasopressine », reprit Rioumine, songeur. « Vous me donniez l'impression d'avoir une apparence morpho, monsieur Tsé. D'où venez-vous donc ? Et quel âge avez-vous ?

— J'ai trois heures, répondit Lindsay. Et M. Tsé n'a pas de passé. »

Rioumine laissa errer son regard sur ses appareils. « Je ne peux pas critiquer un Morpho qui tente de cacher son passé. Vos ennemis grouillent dans le Système. (Il reporta les yeux sur Lindsay.) Je crois pouvoir dire que vous étiez diplomate.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Votre façon de vous en sortir avec les Médicastres noirs. Vous avez fait preuve d'une impressionnante habileté. En outre, il n'est pas rare de voir les diplomates devenir des apaches du Soleil. (Rioumine se tut quelques instants, étudiant son visage.) Le taux d'échec était élevé ; la moitié des étudiants sont devenus des rebelles ou des déserteurs. »

Lindsay remonta la fermeture de sa chemise.

« N'ai-je pas raison ? demanda Rioumine.

— C'est à peu près ça, admit Lindsay.

— Fascinant. J'ai rencontré pas mal de marginaux posthumains au cours de mon existence, mais jamais aucun de vous. Est-il exact qu'ils induisent en vous un état de conscience second ? Et que lorsque vous êtes devenus complètement opérationnels, vous ne savez plus vous-mêmes si vous dites ou non la vérité ? Est-il vrai qu'ils se servent de psychotropes afin de détruire toute aptitude à la sincérité ?

— Sincérité…, c'est un concept ambigu », remarqua Lindsay.

Rioumine eut un instant d'hésitation. « Savez-vous que ceux de votre catégorie sont pourchassés par des assassins morphos ?

— Non », admit Lindsay avec amertume. On en était donc arrivé là, pensa-t-il. Toutes ces années, pendant lesquelles le savoir s'était infiltré comme un crabe jusqu'à l'extrémité de ses

nerfs. Les séances d'endoctrinement sous drogue, le cerveau branché. Il avait quitté la République à l'âge de seize ans, et, pendant dix ans, les psychotechniciens l'avaient bourré de connaissances ; il était revenu chez les siens comme une bombe à retardement, prêt à servir n'importe quel but. Mais ses talents avaient provoqué une peur panique dans la République et la défiance la plus absolue de ceux qui y détenaient le pouvoir. Et maintenant, c'était les Morphos eux-mêmes qui se lançaient à leurs trousses. « Merci de m'avoir averti, dit-il.

— Je ne m'inquiéterais pas outre mesure, les Morphos sont actuellement assiégés. Ils ont bien d'autres soucis que le sort de quelques diplomates devenus apaches. (Il sourit.) Si vous avez réellement suivi leur traitement, vous devez alors avoir moins de quarante ans.

— J'ai trente ans. Vous êtes un animal sacrément méfiant. Rioumine. »

Le vieil homme sortit du four les chaussures cuites à point, les examina, et les enfila sur ses propres pieds nus. « Combien de langues parlez-vous ?

— Normalement, quatre. Avec un accélérateur de mémoire, je peux arriver à sept. Et je connais bien entendu le langage standard de programmation morpho.

— J'en parle quatre moi-même. Je ne m'encombre cependant pas l'esprit de leurs formes écrites.

— Vous ne savez pas du tout lire ?

— Mes machines le font très bien pour moi.

— Vous êtes alors aveugle à tout l'héritage culturel de l'humanité. »

Rioumine eut une expression de surprise. « Curieuse façon de parler, pour un Morpho. Vous êtes un antiquisant, n'est-ce pas ? De ceux qui veulent briser l'interdit concernant la Terre et étudier les soi-disant humanités, des trucs comme ça ? Je comprends maintenant pourquoi vous avez employé le coup risqué du théâtre. J'ai même dû me servir de mon lexique pour savoir ce qu'était une "pièce". Quelle coutume étonnante… Allez-vous réellement en monter une ?

— Oui. Et les Médicastres noirs vont me financer.

— Je vois. La Geisha & Geisha ne se formalisera pas. Les prêts, la finance, tel est leur domaine. »

Lindsay s'assit à même le sol, à côté d'un épais nœud de fils emmêlés. Il retira l'insigne des Médicastres noirs de son col, et se mit à jouer avec. « Parlez-moi d'elles.

— Les Geishas sont des putes et des financières. Vous avez dû remarquer que votre carte de crédit fonctionnait en heures.

— En effet.

— Ce sont des heures de services sexuels. Les Mécas et les Morphos utilisent les kilowatts comme monnaie. Mais pour survivre, les éléments criminels du système doivent disposer d'un marché noir. Toutes sortes de monnaie au noir ont été utilisées : j'ai même rédigé un article sur la question, un jour.

— Un article ?

— Oui. Je suis journaliste professionnel. J'amuse les bourgeois à court de distractions du Système avec mes stupéfiants exposés sur la criminalité. Les perles de la vie sordide des canailles apaches, comme si vous y étiez. (Il fit un signe en direction du sac de Lindsay.) Les narcotiques ont été à la mode pendant un temps, mais ça donnait un avantage aux chimistes noirs des Morphos. Le trafic d'ordinateurs a également connu un certain succès, mais les Mécas disposaient des meilleurs circuits. La grande vogue actuelle, c'est le sexe.

— Voudriez-vous dire que des gens viennent jusque dans ce trou uniquement pour le sexe ?

— Il n'est pas nécessaire de se rendre dans une banque pour bénéficier de ses services, monsieur Tsé. La Geisha & Geisha a des contacts dans tous les cartels. Les pirates viennent apporter ici pour échanger leur butin contre un crédit au noir moins encombrant. Nous avons également des exilés en provenance d'autres mondes circumlunaires. Ceux qui n'ont pas eu de chance. »

Lindsay ne laissa voir aucune réaction. Il était l'un de ces exilés.

Il avait maintenant un problème très simple à résoudre : survivre. Voilà qui éclaircissait les idées de façon merveilleuse. Il pouvait tout oublier de son ancienne existence, la rébellion

préservationniste, les drames politiques qu'il avait mis en scène au Muséum. Tout ça appartenait à l'histoire, à l'heure actuelle.

Oui, oublions, pensa-t-il. Tout était bel et bien fini ; il s'agissait d'un autre monde. De l'évoquer finissait par lui faire tourner la tête. Il avait survécu. Pas comme Véra.

Constantin avait tenté de le tuer avec ses insectes mutants. Ces paisibles et subtiles phalènes étaient une arme moderne parfaite : elles ne s'en prenaient qu'à la chair humaine, non à l'ensemble du monde. Mais c'était l'oncle de Lindsay qui s'était emparé du médaillon de Véra, piégé avec les phéromones qui jetaient les insectes dans une frénésie meurtrière. Et le vieil homme était mort à sa place. Lindsay sentit monter lentement en lui une vague de nausée.

« Et ceux qui sont au bout du rouleau viennent ici des cartels mécanistes, continua Rioumine. Pour mourir dans l'extase. Si l'on y met le prix, la Banque Geisha & Geisha vous offre le *shinju* : un double suicide avec un compagnon de leur personnel. Nombreux sont les clients, voyez-vous, qui trouvent une grande consolation dans le fait de ne pas mourir seuls. »

Pendant un long moment, Lindsay dut lutter avec lui-même. Double suicide : l'expression le transperçait. Le visage de Véra flottait devant ses yeux, avec la précision, soudain atroce, d'une mémoire au potentiel démultiplié. Saisi de haut-le-cœur, il se pencha de côté et vomit sur le sol.

Les drogues le submergeaient. Il n'avait pas mangé depuis qu'il avait quitté la République ; l'acide lui brûlait la gorge, et il se retrouva brusquement en train de s'étouffer, cherchant désespérément son air.

Rioumine se précipita aussitôt vers lui. Il enfonça ses genoux osseux dans les côtes de Lindsay, et une bouffée d'air explosa dans sa trachée artère bouchée. Le jeune homme roula sur le dos, respirant convulsivement. Des picotements de chaleur se mirent à envahir ses extrémités. Il respira de nouveau, puis perdit conscience.

Le vieux journaliste prit le poignet de Lindsay et garda un moment l'immobilité, comptant les battements de son pouls. Depuis que le jeune homme s'était évanoui, il se sentait pris d'un calme étrange, presque de somnolence. Il revenait à son

propre rythme. Cela faisait maintenant très longtemps qu'il était vieux : l'impression produite altérait la notion des choses.

Rioumine avait les os fragiles. Avec précaution, il tira Lindsay jusque sur le tatami et le recouvrit d'une couverture. Puis il se dirigea lentement vers une réserve d'eau en céramique de la taille d'un tonneau, prit un rouleau de papier de ménage épais et entreprit de nettoyer les vomissures. Ses mouvements bien calculés cachaient le fait que, débranché du système vidéo, il était presque aveugle.

Rioumine se coiffa de son visionneur pour méditer sur l'enregistrement qu'il avait fait de Lindsay. Les idées et les images lui venaient plus facilement lorsqu'il était câblé.

Il analysa les mouvements du jeune apache image par image. Il avait des membres longs et osseux, de grandes mains et de grands pieds ; il n'avait cependant rien de maladroit. Étudiée de près, sa façon de bouger trahissait une redoutable fluidité, indice certain d'un système nerveux ayant été exposé à un subtil et long processus d'altération. Quelqu'un avait pris le plus grand soin à mettre au point cette parfaite imitation d'une grâce et d'une aisance naturelles.

Rioumine entreprit le montage de l'enregistrement avec le professionnalisme réfléchi dû à un siècle de pratique. Le système était vaste, se disait-il.

Il disposait d'assez de place pour des milliers de modes de vie différents, pour des milliers de monstres d'avenir. Il éprouvait de la tristesse à l'idée de ce qui avait été fait à l'homme, mais ni inquiétude ni peur. Seul le temps pourrait dire ce qui était progrès ou ce qui était aberration. Depuis longtemps, le journaliste s'abstenait d'émettre des jugements. Quand il le pouvait, il se tenait en dehors de ce qui se passait.

Un geste d'amitié était bien entendu une chose dangereuse, mais Rioumine ne savait pas résister à l'envie d'en faire un quand l'occasion se présentait, pour voir ce qui allait en résulter. C'est la curiosité qui avait fait de lui un apache du Soleil. Il était brillant ; il avait bien tenu sa place dans le soviet de sa colonie. Mais il avait été poussé à poser des questions gênantes comme à s'en poser qui l'étaient davantage encore.

Il y avait eu un temps où il avait tiré sa force d'une certaine rigueur morale ; cela faisait une éternité que ce sentiment d'autosatisfaction juvénile lui était passé, maintenant, mais il connaissait encore la pitié et le besoin d'aider. La décence, chez Rioumine, n'était plus que l'habitude d'un vieil homme.

Le jeune apache tressaillit dans son sommeil ; des plis parcoururent son visage comme des vagues, le tordant bizarrement. Rioumine fronça les sourcils, étonné. Cet homme était véritablement étrange. En lui-même, le fait n'avait rien de remarquable : le système était plein de cas étranges. C'était lorsqu'ils *échappaient à tout contrôle* que les choses devenaient intéressantes.

Avec un grognement, Lindsay s'éveilla. « Combien de temps suis-je resté K.-O. ? demanda-t-il.

— Trois heures et douze minutes, répondit Rioumine. Mais il n'y a ni jour ni nuit ici, monsieur Tsé. Le temps ne compte pas. »

Lindsay se redressa sur l'un de ses coudes.

« Faim, peut-être ? » reprit Rioumine en lui tendant un bol de soupe.

L'air méfiant, Lindsay étudia le bouillon chaud. Du gras dessinait des yeux à la surface, où flottaient également des choses blanches. Il en prit une cuillerée ; il avait meilleur goût que ne le laissait supposer son apparence.

« Merci », fit-il, se mettant à manger rapidement. « Désolé de vous donner tout ce mal.

— Aucune importance. La nausée est un phénomène courant au Zaibatsu, quand nos microbes arrivent dans le système digestif d'un nouvel arrivant.

— Pourquoi m'avez-vous suivi avec votre caméra ? »

Rioumine se versa un bol de soupe. « Par curiosité, finit-il par répondre. J'ai un radar dirigé en permanence sur l'entrée du Zaibatsu. La plupart des apaches du Soleil se déplacent en groupe. Les voyageurs solitaires sont rares. Je voulais connaître votre histoire. Après tout, c'est de cette façon que je gagne ma vie. (Il prit un peu de soupe.) Parlez-moi de votre avenir, monsieur Tsé. Quels sont vos plans ?

— Si je vous en parle, m'aiderez-vous ?

— Éventuellement. Ça manque un peu d'animation ici, depuis quelque temps…

— Il y a de l'argent à la clef.

— De mieux en mieux ! s'exclama Rioumine. Pourriez-vous être plus précis ? »

Lindsay se leva. « Nous allons monter un numéro, dit-il en ajustant ses poignets de chemise. "Pour attraper des oiseaux, le meilleur des pièges est le miroir", comme disaient mes maîtres morphos. J'ai appris ce qu'étaient les Médicastres noirs au Conseil des Anneaux. Ils n'ont subi aucune altération génétique. Les Morphos les méprisent, et c'est pourquoi ils s'isolent. C'est leur habitude, même ici. Mais ils ont soif d'admiration : je me suis donc transformé en miroir afin de leur montrer leurs propres désirs. En tant que mécènes du théâtre, je leur ai promis prestige et influence (il porta une main à sa veste). Mais qu'est-ce que veut la Geisha & Geisha ?

— L'argent, le pouvoir, répondit Rioumine. Et la chute de leurs rivaux, à savoir, justement, les Médicastres noirs.

— Trois lignes d'attaque, fit Lindsay avec un sourire. C'est ce que l'on m'a appris. » Son sourire disparut, et il mit la main au creux de l'estomac. « Cette soupe, reprit-il, c'était des protéines synthétiques, n'est-ce pas ? Je crains que nous ne fassions pas bon ménage. »

Rioumine eut un hochement de tête résigné. « Ce sont vos nouveaux microbes. Autant annuler tous vos rendez-vous des prochains jours, monsieur Tsé. Vous avez une crise de dysenterie. »

Chapitre 2

Le Zaibatsu circumlunaire du peuple de Mare Tranquilitatis / 28-12-'15

La nuit ne tombait jamais au Zaibatsu. Cela donnait aux souffrances de Lindsay quelque chose d'intemporel – une idylle fiévreuse avec la nausée.

Il aurait pu se soigner aux antibiotiques, mais il fallait que, tôt ou tard, son organisme finisse par s'habituer à sa nouvelle flore. Pour passer le temps entre les crises, Rioumine lui racontait les nouvelles et les potins locaux ; des histoires complexes et déprimantes semées de traîtrises, de rivalités mesquines et de joutes inutiles pour le pouvoir.

Les agriculteurs qui faisaient venir les algues constituaient la faction la plus importante en nombre du Zaibatsu. Des fanatiques sinistres, ignorants, à l'esprit de clocher, ils passaient pour s'adonner au cannibalisme. Venait ensuite le groupe des mathématiciens, des dissidents protomorphos qui passaient l'essentiel de leur temps dans les brumes spéculatives sur la nature des séries infinies. Les dômes les plus petits du Zaibatsu étaient occupés par toute une faune de pirates et d'entrepreneurs privés : les dissidents d'Hermès, les radicaux du Tore gris, les grands mégaliques, les éclectiques de Soyouz et bien d'autres, qui changeaient de nom et d'affiliés aussi facilement qu'ils coupaient une gorge. Ils se menaient une guerre incessante, mais aucun d'eux n'aurait osé s'attaquer à l'ordre de la Néphrine des Médicastres noirs ou à la Banque Geisha & Geisha ; des tentatives avaient eu lieu par le passé, et les légendes qui s'y rapportaient étaient terrifiantes.

Les peuplades qui demeuraient au-delà du mur faisaient l'objet d'innombrables récits mythiques, souvent contradictoires entre eux. On prétendait qu'ils vivaient dans une jungle de pins

et de mimosas géants ; que la consanguinité les avait rendus hideux, les affligeant de tares comme un double pouce ou une surdité congénitale.

Il y en avait pour affirmer que ce qui se trouvait par-delà le Mur n'avait strictement plus rien d'humain. Rien qu'une population proliférante de machines intelligentes, qui aurait acquis une inquiétante autonomie.

Il restait bien entendu possible que le territoire d'outre-Mur eût été secrètement envahi et conquis par des *extraterrestres*. Tout un folklore postindustriel s'était greffé autour de cette captivante hypothèse, soutenue d'ingénieux arguments. Chacun s'attendait à voir arriver un jour ou l'autre les extraterrestres : simple version moderne des peurs millénaristes.

Rioumine faisait preuve de patience avec son malade ; tandis que Lindsay dormait d'un sommeil fiévreux, il faisait patrouiller le Zaibatsu à sa caméra-robot, à la recherche d'informations. Lindsay finit par franchir le cap le plus dur de sa maladie, et commença à garder un peu de soupe et quelques carrés frits de protéines aux épices.

L'un des appareils du journaliste se mit à émettre un carillon électronique perçant. De l'endroit où il était en train de classer ses cassettes. Rioumine leva la tête. « C'est le radar, dit-il. Passez-moi ce casque, voulez-vous ? »

Lindsay rampa jusqu'au récepteur radar et démêla la paire de visionneurs adhésifs de Rioumine des fils dans lesquels ils étaient pris. Le journaliste les colla sur ses tempes. « Écho d'une résolution bien médiocre », commenta-t-il en fermant les yeux. « Un groupe vient d'arriver. Des pirates, très vraisemblablement. Ils se bousculent sur l'aire d'atterrissage. »

Il plissa des paupières, alors que ses yeux étaient déjà fermés. « Quelque chose de très gros bouge également au milieu d'eux. Oui, ils ont amené quelque chose de très gros. Je ferais mieux de passer en téléphoto. » Il tira sèchement sur le cordon de son casque qui se détacha avec un bruit sec.

« Je vais faire un tour dehors pour jeter un coup d'œil, dit Lindsay. Je me sens suffisamment bien.

— Commencez donc par vous brancher ; prenez le casque audio et l'une des caméras. »

Lindsay fixa le système auxiliaire, franchit le sas à fermeture à glissière, et se retrouva dans l'atmosphère caillée de l'extérieur.

S'éloignant du dôme de Rioumine, il se dirigea vers le rebord du panneau de terre : puis il courut jusqu'à un encadrement proche qui donnait sur un mur en métal bas, et dirigea son objectif vers le haut.

« C'est bon, fit la voix de Rioumine dans ses écouteurs. Coupez l'amplificateur de luminosité, voulez-vous ? Ce petit bouton sur la droite. Oui, c'est mieux. Qu'en pensez-vous, monsieur Tsé ? »

Lindsay colla un peu plus ses yeux au binoculaire. Très loin au-dessus, à l'extrémité nord de l'axe du Zaibatsu, une douzaine d'apaches étaient en train de se débattre, dans la zone d'apesanteur, avec un énorme sac argenté.

« On dirait une tente, observa Lindsay ; ils sont en train de la gonfler. » Le sac argenté se mit soudain à se plisser et à se déformer de hernies, adoptant approximativement la forme d'une sphère. Sur l'un des côtés apparut un dessin imprimé de la taille d'un homme : un crâne rouge, avec deux éclairs croisés. « Des pirates ! s'exclama Lindsay.

— C'était bien ce que je pensais », fit Rioumine en pouffant.

Une brusque rafale de vent déséquilibra Lindsay. Tout en reprenant son aplomb sur la structure où il s'était juché, il regarda autour de lui. La longue plaque de vitrage n'était plus qu'une avenue blanchâtre délabrée. Les carreaux hexagonaux étaient renforcés, ici et là, de fiches noires, voire de lourds longerons de soutènement. Les fuites avaient été colmatées avec d'épaisses couches de plastique en aérosol. La lumière du soleil avait de la peine à passer entre les diverses réparations.

« Quelque chose qui ne va pas ? demanda Rioumine.

— Désolé », fit Lindsay, qui redressa la caméra de nouveau vers le haut.

Les pirates avaient fini de gonfler leur ballon d'aluminium et venaient de mettre en route une paire d'hélices propulsives. Tandis qu'il s'éloignait lentement de l'aire d'atterrissage, il fut pris d'un à-coup puis bondit à nouveau en avant. Il remorquait

quelque chose – un bloc à la forme bizarre plus grand qu'un homme.

« C'est une météorite, expliqua Rioumine. Un cadeau destiné à ceux qui sont derrière le Mur. Avez-vous aperçu ces rochers de couleur sombre qui se dressent dans la Zone stérilisée ? Tous sont des cadeaux des pirates ; c'est devenu une tradition.

— Ne serait-il pas plus facile de les transporter par le sol ?

— Vous plaisantez ! C'est la mort pour tous ceux qui mettent un pied en Zone stérilisée.

— Je vois. Si bien qu'ils sont forcés de le laisser tomber des airs. Est-ce que vous les reconnaissez ?

— Non, répondit Rioumine. Ils sont nouveaux ici. C'est pourquoi ils ont besoin d'apporter ce rocher.

— Il y a au moins quelqu'un qui a l'air de les connaître, remarqua Lindsay. Regardez donc ça. »

Il régla l'objectif de la caméra au-delà du ballon des pirates, sur le troisième panneau assolé du Zaibatsu où le terrain gris-brun était plus ou moins accidenté. Pour l'essentiel, il se réduisait à une vaste étendue de boue envahie d'une moisissure duveteuse, d'où montaient ici et là de lents tourbillons jaunâtres de brouillard.

Près des constructions en ruine de la partie septentrionale du troisième panneau se trouvait un dôme plat multicolore, construit de bric et de broc avec du plastique et de la céramique de récupération. Raccourcis par la perspective, toute une foule d'apaches semblables à des fourmis venaient d'en franchir le sas. Ils regardaient en l'air, le visage caché par des filtres à air. Ils avaient aussi pris avec eux une encombrante machine grossièrement construite, faite en métal et en plastique, hérissée d'ailerons, de leviers et de câbles. Ils entreprirent de la redresser, jusqu'à ce que l'une des extrémités pointât en l'air.

« Qu'est-ce qu'ils peuvent bien fabriquer ? demanda Lindsay.

— Qui peut savoir ? fit Rioumine. Il s'agit de la VIIIe armée orbitale – c'est du moins ainsi qu'ils se font appeler. Jusqu'ici, ils ont vécu retirés comme des ermites. »

Le ballon dirigeable passa au-dessus de leur tête ; son ombre, brouillée, était projetée sur les trois panneaux de terre. L'un des apaches déclencha la machine.

Un long harpon de métal en jaillit et alla toucher sa cible. Lindsay pouvait voir la déchirure de l'enveloppe métallisée dans la partie arrière de l'engin. Jointe aux effets de la force de Coriolis, la collision l'avait jeté hors de sa trajectoire. Le harpon alla s'écraser au milieu des arbres recouverts de saletés d'un ancien verger.

L'appareil était en difficulté. Son équipage se démenait comme il pouvait en l'air, s'efforçant d'éloigner l'appareil en train de s'effondrer de leurs attaquants au sol.

La pierre massive qu'ils remorquaient poursuivait sa route avec la sereine inertie que lui donnait son absence de poids. Mais l'amarre se mit à se tendre de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle finît par arracher la queue de l'appareil.

Dans un chuintement de gaz, le ballon dirigeable se recroquevilla sur lui-même, comme un chiffon de métal. Les moteurs tombèrent, entraînant derrière eux une ondulante écharpe argentée.

L'agitation des pirates atteignit son comble tandis qu'ils luttaient, comme des hommes en train de se noyer, pour rester dans la zone d'apesanteur. Leur situation était désespérée, dans la mesure où cette zone était parcourue de lents courants descendants qui suffisaient à envoyer tout engin volant en panne s'écraser au sol.

De son côté, le rocher s'enfonça dans un banc de nuages aux limites floues ; la sombre masse tournoya majestueusement, oscillant sur elle-même, et disparut dans les brumes. Quelques instants plus tard elle réapparaissait en dessous des nuages, chutant de plus en plus vite en suivant une vicieuse courbe de Coriolis.

Le bloc de pierre alla heurter violemment le vitrage rafistolé du panneau de lumière. Lindsay, qui le suivait avec la caméra, entendit le bruit sourd d'écrasement produit par l'impact. Il y eut un grincement de métal et de verre, suivi d'une explosion puis d'un grondement de succion.

Au-dessus, le ventre du nuage se mit à s'étirer vers le bas et commença à se tordre. Un panache blanc monta du trou, avec la grâce du givre sur une vitre : la vapeur, se condensant dans l'air avec la baisse brutale de pression.

Tenant la caméra au-dessus de sa tête, Lindsay sauta sur la surface sale du vitrage et courut en direction du point d'impact, ignorant les protestations surprises de Rioumine.

Il n'osa pas aller plus loin lorsqu'il vit une mince fissure zigzaguer dans la dalle de verre. Il s'accroupit alors derrière la poutrelle en acier rouillé qui maintenait en place le bouchon d'une ancienne fuite, à dix mètres à peine du point d'impact. Regardant entre ses pieds, à travers le vitrage malpropre, Lindsay vit une longue écharpe d'embruns congelés se déployant en éventail dans un arc-en-ciel de cristaux dû à la présence des miroirs solaires.

Le grondement du tourbillon d'air s'amplifia, accompagné de rafales de pluie tombant en coups de fouet. Un groupe d'agroproducteurs d'oxygène, en masque et tenue de protection, s'avançait précipitamment depuis l'autre bord du panneau, en déroulant un long tuyau. Ils progressaient avec détermination, luttant contre l'appel d'air, contournant les poutrelles et les longerons.

Emporté par l'appel d'air, un appareil de surveillance camouflé alla s'écraser près du trou avec violence ; son épave fut immédiatement aspirée à l'extérieur.

Le tuyau se mit à se tordre et à tressauter sous l'effet du fluide qui arrivait. Un jet épais de gouttelettes de plastique gris-vert jaillit en geyser de l'ajutage, durcissant au contact de l'air. Il vint heurter l'ultra-verre, sur lequel il resta collé. Sous la pression de l'appel d'air, la crêpe de plastique ploya et se creusa, mais tint bon. Le vent tomba progressivement pour n'être bientôt plus qu'un sifflement aigu.

Une fois l'ouverture complètement bouchée, les agroproducteurs d'oxygène continuèrent à arroser le point d'impact de la pâte visqueuse. La pluie tombait régulièrement des nuages agités. Un autre groupe de fermiers se tenait sur le rebord de la paroi de verre, têtes masquées inclinées les unes vers les autres, une main pointant vers le ciel.

Lindsay se retourna et suivit du regard la direction indiquée.

Le brusque tourbillon avait engendré une écume nuageuse concentrique ; à travers l'ouverture en forme de croissant le jeune homme put apercevoir le dôme de la VIIIe armée orbitale de l'autre côté du diamètre du Zaibatsu. Étendues sur le sol, de petites silhouettes en tenue blanche étaient dispersées tout autour. Elles restaient immobiles.

Lindsay pointa le téléobjectif sur la scène. Les fanatiques de la VIIIe armée gisaient, inertes, sur le sol malsain. Un petit groupe avait été surpris au moment où ils essayaient de s'enfuir par le sas. Ils étaient tombés, emmêlés, les bras étendus.

Le ballon dirigeable avait complètement disparu. Il pensa un moment que les pirates avaient réussi à regagner l'aire d'atterrissage ; puis il repéra l'un d'eux, écrasé comme une mouche sur un panneau vitré.

« Excellentes prises de vue, commenta Rioumine dans ses écouteurs ; mais un geste parfaitement stupide.

— Je vous devais bien ce service », répondit Lindsay tout en étudiant le mort. « Je vais aller le voir de plus près, déclara-t-il.

— Laissez-moi plutôt envoyer un robot. Il ne va pas tarder à y avoir des pillards.

— Alors, autant qu'ils apprennent tout de suite à me connaître, fit Lindsay. Ils pourraient m'être utiles. »

Il passa par un autre portique donnant sur un panneau en terre. Ses poumons lui donnaient l'impression d'être à vif, mais il avait décidé de ne jamais porter de masque respiratoire. Sa réputation était plus importante que le risque encouru.

Il longea la forteresse des Médicastres noirs et traversa une deuxième zone vitrée. Puis il prit au nord en direction du dôme de fortune de l'armée orbitale. C'était le seul endroit occupé de tout le troisième panneau, qui avait été abandonné à une forme particulièrement redoutable de germe. Il s'agissait autrefois d'une zone agricole, et la fertilité renforcée du sol avait donné naissance à une épaisse moisissure, dans laquelle on s'enfonçait jusqu'aux chevilles. Les bâtiments des fermes, en céramique ou en plastique de couleur pastel, avaient été pillés mais non démolis, et leurs murs inorganiques, droits et raides, ainsi que leurs ouvertures béantes, semblaient ne désirer qu'une chose,

tomber à leur tour dans cet état de pourriture, inaccessible pour eux.

Le dôme des reclus était fabriqué à partir d'anciens panneaux de porte en plastique retaillés aux dimensions voulues et calfatés.

Les cadavres gisaient pétrifiés, leurs membres étrangement disposés, car ils étaient morts avant même d'avoir touché le sol, et leurs bras et leurs jambes avaient rebondi au hasard au moment de l'impact. Bizarrement, la scène n'avait rien d'horrible ; les masques sans visage et les tenues étanches des fanatiques morts donnaient plutôt une impression d'efficacité propre et nette. À peu près rien ne trahissait l'humanité de ces cadavres, sinon les insignes militaires qu'ils portaient aux épaules. Lindsay en compta dix-huit.

La vapeur d'eau interne couvrait de buée les lunettes des masques.

Lindsay entendit le léger chuintement d'un appareil volant. Deux ultra-légers arrivaient ; ils commencèrent par décrire un cercle autour du dôme, puis se posèrent sur leurs patins. Deux des pirates du ballon dirigeable venaient d'atterrir.

Lindsay braqua sa caméra sur eux. Ils descendirent des appareils, retirèrent leur carte de crédit, et les engins repartirent.

Les deux pirates se dirigèrent vers lui, adoptant la position courbée en avant, pour marcher, des personnes qui ne sont pas habituées à la pesanteur. Lindsay remarqua leurs uniformes, des squelettes grandeur nature sur fond rouge sang.

Le plus grand des deux remua du pied l'un des cadavres. « Avez-vous vu ce qui s'était passé ? demanda-t-il en anglais.

— Ils ont été tués par l'avion-espion, répondit Lindsay, pour avoir mis l'habitat en danger.

— La VIII^e armée orbitale », fit d'un ton songeur le plus grand des deux pirates tout on examinant une épaulette.

« Des fascistes. De la racaille antinationaliste, ajouta le deuxième pirate.

— Vous les connaissiez ? demanda Lindsay.

— Nous étions en affaire avec eux, mais sans savoir qu'ils avaient un point d'attache ici », répondit le premier pirate en

poussant un soupir. « Quel massacre ! Croyez-vous qu'il y en ait d'autres à l'intérieur ?

— À l'état de cadavres, seulement, dit Lindsay. Les appareils utilisent des lasers à rayons X.

— Vraiment ? J'aimerais bien pouvoir mettre la main sur un tel engin. »

Lindsay fit un geste tourbillonnant de la main gauche, signal classique de l'argot des prisons pour indiquer que l'on était surveillé. Le plus grand des deux pirates jeta un rapide coup d'œil en l'air. La lumière solaire se réfléchissait sur les incrustations d'argent de la tête de squelette qui cachait son visage.

Il se mit à observer Lindsay, qui ne pouvait voir ses yeux derrière les lunettes cerclées d'argent et brillantes du masque. « Où donc est votre masque protecteur, citoyen ? demanda-t-il.

— Ici, répondit Lindsay en se touchant le visage.

— Un négociateur, hein ? Vous cherchez du travail, citoyen ? Notre dernier diplomate vient tout juste de faire le grand plongeon… Comment vous comportez-vous, en apesanteur ?

— Soyez prudent, monsieur le Président, le mit en garde le deuxième pirate. N'oubliez pas les auditions de confirmation.

— Les implications légales, je m'en charge, fit le Président d'un ton d'impatience. Permettez que je nous présente. Je suis le Président de la Démocratie des mineurs de Fortuna, et voici mon épouse, secrétaire de l'Assemblée.

— Lin Tsé, de Kabuki intrasolaire, dit à son tour Lindsay. Je suis impresario de théâtre.

— Est-ce quelque chose comme la diplomatie ?

— Parfois, Votre Excellence. »

Le Président acquiesça d'un signe de tête.

« Ne lui faites pas confiance, objecta la secrétaire de l'Assemblée.

— L'exécutif est responsable des relations extérieures, alors ferme-la, gronda le Président. Écoutez, citoyen, la journée a été dure. En ce moment même, nous devrions être à la Banque, en train de nous faire récurer, ou peut-être bien de nous faire avoir : mais au lieu de cela nous nous sommes fait descendre par ces fascistes et leur engin terre-air, une attaque préventive,

si vous me suivez. Si bien que maintenant notre appareil est fichu, et nous avons perdu le foutu rocher.

— C'est scandaleux », admit Lindsay.

À travers sa combinaison, le Président se gratta le cou. « Impossible de faire le moindre plan, dans ce genre de boulot. Il faut prendre les choses comme elles arrivent. (Il hésita.) Barrons-nous de ce trou puant, quoi qu'il en soit. Mais avant, allons voir s'il n'y a rien à glaner dedans. »

La secrétaire de l'Assemblée sortit une scie portative à énergie d'un boîtier accroché à sa ceinture rouge en réseau, et entreprit de découper la paroi du dôme des apaches. Le liant qui retenait les panneaux de plastique entre eux céda facilement.

« Plus prudent de passer par là où on ne vous attend pas, commenta le Président. Ne jamais passer, absolument jamais, par le sas d'un bâtiment ennemi. On ne peut jamais savoir ce qu'il vous réserve. » Il parla ensuite dans un micro de poignet, se servant d'un jargon opérationnel codé ; Lindsay n'en comprit pas un mot.

D'un coup de pied synchronisé, les deux pirates abattirent le pan de mur découpé et entrèrent dans le dôme, Lindsay sur leurs talons et tenant toujours sa caméra. Ils remirent en place le panneau qu'ils fixèrent à l'aide d'un produit de colmatage en bombe aérosol.

Le Président retira son masque de tête de squelette et renifla l'atmosphère. Il avait un nez épaté et déformé, la peau couverte de taches de rousseur ; ses cheveux, roux et courts, clairsemés, laissaient voir la peau de son crâne qui brillait bizarrement. Ils venaient de faire irruption dans la cuisine commune de la VIII^{e} armée orbitale. Ils y trouvèrent des coussins et des tables basses, un four à micro-ondes, une jarre de protéines enveloppée dans un plastique, ainsi qu'une demi-douzaine d'unités de fermentation toutes en hauteur qui bouillonnaient bruyamment. Le cadavre d'une femme dont le visage avait l'air d'avoir pris un coup de soleil gisait en travers de la porte.

« Bien, dit le Président, nous mangerons. » La secrétaire de l'Assemblée ôta à son tour son masque, elle avait un visage osseux, avec des yeux fendus au regard soupçonneux. Un

eczéma purulent à l'aspect malsain recouvrait une partie de son menton et de son cou.

Les deux pirates passèrent dans la pièce suivante Moitié dortoir, moitié poste de commandement, elle était emplie de l'éclat violent des écrans vidéo en train de clignoter sur une imposante console qui occupait le centre de la pièce. L'un des écrans était branché sur un système de poursuite télévisuelle : on y voyait un groupe de pirates habillés de rouge en train d'approcher à pied le long de la pente nord du Zaibatsu, louvoyant au milieu des ruines.

« Voici le reste du groupe », dit la secrétaire.

Le Président jeta un coup d'œil autour de lui. « Pas si mal. Nous allons rester ici. Cela nous fera au moins un endroit où conserver notre air. »

Il y eut un bruit de frottement, provenant de sous l'une des couchettes. La secrétaire de l'Assemblée se jeta la tête la première à plat ventre sur le sol, tandis que Lindsay faisait pivoter sa caméra. On entendit un cri suraigu et le bruit d'une courte lutte ; quand elle émergea de sous la couchette, elle tenait un jeune enfant, qu'elle avait immobilisé à l'aide d'une prise à une main compliquée. Elle le fit mettre debout.

C'était une petite créature crasseuse aux cheveux sombres, de sexe indéterminé, au regard farouche. Elle était en uniforme de la VIII^{e} armée orbitale, coupé à sa taille. Il lui manquait quelques dents, et elle avait l'air d'avoir environ cinq ans.

« Autrement dit, ils ne sont pas tous morts ! » s'exclama le Président. S'accroupissant, il regarda l'enfant dans les yeux. « Où sont les autres ? » demanda-t-il.

Il exhiba un couteau. Sortie de nulle part, la lame avait jailli dans sa main. « Parle, citoyen ! Sinon tu vas voir tes tripes !

— Allons, dit Lindsay, ce n'est pas une façon de parler à un enfant.

— De qui vous moquez-vous, citoyen ? Figurez-vous que ce petit braillard peut fort bien avoir dans les huit ans. Il existe des traitements endocriniens… »

Lindsay s'agenouilla à côté de l'enfant, et essaya de l'amadouer par la douceur. « Quel âge as-tu ? Quatre ans, cinq ans ? Quelle langue parles-tu ? »

— Ne vous fatiguez pas, intervint la secrétaire de l'Assemblée. De toute façon il n'y a qu'une seule petite couchette, vous le voyez bien. Je parie que les avions-espions ont simplement manqué celui-ci.

— Ou qu'ils l'ont épargné », dit Lindsay.

Le Président eut un rire sceptique. « Sans aucun doute, citoyen. Écoutez, nous pouvons vendre cet avorton aux putes banquières. Il nous vaudra bien quelques heures d'attention, au moins.

— Mais c'est de l'esclavage ! protesta Lindsay.

— De l'esclavage ? De quoi parlez-vous donc ? Ne commencez pas à l'aire de la théologie, citoyen. Je parle au nom d'une entité nationale qui remet un prisonnier de guerre à une tierce partie. Il s'agit d'une transaction commerciale parfaitement légale.

— Je ne veux pas aller chez les putes, fit soudain l'enfant avec une petite voix. Je préfère aller chez les fermiers.

— Les fermiers ? dit le Président. Vous ne voudriez pas être fermier, micro-citoyen. Nous pourrions avoir besoin d'un assassin de petite taille qui passerait par les conduits d'aération…

— Ne sous-estimez pas les fermiers », l'interrompit Lindsay, indiquant d'un geste l'un des écrans vidéo. Un groupe fort d'environ deux douzaines d'hommes venait de traverser la pente intérieure du Zaibatsu. Ils étaient en train de charger les morts de la VIII^e^ armée orbitale sur quatre traîneaux plats tirés par des harnais d'épaule.

« Nom d'un pétard ! dit le Président, j'espérais bien m'en occuper moi-même (il fit une grimace). Peux pas les blâmer, en fin de compte. Il y a plein de protéines dans un cadavre.

— Je veux aller avec les fermiers, reprit l'enfant avec entêtement.

— Laissez-le partir, intervint Lindsay. Je suis en affaire avec la Banque Geisha & Geisha. Je peux vous faire avoir un arrangement. »

La secrétaire de l'Assemblée lâcha le bras de l'enfant. « Pourriez-vous faire ça ? »

Lindsay acquiesça. « Donnez-moi deux jours pour négocier le compromis. »

La secrétaire échangea un regard avec son époux. « Il est bien, celui-là. Nommons-le chargé d'affaires. »

Le Zaibatsu circumlunaire du peuple de Mare Tranquilitatis : 2-1-'16

La Banque Geisha & Geisha occupait un complexe de bâtiments anciens, parfaitement hermétiques et reliés entre eux par tout un labyrinthe de corridors en bois poli fermés de sas en papier glissant sur des cadres. Cette zone était déjà un quartier réservé avant l'effondrement du Zaibatsu. La Banque était fière de son passé, et maintenait les traditions excentriques et raffinées nées en des temps meilleurs.

Lindsay laissa les onze citoyens de la Démocratie des mineurs de Fortuna dans un sauna antiseptique, aux mains expertes de garçons de bain impassibles. C'était le premier bain véritable que les pirates prenaient depuis des mois. Leurs corps décharnés présentaient des nœuds de muscles dus à de constants exercices en jiu-jitsu en apesanteur. Brillante de sueur, leur peau exhibait des tatouages à faire peur et des eczémas purulents.

Après les avoir quittés, Lindsay passa dans un vestiaire où il donna son uniforme de l'ordre de la Néphrine afin qu'il fût nettoyé et repassé, et enfila en attendant un kimono soyeux de couleur brune. Une geisha mâle de catégorie inférieure, en kimono et obi, vint s'incliner devant lui.

« Votre bon plaisir, monsieur ?

— J'aimerais avoir un entretien avec la *yarite*, s'il vous plaît. »

La geisha lui jeta un regard chargé d'un scepticisme de bon goût. « Un moment, je vous prie. Je vais m'assurer si notre officier responsable de l'exécutif est prêt à accepter des invités. »

L'homme disparut. Au bout d'une demi-heure se présenta une geisha blonde en tenue d'affaire et obi. « Monsieur Tsé ? Par ici, s'il vous plaît. »

Il la suivit jusqu'à un ascenseur que gardaient deux hommes armés de matraques à décharge électrique. C'était des géants ; la tête de Lindsay arrivait à peine à leur coude. Leur long visage bosselé présentait un acromégalisme prononcé, mâchoires saillantes, puissantes pommettes bombées comme des surplombs de falaise. Des sujets ayant subi un traitement hormonal particulier.

L'ascenseur monta de trois étages et s'ouvrit.

Lindsay se retrouva en face de tout un réseau fait de perles enfilées de couleurs brillantes : c'est par milliers que les cordelettes décorées pendaient du plafond jusqu'au sol. Le moindre mouvement les ferait bouger.

« Prenez-moi la main », dit la banquière. Lindsay s'engagea derrière elle, maladroit et bruyant. « Faites attention en marchant, reprit-elle, il y a des pièges. »

Le jeune homme ferma les yeux et la suivit. Son guide s'arrêta ; une porte dérobée s'ouvrit dans une paroi recouverte de glaces. Lindsay la franchit, et pénétra dans l'appartement privé de la yarite.

Le plancher était en bois ancien et ciré dans une teinte sombre. Des coussins plats et carrés étaient disposés par terre, ornés de motifs de bambous. Dans le mur tout en longueur qui se trouvait à la gauche de Lindsay, s'ouvrait une double porte-fenêtre vitrée par laquelle on voyait un balcon de bois baigné de lumière solaire, qui donnait sur un splendide jardin, où des pins tordus et de hauts cognassiers du Japon s'incurvaient au-dessus de chemins sinueux, en gravier blanc ratissé. Une odeur de plantes vertes emplissait la pièce. Tel était donc le Zaibatsu avant de pourrir : c'était une image du passé qu'il contemplait, projetée sur de fausses portes qui ne pourraient plus jamais s'ouvrir.

La yarite était assise, jambes croisées, sur un coussin. C'était une vieille Méca ratatinée aux commissures des lèvres étirées, avec des yeux reptiliens sous les lourds replis des paupières. Sa tête ridée était prise dans une perruque laquée rigide comme un

casque et retenue par des épingles. Elle portait un kimono à fleurs angulaire, soutenu par l'amidon et des étais : il était assez vaste pour en contenir trois comme elle.

Une deuxième femme vint s'asseoir en silence, adossée au mur de droite, face à l'image du jardin. Lindsay comprit instantanément qu'il avait affaire à une Morpho. Sa fascinante beauté constituait déjà une preuve, mais il se dégageait d'elle ce parfum charismatique, intangible et étrange, qui entourait, comme un champ magnétique, tous les trans-formés. Son patrimoine génétique était une combinaison asiatico-africaine : elle avait les yeux fendus, mais la peau noire et une longue chevelure légèrement frisée. Elle s'était installée derrière une console à plusieurs claviers avec une attitude de dévotion timide.

La yarite parla sans le moindre mouvement de tête. « À vos devoirs, Kitsouné. »

Les mains de la jeune femme coururent sur les claviers, et l'air s'emplit des sonorités du plus ancien des instruments japonais, le synthétiseur.

Lindsay s'agenouilla sur un coussin, face à la vieille femme. Une table à thé vint rouler à côté de lui, versa de l'eau chaude dans une tasse avec un chaste bruit de minuscule cascade, avant d'y plonger un sachet de thé rotatif.

« Vos amis les pirates, commença la vieille femme, sont sur le point de vous mettre en cessation de paiement.

— Ce n'est que de l'argent, répondit Lindsay.

— C'est notre sueur et notre sexualité. Vous imaginez-vous que nous nous amusons à les gaspiller ?

— Il me fallait attirer votre attention », expliqua Lindsay. Son entraînement s'était immédiatement mis en place, mais il avait toujours peur de la fille. Il ne s'était pas attendu à faire face à une Morpho. Il y avait en outre quelque chose qui marchait complètement de travers chez la vieille femme ; comme si elle avait été droguée ou avait subi des altérations synaptiques mécanistes.

Vous vous êtes présenté ici en tenue de Médicastre noir de l'ordre de la Néphrine. Notre attention vous était garantie. Vous l'avez. Nous vous écoutons. »

Avec l'aide de Rioumine, Lindsay avait pu mettre au point un plan plus ambitieux. La Geisha & Geisha avait les moyens de le contrecarrer ; c'était pourquoi il fallait les impliquer dedans. Il savait ce qu'elles voulaient. Il était prêt à leur tendre un miroir ; si elles y trouvaient leurs propres ambitions et leurs désirs, il aurait gagné.

Lindsay se lança dans son numéro. À mi-parcours, il fit un temps d'arrêt pour entrer dans le détail de l'un de ses arguments. « Vous pouvez deviner ce que les Médicastres noirs s'attendent à gagner au moyen de cette représentation ; ils se sentent isolés derrière leurs murs, ils deviennent paranos. Ils espèrent acquérir du prestige en finançant notre pièce.

« Mais il me faut une troupe. La Banque Geisha & Geisha est en quelque sorte mon réservoir naturel de talents. Je peux réussir sans l'aide des Médicastres noirs ; pas sans la vôtre.

— Je vois, fit la yarite. Je voudrais que vous m'expliquiez maintenant en quoi nous pouvons profiter de vos ambitions. »

Lindsay prit une expression peinée. « Je suis venu ici pour organiser un événement culturel. Cela n'est-il pas suffisant ? »

Il jeta un coup d'œil à la musicienne. Ses mains voletaient toujours au-dessus des claviers. Elle leva brusquement les yeux vers lui et lui adressa un sourire rusé, comme un secret partagé ; derrière deux rangées de dents parfaites, il aperçut le bout d'une langue. Un sourire éclatant, un sourire de prédateur, plein de malice et de concupiscence. Son pouls s'accéléra instantanément, et les cheveux se dressèrent sur sa nuque. Il perdait le contrôle.

Il détourna les yeux vers le plancher, sentant sa peau se hérisser. « Très bien, dit-il d'un ton sourd. Cela n'est pas suffisant, et je ne devrais pas en être surpris… Écoutez, madame. Cela fait des années que vous et les Médicastres êtes rivaux. C'est pour vous le moment ou jamais de les attirer à l'extérieur et de leur tendre une embuscade sur votre propre terrain. En finances, ce sont des naïfs ; mais des naïfs avides. Ils détestent devoir traiter des affaires par l'intermédiaire du système financier que vous contrôlez. S'ils pensaient pouvoir réussir, ils se jetteraient sur la première occasion de constituer leur propre structure économique.

« Dans ces conditions, laissez-les faire ; laissez-les se jeter à l'eau. Laissez-les accumuler succès sur succès jusqu'à ce qu'ils perdent tout sens des proportions et soient submergés par leur avidité. Et là, crevez leur bulle.

— Quelle absurdité ! dit la vieille femme. Comment un acteur peut-il se permettre d'expliquer ce qu'elle doit faire à une banquière ?

— Vous n'êtes pas en train de traiter avec un cartel mécaniste », objecta Lindsay avec davantage d'intensité dans le ton, et en se penchant en avant. Il savait que la fille avait les yeux fixés sur lui ; il pouvait le sentir. « Il s'agit de trois cents techniciens qui s'ennuient à mourir, qui ont peur et sont complètement isolés. Un terrain parfait pour une crise d'hystérie collective. La fièvre du jeu va s'emparer d'eux comme une épidémie. (Il reprit sa première position.) Soutenez-moi, madame. Je serai votre éclaireur, votre agent, votre intermédiaire. Ils ne sauront jamais que vous aurez été à l'origine de leur ruine. En fait, ils viendront même vous demander de l'aide. » Il prit une gorgée de thé ; il avait un goût synthétique.

La vieille femme garda le silence, comme si elle réfléchissait. Son expression était cependant aberrante ; il ne voyait aucun de ces minuscules mouvements à peine perceptibles des coins de la bouche et des yeux, ni de la gorge, qui accompagnent habituellement de tels moments de réflexion. Son visage était plus que calme : inerte.

« Il y a peut-être quelque chose à faire, finit-elle par dire. Mais c'est la Banque qui doit avoir le contrôle des opérations. De façon invisible, mais totale. Comment pouvez-vous nous garantir cela ?

— Vous aurez tout en main, promit Lindsay. Ma société, Kabuki intrasolaire, nous servira de façade. À l'aide de vos contacts à l'extérieur du Zaibatsu, nous mettrons sur le marché des actions fictives. Je les mettrai en vente ici, et votre banque prendra une attitude ambivalente. Cela permettra aux Néphrines de marquer des points et de prendre le contrôle financier de la société. Des porteurs d'actions fictifs, vos agents, en réalité, auront une réaction alarmée et enverront des offres

de rachat au-dessus du cours aux nouveaux propriétaires ; cela flattera leur amour-propre et suffira à balayer les doutes qui pourraient leur rester.

« En même temps, vous collaborerez ouvertement avec moi. Vous me fournirez des comédiens et des comédiennes ; en fait vous aurez l'air de tenir jalousement à ce privilège. Vos geishas ne parleront de rien d'autre à leurs clients. Vous ferez courir des rumeurs sur mon compte : sur mon charme, mon brio, mes ressources cachées. Vous souscrirez à toutes mes extravagances, et ferez tout pour établir une atmosphère d'hédonisme insouciant, de liberté et de folles dépenses. Il s'agira d'une énorme escroquerie à la confiance, qui mystifiera tout le monde. »

La vieille femme restait assise en silence, le regard pétrifié.

Les sonorités basses et pures du synthétiseur s'interrompirent brusquement. Un silence tendu envahit la pièce. De derrière ses claviers, la jeune femme éleva doucement la voix. « Ça marchera, n'est-ce pas ? »

Il la regarda bien en face. Sa timidité avait disparu comme on enlève une couche de fard. Le regard de ses yeux noirs fut comme un choc. Il était plein d'un désir Carnivore qui ne faisait rien pour se cacher. Il comprit instantanément qu'elle ne cherchait pas à feindre quoi que ce fût, car elle lui apparaissait dépouillée de tout faux-semblant. Quelque chose qui n'était pas humain.

Sans même s'en rendre compte, il se mit sur un genou, les yeux toujours rivés à ceux de la jeune femme. « Oui, dit-il, la voix enrouée. Ça marchera, je vous le jure. » Sous sa main, le plancher était froid. Il prit soudain conscience qu'il avait commencé à se diriger vers elle, rampant à demi, sans aucune décision consciente de sa part.

Elle le regardait toujours, de ce même regard de convoitise auquel se mêlait maintenant de l'émerveillement. « Dis-moi qui tu es réellement, amour. Dis-le-moi.

— Je suis ce que tu es, répondit Lindsay. L'œuvre des Morphos. » Il s'obligea à cesser d'avancer. Ses bras se mirent à trembler.

« Je veux te dire ce qu'ils m'ont fait, reprit la jeune femme. Permets-moi de te dire qui je suis. »

Lindsay acquiesça d'un hochement de tête. Il avait la bouche sèche d'excitation maladive. « Très bien, fit-il. Dis-moi. Kitsouné.

— Ils m'ont donnée aux chirurgiens. Ils ont ouvert mon utérus, et ils y ont placé du tissu cérébral. Une greffe prise dans les centres du plaisir, amour. Je suis branchée du cul à la gorge en passant par la moelle épinière, et c'est encore mieux que d'être Dieu. Quand je suis excitée, je transpire du parfum. Je suis encore plus propre qu'une seringue neuve, et il n'est rien qui quitte mon corps que tu ne puisses boire comme du vin ou savourer comme une friandise. Et ils m'ont en plus laissé mon intelligence, afin de pouvoir savoir ce qu'était la soumission. Sais-tu ce qu'est la soumission, amour ?

— Non, répondit sèchement Lindsay. Mais je sais ce que ne pas se soucier de mourir signifie.

— Nous ne sommes pas comme les autres. Ils nous ont fait franchir les limites. Et nous pouvons maintenant leur faire tout ce qui nous plaît, n'est-ce pas ? »

Son rire déclencha un frisson d'excitation en lui. Avec une grâce de ballerine, elle sauta par-dessus la rangée de claviers.

Elle donna de son pied nu un coup dans l'épaule de la vieille femme, qui s'effondra dans un bruit de craquement. La perruque se détacha en se déchirant. En dessous, Lindsay aperçut un crâne dénudé, couvert de fiches pariétales. Il ouvrit de grands yeux. « Les claviers ! » s'exclama-t-il.

« Elle est ma façade, dit Kitsouné. Telle est ma vie. Des façades, rien que des façades, toujours des façades. Seul est réel le plaisir ; le plaisir de contrôler. »

Lindsay passa la langue sur ses lèvres sèches.

« Donne-moi ce qui est réel », reprit-elle.

Elle défit le nœud de son obi. Des iris et des violettes étaient imprimés sur son kimono. En dessous, sa chair était comme un impossible rêve de peau.

« Viens, dit-elle. Pose tes lèvres sur mes lèvres. »

Lindsay se précipita et l'entoura de ses bras. Elle enfonça profondément sa langue chaude dans sa bouche ; il s'en dégageait un goût d'épices.

Du narcotique. Des glandes de sa bouche synthétisaient des drogues.

Ils se laissèrent tomber sur le sol, sous le regard des yeux à demi fermés de la vieille femme.

Kitsouné passa les bras à l'intérieur des pans de son ample kimono. « Morpho, dit-elle, je veux tes gènes. Partout sur moi. »

De sa main chaude, elle se mit à lui caresser l'aine. Il fit ce qu'elle demandait.

Le Zaibatsu circumlunaire du peuple de Mare Tranquilitatis : 16-1-'16

Lindsay se trouvait étendu sur le dos dans le dôme de Rioumine, ses mains aux longs doigts pressées contre les tempes. Sa main gauche s'ornait de deux rubis météoritiques, sertis sur des anneaux d'or. Il portait un kimono noir aux reflets scintillants avec un délicat motif d'iris, à peine visible, pris dans la trame. Son pantalon *hakama* était de coupe moderne.

Sur la manche droite de son kimono, était fixé l'emblème fictif de la société Kabuki intrasolaire : un masque blanc stylisé, avec des bandes noires et rouges flamboyantes à la hauteur des yeux et des joues. Ses manches s'étaient retroussées dans le geste de porter les mains à ses tempes, révélant une trace de piqûre sur son avant-bras ; il était sous vasopressine.

Il dictait quelque chose au magnétophone. « Très bien, dit-il, scène III : Amijima. Jihei dit : Nous pourrions marcher encore très longtemps, jamais nous ne trouverons un endroit propice pour les suicides. Tuons-nous ici.

« Puis Koharu : Oui, c'est vrai, un endroit en vaut un autre pour mourir. Mais j'ai réfléchi. Si on trouve nos deux cadavres ensemble, les gens diront alors que Jihei et Koharu ont commis un suicide d'amants. J'imagine que ta femme m'en voudrait et m'envierait. C'est pourquoi tu n'as qu'à me tuer ici, puis choisir un autre endroit, beaucoup plus loin, pour toi-même.

« Jihei répond alors… » Lindsay tomba dans le silence. Pendant qu'il dictait. Rioumine s'était livré à une curieuse occupation manuelle. Il avait posé ce qui semblait être de minuscules morceaux de carton marron sur un petit rectangle de papier blanc. Puis il avait enroulé soigneusement le papier sur lui-même pour en faire une sorte de tuyau : après quoi il avait pincé les extrémités du tuyau pour les fermer, et l'avait scellé latéralement avec la langue.

Il glissa l'une des extrémités du cylindre de papier entre ses lèvres, exhiba un petit gadget métallique qui comportait un bouton sur lequel il appuya. Lindsay, qui l'observait depuis un moment, de plus en plus intrigué, se mit à crier : « Du feu ! Oh ! mon Dieu ! Du feu, du feu ! »

Rioumine souffla la fumée. « Qu'est-ce qui vous arrive, tout d'un coup ? Cette petite flamme est sans danger.

— Mais c'est du feu ! Bon Dieu, je n'avais jamais vu une flamme nue de ma vie. (Lindsay baissa la voix.) Vous êtes sûr que vous n'allez pas prendre feu ? (Il observait le journaliste avec anxiété.) Vos poumons sont en train de fumer.

— Mais non. C'est juste une nouveauté, un simple petit vice. (Le vieux Méca haussa les épaules.) Avec quelques dangers, peut-être, mais lesquels n'en comportent pas ?

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Des morceaux de carton plongés dans de la nicotine. Ils ont aussi un certain parfum ; ce n'est pas si mal. »

Il tira une nouvelle bouffée sur la cigarette ; Lindsay ne put retenir un frisson en voyant le bout rougeoyer.

« Ne vous inquiétez pas, reprit Rioumine. Cet endroit n'est pas comme les autres colonies ; ici, le feu n'est pas un danger. La boue ne brûle pas. »

Lindsay se laissa retomber sur le sol avec un grognement. Son cerveau était un tourbillon en proie aux accélérateurs de mémoire. Il avait mal à la tête, et ressentait une sensation de chatouillis indescriptible, quelque chose comme la première fraction de seconde lors d'une expérience de déjà vu. Comme, également, s'il avait été sur le point d'éternuer.

« Vous m'avez fait perdre le fil, dit-il d'un ton de reproche. Et pourquoi ? Quand je pense à ce que tout cela a pu signifier

pour moi à une certaine époque… Ces pièces dans lesquelles on trouve tout ce qui vaut d'être conservé de la vie des hommes… Notre héritage, d'avant les Mécas, d'avant les Morphos. L'humanité, la moralité, une existence à laquelle on n'avait pas encore tripoté… »

Rioumine fit tomber les cendres dans un capuchon de lentille tordu. « Vous vous exprimez comme un circumlunaire, monsieur Tsé, comme un natif de la Chaîne. Quel est donc votre monde d'origine ? Crisium S.S.R. ? Le Commonwealth copernicien ? »

Lindsay se contenta d'aspirer de l'air entre ses dents.

« Pardonnez ses questions indiscrètes à un vieil homme », s'empressa Rioumine, qui souffla de nouveau un peu de fumée, puis frotta de la main une marque rouge qu'il avait à la tempe, à l'endroit où il fixait son visionneur. « Permettez-moi de vous expliquer quel est votre problème, monsieur Tsé. Jusqu'ici, vous nous avez récité trois de ces compositions : *Roméo et Juliette, La Tragique Histoire du Docteur Faust*, et *Suicide d'amants à Amijima*. Franchement, j'y trouve plusieurs choses à redire.

— Oui ? fit Lindsay, avec une certaine tension dans la voix.

— Oui. Tout d'abord, elles sont incompréhensibles. En deuxième lieu, elles sont d'une insupportable morbidité. Enfin et pis que tout, elles sont préindustrielles.

« Laissez-moi maintenant vous dire le fond de ma pensée. Vous avez lancé cette audacieuse escroquerie, vous avez réussi à créer l'événement, et à capter l'attention de tout le Zaibatsu Pour toute cette agitation, vous pourriez au moins rembourser le peuple en l'amusant un peu.

— L'amuser ?

— Eh oui, l'amuser. Je connais bien les apaches. Ils veulent qu'on leur offre des distractions et non pas qu'on les assomme à coups de reliques antédiluviennes. Ils veulent entendre parler de personnes véritables, pas de sauvages.

— Mais ce ne serait plus culturel !

— Et alors ? fit Rioumine en lâchant une bouffée J'ai bien réfléchi. J'ai entendu trois de ces "pièces", maintenant ; je connais donc le procédé. Il n'y a pas grand-chose à en tirer. Je

pourrais en monter une pour nous en deux ou trois jours, je pense.

— Vous croyez ? »

Rioumine hocha la tête. « Il faudra mettre certaines choses au rebut.

— Quoi, par exemple ?

— Eh bien, avant tout, la gravité. Je ne vois pas comment obtenir des combats ou de la danse de qualité sinon en apesanteur. »

Lindsay se redressa. « Des combats et de la danse, dites-vous ?

— Exactement. Votre public sera composé de putes, de cultivateurs d'oxygène, de deux douzaines de bandes de pirates et de cinquante mathématiciens dissidents. Ils seront tous ravis de voir de la danse et des combats. Nous nous débarrasserons de la scène : trop plate. Les rideaux sont empoisonnants ; nous pouvons obtenir le même effet avec les éclairages. Vous êtes peut-être habitué à ces vieux circumlunaires et à leur foutu tourbillon centrifuge, mais les gens, à notre époque, adorent l'apesanteur. Ces pauvres apaches ont suffisamment souffert comme ça. Ce sera comme des vacances pour eux.

— Vous voulez dire qu'il va falloir s'installer dans la zone d'apesanteur ?

— Exactement. Nous construirons un aérostat : une bulle géodésique géante, hermétique à l'air. Nous la lancerons depuis l'aire d'atterrissage, et nous la maintiendrons en place là-haut par des haubans, ou n'importe quoi. De toute façon, il va bien vous falloir construire un théâtre, non ? Pourquoi ne pas le suspendre en l'air, dans ce cas ? Tout le monde pourra le voir.

— Bien entendu », fit Lindsay. Plus il y pensait, plus l'idée lui souriait. « Nous pourrons y faire dessiner l'emblème de la société.

— Et même y accrocher des oriflammes.

— Vendre les billets à l'intérieur. Les billets, et des actions. (Il éclata de rire.) En plus, je sais qui pourrait construire ça pour moi.

— Il faut lui trouver un nom, remarqua Rioumine. Que diriez-vous de… la Bulle Kabuki ?

— La Bulle ! s'écria Lindsay, frappant le sol. Quoi de mieux ? »

Rioumine sourit, et se roula une autre cigarette.

« Dites, fit Lindsay, laissez-moi donc essayer ça, moi aussi. »

ATTENDU QUE, tout au long de l'histoire de cette Nation, ses citoyens se sont régulièrement trouvés confrontés à de nouveaux défis ;

ATTENDU QUE, le chargé d'affaires de la Nation, Lin Tsé, a actuellement besoin d'experts dans le domaine de la technologie aérostatique, experts que l'on ne peut trouver que parmi nos citoyens ;

ATTENDU QUE, le chargé d'affaires, représentant Kabuki intrasolaire, une société entièrement autonome, s'est engagé à payer la Nation, pour son travail, d'une généreuse allocation en actions de la Société Kabuki intrasolaire :

IL EST DONC DÉCIDÉ CE QUI SUIT par L'Assemblée des représentants de la Démocratie des mineurs de Fortuna, augmentée du Sénat : la Nation construira la salle de spectacle dite la Bulle Kabuki ; elle assurera le service promotionnel des actions de Kabuki intrasolaire, et elle étendra ses droits de protection tant politiques que physiques à tout le personnel de Kabuki ainsi qu'à ses biens.

« C'est parfait », commenta Lindsay. Il authentifia le document, et replaça le sceau d'État de Fortuna dans son sac diplomatique. « C'est un grand soulagement de savoir que la D.M.F. s'occupera de la sécurité…

— Mais c'est un plaisir, répondit le Président. Le moindre de nos diplomates aura droit en cas de besoin à une escorte complète vingt-quatre heures sur vingt-quatre… En particulier lorsque vous devrez vous rendre à la Banque Geisha & Geisha, si vous voyez ce que je veux dire.

— Faites tirer des copies de cette résolution afin qu'elle soit distribuée partout dans le Zaibatsu. Elle devrait nous valoir dix

points de plus pour nos actions. » Lindsay regarda le Président, l'air sérieux et reprit : « Mais ne soyez pas trop gourmand. Lorsqu'elles atteindront cent cinquante, commencez à vendre, sans précipitation. Et que votre vaisseau soit prêt à partir dans les meilleurs délais. »

Le Président cligna de l'œil. « Ne vous en faites pas. Nous ne sommes pas restés les bras croisés. Nous mettons la dernière main à la préparation d'une mission pour un cartel mécaniste. Nous ne crachons pas sur un boulot de gardes du corps, mais une nation a besoin de bouger. Lorsque le *Red Consensus* sera fin prêt, alors viendra notre heure de tuer et bouffer. »

Le Zaibatsu circumlunaire du peuple de Mare Tranquilitatis : 13-3-'16

Lindsay s'endormit, épuisé, la tête appuyée contre son sac diplomatique. Une aube artificielle brillait au travers des fausses portes vitrées. Kitsouné était assise, songeuse, s'amusant comme d'un jouet de son synthétiseur.

Cela faisait bien longtemps que sa maîtrise allait bien au-delà de la simple virtuosité technique. C'était devenu une communion, un art qui jaillissait du plus profond de ses intuitions. Son synthétiseur pouvait simuler n'importe quel instrument et le surpasser : réduisant son profil sonore à des formes d'ondes dépouillées et les reconstituant sur un plan plus élevé de pureté abstraite, stérilisée. Sa musique présentait la clarté, méticuleuse jusqu'à en être pénible, de la perfection.

Les autres instruments luttaient pour accéder à cette clarté, mais échouaient ; c'est cet échec qui leur donnait ce qu'avait d'humain leur sonorité. Le monde des hommes était un univers de choses perdues, d'espoirs brisés ; celui du péché originel, monde défectueux toujours en train de réclamer pitié, empathie, compassion… un tel monde n'était pas le sien.

L'univers de Kitsouné était le royaume fantastique et sans limites de la haute pornographie. La convoitise y était constamment présente, multipliée, inépuisable, seulement rompue par de brefs spasmes d'une intensité surhumaine. Elle

étouffait tous les autres aspects de la vie, tout comme le hurlement suraigu de l'effet Larsen peut couvrir le fortissimo d'un orchestre.

Kitsouné était une créature artificielle, et elle acceptait son existence fiévreuse avec l'inconscience d'une bête de proie. Elle menait une vie pure et abstraite, qui était une parodie brûlante et grotesque de sainteté.

L'agression chirurgicale subie par son corps aurait fait de n'importe quelle femme ordinaire une bête érotique aveugle. Mais Kitsouné était une Morpho dotée du génie et de la surnaturelle résistance qui caractérisaient son espèce. Son univers étroit l'avait transformée en quelque chose d'aussi aigu et glissant qu'un stylet huilé.

Elle avait passé huit des vingt ans qu'elle comptait à travailler à la banque, agissant vis-à-vis des clients comme de ses rivales en fonction de critères qu'elle maîtrisait complètement. Elle savait néanmoins qu'il était un domaine d'expériences mentales, considéré comme allant de soi par le reste de l'humanité, qui lui resterait toujours fermé.

La honte. L'orgueil. La culpabilité. L'amour. Pour elle, ces émotions étaient comme des ombres dans du brouillard, de sombres immondices reptiliens instantanément réduits en cendres par ses brûlantes extases. Non qu'elle fût incapable d'éprouver des sentiments humains : pour elle, ils étaient trop impalpables pour qu'elle y fît attention. Ils constituaient un deuxième inconscient, une couche intuitive enterrée en dessous de son monde de pensée posthumain. Un amalgame de froide logique pragmatique et de plaisir convulsif constituait sa conscience.

Kitsouné savait que Lindsay était handicapé par son mode primitif de pensée. Elle ressentait une sorte de pitié pour lui, comme une douloureuse compassion qu'elle ne pouvait reconnaître ni admettre. Elle pensait qu'il devait être très vieux, et faire partie de l'une des premières générations de Morphos. Les possibilités de l'ingénierie génétique avaient été limitées, au début, et les produits de cette époque étaient difficiles à distinguer du stock humain original.

Il avait sans doute près de cent ans. Pour être si vieux et cependant paraître si jeune, il devait avoir sélectionné des techniques particulièrement efficaces de prolongation de vie. Il datait d'une époque où l'idéologie morpho n'avait pas encore atteint son plein rendement. Son corps grouillait de bactéries. Kitsouné ne lui avait jamais parlé des pilules ni des suppositoires antibiotiques qu'elle était obligée de prendre, non plus que des pénibles douches antiseptiques. Elle refusait qu'il sût qu'il était en train de la contaminer ; elle voulait que tout, entre eux, restât impeccable.

Elle jeta un regard froid sur Lindsay. Il était pour elle une source de satisfactions platoniques ; elle éprouvait pour lui ce respect professionnel qu'un boucher peut ressentir pour un couteau d'acier bien effilé. Elle prenait un réel plaisir à l'utiliser : elle voulait le voir durer longtemps, et prenait donc le plus grand soin de lui, s'efforçant de lui donner ce dont elle pensait qu'il avait besoin pour continuer de fonctionner.

Pour Lindsay, ses élans d'affection étaient catastrophiques. Il ouvrit les yeux, allongé sur le tatami, et son premier geste fut de tendre la main pour toucher le sac diplomatique sous sa tête. Un circuit d'angoisse s'interrompit lorsqu'il referma les doigts sur la douce poignée de plastique, mais ce premier soulagement ne fit que déclencher d'autres systèmes, et c'est dans un état d'esprit combatif jusqu'à la nausée qu'il s'éveilla complètement.

Il constata qu'il était dans la chambre de Kitsouné ; le matin se levait sur l'image du jardin depuis longtemps disparu. D'obliques rayons d'une lumière artificielle pénétraient dans la pièce, faisant briller les incrustations des commodes et le dôme de plexi d'un bonsaï fossilisé. Quelque chose de réprimé en lui-même se mit à gémir son humble désespoir ; il l'ignora. Son nouveau cocktail de drogues lui avait rendu toute l'efficacité de son entraînement morpho, et il n'était pas d'humeur à tolérer sa propre faiblesse. Il débordait de ce dosage d'irritabilité de ressort d'acier comprimé et d'infinie patience exultante qui le plaçait à son plus haut niveau de perception et de réaction.

Il s'assit, et vit Kitsouné installée devant ses claviers. « Bonjour, dit-il.

— Bonjour, amour. As-tu bien dormi ? »

Lindsay soupesa la question. Un antiseptique dont elle se servait lui avait irrité la langue. Son dos portait des marques profondes, là où ses ongles s'étaient enfoncés avec une vigueur qui devait quelque chose au tripotage morpho. Une inquiétante âpreté lui brûlait la gorge, pour avoir passé trop de temps à l'air libre sans masque. « Je me sens parfaitement bien », répondit-il avec un sourire. Puis il ouvrit la complexe serrure de son sac diplomatique.

Il enfila ses bagues, et mit ses pantalons hakama.

« Veux-tu manger quelque chose ? demanda-t-elle.

— Non, pas avant mon injection.

— Alors aide-moi à brancher la façade. »

Lindsay réprima un frisson. Il avait en horreur le corps flétri, cireux, transistorisé de la yarite, et Kitsouné le savait. Elle l'obligeait à l'aider parce que c'était un moyen de mesurer le contrôle qu'elle exerçait sur lui.

Lindsay le comprenait très bien, et ne demandait qu'à l'aider ; il voulait la payer, d'une façon qu'elle comprit, du plaisir qu'elle lui avait donné.

Quelque chose, cependant, se révoltait en lui contre cela. Lorsque s'atténuaient les effets de son entraînement, comme cela se produisait entre deux injections, ses émotions réprimées remontaient à la surface, et lui faisaient prendre conscience de la tragique tristesse qui entourait leurs relations. Il éprouvait une sorte de pitié pour elle, un sentiment de compassion qu'il refusait d'admettre pour ne pas l'insulter. Il aurait voulu lui apporter certaines choses : une compagnie amicale, des attentions, et tout simplement la confiance.

Kitsouné exhuma la yarite de son sarcophage bio-contrôlé dissimulé sous les lames du parquet. La chose, à plusieurs titres, avait dépassé le stade de la mort clinique ; il fallait parfois lui donner de grandes claques pour la mettre en route, comme pour faire démarrer quelque moteur rétif.

La technologie qui la maintenait en état de marche était du même genre que celle qui portait à bout de bras les cyborgs mécanistes des vieux radicaux et des cartels mécanistes. Filtres et appareils de contrôle encombraient le circuit sanguin ; les organes et les glandes à sécrétion internes étaient tous placés

sous contrôle informatisé. Son foie et son cœur étaient bardés d'implants qui l'aiguillonnaient à coups d'hormones ou de décharges électriques. Cela faisait longtemps maintenant que le système nerveux central de la vieille femme s'était effondré et totalement désactivé.

Kitsouné examina des graphiques et secoua la tête. « Ses taux d'acide s'élèvent aussi vite que montent nos actions, amour. Les branchements dégradent sa matière cérébrale. Elle est très vieille. Elle ne tient plus debout que par des bricolages. »

Elle s'assit sur une natte et se mit à enfourner des cuillerées d'une bouillie vitaminée dans la bouche de la yarite.

« Tu devrais prendre toi-même le contrôle », dit Lindsay. Il introduisit l'embout d'un goutte-à-goutte sous un opercule fixé au bras veineux de la vieille femme.

« J'aimerais bien, répondit Kitsouné. Le problème, c'est comment m'en débarrasser ; la présence des branchements sur son crâne sera difficile à expliquer ; je pourrais à la rigueur les recouvrir de greffes de peau, mais on s'en apercevra à la moindre autopsie… La direction attend de ce truc qu'il vive éternellement ; il leur a coûté assez cher. On voudra savoir pourquoi il est mort. »

La yarite eut un mouvement spasmodique de la langue, et laissa dégouliner un peu de bouillie ; Kitsouné siffla d'exaspération. « Gifle-la », dit-elle.

Lindsay passa une main hésitante dans ses cheveux, aplatis par le sommeil. « Pas déjà », fit-il d'un ton où perçait une note de supplication.

La jeune femme ne dit rien, se contentant de se redresser et de prendre un masque figé. Lindsay se retrouva vaincu sur-le-champ. Il leva la main et l'abattit sur le visage de la chose d'un mouvement oblique vicieux. Une tache de couleur apparut sur la joue de la texture du cuir.

« Montre-moi ses yeux », dit-elle. Lindsay saisit la chose par ses pommettes décharnées et lui tordit la tête de façon à présenter les yeux à Kitsouné. Il aperçut avec dégoût une vague lueur d'un reste de conscience au passage.

Kitsouné prit la main du jeune homme et en embrassa légèrement la paume. « Voilà mon amour comme je l'aime », murmura-t-elle. Puis elle glissa une nouvelle cuillerée de bouillie entre les lèvres molles de la chose.

Le Zaibatsu circumlunaire du peuple de Mare Tranquilitatis : 21-4-'16

Découpes de papier rouge et argent, les pirates fortuniens flottaient le long des parois intérieures de la Bulle Kabuki. Il y régnait un bruit assourdissant, ponctué des crachotements coléreux des postes de soudure, du sifflement des ponceuses rotatives et du halètement des filtres à air. Les pans du vaste kimono de Lindsay flottaient en apesanteur. Il était en train de relire le texte avec Rioumine. « C'est ce que vous avez répété ? demanda-t-il.

— Mais bien sûr ; ils ont adoré ça. C'est superbe. Ne vous en faites pas. »

Lindsay se gratta le cuir chevelu, entre ses mèches qui flottaient. « Je ne vois vraiment pas ce que nous pouvons faire de ça », avoua-t-il.

Un appareil volant de surveillance camouflé avait réussi à s'introduire dans la Bulle avant que la structure fût scellée. Sur le fond des triangles aux couleurs pastel, son sinistre camouflage le faisait autant ressortir qu'un nez rouge au milieu d'une figure blanche.

L'engin plongeait et zigzaguait dans l'immense salle sphérique, tandis que ses lentilles et ses micros directionnels ne cessaient de pivoter dans tous les sens. Lindsay était satisfait de cette présence, même si elle était par ailleurs gênante.

« J'ai comme l'impression d'avoir déjà entendu cette histoire », reprit-il. Il se mit à feuilleter le manuscrit de travail. Les marges étaient remplies de silhouettes griffonnées à l'intention de ceux qui ne savaient pas lire. « Voyons si j'ai bien compris. Un groupe de pirates des Astéroïdes troyens a enlevé une femme morpho. Elle est quelque chose comme une spécialiste en armement, n'est-ce pas ? »

Rioumine acquiesça. Il s'était tout de suite fait à sa nouvelle prospérité ; il portait une salopette de soie à motifs de côtes d'une nuance délicate de bleu marine, et un grand béret, coiffure très à la mode dans les cartels mécanistes. La perle ronde d'un microphone d'argent ornait sa lèvre supérieure.

Lindsay reprit la parole. « Les Morphos sont terrifiés à l'idée de ce que pourraient accomplir les pirates à l'aide de ses connaissances. Ils concluent donc une alliance et assiègent les pirates. Ils finissent par pénétrer par ruse dans la place, qu'ils détruisent en l'incendiant. (Lindsay leva les yeux.) Cette histoire est-elle authentique, ou inventée ?

— Elle est très ancienne, en tout cas. Quelque chose de semblable s'est bien passé ainsi une fois ; j'en suis à peu près sûr. Mais j'ai limé les numéros de série et je me la suis appropriée. »

De la main, Lindsay lissa son kimono. « J'aurais pu jurer que… Bon sang ! Ils disent que si l'on oublie quelque chose sous vasopressine, on ne s'en souvient plus jamais. Dégradation mnémonique. » Il agita le manuscrit avec résignation.

« Pourrez-vous la diriger ? » demanda Rioumine.

Lindsay secoua la tête. « J'aimerais bien, mais je pense que ce sera mieux si je vous laisse procéder. Vous devez bien savoir ce que vous faites, non ?

— Non, répondit joyeusement Rioumine. Et vous ?

— Moi non plus… La situation commence à nous échapper. Des investisseurs étrangers tentent d'acheter des actions Kabuki. Le mot a été passé par le réseau de la Geisha & Geisha. Ce que je crains, c'est que les Médicastres de la Néphrine ne vendent leurs parts à quelque cartel mécaniste. Dans ce cas… Je ne sais vraiment pas… cela signifiera…

— Cela signifiera que Kabuki intrasolaire est devenu une affaire parfaitement légitime.

— En effet. (Lindsay fit une grimace.) On dirait bien que les Médicastres noirs vont s'en tirer indemnes. Ils vont même faire des profits ! La Geisha & Geisha ne va pas aimer ça du tout.

— Et alors ? dit Rioumine. Il faut continuer à foncer, sans quoi toute l'affaire s'écroule. La banque a déjà fait un malheur en vendant des actions de Kabuki à la Néphrine. Quant à la

vieille toupie qui dirige la Geisha & Geisha, elle est folle de vous. Chez les putes, on ne parle plus que de Lin Tsé. »

Il fit un geste en direction du centre de la scène ; c'était une zone sphérique où s'entrecroisaient des filins rembourrés, et dans laquelle une douzaine de danseurs répétaient leurs figures. Ils se lançaient dans toutes sortes d'acrobaties en apesanteur, attrapant les filins, tourbillonnant, enchaînant les sauts périlleux, rebondissant.

Deux d'entre eux se heurtèrent brutalement, griffant l'air à la recherche d'une prise.

« Ces acrobates sont des pirates, commenta Rioumine, comprenez-vous ? Il n'y a pas quatre mois de ça, ils se seraient mutuellement coupé la gorge pour un kilowatt. Mais plus maintenant, monsieur Tsé. Maintenant, l'enjeu est trop grand. Ils ont attrapé le virus de la scène. »

Lindsay eut un rire de connivence.

« Ils sont pour une fois autre chose que des terroristes d'opérette. Les putes elles-mêmes sont autre chose que des objets sexuels. Ce sont de véritables comédiens, avec une véritable pièce à jouer, et un véritable public. Peu importe que vous et moi sachions que toute l'affaire n'est qu'une vaste escroquerie, monsieur Tsé. Un symbole prend le sens qu'on lui donne. Et ils le chargent de tout ce qu'ils peuvent. »

Lindsay observa les acteurs, qui reprenaient la répétition une fois de plus ; ils s'élançaient de filin en filin avec une détermination fiévreuse. « C'est pathétique, admit-il.

— Une tragédie pour ceux qui éprouvent les choses ; une comédie pour ceux qui les pensent », lança Rioumine.

Lindsay lui jeta un regard soupçonneux. « Qu'est-ce qui vous tracasse, au fait ? Quelle idée avez-vous derrière la tête ? »

Rioumine fit la moue et adopta un air de nonchalance étudiée. « Mes besoins sont simples. Chaque décennie, environ, j'aime bien faire le tour des cartels pour voir s'ils n'ont pas fait de progrès en matière de maladies osseuses. La perte progressive de calcium n'a rien de drôle. À dire vrai, je deviens cassant comme du verre. (Il regarda Lindsay.) Et vous, monsieur Tsé ? »

De la main il tapota l'épaule de Lindsay. « Pourquoi ne pas faire équipe avec moi ? reprit le journaliste. Cela ne vous ferait pas de mal de voir davantage de choses du Système. Il y a deux cents millions de personnes dans l'espace, des centaines d'habitats différents, une explosion de cultures. Tous n'en sont pas réduits à survivre à la limite des conditions possibles d'existence, comme ces pauvres *bezprizorniki*. La plupart sont même des mondes bourgeois. Ils mènent des existences confortables de riches. La technologie en a peut-être fait quelque chose qui a perdu son humanité, à vos yeux. Mais c'est un choix qu'ils ont fait – un choix rationnel (Rioumine agita les bras dans un geste plein d'ampleur). Le Zaibatsu n'est qu'une enclave de criminels. Venez donc avec moi, et laissez-moi vous montrer la crème du Système. Il vous faut absolument connaître les cartels.

— Les cartels… », fit Lindsay. Joindre les rangs des mécanistes signifierait souscrire aux idéaux des vieux radicaux. Il regarda autour de lui et fut pris d'une bouffée d'orgueil. « Qu'ils viennent donc à moi ! »

Le Zaibatsu circumlunaire du peuple de Mare Tranquilitatis : 1-6-'16

Pour la première représentation, Lindsay abandonna ses vêtements de luxe pour un survêt tous usages. Il enveloppa son sac diplomatique dans une toile afin de cacher les insignes Kabuki.

On aurait dit que tous les apaches du système solaire s'étaient donné rendez-vous dans la Bulle. Ils étaient plus de mille. Si elle n'avait pas été en apesanteur, la structure n'aurait jamais pu tous les contenir. On avait prévu de légères loges d'opéra pour l'élite de la Banque, et un système complexe de harnais rembourrés montés sur des rangées de filins dans lesquels le public ordinaire venait s'attacher, comme des pigeons sur des broches.

Mais la plupart se laissaient flotter librement. La foule formait une masse inégalement répartie de cercles

concentriques irréguliers ; de larges tunnels s'étaient créés spontanément au milieu de l'amoncellement des corps, en fonction des mouvements complexes d'une foule en mouvement. Un bourdonnement continuel emplissait la sphère, fait de commentaires dans tous les argots imaginables.

La pièce commença. Lindsay observait la foule. Il y eut quelques bousculades pendant la fanfare d'ouverture, mais tout était rentré dans l'ordre pour la première réplique. Lindsay se sentit soulagé ; sa garde personnelle habituelle de pirates fortuniens lui manquait.

Ces derniers en avaient terminé de leurs obligations vis-à-vis de lui et s'activaient dans la préparation de leur vaisseau en vue du départ. Lindsay se sentait cependant en sécurité dans son anonymat. Si la pièce était un désastre, il ne serait qu'un apache parmi d'autres ; si au contraire elle marchait bien, il aurait toujours le temps de se changer pour aller recueillir les applaudissements.

Au cours de la première scène, on voyait les pirates enlever la jeune et belle spécialiste de génie en armement, jouée par l'une des plus douées des élèves de Kitsouné. La foule cria de plaisir à la vue des nuages de fumée artificielle et des brillantes coulées de faux sang ondulant en apesanteur.

Un peu partout dans la Bulle, des machines à traduire transposaient le texte en une bonne douzaine de langues et de dialectes différents. Il paraissait peu probable que cette foule polyglotte pût saisir toutes les finesses du dialogue, transformé en un magma naïf par la maladresse des machines à traduire. Elle écoutait, cependant, captivée.

Les trois premiers actes durèrent une heure et laissèrent la place à un long entracte au cours duquel on fit l'obscurité sur la scène centrale. Des groupes de claque bruyants s'étaient spontanément formés pour soutenir les acteurs, chaque bande de pirates ayant un favori pour lequel elle criait.

Le nez de Lindsay le picotait. À l'intérieur de la Bulle on avait volontairement suroxygéné l'atmosphère, afin de donner plus de dynamisme à la foule. Lindsay ne pouvait s'empêcher, malgré lui, de ressentir cette exaltation. Les cris enroués d'enthousiasme étaient contagieux. La situation évoluait

maintenant selon une dynamique qui lui était propre : plus personne ne la contrôlait.

Lindsay se laissa dériver en direction de la paroi de la Bulle, à l'endroit où quelques cultivateurs d'oxygène entreprenants avaient loué des stands.

Se retenant maladroitement par des boucles de chevilles fixées au cadre de la Bulle, les fermiers faisaient d'excellentes affaires en vendant leurs propres spécialités locales : des sortes de bouchées à la reine vertes, frites et craquantes, de provenance indéterminée, et des cubes blancs, dégoulinant de graisse, enfilés sur des brochettes qu'ils sortaient brûlants de fours à micro-ondes. Kabuki intrasolaire touchait son pourcentage, l'idée de ces stands étant de Lindsay ; les fermiers avaient payé de bon gré en actions Kabuki.

Lindsay s'était montré prudent avec ce portefeuille d'actions. Il avait tout d'abord songé à le faire monter de façon démesurée pour ensuite ruiner les Médicastres noirs. Mais il s'était laissé séduire par le miraculeux pouvoir du papier-monnaie. Il avait attendu trop longtemps, et les Médicastres noirs avaient vendu leurs actions à des investisseurs étrangers en faisant de fabuleux profits.

Les Médicastres noirs n'avaient du coup plus rien à craindre de lui, et lui étaient même reconnaissants. Ils le respectaient sincèrement et ne cessaient de le solliciter pour d'autres tuyaux sur le marché.

Tout le monde était satisfait. Il prévoyait une longue carrière pour la pièce. Après ça, pensait-il, il y aurait d'autres plans, plus ambitieux et mieux montés. Le monde sans perspective d'avenir des apaches était un terrain lui convenant parfaitement. Il fallait simplement ne jamais s'arrêter, ne jamais regarder derrière soi, ne jamais regarder plus loin que le prochain virage.

Kitsouné y veillerait. Il tourna les yeux vers la loge de la Banque et l'aperçut qui flottait, humble et carnivore, derrière ses dupes, la hiérarchie officielle de la Geisha & Geisha. Elle ne lui permettrait pas d'éprouver de doutes ni de regrets. Cette idée, obscurément, le soulageait. Entraîné par les ambitions sans limites de la jeune femme, il pouvait éviter de se confronter à ses propres conflits intérieurs.

L'univers était à leur portée. Mais sous l'enivrant sentiment de triomphe persistait une vague impression douloureuse. Il savait que Kitsouné était purement et simplement impitoyable. Tandis qu'il avait en lui-même une faille, une douloureuse ligne de partage, à l'endroit où son moi trans-formé entrait en contact avec son ancienne personnalité. Et en de tels moments où il aurait pu se laisser aller à d'honnêtes sentiments de satisfaction, il éprouvait aussi une impression de malaise.

La foule, tout autour de lui, exultait ; quelque chose, cependant, l'empêchait de se joindre à elle. Il se sentait trompé, trahi, volé de quelque chose qu'il n'arrivait pas à définir.

Il tendit la main pour prendre son inhalateur. Une bonne bouffée de mélange chimique le remettrait d'aplomb.

Quelque chose se mit à tirer le tissu de son survêt, dans son dos, sur la gauche. Il regarda vivement par-dessus son épaule.

Un jeune homme dégingandé à la chevelure noire, aux yeux gris et durs, tenait son vêtement accroché par les orteils musclés de son pied droit.

« Hé ! la Cible », dit l'homme avec un agréable sourire. Lindsay se mit à observer son visage à la recherche de métasignes musculaires, et ressentit un choc d'angoisse en se rendant compte qu'il contemplait sa propre figure.

« Du calme, la Cible », reprit l'assassin. C'était sa propre voix que Lindsay entendait.

Le visage avait quelque chose de subtilement faux. La peau avait un aspect trop impeccable, trop neuf ; on aurait dit qu'elle était synthétique.

Lindsay eut un mouvement de torsion. L'assassin tenait un harnais d'ancrage à deux mains, mais il attrapa du pied gauche le poignet de Lindsay qu'il serra entre ses deux premiers orteils. Une musculature anormale faisait des saillies sur ses pieds dont les articulations paraissaient avoir subi certaines transformations. Son étreinte était paralysante, et Lindsay sentit sa main qui s'engourdissait.

Du gros orteil de son autre pied, l'homme porta un coup dans la poitrine de Lindsay. « Détends-toi, fit-il, parlons une minute. »

L'entraînement du jeune homme reprit le dessus. La bouffée d'adrénaline suscitée par la terreur se transforma en une glaciale maîtrise de soi. « Avez-vous aimé la représentation ? » demanda-t-il.

L'homme se mit à rire. Lindsay comprit qu'il entendait la véritable voix de l'assassin : son rire avait quelque chose d'épouvantable. « Ces trous lunaires perdus réservent plein de surprises.

— Vous auriez dû vous faire engager dans la troupe ; vous avez beaucoup de dispositions pour les rôles de composition.

— Comme ci, comme ça », fit l'assassin. Il plia légèrement sa cheville altérée, et les os du poignet de Lindsay se mirent à grincer, tandis qu'une douleur fulgurante jetait un voile noir sur ses yeux. « Qu'est-ce qu'il y a dans le sac, la Cible ? Peut-être quelque chose qui pourrait les intéresser à la maison ?

— Au Conseil de l'Anneau ?

— C'est bien ça. Toutes ces têtes de nœud câblées mécanistes prétendent nous assiéger, mais tous les cartels ne sont pas aussi affirmatifs. Et nous sommes bien entraînés. Nous pouvons nous cacher jusque sous les projecteurs avec une conscience de diplomate.

— Très fort, reconnut Lindsay. Je sais apprécier une bonne technique. Peut-être pourrions-nous arriver à nous entendre.

— Voilà qui serait intéressant », répondit poliment l'assassin. Lindsay se rendit compte qu'aucun pot-de-vin ne pourrait le faire échapper à cet homme.

L'assassin relâcha le poignet de Lindsay. Il glissa le pied gauche dans la poche de poitrine de son survêt : son genou et sa hanche pivotèrent de façon invraisemblable. « Pour toi », reprit l'homme, en lâchant une cartouche de vidéo-cassette. Elle alla en tourbillonnant paresseusement jusqu'à la hauteur des yeux de Lindsay.

Le jeune homme saisit la cassette et la mit dans sa poche. Quand il leva de nouveau les yeux, l'assassin avait disparu. À sa place, il y avait un apache à la carrure imposante habillé de la tenue la plus couramment portée, un survêt brun clair. Il était plus lourd que l'assassin, et avait des cheveux blonds. L'homme lui jeta un coup d'œil indifférent.

Lindsay commença à tendre la main comme pour le toucher, interrompant brusquement son geste avant que l'autre s'en rendit compte.

Les projecteurs se rallumèrent, et les danseurs arrivèrent sur la scène. La Bulle se mit à retentir de hurlements d'enthousiasme. Lindsay fila le long de la paroi, entre des rangées de jambes prises dans des attache-chevilles ou de mains étreignant des poignées. Il atteignit enfin la porte intérieure du sas.

Il loua l'un des appareils qui se trouvait à l'extérieur et s'envola sur-le-champ pour la Banque Geisha & Geisha.

L'endroit était presque désert, mais il put entrer grâce à sa carte de crédit ; les gardes gigantesques le reconnurent et s'inclinèrent à son passage. Lindsay eut un instant d'hésitation, puis se rendit compte qu'il n'avait rien à dire. Qu'est-ce qu'il allait pouvoir leur raconter ? « Tuez-moi, la prochaine fois que vous me verrez » ?

Un miroir pour attraper les alouettes, tel était l'appât idéal.

Le réseau de perles de la yarite le protégerait ; Kitsouné lui avait appris à faire fonctionner les perles de l'intérieur. Même si l'assassin réussissait à éviter les pièges, il serait abattu par une volée de fléchettes affilées, ou par un courant à haut voltage.

Lindsay parcourut le dédale sans faire de faute, et fit irruption dans les quartiers de la yarite. Il mit en route un écran vidéo, et brancha la cassette.

Il vit apparaître un visage appartenant à son passé ; celui de son meilleur ami, de l'homme qui avait essayé de le tuer. Philip Khouri Constantin.

« Salut, cousin », fit Constantin.

Le terme était emprunté à l'argot aristocratique de la République. Mais Constantin était un plébéien. Et jamais Lindsay ne l'avait entendu mettre autant de haine dans ce mot.

« J'ai pris la liberté de te contacter dans ton exil. » Constantin avait l'air ivre ; il s'exprimait avec une précision exagérée. Le col en anneau de sa tenue antique laissait voir de la sueur sur la peau olivâtre de sa gorge. « Certains de mes amis morphos suivent ta carrière avec autant d'intérêt que moi. Ils

n'appellent pas ces agents des assassins. Les Morphos leur donnent un autre nom : des "antibiotiques".

« Ils ont travaillé ici. L'opposition nous ennuie beaucoup moins avec tous ces gens morts de "causes naturelles". Mon vieux stratagème avec les papillons me paraît maintenant un peu enfantin ; audacieux et risqué, aussi.

« Les insectes ont cependant fait du bon boulot, dans ces trous lunaires… Le temps passe, cousin. En cinq mois, bien des choses ont changé.

« Le siège dressé par les Mécas est un échec. Lorsque l'on veut attraper des Morphos et les écraser, ils font comme l'eau : ils suintent sous la pression. Ils ne peuvent pas être battus. Nous nous disions souvent cela lorsque nous étions enfants, tu t'en souviens. Abélard ? À l'époque où notre avenir nous paraissait tellement brillant que nous nous en aveuglions presque mutuellement, parfois. Nous savions alors ce qu'était une tache de sang…

« Cette République a besoin des Morphos ; la colonie est en train de pourrir. Ils ne pourront jamais survivre sans les biosciences. Tout le monde l'a compris, même les vieux radicaux.

« Nous n'avons jamais vraiment dialogué avec ces antiquités, cousin. Tu ne m'aurais pas laissé faire ; tu les haïssais trop. Mais maintenant je sais pourquoi tu redoutes d'être confronté à eux. Ils sont corrompus. Abélard, comme tu l'es toi-même. D'une certaine manière, tu es leur image en miroir. Tu sais maintenant quel choc une telle confrontation procure. »

Constantin sourit, et remit en place une mèche rebelle d'une petite main preste. « Mais je leur ai parlé, moi, reprit-il, et j'ai obtenu un arrangement… Un coup d'État a eu lieu, Abélard. La Chambre des conseillers est dissoute. Le pouvoir appartient maintenant au Bureau exécutif pour la Survie nationale. C'est-à-dire à moi, et à quelques-uns de nos amis préservationnistes. La mort de Véra a tout changé, comme nous l'avions prévu. Nous avons maintenant notre martyre et nous sommes pleins de rage et de détermination.

« Les vieux radicaux s'en vont : ils émigrent vers les cartels mécanistes dont ils dépendent. Les aristocrates devront payer tout ça.

« Ils sont nombreux à emprunter le même chemin que toi, cousin. Toute la racaille des aristos ruinés : les Lindsay, les Tyler, les Kelland, les Morrissey. Tous sont maintenant des exilés politiques. Ta femme se trouve parmi eux. Ils sont écrasés, réduits à néant, entre leurs enfants morphos et les grands-parents mécanistes, et rejetés comme des détritus. Tous les tiens.

« Je te demande de passer le coup de balai final après moi, de serrer les derniers boulons. Si tu refuses, retourne voir mon messager. Il réglera la question Abélard. (Constantin sourit de nouveau, exhibant de petites dents régulières.) Si ce n'est par la mort, tu ne peux échapper au jeu qui se joue. Tu le sais, comme Véra le savait. Et maintenant je suis roi, alors que tu n'es qu'un pion. »

Lindsay arrêta la bande.

Il avait tout perdu. La solidité de la Bulle Kabuki se révélait illusion pure. C'était ses propres ambitions qui venaient d'exploser.

Il s'était fait piéger. Il serait forcément démasqué par les réfugiés de la République. Ses brillantes supercheries voleraient en éclats et il se retrouverait tout nu, exposé à tous les dangers. Kitsouné découvrirait sa véritable identité : un humain parvenu, et non l'amant morpho qu'elle croyait.

Son esprit tournait comme dans une cage. Vivre ici aux conditions imposées par Constantin, sous son contrôle, en essuyant son mépris, la seule idée l'écœurait.

Il fallait fuir. Quitter ce monde sur-le-champ. Il n'avait plus le temps de faire des plans.

À l'extérieur l'assassin attendait, sous le couvert de ses propres traits. Se retrouver face à lui signifierait la mort. Il pouvait cependant lui échapper, à condition de disparaître tout de suite. Tout de suite, c'est-à-dire avec les pirates.

Lindsay frotta son poignet endolori. Une fureur glaciale le gagnait lentement. Fureur contre les Morphos et l'habileté destructrice dont ils avaient fait preuve pour survivre. De leur

combat était issue une lignée de monstres. L'assassin. Constantin – et lui-même.

Constantin était plus jeune que Lindsay ; il avait fait confiance à son aîné, pris modèle sur lui. Mais lorsque Lindsay était revenu du Conseil des Anneaux, pour une permission, il avait douloureusement constaté à quel point les Morphos l'avaient transformé. Et Lindsay leur avait alors délibérément envoyé Constantin. Comme toujours, il avait présenté les choses de façon logique – et certes, les nouveaux talents de Constantin s'étaient montrés cruciaux. Mais Lindsay savait bien qu'il s'était comporté égoïstement, afin d'avoir de la compagnie quand il se retrouverait au ban de la société.

Constantin, pour sa part, avait toujours eu de l'ambition. Mais à l'ancienne confiance, Lindsay avait substitué des rapports plus complexes et la tromperie. Et alors que les deux jeunes gens avaient partagé un même idéal, ils ne partageaient plus qu'une chose, le meurtre.

Lindsay éprouvait une horrible parenté avec l'assassin. Son entraînement avait sans doute ressemblé au sien. La haine qu'il se portait à lui-même ne fit qu'ajouter un peu plus de venin à la peur qu'il ressentait pour cet homme.

L'assassin qui exhibait le même visage que lui. Lindsay prit soudain conscience, en un éclair de lucidité, qu'il pouvait retourner contre lui la force même de l'assassin.

Prendre le rôle de l'assassin, et inverser la situation. Commettre un crime atroce, pour lequel l'assassin serait tenu responsable.

Kitsouné avait besoin d'un crime. Ce serait son cadeau d'adieu, un message qu'elle serait seule à comprendre. Il pouvait la libérer, et son ennemi paierait à sa place.

Il ouvrit le sac diplomatique et jeta le tas de coupons de ses actions. Il fit sauter les lames du plancher, et contempla un instant le corps nu de la vieille femme flottant à la surface plissée du lit d'eau. Puis il se mit à fouiller la pièce, à la recherche de quelque chose de coupant.

Chapitre 3

À bord du Red Consensus. *2-6-'16*

Ce ne fut que lorsque le dernier missile asservi eut disparu dans le vide et que les moteurs du *Red Consensus* tournèrent à plein régime que Lindsay crut pouvoir estimer être hors de danger.

« Alors, citoyen, où en est-on ? lança le Président. Je parie que vous avez filé en apache avec le magot, non ? Qu'y a-t-il dans ce sac, secrétaire ? Des drogues congelées ? Ou de brûlants logiciels ?

— Rien de tout ça, répondit Lindsay. Ça peut attendre. Nous devons commencer par vérifier la tête de chacun. Pour être sûr que c'est bien la bonne.

— Vous êtes tordu, chargé d'affaires, intervint l'un des sénateurs. Toute cette histoire d'"antibiotiques". Ce n'est que de la vulgaire intox. Ils n'existent pas.

— Vous êtes en sécurité, affirma le Président. Nous connaissons ce vaisseau à l'angström près, croyez-moi. » Il chassa un énorme cancrelat qui se promenait sur la toile cachant le sac diplomatique de Lindsay et reprit : « Vous avez réussi votre coup, exact, non ? Et vous avez envie de vous payer un morceau de l'un de ces cartels ? Nous sommes en mission, mais nous pouvons nous détourner vers l'une des colonies de la Ceinture – Bettina, ou Thémis, à votre choix. (Le Président eut un sourire diabolique.) Ça risque cependant de vous coûter cher.

— Je reste avec vous, répondit Lindsay.

— Ah oui ? Alors ce truc-là nous appartient ! » fit le Président en s'emparant du sac diplomatique de Lindsay et en le lançant à la secrétaire de l'Assemblée.

« Je vais vous l'ouvrir, dit précipitamment Lindsay. Mais laissez-moi tout d'abord vous expliquer.

— Mais bien sûr, fit la secrétaire, vous pouvez expliquer tout ce que vous voulez. » Elle posa la lame de sa scie portable contre la fermeture du sac. Des gerbes d'étincelles se mirent à jaillir, tandis que l'odeur infecte du plastique en train de fondre emplissait la cabine. Lindsay détourna le visage.

La secrétaire enfonça une main tâtonnante dans le sac, qu'elle tenait serré entre ses genoux à cause de l'apesanteur. D'un mouvement de torsion du poignet, elle en sortit le magot de Lindsay. C'était la tête coupée de la yarite.

Elle lâcha la chose avec un violent sifflement de chat écorché.

« Attrapez-le ! » hurla le Président.

Deux des sénateurs, s'appuyant sur les parois du vaisseau, bondirent sur Lindsay à qui ils immobilisèrent bras et jambes avec de douloureuses prises de jiu-jitsu.

« *C'est vous,* l'assassin ! » reprit le Président sur le même ton. « On vous a engagé pour abattre cette vieille Méca ! Il n'y a pas le moindre magot ! (Avec un air de dégoût, il regarda quelques instants la tête couverte d'implants.) Fichez-moi ça dans le recycleur », fit-il à l'adresse de l'un des députés. « Pas question de garder un truc comme ça sur le vaisseau. Attends une seconde ! » ajouta-t-il comme l'homme essayait de s'emparer de la tête par une mèche de ses cheveux clairsemés. « Auparavant, passe par l'atelier et récupère tous les circuits. »

Puis le Président se tourna vers Lindsay. « Ainsi donc c'est à ça que vous jouez, citoyen ? Assassin professionnel ? »

Lindsay préféra ne pas les détromper. « Exactement, dit-il pensivement. Tout ce que vous voudrez. » Un silence tendu s'établit, à peine troublé par les lointains claquements thermiques des moteurs du vaisseau.

« Balançons ce faux cul par le sas, suggéra la secrétaire du Parlement.

— Nous ne pouvons pas faire ça », intervint alors le premier juge de la Cour suprême. C'était un vieux Méca affaibli, sujet aux saignements de nez. « Il est toujours chargé d'affaires,

continua-t-il, et ne peut être condamné tant que son immunité n'a pas été levée par le Sénat. »

Les trois sénateurs, deux hommes et une femme, eurent soudain l'air intéressé. Le Sénat ne jouait qu'un rôle bien médiocre dans les affaires de la minuscule démocratie. Membres les moins respectés de l'équipage, ils se trouvaient en outre en infériorité numérique par rapport à l'Assemblée.

Lindsay eut un haussement d'épaules – un excellent haussement d'épaules dans la mesure où il avait perçu le sens des métasignes musculaires du Président, et ce simulacre subliminaire suffit à décrisper la situation à l'instant crucial où il prit la parole. « Il s'agissait d'un boulot politique », fit-il de la voix ennuyée et pesante de quelqu'un qui est au bord de l'épuisement moral. Leur envie de tuer s'estompa, et la situation devint alors prévisible et barbante. « Un boulot pour la République corporatiste de Mare Serenitatis. Ils préparent un coup, ici. Ils ne vont pas tarder à transférer une bonne partie de la population au Zaibatsu, et j'étais chargé d'ouvrir la voie. »

Ils le croyaient. Il mit un peu plus d'animation dans sa voix. « Mais ce sont des fascistes. Je préfère servir un gouvernement démocratique. Qui plus est, ils ont lancé un "antibiotique" à mes trousses – du moins, tout me fait croire que ce sont eux. » Il sourit, et ouvrit les mains en un geste d'innocence, déplaçant ses bras dans la prise moins ferme de ses gardiens. « Je ne vous ai jamais menti, que je sache ; je n'ai jamais prétendu ne pas être un tueur. Et n'oubliez pas tout l'argent que je vous ai fait gagner.

— Ouais, ça c'est vrai, admit le Président à contrecœur. Mais fallait-il pour autant lui couper la tête ?

— J'exécutais des ordres, répondit Lindsay. C'est quelque chose que je sais faire, monsieur le Président. Mettez-moi donc à l'épreuve. »

À bord du Red Consensus : *13-6-'16*

Lindsay avait volé la tête du cyborg pour libérer Kitsouné, et faire en sorte que le pouvoir occulte qu'elle exerçait ne fût pas

dévoilé. Il l'avait trompée, mais sa façon de s'excuser avait été de la libérer. L'assassin morpho serait accusé à sa place. Il espérait bien que la Geisha & Geisha allait le mettre en pièces.

Il repoussa délibérément ses sentiments d'horreur. Ses maîtres morphos l'avaient mis en garde contre ce genre d'émotions. Lorsqu'un diplomate se trouvait propulsé dans un milieu nouveau, il devait refuser tout ce qui était évocation du passé et adopter le plus rapidement possible le profil qui le protégerait le plus efficacement.

Lindsay se soumit à son entraînement. Coincé dans le minuscule vaisseau spatial avec les onze personnes qui constituaient le peuple de Fortuna, il avait l'impression de ressentir physiquement la pression des signes dont le milieu le bombardait. Il allait être difficile de conserver le sens des proportions, ainsi prisonnier d'une boîte et entouré de onze cinglés.

Lindsay n'avait plus remis le pied sur un vaisseau spatial depuis l'époque où il était étudiant au Conseil des Anneaux morpho. Le voyage dans la masse pâteuse de stupéfiant qui l'avait conduit en exil ne comptait pas ; les passagers se trouvaient réduits à l'état d'un tas de viande droguée. On vivait dans le *Red Consensus* ; cela faisait deux cent quinze ans qu'il était en service.

Au bout de quelques jours, à l'aide d'indices visibles dans le vaisseau spatial. Lindsay en savait déjà davantage sur son histoire que les mineurs de Fortuna eux-mêmes.

Les quartiers d'habitation du vaisseau avaient été autrefois occupés par une entité nationale terrienne, un groupe disparu depuis, qui s'appelait lui-même l'Union soviétique, ou C.C.C.P. Ces locaux avaient été lancés de la Terre pour constituer un élément des « stations de défense », en orbite autour de la planète.

Le vaisseau présentait une forme cylindrique, et ses quartiers d'habitation étaient constitués de quatre structures circulaires ; chacune mesurait quatre mètres de haut pour dix mètres de diamètre, et comportait autrefois des sas hermétiques entre les différents niveaux ; mais ceux-ci avaient été depuis

démontés pour être remplacés par des filaments à pression autoscellants.

Le « pont » de poupe – la structure avant – avait été complètement dépouillé de tous ses équipements ; il n'y restait plus que les parois matelassées. Les pirates s'en servaient comme salle d'entraînement pour le combat en apesanteur. C'était également là qu'ils dormaient, bien qu'ils eussent coutume, n'étant pas habitués à l'alternance du jour et de la nuit, de faire la plupart du temps des petits sommes à n'importe quel moment.

Le pont suivant, en remontant vers la proue, était occupé par une salle d'intervention encombrée, l'infirmerie, et la « boîte à transpirer », dans laquelle l'équipage se mettait à l'abri derrière un bouclier de plomb lors des éruptions solaires. Dans le « placard à balai » étaient rangées, pendant mollement, une douzaine d'antiques tenues spatiales, ainsi que tout un assortiment de bombes aérosols antifuites, de pistolets à gaz, de clefs à cliquet, d'étriers et autres outils « extérieurs ». Ce pont disposait aussi d'un sas spatial blindé ancien, sur lequel on pouvait encore voir les instructions de manœuvre en capitales cyrilliques vertes à moitié effacées.

Le troisième pont abritait les équipements destinés à l'entretien de la vie, essentiellement des bacs à algues gargouillant en permanence ; il comportait des toilettes et un synthétiseur alimentaire, les unes comme l'autre branchés sur les bacs à algues. C'était une leçon de choses complète sur le recyclage que Lindsay n'avait guère envie d'approfondir. Un minuscule atelier était également installé sur ce pont, mais grâce à l'absence de gravité, tous les plans de travail étaient entièrement utilisés.

C'est dans le pont de proue que se trouvaient les postes de contrôle et les branchements d'énergie reliés aux panneaux solaires. Lindsay se mit à apprécier de plus en plus cet endroit, avant tout à cause de la musique. Les systèmes de contrôle étaient en effet d'un modèle ancien, même s'ils étaient bien loin d'être aussi vieux que le *Red Consensus* lui-même. Ils avaient été conçus par quelque ingénieur théoricien resté inconnu, convaincu que les instruments devaient être dotés de signaux

acoustiques. L'ensemble des systèmes, regroupés sur un panneau de contrôle semi-circulaire, ne comportait que peu de cadrans ; ils signalaient en revanche leur bonne marche par des grondements, des piaulements et des bip-bips réguliers.

D'un effet bizarre de prime abord, ces sons étaient conçus pour se glisser sans heurt à l'arrière du cerveau ; le moindre changement dans le chœur devenait donc tout de suite évident. Lindsay trouvait leur musique apaisante, comme la combinaison de battements de cœur et d'ondes cérébrales de calme.

Le reste de ce pont n'était pas aussi agréable, puisque y étaient installés l'armurerie avec son sinistre râtelier d'instruments de mort, ainsi que le centre de corruption du vaisseau : le canon à rayon de particules. Lindsay évitait ce coin autant qu'il le pouvait, et n'en parlait jamais.

Il ne pouvait cependant pas ignorer que le *Red Consensus* était un vaisseau spatial de guerre.

« Écoutez bien, lui avait dit le Président. Descendre une pauvre vieille Méca affaiblie au cerveau déconnecté est une chose. Mais s'emparer d'un camp morpho en armes plein de types reconfigurés à mort en est une autre, bien différente. Il n'y a pas de place pour les mous et ceux qui se tournent les pouces dans l'Armée nationale de Fortuna.

— Oui, Président », avait répondu Lindsay. L'armée nationale de Fortuna était la composante militaire du gouvernement de la nation. Son personnel était exactement le même que celui du gouvernement civil, mais le fait était sans importance. Elle disposait d'une organisation entièrement différente et de ses propres procédures d'opération. Fort heureusement, le Président se trouvait être à la fois chef du gouvernement et des forces armées.

On procédait aux exercices militaires dans le pont de poupe, celui dans lequel il n'y avait plus que le matelassage des parois, vieux et moisi. On y avait installé trois exerciseurs et des poids à ressort, ainsi qu'un groupe d'armoires individuelles près de l'entrée.

« Oubliez le haut et le bas, conseilla le Président. Lorsqu'il est question de combat en apesanteur, la règle fondamentale est

haragei. Ça, autrement dit », ajouta-t-il en frappant brusquement Lindsay à l'estomac. Lindsay se plia en deux en éructant, et ses chaussons de Velcro s'arrachèrent du mur avec un fort bruit de râpe.

Le Président s'empara du poignet de Lindsay, et par un transfert compliqué de son effort, envoya les pieds de Lindsay se coller au plafond.

« Bon, vous voilà à l'envers à présent, non ? » Lindsay se trouvait en fait accroché au côté poupe de la structure ; de son côté, le Président s'était accroupi sur le côté proue, si bien que leurs pieds étaient tournés dans des directions exactement opposées. Il plongea son regard dans les yeux de Lindsay et ne le quitta pas ; son haleine sentait l'algue crue.

« C'est ce que nous appelons la verticale locale, reprit-il. Le corps est structuré en fonction de la gravité, et les yeux cherchent des indices de gravité dans toutes les situations ; c'est comme ça que fonctionne le cerveau. Vous vous mettez à chercher des lignes droites qui vont de haut en bas et vous vous orientez en fonction de ces lignes. Et c'est comme ça qu'on se fait tuer, soldat. Bien compris ?

— Oui, Président ! » fit Lindsay. Dans la République, on lui avait enseigné depuis l'enfance à mépriser la violence. On ne pouvait l'utiliser légitimement qu'à l'encontre de soi-même. Mais l'escarmouche avec l'antibiotique avait changé sa façon de voir les choses.

« Voilà à quoi sert haragei », continua le Président en se frappant le ventre. « Haragei, c'est votre centre de gravité, votre couple de torsion. Vous tombez en apesanteur contre un ennemi, et vous tentez mutuellement de vous saisir : eh bien, votre tête n'est qu'une simple excroissance, vu ? Ce qui va se passer dépendra de votre centre de masse. D'haragei. Vos gestes, les endroits à partir d'où vous pouvez porter des coups avec les mains et les pieds forment une sphère. Et cette sphère a son centre dans votre ventre. Il faut constamment penser à cette bulle autour de vous.

— Oui, Président ! dit Lindsay, dont l'attention était totale.

— Ça, c'est le premier point. Nous allons maintenant parler du deuxième point. Les appuis. Contrôler ses appuis, c'est

contrôler le combat. Si je ne prends plus appui sur cette paroi, croyez-vous que je puisse vous frapper bien fort ?

— Assez pour me casser le nez. Président, répondit Lindsay prudemment.

— Bien vu, soldat. Un homme privé d'appui est un homme impuissant. Et si vous ne disposez de rien d'autre, vous utilisez le corps de votre ennemi comme appui. Le recul, c'est l'ennemi de la percussion. Percuter, c'est endommager. Endommager, c'est gagner. Compris ?

— Le recul, c'est l'ennemi de la percussion. Percuter, c'est endommager. Endommager, c'est gagner, répéta sur-le-champ Lindsay. Oui, Président.

— Parfait ! » s'exclama le Président qui, tendant une main, saisit Lindsay et lui cassa l'avant-bras sur son genou, d'un rapide mouvement pivotant. Il y eut un craquement étouffé. « Ça, c'est le troisième point », continua-t-il, couvrant de sa voix puissante le cri de Lindsay. « La douleur. »

« Eh bien, dit la deuxième juge, je vois qu'il vous a montré ce bon vieux troisième point.

— Oui, madame. »

La deuxième juge enfonça une aiguille dans le bras de Lindsay. « Oubliez tout ça, dit-elle d'une voix douce. Ici ce n'est pas l'armée, mais l'infirmerie. Vous n'avez qu'à m'appeler Juge Deux. »

Un engourdissement caoutchouteux envahit son bras fracturé. « Merci, Juge Deux. »

La deuxième juge était une femme figée qui n'était peut-être pas très loin des cent ans. Mais c'était difficile à dire. L'abus permanent qu'elle faisait des traitements aux hormones lui donnait un métabolisme où dominaient les anomalies ; des boutons d'acné ornaient sa mâchoire, mais ses poignets et ses chevilles étaient couverts d'écailles et de veines variqueuses.

« Tout va bien, chargé d'affaires, vous vous en sortirez », dit-elle. Puis elle prit le bras de Lindsay et le fit passer dans le gros orifice bordé de caoutchouc d'un scanner CAT de modèle démodé. On entendit le ronflement des rayons X partant de la

périphérie, et une image pivotante en trois dimensions du bras de Lindsay apparut sur l'écran de l'appareil.

« Fracture impeccable, rien à dire, dit-elle d'un ton professionnel. Nous nous sommes tous offert la même. Vous êtes pratiquement l'un des nôtres, maintenant. Voulez-vous que je vous grave quelque chose pendant que votre bras est encore insensible ?

— Quoi ?

— Des tatouages, citoyen. »

L'idée le laissa pantois. « Parfait, dit-il aussitôt. Allez-y.

— J'ai toujours su que vous étiez quelqu'un de bien, approuva la deuxième juge avec une légère bourrade dans ses côtes ; je vais même vous faire une fleur – vous balancer un peu de ces stéroïdes anabolisants. Vous allez prendre des muscles en un rien de temps. Le Président croira que c'est naturel. » Elle tira doucement sur son avant-bras ; le lugubre bruit de frottement de l'os brisé n'était plus qu'un écho affaibli de quelque chose se passant très loin.

Elle s'empara d'un stylet à tatouage dont l'appareillage tenait à la paroi par une bande de Velcro. « Une idée de ce que vous aimeriez ?

— Des phalènes me feraient plaisir », répondit Lindsay.

L'histoire de la Démocratie des mineurs de Fortuna était fort simple. Fortuna était un astéroïde de grande taille, de plus de deux cents kilomètres de diamètre. Dans l'euphorie de leurs succès initiaux, les premiers mineurs avaient déclaré leur indépendance.

Ils s'en tirèrent bien tant que la production de minerai resta satisfaisante. Ils pouvaient faire leur petit bonhomme de chemin en évitant les troubles politiques, et s'offrir les traitements de prolongation de la vie mis au point sur les mondes plus avancés.

Mais lorsque le minerai fut épuisé, et que Fortuna se trouva réduit à l'état d'une pile de détritus, ils s'aperçurent qu'ils s'étaient lourdement trompés. Leur fortune s'évapora le temps de le dire, alors qu'ils avaient négligé de se maintenir à la pointe de la technologie, dans la course mortelle à laquelle se livraient les cartels. Il n'y avait pas moyen de vivre de leurs

connaissances pratiques démodées, ni de passer à une économie de l'information. Leurs tentatives pour y procéder ne firent d'ailleurs qu'accélérer le processus de banqueroute.

Les défections se multiplièrent. Les individus les plus doués et les plus ambitieux de la nation émigrèrent vers les mondes plus riches dans un catastrophique exode des cerveaux. Fortuna perdit sa flotte spatiale, les déserteurs s'enfuyant avec tout ce qui n'était pas solidement accroché au sol.

L'effondrement de la nation prit un caractère exponentiel, et le gouvernement tomba entre les mains d'un groupe de plus en plus réduit d'irréductibles. Criblés de dettes, ils durent céder toute leur infrastructure aux cartels mécanistes ; il fallut même vendre l'atmosphère aux enchères. La population se limita bientôt à une poignée de soldats de fortune, essentiellement des apaches du système, qui avaient fini par échouer sur Fortuna faute de meilleures solutions.

D'un point de vue juridique, ils étaient cependant à la tête d'un gouvernement national parfaitement légal, avec tous ses services officiels de relations extérieures et son protocole diplomatique. Ils pouvaient accorder la nationalité fortunienne, battre monnaie, adresser des lettres de créance, signer des traités et négocier des accords de contrôle d'armements. Qu'ils ne fussent qu'une douzaine ne changeait rien au problème. Ils disposaient toujours d'un Parlement, d'un Sénat, d'une jurisprudence légale et d'une idéologie.

Dans ces conditions, néanmoins, ils furent contraints de définir les limites territoriales de leur nation à l'espace occupé par leur dernier vaisseau spatial, à savoir le *Red Consensus*. Ainsi dotés d'un territoire national mobile, ils étaient légalement en droit d'annexer la propriété d'un autre peuple pour l'incorporer à leur territoire. Ce n'était pas du vol : les nations ne peuvent commettre de vols, point de droit d'un grand avantage pour les idéologues de la D.M.F. Les protestations étaient retransmises aux instances juridiques de Fortuna, lesquelles étaient consignées sur ordinateur et d'une formidable complexité.

Les procès étaient la principale source de revenus de la nation-pirate. La plupart des affaires se réglaient cependant en

dehors des tribunaux ; dans la pratique, leur tactique se réduisait à soudoyer les pirates pour qu'ils aillent commettre leurs exactions ailleurs. Mais ces derniers étaient très pointilleux sur les formes, et mettaient leur honneur à en respecter les moindres détails.

À bord du Red Consensus : *29-9-'16*

« Qu'est-ce que vous fabriquez dans la boîte à transpiration, chargé d'affaires ? »

Mal à l'aise, Lindsay esquissa un sourire. « Le discours sur l'état de la nation, répondit-il. J'aurais préféré y échapper. » La rhétorique du Président emplissait le vaisseau spatial, atténuée derrière la silhouette élancée de la première députée. La jeune femme se glissa dans l'abri antiradiations, et referma la lourde porte du sas une fois à l'intérieur.

« Comportement qui n'est pas très patriotique, chargé d'affaires. Vous êtes le nouveau, ici : vous devriez écouter.

— C'est moi qui l'ai rédigé pour lui », fit Lindsay. Il n'ignorait pas qu'il devait se montrer prudent devant cette femme. Elle le rendait nerveux. Ses mouvements sinueux, l'inquiétante perfection de ses traits et l'intensité suraiguë voire anormale de son regard – tout lui disait qu'elle avait été restructurée.

« Espèce de Morpho, dit-elle. Aussi lisse que du verre.

— Sommes-nous bien ainsi ?

— Je ne suis pas une Morpho ; regardez donc ces dents. (Elle ouvrit la bouche et exhiba une canine tordue, à cheval sur une incisive.) Vous voyez bien ? Mauvaises dents, mauvais gènes. »

Lindsay restait sceptique. « C'est vous qui l'avez fait faire.

— Je suis née, insista-t-elle. Je n'ai pas été décantée. »

Lindsay frotta machinalement le bleu – en train de disparaître – qui ornait sa pommette, souvenir d'un exercice de combat. Il faisait une chaleur étouffante dans la boîte. Il sentait son odeur.

« J'étais une rançon, reprit-elle finalement. Un œuf fertilisé ; mais c'est une citoyenne de Fortuna qui m'a menée à terme. (Elle haussa les épaules.) Quant aux dents, c'est moi, en effet.

— Vous êtes donc une Morpho de contrebande ; une espèce rare. Avez-vous jamais fait établir votre quotient intellectuel ?

— Mon Q.I. ? Non. Je ne sais même pas lire, ajouta-t-elle avec fierté. Mais je suis la première député, et chef de la majorité à l'Assemblée. Et je suis l'épouse du premier sénateur.

— Vraiment ? Il n'y a jamais fait allusion. »

La jeune Morpho réajusta le bandeau qui lui ceignait le front. D'un blond tirant sur le roux, sa longue chevelure était décorée de pinces croco. « Nous nous sommes mariés pour des raisons fiscales. Je vous aurais peut-être bien sauté sans cela, au fond. Vous n'êtes pas mal, chargé d'affaires. (Elle se laissa dériver plus près de lui.) Encore mieux, maintenant que votre bras est presque guéri. » Du doigt, elle se mit à caresser les tatouages de son poignet.

« Reste toujours le carnaval, fit Lindsay.

— Le carnaval ne compte pas. Pété aux aphrodisiaques, vous ne savez même pas si c'est moi ou une autre.

— Il nous reste encore trois mois avant le rendez-vous. Cela me donne trois chances de plus de deviner.

— Vous avez déjà participé à un carnaval, et vous savez bien comment ça se passe. On est bourré d'aphrodisiaques. On perd complètement conscience de soi, après ça ; on n'est plus qu'une masse de chair.

— Je pourrais bien vous surprendre », répondit Lindsay, plongeant son regard dans celui de la jeune femme.

« Si jamais vous vous y frottez, je vous tue, chargé d'affaires. L'adultère est un crime. »

À bord du Red Consensus : *13-10-'16*

Lindsay fut réveillé par l'un des cancrelats du bord qui s'attaquait à ses cils. Avec une bouffée de dégoût, il chassa de la main la bestiole qui disparut dans un coin.

Lindsay dormait nu, mis à part une coquille protectrice ; tous les hommes en portaient, pour éviter que les testicules, flottant en apesanteur, ne finissent par s'irriter. Il fit fuir un autre cancrelat qui se régalait des écailles de peau morte restées

accrochées à son survêt rouge et argent, et enfila ses vêtements avant de se rendre dans la structure d'exercice.

Deux des sénateurs y dormaient encore, leurs chaussons à semelle de Velcro collés à la paroi, le corps recroquevillé en position fœtale. Un cancrelat était en train de siroter la sueur qui perlait au cou de la sénatrice.

S'il n'y avait pas eu ces cancrelats, le *Red Consensus* aurait fini par se transformer en une véritable poubelle pleine de débris de peau collés par des strates de sueur et d'exhalaisons respiratoires accumulées. Lysine, alanine, méthionine, composés carbo-aminés, acides lactiques, phéromones sexuelles : un flux constant de vapeurs corporelles se diffusait de façon invisible, jour et nuit, à partir du corps humain. Si bien que les insectes constituaient un élément vital dans l'écosystème du vaisseau spatial, nettoyant les miettes de nourriture, suçant les graisses.

Les cancrelats avaient hanté les vaisseaux spatiaux pratiquement depuis les débuts de la conquête spatiale, trop coriaces et trop adaptables pour qu'on pût s'en débarrasser. Au moins maintenant étaient-ils parfaitement entraînés, comme des animaux domestiques dressés à la propreté, et obéissaient-ils aux appâts et aux contrôles chimiques du deuxième député. Lindsay ne les en détestait pas moins, avec la conviction, quand il voyait leur grouillement horrible et leurs sauts en apesanteur, ou qu'il entendait le bruissement de leur vol, qu'ils auraient dû se trouver ailleurs. N'importe où, mais ailleurs.

Une fois habillé, Lindsay se faufila en apesanteur à travers les ponts du vaisseau, franchissant les rideaux de filaments qui les séparaient. Les panneaux de plastique se transformaient en fils à son approche et se refermaient en s'entrelaçant derrière lui. En dépit de leur minceur, ils étaient parfaitement hermétiques à l'air et aussi résistants que de l'acier. Du travail de Morpho. Dérobé quelque part, supposait Lindsay.

Il s'avança dans la salle de contrôle, attiré par la mélodie des instruments. La plupart des membres de l'équipage s'y trouvaient déjà. Le Président, deux députés et le troisième juge étaient en train de regarder une émission de propagande morpho à l'aide de lunettes vidéo.

Le premier juge était lui-même branché tout à côté de la console, haute d'un mètre, et recherchait les émissions venues des profondeurs de l'espace à l'aide des appareils de poursuite du vaisseau. Personne de loin la plus figée du groupe, il ne prenait jamais part aux orgies du carnaval. Ces deux faits et le poste qu'il occupait faisaient de lui l'arbitre impartial des querelles qui naissaient dans l'équipage.

Élevant le ton et s'approchant de ses écouteurs, Lindsay lui demanda : « Des nouvelles ?

— Le siège se poursuit », répondit le vieux Méca sans trace de satisfaction dans la voix, « mais les Morphos tiennent bon. (Il eut un regard absent pour les appareils de contrôle.) Ils n'arrêtent pas de se vanter de leur victoire dans toute la Chaîne. »

La deuxième juge pénétra à ce moment-là dans la salle de contrôle. « Qui veut un peu de kétamine ? »

La première députée enleva ses lunettes vidéo. « Est-elle bonne, au moins ?

— Elle sort tout droit du chromatographe. Je viens de la préparer moi-même.

— La Chaîne constituait une véritable puissance de mon temps », intervint le premier juge. Avec le casque sur la tête, il n'avait pas vu ou entendu les deux femmes. Quelque chose, dans l'émission qu'il venait de capter, avait atteint au fond de lui quelque couche ancienne d'indignation. « Oui, de mon temps, la Chaîne et le monde civilisé, c'était la même chose. »

Depuis longtemps habituées à ne pas l'écouter, les deux femmes l'ignorèrent et se contentèrent d'élever la voix. « Bon, combien ? demanda la première députée.

— Quarante mille le gramme, d'accord ?

— Quarante mille ? Tu n'y penses pas. Je t'en offre vingt mille.

— Allons ma fille ! Tu m'as demandé vingt mille rien que pour me faire les ongles. »

Lindsay ne les écoutait que d'une oreille distraite, se demandant s'il pouvait intervenir. La D.M.F. avait toujours sa propre banque, et en dépit de l'inflation stratosphérique de sa monnaie, celle-ci circulait encore – unique devise légale ayant

cours entre onze milliardaires. Malheureusement pour lui. Lindsay, en tant que membre le plus jeune de l'équipage, était déjà lourdement endetté.

« Mare Serenitatis, reprit soudain le vieil homme. La République corporatiste. J'ai entendu dire que vous avez travaillé pour eux », continua-t-il en fixant Lindsay de ses yeux d'un gris de cendre.

Lindsay se trouva pris de court. Parmi les sujets officieusement tabous sur le *Red Consensus* figuraient les conversations relatives au passé. Sous l'effet de cette évocation imprudente de souvenirs, le visage du vieil homme s'était éclairé ; des décennies d'expressions semblables avaient creusé de profonds sillons dans ses muscles antiques et sa peau tannée. Son visage était un masque idiosyncratique.

« Ma collaboration a été de courte durée, mentit le jeune homme ; je ne connais pas très bien les docks lunaires.

— C'est là que je suis né. »

La première députée jeta un coup d'œil inquiet en direction du vieillard. « Très bien, va pour quarante mille », céda-t-elle. Les deux femmes partirent pour le labo, tandis que le Président, soulevant un instant ses lunettes vidéo, jetait un regard sardonique à Lindsay et montait le son de ses écouteurs d'un geste délibéré. Les deux autres personnes présentes, la deuxième députée et le grisonnant troisième juge affectaient un désintérêt complet pour ce qui se passait.

« À mon époque, il y avait un système qui prévalait, fit le vieux Méca : les familles politiques. Les Tyler, les Kelland, les Lindsay. Puis il se forma une classe inférieure de réfugiés que nous avions acceptés, juste avant l'interdit général qui frappa la Terre. On les appelait les plébéiens. Ils furent les derniers à quitter la vieille planète, avant son effondrement complet. C'est pourquoi ils n'avaient rien. Nous avions des kilowatts plein les poches, et les belles demeures. Eux avaient leurs petites baraques en plastique.

— Vous faisiez partie de l'aristocratie ? demanda Lindsay, incapable de réfréner sa fatale curiosité.

— Des pommes », fit tristement le vieillard. Son ton était empreint de nostalgie. « Avez-vous jamais goûté une pomme ? C'est une sorte de légume.

— Il me semble.

— Des oiseaux. Des parcs. De l'herbe. Des nuages. Des arbres. » Le Méca s'interrompit, tandis que son bras droit, une prothèse bricolée, chuintait doucement en chassant un cancrelat de la console, à l'aide d'un doigt au tendon métallique. « Je savais que nous n'aurions que des ennuis avec cette affaire des plébéiens… j'ai même écrit une pièce de théâtre là-dessus, une fois.

— Une vraie pièce de théâtre ? Quel était son titre ? »

Une vague lueur de surprise anima le regard du vieil homme. « *L'Explosion*.

— Vous êtes Evan James Tyler Kelland ! laissa maladroitement échapper Lindsay. Je… euh… j'ai vu votre pièce. Dans les archives. »

Evan Kelland se trouvait être le propre arrière-grand-oncle de Lindsay. La pièce de protestation sociale de cet obscur radical était restée perdue pendant des années, jusqu'à ce que Lindsay, à la recherche de tout ce qui pouvait lui servir d'arme, l'eût retrouvée au Muséum. Il en avait fait une nouvelle mise en scène, simplement pour embêter les vieux radicaux. Les hommes qui avaient exilé Kelland étaient alors encore au pouvoir, toujours soutenus, au bout d'un siècle, par la technologie mécaniste. Le moment venu, ils n'avaient pas manqué d'exiler également Lindsay.

Ils se trouvaient maintenant dans les cartels, se souvint-il soudain. Constantin, le descendant des émigrés plébéiens, avait conclu un marché avec ces céphalo-câblés. Et l'aristocratie avait finalement dû payer, ainsi que l'avait prophétisé Kelland. Ce dernier, comme Lindsay, avait simplement écopé avant les autres.

« Le hasard veut donc que vous ayez vu ma pièce », dit le vieillard. La méfiance changea les rides de son visage en profondes crevasses. Il détourna le regard, ses yeux d'un gris de cendre plein de douleur et d'une obscure humiliation. « Vous n'auriez jamais dû vous permettre…

— Je suis désolé », fit Lindsay, observant avec un nouveau sentiment d'horreur le bras mécanique de son compatriote ; « nous n'en reparlerons plus.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire. » Kelland releva ses écouteurs, et parut oublier ce qui avait causé son accès de furie. Ses yeux décolorés reprirent leur expression de douceur. Lindsay jeta un coup d'œil sur les autres, volontairement aveugles derrière leurs lunettes vidéo. Rien n'était arrivé.

À bord du Red Consensus : *27-10-'16*

« Des problèmes de sommeil, citoyen ? demanda la deuxième juge. Ces stéroïdes qui se glissent sous la peau, ça prend sur votre temps de sommeil, n'est-ce pas ? Je peux vous arranger cela. » Elle sourit, exhibant trois dents anciennes et décolorées au milieu d'un râtelier de porcelaine étincelant.

« J'apprécierais beaucoup », fit Lindsay, s'efforçant de se montrer poli. Les stéroïdes avait gonflé ses longs bras de muscles noueux, guéri les constellations d'ecchymoses et de bleus dues aux incessants exercices de jiu-jitsu, et ne cessaient de provoquer en lui des accès de fureur agressive. Mais ils le privaient aussi de sommeil, et il en était réduit à de courtes siestes fiévreuses.

Tandis qu'il observait la toubib de Fortuna de ses yeux rougis, le souvenir de son ancienne femme lui revint à l'esprit. Alexandrina Lindsay bougeait avec cette même précision de mouvement de poupée chinoise, avait cette même peau parcheminée et présentait sur ses articulations ces mêmes rides qui trahissaient l'âge. Son épouse avait quatre-vingts ans. En regardant la juge, Lindsay eut un raidissement en éprouvant une attirance sexuelle par personne interposée.

« Voilà qui devrait convenir », dit la deuxième juge en pompant une pleine seringue d'un fluide boueux d'une fiole à bouchon de plastique. « Inducteur de sommeil paradoxal, anti-sérotonine, décontractant musculaire, et juste une touche de mnémosine pour se débarrasser des souvenirs trop pénibles. J'en prends moi-même tout le temps ; c'est fabuleux. Pendant

que vous serez dans le cirage, j'en profiterai pour vous tatouer l'autre bras.

— Pas encore, protesta Lindsay, les dents serrées. Je n'ai toujours pas décidé ce que je voulais. »

La deuxième juge reposa le stylet de tatouage avec une moue de désappointement. Elle semblait ne vivre et ne respirer que pour tripoter ses aiguilles, se dit Lindsay.

« Vous n'aimez pas mon travail ? »

Lindsay examina son bras droit. L'os s'était bien ressoudé, mais ses muscles s'étaient tellement développés que les dessins étaient tout déformés : des serpents comme des câbles exhibaient des yeux en appareil de télé, les têtes de mort blanches étaient entourées d'ailes plates comme des panneaux solaires, des poignards se tordaient en éclair, tandis que partout voletaient des phalènes, une horde blanche. La peau de son bras, de l'épaule au poignet, était tellement recouverte d'encre qu'elle donnait une impression de froid au toucher et ne transpirait plus.

« Non, c'était très bien fait », admit-il tandis que l'aiguille s'enfonçait dans son bras par l'œil vide d'un crâne. « Mais si vous voulez bien, citoyenne, nous attendrons que j'aie fini ma musculation pour le reste, d'accord ?

— Faites de beaux rêves, citoyen. »

C'était de nuit que la République devenait véritablement elle-même. Les préservationnistes préféraient la nuit, ce moment où les yeux inquisiteurs des plus âgés étaient fermés par le sommeil.

Les vérités cachées par la lumière du jour étaient révélées par l'éclat aveuglant des feux nocturnes. L'énergie engrangée par les panneaux solaires constituait la monnaie de la République ; seuls les plus riches pouvaient gaspiller leur puissance financière.

Sur sa droite, vers l'extrémité nord du monde cylindrique, les hôpitaux diffusaient leur lumière. Dans leurs cliniques massées autour de l'axe du cylindre, les os fragiles des vieux radicaux subissaient moins de contraintes, à la limite de l'apesanteur. Des rais de lumière jaillissaient de fenêtres

lointaines et des aires d'atterrissage, fausse Voie lactée de richesse rongée de taches.

Levant les yeux, Lindsay se retrouva soudain derrière l'une de ces fenêtres, dans la suite de son arrière-grand-oncle. Le vieux Méca flottait au milieu d'un réseau de tuyaux reliés à des appareils, l'orbite de ses yeux connectée à un système vidéo, dans un scaphandre stérile inondé d'oxygène.

« Je m'en vais, grand-père », dit Lindsay. Le vieillard leva une main, tellement déformée par l'arthrite que ses articulations formaient des excroissances et frissonnaient – pour se transformer soudain en un éventail sifflant de tubes terminés d'aiguilles. Ils vinrent frapper Lindsay, s'accrochant à lui, s'enfonçant dans sa chair, suçant sa vie. Le jeune homme ouvrit la bouche pour crier…

Les lumières brillaient au loin. Il était en train de traverser les panneaux de verre corrodés. Il arriva sur l'un des panneaux agricoles.

Une faible odeur de pourriture parvint à ses narines, apportée par le vent. Il se trouvait à proximité des Amers.

Les chaussures de Lindsay grinçaient en écrasant les herbes filamenteuses qui bordaient la zone marécageuse. La stridulation des sauterelles montait de partout, et une chose chitineuse de la taille d'un rat détala à son approche. Philip Constantin assiégeait la pourriture.

Il y eut une rafale de vent ; dans l'obscurité, la toile de tente de Constantin claqua bruyamment. Près de l'entrée, deux globes accrochés à des pieux diffusaient une bioluminescence jaunâtre.

La vaste installation de toile de Philip dominait la frange marécageuse aux herbes filamenteuses, les Amers sur le côté nord, abritant les champs de céréales derrière elle. Le no man's land, le lieu où il luttait contre la contagion, était rempli du bruissement des dernières vermines qu'il avait concoctées dans son labo.

De l'extérieur, il reconnut la voix de Constantin, étouffée de sanglots. « Philip ! » lança-t-il avant de pénétrer à l'intérieur.

Philip était assis sur un banc de bois, devant un long bureau métallique de labo encombré d'appareils en verre morpho. Des étagères couvertes de casiers faisaient penser à des rayonnages

de livres, mais chaque volume contenait un insecte en cours d'étude. Attachés à de minces supports souples, des globes donnaient une lumière jaune et sourde.

Constantin paraissait plus petit que jamais, ses épaules d'enfant voûtées sous la blouse de laboratoire. Il avait les yeux injectés de sang, et ses cheveux étaient en désordre.

« Il n'y a plus de Véra », dit-il. Il tremblait en silence, et se prit le visage dans ses mains gantées. Lindsay s'assit à côté de lui sur le banc, et passa un long bras osseux sur les épaules de son ami.

Ils étaient de nouveau assis ensemble comme ils l'avaient été si souvent, il y avait tellement longtemps. Côte à côte, comme d'habitude, à se lancer des plaisanteries dans leur argot semi-cryptique inspiré du jargon employé au Conseil des Anneaux, et se passant mutuellement l'inhalateur. Ils riaient tous les deux, de ce rire tranquille né du secret partagé. Ils étaient jeunes, transgressaient toutes les règles et se trouvaient aussi intelligents qu'il était permis à un être humain après quelques bouffées de l'inhalateur.

Constantin eut un rire heureux – et sa bouche s'emplit de sang. Lindsay s'éveilla en sursaut, ouvrit les yeux et reconnut l'infirmerie du *Red Consensus*. Il rabaissa les paupières et se rendormit derechef.

Il se retrouva les joues mouillées de larmes. Il ne savait pas très bien depuis combien de temps ils étaient là, à pleurer ensemble. Longtemps, aurait-on dit. « Pouvons-nous parler librement ici. Philip ?

— Ici, ils n'ont pas besoin de police ; à la place, nous avons des épouses, répondit Constantin d'un ton amer.

— Je suis désolé pour ce qui s'est passé entre nous. Philip.

— Véra est morte, dit Constantin en fermant les yeux. Toi et moi avons fait cela. Nous avons préparé sa disparition. Nous partageons cette culpabilité. Nous connaissons maintenant notre pouvoir. Et nous avons découvert nos différences. » Il s'essuya les yeux avec un rond de papier-filtre.

« Je leur ai menti, expliqua Lindsay. Je leur ai dit que mon oncle était mort d'un arrêt cardiaque ; c'est ce qu'a confirmé l'enquête. Je ne les ai pas détrompés afin de te protéger. Tu l'as

tué, Philip. Mais c'était moi qui étais visé. Simplement, mon oncle est tombé dans le piège.

— Véra et moi en avions parlé. Elle pensait que tu échouerais, que tu n'irais pas jusqu'au bout du pacte. Elle connaissait tes points faibles. Je les connaissais aussi. J'ai fabriqué ces phalènes pour qu'elles piquent et empoisonnent. La Révolution a besoin de disposer de ses propres armes. Je lui ai donné les phéromones qui les rendent frénétiques. Elle les a prises avec plaisir.

— Vous n'aviez pas confiance en moi.

— Et tu n'es pas mort. »

Lindsay ne répondit rien.

« Regarde bien ça ! » fit Constantin en enlevant l'un de ses gants de laboratoire. En dessous sa peau olivâtre, morte, se pelait comme celle d'un reptile. « C'est un virus, reprit-il, le virus de l'immortalité. Mais de type morpho, tiré des cellules elles-mêmes, et non pas une de ces prothèses mécanistes. Je me suis lancé, cousin. »

Il se tut un instant, et tira sur un lambeau de peau élastique. « C'est toi que Véra a choisi, pas moi. Je vais vivre éternellement, et tu peux aller au diable avec ton baratin sur les humanités. L'espèce humaine est maintenant un problème qui ne se pose plus, cousin. Il n'y a plus d'âmes ; il n'existe que des états de conscience. Si tu crois pouvoir nier cela, alors prends ça », ajouta-t-il en tendant à Lindsay un scalpel de dissection. « Prouve qui tu es. Prouve que tes paroles n'étaient pas vides de sens. Prouve que tu es meilleur, mort et humain. »

La lame était dans la main de Lindsay, qui ne pouvait détacher son regard de la peau de son poignet. Il porta les yeux sur la gorge de Constantin. Puis il leva le scalpel au-dessus de sa tête, le tint en équilibre et poussa un hurlement.

Le bruit l'éveilla, et il se retrouva dans l'infirmerie, mouillé de sueur, tandis que la deuxième juge, les yeux agrandis de stupéfiants, faisait courir une main aux veines saillantes sur l'intérieur de sa cuisse.

À bord du Red Consensus *: 20-11-'16*

Le troisième député, ou Dep-3 comme on l'appelait le plus souvent, était un homme jeune, trapu, au sourire perpétuel, avec une cicatrice sur le nez et des cheveux couleur sable coupés en brosse.

Comme nombre d'experts en activités extra-véhiculaires, c'était un fanatique de l'espace qui passait le plus clair de son temps à l'extérieur du vaisseau, au bout de plusieurs kilomètres de câble. Les étoiles lui parlaient, et le soleil était son ami. Il portait sa tenue spatiale en permanence, même à l'intérieur de l'appareil, et les bouffées d'odeur de fermentation corporelle qui sortaient de son collier, quand il enlevait son casque, étaient d'une telle âcreté qu'elles faisaient venir les larmes aux yeux.

« Je vais envoyer le drone faire un tour », dit-il à Lindsay pendant qu'ils mangeaient un morceau dans la salle de contrôle. « Vous pouvez vous brancher dessus depuis ici ; c'est presque comme se retrouver dehors. »

Lindsay repoussa sa gamelle de pâte verte. Ce drone était en réalité une ancienne sonde planétaire, trouvée sur une orbite oubliée depuis longtemps par un équipage également oublié ; mais ses télescopes et son antenne à micro-ondes étaient encore en état de marche et l'appareil pouvait toujours émettre. À quelques centaines d'impulsions du vaisseau, au bout de son câble (de la fibre optique), l'appareil automatique était capable de capter les émissions les plus lointaines et de tromper des radars ennemis grâce à son système de contre-mesures. « Avec plaisir, citoyen, répondit Lindsay, pourquoi pas ? »

Dep-3 acquiesça vigoureusement. « Ce sera magnifique, chargé d'affaires. Votre cerveau va se déployer à toute vitesse, de plus en plus fin, et deviendra comme une seconde peau.

— Je ne tiens pas à prendre de drogues, objecta Lindsay, sur ses gardes.

— Pas question de prendre des drogues ; autrement, le Soleil ne vous parlerait pas. » Il prit une paire de lunettes vidéo sur la console, et les adapta à la tête de Lindsay. À l'intérieur de l'appareil, qui rappelait un masque de plongée, un système vidéo miniaturisé projetait directement ses images au fond de l'œil. Pour l'instant, le drone était inactivé, et Lindsay apercevait

simplement toute une série de symboles alphanumériques mystérieux dans la partie inférieure de son champ de vision. Il n'avait pas l'impression d'être devant un écran. « Jusqu'ici, c'est parfait », remarqua-t-il.

Il entendit s'enclencher plusieurs manettes tandis que Dep-3 activait le drone. Puis tout le vaisseau subit un léger ébranlement au moment où l'appareil automatique s'éloigna de lui. Lindsay entendit son guide ajuster sa propre paire de visionneuses, puis soudain, à travers les caméras automatiques de l'engin, il vit pour la première fois le *Red Consensus* de l'extérieur.

L'appareil était dans un tel état de délabrement et tellement rafistolé qu'il faisait pitié. Les moteurs originaux avaient été enlevés de la poupe et remplacés par un tunnel d'attaque de fortune, long tube flexible en accordéon se terminant sur le hérissement de crocs d'une haveuse reconvertie. Un nouveau moteur, en fait un exemplaire de la série démodée des S.E.P.S. électromagnétiques morphos, avait été soudé à l'extrémité de quatre longues poutrelles. L'appareil de forme globulaire pouvait émettre des micro-ondes redoutables, et avait donc été placé aussi loin que possible des quartiers d'habitation du vaisseau. Enroulés dans du papier d'aluminium, les câbles de contrôle reliaient ce moteur au vaisseau en serpentant autour des poutrelles, grossièrement boulonnées sur la structure de poupe.

À côté des poutrelles était accroupie la masse inerte d'un robot-mineur. À le voir attendre ici, à l'arrêt, Lindsay prit conscience qu'il pouvait constituer une arme puissante ; dans ses serres affilées grandes ouvertes, il pouvait broyer un vaisseau comme on écrase du papier d'argent.

Un autre engin était accroché à la coque : une fusée parasite. La vieille carcasse ondulée, barbouillée d'une nuance d'un vert atroce, était couverte des marques et des éraillements produits par les pattes magnétiques de la fusée. Grâce à sa mobilité, le parasite pouvait jouer le rôle de rétrofusée.

La troisième structure, celle qui contenait les appareils de biomaintenance, n'était qu'un enchevêtrement désordonné de gros tuyaux de ventilation ou de tubes hydrauliques, dont

certains étaient tellement vieux que leur isolant avait éclaté et pendait en gros lambeaux inertes. « Ne vous inquiétez pas, fit Dep-3 sur le ton de la conversation, nous ne nous en servons pas. »

Les quatre panneaux solaires s'étendaient latéralement à partir de la quatrième structure, faisant une croix brillante de silicone noir quadrillée de filaments de cuivre. À cause de la courbure de la coque, on ne faisait qu'entrevoir le museau sinistre du canon à particules.

« Petit astre-nation sous le regard du soleil », commenta Dep-3. Il vit pivoter le drone, si bien que Lindsay put brièvement apercevoir la ligne d'amarre qui le reliait à l'appareil. Puis les caméras se pointèrent sur l'accastillage de la voile solaire du vaisseau. Il y avait à la proue un emplacement de remise pour le tissu en accordéon, actuellement vide ; les dix-neuf tonnes de pellicule métallique étaient déployées en un arc d'argent de deux kilomètres de diamètre pour capter la pression de la lumière. Une caméra fit un zoom avant, et Lindsay se rendit compte que la voile aussi était ancienne : faisant des plis ici et là, elle était saupoudrée des trous laissés par les micrométéores.

« Le Président nous a dit que la prochaine fois, si nous pouvions nous le permettre, on se procurerait un atomiseur monopelliculaire, et qu'on dessinerait dessus un grand crâne avec des éclairs croisés de chaque côté, dit fièrement le troisième député.

— Bonne idée », répondit Lindsay. Il n'était plus sous stéroïdes, ce qui le rendait beaucoup plus tolérant.

« On y va », dit Dep-3. Lindsay entendit d'autres bruits de relais qui tombaient, et soudain le drone se mit à filer dans l'espace à une vitesse vertigineuse. En quelques secondes, le *Red Consensus* se trouva réduit à la taille d'un dé à coudre posé sur la nappe de sa voile solaire. Lindsay fut saisi d'un vertige qui lui tordit les boyaux et s'accrocha à l'aveuglette à la console ; il ferma les yeux, puis les ouvrit de nouveau sur le panorama cosmique de l'immensité spatiale.

« La Voie lactée », fit Dep-3. Une gigantesque coulée blanche s'étendait en arc sur la moitié de la réalité. Lindsay perdit tout

sens des perspectives : il eut l'impression, pendant un instant, que ces milliards de têtes d'épingle à l'éclat froid venaient s'enfoncer impitoyablement dans ses globes oculaires. Il ferma de nouveau les yeux, profondément soulagé de ne pas être réellement à l'extérieur.

« C'est de là que viendront les extraterrestres », commenta le député.

Lindsay rouvrit les yeux. Ce n'était rien qu'une bulle, se dit-il, une bulle parsemée de points blancs avec lui en son centre – ça y est, il s'était stabilisé. « Quels extraterrestres ? demanda-t-il.

— LES extraterrestres, chargé d'affaires, fit Dep-3, sincèrement étonné. Vous savez bien qu'ils sont quelque part par là.

— Bien sûr.

— Ne voulez-vous pas regarder le Soleil, une minute ? Il nous dira peut-être quelque chose.

— Pourquoi pas Mars ?

— Impossible, la planète est en opposition. On peut essayer les astéroïdes, cependant. On va étudier l'écliptique. » Il y eut un moment de silence, seulement rempli par les murmures musicaux de la salle de contrôle, tandis que roulaient les étoiles. Lindsay fit appel à haragei et ressentit le pivotement du drone comme un mouvement sans heurt opéré autour de son centre de gravité. L'entraînement poursuivi sans relâche se montra payant : il se sentait solide, en sécurité, confiant. Il adopta une respiration abdominale.

« Il y en a un », dit soudain le député. Une lointaine tête d'épingle vint se caler au centre de son champ de vision, et se mit à grossir ; lorsqu'elle atteignit la taille d'un ongle, sa périphérie se brouilla et elle perdit sa définition. Dep-3 enclencha la résolution cybernétique, et l'image devint celle d'un cylindre en forme de saucisse, brillant de tous ses faux numéros d'identification.

« C'est un leurre, affirma le député.

— Vous croyez ?

— Ouais, j'en ai déjà vu. Du boulot de Morpho. Rien qu'une enveloppe de polymère, un simple ballon. Hermétique, cependant. Il pourrait très bien y avoir quelqu'un dedans.

— C'est la première fois que j'en vois un.

— Il y en a des milliers. »

C'était vrai. Pendant des années, les aventuriers morphos avaient fabriqué ces leurres. Leurs enveloppes de polymère étaient suffisamment vastes pour abriter un petit poste avancé d'espionnage, des drones détournés ou encore des déserteurs. Les candidats apaches mécanistes s'y trouvaient à l'abri des agences de police, les experts morphos en cryptologie pouvaient s'y claquemurer et y enregistrer les communications intercartels.

L'idée de cette stratégie était de saturer les systèmes de poursuite mécanistes en déployant des essaims de refuges possibles. Les Morphos avaient commencé par faire de grandes démonstrations de force dans les combats pour la maîtrise de la Ceinture d'Astéroïdes et on trouvait encore des groupes isolés d'agents morphos se déplaçant d'une cellule à une autre derrière les avant-postes mécanistes, alors que le Conseil des Anneaux était assiégé. Nombre de leurres étaient équipés d'appareils qui diffusaient de la propagande, ou de systèmes de poursuite des vents solaires qui permettaient de déformer leur orbite ; d'autres pouvaient rétrécir et grossir alternativement, disparaissant ainsi des radars mécanistes. Ces leurres revenaient beaucoup moins cher à fabriquer et lancer qu'à repérer et détruire, ce qui donnait aux Morphos un avantage financier.

L'avant-poste que le *Red Consensus* avait pour mission de détruire était l'un des centres qui les fabriquaient.

« Quand la paix sera revenue, dit le député, il suffira d'en acheter une douzaine, de les relier entre eux par couloirs, et on aura une bonne petite station-nation pour trois fois rien.

— Y aura-t-il jamais la paix ? » demanda Lindsay.

Les parois se mirent à bourdonner comme le vaisseau réenroulait l'amarre du drone. « Quand les extraterrestres viendront », répondit le député.

À bord du Red Consensus *: 30-11-'16*

L'équipage s'entraînait dans le gymnase. « Ça suffira pour aujourd'hui, fit le Président. Vous avez tous l'air en forme. Même notre chargé d'affaires a assimilé les points fondamentaux. »

Les trois députés éclatèrent de rire et enlevèrent leur casque. À son tour, Lindsay fit sauter le joint hermétique et souleva son casque au-dessus de sa tête. La séance de combat avait duré plus longtemps que ce qu'il avait prévu. Il avait caché un tampon-inhalateur à l'intérieur de sa tenue, après l'avoir imbibé de vasopressine. Il savait ce qui allait venir ensuite et qu'il aurait besoin de toutes les ressources de son entraînement. Mais les vapeurs qui s'étaient dégagées du tampon lui avaient fait plus d'effet que prévu ; la tête lui tournait, et ses reins étaient douloureux.

« Vous êtes tout rouge, chargé d'affaires, lança le Président, manque de souffle ?

— C'est l'air à l'intérieur de la tenue, Président », mentit Lindsay, dont les paroles résonnèrent anormalement fort dans ses oreilles, « l'oxygène, Président. » Sous la peau, la vasopressine avait dilaté tous ses vaisseaux.

Le premier député éclata de rire. « Le chargé d'affaires n'est pas bien costaud !

— Pour tous les autres citoyens, repos. Le chargé d'affaires et moi avons du travail. »

On entrait dans les tenues par une longue couture en forme de fer à cheval, qui courait le long des cuisses et de l'aine. Tous les Fortuniens, à l'exception de Dep-3, s'en furent débarrassés en quelques secondes. Lindsay ouvrit la glissière et secoua les pieds pour faire tomber les lourdes bottes magnétiques.

Le reste de l'équipe quitta la salle, laissant Lindsay seul avec le Président. En faisant passer sa tenue par-dessus la tête, Lindsay profila du passage de son bras dans la masse épaisse du vêtement de combat pour refermer le poing droit, enfonçant ainsi une aiguille hypodermique dans sa paume. Il arracha ensuite l'aiguille, qu'il envoya jusqu'au fond de son gant.

Il laissa la tenue ouverte pour l'aérer et la glissa sous son bras gauche. Personne n'y ferait attention : elle appartenait maintenant à Lindsay, et portait le sceau diplomatique de la D.M.F. sur les deux pattes d'épaules. Il suivit le Président jusque sur le pont suivant et rangea la tenue à sa place.

Les deux hommes étaient seuls dans le « placard à balais ». On pouvait lire une certaine anxiété sur le visage du Président. « Vous êtes prêt, soldat ? Vous vous sentez bien ? Je veux dire, idéologiquement ?

— Oui, Président. Ma décision est prise.

— Alors suivez-moi. » Franchissant les deux ponts suivants, ils se retrouvèrent dans la salle de contrôle. La tête la première, le Président se faufila par l'étroite armurerie jusqu'au poste de commandement du canon.

Lindsay le suivit. Son cœur battait fort, ses vaisseaux sanguins dilatés lui martelaient les tempes. Il se sentait plus affilé que du verre brisé. Prenant une profonde inspiration, il se glissa jusqu'au poste, les pieds les premiers. Il se retrouva instantanément dans un sous-univers parano.

« Prêt ?

— Oui, Président », répondit Lindsay en s'attachant à l'armature du siège. L'ancienne arme dégageait une sinistre impression. Il fut brutalement envahi par la conviction, la glaciale certitude, que la gueule du canon était dirigée sur ses entrailles. En appuyant sur la détente, il se réduirait lui-même en miettes.

Lindsay se souvenait parfaitement de la marche à suivre. Dans l'état où il se trouvait, c'était comme si elle avait été imprimée dans son esprit. Sa main s'avança sur la console d'un noir mat et enclencha la source d'énergie d'une pichenette sur l'interrupteur à bascule. Derrière lui, la musique assourdie qui montait de la salle de contrôle baissa d'une octave tandis que s'accumulait le courant. Toute une rangée de voyants rouges et de cadrans, ayant quelque chose de diabolique, entra en action, en dessous du rectangle d'un bleu surnaturel de l'écran-cible.

Le regard brouillé, Lindsay leva les yeux vers ce qu'il y avait au-delà de l'écran. Il remarqua un léger reflet huileux sur les traverses de l'encagement du canon lui-même. Comme des côtes

épaisses, noires et dures : des aimants supraconducteurs, d'où s'échappaient, en circonvolutions intestinales, les câbles porteurs d'énergie dans leur enveloppe isolante.

Image pornographique de la mort. Dégradation du génie humain jusqu'au niveau de la plus basse prostitution, celle qui conduisait au suicide racial.

Lindsay enclencha le système d'armement, et fit sauter la première sécurité. Sa main s'était refermée sur les cannelures d'une poignée de plastique. Du pouce, il ouvrit un nouvel interrupteur ; la machine se mit à ronronner.

« Nous devons tous en passer par là, commenta le Président. Une seule personne ne peut avoir cette responsabilité.

— Je comprends. Président », dit Lindsay ; il avait répété tout son rôle. Le canon n'était pointé sur aucun objectif ; loin du plan de l'écliptique, il était dirigé vers le grand vide galactique. Personne ne serait atteint. Tout ce qu'il avait à faire, c'était appuyer sur la détente. Il n'allait pas en être capable.

« Tous nous le haïssons, reprit le Président. Je peux vous jurer que ce canon reste en permanence sous scellés. Mais il nous faut le posséder. On ne peut jamais savoir à quoi l'on se trouvera confronté la fois suivante. Le grand chelem, qui sait ? Les atouts qui nous permettront de faire notre trou dans un cartel, de redevenir une nation. Nous pourrons alors mettre ce monstre à la casse.

— Oui, Président. » Il y avait là quelque chose à quoi il ne pouvait faire directement face, quelque chose à quoi il était incapable de réfléchir posément à froid. C'était trop insondable ; ça touchait aux fondements mêmes de l'univers.

On peut faire exploser des mondes. Ces parois contenaient la vie elle-même ; au-delà des sas et des blindages, régnaient d'impitoyables ténèbres, le néant mortel de l'espace nu. Dans les vieux circumlunaires, comme dans les cartels mécanistes modernes, comme au Conseil des Anneaux morpho, ou dans les plus lointains avant-postes des mineurs de comètes et dans les aveuglantes fonderies des orbites intra-mercuriennes, chaque être pensant vivait en sachant cela. Trop de générations avaient vécu et disparu dans l'ombre menaçante de la catastrophe. Chacun en était imprégné depuis l'enfance.

Les habitats étaient sacrés – sacrés du fait de leur fragilité même. Fragilité universelle : un seul monde détruit délibérément, et il n'y aurait plus de sécurité nulle part ni pour personne. Tous les mondes exploseraient tour à tour en autant d'enfers, ceux de la guerre totale.

Il n'existait aucune véritable sécurité ; il n'y en avait d'ailleurs jamais eu. On disposait de cent moyens différents de détruire un monde : par le feu, par une bombe, par le poison, par le sabotage d'installations vitales. La constante vigilance exercée par chaque société pouvait réduire ces risques, pas les éliminer. Le pouvoir de détruire était entre les mains de tout un chacun. Tout un chacun partageait le fardeau de la responsabilité. Le spectre de l'annihilation était à la base du modèle moral de chaque monde, de chaque idéologie.

La progression de l'homme dans l'espace n'avait pas été facile, et l'univers de Lindsay était loin d'être simple. On y assistait à des épidémies de suicides, à des affrontements sans merci pour le pouvoir, à la promotion de préjugés techno-raciaux vicieux, à la destruction intégrale de sociétés.

Et néanmoins, l'ultime folie n'avait jamais été commise. Certes il y avait bien des guerres : des embuscades locales, des destructions de vaisseaux spatiaux, des sites miniers pris d'assaut et accaparés au prix du meurtre de leurs habitants : tous les conflits, obscurs, sinistres, autant d'étincelles nées du choc des deux super-puissances, les Mécas et les Morphos. L'humanité n'en avait pas moins survécu ; elle était même florissante.

Triomphe en profondeur, et fondamental. Au même niveau essentiel de l'esprit où régnait l'inextinguible peur de la destruction, brillait aussi, plus vigoureuse, la lumière de l'espoir et de la confiance. Une victoire qui appartenait à chacun, victoire tellement absolue et monolithique qu'on l'avait perdue de vue et qu'elle n'appartenait plus qu'à ce royaume secret de l'esprit sur lequel tout le reste se fonde.

Et cependant ces pirates, comme le doivent tous les pirates, avaient entre les mains une arme de destruction de masse. Il s'agissait d'une machine ancienne, relique de l'ère de folie au cours de laquelle les hommes avaient pour la première fois

ouvert toutes grandes les cryptes pandoriques de la physique. Une époque qui avait vu les explosions cosmiques se multiplier sur la surface de la Terre comme les chancres sur la peau d'un pestiféré.

« Je l'ai moi-même manœuvré la semaine dernière, dit le Président, et je suis donc sûr que la sécurité du Zaibatsu ne l'a pas piégé. C'est le genre de choses dont sont capables les cartels mécanistes. On se fait cueillir par des vaisseaux des douanes à quatre mille impulsions d'un monde ; ils en profitent pour neutraliser tout l'armement et mettent une puce à retard dans le circuit ; on part tranquille, on appuie sur la détente, la puce éclate – gaz innervants, par exemple… peu importe. De toute façon, si on appuie dessus en combat réel, on a quatre-vingt-dix pour cent de chances d'être mort. Les Morphos que nous devons attaquer ont les mêmes armes apocalyptiques. Nous devons posséder la même chose qu'eux. Nous devons être capables de faire tout ce qu'ils peuvent faire. C'est ça, la guerre nucléaire, soldat ; sans quoi, il n'y a aucun moyen de négocier… et maintenant, feu !

— Feu ! » cria à son tour Lindsay. Il ne se passa rien : le canon resta silencieux.

« Il y a quelque chose qui ne va pas, dit le jeune homme.

— Le canon ?

— Non, c'est mon bras. Mon bras. (Il se recula.) Je suis incapable de détacher ma main de la poignée. Les muscles sont tétanisés.

— Ils sont quoi ? » fit le Président en saisissant l'avant-bras de Lindsay. Les muscles étaient tendus comme des câbles, figés dans une paralysie absolue.

« Oh ! Seigneur ! » s'exclama Lindsay, avec une note parfaitement étudiée d'hystérie dans la voix, « je n'arrive même plus à sentir votre main. Pincez-moi, fort. »

Le Président lui broya littéralement l'avant-bras. « Rien », dit Lindsay. L'anesthésique qu'il s'était administré en quittant sa tenue avait complètement insensibilisé son bras. Quant au muscle tétanisé, c'était un tour appris chez les Morphos, mais un tour qui n'était pas facile à exécuter. Il n'avait pas eu l'intention de rester ainsi agrippé à la poignée.

Le Président enfonça la pointe calleuse de ses doigts dans le creux du bras tétanisé de Lindsay. En dépit de l'anesthésique, un éclair de douleur parcourut les nerfs écrasés. Sa main tressaillit légèrement et relâcha sa prise. « Ça, je l'ai senti. Un peu », commenta-t-il calmement. Il y avait une manière d'utiliser la douleur ; si seulement la vasopressine pouvait l'aider à s'en souvenir… Oui. La douleur se transforma, perdit ses nuances, devint quelque chose de désagréablement proche du plaisir.

« Je pourrais essayer de la main gauche, proposa-t-il honnêtement. Évidemment, si mon deuxième bras fait la même chose…

— Mais bon sang qu'est-ce qui vous arrive, chargé d'affaires ? » Avec cruauté, le Président enfonça son pouce dans le réseau de nerfs qui parcourait le poignet de Lindsay. Insupportable, la souffrance fut comme un voile noir tombant sur son esprit, et il perdit presque conscience. Il battit des paupières et réussit à sourire faiblement.

« Ça doit être encore quelque truc des Morphos, dit-il. Programmation neuronique ; calculée pour que je sois incapable de jamais faire ce geste. (Il avala péniblement sa salive.) On dirait que ce n'est pas mon bras. » La sueur se mit à perler sur son front. Il s'était tellement bourré de vasopressine qu'il éprouvait chacun des muscles de son visage comme une entité séparée, exactement ce qu'on lui avait appris à l'Académie.

« Pas question d'accepter ça, dit le Président ; si vous n'êtes pas capable d'appuyer sur cette détente, vous ne pouvez pas faire partie des nôtres.

— On pourrait peut-être bricoler un truc mécanique, suggéra adroitement Lindsay. Comme une espèce de gant actionné par piston que je pourrais mettre par-dessus. Je veux le faire. Président ; c'est ce truc-là qui ne veut pas. »

D'un geste raide, il souleva l'ensemble de son bras depuis l'épaule, et le fit retomber violemment contre la culasse compacte du canon ; une première fois, puis une deuxième. « Je ne sens rien. » La peau s'était arrachée de la chair, et de minuscules globules de sang, rouges et brillants, dérivaient en

apesanteur. Le bras restait rigide. Une goutte plus grosse en forme d'amibe se détacha le long de la plaie.

« Je ne vois pas comment passer un bras en jugement pour haute trahison », dit le Président.

Lindsay haussa une seule épaule. « Je fais tout mon possible. Président. » Il savait qu'il n'appuierait jamais sur cette détente. Il se dit qu'ils pouvaient le tuer pour ça, bien qu'il préférât y échapper. La vie était importante, mais pas aussi cruciale que cette manette.

« Nous allons voir ce qu'en pense la deuxième juge », fit le Président.

Lindsay fut d'accord. Jusqu'ici, tout s'était passé comme il l'avait prévu.

La deuxième juge dormait dans l'infirmerie ; elle s'éveilla en sursaut et ouvrit des yeux hagards. Elle vit le sang, et se tourna vers le Président. « Vacherie ! vous l'avez encore blessé.

— Non, pas moi », s'excusa le Président avec une pointe de confusion et de culpabilité. Il s'expliqua pendant que la deuxième juge examinait la plaie et faisait un pansement. « Ça pourrait être psychosomatique.

— Je veux voir ce bras bouger ; allez-y, soldat ! lança sèchement le Président.

— Oui, Président ! » fit la juge, surprise. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle était sous juridiction militaire. Elle se gratta la tête. « Ce n'est pas de ma compétence ; je ne suis qu'une Méca, pas une psychotechnicienne morpho. » Elle jeta un regard de côté au Président ; il restait inflexible. « Laissez-moi réfléchir… voilà qui devrait faire l'affaire », ajouta-t-elle en sortant une nouvelle fiole avec une étiquette portant des inscriptions illisibles. « Un convulsant. Cinq fois plus puissant que les signaux de déclenchement des nerfs eux-mêmes. (Elle en tira trois centimètres cubes.) Il serait plus prudent de poser un tourniquet sur le bras. Si ça passe dans le système sanguin, il va prendre quelque chose. (Elle eut un regard plein de culpabilité pour Lindsay.) Vous allez avoir mal. Extrêmement mal. »

Lindsay comprit que c'était le moment ou jamais de saisir sa chance. L'anesthésique avait complètement endormi son bras,

mais il pouvait simuler la douleur ; s'il avait suffisamment l'air de souffrir, peut-être oublieraient-ils le test manqué. Ils auraient l'impression qu'il avait été assez puni, pour quelque chose qui n'était pas sa faute. La juge avait une attitude sympathique ; il pouvait la jouer contre le Président. Leur culpabilité ferait le reste.

Il s'exprima d'un ton sévère. « Le Président est mieux à même de juger. Vous devriez suivre ses ordres. Ne vous occupez pas de mon bras ; de toute façon, il est engourdi.

— Ce truc, vous allez le sentir, chargé d'affaires. Sauf si vous êtes mort. »

L'aiguille s'enfonça dans la chair. Elle serra à fond le tourniquet autour du biceps. Ses tatouages se mirent à frissonner tandis que se gonflaient ses veines.

Lorsque la douleur frappa, il comprit que l'anesthésique ne servirait à rien. Le convulsant le brûlait comme de l'acide. « Ça me brûle ! cria-t-il, ça me brûle ! » Son bras parut parcouru de vagues, ses muscles se tordant de façon étrange. Puis, pris de spasme, il se mit à tressauter, et arracha le tourniquet de la main de la juge.

Le sang congestionné se rua au-delà du garrot, jusque dans la poitrine du jeune homme. Son cri s'étouffa, et il se plia en deux, le visage gris. La drogue venait ramper sur son cœur comme un réseau de fils incandescents. Il avala sa langue et tomba, pris de convulsions.

Il resta deux jours entre la vie et la mort. Le temps qu'il s'en sorte, les autres avaient pris leur décision. Plus jamais personne ne reparla du test. Ça ne s'était jamais produit.

À bord du Red Consensus : *19-12-'16*

« Ce n'est qu'un simple rocher, remarqua la deuxième député en chassant un cancrelat.

— C'est notre cible », fit la secrétaire de l'Assemblée. La salle de contrôle fonctionnait au ralenti, et le chœur familier de bruits aigus ou graves, saccadés ou continus, n'était plus qu'un faible chuintement plein de tension. Le visage de la secrétaire de

l'Assemblée était rendu verdâtre par le reflet de l'écran. « C'est un camouflage. Ils sont là-dedans ; je peux les sentir.

— Ce n'est qu'un rocher », dit à son tour la troisième sénatrice. Sa ceinture d'outils cliqueta pendant qu'elle se faisait dériver par-dessus les autres pour mieux examiner l'écran. « Ils ont fichu le camp, ils ont filé. Il n'y a pas d'infrarouges. »

Lindsay se laissa voguer lentement jusque dans un coin de la salle de contrôle d'où il ne voyait pas l'écran. Avec lenteur, d'un geste absent, il frottait la peau tatouée de son bras droit, le regard perdu dans le vague. La peau s'était guérie, mais la combinaison des drogues avait brûlé ses nerfs. Sous l'encre froide des tatouages, la chair donnait une impression caoutchouteuse ; le bout des doigts de sa main droite restait insensible.

Il n'avait aucune confiance dans les Morphos et leurs réactions. La voile solaire ondulante du vaisseau permettait en principe de le cacher au radar, et donc d'éviter une attaque préventive de la part de l'astéroïde. Mais il s'attendait à tout moment à ressentir la demi-seconde d'impact qui précéderait l'explosion du *Red Consensus*. Venant de la soute du canonnier, il entendit le crissement caractéristique du siège de tir sur lequel s'agitait nerveusement le troisième juge.

« Ils attendent simplement que nous passions, dit le Président. Pour nous tirer une fois la voile passée.

— Ils ne peuvent pas nous abattre comme ça ! fit d'une voix plaintive le deuxième sénateur, nous pourrions n'être que de simples apaches, des déserteurs mécanistes.

— Ne bougez pas du drone, Dep-3 ! » ordonna le Président.

Avec un sourire éclatant, le troisième député retira ses écouteurs et tourna son visage masqué par les lunettes vidéo vers les autres. « Qu'est-ce qui se passe. Président ?

— Je vous dis de rester sur ces fréquences, nom d'un chien ! cria le Président.

— Ah ! c'est ça ! » Le troisième député se gratta par le collier de sa tenue spatiale, et porta l'un des écouteurs à son oreille. « C'était déjà ce que je faisais. Et d'ailleurs – eh oui ! » Il se tut, tandis que le reste de l'équipage retenait son souffle. Les lunettes l'empêchaient de voir la salle, mais c'est d'un geste sûr

qu'il enfonça un certain nombre de touches sur le panneau qui lui faisait face. La salle de contrôle s'emplit d'un gémissement suraigu en staccato.

« Je passe sur visuel », expliqua Dep-3 en effleurant d'autres touches. L'astéroïde disparut, pour être remplacé sur l'écran par d'interminables colonnes se suivant sans fin, rédigées en un jargon alphanumérique :

TACGAGGCTATCGTAAATCCGACCTAGCTTAGGCTAGTCTAGGATC
CTGGAC…

« Code génétique morpho, fit la secrétaire de l'Assemblée. C'est ce que je vous avais dit.

— Leur dernier signal avant d'être annihilés, fit le Président d'un ton confiant. Je déclare qu'à partir de cet instant, nous sommes sous le régime de la loi martiale. Tout le monde en tenue de combat – sauf vous, chargé d'affaires. Exécution. »

L'équipage fonça, la tension se relâchant dans l'action. Lindsay les regarda partir, pensant aux flots d'informations destinées au Conseil des Anneaux qui avaient trahi la présence de l'avant-poste.

Les Morphos avaient peut-être sacrifié leur vie avec ce dernier cri. Mais l'ennemi avait au moins quelqu'un qui connaissait leur fin, et s'affligeait.

Chapitre 4

Esairs XII : 21-12-'16

On appelait l'astéroïde du nom de ESAIRS 89-XII, le seul qu'il ait jamais porté, et qui provenait d'un ancien catalogue, ESAIRS XII n'était qu'un tas de scories en forme de pomme de terre, d'un demi-kilomètre de long.

Le *Red Consensus* était immobile au-dessus du gonflement de son équateur, relié au sol par une amarre.

D'une seule main, Lindsay se propulsait le long de cette amarre. À travers le verre de son masque, l'astéroïde lui apparaissait comme une masse sombre, rayée de déchets poudreux d'un minerai charbonneux. Des taches gris et blanc aux limites brouillées indiquaient l'emplacement de très anciennes collisions. Les cratères les plus importants faisaient environ quatre-vingts mètres de diamètre – énormes monticules de coulées de lave, scories craquelées, éclaboussures vitrifiées.

Lindsay toucha le sol. La roche, sous ses bottes, était de la pierre ponce, une écume statique de bulles pétrifiées d'un blanc lessivé. Vers le haut comme vers le bas, il pouvait voir l'astéroïde dans presque toute sa longueur, mais la courbe de son horizon, dans le sens de la largeur, n'était éloignée de lui que d'une douzaine de pas.

Il s'accroupit et se mit à avancer en s'agrippant aux reliefs et aux creux par les doigts solides qui terminaient ses gantelets. Sa main droite était toujours en mauvais état. La rude étoffe qui tapissait l'intérieur du gant avait la douceur du coton pour ses doigts aux nerfs brûlés.

Il rampa, les jambes se balançant au gré de ses mouvements, et passa par-dessus le bord d'un cratère oblong, cicatrice restée d'un impact oblique ; il faisait à peu près cinq fois sa taille en

profondeur, et le fond n'était qu'une boursouflure de basalte verdâtre à la forme adoucie par les gaz. Une petite chaîne toute en longueur de roches en fusion s'était soulevée, mais avait été pétrifiée par le froid absolu de l'espace, conservant la moindre ride, la plus petite pliure…

Il se laissa glisser de côté. La petite falaise se plissait, chiffonnée comme de la soie, toutes ses saillies aussi évidentes qu'un dessin de camouflage sur une pellicule de plastique.

En dessous bâillait l'ouverture d'une caverne : un tunnel, en réalité, qui s'incurvait juste en dessous de la surface.

Lindsay continua sa progression prudente le long de la pente, et se glissa dans le tunnel. Il s'appuya contre une paroi, et, s'aidant d'une poussée de ses bras tendus contre le plafond, il alla planter ses bottes dans le sol.

Le soleil était posé sur le minuscule horizon, et sa lumière pénétrait jusque dans le boyau.

Il était parfaitement circulaire, et d'une inhumaine douceur. Six pistes d'un ruban métallique mince couraient le long de la paroi unique, maintenus à l'époxy, et luisaient comme du cuivre sous les rayons du soleil.

Apparemment, le tunnel encerclait complètement l'astéroïde. Sa courbure, comme celle de l'horizon, était très prononcée. Devant lui, encore presque complètement cachée par cette courbure, il put deviner le faible reflet de quelque chose en plastique brun. Sautant et se poussant le long de la paroi, il se dirigea par là, avec des zigzags dus à l'apesanteur.

Il s'agissait d'un film de plastique, comportant un système de sas hermétique à l'air en tissu. Lindsay ouvrit la fermeture à glissière, pénétra à l'intérieur, referma le sas derrière lui, ouvrit la fermeture à glissière qui se trouvait de l'autre côté et franchit cette deuxième porte.

Il se retrouva dans une sorte de ballon noir et ocre qui avait été gonflé à l'intérieur du tunnel et le remplissait exactement.

Une silhouette, habillée d'une tenue de décontamination en plastique, flottait la tête en bas par rapport au plafond ; d'un vert brillant, elle se détachait nettement sur le fond des arabesques noires, dessinées au vaporisateur sur la paroi ocre.

La tenue de Lindsay pendait mollement, indiquant par là une atmosphère pressurisée. Il enleva son casque et huma l'air avec prudence ; mais c'était un mélange classique d'oxygène et d'azote.

Mettant la main droite contre sa poitrine d'un geste délibérément maladroit, il prit la parole : « Je, euh, j'ai une annonce officielle à vous lire, si vous n'y voyez pas d'objections.

— Lisez, je vous en prie. » La voix de la femme était ténue, à demi étouffée. Il jeta un coup d'œil sur le visage qu'il apercevait derrière le masque de la tenue : des yeux froids, une peau sombre, et des cheveux noirs pris dans un filet vert.

Lindsay lut son texte lentement, sans y mettre d'intonations. « Salutations de la Démocratie des mineurs de Fortuna. Nous constituons une nation indépendante, qui agit en respectant la loi et qui est fermement attachée au principe des droits civiques individuels. En tant qu'émigrants sur notre territoire national, les nouveaux membres du corps politique sont obligatoirement soumis à une brève procédure de naturalisation avant de pouvoir jouir de la citoyenneté complète. Nous exprimons nos regrets pour les inconvénients qui pourraient découler de l'imposition d'un nouvel ordre politique.

« Il figure dans nos principes que les questions de différends idéologiques doivent être réglées par la négociation. Dans ce but, nous avons chargé notre émissaire, chargé d'affaires, d'établir les termes préliminaires d'un accord qui devra être ultérieurement ratifié par le Sénat. Comme elle l'a exprimé dans la résolution 16 de sa soixante-septième session, la Démocratie des mineurs de Fortuna souhaite que ces négociations soient entreprises sans délai, sous l'autorité du chargé d'affaires, afin que la période d'intérim reste aussi brève et sûre que possible.

« Nous tendons à nos futurs concitoyens une main qui est celle de l'amitié et leur présentons nos plus vives félicitations.

« Signé, le Président. »

Lindsay leva les yeux vers la femme.

« Vous tiendrez certainement à posséder une copie de ceci », fit-il en lui tendant la feuille.

La Morpho descendit près de lui en flottant ; elle était belle, put constater le jeune homme, mais cela ne voulait rien dire,

dans la mesure où la beauté était chose des plus courantes chez les Morphos.

Elle prit le document. Lindsay en tira de nouveaux de la sacoche qu'il portait à sa ceinture. « Voici mes lettres de crédit », ajouta-t-il, se servant de sa main gauche pour lui passer un paquet d'imprimés recyclés, ornés des sceaux métalliques criards de Fortuna.

« Je m'appelle Nora Mavridès, dit la femme. Le reste de la famille m'a chargé de vous transmettre notre opinion sur la situation. Nous avons le sentiment que nous pouvons vous convaincre : les actes que vous avez commis sont brutaux, et vous pourriez tourner votre attention ailleurs. Vous en tireriez plus de profil. Nous ne demandons rien, sinon de nous laisser le temps de vous convaincre. Nous avons même débranché notre canon principal. »

Lindsay acquiesça de la tête. « Très bien, c'est parfait. Voilà qui devrait faire la meilleure impression sur notre gouvernement. J'aimerais voir ce canon.

— Nous sommes à l'intérieur », fit Nora Mavridès.

À bord du Red Consensus *: 22-12-'16*

Lindsay prit la parole. « J'ai joué les idiots. Mais je n'ai pas l'impression qu'elle ait marché. » Il s'adressait à une session extraordinaire réunissant les deux chambres, l'Assemblée et le Sénat, sous la présidence de la secrétaire de l'Assemblée. Le Président était présent à cette session ; les juges de la Cour suprême étaient de veille auprès du canon et dans la salle de contrôle, et suivaient la séance sur l'intercom.

Le Président secoua la tête. « Elle a marché. Les Morphos nous croient tous stupides. Bon sang, pour eux, nous sommes *vraiment* stupides.

— Nous sommes amarrés juste à côté de la sortie de leur anneau de lancement. C'est un long tunnel circulaire, qui encercle le centre de gravité de l'astéroïde et est creusé un peu en dessous de la surface. Il dispose de rails magnétiques

d'accélération et d'une sorte de culasse magnétique de lancement.

— J'ai entendu parler de ce genre de truc », intervint le troisième juge sur l'intercom. Il jouait normalement le rôle de canonnier, et cet ancien mineur n'avait pas loin de cent ans. « Ça commence avec un élan assez faible ; la culasse magnétique glisse sur un coussin d'électrons. On l'accélère, on la laisse tourner un moment, puis on la freine juste avant la sortie. La culasse s'arrête mais le chargement continue à plusieurs impulsions par seconde.

— Plusieurs impulsions par seconde ? fit la secrétaire. C'est assez pour nous pulvériser.

— Non, remarqua le Président. Ils ont besoin de beaucoup d'énergie pour procéder à un lancement. À cette distance, nous détecterions la mise en charge de l'électro-aimant. »

Lindsay intervint à son tour. « Ils ne voudront pas nous laisser rentrer ; la famille est entièrement désinfectée. Pas de microbes, mais une faune sur mesure. Et nous, nous abritons les saloperies du Zaibatsu dans chaque pore. Ils vont nous offrir du butin pour que nous partions.

— Tel n'est pas le but fixé, fit la secrétaire de l'Assemblée.

— Comment estimer ce butin sans avoir vu les quartiers d'habitation ? » fit observer la première députée. La jeune transfuge morpho passa une main aux ongles laqués dans sa chevelure. Elle prenait plus de soins de sa personne, depuis quelque temps.

« Nous pouvons nous ouvrir un chemin à coups d'excavatrice, dit le Président. Nous nous servirons de nos relevés au sonar. Nous avons une idée assez précise des tunnels les plus proches de la surface. Nous pourrions en atteindre un en cinq à dix minutes, pendant que le chargé d'affaires négocie. (Il hésita.) Ils peuvent aussi nous détruire pour ça. »

La voix de la secrétaire d'Assemblée était pleine d'une froide conviction lorsqu'elle reprit la parole : « De toute façon, nous sommes morts s'ils continuent à nous tenir ainsi à bout de bras. Notre canon est à courte portée. La rampe de lancement peut nous atteindre plusieurs heures après notre départ.

— Ils ne l'ont pas fait avant, objecta la première députée.

— Ils savent maintenant qui nous sommes.

— Il ne reste plus qu'une chose à faire, intervint le Président, mettre la question aux voix. »

Esairs XII : 23-12-'16

« Après tout, nous sommes une démocratie de mineurs », était en train de dire Lindsay à Nora Mavridès, « et d'après l'idéologie de Fortuna, nous avions parfaitement le droit de forer. Si vous nous aviez communiqué le plan de votre réseau de tunnels, rien ne serait arrivé.

— Vous avez pris les plus grands risques, répliqua Nora Mavridès.

— Vous admettrez cependant que nous en avons tiré certains bénéfices. Maintenant que tout votre réseau a été "contaminé", pour employer votre expression, nous pouvons au moins nous rencontrer à visage découvert, sans les encombrantes tenues spatiales.

— Une action irréfléchie, chargé d'affaires. »

Lindsay mit la main gauche sur sa poitrine. « Essayez de voir les choses de notre point de vue, docteur Mavridès. La D.M.F. n'attendra pas indéfiniment pour prendre possession de sa propriété. Je crois que nous nous sommes montrés tout à fait raisonnables.

« Vous continuez à soutenir que nous devrions partir. Nous sommes des colons, pas des brigands. Vous ne vous débarrasserez pas de nous avec des promesses floues et de la propagande antimécaniste. Nous sommes des mineurs.

— Des pirates, oui. Vendus aux mécanistes. »

Lindsay haussa une seule épaule.

« Ce bras, dit-elle, vous fait-il réellement mal ? Ou bien faites-vous semblant, pour me convaincre que vous êtes inoffensif ? »

Lindsay garda le silence.

« Bon, d'accord, reprit-elle au bout d'un instant. Il ne peut y avoir de négociations sans un minimum de confiance. Nous

devons bien avoir quelque part une base commune. Il s'agit de la trouver. »

Lindsay raidit son bras. « Très bien. Nora. Si c'est quelque chose qui doit rester entre nous, en laissant de côté les rôles que nous jouons, je vous écoute. Je peux endurer n'importe quel accès de franchise de votre part.

— Alors dites-moi votre nom.

— Il ne vous dira rien. (Elle garda le silence.) C'est Abélard, finit-il par avouer. Appelez-moi Abélard.

— Quelle est votre lignée génétique. Abélard ?

— Je ne suis pas morpho.

— Vous mentez, Abélard. Vous bougez comme l'un des nôtres. Ce bras qui ne va pas est un camouflage, mais votre maladresse est trop délibérée. Quel âge avez-vous ? Cent ans ? Moins ? Pendant combien de temps avez-vous joué les apaches ?

— Quelle importance ?

— Vous pourriez revenir. Croyez-moi, les choses sont bien différentes maintenant. Le Conseil a besoin de vous. Je vous appuierai. Regagnez nos rangs, Abélard. Vous faites partie de notre peuple ; pas de celui de ces renégats couverts de microbes. »

Lindsay tendit la main. Nora eut un geste de recul, les longs lacets de ses manches s'agitant en tous sens dans l'apesanteur.

« Vous voyez bien, fit Lindsay. Je suis aussi crasseux qu'eux. » Il se mit à l'examiner de près.

Elle était ravissante. Le clan des Mavridès appartenait à une lignée génétique dont il n'avait encore jamais vu de représentants. De grands yeux noisette, légèrement fendus, mais plus amérindiens qu'orientaux. Des pommettes hautes, un nez rectiligne aquilin ; des sourcils noirs et duveteux, et une profusion de cheveux aile-de-corbeau brillants, qui, en apesanteur, formaient une masse buissonnante de vrilles bouclées. Cette chevelure était maintenue par une coiffure lâche, un turban en plastique d'un vert de jade fermé par un lacet écarlate tombant sur la nuque, et surmonté d'une bordure dentelée vert sombre au-dessus de sa frange. Sa peau cuivrée et

claire avait une douceur inhumaine, avec une imperceptible nuance de rouge.

Sur l'astéroïde, les Mavridès étaient six. Ils se ressemblaient beaucoup, sans être identiques comme des clones, cependant. Ils représentaient le petit pourcentage de la lignée Mavridès appelé sous les drapeaux : Kléo, Paolo, Fazil, Ian, Agnès et Nora. Kléo était à leur tête, et avait quarante ans. Nora en avait vingt-huit. Tous les autres n'avaient que dix-sept ans.

Lindsay les avait vus ; ils lui avaient fait pitié. Le Conseil des Anneaux ne gaspillait pas ses fonds en investissements. Un petit génie de dix-sept ans suffisait largement à la mission et ne revenait pas cher. Les jeunes Mavridès l'avaient observé du regard froid de leurs yeux noisette, ce regard scrutateur et révolté qu'un homme jette sur de la vermine. Ils mouraient d'envie de le tuer, désir que ne tempérait que leur dégoût.

Pour cela, il était déjà trop tard. Il aurait fallu le tuer quand il était encore loin, tant qu'ils pouvaient rester désinfectés. Mais il était maintenant à leur contact. Tout en lui était corruption : sa peau, son souffle, ses dents, même son sang.

« Nous ne disposons d'aucun antiseptique, dit Nora. Nous n'avions jamais envisagé que nous pourrions en avoir besoin. Ça va être extrêmement désagréable, Abélard. Furoncles, irritations de la peau, exanthèmes. Dysenterie. On ne peut rien y faire. Même si vous partiez demain, l'air venu de votre vaisseau… s'infiltrerait partout. »

Elle ouvrit les mains. Sa blouse était fermée aux poignets par des cordons écarlates, et ses manches bouffantes à crevés laissaient apparaître la peau lisse de ses avant-bras. Elle portait cette blouse drapée autour de son buste, attachée à sa taille par des cordons courts et maintenue par une ceinture. Elle l'avait coupée et cousue elle-même, brodant les revers d'un motif en croisillons rose et blanc. En dessous, elle portait une culotte serrée à la hauteur du genou et des sandales aux lacets écarlates.

« Je suis navré, répondit Lindsay, mais c'est tout de même mieux que d'être mort. Les Morphos sont fichus, Nora. Finis. Je n'ai pas le moindre penchant pour les Mécas, croyez-moi. (Pour la première fois, il fit un geste de la main droite.) Permettez-moi

de vous confier quelque chose que je nierai avoir dit si vous le répétez. Les Mécas n'existeraient pas si vous-mêmes n'existiez pas. Leur Union de Cartels est bidon. Elle ne tient que par la peur et la haine que leur inspirent les trans-formés. Quand ils auront détruit le Conseil des Anneaux, comme ils y arriveront, leur groupe volera en éclats.

« Je vous en prie, Nora ; essayez un instant de voir les choses de mon point de vue, pour les besoins de cette discussion. Je sais combien vous êtes dévouée, je sais que vous êtes loyale vis-à-vis de votre lignée génétique, de votre peuple là-bas. Votre mort ne pourra pas les sauver. Je vous assure qu'ils sont fichus. Il n'y a plus que vous et nous, maintenant. Dix-huit personnes. J'ai vécu un certain temps avec ces Fortuniens. Nous savons bien ce qu'ils sont : des pirates, des maraudeurs, des voyous. Autant d'échecs. Des victimes, en somme. Ils survivent dans la faille entre ce qui est juste et ce qui est possible, Nora.

« Mais si vous acceptez ce marché, ils ne vous tueront pas. C'est votre seule chance, pour vous et les cinq autres. Lorsqu'ils auront détruit les installations, ils retourneront aux Cartels. Si vous vous rendez, ils vous emmèneront. Vous êtes tous jeunes ; travestissez votre passé, et dans un siècle, vous pourrez être à la tête de l'un de ces Cartels. Mécas. Morphos – ce ne sont que des étiquettes. La question, c'est de vivre.

— Vous êtes des instruments, répliqua-t-elle. Des victimes, je veux bien le croire ; nous en sommes nous-mêmes. Mais victimes pour une cause meilleure que la vôtre. Nous sommes arrivés ici nus. Abélard. Véhiculés dans un convoi-drogue à sens unique ; et si nous ne nous sommes pas fait descendre en cours de route, c'est parce que le Conseil lance cinquante leurres pour chaque mission réelle. Il en coûte davantage aux Cartels pour nous tuer que ce que nous valons.

« C'est pourquoi ils vous ont engagés ! Les riches Mécas, ceux qui détiennent le pouvoir, vous ont lancés sur nous. Alors que nous survivions. Nous avons construit cette base à partir de rien, avec nos mains, nos cerveaux, notre sueur. C'est vous qui êtes venus pour nous tuer.

— Le fait est que nous sommes ici, maintenant. On ne peut rien changer au passé. Je vous supplie de vous laisser vivre, et

vous me servez un discours idéologique. Je vous en prie. Nora, soyez un peu plus souple. Ne vous tuez pas tous.

— Je veux vivre. Et c'est vous qui devriez vous joindre à nous. Vous ne nous servirez pas à grand-chose, vous et votre bande, mais nous pourrions à la rigueur vous supporter. Vous ne ferez jamais de véritables Morphos, mais chez nous, il y a place pour les non-planifiés. D'une manière ou d'une autre, nous débordons tous les mouvements que les Cartels font contre nous.

— Vous êtes assiégés, observa Lindsay.

— Nous avons rompu le siège. N'êtes-vous pas au courant ? La Chaîne est sur le point de se déclarer en notre faveur. Nous avons déjà gagné un premier circumlunaire : la République corporatiste de Mare Serenitatis. »

L'ombre de Constantin venait le rejoindre, même jusqu'ici. « Et vous trouvez qu'il y a de quoi pavoiser ? Ces mondes minuscules et décadents ? Ces reliques en ruine ?

— Nous les reconstruirons, dit Nora d'un ton de certitude effrayant. Nous sommes maîtres de leur jeunesse. »

À bord du Red Consensus *: 1-1-17*

« Bienvenue à bord, docteur Mavridès », dit le Président. Il tendit une main que Nora serra sans hésitation. Sa peau était protégée par la fine pellicule de plastique de sa tenue spatiale.

« Excellent commencement pour la nouvelle année », remarqua Lindsay. Ils se trouvaient réunis dans la salle de contrôle du vaisseau, et le jeune homme se rendit compte à quel point lui avaient manqué les cliquetis familiers des instruments. Leur musique le pénétrait doucement, réduisant une tension dont il ne s'était pas rendu compte.

Cela faisait maintenant douze jours que les négociations avaient commencé. Il avait oublié l'allure abominable des pirates, combien ils étaient malpropres. Les pores encrassés, les cheveux rances de graisse, les dents enrobées de plaques, ils devaient avoir l'air, aux yeux des Morphos, d'animaux sauvages.

« Ceci est notre troisième accord, reprit le Président d'un ton officiel. Après celui sur la libre circulation, puis la convention technologique qu'accompagnait l'accord commercial ; il s'agit d'un important pas en avant dans le domaine de la justice sociale, le traité d'intégration. Bienvenue à bord du *Red Consensus,* docteur. Nous espérons que chaque angström carré de ce vaisseau fait maintenant partie intégrante, à vos yeux, de votre héritage national. »

Le président agrafa le traité imprimé sur une paroi, et y apposa sa signature circonvolutée ; puis Lindsay ajouta de la main gauche le sceau de l'État. Le papier, fragile, se chiffonna légèrement.

« Nous sommes tous de la même nationalité, ici, dit alors le Président. Détendons-nous un peu. Efforçons-nous de, euh, de mieux nous connaître. » Il prit l'embout d'un inhalateur et en tira ostensiblement une bouffée.

« Vous avez vous-même fabriqué cette tenue spatiale ? demanda la secrétaire de l'Assemblée.

— Oui, madame la Secrétaire. Les coutures en fils et en époxy élaborés dans les réservoirs de nos filières humides.

— Remarquable.

— J'aime bien vos cancrelats, dit le deuxième député. Roses, dorés et verts – on ne dirait vraiment pas des cancrelats. Pourrais-je en avoir quelques-uns ?

— Ça doit pouvoir s'arranger, j'en suis sûre, répondit Nora.

— Je vous donnerai des relaxants en échange ; j'en ai de toutes sortes.

— Merci beaucoup », dit Nora. Elle se défendait bien. Lindsay se sentit obscurément fier d'elle.

Elle défit la glissière de sa tenue spatiale et s'en dépouilla. Elle portait en dessous un poncho triangulaire orné de dessins géométriques blanc et bleu pâle. Les extrémités du poncho étaient maintenues à sa taille par des cordons, lui laissant les jambes nues, à l'exception de ses sandales Velcro à laçage.

Faisant preuve de tact, les pirates avaient renoncé à leurs tenues-squelettes rouge et argent, et portaient simplement la salopette brun éteint du Zaibatsu. Ils avaient l'air de sauvages.

« Je pourrais peut-être me servir d'une comme ça », fit Dep-3, en présentant le bras à soufflet de son antique tenue spatiale à côté de celui de la jeune femme en fin plastique. « Comment arrivez-vous à respirer dans ce truc ?

— Elle n'est pas faite pour l'espace absolu. Nous la remplissons seulement d'oxygène pur et respirons aussi longtemps que nous pouvons. Dix minutes, environ.

— Je pourrais y adapter une réserve. Elle est plus spacieuse, future citoyenne. Le soleil devrait l'aimer.

— Nous pourrions vous apprendre à en coudre une vous-même ; c'est une technique qui mérite d'être connue. » Elle adressa un sourire au troisième député, et Lindsay éprouva un frisson intérieur. Il savait à quel point la puanteur douceâtre qui montait de lui devait soulever l'estomac de la jeune femme.

Il se laissa dériver entre eux, repoussant de côté Dep-3 sans en avoir l'air. Et, pour la première fois, il toucha Nora Mavridès, posant doucement sa main sur la douce étoffe du poncho qui recouvrait son épaule. Sous ses doigts, les muscles de la jeune femme étaient raides comme des câbles.

Elle eut un bref sourire. « Je suis convaincue que les autres trouveront ce vaisseau fascinant. Nous sommes venus ici en drogue. Notre cargaison était composée pour neuf dixièmes de glace destinée aux réservoirs humides. Nous étions entourés de pâte, à deux doigts de la mort. Nous avions un robot, et un tokamak de poche. Le reste n'était que pièces détachées. Du câblage, une poignée de micro-processeurs, un peu de sel et des minéraux à l'état de traces. Par ailleurs les produits génétiques de base, des œufs, des graines, des bactéries. Nous sommes arrivés nus, pour gagner du poids au lancement. C'est de nos mains que nous avons fait tout le reste, amis. Chair contre roche. La chair gagne, si elle se montre assez habile. »

Lindsay acquiesça. Elle n'avait fait aucune allusion au canon électromagnétique. Personne ne faisait jamais allusion aux armes.

Elle déployait de grands efforts pour séduire les pirates, sans pouvoir empêcher qu'ils fussent piqués par son orgueil. Or l'orgueil de la famille était justifié ; ils avaient gagné leur prospérité grâce à un matériel bactérien pris dans des capsules

de gélatine de la grosseur d'une tête d'épingle. Ils avaient maîtrisé les plastiques, les faisant naître de la roche même. Leurs artefacts valaient ce que vaut la vie.

Ils avaient progressé dans leur caillou ; ils s'étaient ouvert des voies comme le font les vers, avec l'inépuisable ténacité d'êtres au corps mou. ESAIRS était percé de multiples tunnels ; leurs trépans aux dents acérées tournaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Leur soufflerie fonctionnait avec des sacs de vinyle compressés par des nervures de plastique à mémoire ; ces nervures respiraient. Elles étaient branchées sur la cuve à fusion du tokamak et le moindre changement de voltage les faisait plier et se retendre, plier et se retendre – aspirant l'air avec le bruit de bouchon d'un poumon de plastique, l'exhalant avec un sifflement animal. C'était la musique de la vie au cœur de la roche : les raclements de trépans, la respiration des soufflets, les gargouillis des cuves à fermentation.

Ils avaient des plantes ; pas seulement des algues ou de la bouillie de protéines, mais des fleurs – des roses, des marguerites, des phlox – ou du moins des plantes qui portaient ce nom avant que leur A.D.N. ait eu affaire au scalpel. Du céleri, de la laitue, du maïs nain, des épinards, de la luzerne. Du bambou, aussi : avec du fil très fin et une bonne dose de patience, ils arrivaient à fabriquer des tuyaux de toutes formes et des bouteilles. Ils produisaient même des œufs, ayant des poules, ou des choses qui avaient autrefois été des poules, avant que les tripoteurs de gènes morphos en fissent des machines à protéines adaptées à l'apesanteur.

Ils étaient puissants, subtils et pleins d'une haine désespérée. Lindsay n'ignorait pas qu'ils attendaient que se présentât leur chance, qu'ils estimaient les probabilités, qu'ils calculaient. À la première occasion, ils attaqueraient pour tuer, à condition de pouvoir optimiser au mieux leur chance de survie.

Mais il savait également qu'avec chaque jour qui passait, avec chaque concession mineure faite, chaque accord de détail conclu, c'était une nouvelle couche fragile qui se posait sur la faille qui les séparait. Jour après jour, un statu quo se formait péniblement, détente précaire qui ne reposait sur rien sinon

l'habitude. Ce n'était pas grand-chose, mais c'était tout ce qu'il avait à sa disposition : l'espoir qu'avec le temps, ce vernis de paix prendrait de l'épaisseur.

Esairs XII : 3-2-'17

« Hé, chargé d'affaires. »

Lindsay s'éveilla. Dans l'infime gravité de l'astéroïde, il avait fini par se retrouver étendu sur le sol de sa caverne. On avait donné le nom d'« Ambassade » au trou qu'il occupait. Avec la signature du traité d'intégration, Lindsay, comme le reste de la D.M.F., s'était installé dans le rocher.

C'était Paolo qui avait parlé ; Fazil l'accompagnait. Les deux jeunes gens portaient des ponchos brodés et des diadèmes raides en plastique qui retenaient la crinière flottante de leur chevelure, tombant à la hauteur des épaules.

Ils étaient sérieusement infectés par les bactéries dermiques. Leur état empirait chaque jour. L'inflammation du cou de Paolo était telle qu'on aurait dit qu'il avait la gorge ouverte, Fazil, l'oreille gauche infectée, se déplaçait la tête penchée d'un côté.

« Nous voudrions vous montrer quelque chose, reprit Paolo. Pourriez-vous venir avec nous ? Tranquillement ? » Il parlait d'une voix douce, et le regard clair de ses yeux noisette avait l'air tellement innocent que Lindsay comprit sur-le-champ qu'il y avait anguille sous roche. Allaient-ils le tuer ? Non, pas encore. Il enfila son poncho, puis se débattit avec le laçage complexe de ses sandales. « Je suis à votre disposition », dit-il.

Ils s'enfoncèrent en flottant dans le corridor ; en réalité, des tunnels qui reliaient les abris n'étaient pas autre chose que de longs terriers d'un mètre de diamètre. Les Mavridès se propulsaient le long de ces tunnels en prenant de rapides appuis latéraux, comme des lézards. Lindsay était plus lent qu'eux. Son bras endommagé lui faisait mal, aujourd'hui, et sa main était comme un bout de bois.

Ils plongèrent en planant à travers la douce lumière jaune de l'une des salles de fermentation. L'extrémité émoussée, en forme de téton, de trois réservoirs humides saillait dans la salle.

Ces réservoirs étaient bourrés dans les tunnels de pierre comme des saucisses ; chaque tunnel contenait une série de sacs réunis par des filtres, à travers lesquels transitait le produit. Le dernier sac était doté d'une filière en train de tourner, moteur en plastique à mémoire qui claquetait doucement. Un tube creux en acrylique d'une transparence impeccable se tordait sur lui-même en apesanteur, et dégageait une odeur nauséabonde en se desséchant.

Ils pénétrèrent dans un autre tunnel obscur. Tous ces tunnels étaient identiques, tous parfaitement lisses. L'éclairage y était inutile ; tous ces génies pouvaient facilement mémoriser leur labyrinthe.

Sur sa gauche, Lindsay entendit le lent *clang-rrrrap* d'un trépan de tunnelage. Montés à la main et dotés de dents fichées dans du plastique, ces trépans avaient tous un bruit légèrement différent. Ils l'aidaient à se repérer. Dans la roche la plus tendre, ils arrivaient à avancer de deux mètres par jour, et avaient extrait plus de vingt mille tonnes de minerai en deux ans.

Une fois le minerai traité, les résidus étaient expédiés dans l'espace. Tout ce qui était ainsi lancé laissait un trou derrière : ce trou faisait maintenant dix kilomètres de long, était d'un noir de poix, aussi circonvoluté qu'un fil à pêche emmêlé ; il était ponctué de cavernes d'habitation, de serres, de salles à productions humides et de caches privées.

Ils empruntèrent un tournant que Lindsay n'avait encore jamais pris, et il entendit le frottement d'un bouchon de pierre que l'on écrasait.

Ils parcoururent une courte distance et durent se tortiller pour contourner la masse flaccide d'un pulseur d'air désactivé ; il se mit en marche avec un hoquet au moment où Lindsay passait à sa hauteur dans l'obscurité.

« C'est notre cachette secrète », expliqua Paolo. « À moi et à Fazil. » L'écho de sa voix se perdit dans les ténèbres.

Quelque chose se mit à grésiller bruyamment en projetant des étincelles brûlantes. Lindsay sursauta et se prépara au combat. Paolo tenait une sorte de petit bâton blanc surmonté d'une flamme. « C'est une chandelle, expliqua-t-il.

— Une chandelle ? Ah ! oui, je vois.

— Nous jouons avec le feu, Fazil et moi. »

Ils se trouvaient dans une caverne-atelier, creusée dans l'une des grosses veines rocheuses à l'intérieur d'ESAIRS XII. Aux yeux de profane de Lindsay, les parois semblaient être de granit : une roche d'un gris tirant sur le rose, émaillée de pointes brillantes de cristaux.

« Il y avait du quartz, ici ; du dioxyde de silicone ; nous l'avons creusé pour son oxygène, puis Kléo l'a oublié. Alors nous avons foré nous-mêmes cette caverne. N'est-ce pas, Fazil ? »

Fazil ne demandait qu'à prendre la parole. « En effet, monsieur le chargé d'affaires. Nous nous sommes servis d'un trépan manuel et de plastique à expansion. Vous voyez les points où la roche a éclaté et a cédé ? Nous avons caché nos débris dans les tas destinés au lancement, pour que personne ne s'en aperçoive. Nous avons travaillé pendant des jours et des jours, et nous avons mis de côté le plus gros morceau.

Regardez », intervint Paolo. Il toucha la paroi ; sous sa pression, la pierre céda et disparut. Dans une cavité informe de la taille approximative d'un placard, flottait un rocher de forme oblongue qu'un fil gardait suspendu en l'air. Paolo cassa le fil et fit sortir l'objet ; il se déplaçait au ralenti, et Fazil l'aida à arrêter le mouvement dû à l'inertie.

C'était une sculpture de deux tonnes représentant la tête de Paolo.

« Un beau travail, commenta Lindsay. Me permettez-vous ? »

Il fit courir le bout de ses doigts sur une pommette au poli parfait. Vifs et grands, les yeux, où avaient été creusées les pupilles, avaient la taille de sa main grande ouverte. Les lèvres énormes esquissaient un léger sourire.

« Nous savions, lorsqu'on nous a envoyés ici, que nous ne reviendrions jamais, reprit Paolo. C'est ici que nous allons mourir, non ? Et pourquoi ? Pas parce que nous avons de mauvais gènes ; nous sommes d'une bonne lignée, les Mavridès. » Il parlait plus vite, maintenant, retrouvant les rythmes du jargon en honneur au Conseil des Anneaux.

Fazil acquiesçait en silence.

« Simple question de hasard, de mauvais pourcentage. Nous avons joué de malchance avant d'avoir vingt ans. Vous ne pouvez rien faire contre le hasard. Certains, sur la lignée génétique, sont destinés à disparaître pour que les autres vivent. Si ça n'avait pas été Fazil et moi, deux de nos camarades de crèche seraient à nos places.

— Je comprends, dit Lindsay.

— Nous sommes jeunes et ne coûtons pas grand-chose. On nous envoie dans la gueule de l'ennemi, et les comptes ne vont pas dans le rouge. Mais nous sommes bien vivants, tous les deux ; en dedans de nous, il y a quelque chose. Jamais nous ne vivrons ne serait-ce que dix pour cent de la vie que les autres connaissent là d'où nous venons. Nous existons ici, et nous sommes bien réels, cependant.

— Il vaut mieux vivre, observa Lindsay.

— Vous êtes un traître, répondit Paolo sans animosité. Sans lignée génétique, vous n'avez pas de sang, vous n'êtes rien qu'un système.

— Il y a des choses plus importantes que vivre, intervint Fazil.

— Si vous aviez assez de temps, vous pourriez voir la fin de cette guerre. »

Paolo eut un sourire. « Il n'y a pas de guerre : rien que l'évolution en marche. Vous croyez que nous vivrons plus longtemps que ça ? »

Lindsay haussa les épaules. « Peut-être. Et si les extraterrestres arrivent ? »

Les yeux de Paolo s'agrandirent. « Vous croyez à ça ? Aux extraterrestres ?

— Qui sait ?

— Vous avez raison.

— Mais en quoi puis-je vous aider ? demanda Lindsay.

— C'est l'anneau de lancement. Nous avons l'intention de lancer cette tête ; une trajectoire oblique, à la plus grande vitesse possible, à la puissance maximale, à l'extérieur du plan de l'écliptique. Peut-être quelqu'un la verra-t-il un jour. Peut-être quelque chose, dans cinq millions d'années tombera sur mon visage, alors qu'il n'y aura plus trace de vie humaine. Il n'y

a aucun débris en dehors du plan, aucun risque de collision, juste le vide de l'espace – c'est parfait. Et c'est de la bonne roche bien solide. À cette distance, à peine s'échaufferait-elle si le soleil se transformait en géante rouge ; elle pourrait rester en orbite jusqu'au stade de la naine blanche, voire même jusqu'à celui des cendres noires, jusqu'à ce que la galaxie explose ou jusqu'à ce que le cosmos morde à sa propre queue. Mon image pour l'éternité.

— Sauf que nous devons commencer par la lancer », conclut Fazil.

Lindsay réfléchit. « Le Président ne va pas aimer ça, fit-il. Le premier traité que nous avons signé stipule expressément qu'il n'y aura plus de lancements pendant sa durée. Peut-être plus tard, quand nous nous ferons davantage confiance. »

Paolo et Fazil échangèrent un regard. Lindsay comprit instantanément que la situation lui échappait.

« Écoutez, reprit-il, vous avez du talent, tous les deux. Vous disposez de beaucoup de temps depuis que l'anneau de lancement a été arrêté. Vous pourriez faire des têtes de chacun de nous.

— Non ! cria Paolo, pas question, c'est une affaire entre nous deux, c'est tout.

— Mais vous. Fazil ? Ne voudriez-vous pas avoir la vôtre ?

— Nous sommes morts, répondit-il. Il nous a fallu deux années pour venir à bout de celle-ci. Nous n'avions de temps que pour en faire une. La chance nous a oubliés l'un et l'autre. Mais l'un de nous devait tout donner sans rien en échange. C'est comme ça que nous nous sommes décidés. Montre-lui. Paolo.

— Ça ne le regarde pas, objecta Paolo d'un ton maussade. Il ne comprendrait pas.

— Je veux qu'il sache. Paolo, dit Fazil d'un ton dur. Pourquoi c'est toi qui commandes et moi qui dois obéir ? Montre-lui, Paolo. »

Paolo glissa une main sous son poncho, et en retira une boîte à couvercle en acrylique clair. Dedans se trouvaient deux cubes de pierre, des cubes noirs avec des points blancs sur chaque face. Des dés.

Lindsay passa la langue sur ses lèvres. Il en avait déjà vu au Conseil des Anneaux – les jeux y étaient endémiques. Pas seulement pour de l'argent, mais pour le cœur même de la personnalité. Pour des accords secrets. Des jeux de dominance. Des jeux sexuels. Les luttes intestines aux lignes génétiques, parmi des gens sachant avec une certitude absolue qu'ils se valent tous exactement. La solution des dés avait l'avantage d'être rapide et définitive.

« Je peux vous aider, dit Lindsay. Négocions.

— En principe, nous sommes en service de surveillance radio, répondit Paolo. Nous partons, monsieur le chargé d'affaires.

— Je vous suis. »

Les deux Morphos rescellèrent le couvercle de pierre qui camouflait l'entrée de leur atelier secret, et filèrent dans les ténèbres : Lindsay les suivit du mieux qu'il put.

Les Morphos disposaient de paraboles d'écoute dispersées un peu partout à la surface de l'astéroïde. Les cratères dus aux impacts de météorite, avec leur forme en bol, constituaient des emplacements idéaux pour camoufler les réseaux de cuivre en gril. Toutes les antennes étaient reliées à un ordinateur central, dont les délicats semi-conducteurs se trouvaient à l'abri d'une console résistante en acrylique. Des ouvertures, dans la console, contenaient des cassettes dont les bandes avaient été fabriquées sur place, se dévidant en permanence sur une douzaine de têtes de lecture différentes. Le panneau d'acrylique comportait également un ensemble de cadrans plats à cristaux liquides pour la copie vidéo, ainsi qu'un clavier à lettres.

Les deux Reconfigurés balayèrent toutes les longueurs d'onde, soulevant une cacophonie de couinements dans le spectre d'émission employé par les cartels. La plupart des bandes donnaient un chuintement statique, des bips anonymes ou des impulsions en langue binaire. « Voilà quelque chose, dit Paolo. Procédons à la triangulation.

— C'est tout près, dit Fazil. Ah ! ce n'est que le fou.

— Quoi ? » fit Lindsay. Un énorme cancrelat vert aux ailes parsemées de points violets passa près de lui en bourdonnant.

« Oui, celui qui porte toujours une tenue spatiale. » Les deux jeunes gens échangèrent un regard que Lindsay interpréta sans difficulté. Ils pensaient à la puanteur qu'il dégageait.

« Il est en train de parler ? Branchez-le sur un haut-parleur, s'il vous plaît, demanda Lindsay.

— Il parle en permanence. Il chante, surtout. Il divague sur une fréquence ouverte.

— Il porte son nouvel équipement spatial, dit Lindsay. Branchez-le. »

La voix du troisième député lui parvint. « Aussi granuleux que la figure de ma vieille mère. Et désolé de ne pouvoir dire au revoir à mon vieil ami Mars. Désolé pour le carnaval, également. Je suis à des kilomètres, et ça siffle. J'ai tout d'abord cru que c'était un nouvel ami qui voulait me parler. Mais non ; c'est un petit trou dans mon dos, là où j'ai fixé les réservoirs. Ils vont bien ces réservoirs, mais le petit trou va encore mieux. C'est moi et mes deux peaux, qui seront bientôt froides.

— Essayez de le joindre, s'écria Lindsay.

— Je vous ai dit qu'il conservait sa fréquence ouverte. Son appareil date de deux cents ans s'il n'est pas d'hier. Il ne peut pas nous entendre quand il parle.

— Ça vaut pas la peine de réenrouler le cordon pour rentrer. Je reste ici. (La voix devint faible.) Plus d'air pour parler, plus d'air pour écouter. Autant essayer de sortir. Rien qu'une fermeture à glissière. Avec un peu de chance j'arriverai à la quitter complètement. (Il y eut un léger chuintement d'électricité statique.) Au revoir. Soleil. Au revoir, les étoiles. Merci pour… »

Les mots se perdirent dans le grondement de la décompression. Puis le chuintement d'électricité statique reprit, et plus rien ne vint l'interrompre.

Lindsay réfléchit quelques instants. C'est d'un ton calme qu'il prit la parole. « Étais-je votre alibi, Paolo ?

— Quoi ? fit Paolo, interloqué.

— Vous avez saboté sa tenue. Et vous vous êtes soigneusement arrangés pour ne pas être présents lorsque vous auriez pu l'aider. »

Paolo avait pâli. « Nous n'avons jamais approché sa tenue, je le jure !

— Alors, pourquoi n'étiez-vous pas à votre poste ?

— Kléo m'a bien eu ! hurla-t-il ; c'est l'affaire de Ian, c'est ce qu'ont dit les dés ! Je n'ai rien à voir là-dedans ! »

Fazil le saisit par le bras. « La ferme, Paolo ! »

Ce dernier défia son compagnon du regard, puis se tourna vers Lindsay. « C'est Kléo et Ian. Ils sont jaloux de ma chance, et… » Fazil le secoua.

Paolo le gifla à toute volée : Fazil poussa un cri, et saisit son frère à bras-le-corps, le serrant contre lui.

Paolo parut accablé. « Je me suis énervé, finit-il par dire. J'ai menti pour Kléo ; elle nous aime tous. C'était un accident. Un simple accident. »

Lindsay partit. Il se précipita la tête la première dans les tunnels, longea d'autres systèmes humides et une serre d'où un ventilateur lui envoya l'odeur du foin fraîchement coupé.

Il pénétra dans une caverne où les lumières végétales diffusaient une rougeur crépusculaire à travers leur membrane perméable au gaz. La chambre de Nora donnait sur cette caverne, et son entrée était bloquée par la masse sifflante de son aérateur privé. Lindsay profita du moment où le sac s'aplatissait pour se glisser à l'intérieur, et d'un coup sec alluma les lumières.

Des arabesques violettes recouvraient les parois de la pièce ; Nora dormait.

Ses bras et ses jambes étaient emprisonnés dans des fils. Des anneaux encerclaient ses poignets et ses coudes, ses chevilles et ses genoux. Sous sa peau nue, on devinait les taches noires des myoélectrodes implantées dans ses muscles. Bras et jambes bougeaient calmement, à l'unisson, d'un côté, de l'autre, en avant, en arrière. Son dos était enrobé dans une longue carapace, à partir du point de branchement des nerfs de sa moelle épinière.

C'était un système d'entraînement diplomatique, un crabe épinier. Les souvenirs se bousculèrent derrière les yeux de Lindsay, et il devint fou furieux. Il bondit de la paroi et se jeta sur elle comme une fusée. Elle ouvrit brusquement deux grands yeux larmoyants, tandis qu'il hurlait de rage.

Il la prit par le cou et se mit à la secouer enfonçant ses ongles sous le rebord caoutchouteux du crabe épinier qu'il entreprit de déchiqueter sauvagement ; il réussit à en arracher une partie. La peau, en dessous, était rouge et luisante de sueur. Il saisit alors le câble branché sur son bras gauche et le détacha d'un coup sec. Il continua à tirer sur le reste de l'appareil ; elle eut un hoquet comme l'une des attaches s'enfonçait dans ses côtes.

Le crabe se détachait peu à peu. Sa partie intérieure avait un aspect effrayant, masse de tubes translucides faisant comme des centaines de pieds humides, couverts de fils à la finesse de cheveux. Lindsay tira de nouveau. Un nœud de câbles se tendit et lâcha, arrachant en même temps des fils de couleur.

Pour en terminer, il s'appuya des pieds contre son dos et renouvela son effort ; elle eut un autre hoquet étouffé et sa main s'agrippa à la boucle de sa ceinture ; celle-ci s'ouvrit d'un coup, et tout l'appareil se détacha. Sa programmation désorganisée, la chose se mit à se tortiller et onduler comme si elle était vivante. La faisant tournoyer par ses sangles, Lindsay l'expédia de toutes ses forces contre une paroi.

Le fouillis d'éléments de la partie intérieure éclata, dans un craquement d'aiguilles de plastique. Une deuxième fois, il cogna l'objet contre la pierre. Un lubrifiant brun se mit à couler, et à se disperser en gouttelettes que l'apesanteur faisait rester en suspension, tandis qu'il frappait encore. Puis il l'écrasa sous ses pieds, et tira sur les sangles jusqu'à arrachement. Les entrailles de l'appareil apparurent alors : une mosaïque de bio-puces en forme de losange nichées au milieu d'un réseau de fibres optiques multicolores.

Il cogna encore la machine, mais moins fort. La fureur qui l'animait s'estompait. Il eut une impression de froid ; son bras droit tremblait de façon incontrôlable.

Nora s'était réfugiée contre le mur, accrochée à des vêtements. La brusque interruption de la programmation neuronique la laissait prise de paralysie agitante.

« Où se trouve l'autre ? fit Lindsay d'un ton de commandement. Celui pour le visage ? »

Les dents de la jeune femme claquaient. « Je n'en ai pas amené. »

D’un coup de pied. Lindsay envoya le crabe épinier dans un coin. « Depuis combien de temps. Nora ? Depuis combien de temps endossez-vous cette saloperie ?

— Je la porte chaque nuit.

— Chaque nuit ! Seigneur !

— Je dois être la meilleure possible », dit-elle, tremblant toujours. Elle prit maladroitement un poncho qu’elle tenait et glissa la tête par le trou.

« Mais la douleur, s’écria Lindsay, la façon dont ce truc-là vous brûle ? »

De la main, Nora se mit à aplatir le tissu brillant de ses épaules jusqu’aux hanches. « Vous en faites partie, dit-elle. Les premières classes. Les échecs. Les déserteurs.

— Quelle était votre classe ?

— La cinquième, la dernière.

— J’étais dans la première, dit Lindsay. Section des étrangers.

— Alors vous n’êtes même pas un Morpho.

— Non, je suis un trans-formé.

— Vous passez pour être tous morts, fit-elle en détachant les bracelets de liaison du crabe de ses poignets et de ses chevilles. Je devrais vous tuer. Vous m’avez attaquée ; vous n’êtes qu’un traître.

— J’ai ressenti une authentique impression de liberté lorsque j’ai démoli ce truc. » Il se frottait machinalement le bras, émerveillé à cette idée. Il avait complètement perdu le contrôle de lui-même. Il avait été submergé par un sentiment de révolte, et pendant un moment une fureur humaine sincère avait fait rage en dépit de son entraînement, au plus profond de lui. Il se sentait secoué, mais en même temps davantage lui-même qu’il ne l’avait été depuis des années, comme s’il avait retrouvé une intégrité perdue.

« Ceux de votre espèce ont tout gâché pour les autres, dit Nora. Nous autres, diplomates, nous devrions être au sommet, nous consacrant à coordonner les actions, à faire la paix. Mais on a aboli l’ensemble du programme. Nous sommes imprévisibles, paraît-il. Mauvaise idéologie.

— Ils veulent nous supprimer. C'est pour cette raison que vous avez été enrôlée.

— Je n'ai pas été enrôlée ; j'étais volontaire. (Elle finit de nouer le dernier lacet de son poncho.) Je serai accueillie en héroïne si je réussis à revenir. C'est la seule occasion que j'aurai d'accéder au pouvoir dans les Anneaux.

— Il existe d'autres endroits où exercer le pouvoir.

— Aucun qui compte autant.

— Dep-3 est mort, coupa Lindsay. Pourquoi l'avez-vous tué ?

— Pour trois raisons, admit-elle sans hésiter : ils avaient passé le stade de la simulation. Tout d'abord c'était facile, et le rapport des forces entre nous s'améliorait en notre faveur, en second lieu. En troisième lieu, il était cinglé. Encore pire que le reste de votre équipage. Totalement imprévisible. Trop dangereux pour qu'on le laisse vivre.

— Il était inoffensif, au contraire. Pas comme vous et moi. » Ses yeux se remplirent de larmes.

« Si vous aviez le même contrôle que moi, vous ne pleureriez pas. Même si on vous arrachait le cœur.

— Ils l'ont déjà fait, dit Lindsay. Comme ils vous l'ont arraché.

— Mais Abélard, ce n'était qu'un pirate.

— Et les autres ?

— Vous imaginez-vous qu'ils pleureraient sur nous ?

— Non, admit Lindsay. Peut-être même pas sur l'un des leurs. Ils voudraient simplement se venger Qu'éprouveriez-vous si Ian disparaissait demain ? Et que dans deux mois, vous retrouviez ses ossements dans le filtre à déchets d'un fermentateur ? Ou si vous préférez, puisque vous avez des nerfs d'acier, parlons de vous : quel goût aurait le pouvoir, si vous étiez en train de vomir une écume sanglante, prisonnière à l'extérieur d'un sas ?

— Cela vous regarde, dit-elle. Je vous ai répondu la vérité, comme nos conventions le stipulaient. C'est à vous de contrôler les vôtres.

— Je ne me laisserai pas enfermer dans cette situation. Je croyais que nous nous comprenions. »

De la main. Nora montra l'épave du crabe épinier d'où dégoulinait encore du lubrifiant. « Vous ne m'avez pas demandé mon autorisation pour m'attaquer. Vous avez vu quelque chose que vous n'avez pu supporter et vous l'avez détruit. Nous avons fait la même chose.

— Je veux parler à Kléo. »

Elle eut l'air blessée. « C'est à l'encontre de nos conventions. Vous devez passer par moi.

— Il s'agit d'un meurtre, Nora. Je dois la voir. »

La jeune femme poussa un soupir. « Elle se trouve dans son jardin. Il vous faut passer une tenue.

— La mienne est à bord du vaisseau.

— Nous en emprunterons une à Ian, dans ce cas. Venez. »

Après avoir traversé la caverne à la lumière crépusculaire, elle le conduisit par un long tunnel de mine fissuré jusqu'à la chambre de Ian Mavridès.

Le fabricant de tenues spatiales, artiste graphique à ses heures, était réveillé et au travail. Il avait refusé de quitter sa tenue de décontamination, qu'il portait en permanence, environnement stérile à l'échelle d'un homme.

Dans la famille Mavridès, Ian tenait un rôle de plastron : il servait de cible à toutes les pulsions de fureur ou de ressentiment. Paolo avait lâché l'information par inadvertance, mais Lindsay était déjà au courant.

Les murs arrondis du terrier de Ian étaient soigneusement décorés d'un motif quadrillé. Il avait passé des semaines à les orner d'une mosaïque élaborée de dessins géométriques en forme de L. Au fur et à mesure qu'il avançait dans son œuvre, les formes devenaient plus petites, plus serrées, se pressant les unes contre les autres avec une reptation rigoureuse qui avait quelque chose d'obsessionnel. Leur complexité était étouffante, claustrophobique, et on aurait dit que les minuscules carrés se tordaient et scintillaient.

Lorsqu'ils entrèrent, Ian fit un brusque demi-tour en portant la main sur le renflement de l'une de ses poches de manche. « C'est nous », dit Nora.

Derrière son masque, les yeux de Ian avaient quelque chose de sauvage. « Ah ! fit-il, soyez incinérés !

— Gardez ça pour les autres, rétorqua Lindsay. Je serais davantage impressionné si vous vous accordiez un peu de sommeil, Ian.

— Ben voyons ! Comme ça vous n'auriez qu'à vous introduire ici et m'enlever ma tenue. Pour me contaminer. »

Nora intervint. « Nous avons justement besoin d'une tenue, Ian. Le Secrétaire doit aller au jardin.

— Qu'il aille au diable, oui ! Il ne va pas m'empuantir l'une de mes tenues. Il n'a qu'à se fabriquer la sienne, comme Dep-3.

— Vous êtes très fort en ce qui concerne ces tenues, Ian », remarqua Lindsay. Il se demandait si ce n'était pas lui qui avait commis le geste meurtrier. Ils avaient sans doute dû jouer ce privilège aux dés. Il décrocha une tenue du portemanteau. « Si vous enlevez votre tenue, je pourrai ne pas avoir à mettre celle-ci. Qu'en dites-vous ? Je vous aurai, de toute façon. »

Ian introduisit l'embout d'un ballon d'oxygène sur l'ajutage femelle de sa tenue. « Ne prenez pas trop de risques, espèce d'infirme. »

Kléo vivait dans la plus grande des serres. L'endroit avait un caractère ornemental, et les plantes y poussaient plus lentement que dans les jardins industriels des tunnels, où la végétation se bagarrait sous la lumière de croissance dans une atmosphère de gaz carbonique pur. La salle était de forme ovale, et ses longs murs présentaient l'aspect nervuré d'un coquillage marin. Des tubes fluorescents, placés de part et d'autre, diffusaient une lumière intense.

Le sol était constitué par les rebuts des travaux de mine, maintenu en place par l'humidité et un fin réseau de plastique. Comme les Morphos eux mêmes, les plantes avaient subi une transformation qui leur permettait de vivre sans bactéries. Le jardin contenait surtout des fleurs : des roses, des marguerites et des boutons-d'or de la taille de la paume.

Le lit de Kléo comportait un baldaquin tressé fait de bambous recourbés. Elle était réveillée, et travaillait à un tambour à broder. Sa peau était plus sombre que celle des autres, tannée par les lumières de croissance. Elle portait une blouse blanche sans manches, retenue à la taille et retombant en délicats plis multiples. Elle avait les jambes et les pieds nus. À la

hauteur du cœur, un galon indiquant son grade était brodé sur la blouse.

« Hello, ma chérie, dit-elle.

— Kléo. » Nora se laissa flotter jusqu'en dessous du baldaquin et embrassa légèrement la joue de la femme. « Sur son insistance, j'ai… »

Kléo eut un hochement de tête. « J'espère que vous serez bref, dit-elle en s'adressant à Lindsay. Ce jardin n'est pas destiné aux non-planifiés.

— Je suis venu vous parler de l'assassinat de notre troisième député. »

Kléo glissa une mèche de cheveux bouclés dans le filet qui retenait ses cheveux. Les proportions de son poignet, de sa paume et de son avant-bras montraient qu'elle était plus âgée que les autres, qu'elle appartenait à un stade de production plus ancien. « C'est absurde, dit-elle. Ce sont des allégations mensongères.

— Je sais que vous l'avez fait tuer, Kléo. Peut-être l'avez-vous fait vous-même. Soyez franche avec moi.

— La mort de cet homme est accidentelle. De toute façon, vous n'avez aucune preuve du contraire. Nous ne pouvons donc en porter la responsabilité.

— Ce sont vos vies que je suis en train d'essayer d'épargner. Kléo. Je vous en prie, évitez-moi ce genre de réponse. Si Nora a admis la vérité, pourquoi ne pouvez-vous en faire autant ?

— Les propos que vous échangez avec notre négociatrice au cours de vos sessions secrètes ne nous regardent pas, monsieur le chargé d'affaires. La famille Mavridès ne peut rien prendre en compte qui ne soit prouvé.

— Vous le prenez comme ça, hein ? s'exclama Lindsay de derrière son masque. En dehors de vos conceptions, les crimes n'existent pas ? Vous imagineriez-vous, par hasard, que je vais accepter cette fiction, mentir pour vous et vous protéger ?

— Nous sommes de votre peuple, répondit Kléo en fixant sur lui le regard clair de ses yeux noisette.

— N'empêche, vous avez tué mon ami.

— L'allégation n'est pas valide, monsieur le chargé d'affaires.

— Inutile de continuer », soupira Lindsay. Il se baissa, saisit un rosier sans épine et l'arracha avec ses racines. Il le secoua, dispersant des globules de boue mouillée. Kléo fit la grimace. « Regardez, reprit Lindsay, ne comprenez-vous pas ?

— Je comprends que vous n'êtes qu'un barbare, dit Kléo. Vous venez de détruire quelque chose de beau pour marquer un point dans une discussion dont vous savez que je ne peux accepter les conclusions.

— Montrez-vous un peu plus souple, plaida Lindsay. Ayez pitié de vous !

— Telle n'est pas la tâche qui nous est assignée », répondit la femme.

Lindsay fit demi-tour et sortit, se débarrassant de sa tenue moite dès qu'il fut de l'autre côté du sas.

« Je vous avais dit de ne pas essayer, observa Nora.

— Elle a un comportement suicidaire. Pourquoi ? Et pourquoi la suivre ?

— Parce qu'elle nous aime. »

Esairs XII : 23-2-'17

« Laissez-moi vous parler des problèmes sexuels, dit Nora. Donnez-moi votre main. »

Lindsay tendit sa main gauche. Nora la prit par le poignet, la tira à elle, et enfonça le pouce au fond de sa bouche. Elle le maintint un instant ainsi, puis le relâcha. « Dites-moi ce que vous avez ressenti.

— C'était tiède et humide. Et aussi désagréablement intime.

— C'est l'impression que donne une activité sexuelle lorsqu'on est sous suppresseurs, expliqua-t-elle. L'amour existe dans la famille, pas l'érotisme. Nous sommes des soldats.

— Castration chimique, n'est-ce pas ?

— Vous avez un préjugé. Vous ne savez pas ce que c'est. C'est pourquoi il est hors de question de participer à l'orgie que vous nous proposez.

— Le carnaval n'est pas une orgie, dit Lindsay. C'est une cérémonie, une communion. Il permet de tenir le groupe soudé.

Comme des animaux qui se pelotonnent les uns contre les autres.

— C'est trop nous demander.

— Vous ne vous rendez pas compte de ce qui est en jeu. Ce n'est pas votre corps qu'ils désirent. C'est vous tuer. Ils ont vos entrailles stériles en horreur. Vous ne pouvez imaginer ce que j'ai dû dire, pour les persuader et les tromper… écoutez. Ils emploient des hallucinogènes. Votre cerveau se transforme en purée, pendant le carnaval. On ne connaît même pas ses propres mains, et les parties génitales peuvent être à n'importe qui… On est complètement dépossédé. Chacun est dans cet état, là est l'important. Plus de jeux, plus de politique, plus de rangs, plus de rancunes. Plus de soi. Quand vous sortez d'un carnaval, c'est comme au premier jour de la Création. Tout le monde arbore un grand sourire. » Lindsay détourna le regard et cligna des yeux. « C'est réel. Nora. Ce n'est pas leur gouvernement qui maintient la cohésion ; ça, c'est juste le cerveau. Le carnaval est le sang, la moelle épinière, le bas-ventre.

— Ce n'est pas notre façon de faire, Abélard.

— Si vous pouviez vous joindre à nous, ne serait-ce qu'une fois, pour quelques heures seulement ! Nous viendrions à bout de ces tensions, nous aurions vraiment confiance l'un en l'autre. Écoutez. Nora, le sexe, ce n'est pas uniquement du tripotage. C'est quelque chose de réel, d'humain, c'est l'une des dernières choses qui nous restent. Par le feu ! Qu'est-ce que vous avez à perdre ?

— Il pourrait s'agir d'un piège, répondit-elle. Vous pourriez nous embrouiller l'esprit avec vos drogues et nous tuer. C'est un risque.

— Bien entendu, c'est un risque. Mais il y a moyen d'y pallier, dit-il en plongeant son regard dans le sien. Je vous affirme cela sur la base de toute la confiance qui existe entre nous. Nous pouvons au moins faire un essai.

— Ça ne me plaît pas. Je n'aime pas les activités sexuelles. En particulier avec un non-planifié.

— C'est ça, ou s'en balancer une bonne giclée dans les gènes », dit Lindsay en tirant d'une poche une seringue pleine il laquelle il fixa une aiguille. « La mienne est déjà prête. »

Elle lui jeta un regard de côté et exhiba sa propre seringue.

« Vous risquez de ne pas très bien supporter celle-ci, Abélard.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un suppresseur. Additionné de phénylxanthine pour faire grimper votre Q.I. Comme ça, vous saurez ce que nous ressentons.

— Ce n'est pas le mélange complet du carnaval, dit Lindsay. Juste un peu d'aphrodisiaque, à dose moyenne, et un relaxant du tonus musculaire. Je pense que vous en avez besoin depuis que j'ai démoli le crabe épinier. Vous me paraissez nerveuse.

— Et vous me paraissez connaître un peu trop bien ce dont j'ai besoin.

— Alors nous sommes deux à le savoir. » Lindsay remonta la manche lâche de sa blouse nouée. « C'est le moment de vérité, Nora. Vous pourriez me tuer maintenant, et appeler ça une réaction allergique, du stress ou n'importe quoi. (Il examina les tatouages criards de la peau de son bras.) Ne le faites pas. »

Elle partageait la même crainte. « Est-ce que vous enregistrez cette conversation ?

— Pas question d'enregistreurs dans ma chambre. » Il retira deux rubans élastiques d'un petit meuble en styrène, et lui en tendit un.

Il serra celui qu'il avait conservé autour de son biceps ; elle fit de même. Les manches relevées, ils attendirent tranquillement que les veines se mettent à gonfler. C'était leur plus grand instant d'intimité depuis qu'ils se connaissaient. Lindsay ressentit une certaine excitation à cette idée.

Nora glissa l'aiguille au creux du bras du jeune homme, et trouva aussitôt la veine, comme le montra la goutte de sang qui vint perler à la base. Lindsay fit de même avec elle. Les yeux dans les yeux, ils enfoncèrent simultanément le piston des seringues.

Il y eut un moment de silence. Puis Lindsay retira l'aiguille et plaça un rond stérile en plastique sur la piqûre ; il fit la même chose pour lui-même, après quoi ils retirèrent les rubans élastiques.

« Aucun de nous deux ne semble mourir, dit-elle.

— C'est encourageant, répliqua Lindsay en jetant les rubans de côté. Jusqu'ici, tout va bien.

— Oh ! ça vient, dit-elle en fermant à demi les yeux. Oh ! Abélard !

— Comment vous sentez-vous ? » Il la prit par l'épaule. Sous sa main, le nœud de muscles et d'os parut se détendre. Elle respirait à petits coups, la bouche entrouverte, les yeux assombris.

« C'est comme si je fondais. »

C'est la phénylxanthine qui lui fit de l'effet en premier. Il se sentait comme un roi. « Vous ne pouviez me faire de mal, dit-il. Nous sommes de la même espèce, tous les deux. »

Il défit les cordons de la blouse et la lui retira, puis la débarrassa de son pantalon en le mettant à l'envers, de haut en bas, et en le faisant passer par-dessus ses pieds – mais il lui laissa ses sandales. Ses propres vêtements claquèrent comme des drapeaux quand il les jeta ; ils se mirent à tournoyer lentement, suspendus en l'air.

Il l'attira à lui, le regard brillant.

« Aidez-moi à respirer », murmura-t-elle. Le produit relaxant venait de toucher ses poumons. Lindsay lui prit le menton dans la main, ouvrit sa bouche qu'il vint fermer de ses propres lèvres. Il souffla doucement et sentit sa poitrine se gonfler contre lui. La tête de la jeune femme dodelina en arrière ; les muscles de son cou étaient comme de la cire. Il glissa une jambe entre celles de sa partenaire et la bloqua dans cette position, puis il continua de respirer pour elle.

Elle vint mollement placer les bras autour de son cou, eut un léger moment de recul, juste le temps de dire : « Essayez maintenant. »

Il voulut la pénétrer ; mais malgré l'état d'excitation dans lequel il se trouvait, ce fut impossible. Les aphrodisiaques n'avaient pas encore produit leur effet, et elle était sèche.

« Ne me faites pas mal, murmura-t-elle.

— Je vous désire, dit Lindsay. Vous m'appartenez. Et pas aux autres.

— Ne dites pas ça, fit-elle d'une voix bredouillante. Il ne s'agit que d'une expérience.

— Peut-être pour eux ; mais pas pour nous. » La phénylxanthine le rendait certain de lui, d'une certitude irréfléchie. « Les autres n'ont aucune importance. Je tuerais n'importe lequel d'entre eux sur un mot de vous. Je vous aime, Nora. Dites-moi que vous m'aimez.

— Je ne peux pas dire ça. (Elle grimaça.) Vous me faites mal.

— Dites alors au moins que vous avez confiance en moi.

— J'ai confiance en vous. Ça y est. Restez tranquille un moment. » Elle enroula les jambes autour de lui, puis, d'un balancement des hanches, le fit s'enfoncer complètement. « C'est donc ça. Le coït.

— Est-ce la première fois ?…

— Non, ça m'est déjà arrivé une fois, à l'Académie, à la suite d'un pari. Ce n'était pas la même chose.

— Vous vous sentez bien ?

— Très bien. Continuez, Abélard. »

Mais sa curiosité, maintenant, s'était éveillée. « Est-ce que l'on vous a aussi fait le coup du robinet à plaisir ? Ça m'est arrivé une fois. Au cours d'une simulation d'interrogatoire.

— Bien sûr, ça m'est arrivé. Mais ça n'avait rien d'humain, rien qu'une sorte d'extase blanche. (La sueur perlait sur son corps.) Allez, chéri, allez !

— Non, attendez un instant. » Il eut un clignement des paupières quand elle se mit à lui serrer la taille. « Je vois ce que vous vouliez dire. Tout ça est stupide, n'est-ce pas ? Nous sommes déjà amis.

— Je vous désire, Abélard, viens, finis-moi !

— Nous avons la preuve que nous cherchions. En outre, je suis plein de microbes.

— Je me fous complètement que vous soyez bourré de microbes ! Pour l'amour du ciel, pressez-vous ! »

Il s'efforça de l'obliger, et s'agita donc mécaniquement pendant une minute ou presque. Elle se mordit la lèvre et poussa un grognement d'anticipation, sa tête roulant en arrière. Mais tout ce que cela signifiait un instant auparavant pour lui s'était évaporé. « Je suis incapable de continuer, avoua-t-il. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi nous devrions nous soucier…

— Alors laissez-moi vous utiliser. Allez ! »

Il essaya de penser à quelque chose d'excitant. Le tourbillon habituel d'images érotiques moites que pouvait évoquer son esprit lui parut abstrait et distant, comme quelque chose que ferait une autre espèce. Il évoqua son ancienne épouse. Faire l'amour avec Alexandrina était quelque chose dans ce genre, un geste de courtoisie, une obligation.

Il garda l'immobilité, la laissant s'acharner sur lui. Elle laissa finalement échapper un cri désespéré de plaisir.

Elle se retira, et se mit à essuyer la transpiration de son visage et de son cou avec un pan de sa blouse, puis le regarda avec un sourire timide.

Lindsay haussa les épaules. « Je vois ce que vous voulez dire. C'est une perte de temps. Je risque d'avoir des difficultés à convaincre les autres, mais si je peux arriver à les raisonner… »

Elle avait encore une lueur de désir dans le regard. « J'ai commis une erreur. Les choses auraient pu se passer de manière moins affreuse pour nous. Je me trouve égoïste, maintenant, puisque vous n'avez rien eu.

— Je me sens très bien, protesta Lindsay.

— Vous avez dit que vous m'aimiez.

— Ce n'était qu'un débordement hormonal. J'éprouve bien entendu le plus grand respect pour vous, un sentiment de réelle camaraderie… Je suis désolé de vous avoir dit ça. Pardonnez-moi. Je ne le pensais pas, bien entendu.

— Bien entendu, répondit-elle en remettant sa blouse.

— N'ayez pas d'amertume. Vous devriez prendre un peu de ça. Je suis très reconnaissant d'avoir pu essayer. Je vois maintenant les choses sous un angle entièrement nouveau. L'amour… c'est quelque chose qui est sans substance. Qui convient peut-être très bien à d'autres personnes, en d'autres lieux, en d'autres temps.

— Mais pas à nous.

— En effet ; pas à nous. J'ai mauvaise conscience maintenant. Ramener nos négociations à un stéréotype sexuel ! Vous avez dû vous sentir insultée. Et trouver la chose déplacée.

— J'ai mal au cœur », dit-elle.

Esairs XII : 24-2-'17

« Ça va, vous vous sentez bien, maintenant ? demanda le Président, fronçant son nez épaté. Terminé ce baratin ? Vouloir nous dessécher les choses !

— Oui, Président, c'est terminé, fit Lindsay en secouant la tête, encore pris de tremblements. Je me sens mieux, maintenant.

— Eh bien, c'est parfait. Détachez-le, Dep-2. »

La femme défit les liens qui le retenaient prisonnier contre la paroi de la caverne.

« C'est perdu, maintenant, fit Lindsay. Je comprends au moins ça ; lorsque les suppresseurs ont fait effet, tout était d'une limpidité parfaite. Pas le moindre raccord.

— C'est parfait pour vous, mais nous, nous avons des mariages, remarqua sèchement le premier sénateur en serrant la main de la première députée.

— Je suis désolé, répondit Lindsay, en se frottant les bras. Ils sont tous sous l'emprise de ce produit, ici. À l'exception de Nora, maintenant. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point il les affectait. Ces gens sont implacables ; ils n'ont rien du flou décent et de la confusion qui accompagnent l'activité sexuelle. Ils s'accordent ensemble avec autant de précision que des roues dentées. Il va falloir les séduire. » Sur ces mots, il leva les yeux. Et il vit la troisième sénatrice avec sa tête de citrouille au crâne rasé, le troisième juge qui se curait paisiblement les dents de la pointe d'un ongle. « Ça ne sera pas facile, ajouta-t-il.

— Du calme, chargé d'affaires. » Machinalement, le Président lissait de la main l'un des rubans de plastique rouge qui ornaient sa manche à crevés. « Vous vous êtes assez longtemps occupé de ce foutoir. Ces salopards ont eu la peau de Dep-3.

— On n'en a pas de preuve formelle.

— Vous savez qu'ils l'ont tué, et nous le savons aussi. Vous les avez couverts, chargé d'affaires, et peut-être avez-vous bien fait, mais ça veut dire que vous avez été trop loin. Ce n'est pas notre affaire de tuer tous ces gens. Si nous avions voulu les tuer,

nous n'aurions pas sorti notre canon du *Consensus* pour l'amener sur leur caillou.

— Mais c'est là que nous avons triomphé ! Tous ensemble. Nous avons réussi à réduire au silence les armes de l'Apocalypse, dites-vous ? Mais après cela, tout devient possible !

— Nous devons faire disparaître la menace – telle était notre mission. C'est pour cela que les Mécas nous paieront. Pendant tout le temps que vous racontiez n'importe quoi, nous avons exploré les lieux. Nous avons fait le relevé des tunnels. Nous en savons assez sur la machinerie pour la rendre inutilisable. Nous allons tout saccager. Après quoi, en route pour les Cartels et la belle vie.

— Et vous les laisserez ici, au milieu des ruines ? »

La secrétaire de l'Assemblée eut un sourire sardonique. « On peut leur laisser notre canon. Nous n'en aurons pas besoin là où nous irons. »

La deuxième juge toucha Lindsay au pied. « C'est facile, secrétaire. Nous atteindrons le Cartel Thémis le temps de le dire, et nous prendrons notre pied dans les quartiers apaches. La tête que vont faire les Mécas, en voyant notre accoutrement ! » D'une main aux veines saillantes, elle tira sur la patte d'épaule de sa robe de plastique. Deux des sénateurs se mirent à ricaner.

Tout le visage de Paolo se plissa. Il frotta doucement les plaques d'irritation qu'il avait sous le menton et qui suintaient. « Échanger nos corps contre de l'art. N'y pensez plus, chargé d'affaires. Les autres n'accepteront jamais ce marché. Pouvez-vous imaginer Kléo (sa voix mourut) les jambes grandes ouvertes pour votre voyou de capitaine ?

— Je n'ai pas prétendu qu'il aurait réellement lieu, remarqua Lindsay. Je vous demande simplement de me soutenir. Souhaitez-vous procéder au lancement de cette tête, oui ou non ? »

Paolo jeta un coup d'œil derrière lui, dans le boyau conduisant à l'atelier. « Moi je dis oui, fit la voix de Fazil.

— Dans ce cas, il faut que l'un de vous aille jusqu'à la salle de lancement pour établir les paramètres de tir ; pendant ce temps, l'autre viendra avec moi pour m'aider à charger l'anneau. Et bien entendu, pas un seul mot sur notre accord, bien compris ?

— Vous nous avez obtenu notre lancement. Nous ensuite, on vous donne le beau rôle aux yeux des autres. Comme si vous nous aviez convaincu par la force de votre charisme, d'accord ?

— C'est bien ça. Vous gardez mon secret, je garde le vôtre. Et maintenant, lequel de vous deux va venir préparer le lancement ?

— Moi », répondit Paolo. Il se glissa dans le tunnel en passant devant Lindsay, et disparut dans l'obscurité, prenant la direction de la salle de contrôle du pas de tir.

La tête de Fazil apparut. « Qu'est-ce qu'il y a dans cette caisse ? demanda-t-il.

— Des preuves. Des souvenirs de pillages passés, des choses dans ce genre. Elles pourraient devenir gênantes, maintenant que nous nous sommes installés ici pour de bon. »

Ce n'était que la moitié de la vérité, telle que la concevait Lindsay. Ce n'est pas sur ESAIRS XII que ces objets risquaient de se révéler embarrassants, mais dans les Cartels, lorsque les pirates auraient à se montrer sous leur meilleur jour. Les grands cartels comme Thémis étaient souvent pointilleux : même dans les quartiers apaches, la piraterie ouverte était sanctionnée.

Les Fortuniens avaient rempli la caisse sans qu'il fût au courant, et lui avaient simplement demandé de procéder au lancement. À cet indice, il avait d'ailleurs compris qu'ils étaient sur le point d'en finir.

Fazil s'avança jusque dans le tunnel avec sa chandelle, « Puis-je regarder ? » Il passa devant Lindsay et posa une main sur l'emballage du colis. Un cancrelat noir comme de la poix s'extirpa d'un repli du plastique, agitant des antennes comme des fouets et aussi longues que l'avant-bras. Avec un sifflement de dégoût, Fazil retira précipitamment la main. Lindsay essaya d'attraper la bestiole, mais la manqua.

« Ignoble, murmura Fazil. Aidez-moi pour la tête. »

Lindsay le suivit jusque dans l'atelier. Ensemble, tirant ou poussant, ils amenèrent l'énorme tête à l'extérieur de sa cache,

puis dans le tunnel. À peine y tenait-elle. « On devrait peut-être la graisser, suggéra Lindsay.

— Le visage de Paolo ne va pas partir pour l'éternité avec un nez luisant », rétorqua Fazil. Il souffla la chandelle, et referma l'opercule de pierre. Puis il partit le premier, poussant la tête devant lui, tandis que Lindsay le suivait en remorquant son propre chargement.

Le chemin était tortueux et traversait des zones mal ventilées et sentant le renfermé. Le quai de chargement de l'anneau était situé près de la surface de l'astéroïde, et donnait sur l'une des parois du principal centre industriel d'ESAIRS XII. C'était ici, à proximité de l'anneau de lancement, que l'on fabriquait les leurres.

La chaîne de fabrication de ces leurres était constituée d'un ensemble de sacs de fermentation formant comme une grappe de raisin, reliés entre eux par des tuyaux hydrauliques mous ; retenus par des amarres, ils étaient éclairés par des lumières végétales bleuâtres. La grappe était suspendue en l'air, ses graines translucides agitées d'un lent barattage.

Ce complexe n'avait pas été arrêté complètement ; son interruption aurait aussi signifié l'arrêt de toutes les fabrications humides. Mais sa production était réduite à presque rien. Les embouts des soufflets avaient été débranchés et donnaient maintenant directement sur le pas de lancement ; au lieu de pellicule à leurre, ils déversaient un épais brouet incolore. L'air empestait la pénétrante odeur fiévreuse du plastique chaud.

Le robot de la famille était en service. Il fit halte en plein programme lorsque Fazil arriva à sa hauteur, manœuvrant la tête. Comme Lindsay passait à son tour, il s'accroupit paisiblement, un soufflet insecticide dans les manipulateurs de son avant-train. Son œil énorme, unique, s'inclina pour suivre leurs mouvements avec un bruit d'encliquetage.

Ce robot était un assemblage de fils et de pièces, et ses six membres arachnéens avaient la légèreté du métal expansé. Encore plus grand que Lindsay, son cerveau et ses moteurs étaient placés à l'abri dans son torse, cerclé comme une barrique. La partie antérieure comportait les senseurs et deux

longs bras articulés dotés de pinces. Quatre membres pivotants, disposés en croix, partaient de la partie inférieure, ainsi disposés pour faciliter le travail en apesanteur. L'engin disposait en outre d'une sorte de queue rotative pour percer des trous.

Il était loin d'avoir l'élégance d'un modèle mécaniste ; il n'en émanait pas moins une inquiétante vitalité : on aurait dit un squelette animé, quelque animal qui se serait relevé de la table de dissection avec seulement ses os et ses tendons.

Lorsque Lindsay se retrouva hors de portée, le robot reprit son mouvement avec un bruit sec, s'éloigna du mur d'un coup de pied, et alla introduire l'embout de son soufflet dans le conduit humide d'un sac de fermentation.

Fazil passa par-dessus la tête, et la cala contre la paroi.

Un sas hermétique en plastique transparent donnait sur l'anneau de lancement. Le jeune Mavridès retira d'une cavité du mur une tenue spatiale soigneusement roulée, et la secoua pour la déplier. Il l'endossa et fit descendre la glissière intérieure du sas, dans lequel il pénétra.

Lindsay lui fit passer la caisse.

Après avoir refermé la paroi intérieure du sas, Fazil ouvrit celle qui donnait sur l'aire de chargement, une découpe rectangulaire du mur qui pivota sur des gonds à ressort placés à l'extérieur. L'air du sas fusa brusquement sur l'aire de lancement. La fragile partie interne se gonfla sous la pression, s'accrochant au treillis de son support comme une bulle de savon sur un anneau.

Quatre énormes cancrelats et un nuage de ces mêmes bestioles, mais de petite taille, jaillirent de l'intérieur du colis, s'agitant follement dans le vide. Fazil poussa un hurlement inaudible derrière son masque transparent. Il fit quelques mouvements désordonnés tandis que les cancrelats, pris de convulsions, déployaient une dernière fois leurs ailes fines. La décompression gonflait leur abdomen, et de l'écume sortait de leurs articulations.

L'un d'eux, accroché au plastique, vomit non loin de l'endroit où se tenait Lindsay ; sans doute avait-il mangé quelque chose dans la caisse – quelque chose de visqueux et rouge.

D'imperceptibles volutes de vapeur s'élevaient du colis ; Fazil ne s'en aperçut pas, trop occupé à disperser les cancrelats sur l'aire de lancement.

Il franchit ensuite l'écoutille qui donnait dessus, tirant la caisse emballée derrière lui. Il la plaça dans le culot de lancement, avec difficulté.

De retour dans le sas, il en chassa les derniers insectes morts avant de refermer l'écoutille extérieure ; dès que celle-ci fut verrouillée, une lumière verte s'alluma et des chiffres se mirent à défiler sur un compteur à cristaux liquides, cependant que les aimants montaient en charge.

Fazil abaissa la fermeture intérieure, et l'air se précipita dans le sas, faisant battre la séparation de plastique comme une voile. Le jeune homme tremblait encore en sortant, mais ses cris étaient assourdis par sa tenue. « Avez-vous vu ça ? dit-il lorsqu'il l'eut ouverte à mi-buste. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Qu'est-ce qu'ils mangeaient ?

— Je ne les ai pas vus préparer la caisse. Ça peut être n'importe quoi. »

Fazil examina les taches qui salissaient les manches de la tenue. « On dirait du sang. »

Lindsay s'inclina pour sentir. « Ce n'est pas une odeur de sang, dit-il.

— Ceci est une preuve, pourtant », fit Fazil en touchant la tenue.

Lindsay réfléchissait. Les pirates lui avaient menti ; ils avaient voulu se montrer malins, plus malins que les Morphos. Ils avaient essayé de faire disparaître quelqu'un. « Ce serait peut-être mieux, Fazil, de se débarrasser aussi de cette tenue.

— Avez-vous vu Ian, aujourd'hui ?

— Je ne l'ai pas spécialement cherché.

Les deux hommes échangèrent un regard ; Lindsay n'ajouta rien. L'autre jeta un coup d'œil rapide et inquiet au compteur. « C'est déjà parti, répondit-il.

— Si vous lancez la tenue, proposa Lindsay, je nettoierai l'intérieur du sas.

— Pas question de lancer ça avec la tête.

— Vous pourriez alors vous en débarrasser dans l'une des unités, fit Lindsay en montrant de la main les vases de fermentation. Si vous faites ça, je vous aiderai à faire fonctionner à nouveau ce complexe à pleine capacité. (Il pensait à toute vitesse.) Vous pourrez reprendre la fabrication des leurres. »

Lindsay sortit une deuxième tenue de la cavité murale et la secoua. « Nous allons lancer la tête, puis nous passerons votre tenue au recycleur. Cela fait, nous parlerons. D'accord ? »

Le moment propice pour attaquer était quand sa tenue était à demi enfilée, lui entravant les jambes. Ce moment passa, et Lindsay sut qu'il avait réussi à gagner du temps.

Les deux hommes introduisirent la tête de pierre à l'intérieur du sas, que Fazil referma derrière eux, avant d'ouvrir l'écoutille rectangulaire.

La lumière inondait l'intérieur vitrifié du tunnel de lancement, faisant briller les pistes de cuivre incrusté ; les barreaux d'acier du culot de lancement scintillaient faiblement, à cause d'un léger dépôt de vapeur d'eau congelée – ultimes traces du cadavre qui s'était trouvé dans la caisse.

Lindsay s'avança le premier sur l'aire de lancement, poussa la tête jusque dans le culot et assura les fixations.

Un instant, l'ombre de Fazil coupa la lumière. Il était en train de refermer l'écoutille. Lindsay bondit le plus vite qu'il put.

Il réussit à passer un bras, mais la lourde porte vint rebondir dessus et la tenue de Lindsay commença aussitôt à se remplir de sang.

Poussant un grognement, il réussit à faire passer sa tête et ses épaules de l'autre côté de l'écoutille, et à rattraper Fazil par le pied, de la main gauche. Il enfonça les doigts de toutes ses forces dans les creux de la cheville, et frappa le tibia contre le bord franc de l'écoutille. L'os frotta et Fazil, tiré en arrière, perdit sa prise.

Lindsay finit par se glisser complètement à l'intérieur du sas, s'efforçant de mieux saisir son adversaire, entre les jambes duquel il enfonça vigoureusement un pied. Puis, comme celui-ci se tordait, il lui saisit différemment la jambe, passant un bras derrière le genou, et la plia en deux. Il prit alors appui sur le

corps du Morpho et tira violemment vers le haut, faisant sauter le fémur de son logement dans la hanche.

Fou de douleur. Fazil tâtonna à la recherche d'une prise ; sa main rencontra le bord de l'écoutille qui se referma sèchement sous sa poussée. Les circuits de lancement de l'anneau s'ouvrirent, et la lumière verte s'afficha.

Tirant toujours sur la jambe, Lindsay lui imprima un mouvement de torsion. Deux globules de son propre sang étaient venus flotter à l'intérieur de son masque, devant ses yeux. Il éternua, aveuglé, et Fazil réussit à lui placer un coup de pied à la nuque avec son autre jambe. Il perdit sa prise et le jeune Mavridès contre-attaqua.

Avec l'énergie du désespoir, il entoura la poitrine de Lindsay de ses bras. Lindsay eut un hoquet et il fut sur le point de perdre conscience pendant quatre puissants battements de cœur. Puis il lança de violents coups de pied, et il trouva un appui contre l'anneau de soutien de l'entrée du sas.

Ils tournoyèrent, toujours accrochés l'un à l'autre. Lindsay plaça un coup de coude sur le côté du visage de l'autre, dont la prise s'affaiblit. Libérant un bras qu'il passa par-dessus la tête de Fazil, il lui saisit le cou dans une prise étroite. Mais le jeune Morpho écrasa de nouveau la poitrine de Lindsay entre ses bras aux muscles remodelés, et les côtes du jeune homme plièrent.

Lindsay, dont le visage se tordait affreusement, croisa le regard de son adversaire à travers son masque éclaboussé de sang. Fazil, l'air ivre, terrorisé, tenta de se libérer à coups de griffes. À ce moment-là, Lindsay lui rompit le cou.

Il était à bout de souffle et haletait ; ces tenues n'avaient aucune réserve d'air, étant destinées à de brèves sorties seulement. Il lui fallait retrouver l'atmosphère.

Il se tourna vers la sortie intérieure du sas. Kléo se tenait juste derrière, les yeux agrandis par la fascination et la peur, tenant le curseur de la glissière en position fermée.

Lindsay la regarda, clignant des yeux comme une goutte de sang venait s'accrocher à ses cils. Elle tira de son corsage son arme favorite : du fil et une aiguille.

D'un coup de pied. Lindsay se débarrassa du corps de Fazil et voulut se saisir d'un geste tâtonnant de la partie interne du

curseur. Mais, en quelques mouvements rapides. Kléo l'avait cousu en place.

Lindsay se mit à tirer dessus avec frénésie. Le mince fil rose était aussi solide que s'il avait été en acier. Il secoua la tête : « Non ! » Mais il était dans le vide, sans moyen de communication ; les mots qui lui avaient toujours permis de s'en tirer ne pouvaient franchir cet obstacle.

Elle attendit, voulant le voir mourir. Au-dessus de sa tête, les chiffres défilaient sur le cadran. Les lumières baissaient, car un lancement en dehors du plan de l'écliptique nécessitait la puissance maximum.

De la main gauche, Lindsay tira sur l'écoutille. Il sentit une faible vibration à travers les doigts. Il donna par trois fois un coup de pied dans la porte, sauvagement, et quelque chose lâcha ; alors il tira de toutes ses forces. L'écoutille s'entrouvrit légèrement.

Les fusibles de sécurité sautèrent, et toutes les lumières s'éteignirent d'un coup.

L'écoutille vint alors facilement, mais l'obscurité était totale.

Il ignorait combien de temps il fallait au culot de lancement pour s'arrêter quand il tournait sur la rampe circulaire de l'anneau. S'il était encore en train de tourbillonner à plusieurs impulsions par seconde, il lui couperait le bras ou la jambe aussi nettement qu'un laser.

Il n'y avait pas moyen d'attendre plus longtemps ; à l'intérieur de sa tenue, l'air commençait à être vicié par sa propre respiration, sans parler de l'odeur fade et écœurante du sang. Il prit sa décision, et fonça la tête la première dans le tunnel annulaire.

Il vivait.

Il se trouvait maintenant confronté à un autre problème. Le culot de lancement était immobilisé quelque part dans l'anneau, bloquant le passage ; s'il tombait dessus avant d'avoir atteint l'extérieur, il lui faudrait faire demi-tour et gaspiller le peu d'air qui lui restait. Fallait-il prendre à droite ? À gauche ?

À gauche. Respirant par petites bouffées, son bras blessé replié contre la poitrine pour le protéger des chocs, il fonça dans

le tunnel, rebondissant contre les parois, glissant, faisant des sauts périlleux.

Trois cents mètres : la moitié de la longueur de l'anneau. C'était tout le chemin qu'il avait à parcourir. Mais que ferait-il si la plaque de camouflage en plastique bloquait l'issue ? Ou bien s'il franchissait cette issue sans s'en rendre compte, dans cette obscurité totale ?

La lumière des étoiles. Lindsay fit un bond désespéré, se rappelant au dernier instant qu'il devait s'accrocher au rebord. La gravité du planétoïde était tellement faible qu'un simple saut aurait suffi à le mettre en orbite circumsolaire.

Il se retrouvait une fois de plus à l'extérieur d'ESAIRS XII, au milieu de cuvettes d'un blanc sale et de stries noirâtres calcinées.

Il bondit par-dessus un cratère déformé, et faillit manquer l'autre bord ; puis, lorsqu'il se retrouva rampant au milieu d'une étendue de pierre ponce, il vit la roche friable pulvérisée par ses mains qui se mettait en orbite lente juste au-dessus du sol.

Il était hors d'haleine lorsqu'il trouva le deuxième sas : une pellicule de plastique peinte de motifs de camouflage, sertie dans le sol d'ESAIRS à l'endroit où la famille avait procédé à son premier forage. Il repoussa le plastique, et fit tourner la roue qui commandait l'écoutille. Son bras continuait à saigner. Il avait l'impression de l'avoir encore eu cassé.

L'écoutille s'ouvrit ; il se glissa aussitôt à l'intérieur du sas, et la referma derrière lui, pour se retrouver devant celle qui donnait sur l'intérieur. Sa respiration était devenue haletante ; chaque bouffée lui apportait moins d'oxygène, et l'air avait goût de sang.

La deuxième écoutille céda à son tour. Il se jeta la tête la première dans l'ouverture, provoquant une brusque agitation dans les ténèbres. Il entendit le bruit fait par sa tenue qui se déchirait, tandis qu'on lui saisissait les jambes et que de l'acier froid venait peser sur sa gorge ; il poussa un hurlement lorsque des mains, dans le noir, prirent son bras blessé et le tordirent.

« Parlez !

— Monsieur le Président ! fit aussitôt Lindsay dans un hoquet, monsieur le Président ! »

Le poignard s'éloigna de sa gorge. Il entendit un assourdissant grincement de scie, et des étincelles volèrent en tous sens. Une clarté soudaine, couleur de sang, lui permit de voir le Président, la secrétaire de l'Assemblée, le premier juge et la troisième sénatrice.

Les étincelles s'arrêtèrent. La secrétaire avait fait tourner sa scie portative contre un tuyau.

Le Président fit sortir la tête de Lindsay de sa tenue. « Le bras, le bras ! » gémit-il. Le premier juge le relâcha, tandis que la troisième sénatrice dégageait ses jambes. Le jeune, homme prit une profonde inspiration, emplissant ses poumons d'air pur.

« Foutues attaques préventives grommela le Président. J'ai horreur de ça.

— Ils ont essayé de me tuer expliqua Lindsay. Leur équipement… l'avez-vous détruit ? Pouvons-nous partir ?

— Quelque chose les a alertés, continua le Président. Nous nous trouvions au centre de lancement, avec Paolo. Pour voir comment détruire les appareils de contrôle. Agnès et Nora se sont pointées à ce moment-là. Normalement, elles auraient dû dormir. Et puis tout d'un coup, il a fait aussi noir que dans un four, au moment où…

— Tous les disjoncteurs avaient sauté, le coupa la secrétaire de l'Assemblée.

— J'ai donné l'alerte, reprit le Président. Sauf que l'on n'y voyait rien. Ils avaient l'avantage : moins nombreux, ils avaient moins de chance de se frapper mutuellement. Je me suis donc tourné vers les appareils, et j'ai glissé une lame dans les circuits. On a entendu le deuxième sénateur hurler.

— Quelque chose d'humide m'a touché au visage, fit la voix du premier juge, emplie d'une satisfaction désespérée. Il y avait du sang partout en l'air.

— Ils étaient armés, dit le Président. Je me suis emparé de ça pendant la bagarre. Sentez, chargé d'affaires.

Dans l'obscurité, le Président glissa quelque chose dans les mains de Lindsay. Un objet de la taille de la paume, un disque aplati taillé dans une pierre très dure, enroulé dans du fil tressé et partiellement gluant.

« Ils devaient les avoir collés contre leur poitrine. Ce sont des armes que l'on fait tournoyer ; on peut cogner avec, ou étrangler. Ces fils sont assez fins pour couper. Je me suis ouvert le pouce jusqu'à l'os quand je l'ai attrapé. » C'était la voix du Président.

« Où se trouve le reste des nôtres ? demanda Lindsay.

— Nous avions un plan de rechange en cas d'imprévu. Les deux députés étaient chargés du nettoyage après l'affaire Ian. Ils sont à bord du *Red Consensus,* maintenant, paré à décoller d'ici.

— Pourquoi avoir tué Ian ?

— Tué Ian ? intervint la secrétaire de l'Assemblée. Il n'y a aucune preuve. Il s'est évaporé.

— La D.M.F. rend tous les coups qu'on lui porte, fit le Président. Nous pensions pouvoir partir dans la matinée, et nous nous sommes dit, faisons-leur croire qu'il a déserté avec nous ; pas mal, non ? ajouta-t-il avec un reniflement. Le Sénat était avec nous, mais nous en avons perdu deux. Ils devraient arriver ici, où nous nous étions donné rendez-vous. Les deuxième et troisième juges sont au pillage, chargés d'embarquer ce matériel critique de leur filière humide morpho. Excellente prise pour nous. Nous avons fait nos calculs. S'emparer de la sortie. S'il le faut, sauter jusqu'au vaisseau, sans rien. Nous pourrions arriver avec de simples saignements de nez et des douleurs au ventre. Trente secondes de vide absolu. »

Un bruit de coup résonna dans le couloir. Il s'était immiscé presque imperceptiblement au milieu de la conversation, et continua, toujours faible, sur un rythme régulier – le bruit mat du plastique contre la pierre.

« Ah ! merde, dit le Président.

— J'y vais, proposa le premier juge.

— Ce n'est rien, objecta la troisième sénatrice. Un ventilateur qui s'arrête. »

Mais à ce moment-là, Lindsay entendit distinctement le tintement d'une ceinture à outils.

« Je suis parti. » Le premier juge n'ajouta rien, et Lindsay sentit le déplacement d'air lorsque le vieux mécaniste passa près de lui.

Quinze secondes environ s'écoulèrent dans l'obscurité. « Nous avons besoin de lumière, murmura la secrétaire. Je vais me servir de la scie et… »

Les coups s'arrêtèrent. Le premier juge les appela. « Je le tiens ! Ce n'est qu'un morceau de… »

Il fut interrompu par un horrible craquement.

« Juge ! » cria le Président. Ils se ruèrent à l'aveuglette dans le tunnel, se cognant et se bousculant mutuellement.

Lorsqu'ils atteignirent l'endroit, la secrétaire s'empara de la scie, et les étincelles volèrent. Un simple volet de plastique raide, collé comme un opercule au débouché d'un tunnel secondaire, était à l'origine du bruit ; un long fil en partait. L'assassin – Paolo – s'était tapi un peu plus loin dans cet embranchement, agitant le volet avec le fil. Lorsqu'il avait entendu le cri du juge, il s'était servi de son arme, une fronde. Un lourd cube de pierre – son dé à six faces – était maintenant à moitié enfoncé dans le crâne fracturé du vieux pirate.

Pendant les quelques instants où il y eut de la lumière, Lindsay aperçut la tête du cadavre, recouverte par une masse de sang, retenue autour de la blessure par la tension de surface de la peau.

« Nous pourrions partir, proposa Lindsay.

— Pas sans les nôtres, dit le Président. Et pas sans laisser celui qui a fait cela. Ils ne sont plus que cinq, maintenant.

— Quatre, le corrigea Lindsay. J'ai tué Fazil. Trois, si je peux parler à Nora.

— On n'a plus le temps de parler. Vous êtes blessé, chargé d'affaires. Restez ici et montez la garde auprès du sas. Quand vous verrez les autres, dites-leur que nous sommes partis tuer les quatre restants. »

Lindsay s'obligea à intervenir. « Si Nora se rend, monsieur le Président, j'espère que vous…

— La miséricorde, c'était son boulot. (Lindsay entendit le Président tirer le cadavre du juge.) Avez-vous une arme, chargé d'affaires ?

— Non.

— Alors prenez celle-ci. » À tâtons, il tendit à Lindsay le bras mécanique du mort. « Si l'un d'eux se pointe par ici, assommez-le avec le poing du vieux. »

Lindsay s'empara de la prothèse raidie par le câblage qui la commandait. Les autres filèrent rapidement, avec des bruits de frottement et de chocs légers, le murmure de leur peau calleuse contre la pierre. Lindsay remonta en flottant le tunnel jusqu'au sas, rebondissant d'un bord à l'autre de la paroi par les pieds et les genoux, toutes ses pensées tournées vers Nora.

La vieille femme n'avait pas voulu mourir comme ça – et c'était horrible. Si les choses s'étaient passées aussi rapidement et proprement que Kléo l'avait dit.

Nora aurait été capable de les supporter, de les endurer comme elle endurait tout. Mais dans l'obscurité, lorsqu'elle avait lancé la ceinture lestée autour du cou de la pirate et tiré, ça n'avait été ni rapide ni propre.

La vieille femme – la deuxième juge, comme l'appelaient les autres – avait un cou tout en cartilage et tendons, aussi résistant que des câbles sous la douceur apparente de la peau. Par deux fois, alors que Nora avait cru qu'elle était enfin morte, la pirate était revenue à la vie avec un horrible frisson doublé d'un halètement râpeux. Les mains de Nora étaient ensanglantées, tant la vieille femme l'avait agrippée de ses ongles éraillés. Le cadavre puait.

Nora sentait également l'odeur de sa propre sueur. Le creux de ses bras n'était plus qu'un amas d'éruptions cutanées. Elle se laissait flotter dans la salle de contrôle où régnait une obscurité absolue, les pieds encore posés sur les épaules de la morte, une extrémité de la ceinture lestée dans chaque main.

Elle n'avait pas bien combattu lorsque les pirates avaient déclenché leur attaque au moment du black-out. Elle avait frappé quelqu'un en faisant tournoyer sa bola qu'elle avait ensuite perdue dans la bagarre. Agnès s'était battue bravement, mais avait été blessée par la scie de la secrétaire ; quant à Paolo, il s'était comporté héroïquement.

Depuis la porte, Kléo murmura le mot de passe ; quelques instants plus tard, de la lumière éclairait la salle. « Je vous avais bien dit que ça marchait », lança Paolo.

Kléo tenait la chandelle synthétique à bout de bras ; le sodium à l'extrémité de la mèche continuait à crépiter au point d'ignition. Une odeur désagréable de plastique brûlé se répandit dans la salle. « J'ai emmené toutes celles que tu as fabriquées, Paolo. Tu es un garçon brillant. »

Le jeune homme hocha la tête avec fierté. « Ma chance a été plus forte en dépit de tout ce qu'il y avait d'imprévu. Et j'en ai tué deux.

— Tu as fait ces chandelles, dit Agnès. Et moi qui disais qu'elles ne fonctionneraient pas ! (Elle lui jeta un regard d'adoration.) Tu es le meilleur, Paolo. Dis-moi ce que je dois faire. »

À la lueur du lumignon. Nora vit le visage de la vieille femme morte. Elle défit la ceinture lestée et l'attacha autour de sa taille.

Elle se sentit prise d'une autre attaque de faiblesse. Ses yeux se remplirent de larmes, éprouvant une irrépressible et soudaine horreur, et des regrets de l'avoir tuée.

Tout ça à cause des drogues que lui avait données Abélard. De la folie, d'accepter cette première piqûre. S'emballer sous l'effet des aphrodisiaques avait été se rendre, non pas seulement à l'ennemi, mais aussi à ces bouffées fugaces de tentation et de doute qui se cachaient au fond d'elle-même. Tout au long de son existence, plus ses convictions avaient été éclatantes, plus ces ombres s'étaient réduites, plus elles s'étaient dissimulées.

S'il ne s'était agi que d'elle, elle n'aurait pas perdu pied. Mais il y avait l'exemple fatal des autres diplomates. Les traîtres. Jamais l'Académie n'en avait officiellement parlé, laissant les informations circuler à couvert par la rumeur et les commérages qui animaient partout les colonies morphos. Ces bruits prirent de l'ampleur à se propager ainsi dans l'ombre, grossissant jusqu'à prendre les formes les plus bizarres de l'interdit.

À ses propres yeux. Nora était devenue une criminelle : sexuellement, idéologiquement, professionnellement. Il lui était arrivé des choses dont elle n'avait osé parler à personne, même pas à Kléo. Sa famille ne savait rien de son entraînement

diplomatique, de l'ardeur qui brûlait dans tous ses muscles, des attaques subies par son visage et son cerveau et qui avaient transformé son corps en un objet étranger alors qu'elle n'avait pas seize ans.

S'il s'était agi de n'importe qui sauf d'un diplomate, elle aurait pu combattre et mourir avec la même conviction et la même sérénité dont Kléo faisait preuve. Mais elle s'était trouvée face à face avec lui, elle avait compris. Abélard n'était pas aussi brillant qu'elle, mais il avait de la résistance et il était rapide. Elle pouvait devenir comme lui. C'était la première fois qu'elle se trouvait devant une réelle alternative.

« J'ai donné la lumière ! » se vanta Paolo, qui fit tournoyer sa bola, la faisant décrire des boucles en huit, puis s'enrouler autour de son avant-bras protégé d'un rembourrage.

« J'ai joué les bons coups, même les plus tordus. J'ai battu Ian, j'ai battu Fazil, et j'en ai tué deux ! » Les franges de ses manches volèrent tandis qu'il se frappait la poitrine du poing. « Je l'ai toujours dit : embuscade, embuscade, embuscade ! » La bola accomplit un dernier tour et resta enroulée autour de son bras. Il tira la fronde de sa ceinture.

« Il faut éviter à tout prix leur fuite », dit Kléo. Son visage paraissait chaleureux et calme à la lumière de la chandelle, encadré par le diadème doré qui retenait ses cheveux. « Si les survivants réussissent à partir, d'autres viendront. Nous pouvons vivre, mes chéris. Ils sont stupides. Et divisés. Nous avons perdu deux des nôtres, eux sept des leurs. (Une brève crispation de douleur traversa son visage.) Le diplomate s'est montré rapide, mais il y a toutes les chances pour qu'il soit mort dans le tunnel de lancement. Nous pouvons déborder les autres, comme nous avons fait pour les juges.

— Où se trouvent les deux députés ? » demanda Agnès. La scie portative de la secrétaire lui avait profondément entaillé la chair au-dessus du genou gauche ; elle était pâle, mais encore pleine de combativité. « Il faut mettre aussi la main sur cette femme. Elle présente un réel danger.

— Et la filière humide ? demanda Nora. Elle va s'éventer si nous ne remettons pas le courant. Il faut absolument faire la réparation tout de suite.

— Ils sauront que nous sommes à la centrale d'énergie, observa Paolo. L'un de nous pourrait remettre le courant, et les autres attendre en embuscade ! Frapper, se retirer, frapper, se retirer !

— Il nous faut commencer par cacher les corps », dit Kléo. Elle se retourna, s'appuya des pieds contre le montant de l'entrée, et se mit à tirer sur une corde. Le troisième juge apparut, son cou ridé presque complètement cisaillé par le fin garrot d'acier de Kléo. À sa ceinture, pendaient des flacons pleins du liquide volé dans les conteneurs de la filière humide. Comme la deuxième juge, il avait été pris la main dans le sac. Paolo détacha un panneau de camouflage en plastique qui donnait sur une alcôve secrète, dans la salle de lancement. À l'intérieur, flottaient déjà les cadavres des premier et deuxième sénateurs, tués par Agnès et Paolo. Ils poussèrent les autres morts dedans, ne les touchant qu'avec répugnance. « Ils finiront par les découvrir, remarqua Agnès. À l'odeur. » Elle éternua violemment.

« Ils penseront que c'est leur propre odeur », dit Paolo en remettant soigneusement en place le faux mur, pas plus épais qu'une pellicule de plastique.

« Maintenant, au tokamak, lança Kléo. Je prends les chandelles. Agnès, tu pars en éclaireur.

— Très bien, répondit la jeune femme, qui enleva aussitôt le lourd filet qui retenait ses cheveux et sa blouse. En quelques points lâches, elle les attacha l'un à l'autre ; gonflés par l'absence de pesanteur, les deux vêtements, dans la pénombre, pouvaient donner l'impression d'une silhouette humaine. Elle se glissa dans l'étroit tunnel, poussant devant elle son leurre à bout de bras.

Les autres la suivirent, Nora se mettant en arrière-garde.

À chaque intersection, le petit groupe faisait halte, tendait l'oreille, humait l'air. Agnès poussait ensuite ses vêtements devant elle, puis jetait un rapide coup d'œil par l'ouverture. Kléo lui passait la chandelle, et elle vérifiait l'absence d'ennemis en embuscade.

Alors qu'ils approchaient de la centrale électrique, Agnès éternua une nouvelle fois bruyamment. Au bout de quelques

instants, Nora elle-même pouvait sentir l'odeur : une épouvantable puanteur étrangère. « Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-elle à l'intention de Kléo, juste devant elle.

— Le feu, je crois. De la fumée. (Le ton de voix de Kléo était sinistre.) La trans-formée n'est pas une idiote. Elle a dû nous précéder au tokamak.

— Regardez ! » fit Agnès, retenant de justesse sa voix. Du couloir qui partait sur leur gauche, arrivait une fine volute grise qui ondulait à la lueur de la chandelle. La jeune fille passa les doigts dedans, et la fumée se scinda en flocons plus petits. Elle se mit à tousser sèchement, et se plaqua contre le mur, sa poitrine nue se soulevant en silence.

Kléo éteignit la chandelle. Dans l'obscurité, ils aperçurent au bout d'un instant une faible lueur qui se réfléchissait le long des virages et des courbes de la pierre lisse du tunnel.

« Le feu », répéta Kléo – avec, pour la première fois, remarqua Nora, une intonation de peur dans la voix. « Je passe en tête.

— Non ! » Agnès vint appuyer ses lèvres contre l'oreille de leur chef et murmura rapidement quelque chose. Les deux femmes s'embrassèrent, et la plus jeune se faufila dans le boyau, laissant ses vêtements derrière elle et s'écrasant contre les parois. Lorsque Nora s'y engagea à son tour, elle sentit l'odeur de la sueur refroidie laissée par Agnès contre la pierre.

Elle-même surveillait leurs arrières et restait sur ses gardes. Où pouvait donc être Abélard ? Il n'est pas mort, se disait-elle. Si seulement il se trouvait ici en ce moment, avec son inépuisable faconde et ses yeux gris brillants d'animal bien décidé à survivre…

Un *clac !* soudain et bruyant se répercuta en écho dans la galerie. Une seconde passa, Agnès poussa un hurlement, et l'air se remplit de la puanteur métallique agressive de l'acide. Il y eut des cris de douleur et de haine, et le jappement de la fronde de Paolo. Les muscles du dos et des épaules de Nora se contractèrent avec une telle brutalité qu'elle frôla la crampe et que c'est en hurlant qu'elle fonça la tête la première dans le tunnel, assourdie par ses propres cris.

La fausse Reconfigurée – la première députée – tourbillonnait dans la lueur rouge du feu, en train de frapper Agnès au visage avec l'embout de son arme, un soufflet. L'air était rempli de globules volants d'acide corrosif, pris dans un réservoir de la filière humide. De la fumée montait de la poitrine nue d'Agnès. Sur un côté, Kléo était en train de s'empoigner avec la deuxième députée, dont le bras avait été cassé par la fronde de Paolo. Ce dernier s'apprêtait à tirer une nouvelle pierre d'un sac qu'il avait à la ceinture.

Nora s'empara de la ceinture lestée, toujours autour de sa taille, qui se détacha avec un sifflement soyeux, et se propulsa sur l'ennemie morpho. Celle-ci la vit arriver. Elle passa une jambe autour du cou d'Agnès, l'écrasant de toutes ses forces, et tendit les bras pour attraper Nora, après avoir fait demi-tour sur elle-même.

Nora lança la ceinture lestée au visage de la femme, qui s'en saisit et ne put retenir un sourire de ses dents mal rangées ; puis elle avança une main vers le visage de Nora, les deux doigts écartés pour lui crever les yeux. Nora put l'éviter, mais les ongles vinrent labourer sa joue ; elle porta un coup de pied, manqua son but, recommença avec l'autre jambe, puis sentit une douleur atroce quand la pirate, mieux entraînée à combattre, enfonça ses doigts dans la jointure du genou. Elle avait de la force, une force que cachait sa douceur apparente de Reconfigurée. D'une main tâtonnante, Nora prit la ceinture par son autre extrémité, et en frappa la joue de la première députée : celle-ci sourit et la jeune femme sentit quelque chose se rompre dans son genou, tandis que sa rotule devenait lâche et flottante. Puis soudain, du sang gicla sur elle ; Paolo venait de fracasser la mâchoire de la femme d'un coup de fronde.

Pleine de sang, sa bouche pendait, inerte, et la femme pirate se mit à combattre avec un sursaut d'énergie dû au désespoir. Son talon vint s'enfoncer brutalement dans le plexus solaire de Nora, où elle prit appui pour se lancer sur Paolo. Mais celui-ci était prêt : sortie de nulle part, sa bola se mit à tournoyer et s'abattit avec la force d'une hachette, arrachant l'oreille de la femme et s'enfonçant profondément dans la clavicule. Elle vacilla, et Paolo en profita pour la jeter contre la paroi.

La tête de la première députée se rompit avec un craquement contre la pierre, tandis que Paolo, qui l'avait suivie, venait l'achever en l'étranglant de la corde de la bola. Derrière lui. Kléo et l'autre femme luttaient, suspendues en l'air, la pirate agitant ses jambes et son bras brisé, tandis que les pouces crispés de Kléo restaient fichés sans fléchir dans sa gorge.

Le souffle coupé par le coup de pied, Nora essayait de retrouver sa respiration ; toute sa cage thoracique s'était trouvée brutalement prise d'une crampe qui rayonnait partout en elle. Elle réussit à avaler une première bouffée d'air enfumé, expira en sifflant, respira de nouveau, et eut l'impression que ses poumons se remplissaient de plomb fondu. Agnès mourut sous ses yeux, la peau fumant sous l'effet de l'aspersion d'acide.

Paolo en avait terminé avec la femme morpho. La deuxième femme était morte, mais Kléo continuait à l'étrangler ; Paolo donna un coup de bola sur la nuque du cadavre et Kléo le relâcha, arrachant ses mains raidies de leur prise. Elle se mit à les frotter l'une contre l'autre comme si elle se passait une lotion, en respirant fort. « Éteignez ce feu », réussit-elle à articuler.

Avec précaution, Paolo s'approcha de la masse dégoulinante faite d'un mélange d'herbe sèche et de plastique d'où montaient encore des flammes. Il se débarrassa de sa lourde blouse, percée de trous minuscules dus à la projection d'acide, et la jeta sur le feu comme s'il faisait prisonnier un animal dangereux. Puis il la piétina rageusement, et l'obscurité devint totale. Kléo cracha sur la pointe de sodium d'une autre chandelle, qui prit feu en crépitant.

« C'est mauvais, dit-elle. Je suis blessée. Et toi Nora ? »

Nora regarda sa jambe et la tâta. Sous la peau, la rotule se promenait anormalement. Elle n'en souffrait pas encore, se sentant prise d'une sorte d'engourdissement dû au choc. « Mon genou, dit-elle dans une toux. Elle a tué Agnès.

— Il n'en reste plus que trois ; la secrétaire, son homme, et la troisième sénatrice. Nous les tenons. Mes pauvres enfants chéris… » En disant ces mots, Kléo jeta ses bras autour du cou de Paolo, qui se raidit sur le coup mais ne tarda pas à se laisser

aller, nichant sa tête au creux de l'épaule de celle qui était comme sa mère.

« Je vais mettre en route la centrale électrique », dit Nora en se propulsant jusqu'au panneau mural où elle enfonça les relais de la séquence préliminaire.

« Paolo et moi allons couvrir l'entrée de la salle ; toi, Nora, tu te rendras à la salle de radio. Alerte le Conseil et fais un rapport. Nous nous regrouperons là-bas. » Kléo tendit la chandelle à Nora et s'éloigna.

La jeune femme ficha le lumignon au-dessus de la console de contrôle du tokamak, et enclencha la première phase. Une lueur bleuâtre se diffusa à travers le bouclier protecteur polarisé, cependant que les champs magnétiques se mettaient en place dans la chambre. Le tokamak se mit à clignoter avec difficulté tandis qu'il accélérait seul jusqu'aux vitesses de fusion. Une lumière à l'éclat solaire se mit à briller dans le jaune comme les flots d'ions entraient en collision et brûlaient ; le champ se stabilisa, et d'un seul coup tous les éclairages revinrent.

La tenant avec précaution, Nora moucha la chandelle en l'écrasant contre la paroi.

Avec un geste insouciant, Paolo se frotta les mains, aux endroits où les gouttes d'acide l'avaient atteint. « Je suis le meilleur, Nora, lança-t-il. Je fais partie des un pour cent destinés à survivre.

— Je le sais, Paolo.

— Je ne vous oublierai pas, pourtant. Aucun de vous. Je t'aime. Nora. Je voulais te le dire une dernière fois.

— C'est un privilège que de survivre dans tes souvenirs, Paolo.

— Adieu, Nora.

— Si j'ai jamais eu de la chance, qu'elle t'appartienne, maintenant. »

Le jeune homme sourit, brandissant sa fronde.

Nora partit. Elle glissa le plus rapidement possible dans les tunnels, gênée par sa jambe raide ; les vagues de douleur qui en montaient crispaient tous ses autres muscles. Sans son crabe épinier, elle n'avait plus moyen de lutter contre les crampes.

Les pirates étaient passés par la salle de transmissions. Dans l'obscurité, ils avaient sauvagement fracassé tout ce qu'ils avaient pu. Les appareils avaient été mis en pièces à la scie ; on avait arraché le dessus de la console de commande, qui gisait dans un coin.

Un fluide s'écoulait du cadran à cristaux liquides. Tirant un fil et une aiguille de son filet à cheveux, Nora recousit la fuite de l'écran. L'unité centrale fonctionnait cependant toujours, et les signaux arrivaient des paraboliques placés à l'extérieur. Mais les programmes de décryptage étaient morts, et les retransmissions du Conseil des Anneaux réduites à du charabia.

Elle passa sur une fréquence générale qui transmettait de la propagande ; l'écran de télévision marchait encore, quoique l'image fût brouillée autour des points.

L'image arriva tout d'un coup : le monde extérieur. Bien peu de chose, à vrai dire, rien que des mots et des images, des lignes sur un écran. Du doigt elle tâta doucement son genou dont les élancements la brûlaient.

Elle n'arrivait pas à croire ce que les visages sur l'écran lui disaient, non plus que les images qui s'y formaient. On aurait dit que la petite lucarne, pendant sa période d'obscurité, s'était mise à fermenter, et que le monde qui était derrière moussait comme de la bière ; un stupéfiant triomphe se lisait sur les visages des politiciens morphos.

Elle contemplait l'écran, fascinée. Choquantes déclarations publiques des dirigeants mécanistes : hommes brisés, femmes effrayées, tous perdus sans leurs systèmes et leurs procédures routinières. Le blindage mécaniste de plans et de contrôle des incidents était tombé comme une croûte desséchée, laissant à nu la chair fragile de leur humanité. Ils bredouillaient, cherchaient désespérément à reprendre le contrôle, se contredisant mutuellement. Certains arboraient des sourires figés boulonnés au bistouri, d'autres, les yeux embrumés, semblaient en proie à un élan mystique tardif, faisaient des gestes vagues, et souriaient comme des bébés.

Puis ce furent les doyens du complexe académico-militaire morpho : les hommes de la Sécurité au visage lisse, l'air dégagé, triomphant, encore trop jubilant du fait du coup fantastique

qu'ils venaient de réussir pour montrer cette suspicion inhérente à leur fonction. Puis arriva l'intelligentsia, étourdie par la puissance potentielle de l'événement, en pleine spéculation sauvage, son objectivité traditionnelle réduite à néant.

C'est alors qu'elle en vit un. Puis d'autres, une douzaine. Ils étaient titanesques Leurs jambes avaient déjà la taille d'un homme : énorme masse musculaire aux tendons saillants sous une peau ondulée à l'aspect poli et glissant. Des écailles, en fait : sous leurs vêtements, des sortes de jupes scintillantes de perles, ils avaient une peau brune et écailleuse. Leur puissante poitrine était nue, et leur sternum saillant était comme une quille de bateau. Comparés à leurs jambes en troncs d'arbre et à leur queue droite et massive, leurs bras paraissaient longs et minces ; ils se terminaient par des doigts courts et spatulés, et leur pouce s'articulait de façon étrange. Leur tête, de la taille d'un torse d'homme, était fendue d'un sourire béant, comme une caverne qui exhibait des rangées de dents plates grandes comme des pouces. Ils ne semblaient pas posséder d'oreilles et leurs globes oculaires noirs, de la taille d'un poing, étaient protégés par des paupières en lause et des membranes nictitantes grisâtres. Des plissements nervurés iridescents descendaient en drapé le long de leur nuque.

Des personnes leur parlaient, dont certaines tenaient des caméras : des Morphos. Ils paraissaient tout courbés de frayeur devant les extraterrestres ; le dos ployé, ils glissaient servilement de l'un à l'autre, comme s'ils rampaient. La gravité, se rendit tout d'un coup compte Nora ; les visiteurs vivaient dans une gravité élevée.

Ils étaient bien réels ! Ils se déplaçaient avec une grâce détendue et pesante. Certains tenaient des porte-papiers, tandis que d'autres parlaient, laissant voir une langue fuselée semblable à celle d'un oiseau et longue comme un avant-bras.

Par leur seule taille, ils étaient les maîtres des événements. Il n'y avait rien d'officiel dans leur attitude, pas de mise en scène ; même le commentaire solennel n'arrivait pas à cacher la nature profonde de la rencontre : les extraterrestres ne se montraient ni apeurés ni même impressionnés ; pas de fanfaronnades, pas

de mystique. Ils étaient pragmatiques, comme des inspecteurs des impôts.

Paolo fit brusquement irruption, le regard fou, ses longs cheveux collés en mèches par du sang coagulé. « Vite, lança-t-il, ils sont sur mes talons ! (Il regarda autour de lui.) Passe-moi le couvercle de console !

— C'est terminé, Paolo !

— Pas encore ! » Il s'empara du gros panneau qui flottait à mi-hauteur et le catapulta à travers la salle, un écheveau de câbles traînant derrière ; il alla heurter avec violence l'entrée du tunnel, devant laquelle il constituait une barricade sommaire. Prenant vivement un tube d'époxy à sa ceinture, Paolo entreprit de coller la partie de la console en contact avec la pierre.

Il restait une ouverture sur un côté ; il sortit sa fronde et tira une bille dans l'axe du tunnel. Il y eut un hurlement distant. Passant la tête par l'ouverture, le jeune homme partit d'un rire hystérique.

« La télévision, Paolo ! Des nouvelles du Conseil ! Le siège est terminé !

— Le siège ? » répondit-il en se retournant un instant pour lui jeter un coup d'œil. « Qu'est-ce que nous en avons à foutre en ce moment ?

— Le siège, la guerre ! Il n'y a jamais eu de guerre, c'est la nouvelle ligne du parti. C'était simplement une question de malentendus. Des situations de blocage. »

Paolo l'ignora, se concentra à nouveau sur le tunnel et prépara une nouvelle bille pour sa fronde. « Nous n'avons jamais été des soldats, reprit Nora. Jamais personne n'a essayé de tuer personne. La race humaine est paisible, Paolo, les hommes ne sont que de… bons partenaires commerciaux. Les extraterrestres sont ici, Paolo, les extraterrestres !

— Ô Seigneur ! gémit-il, il ne m'en reste plus que deux à tuer, c'est tout, et j'ai déjà amoché la femme. Commence par m'aider à en finir avec eux, tu pourras ensuite me raconter tout ce que tu voudras. » Il s'appuya de l'épaule contre le panneau, attendant que l'époxy prenne.

Nora vint se placer au-dessus de lui, et profita d'une ouverture dans la console pour crier : « Monsieur le Président !

Ici la diplomate ! Je demande que nous entamions des pourparlers ! »

Il y eut quelques longs instants de silence. Puis : « Espèce de salope cinglée ! Sors d'ici et crève !

— C'est terminé, monsieur le Président ! Le siège est levé ! Tout le Système est en paix, vous comprenez ? Les extraterrestres, monsieur le Président ! Les extraterrestres sont arrivés. Cela fait plusieurs jours qu'ils sont là !

— Ben voyons ! fit le Président en éclatant de rire. Sors donc de là, ma poulette. Mais pour commencer, envoie-nous donc d'abord ce petit branleur avec sa fronde. » Puis elle entendit le soudain gémissement de la scie.

Avec un ricanement, Paolo la repoussa de côté et tira dans le tunnel. Ils entendirent une demi-douzaine de claquements secs, comme la bille ricochait le long des parois. Le Président eut un croassement de triomphe. « Nous allons vous bouffer, gronda-t-il du ton le plus sérieux. Nous allons bouffer vos cochonneries de foie. (Il baissa la voix.) Sortez-les-moi de là, chargé d'affaires ! »

Rassemblant toutes ses forces, Nora bouscula à son tour Paolo et se mit à hurler de toutes ses forces. « Abélard ! Abélard ! C'est vrai ! Je le jure par tout ce qu'il y a entre nous ! Vous n'êtes pas stupide, Abélard, laissez-nous vivre ! Je veux vivre… »

La muselant d'une main, Paolo essaya de l'arracher à la barricade ; mais elle s'y accrochait fermement, fouillant le tunnel des yeux. Elle aperçut une forme blanche qui s'y avançait en dérivant. Une tenue spatiale. Pas une tenue des Mavridès, mais l'une de celles du *Red Consensus,* protégée de plaques de blindage.

Contre cette véritable armure, la fronde de Paolo était impuissante. « Nous y sommes, murmura Paolo ; c'est l'heure de vérité. » Il relâcha Nora, et tira de sa blouse une vessie plate pleine de liquide. Il enroula sommairement la vessie autour de la chandelle, l'attachant à l'aide de l'une des longues franges de sa manche, puis il leva la bombe. « Et maintenant, je les incinère. »

Nora lança sa ceinture lestée autour du cou du jeune homme, lui enfonça son bon genou dans les reins et se mit à tirez sauvagement. Paolo émit un son de tuyau brisé, et s'éloigna de l'entrée d'un coup de pied, les doigts accrochés à la ceinture. Il était fort ; il était celui qui connaissait la chance.

Nora tira encore plus fort. Abélard était vivant ; cette seule idée lui redonnait de la vigueur. Elle tirait, mais Paolo retenait le garrot avec autant d'énergie. Ses poings étaient à tel point crispés autour du tissu grisâtre de la ceinture, que du sang s'égouttait de ses paumes, à l'endroit où ses ongles s'y étaient enfoncés, formant de petites plaies en forme de croissants.

Des hurlements montèrent de l'autre extrémité du tunnel. Accompagnés du bruit caractéristique de la scie portative.

Et maintenant, le point noueux qui lui durcissait les épaules s'était répandu jusque dans ses bras : Paolo luttait contre des muscles trempés comme de l'acier. Dans le brusque silence qui suivit, il n'y eut pas le moindre bruit de respiration. Les bords plissés de la ceinture avaient complètement disparu dans son cou. Il était mort, tirant toujours.

Nora relâcha les extrémités du garrot, les doigts gourds. Paolo tournoya lentement dans l'apesanteur, le visage noirci, les bras toujours contractés dans la même position ; on aurait dit qu'il s'était étranglé lui-même.

Une main recouverte d'un gantelet et dégoulinante de sang fit son apparition dans l'ouverture en croissant laissée par la barricade. Il y eut un bourdonnement étouffe en provenance de la tenue spatiale ; il essayait de parler.

Elle se précipita vers lui. Il passa la tête par l'ouverture et cria à l'intérieur du casque. « Morts. Ils sont tous morts !

— Enlevez votre casque ! »

Il eut un mouvement pour indiquer son épaule droite. « Mon bras ! » dit-il.

Passant une main sous le rebord, elle l'aida à dévisser le casque. Il s'ouvrit avec un petit bruit sec de décompression, et l'habituelle odeur nauséabonde de son corps la submergea brusquement ; il avait des écailles de sang à demi séchées aux narines et dans le creux de l'une de ses oreilles. Il avait dû subir un effet de décompression.

D'une main prudente, elle caressa sa joue couverte de sueur. « Nous sommes en vie, n'est-ce pas, nous sommes bien en vie…

— Ils étaient décidés à vous tuer, dit-il. Je ne pouvais pas les laisser faire.

— Comme moi », répondit-elle avec un regard pour le cadavre de Paolo. « Ce fut comme un suicide de le tuer. J'ai l'impression d'être à demi morte.

— Non. Nous sommes l'un à l'autre, Nora. Dis-moi que c'est vrai.

— Oui, c'est vrai. » Elle vint presser son visage contre le sien, les yeux fermés. Il l'embrassa, et elle eut dans la bouche le goût salé de son sang.

Rien n'avait échappé à la destruction. Kléo avait eu le temps de terminer son travail. Elle s'était glissée à l'extérieur dans une tenue spatiale, et avait barbouillé tout l'intérieur du *Red Consensus* d'un poison de contact poisseux.

Mais Lindsay l'avait précédée sur place : d'un bond, il avait franchi le fossé de l'espace nu, se mettant lui-même en décompression, afin de récupérer l'une des tenues spatiales blindées. Il avait surpris Kléo dans la salle de contrôle du vaisseau. Dans sa tenue fragile, elle n'avait aucune chance en face de lui ; il avait déchiré l'enveloppe de plastique, et elle était morte, empoisonnée.

Le robot de la famille lui-même avait souffert. Les deux députés l'avaient littéralement lobotomisé lorsqu'ils étaient passés par l'atelier des leurres. Les opérations se poursuivaient à une vitesse vertigineuse sur la rampe de lancement, le robot dépouillé de toute mémoire chargeant tonne après tonne de minerai de carbone dans la filière humide bourrée jusqu'à la gueule, qui ne cessait de vomir son produit. Une masse écumeuse de plastique s'écoulait dans l'anneau de lancement, lui-même endommagé définitivement par le culot de lancement. Mais ce n'était pas le plus critique de leurs problèmes.

Le pire de tous était en effet la septicémie. Les organismes microscopiques venus du Zaibatsu avaient eu des effets désastreux sur les biosystèmes délicats d'ESAIRS XII. Cinq

semaines à peine après le massacre, le jardin de Kléo n'était plus qu'une masse végétale lépreuse.

Les floraisons délicates des cultures morphos se couvraient de mildiou et se recroquevillaient au contact de l'humanité brute. La végétation adoptait des formes étranges et se contorsionnait dans sa souffrance, donnant des tiges en tire-bouchons criblées des piqûres de la maladie, une croissance morbide. Lindsay rendait visite tous les jours au jardin, mais sa seule présence accélérait le processus de décomposition. L'endroit dégageait de plus en plus la même odeur que le Zaibatsu, et une puanteur nostalgique venait lui brûler les poumons.

Il avait emmené cette puanteur avec lui ; aussi vite qu'il irait, il traînerait toujours derrière lui ce fatal remous de son passé.

Pas plus que lui, Nora ne pourrait jamais s'en débarrasser. Ce n'était pas une simple question de contagion, ou le problème de son bras infirme. Pas plus que des galaxies d'éruptions qui laissaient Nora défigurée pendant des jours, recouvrant sa peau parfaite de croûtes sans entamer son inébranlable stoïcisme. Cela remontait à l'entraînement qu'ils avaient tous les deux poursuivi, aux dégâts que celui-ci leur avait fait subir. Tout cela les rendait partenaires, et Lindsay prit conscience que c'était la chose la plus merveilleuse que la vie lui ait jamais donnée.

Voir le robot poursuivre son travail le faisait penser à la mort. Infatigable, sans jamais s'arrêter, il chargeait le minerai dans les boyaux distendus des appareils à fabriquer les leurres. Lorsque serait venue pour eux l'heure de la suffocation, cette machine poursuivrait indéfiniment sa tâche, hyperactive, parodiant la vie. Il aurait pu l'arrêter, mais il éprouvait une sorte de fraternité pour elle ; son opiniâtreté sans faille avait le don de le mettre de bonne humeur. Et le fait qu'elle déversait des tonnes de matière écumeuse dans l'anneau de lancement, le rendant inutilisable, signifiait que les pirates avaient gagné. Il n'aurait pas supporté de leur dérober cette inutile victoire.

Au fur et à mesure que l'air devenait de moins en moins respirable, ils étaient obligés de battre en retraite et de sceller les tunnels derrière eux. Ils se réfugièrent auprès des derniers jardins industriels en état de marche, respirant à petites

bouffées l'air parfumé de foin, faisant l'amour et essayant de se soigner mutuellement.

Grâce à Nora, il retrouva le mode de vie morpho, avec ses subtilités, ses allusions, son douloureux éclat. Et lentement, les angles les plus vifs de la jeune femme s'émoussèrent à son contact. Elle perdit ses manies les plus désagréables, les choses nouées en elle se détendirent et le niveau insupportable de son stress s'atténua.

Ils arrêtèrent la centrale électrique ; en se refroidissant, les tunnels ralentissaient la progression de la dégénérescence. Ils se serraient l'un contre l'autre pour dormir afin d'avoir plus chaud, enroulés dans un suaire grand comme un tapis que Nora ne pouvait s'empêcher de couvrir de broderies.

Elle ne lâcherait jamais. Il y avait en elle un noyau dur doué d'une énergie anormale avec lequel Lindsay ne pouvait se mesurer. Elle avait travaillé pendant des jours sur le matériel radio, tout en sachant que ses efforts pour le réparer seraient inutiles.

Les services de sécurité du Conseil des Anneaux avaient fini par cesser d'émettre. Leurs avant-postes militaires constituaient un embarras. Les mécanistes les faisaient évacuer les uns après les autres, et assuraient le rapatriement de leurs équipages morphos vers le Conseil des Anneaux avec une exquise courtoisie diplomatique. Il n'y avait jamais eu de guerre ; personne n'avait combattu. Les Cartels indemnisaient leur clientèle de pirates et s'efforçaient de la calmer.

C'était ce qui les aurait attendus si seulement ils avaient pu élever la voix. Mais leurs émetteurs étaient détruits ; les circuits étaient irremplaçables, et aucun des deux n'était un spécialiste en radio.

Lindsay avait accepté la perspective de la mort. Personne ne se mettrait à les chercher ; on supposerait certainement l'avant-poste détruit. Quelqu'un viendrait peut-être un jour vérifier, en fin de compte, mais pas avant des années.

Une nuit, après qu'ils avaient fait l'amour, Lindsay était resté éveillé et jouait avec le bras mécanique du pirate mort. L'objet le fascinait et le consolait ; en mourant jeune, se disait-il, au moins échapperait-il à cela. Son propre bras droit était devenu

pratiquement insensible. Les nerfs avaient inexorablement poursuivi leur détérioration depuis l'incident du canon à particules, et les blessures qu'il avait reçues pendant la bataille n'avaient fait qu'accélérer le processus.

« Ces foutus canons, fit-il tout haut. Quelqu'un finira bien par tomber sur ESAIRS, un jour. On devrait les détruire complètement, pour montrer à l'univers que nous étions des gens décents. Je le ferais bien, mais les toucher me fait horreur. »

Nora somnolait. « Qu'est-ce que ça peut faire, de toute façon ? Ils ne marchent pas.

— Bien sûr, ils sont désarmés. (L'une de ses réussites comme diplomate.) Mais on pourrait les réarmer ; ils ont quelque chose de diabolique, chérie. Il faudrait les mettre en pièces.

— Si tu trouves ça tellement important…, fit-elle en ouvrant les yeux. Et au fait, Abélard, pourquoi ne pas en faire tirer un ?

— Non, fit-il aussitôt.

— Pourquoi ne pas détruire le *Red Consensus* avec le canon à particules ? Ça se verrait de loin.

— On verrait quoi ? Que nous sommes des criminels ?

— Il n'y a pas si longtemps, on aurait simplement parlé de pirates morts, un événement comme un autre. Mais à l'heure actuelle, ça peut créer un scandale. Il faudra que quelqu'un vienne nous neutraliser – pour s'assurer que la chose ne se reproduira pas.

— Tu risquerais de faire s'effondrer cette façade de paix qu'ils exhibent devant les extraterrestres ? Pour simplement avoir une petite chance d'être secourue ? Par le feu, imagine un peu ce qu'ils nous feront en arrivant !

— Quoi ? Nous tuer ? Mais nous sommes déjà morts, de toute façon. Je veux que nous vivions.

— Comme des criminels ? Méprisés de tous ?

— Cela n'aurait rien de nouveau pour moi, fit Nora avec un sourire amer.

— Non. Nora. Il y a des limites. »

Elle le caressa un instant. « Je comprends. »

Deux nuits plus tard, il s'éveilla avec un frisson de terreur, tandis qu'un ébranlement secouait l'astéroïde. Il pensa tout d'abord à une collision avec un météore, un événement improbable mais terrifiant. Il tendit l'oreille, s'attendant à entendre le sifflement de l'air qui s'échappait, mais les tunnels restaient silencieux.

C'est quand il vit le visage de Nora qu'il comprit la vérité. « Tu as fait tirer le canon. »

La jeune femme paraissait secouée. « J'ai largué le *Red Consensus* avant de l'abattre. Je suis allée à l'extérieur. Il s'y passe quelque chose de bizarre, Abélard. Le plastique est sorti par l'évent de l'anneau de lancement ; il avance dans l'espace.

— Je ne veux pas en entendre parler.

— Il fallait que je le fasse. Pour nous. Pardonne-moi, mon chéri. Je jure de ne plus jamais te tromper. »

Lindsay médita pendant quelques instants. « Penses-tu qu'ils viendront ?

— C'était une chance à courir ; je ne voulais pas la laisser échapper. »

Elle avait parlé presque distraitement ; au bout d'un instant, elle reprit : « Des tonnes de plastique, qui sortent comme d'un tube de dentifrice. Comme un ver gigantesque.

— Un accident, dit Lindsay. Nous n'aurons qu'à dire que c'était un accident.

— Je vais démolir ce canon, maintenant. » Elle le regarda avec une expression coupable.

« Ce qui est fait est fait, répondit-il avec un sourire triste, en lui tendant la main. Attendons. »

Esairs XII : 17-7-17

Quelque part au milieu de ses rêves, Lindsay entendit un martèlement répété. Comme toujours, c'est Nora qui se réveilla la première, immédiatement en état d'alerte. « Il y a du bruit, Abélard. »

Laborieusement, Lindsay s'arracha au sommeil, les paupières gonflées. « Qu'est-ce que c'est ? Dépression ? »

Elle se glissa hors des draps, se détachant de lui d'une poussée de son pied nu. Elle brancha l'éclairage. « Lève-toi, mon chéri. Quoi que ce soit, nous devons y aller, bille en tête. »

Lindsay n'était pas convaincu que c'était la manière dont il aurait aimé rencontrer la mort, mais il tenait à l'accompagner. Il enfila un pantalon à lacets et un poncho.

« Il n'y a pas de courant d'air », remarqua-t-elle tandis qu'il se débattait avec la complexité d'un nœud morpho. « Il n'y a pas eu décompression.

— Alors ce sont des sauveteurs ! Les mécanistes ! »

Ils se précipitèrent jusqu'au sas d'entrée par les tunnels obscurs.

L'un de leurs sauveteurs – il devait être particulièrement courageux – avait réussi à introduire son imposante masse à travers l'écoutille jusque dans la salle de chargement. Il était en train de détacher quelque chose, minutieusement, des énormes orteils, semblables à des pattes d'oiseau, qui formaient les pieds de sa tenue spatiale, lorsque Lindsay passa une tête dans l'entrée de la salle, clignant des yeux et les abritant de la main.

Une puissante torche électrique était fixée sur l'arête nasale qui dépassait du casque de l'extraterrestre. Il en émanait une lumière aussi vive que celle d'un arc à souder : violente, d'un bleu électrique fortement nuancé d'ultraviolet. La tenue spatiale était brun et gris, parsemée de points de raccords, avec des soufflets en accordéon à la hauteur des articulations de l'extraterrestre.

Le faisceau de la lampe les balaya, et Lindsay dut fermer les yeux. « Vous pouvez m'appeler enseigne », fit l'extraterrestre en anglais simplifié. Avec courtoisie, il s'aligna sur leur axe vertical, une main au-dessus de la tête pour avancer en s'appuyant au plafond.

Lindsay prit Nora par le bras. « Je m'appelle Abélard, dit-il. Et voici Nora.

— Enchanté. Nous aimerions discuter de cette propriété. » L'extraterrestre mit la main dans une poche latérale, et en relira quelque chose comme un morceau de tissu. Il le secoua avec un mouvement d'une vivacité d'oiseau, et il se transforma en écran de télévision, qu'il appuya au mur. Regardant attentivement.

Lindsay ne vit pas de lignes : l'image était formée par des millions d'hexagones de couleur minuscules.

Elle représentait ESAIRS XII. Sortant de l'anneau de lancement, on voyait un tube de plastique mousseux de près d'un demi-kilomètre de long, torsadé, se terminant par une protubérance rugueuse. Avec un choc – qu'il contrôla instantanément – Lindsay comprit qu'il s'agissait de la tête en pierre de Paolo, nettement sertie dans les débris en pétales du culot de lancement, lui-même délicatement pris dans la fuite de plastique, qui, sous la pression, s'était déployée, selon un arc hélicoïdal.

« Je vois, dit Lindsay.

— Êtes-vous l'artiste ?

— Oui », répondit-il, avec un geste vers l'écran. « Vous remarquerez les subtiles nuances ombrées là où notre dernier tir a noirci la sculpture.

— Nous avons remarqué l'explosion ; c'est une technique artistique inhabituelle.

— Nous sommes inhabituels, répliqua Lindsay. Uniques.

— Je l'admets, fit poliment l'extraterrestre. Nous ne rencontrons que rarement des œuvres sur une telle échelle. Accepteriez-vous une négociation en vue de son achat ? »

Lindsay eut un sourire. « Je vous écoute. »

DEUXIÈME PARTIE

Anarchie & Communautarisme

Chapitre 5

C'est par à-coups et au prix de nombreux faux départs que le monde entra dans un nouvel âge. Les Étrangers acceptèrent avec bonhomie la mystique semi-divine dont ils faisaient l'objet. Une ferveur millénariste balaya tout le Système, la Détente devint à la mode. Pour la première fois, les hommes commencèrent à parler de la Schismatrice – du système solaire posthumain, unifié dans sa diversité, avec pour règle la tolérance, et auquel chaque faction pouvait participer.

Les Étrangers – qui se baptisaient eux-mêmes les Investisseurs – paraissaient disposer de pouvoirs illimités. Ils étaient d'une extrême antiquité, tellement anciens qu'ils n'avaient même plus le souvenir de traditions d'avant l'ère des vols stellaires. Leurs puissants vaisseaux spatiaux parcouraient un domaine économique immense, et ils avaient établi des échanges commerciaux avec dix-neuf autres races intelligentes. Ils disposaient manifestement de technologies d'une telle capacité que, s'ils l'avaient voulu, ils auraient pu détruire cent fois le minuscule système humain. L'humanité se félicitait que les Étrangers parussent dans des dispositions aussi affablement sereines. Les produits qu'ils proposaient étaient presque tous inoffensifs ; il s'agissait souvent d'œuvres d'art d'un immense intérêt académique, mais aux applications pratiques des plus limitées.

Les richesses de l'humanité affluaient dans les coffres des Étrangers. Des ambassades réduites se rendirent dans les étoiles à bord des vaisseaux des Investisseurs. Elles ne donnèrent pas grand-chose et restèrent rarissimes, car les prix demandés par les Étrangers pour le transport étaient littéralement astronomiques.

Les Investisseurs négociaient les richesses qu'ils tiraient de l'économie humaine ; ils achetaient des parts dans les

entreprises du Système. Il leur suffisait d'une seule nouveauté technologique tirée de leurs réserves pour transformer une industrie en déconfiture en une source de bénéfices substantiels. Les divers groupes de pression se livraient à une lutte sans merci pour obtenir leurs faveurs. Quant aux mondes qui refusaient de coopérer, ils ne tardaient pas à apprendre à leurs dépens à quelle vitesse ils se trouvaient dépassés et rendus caducs.

Grâce à cette *Pax Aliéna,* le commerce devint florissant. La guerre ouverte devint de la dernière vulgarité, et se trouva remplacée par une épidémie d'espionnage industriel soigneusement dissimulée sous des formes courtoises. Avec chaque année qui passait, l'âge d'or semblait plus que jamais à portée de la main. Et les années passaient, passaient ainsi.

Goldreich-Tremaine : 3-4-'37

Lindsay aimait la foule. Elle emplissait l'air autour de lui : vestes multicolores où bouillonnaient rubans et laçages, jambes gainées de bas à motifs, pieds glissés dans des chaussons moulant les orteils comme des gants. De capiteux parfums morphos alourdissaient l'atmosphère du foyer du théâtre.

Le coude passé dans un anneau de retenue, Lindsay paressait agréablement. Il était habillé selon le dernier cri de la mode : veste de brocart vert océan, culotte de satin vert s'arrêtant aux genoux, bas aux rayures jaunes. Ses pieds étaient élégamment gantés pour se déplacer en apesanteur ; un monocle vidéo, au bout d'une chaîne en or, dépassait, brillant, de l'une des poches de son gilet.

Ses cheveux, qui grisonnaient et qu'il portait longs, étaient tressés avec des cordons jaunes.

Il avait maintenant cinquante et un ans ; il passait pour beaucoup plus vieux parmi les Morphos – un Reconfiguré datant de la première période de l'histoire morpho. Ils étaient nombreux dans ce cas dans l'État-Conseil de Goldreich-Tremaine, l'une des plus anciennes villes-États morphos des Anneaux de Saturne.

Venant de la salle, un Méca émergea dans le foyer du théâtre. Il portait un ensemble d'une pièce à côtes d'un brun acajou de bon goût. Il aperçut Lindsay et donna un coup de talon dans le montant de l'entrée qui le dirigea vers lui.

D'un geste amical, Lindsay le saisit au passage pour l'arrêter dans son élan. À l'intérieur de sa manche, le mouvement fit ronronner doucement son bras artificiel. « Bonsoir, monsieur Beyer. »

Le Méca, un bel homme, acquiesça d'un signe de tête et s'empara d'un anneau de retenue. « Bonsoir, docteur Mavridès. C'est toujours un plaisir de vous voir. »

Beyer appartenait à la légation de Cérès. Son titre anodin de sous-secrétaire aux Affaires culturelles cachait en réalité son appartenance aux services de renseignements mécanistes.

« Il est rare de vous rencontrer dans cette tranche horaire, monsieur Beyer.

— Je m'encanaille un peu », répondit-il, très à l'aise. Il y avait de l'animation vingt-quatre heures sur vingt-quatre à Goldreich-Tremaine ; la tranche horaire nocturne, allant de minuit à huit heures, était la moins policée, celle où les contraintes se relâchaient le plus. Un Méca pouvait se mêler à la foule à ce moment-là sans attirer l'attention.

« La pièce vous plaît-elle, monsieur ?

— Elle est magnifique. Je dirais que c'est aussi bon que du Rioumine. L'œuvre de cet auteur – Fernand Vetterling, c'est bien ça ? – est toute nouvelle pour moi.

— C'est un jeune débutant de Goldreich-Tremaine ; l'un des plus doués.

— Ah ! et l'un de vos protégés ! J'apprécie ses opinions détentistes. Nous donnons une petite soirée à l'ambassade, en fin de semaine ; j'aimerais rencontrer M. Vetterling et lui exprimer mon admiration. »

Lindsay eut un sourire évasif. « Vous serez toujours le bienvenu chez moi, monsieur Beyer ; Nora me parle souvent de vous.

— C'est extrêmement flatteur. La colonel-docteur Mavridès est la plus charmante des hôtesses. » Beyer cachait bien sa

déception sous le compliment, mais ses métasignes musculaires trahissaient une pointe d'impatience.

Il avait maintenant envie de s'éloigner, de prendre contact avec un autre personnage clef de la vie sociale de Goldreich-Tremaine. Lindsay ne lui en voulait pas ; c'était son travail.

Lindsay détenait lui-même un grade dans les services de sécurité : le capitaine-docteur Mavridès, maître de conférences en sociologie investissioniste à Goldreich-Tremaine Cosmoville. Même en ces temps où régnait la *Pax Aliéna,* avoir un grade dans les services de sécurité était obligatoire pour ceux qui appartenaient au complexe académico-militaire morpho. Comme les autres, Lindsay jouait le jeu.

Dans son rôle d'entrepreneur de spectacles, Lindsay ne faisait jamais allusion à son rang. Mais Beyer n'avait aucun doute dessus, et seul le lubrifiant de la courtoisie diplomatique leur permettait d'être amis.

De ses yeux bleu clair, Beyer parcourut la foule qui emplissait le foyer, et soudain son expression se figea. Lindsay suivit la direction de son regard.

Le Méca avait repéré quelqu'un. Lindsay vit instantanément de qui il s'agissait : micro labial en forme de perle sur la bouche, écouteurs miniatures fichés dans les oreilles, des vêtements sans subtilité. Un garde du corps. Mais pas morpho ; ses cheveux étaient aplatis et ramenés en arrière à la gomina antiseptique, et son visage manquait de la symétrie caractéristique des Reconfigurés.

Lindsay porta à l'œil son monocle vidéo, et commença à filmer.

Beyer remarqua son geste, et eut un sourire légèrement teinté d'aigreur. « Ils sont quatre, dit-il. Votre production a attiré un personnage de haut rang.

— On dirait qu'ils viennent de la Chaîne.

— C'est une visite d'homme d'État, reprit Beyer ; mais il est ici incognito. Il s'agit du premier de la République de Mare Serenitatis. Le président Philip Khouri Constantin. »

Lindsay se détourna. « Je ne connais pas ce personnage.

— Ce n'est pas un ami de la Détente ; je ne le connais que de réputation, et ne peux pas vous présenter. »

Lindsay commença à se déplacer le long de la paroi, tournant toujours le dos à la foule. « Je dois faire un tour dans mon bureau. Fumeriez-vous une cigarette avec moi ?

— Avaler de la fumée ? C'est une habitude que je n'ai pas adoptée.

— Je vous demanderai donc de bien vouloir m'excuser. »

Lindsay s'enfuit.

« Au bout de vingt ans », remarqua Nora Mavridès, songeuse. Assise devant sa console, son blouson d'uniforme des services de sécurité négligemment jeté sur l'épaule, elle portait une cape noire par-dessus une blouse couleur cognac.

« Quel démon peut donc le pousser ? demanda Lindsay. La République ne lui suffirait-elle plus ? »

Nora se mit à réfléchir à voix haute. « Ce sont les activistes qui ont dû le faire venir ici. Ils ont besoin de lui pour soutenir leur cause dans la capitale ; il dispose d'un certain prestige. Et ce n'est pas un Détentiste.

— C'est possible, admit Lindsay, mais à condition d'inverser la proposition. Les activistes s'imaginent que Constantin est leur chouchou non reconfiguré, leur loyal général, mais ils ignorent tout de ses ambitions. Comme de son potentiel. C'est lui qui les manipule.

— T'a-t-il aperçu ?

— Je ne crois pas ; et, de toute façon, je ne pense pas qu'il m'aurait reconnu. » Songeur lui aussi, Lindsay enfonça machinalement une cuillère dans du yaourt médical. « Mon âge est un bon déguisement.

— J'ai eu un serrement de cœur en voyant le film pris au monocle, Abélard. Quand je pense à toutes ces années… elles nous ont été tellement favorables ! S'il apprenait qui tu es réellement, ce serait notre ruine.

— Pas forcément. » Lindsay se força à avaler une cuillerée et fit la grimace. Ces yaourts étaient une préparation spéciale pour les non-Morphos dont les intestins avaient été rendus antiseptiques, et les enzymes de digestion leur donnaient un goût amer. « Constantin pourrait me dénoncer. Et quand bien même il le ferait ? Les Étrangers sont toujours ici. Ils se

moquent complètement de mes gènes, comme de ma formation… Ils pourraient même nous servir de refuge.

— Nous devrions attaquer Constantin ; c'est un tueur.

— Ce n'est pas à nous de tenir de tels propos, ma chérie. » De sa main mécanique, Lindsay s'empara du carton ; ses parois fines plièrent avec précision. « J'ai toujours tâché de l'éviter, dans la mesure du possible. C'est un coup de malchance, les dés sont tombés sur le mauvais numéro…

— Ne parle pas comme ça ; on dirait qu'il s'agit de quelque chose que nous ne pourrions pas éviter ! »

De ses doigts métalliques, Lindsay se mit à pianoter. Ce bras lui-même faisait partie de son déguisement ; l'antique prothèse avait autrefois appartenu au premier juge, et le fait de le porter servait à accréditer les bruits qui couraient sur son grand âge.

Sur l'un des murs du bureau de Nora, une vaste image de la surface de Saturne retransmise par satellite bougeait lentement, et des vents roussâtres mêlaient leur flux à des courants d'or sale. « Nous pourrions partir, finit par répondre Lindsay. Il existe d'autres Conseils-États. La fosse de Kirkwood, par exemple ; ou encore l'amas de Cassini.

— Pour abandonner tout ce que nous avons bâti ici ? »

L'air absent, Lindsay contemplait l'écran. « Tu es tout ce que je veux.

— Moi, je tiens à mon poste, Abélard ; à mon activité de colonel-professeur. Si nous partons, qu'adviendra-t-il des enfants ? Que deviendra notre Groupe ? Ils dépendent de nous.

— Tu as raison ; c'est chez nous, ici.

— Tu prends cette affaire trop au sérieux, reprit Nora. Il ne va tarder à retourner dans sa République : il ne serait pas en ce moment à Goldreich-Tremaine si la ville n'était pas le siège de la capitale. »

On entendit des rires d'enfants venir de la pièce voisine ; de sa console, Nora baissa le son. « Une monstruosité se dresse entre Philip et moi, répondit Lindsay. Nous en savons trop l'un sur l'autre.

— Ne te montre pas fataliste, chéri. Je ne vais pas rester assise les bras croisés pendant qu'un non-planifié parvenu s'en prend à mon époux. »

Quittant la console, Nora se rapprocha de lui. La gravité artificielle due à la centrifugation tirait sur sa blouse et sur les franges de ses manches. Lindsay la fit asseoir sur ses genoux et passa sa main de chair dans les boucles torsadées de sa chevelure. « Ne t'en occupe pas, Nora. Sans quoi il y aura encore des morts. »

Elle l'embrassa. « Tu étais seul, autrefois. Maintenant tu es en compétition avec lui. Nous avons notre Groupe Minuit. Nous avons la lignée Mavridès, les Investisseurs, mon rang dans les services de sécurité ; sans parler du crédit et de la confiance dont nous jouissons. Cette existence nous appartient. »

Goldreich-Tremaine : 13-4-'37

Philip Constantin observa, grâce à son monocle vidéo, le départ de son vaisseau. Le minuscule appareil lui plaisait : il lui trouvait de l'allure. Le maître de Mare Serenitatis prenait le plus grand soin à rester au courant de ce genre de progrès technologiques. Les modes constituaient de puissants leviers de manipulation.

En particulier parmi les Trans-formés. À l'arrière de son vaisseau, le *Sereine-Amitié,* le complexe de Goldreich-Tremaine tournoyait majestueusement sur lui-même dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Constantin étudiait l'image de la ville que lui retransmettait, par l'intermédiaire du monocle, une caméra montée sur la coque du vaisseau.

La mégapole orbitale était une véritable leçon de choses en histoire morpho.

En son cœur se trouvait le cylindre sombre et lourdement blindé qui avait abrité les premiers colons. Des pionniers du désespoir, poussés par la nécessité à venir exploiter les anneaux de Saturne en dépit des averses de radiation et des redoutables tempêtes électriques. Le noyau central de Goldreich-Tremaine était comme une coquille noire, un gland opiniâtre ayant réussi à durer puis, brusquement, à germer dans une fantastique poussée de croissance. Des sphères tournant autour de moyeux l'entouraient, des installations radar décrivaient des courbes

d'une absolue précision à sa périphérie extérieure, et deux gigantesques banlieues tubulaires disposées en balancier pivotaient autour d'un axe de céramique. Et partout dans l'intérieur du complexe se déployait un réseau serré d'habitations en apesanteur. À l'extérieur, les faubourgs bulbeux – les « bulbourgs » – délimitaient les parois immatérielles de la Bouteille.

Le *Sereine-Amitié* vint se présenter au « goulot » de la Bouteille. Des lignes de brouillages colorés envahirent le monocle de Constantin, et Goldreich-Tremaine disparut. La ville de l'espace n'était plus visible qu'en négatif, par son absence, un nuage de brouillard sombre de forme oblongue se détachant sur les débris de glace immaculés qui constituaient l'Anneau. Ce brouillard sombre était la Bouteille elle-même, un champ magnétique créé par un tokamak de huit kilomètres de long, abritant l'État-Conseil morpho grâce à un réseau né de l'énergie de fusion.

À cette distance du Soleil, l'énergie produite par l'astre était inutilisable. Les Trans-formés disposaient de leurs propres soleils, d'aveuglants noyaux de fusion au cœur de chaque Conseil-État : Goldreich-Tremaine, Dennott-Gold-Murray, Phase Tauri, la fosse de Kirkwood. Synchronis, l'amas de Cassini, l'amas d'Encke, l'Union des affréteurs, l'Arsenal… Constantin les connaissait tous.

Une poussée d'accélération-fantôme le toucha, comme les moteurs montaient en régime. La station météorologique de Goldreich-Tremaine venait de leur donner le feu vert du départ ; il n'y avait aucun risque d'être touché par un orage magnétique de l'Anneau. Le taux de radiation globale était bas. Avec les nouveaux modes de propulsion morphos, la traversée ne durerait que quelques semaines.

Zeuner, l'auteur dramatique, pénétra dans la cabine et vint s'asseoir à côté de Constantin. « Ça y est, c'est parti, dit-il.

— Déjà le mal du pays, Carl ? » fit le chef d'État en levant les yeux sur l'homme, plus grand que lui.

« Goldreich-Tremaine, oui. Quant à ses habitants, c'est une autre histoire.

— Vous y reviendrez, et votre retour sera triomphal.

— C'est bien aimable de votre part de me l'affirmer. Votre Excellence », répondit Zeuner en se caressant le menton d'une main gantée de fauve. Constantin remarqua que les bactéries normalisées de la République avaient déjà provoqué des rougeurs au cou de l'homme.

« Pas de titre officiel, ici, s'il vous plaît. Au Conseil des Anneaux, c'est de la politesse ; mais ils ont des relents d'aristocratie dans la République. Notre variété locale d'idéologie condamnable.

— Je vois, docteur Constantin. Je serai plus prudent, à l'avenir. » Le visage rasé de près de Zeuner présentait cette beauté anonyme des trans-formés. Il s'habillait avec un soin maniaque dans des bruns et des beiges discrets.

Constantin glissa le monocle dans son gilet de velours, rehaussé de fils de cuivre. Sous sa chemise brodée, son dos s'était mis à transpirer ; aux endroits où le virus de jouvence détruisait les cellules âgées, la peau commençait à peler. Depuis vingt ans, l'infection provoquée parcourait son corps – première récompense pour sa loyauté vis-à-vis de la cause morpho. Là où le virus avait achevé son travail, sa peau olivâtre avait la douceur de celle d'un enfant.

Zeuner entreprit d'examiner les parois de la cabine. L'épais revêtement isolant disparaissait derrière des tapisseries pointillistes représentant des paysages de la République. Des vergers s'étendaient sous des nuages brillants, et les rayons du soleil venaient inonder des champs de blé doré avec la solennité d'une lumière de vitrail, tandis que des U.L.M. tournaient au-dessus de demeures en pierre de taille au toit de tuiles rouges. Les représentations avaient la limpidité des photos d'une brochure touristique. « Elle ressemble à quoi, en réalité, votre République ? demanda Zeuner.

— C'est un trou perdu. Une antiquité. Avant notre révolution, la République en était au stade de la pourriture ; pas seulement sur le plan social, mais d'un point de vue physique, aussi. Un écosystème d'une telle dimension exige un contrôle génétique intégral. Mais ses constructeurs ne se sont pas inquiétés du long terme. Au long terme, ils étaient tous morts.

« Nous avons hérité de tout ce gâchis », reprit Constantin en joignant le bout des doigts. « La Chaîne a exilé ses visionnaires. Leurs théoriciens en génétique, par exemple, ceux-là mêmes qui ont constitué le Conseil des Anneaux. Ceux de la Chaîne étaient bourrés de scrupules ; actuellement, ils ont perdu tout pouvoir. Ce ne sont plus que des États-clients.

— Pensez-vous que nous gagnerons, docteur ? Nous, les Morphos ?

— Oui », répondit Constantin en adressant l'un de ses rares sourires à l'écrivain. « Car nous comprenons les tenants et les aboutissants de ce combat. La vie… Je ne veux pas dire que les Mécas seront annihilés. Il se peut qu'ils continuent à survivre encore pendant des siècles. Mais ils ne seront plus rien ; rien que de la quincaillerie cybernétique, pas de la chair vivante. C'est une impasse, car aucune grande idée, aucune volonté ne les anime ; aucun impératif, non plus. Ils ne savent faire que de la programmation et sont complètement dépourvus d'imagination. »

D'un signe de tête, Zeuner approuva. « Voilà une idéologie plus saine. Pas comme ce que l'on peut entendre à Goldreich-Tremaine en ce moment : slogans détentistes, unité dans la diversité, tous les groupes fusionnant dans la grande Schismatrice ; l'Humanité réconciliée avec elle-même, soudée, lorsqu'elle s'est trouvée confrontée aux Étrangers. »

Constantin changea de position sur son siège, se frottant discrètement le dos au passage contre le dossier. « J'ai entendu cette rhétorique ; sur scène, justement. Ce producteur dont vous m'avez parlé…

— Mavridès ? (Zeuner ne demandait qu'à parler.) Il s'agit d'un clan puissant. Goldreich-Tremaine, station Jastrow, la fosse de Kirkwood. Ils n'ont jamais eu un Reconfiguré sur le Conseil lui-même, mais ils échangent des gènes avec les Garza, les Draper, les Vetterling. Ce sont ces derniers qui ont le plus d'autorité.

— Cet homme n'est qu'un Mavridès par alliance, m'avez-vous dit ; c'est un non-Reconfiguré.

— Vous voulez dire un unique ? Oui, en effet. Il n'est pas autorisé à associer ses gènes à la lignée. » Zeuner était ravi de

rapporter ce petit scandale. « Il est également l'un des favoris des Investisseurs. Un Céphéide, aussi.

— Un Céphéide ? Vous voulez dire qu'il occupe un poste aux services de sécurité ?

Il est le capitaine-docteur Abélard Mavridès. Un grade assez subalterne, pour quelqu'un de son âge. Il a été apache, autrefois, mineur de comètes également, à ce que l'on prétend. Il a rencontré les Étrangers sur les franges du système, et s'est arrangé pour se faire bien voir d'eux à force d'obstination… Ils n'étaient ici que depuis quelques mois quand ils ont ramené Mavridès et sa femme à Goldreich-Tremaine sur l'un de leurs vaisseaux stellaires. Il enseigne à l'institut sur les Investisseurs et parle couramment leur langue. Il est assez riche et puissant pour que son passé reste obscur.

— Les Morphos de la vieille garde veillent jalousement sur leur vie privée. »

Zeuner resta un instant songeur. « C'est mon ennemi ; il a ruiné ma carrière. »

Constantin se mit à réfléchir. En réalité, il en savait davantage sur Mavridès que Zeuner. Il avait délibérément recruté ce dernier, ne doutant pas que Mavridès dût avoir des ennemis et que les trouver serait plus facile que de lui en créer de nouveaux.

Zeuner était rongé par la frustration. Sa première pièce avait été un échec ; la deuxième n'avait jamais été montée. Il n'avait aucun accès aux machinations menées en coulisse par Mavridès et son puissant Groupe Minuit. Zeuner était férocement antimécaniste ; sa lignée génétique avait cruellement souffert au cours de la guerre. Les Détentistes le rejetaient.

C'est pourquoi il avait été séduit par Constantin. Le chef d'État n'avait pas eu de mal à attirer l'auteur dramatique dans la République avec la promesse de lui ouvrir les archives théâtrales de l'État, une tradition d'une grande vitalité, que Zeuner pourrait étudier et exploiter. Le Morpho se sentait plein de gratitude pour le chef d'État, et cette gratitude en faisait un pion pour Constantin.

Celui-ci gardait toujours le silence. Le personnage de Mavridès le troublait. Son influence s'étendait dans tout Goldreich-Tremaine.

Les coïncidences étaient trop nombreuses pour être dues au hasard. Elles indiquaient une machination montée délibérément.

Un homme qui choisissait de se faire appeler Abélard. Un imprésario de théâtre, qui mettait en scène des pièces à caractère politique. Et dont l'épouse était une diplomate.

Au moins Constantin avait-il la certitude que Lindsay était mort. Ses agents du Zaibatsu avaient enregistré son décès dans la Geisha & Geisha. Philip avait même parlé une fois avec la femme qui avait fait tuer Lindsay, une désertrice morpho du nom de Kitsouné. Il connaissait toute sa triste histoire : comment il s'était acoquiné avec les pirates, son geste désespéré – l'assassinat de l'ancienne dirigeante de la Banque Geisha & Geisha. La mort d'Abélard avait été horrible.

Mais comment se faisait-il que le premier assassin dépêché au Zaibatsu ne fût jamais revenu rendre compte ? Il n'aurait jamais pensé que l'homme pût devenir apache du Soleil. Les assassins avaient tous des implants de sécurité ; il était rare de voir survivre un traître.

Pendant des années, Constantin avait vécu dans la peur de son assassin perdu. L'élite des hommes de la sécurité au Conseil des Anneaux lui affirmait qu'il ne pouvait être que mort. Constantin ne les crut pas, et depuis ne leur faisait plus confiance.

Au cours de ces mêmes années, il avait laborieusement fait son chemin dans le monde souterrain aux miroirs trompeurs des actions clandestines morphos. Assassins et gardes du corps – leurs rôles étaient interchangeables, les uns étant les spécialistes des autres, et *vice versa* – étaient devenus ses plus proches alliés.

Il connaissait leurs stratagèmes, il savait leur loyauté fanatique. Il s'efforçait constamment de gagner leur confiance. Il leur donnait asile dans sa République, les mettant à l'abri des persécutions pacifistes. Il usait largement de son prestige pour leur permettre de poursuivre leurs buts stratégiques.

Certains Morphos lui marquaient encore du mépris à cause de ses gènes non planifiés ; mais il avait gagné le respect de bon nombre d'autres. Les haines personnelles ne le gênaient pas. Ce qui le gênait, c'était l'idée de se voir couper la route avant d'avoir pu donner sa pleine mesure, avant d'avoir assouvi les ambitions démesurées qui le poussaient depuis l'enfance.

Qui savait quelque chose sur Lindsay, le seul homme à avoir été son ami ? Quand il était encore jeune, bien faible, avant de s'être constitué un blindage de méfiance impénétrable autour de lui, Lindsay avait été son intime. Qui donc avait réveillé ce fantôme, et dans quel but ?

Goldreich-Tremaine : 26-12-'46

Les invités de la noce cernaient littéralement le jardin. Depuis sa cachette au milieu du massif de magnolias nains, Lindsay aperçut sa femme en train de bondir légèrement dans sa direction, en demi-gravité. Des rameaux de verdure caressaient à son passage les ailes étendues de sa coiffure. La robe de cérémonie de Nora était d'un ocre dense rehaussé d'argent, avec des manches à crevés couleur cognac. « Tu vas bien, chéri ?

— C'est l'ourlet de ma manche, pas le feu ! J'étais en train de danser, et j'ai tiré tout un fil.

— Je t'ai vu battre en retraite. As-tu besoin d'aide ?

— Je peux y arriver. » Maladroitement, Lindsay se débattait avec le complexe motif. « Je suis lent, mais je peux y arriver.

— Laisse-moi faire ! » Elle se mit à côté de lui, tira de fines aiguilles à tricoter de sa coiffure et remit la manche en état avec une dextérité qu'il n'avait aucune chance d'égaler. Il poussa un soupir, et glissa avec précaution ses propres aiguilles au milieu de ses tresses. « Le régent te réclame, dit Nora. Les doyens reconfigurés sont arrivés.

— Où les as-tu installés ?

— Dans la véranda, c'était plus discret. J'ai dû en chasser une tripotée de mômes. (Elle en termina avec la manche.) Voilà. Ça te va ?

— Tu es une fée.

— Non, pas de baiser, Abélard, il faudrait refaire mon maquillage ; après la soirée… (Elle sourit.) Tu es magnifique. »

Lindsay passa une main artificielle dans les boucles de ses cheveux gris. Les minuscules pierres fines serties dans ses articulations d'acier lancèrent leur bref éclat, tandis qu'étincelaient les tendons métalliques autour desquels s'enroulaient des écheveaux de fibres optiques. Il portait la tenue officielle de l'académie de Goldreich-Tremaine Cosmocity, une jaquette plissée dont les revers s'ornaient des insignes de son rang, et des culottes à genouillères couleur café. Des bas bruns venaient alléger l'austérité de cette tenue d'une touche de phosphorescence. « J'ai dansé avec la mariée, dit-il. Je crois les avoir un peu surpris.

— Oui, j'ai entendu les cris, chéri. » Elle sourit et le prit par le bras, posant la main sur sa manche juste au-dessus de l'acier de la prothèse. Ensemble, ils quittèrent le jardin.

Dans le patio, à l'extérieur, les deux jeunes mariés étaient en train de danser au plafond, la tête en bas. Leurs pieds s'accrochaient et se décrochaient avec agilité du dispositif à danser, un ensemble complexe d'anneaux de retenue rembourrés, étudiés spécialement pour la faible gravité. Lindsay regarda un moment la jeune femme, et ressentit une bouffée de bonheur proche de la douleur.

Kléo Mavridès. La mariée était le clone de la morte ; elle portait son nom, elle avait des gènes identiques. Par moments, Lindsay éprouvait l'impression fugitive que, derrière le regard joyeux de la jeune Kléo, rôdait un esprit plus ancien, tout comme un verre de cristal peut continuer à vibrer alors que l'on n'entend plus le son. Il avait fait ce qu'il avait pu. Depuis qu'elle avait été produite, la jeune Kléo avait bénéficié de son attention particulière : Nora comme lui-même trouvaient une amère satisfaction dans cette réparation. Mais il s'agissait de bien plus que d'un acte de contrition ; ils avaient trop souffert pour n'y voir qu'une récompense. Non, il s'agissait d'amour.

Le jeune marié dansait en force ; il avait la structure massive caractéristique de tous les Vetterling. Fernand Vetterling était un homme comblé de dons au point que, dans cette société de

génies, il réussissait à s'élever au-dessus des autres. Lindsay le connaissait depuis vingt ans maintenant, en tant qu'auteur dramatique, mais aussi architecte et membre actif du Groupe. L'énergie créatrice que déployait Vetterling estomaquait Lindsay au point, parfois, de lui faire presque peur. Combien de temps durerait ce mariage entre la jeune femme à la grâce légère et le rigoureux Vetterling, à l'esprit acéré comme une hache d'acier trempé ? C'était une union politique tout autant qu'un mariage d'amour ; beaucoup de capital y avait été investi, tant sur le plan économique que génétique.

Nora le conduisit au milieu d'une ribambelle d'enfants en train de lancer des gyroscopes siffleurs à l'aide de ravissants fouets tressés. Comme d'habitude. Paolo Mavridès gagnait. Malgré ses neuf ans, son visage rayonnait d'une concentration surnaturelle. « Ne touche pas ma toupie. Nora, fit l'enfant.

— Paolo a fait un pari ! » lança Randa Vetterling, une fillette solidement musclée. Elle eut un rire malicieux qui laissa voir une dent de devant manquante.

« Mais non ! répliqua Paolo. Randa est une rapporteuse.

— Jouez gentiment ; n'allez pas embêter les doyens », répondit Nora.

Les doyens reconfigurés étaient assis autour de la table Buhl de la véranda, avec au milieu une œuvre des Étrangers. Ils conversaient en R & CO – Regards et Coups d'œil – un langage qui, pour celui qui n'y était pas exercé, semblait uniquement constitué de brefs regards de côté. Hochant la tête, Lindsay jeta un coup d'œil sous la table ; deux enfants étaient accroupis en dessous, jouant au tandem avec une corde. Se servant de leurs quatre membres et de leurs gros orteils, ils avaient élaboré un complexe réseau d'angles. « C'est superbe, dit Lindsay, mais j'aimerais mieux que vous alliez plus loin tisser vos toiles d'araignée.

— Bon, bon », grommela l'aîné. Prenant bien soin de ne pas détruire la fragile structure, ils gagnèrent petit à petit l'entrée en glissant sur leurs talons, mains tendues, prisonniers de la corde.

— Je leur ai offert des friandises, dit Dietrich Ross après leur départ. Ils m'ont répondu qu'ils les mettaient de côté pour plus tard. Avez-vous déjà entendu parler de gosses qui mettent des

friandises de côté pour plus tard ? Que diable est-il en train d'arriver au monde ? »

Lindsay s'assit et ouvrit un poudrier de poche, d'où il sortit une houppette.

« Vous suez comme un cochon, remarqua Ross. Vous n'êtes plus l'homme que vous étiez, Mavridès.

— Vous viendrez m'en reparler lorsque vous aurez dansé quatre mesures, Ross, espèce de vieille bête ! rétorqua Lindsay.

— Margaret propose une nouvelle interprétation pour votre œuvre d'art », fit Charles Vetterling. L'ancien régent dépérissait indiscutablement depuis qu'il avait perdu son poste ; gros, coléreux, ses cheveux coiffés à l'ancienne étaient saupoudrés de points blancs.

Lindsay se montra intéressé. « Laquelle, madame la Chancelière ?

— Érotica. » La Chancelière générale Margaret Juliano se pencha sur la table damasquinée et montra le dôme pressurisé de perspex, qui abritait une sculpture complexe. Les spéculations sur sa signification n'avaient pas cessé depuis que les investisseurs l'avaient offerte à Lindsay.

Elle était taillée dans de la glace, et sertie dans un cadre d'ammoniaque congelée. Un dispositif placé sous le dôme la maintenait à une température de 40° Kelvin. Elle était constituée de deux formes aplaties recouvertes de filigranes en spirales, faits de minuscules perles congelées et cristallines. Le fond était ondulé, peut-être pour faire penser à un océan où régnerait un froid inimaginable. Sur un côté pointait quelque chose au-dessus de la surface, une forme articulée qui aurait pu être un coude.

« Vous remarquerez qu'il y en a deux, dit l'académicienne morpho. Il me semble que les choses crûment physiques sont cachées avec bon goût par l'eau – ou plutôt par le fluide, quel qu'il soit.

— Ils ne se ressemblent pas beaucoup, objecta Lindsay. On dirait plutôt que l'un d'eux est en train de dévorer l'autre.

— À condition qu'ils soient vivants.

— C'est bien ce que je disais », fit la voix âpre de Sigmund Fetzko. Le renégat mécaniste, de loin le plus âgé des six, était

effondré sur son siège, épuisé. Les mots sortaient avec difficulté de sa bouche, propulsés par les flexibles qui, sous sa grosse veste, lui comprimaient les côtes. « Le deuxième a des fossettes. Carapace tombe. Perd ses fluides. »

Une jeune Vetterling fit irruption dans la pièce, à la poursuite d'une toupie errante. Charles Vetterling s'adressa à Neville Pongpianskul, changeant de sujet : l'enfant repartit. « C'est un bon mariage », répondit Pongpianskul. « La grâce des Mavridès et la détermination des Vetterling : une formidable association. Mikhaila Vetterling est également pleine de promesses, il me semble ; quelle est sa composition ?

— Soixante pour cent Vetterling, trente pour cent Mavridès, et dix pour cent Garza, fit Vetterling d'un ton avantageux. Sur une base de réciprocité générale. Mais j'ai veillé à ce que les gènes Garza soient pris dans leur ancienne lignée, proche des Vetterling ; je n'ai pas voulu de ces tripotages récents. Pas tant que les preuves n'auront pas été établies.

— La jeune Adélaïde Garza est brillante, remarqua Margaret Juliano. C'est l'une de mes meilleures étudiantes. Ces super-cracks sont confondants, régent. C'est un saut qualitatif. » Elle lissa le revers piqué d'insignes métalliques de sa jaquette d'une main ridée mais pleine de grâce.

« Vraiment ? dit Ross. J'ai autrefois eu comme épouse l'ancienne Adélaïde.

— Qu'est-ce qu'elle est devenue ? demanda Pongpianskul.

— Disparue. »

Ross avait accompagné ces mots d'un haussement d'épaules. Il y eut un instant de léger froid dans la pièce. Lindsay changea de sujet. « Nous envisageons de faire construire une nouvelle véranda ; Nora a besoin de celle-ci pour son bureau.

— Il lui faut davantage de place ? demanda Pongpianskul.

— Question de fonction. Et cet endroit reste notre meilleur "discret". C'est Wakefield Zaibatsu qui en a assuré le découplage électronique. Sans quoi, il faudrait faire venir une nouvelle équipe de détection, et elle mettrait tout sens dessus dessous.

— Vous avez pris un crédit ?

— Bien entendu, fit Lindsay avec un sourire.

— Les excès rongent le crédit sur G.-T., de nos jours, gronda Ross. Je ne suis pas d'accord.

— Ah ! Ross, ironisa Vetterling, tu n'as toujours pas perdu tes marottes au bout de quatre-vingts ans ! On ne peut même pas bouger les deux bras en même temps, dans ces trous à rats. Adresse-toi donc aux Vetterling, maintenant. Le marié vient juste d'établir les spécifications d'un nouveau complexe de gonflables.

— De la camelote, oui. G.-T. est beaucoup trop peuplée, aujourd'hui, de toute façon. Trop de jeunes loups. L'air est encore parfumé, mais il y a de l'orage qui monte, je peux le sentir. Au premier coup de tonnerre, je retire mes billes et je file pour les cométaires. Ça commence à faire un bout de temps que je n'ai pas tenté la chance. »

Pongpianskul jeta un coup d'œil à Lindsay, et le plissement de ses paupières trahit son mépris amusé pour les incessantes vantardises de Ross à propos de sa chance. Cela faisait maintenant un siècle que ce dernier avait fait son grand coup, dans les mines, et personne ne risquait de l'oublier. En dépit des rappels continuels qu'il en faisait, les seuls risques qu'il prenait consistaient à se choisir des vestons bizarres.

— J'ai un candidat pour le Groupe, coupa Vetterling. D'une grande courtoisie, s'exprimant bien : Carl Zeuner.

— L'auteur dramatique ? fit Margaret Juliano. Ses œuvres sont sans intérêt.

— Vous voulez dire qu'il n'est pas Détentiste, corrigea Vetterling. Il ne cadre pas avec son pacifisme, Margaret. Je crois que vous connaissez notre homme, Mavridès ?

— Nous nous sommes rencontrés.

— Zeuner est un fasciste », intervint Pongpianskul. Le sujet avait l'air de passionner le vieux médecin. Il se pencha en avant, s'étreignant les mains. « Il est à la solde de Philip Constantin, et a passé des années dans la République. C'est le terrain de jeu des impérialistes morphos. »

Vetterling fronça les sourcils. « Calmez-vous, Neville. Je connais la Chaîne ; j'y suis né. Le travail accompli par Constantin aurait dû être fait il y a un siècle.

— Vous voulez parler du fait de remplir son cylindre-jardin d'assassins sans soldes ?

— Ajouter un monde nouveau à la communauté morpho.

— Ce n'est rien d'autre qu'un génocide culturel. » Pongpianskul venait à peine de sortir d'un traitement de jouvence ; son corps mince frissonnait avec une énergie anormale. Lindsay n'avait jamais osé lui demander la technique qu'il employait ; elle lui laissait une peau lisse mais épaisse comme du cuir et d'une couleur sombre qui n'avait rien de naturel. Ses articulations étaient tellement plissées qu'elles formaient comme de petites rosettes. « On devrait faire un muséum de la République circumlunaire ; ce serait une bonne mesure. Nous avons besoin de diversité, et toutes les sociétés que nous constituons n'ont pas la même cohésion.

— Vous parlez comme un gamin », s'exclama Sigmund Fetzko dans un pénible effort.

Pongpianskul se renfonça dans son siège. « Je dois avouer avoir relu mes anciens discours depuis ma dernière cure de jouvence.

— C'est donc ça qui vous a rendu vous-même, ironisa Vetterling.

— À mon goût des antiquités ? Certes ces discours sont maintenant des antiquités. Mais nous avons toujours les mêmes problèmes sur les bras, mes amis : communauté et anarchie. La politique rassemble, la technologie disperse. On devrait laisser intactes les petites enclaves comme la République ; dans le cas où nos expériences tourneraient mal, il y aurait au moins quelqu'un pour recoller les morceaux.

— Il y a toujours la Terre, objecta Fetzko.

— J'exclus les barbares. » Le ton de Pongpianskul était définitif. Il prit une gorgée de son verre, un tranquillisant frappé.

« Si vous aviez quelque chose dans le ventre, Pongpianskul, intervint Ross, vous vous rendriez dans la République pour juger sur pièces.

— Je parie que je pourrais réunir les preuves les plus accablantes ici, fit Pongpianskul avec un reniflement.

— Foutaises, répliqua Vetterling.

— Un pari ? dit Ross en les regardant l'un après l'autre. Permettez-moi de l'arbitrer. Si vous arrivez à trouver des preuves susceptibles de toucher ma sensibilité endurcie, docteur, nous admettrons tous que le droit est de votre côté. »

Pongpianskul eut un instant d'hésitation. « Cela fait tellement longtemps que je… »

Ross se mit à rire. « Vous avez peur ? Mieux vaut alors faire marche arrière et cultiver vos tendances mystiques. Vous avez besoin d'un vernis de mystère. Sans quoi vous servirez de petit déjeuner aux jeunes loups.

— Les amateurs de petits déjeuners n'ont pas manqué après la purge, rétorqua Pongpianskul. Ils se sont cassé les dents sur moi.

— Mais c'était il y a des siècles ! le taquina Ross. Je me souviens d'un certain épisode – qu'est-ce que c'était, déjà ? – ah ! oui. L'immortalité par la grâce du varech, non ?

— Quoi ? » Pongpianskul se mit à cligner des yeux. Puis la mémoire parut lui revenir, comme quelque chose d'enfoui depuis des décennies au plus profond de lui-même. « Le varech… la plante miraculeuse de l'océan terrestre… » Il se citait lui-même : *« Vous vous demandez, mes amis, pourquoi vos équilibres métaboliques varient… la réponse, c'est le varech, la plante miraculeuse née de l'océan, maintenant altérée génétiquement pour pousser et fleurir dans la saumure primitive dont le sang lui-même est issu…* Mon Dieu, j'avais complètement oublié.

— Il vendait des pilules au varech », fit Ross sur le ton de la confidence. « Il possédait une petite piaule dans un bidonville gonflable où les radiations étaient tellement puissantes que l'on aurait pu faire cuire un œuf contre le blindage.

— Des placebos, corrigea Pongpianskul. Goldreich-Tremaine regorgeait alors de vieux non planifiés. Des mineurs, des réfugiés recuits par les radiations. C'était avant l'édification du bouclier protecteur. S'ils avaient l'air trop désespérés, je mettais un peu d'antalgique dans le mélange.

— On ne devient pas aussi vieux que nous le sommes sans quelques artifices », remarqua Lindsay, ce qui provoqua un reniflement de mépris de la part de Vetterling.

« Ne commencez pas avec vos histoires d'anciens combattants, Mavridès. Je veux savoir ce que je risque. Ross. Si Pongpianskul perd, qu'est-ce que je gagne ?

— Mon domicile, répondit Pongpianskul. Celui dans la roue de Fitzgerald. »

Les yeux de Vetterling s'ouvrirent tout grands. « Contre quoi ?

— Contre votre dénonciation en public de Constantin et de Zeuner – et les frais du voyage.

— Une si belle demeure ! s'exclama Margaret Juliano. Comment pouvez-vous envisager de vous en séparer. Neville ? »

Pongpianskul haussa les épaules. « S'il s'avère que l'avenir appartient aux amis de Constantin, je ne me soucie guère d'habiter là.

— N'oubliez pas que vous venez de subir un traitement », objecta Vetterling, mal à l'aise, « vous vous montrez bien téméraire. Je déteste l'idée de chasser quelqu'un de son domicile. On peut remettre ce pari jusqu'à ce que…

— Remettre ! Telle est notre malédiction, gronda Pongpianskul. Nous avons toujours le temps pour tout. Tandis que ceux qui sont plus jeunes que nous mordent dans chaque année comme s'il n'y avait aucun hier… Non, je suis bien décidé, régent, ajouta-t-il en tendant une main à la peau comme du cuir à Vetterling.

— Par le feu ! s'écria Vetterling en la prenant dans la sienne, plus puissante. Pari tenu, dans ce cas. Vous quatre êtes nos témoins.

— Je prendrai le prochain vaisseau en partance » fit Pongpianskul. Il se leva, une lueur fiévreuse dans ses yeux gris-vert. « Je dois prendre mes dispositions. C'était une petite fête vraiment charmante, Mavridès. »

Lindsay était époustouflé. « Oh !… je vous remercie, monsieur. Le robot doit avoir votre chapeau, je crois.

— Je dois tout d'abord aller remercier notre hôtesse, répondit-il en quittant la véranda.

— Il est vraiment fêlé, fit Vetterling. Ce nouveau traitement l'a complètement déboussolé. Ce pauvre Pongpianskul s'est toujours montré un peu instable.

— Mais quel est ce traitement ? demanda Fetzko de sa voix sifflante. Il déborde d'une telle énergie ! »

Ross eut un sourire. « Une cure qui n'a pas encore fait ses preuves ; il n'avait pas les moyens de suivre l'un des traitements brevetés. J'ai entendu dire qu'il s'était arrangé avec quelqu'un de plus riche, pour lequel il aurait servi de cobaye, et qui en aurait payé la moitié. »

Lindsay observa Ross : ce dernier dissimula son expression en mordant dans un canapé.

« Les risques, murmura Fetzko. C'est pour cela que les jeunes nous tolèrent : afin que nous prenions ce genre de risques pour eux. Nos accidents permettent d'éliminer les mauvais traitements.

— Il aurait pu connaître pire, remarqua Ross. Par exemple, tomber sur l'un de ces coups montés à base de virus épithéliaux. Il serait en train de peler comme un serpent en ce moment, ah ! »

Le jeune Paolo Mavridès franchit le seuil du champ d'insonorisation de l'entrée. « Nora a dit de venir voir Kléo et M. Vetterling avant qu'ils partent.

— Merci. Paolo. » Juliano et le régent Vetterling se dirigèrent vers la porte, tout en échangeant des remarques sur les coûts de construction. Fetzko leur emboîta le pas en trottinant ; on pouvait entendre le chuintement produit par ses jambes. Ross prit Lindsay par le bras.

« Un moment, Abélard.

— Oui, lieutenant des Arts ?

— Il ne s'agit pas d'une question de sécurité. Abélard. Dites, vous n'irez pas raconter à Juliano que c'est moi qui ai mis Pongpianskul au courant, n'est-ce pas ?

— Vous voulez parler du traitement non breveté ? Non. C'était cruel, néanmoins. »

Ross arbora un sourire affecté. « Écoutez, j'ai failli épouser Margaret il y a quelques dizaines d'années, et d'après ce que Neville m'a dit, j'ai une chance de pouvoir annoncer mes fiançailles d'un jour à l'autre, maintenant… Dites-vous bien que l'évolution de votre apparence ne m'a pas échappé, depuis quelque temps, Mavridès. Franchement, vous vous dégradez. »

Lindsay porta la main à ses cheveux qui grisonnaient. « Vous n'êtes pas le premier à m'en faire la remarque.

— Ce n'est pas un problème d'argent ?

— Non. (Il soupira.) Je ne tiens pas à ce que l'on examine mes gènes de trop près. Trop de services de sécurité divers sont aux aguets, et s'il faut parler franc, je ne suis pas du tout celui que l'on pourrait croire…

— Mais qui diable donc l'est, à cet âge ? Écoutez, Mavridès, j'avais soupçonné qu'il s'agissait de quelque chose comme ça, que vous étiez un unique. Voilà où je voulais en venir : j'ai eu vent de quelque chose de confidentiel au plus haut point. Ce n'est pas donné, mais on ne vous pose pas de questions et aucune trace écrite n'en est gardée. L'opération a lieu dans un endroit discret. Dans l'une des villes apaches.

— Je vois. Risqué. »

Ross haussa les épaules. « Vous savez que je ne m'entends pas avec le reste de ma lignée génétique. Il n'est pas question qu'ils m'ouvrent leurs archives ; je dois faire mes recherches moi-même. Ne pourrait-on pas mettre quelque chose sur pied ?

— Pourquoi pas ? Mais je n'ai aucun secret pour ma femme. Puis-je la mettre au courant ?

— Bien entendu, bien entendu… Le ferez-vous ?

— On reste en contact. » Lindsay posa son bras artificiel sur l'épaule de Ross ; celui-ci ne put retenir un léger frisson.

Les jeunes mariés avaient réussi à se rendre jusqu'à l'entrée, mais ils s'y étaient fait coincer par une foule d'admirateurs et de jeunes Reconfigurés décidés à leur faire une haie d'honneur. Lindsay embrassa Kléo et, de sa main gauche, prit Vetterling par le bras. « Vous prendrez bien soin de ma gosse, n'est-ce pas, Fernand ? Vous savez qu'elle est très jeune. »

Le jeune homme soutint son regard. « Elle est ma vie, elle est mon souffle, ami.

— Il n'y a que ça de vrai. Laissez tomber la nouvelle pièce pendant quelque temps. L'amour est plus important. »

Nora embrassa Fernand, le barbouillant de son propre maquillage. À l'intérieur de la maison, l'équipe des plus jeunes s'en donnait à cœur joie. Les danses au plafond avaient

dégénéré en bousculades, le jeu des jeunes Morphos consistant, au milieu de grands éclats de rire, à se pousser mutuellement hors du cercle de danse. Ceux qui s'étaient fait ainsi éliminer restaient accrochés aux autres, et oscillaient mollement dans la demi-gravité.

Quel moral, se dit Lindsay. Nombre d'entre eux n'allaient pas tarder à se marier, également ; quelques-uns réussiraient, comme Fernand, à combiner les sentiments et la politique. Ils étaient des pions dans la stratégie dynastique de leurs aînés, qui n'obéissaient qu'à une double loi, celle de l'argent et de la génétique.

Il étudiait la cohue avec cette profondeur de jugement que lui conféraient trente ans de fréquentation des publics morphos. Certains des invités se trouvaient cachés à sa vue par les arbres du jardin, un rectangle central de verdure luxuriante, qu'entouraient des allées carrelées formant patio. Quatre jeunes Mavridès étaient en train de tourmenter l'un des robots-serveurs qui refusait de distribuer ses boissons en dépit de leurs bourrades et de leurs coups de pied. Lindsay bondit à mi-hauteur, dans la faible gravité, pour regarder de l'autre côté du jardin.

Une discussion y tournait à la dispute : une demi-douzaine de Morphos entouraient un homme en salopette noire. Un problème. Lindsay emprunta la passerelle qui surplombait le jardin, et de là bondit jusqu'au plafond. Il fila le long du passage aérien, sautant d'une dragonne à un repose-pieds avec l'aisance et l'assurance que donne une longue habitude, mais il fut contraint de s'arrêter pour laisser passer une meute hilare et excitée de trois gamins. Le laçage de sa manche se défit de nouveau.

De l'autre côté, Lindsay se laissa tomber sur le sol. « Au feu ces foutues manches », grommela-t-il. À l'heure qu'il était, tout le monde avait l'air un peu ébouriffé. Il se fraya un passage jusqu'au groupe qui discutait.

Au milieu du cercle se tenait un jeune Méca, habillé d'une salopette de satin à la coupe impeccable et ornée de brandebourgs noirs, se terminant par un soupçon de laçage à la morpho autour de la gorge. Lindsay le reconnut : il s'agissait de

l'un des disciples de Rioumine, arrivé avec la troupe de Kabuki intrasolaire, en tournée. Il se faisait appeler Wells.

Wells se donnait des allures apaches et effrontées : cheveux emmêlés, regards fuyants, un port d'habitué de l'apesanteur. Cousu à l'épaule, il portait le masque qui servait de symbole à Kabuki ; il paraissait ivre.

« C'est une affaire où il faut dire blanc ou noir, insistait-il énergiquement. Se servir du prétexte des Investisseurs pour mettre fin à la guerre était une chose. Mais ceux d'entre nous qui connaissent les extraterrestres depuis leur enfance ne peuvent ignorer la vérité : ce ne sont pas des saints. Ils ont misé sur nous pour en tirer des profits. »

Personne, dans le groupe, n'avait encore remarqué Lindsay. Il resta en retrait, observant leurs métasignes musculaires. Ils étaient de mauvais augure. Il y avait parmi les Morphos Afriel, Besetzny, Warden, Pair et Leng : tous en terminale dans son cours de linguistique extraterrestre. Ils écoulaient le Méca en affichant un mépris poli. Ils avaient manifestement omis de préciser qui ils étaient, bien que leur tunique de postulant docteur comportât les insignes de leur rang.

« Vous n'avez pas l'impression que la Détente leur doit beaucoup ? » demanda Simon Afriel, un jeune militant, froid et déjà expérimenté, qui faisait son chemin dans le complexe académico-militariste morpho. Il avait une fois avoué à Lindsay qu'il ambitionnait un poste de diplomate auprès d'un monde extraterrestre. Mais c'était leur désir secret à tous. Sur les dix-neuf races étrangères connues, il s'en trouverait bien une, croyait-on, avec laquelle les Morphos pourraient nouer des rapports étroits ; et le diplomate qui reviendrait d'une telle mission sans avoir perdu la raison aurait le monde à ses pieds.

« Je suis un Détentiste ardent, répondit Wells. Je souhaite simplement que l'humanité en partage les profits. Pendant trente ans, les Investisseurs nous ont achetés et nous ont vendus. Possédons-nous pour autant leurs secrets ? Connaissons-nous le moteur stellaire ? Leur histoire ? Non. Au lieu de cela, ils nous amusent avec des jouets et de coûteuses excursions vers les étoiles. Ces artistes, ces mystificateurs à écailles ont misé sur les faiblesses et les divisions des hommes.

Je ne suis pas le seul à le penser. On trouve actuellement de nouvelles générations, dans les Cartels, qui…

— Et qu'importe ? » L'interruption venait de Besetzny, une riche jeune femme qui parlait déjà huit langues outre l'investisseur. Elle était l'incarnation même du charme jeune-morpho, dans sa tenue aux manches effilées sans lacets et avec sa coiffure faite de deux ailes de velours. « Dans les Cartels, vous êtes écrasés par le nombre de vos vieillards. Ils traiteront avec nous comme ils l'ont toujours fait ; ils en ont l'habitude. Sans la protection des Investisseurs…

— C'est exactement ça, postulant docteur. (Wells n'était pas aussi ivre qu'il en avait l'air.) Nous sommes des centaines à mourir d'envie de voir les Anneaux pour ce qu'ils sont. On trouve des modes de troisième ordre, des arts de quatrième ordre, qui circulent en secret dans les Anneaux. C'est pathétique ! Nous avons tant à nous offrir mutuellement… Mais les Investisseurs ont profité au maximum du statu quo. Ils ont déjà commencé à encourager les fauteurs de guerre : ils ont réduit les navettes entre le Cartel et les Anneaux, ils s'arrangent pour faire monter les enchères… Savez-vous que, pour moi, le simple fait d'être venu ici suffit à me faire cataloguer pour la vie ? Si ça se trouve, les services de sécurité des Cartels vont voir en moi un agent des Anneaux – un bacille, c'est bien ainsi que vous les appelez ? Je ne pourrais jamais plus remettre les pieds dans un cartel sans être surveillé… »

Afriel éleva la voix : « Bonsoir, capitaine-docteur. » Il venait de repérer Lindsay.

Faisant bon visage, Lindsay s'avança. « Bonsoir, postulants docteurs. Bonsoir, monsieur Wells. J'espère que vous n'êtes pas en train de vous empoisonner la soirée par cynisme juvénile. L'heure est à la joie… »

Mais Wells était devenu nerveux. Les agents de la sécurité des Anneaux terrifiaient les Mécas, qui ne se rendaient pas compte que ceux-ci, sous une forme ou une autre, comptaient pour un quart de la population, tant le complexe académico-militaire imprégnait la vie morpho. Besetzny, Afriel et Parr, par exemple, tous d'ardents meneurs des jeunesses paramilitaires de Goldreich-Tremaine, représentaient un plus grand danger

pour Wells que Lindsay, qui ne tenait qu'à moitié à son grade de capitaine. Wells, néanmoins, se mit à déborder de méfiance, et grommela des plaisanteries jusqu'à ce que Lindsay se fût éloigné.

Le pire, dans tout ça, était que Wells avait raison. Les étudiants morphos le savaient. Mais ils n'allaient pas mettre en danger leur titre durement gagné de docteur en tombant publiquement d'accord avec un Méca naïf. Il fallait un profil idéologique impeccable si l'on tenait à obtenir du Conseil des Anneaux l'autorisation de visiter les autres étoiles.

Que les Investisseurs fussent des profiteurs, rien n'était plus vrai. Leur arrivée ne s'était pas traduite par la réalisation des espérances millénaristes de l'humanité. Les Investisseurs n'étaient même pas particulièrement intelligents. Ils compensaient cela avec un énorme toupet et un instinct de pie pour tout ce qui brillait. Ils étaient tout simplement bien trop avides pour être troublés. Ils savaient ce qu'ils voulaient, un avantage considérable.

On les avait portraiturés plus grands que nature. Lindsay avait lui-même joué ce jeu-là, lorsque, avec Nora ils avaient marchandé le piège mortel qu'était devenu leur astéroïde contre trois mois de leçons de langue et une traversée gratuite jusqu'au Conseil des Anneaux. Avec la notoriété instantanée que lui avait value l'amitié des extraterrestres, Lindsay avait fait de son mieux pour enrichir la mystique investisseur. Dans cette escroquerie, il était aussi coupable qu'un autre.

Il avait même trompé les Investisseurs. Dans leur langage, il portait un nom fait de raclements et de sifflements, qui pouvait se traduire par « artiste ». Lindsay avait conservé des amis parmi les Investisseurs ; ou du moins il y en avait qu'il était sûr de toujours pouvoir amuser.

Les Investisseurs manifestaient quelque chose qui ressemblait au sens de l'humour, une sorte de joie sadique, lors de négociations serrées. Et cette sculpture qu'ils lui avaient offerte, qu'il avait mise chez lui à la place d'honneur, pouvait tout aussi bien être faite de deux étrons extraterrestres congelés.

Dieu sait à quel genre d'être à l'esprit confus ils avaient bien pu vendre son œuvre d'art… Il fallait bien s'attendre que des

jeunes gens comme Wells exigeassent la vérité et la répandissent. Sans se rendre compte des conséquences de leurs actes, ou en s'en moquant ; mais simplement trop jeunes pour vivre avec le mensonge. Eh bien, la mystification allait se poursuivre encore pendant quelque temps – en dépit de la nouvelle génération élevée dans la Pax Aliéna et qui essayait de déchirer le voile, sans se rendre compte qu'il s'agissait de la toile même sur laquelle étaient posées les couleurs de leur univers.

Lindsay se mit à la recherche de sa femme. Elle se trouvait dans son bureau, claquemurée en compagnie de son équipe de conspirateurs, tous diplomates confirmés. Le colonel-professeur Nora Mavridès était quelqu'un avec qui il fallait compter sur Goldreich-Tremaine, et il n'était pas un diplomate dans la capitale qui, tôt ou tard, ne fût passé dans son ombre. Elle était la plus connue des loyalistes de sa classe et tenait le rôle de meneuse.

Lindsay s'abritait dans le confort de sa propre mystique. Dans la mesure où il pouvait le savoir, il était dernier survivant de la section étrangère. Si d'autres diplomates non morphos en avaient réchappé, ils ne le criaient pas sur les toits.

Il fit un tour dans la pièce par pure courtoisie, mais comme d'habitude, leurs métasignes onctueux le rendirent nerveux. Il se rendit ensuite au fumoir, où deux piliers de l'entrée des artistes étaient en train de se faire initier au dernier vice à la mode par la troupe qui répétait la pièce de Vetterling, *Shepherd Moons*.

Là, Lindsay se coula immédiatement dans son rôle d'imprésario. Tous croyaient à l'image qu'il donnait de lui : celle d'un vieil homme, un peu lent, peut-être, dépourvu de ce feu du génie qui en caractérisait d'autres, mais généreux et auréolé d'un certain mystère. De ce mystère naissait son charme, et le docteur Abélard Mavridès avait lancé plus d'une mode.

Il passa d'une conversation à une autre : politique des mariages génétiques, intrigues des services de sécurité des Anneaux, rivalités entre villes, doctrines académiques, conflits de répartition des horaires, chapelles artistiques – tous ces fils pris dans une même trame. Son éclat, le brillant distingué de ses motifs sociaux s'était progressivement transformé pour lui en

un ronron routinier. Il s'interrogeait parfois sur le flegme qu'il éprouvait. Quelle était là-dedans la part de l'âge, celle de la déchéance ? Lindsay avait soixante et un ans.

La soirée du mariage tirait à sa fin. Les comédiens partirent répéter, les anciens regagnèrent le fond de leurs antiques terriers, les hordes d'enfants décampèrent vers les crèches de leur lignage génétique. Finalement, Nora et Lindsay se retirèrent dans leur chambre. Nora avait l'œil brillant et était légèrement ivre. Elle s'assit au bord du lit et détacha l'agrafe qui, dans son dos, maintenait sa robe de cérémonie. Elle la tira vers l'avant, et tout le complexe vêtement ajouré s'effondra dans le sifflement léger de ses laçages défaits.

Nora avait subi son premier rajeunissement vingt ans auparavant, à trente-huit ans, et un deuxième à cinquante ans. La peau de ses épaules était aussi lisse que de la pâte de verre, sous la lumière rosée de la lampe de chevet. Lindsay ouvrit le tiroir qui se trouvait de son côté et retira le vieux monocle vidéo de son boîtier capitonné. Nora dégagea ses bras minces des manches ornées de perles de sa robe, et les porta à la tête pour défaire sa coiffure. Lindsay commença à la filmer.

« Tu ne te déshabilles pas ? dit-elle en se tournant vers lui. Mais qu'est-ce que tu fais, Abélard ?

— Je veux garder un souvenir de toi comme ça, un témoignage de cet instant parfait. »

Elle éclata de rire et rejeta sa coiffure ; en quelques gestes précis, elle défit les aiguilles ornementées qui retenaient sa chevelure et dégagea, d'un mouvement de la tête, un flot de tresses noires. Lindsay sentit l'excitation le gagner. Il reposa le monocle et se débarrassa de ses vêtements.

Ils commencèrent par faire l'amour paresseusement ; mais Lindsay, cette nuit, avait ressenti l'aiguillon de sa condition de mortel, et il en était stimulé. La passion s'empara de lui ; il s'activa avec l'ardeur de l'urgence, et Nora réagit à son rythme. Il eut un orgasme violent, gardant les yeux fixés, tant que se prolongèrent les spasmes à la cadence des battements de son cœur, sur sa main d'acier posée contre la délicate épaule de Nora. Il resta gisant, le souffle court, tandis que le cœur lui cognait dans les oreilles. Au bout d'un moment, il se dégagea.

Elle soupira, s'étira et se mit à rire. « Merveilleux, fit-elle. Je suis heureuse, Abélard.

— Je t'aime, ma chérie ; tu es ma vie. »

Elle se redressa sur un coude. « Y a-t-il quelque chose qui te tracasse, mon amour ? »

Lindsay avait les yeux qui lui piquaient. « J'ai eu une discussion avec Dietrich Ross, cette nuit, dit-il précautionneusement. Il m'a parlé d'un programme de rajeunissement qu'il voudrait me faire essayer.

— Ah ! Mais ce sont de bonnes nouvelles ! répondit-elle, ravie.

— C'est risqué.

— Écoute, mon chéri, vieillir, c'est aussi prendre un risque. Le reste n'est qu'une question de stratégie. Il ne te faut qu'une forme mineure de décatabolisme ; n'importe quel laboratoire a les moyens de faire ça. Tu n'as pas besoin d'un programme ambitieux. Avec ça, tu pourras attendre encore vingt ans.

— Mais cela signifie qu'il y aura quelqu'un devant qui je devrai jeter le masque. Ross prétend que c'est un organisme discret, mais je ne lui fais pas confiance. Il s'est passé une scène curieuse cette nuit, entre Vetterling et Pongpianskul ; Ross les a poussés. »

Nora se mit à défaire l'une de ses tresses. « Tu n'es pas vieux, chéri, et tu fais semblant depuis trop longtemps. Ton histoire ne sera plus un problème. Les diplomates rentrent dans leurs droits, et tu es maintenant un Mavridès. Le régent Vetterling est bien lui-même un non-planifié, et les gens n'en pensent pas plus de mal pour autant.

— Bien sûr que si.

— Peut-être ; mais là n'est pas la question. Ce n'est pas pour cela que tu as mis le problème de côté. Tu as les yeux gonflés, Abélard. As-tu pris tes antioxydants ? »

Lindsay garda le silence pendant un moment. Il s'assit dans le lit, se soulevant de son infatigable bras d'acier. « C'est… ma mortalité, finit-il par dire. C'était tellement important pour moi, à une certaine, époque ! C'est tout ce qui me reste de mon ancienne existence, de mes vieilles convictions…

— Mais ce n'est pas en te laissant vieillir que tu vas rester le même. Tu dois au contraire rester jeune si tu veux préserver tes anciens sentiments.

— Il n'y a qu'une seule façon de faire. Prendre modèle sur Véra Kelland. »

La tresse à demi dénouée, les mains de Nora s'arrêtèrent. « Je suis désolé, reprit Lindsay ; mais c'est là, quelque part, une ombre… J'ai peur, Nora. Retrouver la jeunesse risque de changer les choses. Toutes ces années qui nous ont donné tant de joies… Je me pétrifie ici, installé à l'ombre, en sécurité avec toi, et heureux. Être de nouveau jeune, prendre ce risque, c'est passer au grand jour. M'exposer à tous les regards. »

Elle lui caressa le menton. « Mais je monterai la garde, chéri. Je te protégerai. Personne ne pourra t'attaquer sans me trouver sur son chemin.

— Je le sais, et j'en suis ravi, mais je n'arrive pas à me débarrasser de cette impression. N'est-ce que de la culpabilité ? Est-ce que je ne me sens pas coupable de notre vie agréable, de notre amour partagé, alors que les autres ont crevé comme des rats dans leur coin ? » Sa voix tremblait. Il avait les yeux perdus sur les motifs bruns du couvre-lit qu'éclairait doucement la lampe de chevet. « Combien de temps cette Paix va-t-elle durer encore ? Les vieux nous méprisent, les jeunes nous ont devinés. Les choses doivent changer, mais comment pourraient-elles se présenter mieux ? Pour nous elles ne peuvent être que pires… ma chérie… (Il croisa son regard.) Je n'ai pas oublié l'époque où nous ne possédions rien, même pas de l'air à respirer, et où la pourriture nous envahissait de partout. Tout ce que nous avons acquis depuis, a été pur profit, mais un profit sans réalité… Il n'y a que ce qui se passe entre nous qui est réel. Promets-moi de rester à mes côtés si tout s'effondre… »

Elle lui prit les mains, refermant celle d'acier sur la sienne « Qu'est-ce qui a provoqué tout cela ? La venue de Constantin ?

— Vetterling souhaite faire entrer l'un des hommes de Constantin dans la Clique.

— Qu'il brûle ! Je savais bien que j'allais retrouver ce despote quelque part. C'est bien lui que tu redoutes, n'est-ce pas ? Le

réveil de vieilles tragédies… Je me sens mieux maintenant que je sais à qui j'ai affaire !

— Il n'y a pas que lui, chérie. Dis-toi bien que Goldreich-Tremaine ne pourra rester éternellement en tête. La Pax Aliéna est en train de s'effondrer, et il faut s'attendre à un nouvel affrontement ouvert entre Morphos et Mécas. Les militaristes vont reprendre du poil de la bêle. Nous perdrons le statut de capitale…

— Ce sont de fausses alarmes, Abélard. Nous n'avons encore rien perdu. Jamais les Détentistes de G.-T. n'ont été aussi puissants. Mes diplomates…

— Je sais quelles sont tes forces, et je crois que tu gagneras. Mais si tu perds, s'il faut redevenir apaches…

— Redevenir apaches ? Mais nous ne sommes pas des réfugiés, mon chéri. Nous sommes la lignée génétique des Mavridès, avec nos bureaux, nos propriétés, nos biens ! Ceci est notre forteresse ! Nous ne pouvons pas l'abandonner comme ça, elle, qui nous a tant donné… Tu sentiras les choses différemment, après ton traitement, elles ne t'apparaîtront plus sous le même aspect.

— Je le sais, et c'est bien ce qui me fait peur.

— Je t'aime, Abélard. Promets-moi d'appeler Ross dès demain.

— Oh ! surtout pas. Ce serait une faute grave d'avoir l'air trop pressé.

— Quand, alors ?

— Oh ! pas avant quelques années ; aux yeux de Ross, ce n'est pas grand-chose…

— Mais Abélard… te voir vieillir me fait mal. C'est allé assez loin comme ça. Ce n'est vraiment pas raisonnable de… » Ses yeux se remplirent de larmes.

Cette réaction surprit et inquiéta Lindsay. « Ne pleure pas, Nora. Tu te fais mal. » Il la prit par les épaules.

Elle le tint embrassé. « Ne pouvons-nous garder ce que nous avons ? Tu m'as fait douter de moi.

— Je suis bien fou, dit Lindsay. Je suis en bonne forme. Inutile de faire un coup de tête. Je suis désolé de ce que je t'ai dit. »

Ses yeux étaient de nouveau secs. « Je gagnerai. Nous gagnerons. Nous serons jeunes et forts ensemble. Tu verras. »

Conseil d'État de Goldreich-Tremaine 16-4-'53

Lindsay repoussa cette échéance aussi longtemps qu'il put. Mais il avait maintenant soixante-huit ans, et les antioxydants, même soutenus par un régime alimentaire spécial, ne suffisaient plus.

La clinique de démortalisation se trouvait dans la banlieue de Goldreich-Tremaine, dans l'un des bulbourgs comme il ne cessait d'en pousser. Ces sphères gonflées reliées par tubulures pouvaient apparaître ou disparaître en un rien de temps, ce qui en faisait un habitat parfait pour les Médicastres noirs et tous les organismes aux activités douteuses.

Les Mécas rôdaient dans ces parages, à la recherche des procédés de prolongation de la vie morpho, sans avoir à en supporter les inconvénients légaux. La loi de l'offre et de la demande avait entraîné la corruption, favorisée par le laxisme né du succès de Goldreich-Tremaine. La capitale avait trop présumé de ses possibilités et de l'argent au noir venaient les fissures qui lézardaient l'économie.

Les craintes de Lindsay l'avaient conduit à un stade où il redoutait de se retrouver en état de faiblesse au moment où tout s'écroulerait.

Ross lui avait promis l'anonymat. L'intervention serait rapide, il sortirait tout au plus au bout de deux jours.

« Je n'ai besoin de rien de fondamental », expliqua Lindsay à la vieille femme. « Simplement un décatabolisme.

— Avez-vous le dossier de votre lignage génétique ?

— Non.

— Ça ne simplifie pas les choses. » La nécrothérapeute marron le regarda avec une inclinaison de la tête étrangement enfantine. « Les gènes déterminent la nature des effets secondaires, reprit-elle ; s'agit-il d'un vieillissement naturel, ou d'une accumulation de dommages ?

— C'est naturel.

— On peut dans ce cas tenter quelque chose dans un spectre plus large. À base d'hormones avec un courant de désoxydants pour les radicaux libres. Sale, mais rapide. Ça vous rendra néanmoins votre énergie. »

Lindsay eut une pensée pour Pongpianskul et sa peau comme du cuir. « Quel traitement utilisez-vous vous-même ? demanda-t-il.

— C'est confidentiel.

— Quel âge avez-vous ? »

La femme sourit. « Vous ne devriez pas insister, l'ami. Moins nous en saurons l'un sur l'autre, mieux cela vaudra. »

Lindsay lui lança un Regard. Elle ne le remarqua pas. Un autre. Elle ne connaissait pas le langage.

Lindsay se sentait très mal à l'aise. « Je ne me vois pas capable d'en passer par là, dit-il, je n'arrive pas à vous faire confiance. » Lindsay se laissa flotter vers la sortie de la bulle, loin de son centre en apesanteur, de ses scanners et de ses échantillonneurs.

« Notre prix serait-il trop élevé, docteur Abélard Mavridès ? » lui lança la femme.

Une fiévreuse activité s'empara de son esprit tandis que se concrétisaient ainsi ses pires craintes. Il se retourna, bien déterminé à faire front. « Quelqu'un vous a induite en erreur.

— Nous disposons de nos propres services de renseignements. »

Il étudia attentivement ses métasignes musculaires. Les rides de son visage avaient quelque chose de légèrement bizarre, comme si elles ne correspondaient pas aux muscles en dessous. « Vous êtes jeune, finit-il par dire. Vous paraissez seulement âgée.

— Dans ce cas, nous partageons une imposture Pour vous ce n'en est qu'une parmi d'autres.

— Ross m'a dit que vous étiez digne de confiance. Pourquoi risquer votre situation en me provoquant ?

— Nous voulons la vérité.

— Que d'ambition, fit-il en ouvrant de grands yeux. Essayez donc la méthode scientifique et en attendant, parlons sérieusement. »

D'une main ridée, la jeune femme lissa machinalement sa tunique médicale. « Faites donc comme si vous étiez devant un public de théâtre, docteur Mavridès ; parlez-moi de votre idéologie.

— Je n'en ai pas.

— Et la Pax Aliéna ? Toutes ces pièces détentistes ? Vous croyez-vous capable de venir à bout du schisme avec ce canular investissioniste ?

— Vous êtes plus jeune que je le pensais. Pour me demander cela, il faut ne jamais avoir vu la guerre. »

Elle lui jeta un regard farouche. « Nous avons été élevés dans la Paix ! Dès la crèche, on nous enseignait que l'amour et la raison balaieraient la guerre ! Mais nous avons lu l'histoire. Non pas dans la version de Juliano, mais dans celle qui dit l'amère vérité. Savez-vous ce qui arrive aux groupes dont les innovations échouent ? Dans le meilleur des cas, ils sont expédiés dans un avant-poste à moitié en ruine. Dans le pire, ils sont pourchassés, capturés et tournés les uns contre les autres… »

Il se sentit piqué au vif : c'était vrai. « Mais certains survivent ! »

La femme se mit à rire. « Vous n'avez pas été planifié ; alors pourquoi vous en feriez-vous pour nous ? La bêtise est pour vous la vie et le souffle.

— Vous faites partie des gens de Margaret Juliano, dit-il. Les super-cracks. » Il l'observa attentivement. C'était la première fois qu'il avait l'occasion de voir de près l'un de ces super-cracks, dont on disait qu'ils étaient surveillés étroitement et l'objet d'études constantes.

« Margaret Juliano, parlons-en ! Elle appartient à votre Clique de Minuit ; elle a contribué à notre conception. C'est une Détentiste ! Quand la Paix finira, nous tomberons avec elle ! Ils sont toujours en train de nous triturer, de nous espionner, de rechercher des défauts (dans son visage ridé, ses yeux grands ouverts paraissaient encore plus fous). Vous rendez-vous compte de notre potentiel ? Il n'y a pas de règles, pas d'âmes, pas de limites ! Mais les dogmes nous en ont été imposés. Fausses guerres, allégeances, stupides. Ce monceau d'ordures

qu'est la Schismatrice. Il en est qui s'y vautrent, bien à l'abri de la liberté totale ! Mais nous voulons toute la vérité, sans conditions. Notre réalité, nous la voulons brute. Nos yeux nous les voulons ouverts, toujours : et s'il faut un cataclysme, nous sommes des milliers à être prêts…

— Non, attendez ! » s'écria Lindsay. La fille était bien une super-crack ; elle ne pouvait pas avoir plus de trente ans. Il était confondu de la trouver aussi fanatique, aussi décidée à répéter ses propres erreurs – les siennes et celles de Véra. « Vous êtes trop jeunes pour l'absolu ! Pour l'amour de Dieu, pas de gestes gratuits ; attendez une cinquantaine d'années, auparavant. Cent ans, s'il le faut ! Vous disposez de tout le temps que vous voulez !

— Nous ne pensons pas de la façon qu'ils avaient prévue, dit la femme. Et ils nous tueront pour cela ; mais pas avant que nous ayons fait sauter la boîte crânienne du monde et mis nos aiguilles dedans.

— Attendez. La Paix est peut-être bien condamnée à terme ; mais vous pouvez vous sauver. Vous êtes des gens brillants. Vous pourriez…

— La vie n'est qu'une blague, l'ami. La ligne de partage, c'est la mort. » Elle leva une main et disparut.

Lindsay eut un hoquet. « Qu'est-ce que vous avez… ? » Mais il s'arrêta soudain. Sa propre voix avait des intonations étranges. L'acoustique de la pièce lui paraissait différente. Les machines produisaient néanmoins toujours les mêmes ronronnements tranquilles, les mêmes bip-bips étouffés.

Il s'en approcha. « Hello, jeune dame. Commençons par parler. Croyez-moi, je peux comprendre. » Sa voix avait changé ; elle ne possédait plus ce début de raucité qui lui était venu avec l'âge. Il porta la main gauche à sa gorge ; une barbe épaisse lui couvrait le menton. Interdit, il tira dessus, mais les poils étaient bien les siens.

Il se laissa flotter plus près des machines et en toucha une ; sa main produisit un bruit de froissement. Il l'empoigna d'un geste furieux : elle s'effondra instantanément, révélant un fragile support de cellulose et de plastique. Il s'attaqua à la deuxième machine : une autre maquette. Un magnétoscope,

simple jouet d'enfant, se trouvait au centre du complexe, débitant fidèlement ses ronronnements et ses bip-bips. Il s'en empara de sa main gauche, et prit soudain conscience d'une sensation d'endolorissement dans son bras gauche.

Il se débarrassa brutalement de sa veste et de sa chemise. Il avait le ventre plat, tendu ; les poils grisonnants de sa poitrine avaient été laborieusement épilés. Il reporta la main à son visage. Il n'avait jamais porté la barbe, mais celle-ci avait bien l'air vieille de deux semaines au moins.

La fille l'avait vraisemblablement drogué sur-le-champ. Puis on avait procédé à un lavage de cellules, à une inversion catabolitique et au réajustage de la limite de Hayflick au niveau de la peau et des organes majeurs, tandis que son corps inconscient était soumis à des exercices pour rétablir son tonus musculaire. Puis, le traitement achevé, on s'était arrangé pour qu'il se retrouvât exactement dans la même position au moment où il reprenait d'un seul coup conscience.

Le choc de cet éveil le frappa à retardement ; on aurait dit que le monde brillait de tous ses feux. À côté de cela, il aurait pu douter facilement d'à peu près tout : de son nom, de la raison de sa présence ici, de sa propre vie. Ils m'ont laissé la barbe comme calendrier, songea-t-il, étourdi. À moins qu'elle ne fût aussi une mystification.

Il prit une profonde inspiration. Il avait l'impression d'avoir les poumons tendus, étirés ; on les avait débarrassés des goudrons de fumée.

« Oh ! Seigneur ! s'exclama-t-il à voix haute, Nora ! » Elle devait actuellement avoir dépassé le stade de la panique, et bouillir d'une haine implacable pour ceux qui l'avaient fait disparaître. Il se précipita aussitôt vers la sortie de la bulle.

L'amas en forme de raisin des structures gonflables bon marché était accroché à une voix interurbaine tubulaire. Il se laissa flotter dans le corridor laqué et, franchissant un seuil fermé de fibres, déboucha dans le gonflement transparent d'un carrefour. En dessous s'étendait Goldreich-Tremaine, avec ses roues de Besetzny et de Patterson qui tournaient majestueusement, tandis que les noyaux et les liens qui reliaient la ville aux différents faubourgs brillaient, pourpres, or ou verts,

lui faisant une parure piquée de joyaux. Au moins était-il toujours à G.-T. Il se dirigea immédiatement vers son domicile.

Conseil d'État de Goldreich-Tremaine 18-9-'53

Constantin trouvait répugnant le chaos qui régnait. Les évacuations sont des affaires malpropres. Les appontements étaient jonchés de débris : vêtements, horaires des vaisseaux, emballages d'inhalateurs, brochures de propagande. D'heure en heure, le poids de bagages autorisés devenait de plus en plus faible. Non loin de là, quatre Morphos retiraient des objets de leurs valises surchargées et les écrasaient avec rage contre les parois et les bittes d'amarrage.

De longues files d'attente s'étaient formées devant les terminaux. Ceux-ci, surchargés, faisaient monter les enchères, et certains réfugiés constataient qu'il leur en coûtait davantage pour vendre leurs biens dépréciés que ce que ceux-ci valaient effectivement.

Une voix synthétique, sur le système d'information, annonça le prochain vol pour l'Union des Skimmers. Un vent de folie se mit à souffler instantanément sur le cosmodrome. Constantin sourit ; c'était la destination de son propre vaisseau, le *Sereine-Amitié*. Mais contrairement à celle des autres, la cale où il se trouvait amarré était en sécurité, comme celle dont il disposait par ailleurs dans la nouvelle capitale.

Goldreich-Tremaine avait vu trop grand, avait trop compté sur la mystique liée à sa situation de capitale. Une fois dépossédée de celle-ci par les militants d'une ville rivale, G.-T. ne disposait plus de rien pour asseoir son crédit.

Il aimait bien l'Union des Skimmers. Placée en orbite autour de Titan, elle flottait au-dessus des nuages aux reflets sanglants de la grande lune de Saturne. La source des richesses de l'Union gisait toujours à une proximité rassurante ; puisqu'elle se trouvait dans les inépuisables masses de riches matières organiques qui étouffaient le ciel titanien. Des dragues à moteur à fusion trouaient son atmosphère, et recueillaient les précieux composés par centaines de tonnes à la fois : méthane, éthane,

acétylène, cyanogène, réserves à l'échelle planétaire pour les usines de polymères de l'Union.

Des passagers débarquaient ; ils n'étaient qu'une poignée, comparés à ceux qui partaient, et n'avaient rien de bien sympathique. Un groupe, en uniforme défraîchi, passa en flottant devant les douanes. Des apaches, de toute évidence, mais même pas Morphos : les huiles antiseptiques faisaient briller leur peau.

Grâce à son écouteur, Constantin suivait les échanges murmurés par ses gardes du corps, qui examinaient les derniers arrivants. Ils étaient quatre et s'impatientaient de la répugnance que leur chef manifestait à partir. Mais les nombreux ennemis que Constantin avait sur place étaient près de toucher le fond du désespoir alors que le système bancaire de Goldreich-Tremaine se trouvait sur le point de s'effondrer. Les échanges des gardes atteignirent un point d'excitation fiévreuse.

Malgré tout, Constantin s'attardait. Il venait de vaincre les Morphos sur leur propre terrain, et il savourait son plaisir. Il ne vivait que pour des moments comme ceux-ci ; il était peut-être le seul individu calme de toute cette foule de près de deux mille personnes. Jamais ne s'était-il autant senti maître des événements.

L'avoir sous-estimé était ce qui avait perdu ses ennemis ; ceux-ci avaient cru prendre sa mesure et s'étaient complètement fourvoyés. Constantin lui-même ignorait quelle était cette mesure ; c'était précisément cette angoisse qui le poussait en avant.

Il passa en revue tous ses ennemis, les uns après les autres. Les militants l'avaient choisi pour attaquer la Clique de Minuit, et il avait obtenu un succès total, impressionnant. Le premier à tomber fut le régent Vetterling ; celui-ci s'était imaginé qu'il en réchapperait. Encouragé par Carl Zeuner, il avait joué la carte des militants ; la puissance de la Clique de Minuit était brisée de l'intérieur. Elle se scinda en factions qui s'affrontaient. Ceux qui tentèrent de s'accrocher se virent dénoncés par les autres, les plus désespérés.

Le renégat mécaniste, Sigmund Fetzko, avait « disparu ». Ceux qui l'appelaient à son domicile, ces jours-ci, se heurtaient

à des fins de non-recevoir et des atermoiements ingénieux du système d'expertise de sa propriété. L'image de Fetzko vivait ; l'homme lui-même était mort, mais trop bien élevé pour l'admettre.

Neville Pongpianskul était également mort, assassiné dans la République sur l'ordre de Constantin.

Quant à la chancelière générale Margaret Juliano, elle s'était tout simplement évanouie. Un ennemi personnel avait dû en terminer avec elle. Son cas intriguait néanmoins toujours Constantin ; le jour de sa disparition, il avait reçu, d'un expéditeur anonyme, une lourde caisse. Ouverte avec précaution par ses gardes du corps, elle avait livré un bloc de glace avec son nom gravé en caractères élégants à la surface – *MARGARET JULIANO*. On ne l'avait pas revue depuis.

Le colonel-professeur Nora Mavridès avait carrément gâché les quelques cartes dont elle disposait. Le faux Lindsay, son mari, avait disparu, et elle avait accusé Constantin de l'avoir kidnappé. Lorsqu'il était revenu, racontant une histoire à dormir debout de renégats super-cracks et de cliniques au marché noir, elle s'était trouvée déshonorée.

Constantin n'était toujours pas sûr de ce qui s'était exactement passé. L'explication la plus vraisemblable voulait que Nora Mavridès eût été doublée par les têtes brûlées de son petit groupe de diplomates. Sans doute avaient-ils soupçonné ce qui allait se passer et neutralisé leur ex-protectrice, dans l'espoir que le nouveau régime de l'Union des Skimmers leur en tiendrait compte. Si tel était bien le cas, ils s'étaient lourdement trompés.

Constantin parcourut du regard le grand hall du cosmodrome, ajustant le télé de son vidéocle. Parmi les Morphos inquiets aux vêtements raffinés, il découvrit une minorité croissante d'individus d'autres provenances : tout un chargement d'apaches. Ici et là, ces épaves idéologiques, mal habillées, un sourire torve sur le visage, comparaient leurs habits à manches lacées ou rôdaient avec une nonchalance de prédateurs autour des évacués en train d'alléger leurs bagages.

« Vermines », dit Constantin, que leur vue déprimait. « Messieurs, il est temps de partir. »

Par une entrée fermée d'une chaîne, les gardes le conduisirent vers une rampe privée au revêtement de Velcro. Les bottes à vrilles d'accroche de Constantin tour à tour mordaient dans le matériau et s'en arrachaient.

Il se laissa flotter dans le tube d'embarquement en apesanteur jusqu'au sas d'entrée de son vaisseau. Une fois à l'intérieur, il s'installa dans son siège anti-g préféré, et brancha le système vidéo pour profiter du décollage.

Au milieu du vaste squelette des portiques d'accès, les vaisseaux de plus petite taille faisaient la queue devant les tubes de lancement, rendus encore plus minuscules par la présence de la masse élégante d'un grand vaisseau stellaire investissioniste. Constantin leva la tête, entraînant un mouvement de rotation de la part des caméras asservies de la coque du *Sereine-Amitié*. « Le vaisseau des Investisseurs est donc toujours ici ? » dit-il à voix haute. Il ne put retenir un sourire. « Chercheraient-ils encore à faire des affaires ? »

Il se débarrassa de son vidéocle. À l'intérieur de la cabine, les gardes étaient rassemblés autour d'un réservoir suspendu et respiraient un tranquillisant à l'aide de masques à oxygène. L'un d'entre eux, les yeux rougis, regarda vers lui. « Pouvons-nous nous mettre en suspension, monsieur ? » demanda-t-il.

Constantin hocha la tête, non sans amertume. Depuis que la guerre avait repris, ses gardes avaient perdu tout sens de l'humour.

Un vaisseau commercial investisseur 22-9-'53

Nora leva les yeux sur son époux, vautré au-dessus d'elle dans un siège élevé. Une barbe sombre et un masque vidéocle lui cachaient presque entièrement le visage. Il avait les cheveux coupés court, et portait un survêt mécaniste. Son vieux sac diplomatique, tout dépenaillé, était accroché à la peluche rugueuse du pont. Il l'emportait avec lui ; il avait bien l'intention de faire défection.

La forte gravité du vaisseau des Investisseurs les écrasait comme une chape de plomb. « Arrête d'aller et venir, Nora, fit Lindsay. Tu n'arriveras qu'à t'épuiser.

— Je me reposerai plus tard. » La tension lui nouait les épaules et le cou.

« Repose-toi tout de suite. Prends l'autre siège. Si tu fermes les yeux et dors un peu… en un rien de temps…

— Je ne pars pas avec toi. » Elle souleva son propre vidéocle et se frotta l'arête du nez. La lumière préférée des Investisseurs éclairait la cabine : un rayonnement aveuglant blanc-bleu imbibé d'ultraviolets.

Elle avait cette lumière en horreur. Au fond d'elle-même, elle en avait toujours voulu aux Investisseurs d'avoir enlevé toute signification à la mort de sa famille. Et les trois mois qu'elle avait autrefois passés à bord d'un navire semblable restaient comme la période la plus étrange de toute sa vie. Lindsay, rapide et souple, s'était immédiatement adapté en bon apache qu'il était, prêt à négocier avec les extraterrestres comme il l'aurait fait avec n'importe qui. À l'époque, elle s'était d'ailleurs posé des questions. Et maintenant la boucle était bouclée.

« Tu es venue jusqu'ici, remarqua-t-il. Tu n'y serais pas si tu n'avais pas voulu m'accompagner. Je te connais, Nora ; tu es toujours la même, en admettant que j'ai moi-même changé.

— Je suis venue parce que je voulais être avec toi jusqu'au tout dernier moment. », Visage pétrifié, elle s'efforçait de retenir ses larmes, luttant contre l'horrible sensation qui montait en elle comme une nausée noire. Elle avait ravalé trop de larmes trop longtemps, songea-t-elle. Le jour viendrait où elles l'étoufferaient.

Constantin s'était servi de toutes les faiblesses de Goldreich-Tremaine, se dit-elle. Ma faiblesse personnelle, c'était cet homme. Lorsque Abélard était revenu de la clinique de rajeunissement, en retard de trois semaines et tellement transformé que les robots domestiques n'avaient même pas voulu le laisser entrer… Mais même cela n'avait pas été aussi terrible que les journées passées sans lui, à sa recherche, pour découvrir que le bulbourg du marché noir avait été dégonflé et

emporté, les heures passées à se demander dans quelle galère furtive il s'était embarqué…

« C'est ma faute, dit-elle. J'ai accusé Constantin sans preuve, et il m'a humiliée. La prochaine fois, je ferai davantage attention.

— Constantin n'a rien à voir là-dedans. Je n'ai pas oublié qui j'ai vu à la clinique. Il s'agissait de super-cracks.

— Je n'arrive pas à croire à l'hypothèse des Cataclystes, objecta-t-elle. On surveille ces super-cracks comme un trésor ; ils n'ont pas les moyens de conspirer sur une telle échelle. Tu as été victime d'une supercherie ; toute l'affaire a été montée pour m'attirer. Et je me suis laissé piéger.

— Inutile de t'en vanter, Nora. Tu t'es laissé aveugler. Les Cataclystes m'ont enlevé, et tu ne veux même pas reconnaître leur existence. Tu ne peux gagner, parce que tu ne peux ramener le passé. Laisse tout tomber, et viens avec moi.

— Quand j'ai vu ce que Constantin faisait à la Clique…

— Mais ce n'est pas ta faute ! Seigneur, n'y a-t-il pas suffisamment de désastres comme ça pour que tu veuilles endosser aussi ceux dans lesquels tu n'es pour rien ? Goldreich-Tremaine est foutue. Nous devons vivre, maintenant ! Je t'avais avertie depuis des années que cela ne pourrait pas durer. Eh bien, maintenant, c'est terminé ! conclut-il en ouvrant les bras. Le gauche, attiré par la gravité, retomba mollement : mais l'autre décrivit un arc parfait dans un léger chuintement.

Ils reprenaient cette discussion pour la énième fois, et elle se rendit compte qu'il avait les nerfs à vif. Sous l'effet du traitement, sa patience durement acquise s'était évanouie dans l'éclat d'une fausse jeunesse. Il se mil à crier. « Tu n'es pas Dieu ! Tu n'es pas l'histoire ! Tu n'es pas le Conseil des Anneaux ! Arrête cette crise d'amour-propre ! Tu n'es plus rien maintenant, tout juste une cible, un bouc émissaire ! Cours. Nora ! Prends le chemin des apaches !

— Le clan des Mavridès a besoin de moi.

— Ils seront mieux sans toi. Tu n'es plus qu'une gêne pour eux, maintenant. Tous deux nous sommes…

— Et les enfants ? »

Lindsay se tut pendant quelques instants. « Je suis navré pour eux, bien plus navré que tout ce que je pourrais dire. Mais ce sont maintenant des adultes, et ils doivent courir leur chance. Ce n'est pas eux le problème, mais nous ! Si nous rendons les choses faciles à l'ennemi, si nous disparaissons en douce, si nous nous évaporons, on nous oubliera. Nous attendrons à l'abri.

— En laissant les fascistes faire ce qui leur plaît ? Les assassins, les tueurs ? Combien de temps faudra-t-il pour que la Ceinture soit à nouveau remplie d'agents morphos et qu'éclatent des petites guerres dans tous les coins ?

— Et qui pourra l'empêcher, toi ?

— Et toi dans tout ça, Abélard ? Déguisé en Méca puant avec ton sac plein d'informations morphos volées ! As-tu jamais pensé à une autre vie qu'à la tienne ? Pourquoi, au nom du Ciel, ne te tiens-tu pas au côté des faibles au lieu de les trahir ? Penses-tu que ce soit plus facile pour moi, sans toi ? Je vais continuer à me battre, mais sans toi, le cœur n'y sera plus. »

Il poussa un grognement. « Écoute. Je n'étais qu'un apache avant de te rencontrer, et tu sais à quel point j'étais démuni… Je ne veux plus de ce vide, personne qui se soucie de vous, personne qui sache… Sans compter une autre trahison sur la conscience… Nora, nous avons eu presque quarante ans ! Nous avons été bien dans ce coin, mais il s'effondre maintenant. Le bon temps reviendra. Peu importe la durée. Tu voulais prolonger cette existence, et j'ai fait ce qu'il fallait pour toi. Tu me demandes maintenant de renoncer à tout cela ! Je ne tiens pas au rôle de martyr. Nora. Pour personne au monde.

— Tu parlais toujours de mortalité, dit-elle, tu es différent, maintenant.

— Si j'ai changé, c'est parce que tu l'as voulu.

— Pas comme ça. Pas en trahissant.

— Nous mourrons pour rien.

— Comme les autres », laissa-t-elle échapper, le regrettant aussitôt. Et de nouveau elle se tint devant eux, leur vieille culpabilité dans son intimité sans fard. Ces autres, envers lesquels on avait des devoirs qui comptaient plus que la vie. Ces autres que l'on avait abandonnés, que l'on avait tués dans ce

poste avancé morpho. Tel était le crime qu'ils avaient tout deux essayé d'effacer, le crime qui les avait unis. « Si j'ai bien compris, tu ne me demandes rien moins que de trahir une nouvelle fois les miens pour toi ! »

Voilà. Elle l'avait dit. Il n'était plus possible de faire machine arrière, maintenant. Elle attendit, dans la douleur, les mots qui la libéreraient de lui.

« Pour moi, "les miens", c'était toi. J'aurais dû savoir que ça ne pouvait être pour longtemps. Je suis un apache, c'est mon destin, pas le tien ; je savais que tu ne viendrais pas. » Il inclina la tête contre les doigts nus de sa main artificielle. Leur acier renvoyait de durs éclats métalliques. « Eh bien, reste, et bats-toi. Peut-être pourras-tu gagner, au fond. »

C'était la première fois qu'il lui mentait. « Mais je peux gagner, insista-t-elle : ce ne sera pas facile, nous n'aurons pas tout ce que nous avons eu, mais nous ne sommes pas encore battus. Reste, Abélard, je t'en prie ! Je t'en prie ! J'ai besoin de toi. Tu peux me demander tout ce que tu veux, sauf de renoncer à lutter.

— Je ne peux pas te demander de changer. Les gens ne changent que si on leur en donne le temps. Un jour, cette chose qui nous hante finira par s'user et s'estomper, si nous vivons assez longtemps tous les deux ; je crois que l'amour est plus fort que la culpabilité. Si j'ai raison, et qu'un jour tu ne te sentes plus liée par tes obligations, alors pars à ma recherche. Retrouve-moi…

— Je le ferai, je te le promets. Abélard… Si je suis tuée comme les autres et que tu continues à vivre, alors dis-moi que tu ne m'oublieras pas.

— Jamais. Je te le jure par tout ce qu'il y a eu entre nous.

— Alors adieu. » Elle grimpa le long du grand siège investissioniste pour l'embrasser. Elle sentit sa main de fer se refermer sur son poignet comme une menotte. Elle lui donna un baiser léger. Puis elle se dégagea, et il la laissa aller.

Chapitre 6

Un vaisseau spatial investisseur 29-9-*'53*

Lindsay gisait sur le sol de sa cabine vaste comme une caverne, respirant profondément. L'air chargé d'ozone du vaisseau investissioniste lui piquait le nez, brûlé de coups de soleil en dépit de l'huile qu'il appliquait. Les parois de la salle, en métal sombre, étaient percées d'orifices renforcés. De l'un d'eux coulait un mince filet d'eau, que la forte gravité faisait cascader brutalement.

Cette cabine de luxe avait connu de multiples usages. Les éraflures cunéiformes des graffiti couvraient le sol et les murs presque jusqu'au plafond. Les êtres humains n'étaient pas les seuls à faire appel aux services (payants) des Investisseurs.

Si les dernières théories d'exosociologie morphos étaient exactes, les Investisseurs eux-mêmes n'étaient pas les premiers propriétaires de ces vaisseaux stellaires. Couvert de mosaïques prétentieuses et de bas-reliefs métalliques, chacun de ces vaisseaux paraissait unique. Mais une analyse plus poussée permettait de découvrir la structure de base sous-jacente : de grossiers hexagones en guise de poupe et de proue, et six longs côtés rectangulaires. On considérait en général que les Investisseurs les avaient soit volés, soit trouvés, soit achetés.

L'enseigne du vaisseau lui avait procuré une paillasse, un grand matelas plat orné d'un motif d'hexagones blancs et marron alternés, conçu pour les Investisseurs. Il avait la rugosité de la toile de jute, et dégageait une légère odeur, celle de l'huile qui graissait les écailles des Investisseurs.

Lindsay avait éprouvé les parois métalliques de sa cabine, intrigué par les éraflures. En dépit d'un contact un peu granuleux, les fermoirs d'acier de ses chaussures adhésives et sa main artificielle glissaient dessus comme si c'était du verre. Des

conditions extrêmes de pression ou de température pouvaient cependant les ramollir. Un animal de grande taille et doté de serres, flottant dans un bain d'éthane liquide sous pression, par exemple, avait peut-être griffé ces parois dans une tentative pour s'enfuir.

La gravité était pénible, mais on avait diminué pour lui l'intensité de la lumière. Si la cabine avait des dimensions imposantes, elle ne comportait en revanche aucun mobilier en dehors du matelas ; dispersées sur leurs crochets magnétiques, ses affaires avaient l'air de vieilles frusques pathétiques.

Il trouvait étrange de la part des Investisseurs de laisser ainsi une salle vide, même si elle pouvait faire office de zoo. Lindsay restait étendu sans bouger, et essayait de bien respirer tout en réfléchissant.

Le sas blindé émit un tintement sonore, et pivota sur ses gonds. Lindsay s'accouda sur son bras artificiel, le seul de ses membres à ne pas souffrir de la gravité. Il sourit. « Oui, enseigne ? Des nouvelles ? »

L'enseigne pénétra dans la salle. Il était de relativement petite taille pour cette fonction, avec à peine une coudée de plus que Lindsay et l'aspect noueux de sa charpente était accentué par l'habitude qu'il avait de relever la tête comme un oiseau. Il avait plutôt l'air d'un simple matelot que d'un enseigne. Pensif, Lindsay l'étudia.

Les spécialistes s'interrogeaient encore sur le système de grade des Investisseurs. Les commandants de bord étaient toujours de sexe féminin, mais étaient les seules « femmes » à bord : elles faisaient bien deux fois la taille d'un simple marin, et étaient bâties en force. Ces proportions leur donnaient une lenteur et un calme qui étaient comme une affirmation laconique de leur pouvoir. Tout de suite après venaient les enseignes, mélange de diplomate et de ministre. Le reste de l'équipage était constitué d'un harem de mâles en adoration. Les folâtres matelots, avec leurs yeux en boutons de bottine, faisaient bien trois fois le poids d'un homme, mais avaient l'air de papillons à côté de leurs monstrueuses commandantes.

Leur crête était leur principal moyen d'expression de métasignes. De souche reptilienne, les Investisseurs portaient,

derrière la tête, une longue crête côtelée faite d'une peau translucide aux reflets d'arc-en-ciel et parcourue d'un réseau de vaisseaux sanguins. La fonction de ces crêtes était de contrôler la température corporelle ; elles pouvaient être tendues pour absorber la chaleur solaire ou au contraire, dans l'obscurité, pour la dissiper. Dans l'état actuel de la civilisation investisseur, ce n'était plus que la relique d'un lointain passé, comme les sourcils humains qui, à l'origine, étaient destinés à détourner la sueur des yeux. Mais leur usage social – comme celui des sourcils – était fondamental.

La crête de l'enseigne inquiéta Lindsay. Elle ondulait trop nerveusement. D'ordinaire, des ondulations rapides s'interprétaient comme un signe d'amusement ; mais chez les êtres humains aussi, certaines formes de rire trahissaient parfois un état de stress. En dépit de l'intérêt professionnel qu'il aurait pu porter à la question, Lindsay n'avait nulle envie d'être le premier être humain à assister à la crise d'hystérie d'un Investisseur. Il espéra qu'il s'agissait simplement d'un geste de répulsion : ce vaisseau venait d'arriver récemment dans le système solaire, et son équipage n'était pas habitué à fréquenter les êtres humains.

« Pas de nouvelles, artiste », répondit l'enseigne dans son anglais simplifié laborieux. « Simple reprise de discussion pour paiement.

— Bonnes affaires », commenta Lindsay en investisseur. Les sons haut perchés lui irritaient la gorge, mais il préférait cela aux tentatives maladroites de l'enseigne pour maîtriser le langage humain.

Cet enseigne était bien différent du premier qu'il avait rencontré ; sur ESAIRS, l'Investisseur s'était montré affable et courtois, avec un vocabulaire fortement coloré des ronflants clichés glanés dans les émissions de télévision humaines. Celui d'aujourd'hui, manifestement, éprouvait des difficultés.

Il était évident que les Étrangers avaient envoyé les meilleurs d'entre eux pour établir le premier contact. On aurait dit qu'au bout de trente-sept ans, ils considéraient le système solaire suffisamment sûr pour y expédier des éléments plus marginaux.

« Notre commandante veut vous sur cassette », dit l'enseigne en anglais.

D'un geste machinal, Lindsay porta la main à la chaîne qu'il portait au cou. Elle retenait le monocle vidéo où se trouvait le précieux film sur Nora. « Je possède une bande qui est presque entièrement vierge. Il n'est pas question de m'en séparer, mais…

— Notre commandante est passionnée d'enregistrements. Elle possède beaucoup d'autres images, mais aucune de votre espèce. Elle l'étudiera.

— Je serais honoré d'avoir une autre audience avec la commandante, répondit Lindsay. La première a été si courte ! Je me soumettrai avec plaisir à un enregistrement. Avez-vous la caméra ? »

L'enseigne cilla, sa membrane nictitante translucide tressautant de bas en haut sur son globe oculaire, noir et protubérant. La pénombre de la pièce paraissait le mettre mal à l'aise. « J'ai la bande. » Il ouvrit le sac qu'il portait à l'épaule et en sortit une boîte métallique plate et ronde. Il la saisit entre deux de ses énormes orteils et la déposa sur le sol de métal sombre. « Vous ouvrirez la boîte. Vous ferez alors des gestes amusants et caractéristiques de votre espèce que la bande verra. Continuez jusqu'à ce que la bande vous comprenne. »

Lindsay agita latéralement sa mâchoire inférieure, en imitation du geste d'acquiescement investissioniste. L'enseigne eut l'air satisfait. « Le langage n'est pas nécessaire. La bande n'enregistre pas les sons. » L'Investisseur se tourna vers le sas. « Je reviendrai chercher la bande dans deux de vos heures. »

Une fois seul. Lindsay étudia la boîte. Le couvercle, en métal ondulé et doré, avait la taille de ses deux mains étendues. Il attendit un moment avant de l'ouvrir, remâchant son dégoût, un dégoût dirigé tout autant vers lui-même que vers ses hôtes.

Les Investisseurs n'avaient pas demandé à être déifiés. Ils s'étaient contentés de faire des bénéfices. Ils connaissaient l'existence de l'humanité depuis des siècles et étaient bien plus anciens qu'elle ; mais ils s'étaient prudemment interdit d'interférer jusqu'au jour où ils eurent la certitude de pouvoir en tirer quelques profits D'un point de vue investisseur, leur comportement était tout à fait régulier.

Lindsay ouvrit la boîte. À l'intérieur une bande d'un gris métallique était enroulée sur une bobine, avec une amorce blanche d'une dizaine de centimètres. Lindsay posa le couvercle de côté – la fine plaque de métal était aussi lourde que du plomb dans la forte gravité investisseur – et se pétrifia.

Dans sa boîte, la bande se mit à frémir. L'amorce se redressa en se tordant sur elle-même, et elle commença à se dérouler complètement. Parcourue d'ondulations, donnant des coups de fouet, elle s'éleva tandis que de vagues reflets lumineux la parcouraient dans sa longueur. Au bout de quelques secondes, elle avait formé une sorte de nuage ouvert constitué d'un ruban brillant qui s'appuyait sur un treillis à demi aplati et raide.

Toujours agenouillé et n'osant bouger que les yeux, Lindsay observait prudemment ce qui se passait. Ce qu'il avait pris pour l'amorce d'une bande était en réalité la tête de la créature, se rendit-il compte. Elle se déplaçait à l'extrémité d'une longue boucle tendue, à la recherche de mouvements dans la salle.

La créature en ruban ne cessait de s'agiter, déployant sa masse tire-bouchonnée en boucles multiples. Une fois complètement dégagée, elle faisait penser à une pelote de fil lâche, emmêlée instable, aussi haute qu'un homme, les boucles qui la soutenaient, raidies, chuintant faiblement sur le sol.

Il avait tout d'abord pensé à un mécanisme – un mécanisme dangereux, car la tranche du ruban était aussi fine qu'une lame de rasoir. Mais la manière dont la chose s'enroulait et se déroulait avait quelque chose d'imprévisible, une sorte d'aisance organique.

Il n'avait toujours pas bougé ; elle ne paraissait pas capable de le percevoir.

Il secoua vivement la tête et le lourd vidéocle de son front alla voler au milieu de la salle. La tête du ruban fonça immédiatement sur l'appareil.

La transformation mimétique partit de la queue. La bande se mit à rétrécir, s'entassant comme du tissu que l'on emballe, reproduisant la forme du vidéocle comme du ruban empaqueté et chiffonné. Mais avant d'avoir complètement terminé la reproduction, la bande eut l'air de perdre tout intérêt à

continuer. Elle hésita, surveillant le vidéocle inerte, puis s'effondra en une masse agitée et informe.

Pendant quelques instants, elle reproduisit la forme accroupie de Lindsay, se convolutant en une silhouette humaine pleine de trous faite de rubans, dans un bruit de froissements. Par mimétisme, la bande ne tarda pas à prendre la couleur noire tachée de rouille de sa salopette. Puis la tête regarda ailleurs et s'effondra en multiples morceaux, ses couleurs prises d'une vive agitation.

Elle continua d'onduler sous le regard de Lindsay. Sa tête blanche poursuivait toujours son examen de la salle, de façon presque clandestine. Puis elle prit le reflet brun sale caractéristique de la peau des Investisseurs. Lentement, un souvenir, soit biologique, soit cybernétique, parut l'envahir. Elle commença à se rassembler et à se masser pour adopter une nouvelle forme.

La petite silhouette d'un Investisseur apparut alors. Lindsay sentit son cœur se mettre à battre. Jamais encore un être humain n'avait vu d'Investisseur enfant, et ils passaient pour être très rares. Mais bientôt, à ses proportions, il se rendit compte que la bande mimait une femelle adulte. La bande n'était pas suffisamment longue pour produire une réplique grandeur nature, mais la précision du modèle réduit, qui lui arrivait au genou, était stupéfiante. Des cloques minuscules, sur le ruban, rendaient parfaitement la peau grumeleuse du crâne et du cou ; les petits yeux, deux globules colorés, paraissaient pleins d'expression.

Lindsay fut pris d'un frisson ; il avait reconnut la personne, et l'expression que trahissaient les yeux était celle d'une dure souffrance animale.

La bande simulait la commandante investisseur. Elle respirait à petits coups rapides, ses côtes soulevant son torse en forme de barrique. Elle s'accroupit maladroitement, les mains que terminaient des griffes posées à plat sur ses genoux relevés. Sa bouche s'ouvrit de façon spasmodique, exhibant une rangée de grosses dents maladroitement imitées et les parois intérieures, minces comme du papier, de la tête du simulacre.

La commandante du vaisseau était malade. Personne n'avait jamais vu un Investisseur dans cet état. Sans doute, songea Lindsay, l'étrangeté de cette scène l'avait fait se fixer dans la mémoire de la bande. C'était une occasion à ne pas manquer. Avec une lenteur glaciale. Lindsay fit sauter les pressions qui retenaient le haut de sa salopette et découvrit le monocle de prise de vues, qui pendait au bout de sa chaîne. Il se mit à filmer.

Le ventre écailleux du simulacre se tendit, et deux rubans s'écartèrent l'un de l'autre à la base de la lourde queue. Une masse ronde, blanche, luisante d'humidité, apparut alors, forme oblongue faite de bande enroulée serrée : un œuf.

Le travail était lent et pénible. L'œuf avait l'aspect du cuir, et les contractions de l'oviducte le comprimaient. Il finit par se libérer, tout en restant relié au corps par un morceau de ruban transparent. L'image de la commandante se tourna lourdement, et se pencha pour examiner l'œuf avec une intensité maladive. Elle tendit lentement sa grande main, gratta l'œuf et renifla ses doigts. Sa crête se mit à se dresser, toute raide, gorgée de sang, et ses bras à trembler.

Elle se jeta sur l'œuf, le mordant sauvagement par son extrémité la plus étroite, déchirant la coquille de cuir de ses dents médiocrement imitées. Des rubans colorés jaillirent, un jaune comme du fromage.

Elle se mit à le dévorer, et ses bras de rubans se couvrirent de la matière jaune et visqueuse. La crête était toute raide derrière sa tête, comme prise de furie. L'horreur furtive de son crime ne pouvait échapper, même à travers la barrière des espèces ; il la traversait aisément, aussi aisément que les richesses.

Lindsay lâcha le monocle. La bande, attirée par le mouvement, dégagea sa tête et la leva à l'aveuglette. Lindsay agita les bras, et le simulacre s'effondra en tas. Lindsay se leva et commença à aller et venir lourdement dans la forte gravité. Le ruban le regardait, ondulant et se tordant.

Cartel de Dembowska 10-10-'53

Titubant, Lindsay descendit la rampe d'accès sur laquelle ses chaussures adhésives fatiguées dérapaient. Après la lumière aveuglante qui inondait le vaisseau stellaire, le môle de débarquement donnait une impression de pénombre sous-marine glauque. Il se sentit pris d'étourdissements ; il aurait été moins gêné par l'apesanteur que par la faible gravité de l'astéroïde Dembowska, et son estomac se mil à se soulever.

Des voyageurs venus d'autres cartels mécanistes étaient éparpillés dans le hall. Jamais il n'avait vu autant de Mécas à la fois, et il ne put s'empêcher d'éprouver de l'inquiétude. Devant lui, passagers et bagages s'avançaient dans les dépisteurs électroniques des douanes ; au-delà, il apercevait les grandes vitrines des boutiques de détaxe de Dembowska.

Un frisson soudain le parcourut. Jamais il n'avait été en contact d'air aussi froid. Un souffle glacé traversait la toile légère de sa salopette et le tissu souple de ses chaussures adhésives. Sa respiration dégageait de la buée. Toujours étourdi, il se dirigea vers la douane.

Une jeune femme attendait devant l'entrée, debout, avec aisance, sur une seule jambe bottée ; elle portait un pantalon collant noir, et une veste au col bordé de fourrure. « Capitaine-docteur ? » demanda-t-elle.

Lindsay s'arrêta avec difficulté, agrippant maladroitement le tapis bouclé de ses orteils.

« S'il vous plaît, votre sac. » Lindsay lui tendit son antique bagage diplomatique, lequel était bourré d'informations dérobées aux archives de Cosmocity.

Elle lui prit le bras d'un geste amical et, par une porte anonyme, lui fit éviter les détecteurs de la douane. « Je suis la policière Greta Beatty, votre agent de liaison. » Ils descendirent une volée de marches qui conduisait dans un bureau. Elle tendit le sac à une femme, et prit en échange une enveloppe estampillée.

Puis elle le conduisit à un niveau inférieur du centre d'achat, et déchira l'enveloppe avec ses ongles laqués. « Voici vos nouveaux papiers », expliqua-t-elle en lui tendant une carte de

crédit. « Vous êtes maintenant l'auditeur Andrew Bela Milosz. Bienvenue au Cartel de Dembowska.

— Merci, inspectrice.

— Greta fera aussi bien l'affaire. Puis-je vous appeler Andrew ?

— Plutôt Bela. Qui a choisi ces prénoms ?

— Ses parents. Andrew Milosz est mort récemment, dans le Cartel de Bettina. Mais vous ne trouverez la déclaration de décès dans aucun registre officiel ; la famille a vendu son identité à la police du Harem de Dembowska. Tous les repères concernant son identité ont été remplacés par les vôtres dans les archives ; officiellement, il vient d'émigrer ici. (Elle sourit.) Mon rôle consiste à vous aider pour cette période de transition. Et à vous rendre heureux.

— Je me gèle, avoua Lindsay.

— Nous allons nous occuper de ça tout de suite. » Poussant la porte vitrée couverte de givre d'une boutique de vêtements, elle l'entraîna à l'intérieur. Lorsqu'ils ressortirent, Lindsay portait une nouvelle salopette, taillée dans un tissu plus gros et matelassé, avec des fronces qui la resserraient à la hauteur des poignets et des chevilles. De couleur gris anthracite, elle s'accordait parfaitement avec les bottes Velcro fourrées qu'il s'était choisies. Une paire de gants était retenue par un anneau à l'une des poches de sa veste, en synthétique duveteux et de forme évasée. L'un de ses revers, couleur crème, s'ornait d'un microphone-boutonnière.

« Vos cheveux, maintenant », fit Greta Beatty. C'était elle qui portait le sac à fermeture à glissière qui était sa nouvelle garde-robe. « Ils sont dans un triste état.

— Ils étaient gris, expliqua Lindsay. Les racines sont redevenues noires ; c'est pourquoi je les ai coupés. Depuis ils ont poussé tout seuls. » Il la regarda franchement.

« Vous tenez à conserver la barbe ?

— Oui.

— Très bien, si cela peut vous faire plaisir. »

Au bout de dix minutes, les stylistes d'un salon de coiffure lui avaient ramené les cheveux en arrière, dégageant son front et

ses tempes, en ondulations souples luisantes de brillantine : ils taillèrent aussi sa barbe.

Lindsay n'avait pas manqué d'étudier les métasignes de sa compagne. Le calme et la quiétude de ses mouvements trahissaient sa jeunesse. Lindsay se sentait nerveux, hypertendu, mais, par une sorte de mimétisme kinesthésique, l'humeur paisiblement joyeuse de Greta commençait à l'affecter. Il s'aperçut qu'il arborait un sourire involontaire.

« Vous avez déjà faim ?

— Oui.

— Nous allons manger au Périscope. Vous avez fière allure, Bela. Vous vous habituerez en un rien de temps à la gravité de Dembowska. Restez près de moi. (Elle le prit par le bras.) J'aime bien votre antique prothèse.

— Vous restez avec moi ?

— Aussi longtemps que vous voudrez.

— Je vois. Et si je vous suggérais de me laisser ?

— Pensez-vous sérieusement que vous vous en tireriez mieux ? »

Lindsay réfléchit quelques instants à la question. « Non, pardonnez-moi, inspectrice. » Il se sentait irascible, obscurément ennuyé. Sa nouvelle identité le gênait. C'était la première fois qu'on l'obligeait à en endosser une. Son ancien entraînement le poussait bien à acquérir la couleur locale, mais les années lui avaient fait perdre sa souplesse.

Ils s'enfoncèrent plus profondément dans l'astéroïde, empruntant des escaliers mécaniques équipés d'étriers. En bas, le sol et les parois métalliques, usés par le temps, venaient d'être recouverts de nouvelles bandes de Velcro. Les promeneurs se déplaçaient par bonds majestueux dans un bruit d'arrachement permanent. Au plafond, les citoyens plus pressés se propulsaient le long de mains courantes dotées de dragonnes. Ils suivirent un Dembowskien très âgé qui prenait le plus grand plaisir à se déplacer dans sa chaise roulante équipée de roues Velcro. « Nous allons manger un morceau, dit Greta. Vous vous sentirez mieux. »

Il envisagea de mimer ses métasignes. Il était un peu rouillé, mais pensait pouvoir y arriver. C'était peut-être la solution la

plus élégante : faire concorder son affabilité aisée avec la sienne. Mais il ne put s'y décider ; cela lui faisait trop mal.

« Toute cette générosité me surprend. Greta. Pourquoi avoir choisi cette voie ?

— Vous voulez dire policière ? Oh ! je ne m'occupais pas des questions de sécurité, au départ. J'étais une épouse de Carnassus, j'avais des relations strictement érotiques. Cette promotion est arrivée plus tard. Mais je ne fais pas d'espionnage, simplement un travail de liaison.

— Il y en a eu beaucoup d'autres, avant moi ?

— Quelques-uns. Surtout des apaches. Jamais d'universitaire morpho de haut rang.

— Vous connaissez Michaël Carnassus ? »

Elle eut un sourire lointain. « Seulement par la chair. Nous sommes presque arrivés. La police du Harem a des tables réservées. Je suppose que vous préférerez en avoir une près d'une fenêtre. »

Pour la rétine encore brûlée de Lindsay, la pénombre intime qui régnait dans le Périscope frisait l'obscurité. De la vapeur montait de la nourriture, sur la table. Il passa son gant gauche ; jamais il n'avait eu aussi froid nulle part.

Une lumière froide, bleuâtre, émanait des vitres concaves renflées. Lindsay ne jeta qu'un rapide coup d'œil à travers le métaverre, et vit une caverne rocheuse à demi emplie d'eau. Une sphère d'observation, de la taille d'une maison, était ancrée à la voûte de la caverne. Montés sur des rails courbes, se trouvaient à côté des rangées de projecteurs bleus. Lindsay glissa ses bottes dans les étriers de la chaise à faible gravité. Il sentit le siège se réchauffer sous lui ; des éléments chauffants se cachaient dans le rembourrage.

Greta lui sourit par-dessus la table, ses yeux bleus agrandis par la pénombre. Un simple sourire amical, sans provocation ni coquetterie ; en vérité, sans aucune arrière-pensée. Pas de peur, pas de timidité ; il ne traduisait qu'une bienveillance légère, équilibrée. Une raie partageait sa chevelure blonde qui retombait en mèches coupées avec précision à hauteur de ses oreilles et de ses pommettes, à la mode de Dembowska. Elle paraissait particulièrement bien entretenue, et Lindsay ressentit

une sorte de besoin abstrait d'y passer la main, un peu de la façon dont il aurait pu caresser le dos d'un livre.

En lettres éclatantes, le menu fit son apparition sur la surface sombre de la table. Lindsay posa sa main gantée sur le revêtement ; des polymères adhésifs le rendaient collant. Il retira ses doigts : la colle les retint, tout d'abord, puis les relâcha brusquement, sans laisser de trace. Il étudia le menu. « Il n'y a pas les prix.

— La police du Harem se charge de l'addition. Nous ne voudrions pas que vous ayez une mauvaise opinion de notre cuisine. (De la tête, elle montra le restaurant.) Ce monsieur en biocuirasse, assis à la table qui est à votre droite – c'est Lewis Martinez. En compagnie de sa femme, Véra. Il est à la tête de la Société Martinez, avec rang d'administrateur. Quant à elle, on dit qu'elle est née sur Terre.

— Elle a l'air bien conservée. » C'est avec une franche curiosité que Lindsay observa le sinistre couple, dont les redoutables talents dans le domaine de l'espionnage industriel étaient légendaires dans les milieux de la sécurité morpho. Ils parlaient tranquillement entre les plats, s'adressant des sourires d'affection qui n'avaient pas l'air feints. Lindsay ressentit une pointe de jalousie.

Greta parlait toujours. « L'homme au-dessus de table asservi est le coordinateur Brandt… Le groupe à côté de la fenêtre suivante, ce sont des gens de Kabuki intrasolaire. Celui avec cette veste ridicule s'appelle Wells…

— Est-ce qu'il arrive à Rioumine de déjeuner ici ?

— Oh… non. (Elle eut un bref sourire.) Il navigue dans des cercles différents. »

Lindsay caressa la barbe de son menton. « Il va bien, j'espère. »

Elle resta dans une réserve polie. « Ce n'est pas à moi à en juger, mais il paraît heureux. Laissez-moi commander pour vous. » Elle pianota les menus sur le clavier au bord de la table.

« Pourquoi fait-il si froid ?

— Tradition historique, mode. Dembowska est une vieille colonie ; elle a survécu à une rupture écologique. Il y a encore des endroits où je pourrais vous montrer des moisissures ayant

subi un coup de congélation qui tombent en lambeaux des murs. Les pourritures les plus redoutables se sont adaptées à une fourchette étroite de température ; avec ce froid, elles sont paralysées. Mais ce n'est cependant pas la seule raison. » Elle eut un geste vers la fenêtre. « Cela aussi dispose d'une certaine influence. »

Lindsay jeta un nouveau coup d'œil. « Cette piscine ? »

Greta accueillit la remarque avec un rire poli. « Cette piscine, c'est l'extraterrarium, Bela.

— Que je sois brûlé », s'exclama Lindsay, ouvrant de grands yeux.

L'excavation grossièrement creusée débordait d'un liquide boursouflé de nuance roussâtre. Il avait tout d'abord cru qu'il s'agissait d'eau. « C'est donc là-dedans qu'ils conservent les monstres, dit-il. Ce globe d'observation… c'est le palais de Carnassus, n'est-ce pas ?

— Bien entendu.

— Il est bien modeste.

— C'est une réplique à l'échelle de l'observatoire de l'expédition Chaikin. Évidemment, il n'est pas très grand. Imaginez le prix qu'ont demandé les Investisseurs pour le convoyer jusqu'aux étoiles. Carnassus vit très modestement, Bela, oui. Ce n'est pas ce que vous a dit le service de sécurité des Anneaux. »

Ses instincts de diplomates empêchaient Lindsay de parler, et il dut prendre sur lui pour remarquer : « Mais il a tout de même deux cents femmes.

— Considérez-nous comme une équipe psychiatrique, auditeur. Épouser Carnassus revient à occuper un rang dans la hiérarchie. Dembowska dépend de lui, et lui dépend de nous.

— Pourrais-je rencontrer Carnassus ? demanda-t-il.

— Ce serait au chef de la police d'en décider. Mais où serait l'intérêt ? C'est à peine s'il peut s'exprimer. Il n'est pas ce que l'on raconte dans les Anneaux. Carnassus est quelqu'un de très doux, dans un état permanent d'hébétude, et qui a subi de terribles blessures. Quand son ambassade a tourné à l'échec, il a pris une drogue expérimentale, du P.D.K.L.-95. Elle était supposée l'aider à mieux saisir le mode de pensée des

extraterrestres, mais elle l'a détruit. C'était un homme courageux, et nous éprouvons de la pitié pour lui. L'aspect sexuel du problème est réellement secondaire. »

Ces explications firent réfléchir Lindsay. « Je vois. Avec deux cents autres, dont certaines sont vraisemblablement des favorites, c'est un rôle qui doit revenir rarement, j'imagine… une fois par an, peut-être ?

— C'est loin d'être aussi rare, répondit-elle calmement, mais vous avez saisi l'essentiel. Je ne vous cacherai pas la vérité. Bela. Carnassus n'est pas notre maître ; il est notre ressource. Le Harem contrôle Dembowska parce que nous l'entourons et que nous sommes les seules avec lesquelles il communique. (Elle sourit.) Ce n'est pas une matriarchie ; nous ne sommes pas des mères. Nous sommes la police. »

Lindsay regarda à travers la fenêtre. Une goutte tomba sur la vitre et roula. C'était de l'éthane liquide. Juste de l'autre côté du métaverre isolant, cette mare léthargique se trouvait à la température instantanément mortelle de 180 degrés en dessous de zéro. Un homme plongé dans ce bain couleur de rouille serait transformé sur-le-champ en un bloc congelé dur comme de la roche. Les pierres grisâtres qui jonchaient la rive, se rendit soudain compte Lindsay, étaient des blocs d'eau prise par le gel.

Quelque chose, justement, était en train d'émerger sur cette rive. Dans la faible lumière bleuâtre, on aurait dit qu'un fouillis de tiges brisées venait percer la surface du lac d'éthane. En dépit du peu de gravité, les mouvements de la créature avaient quelque chose de pétrifié. Lindsay la montra à Greta.

« Un scorpion de mer, dit-elle. Un euryptéride, pour lui donner son nom savant. Il est en train d'attaquer ce tas, sur le rivage. Cette espèce de boue noirâtre est en réalité de la végétation. » Peu à peu, avec une lenteur voisine de la paralysie, le prédateur émergea du liquide léger. Ce qu'il avait pris pour un fouillis de tiges était en fait des pinces qui s'entrecroisaient et s'engrenaient les unes dans les autres comme les dents aiguës d'une mâchoire. « La proie est en train d'accumuler de l'énergie pour sauter. Cela va lui prendre du temps. Mais selon les normes de cet écosystème, c'est une charge-éclair. Regardez donc la taille du céphalothorax, Bela. »

Le scorpion de mer avait soulevé la lourde plaque de son prosome hors de l'eau : l'ensemble tête-corps, qui faisait penser à un crabe, mesurait bien cinquante centimètres de large. Derrière les yeux à facettes en forme de losange de la créature, commençait un long abdomen fuselé, protégé par des plaques horizontales qui se recouvraient partiellement. « Il mesure trois mètres de long, dit Greta, au moment où un robot apportait le premier plat. Un peu plus, si l'on compte le dard de la queue. Une jolie taille, pour un invertébré. Prenez donc un peu de soupe.

— Je préfère regarder. » Les pinces tendues étaient en train de se refermer sur la proie avec la lente détermination d'un vérin hydraulique. Soudain, la deuxième créature bondit maladroitement en l'air, et retomba dans le liquide qu'elle fit jaillir.

« Elle saute vite ! remarqua Lindsay.

— Il n'y a pas deux façons de sauter, fit Greta avec un sourire. C'est une question de physique. Mangez donc quelque chose ; un gressin, par exemple. » Mais Lindsay n'arrivait pas à détacher les yeux de l'euryptéride, qui gisait sur la grève, les pinces entrecroisées, apparemment épuisé. « Il me fait pitié », répondit-il.

Mais Greta était patiente. « Il est arrivé ici sous forme d'œuf. Ce n'est pas en mangeant des gressins qu'il a atteint cette taille. Carnassus en prend le plus grand soin. Il était l'exobiologiste de l'ambassade. »

Lindsay s'attaqua à la soupe avec la cuillère spéciale à godet recouvert. « Vous avez l'air de vous y connaître, vous aussi.

— Tout le monde, sur Dembowska, s'intéresse à l'extraterrarium. Vanité de clocher. Bien sûr, les recettes touristiques ne sont plus ce qu'elles étaient depuis l'effondrement de la Pax Aliéna. Nous compensons en accueillant les émigrés. »

Songeur, Lindsay contemplait l'étendue liquide. La nourriture était excellente, mais son appétit s'était envolé. L'euryptéride remua faiblement. Il pensa à la sculpture que les Investisseurs lui avaient offerte, et se demanda à quoi ressemblaient ses déjections.

Un bruyant éclat de rire leur parvint de la table de Wells. « J'aimerais pouvoir dire un mot à Wells, fit Lindsay.

— Laissez-moi faire, dit-elle. Wells a des contacts chez les Morphos ; il pourrait y avoir des fuites jusqu'au Conseil des Anneaux. (Son expression devint grave.) Vous ne voudriez pas risquer votre couverture tant qu'elle n'a pas été bien établie, tout de même ?

— Vous n'avez pas confiance en Wells ? »

Elle haussa les épaules. « Ce n'est pas votre problème. »

Un nouveau plat arriva, porté par un robot grinçant chaussé de patins en Velcro. « J'aime bien ces antiques serveurs, pas vous ? reprit-elle en nappant d'une épaisse couche de sauce une ballottine de viande qu'elle lui tendit. Vous êtes sous pression, Bela. Vous avez besoin de manger, de dormir, de prendre un sauna. Des bonnes choses de la vie. Vous avez l'air à cran. Détendez-vous !

— Je vis à cran.

— Plus maintenant. Vous vivez avec moi. Mangez quelque chose, que je sache que vous vous sentez en sécurité. »

Pour lui faire plaisir. Lindsay mordit du bout des dents dans la ballottine. C'était délicieux : l'appétit lui revint. « J'ai des choses à faire », répondit-il, retenant l'envie qu'il avait d'engloutir le morceau.

« Et vous croyez que vous les ferez mieux sans avoir mangé ni dormi ?

— Je crois que vous venez de marquer un point. » Il leva les yeux sur elle. Elle lui tendit la saucière en forme de boule. Tandis qu'il pressait un peu plus de sauce sur sa viande, elle lui passa un verre à vin fermé avec fente buccale.

« Essayez donc notre clairet local. »

Il lui obéit, et le trouva aussi bon qu'une appellation synchronis des Anneaux « Quelqu'un a volé cette technologie, ironisa-t-il.

— Mais non ; vous êtes le premier à faire défection. Ici, les choses sont plus calmes. (Elle lui montra la fenêtre.) Regardez donc ce xiphosurien. » Un crabe traversait la piscine à la nage, se déplaçant avec une insupportable lenteur. « Il vous donne une leçon. »

Lindsay l'observa calmement, songeur.

Le domicile de Greta se trouvait au septième niveau inférieur. Un robot domestique au placage d'argent prit le sac à vêtements de Lindsay. Le salon était meublé d'un canapé en fourrure baroque avec étriers coulissants et de deux chaises en velours bordeaux ancrées au sol. Une table à café adhésive portait un inhalateur à embout mobile et un assortiment de cassettes.

La salle de bains comprenait une partie sauna et des toilettes à succion avec un rebord souple chauffé. Les lumières qui l'éclairaient étaient rendues roses par les infrarouges. Debout sur les carreaux glacés, Lindsay laissa échapper son gant. Il tomba avec lenteur, selon un angle prononcé ; les verticales de la pièce ne correspondaient pas à celles de la gravité locale. Cette touche raffinée d'avant-garde en matière d'architecture intérieure provoqua chez Lindsay une nausée soudaine. Il bondit et s'accrocha au plafond, attendant que son vertige fût passé.

Greta l'interpella à travers la porte. « Voulez-vous prendre un sauna ?

— N'importe quoi qui me réchauffe.

— Les commandes sont sur votre gauche. »

Lindsay se déshabilla et ne put retenir un frisson lorsque le métal glacé de son bras artificiel vint effleurer son torse nu. Tenant le membre loin de lui, il s'avança dans le blizzard de vapeur. Avec la faible gravité, l'air était chargé d'eau en suspension. Pris d'une quinte de toux, il chercha à tâtons le masque respiratoire. C'était de l'oxygène pur, et au bout de quelques instants, il se prenait pour un surhomme. Il se mit à tripoter les commandes au hasard et dut retenir un hurlement lorsqu'une soudaine bourrasque de neige poudreuse vint l'inonder. Il tourna la manette à fond dans l'autre sens, se laissa mijoter un moment dans la chaleur humide et sortit. Le sauna chauffa jusqu'au point d'ébullition, se stérilisant lui-même.

Après avoir enturbanné ses cheveux mouillés, il noua sans s'en rendre compte les bouts de la serviette à la mode de Goldreich-Tremaine. Il trouva un pyjama à sa taille dans un cabinet, bleu roi, avec les mules fourrées assorties.

Quand il revint dans le salon. Greta s'était changée ; elle portait, à la place de son collant et de sa veste de fourrure, une chemise de nuit matelassée au décolleté évasé. Pour la première fois, il remarqua ses avant-bras, l'un et l'autre surchargés d'implants mécanistes. Le droit comportait même une sorte d'arme : une série de tubes parallèles courts montés au-dessus du poignet. Il n'y avait pas trace de détente ; sans doute fonctionnaient-ils par interaction nerveuse. Il aperçut, à l'intérieur de l'autre manche, le clignotement rouge des diodes d'un biomoniteur.

Les Mécas nourrissaient un intérêt fanatique pour la biorétroaction. On la retrouvait dans la plupart des programmes de longévité mécanistes. Lindsay, qui n'avait pas songé que Greta pouvait être mécaniste elle-même, ne put s'empêcher de se sentir choqué.

« Vous n'avez pas sommeil ?

— Un peu », avoua-t-il avec un bâillement.

D'un geste anodin, elle leva une main au-dessus de sa tête. Un module de contrôle à distance traversa la pièce pour venir s'y loger, et elle se tourna vers le mur qui faisait écran vidéo. Une vue plongeante sur l'extraterrarium apparut, prise par l'une des caméras de contrôle du palais de Carnassus.

Lindsay alla la rejoindre sur le canapé, glissant ses mules dans les étriers chauffants. « Non, pas ça », dit-il avec un frisson. Elle effleura un boulon ; l'écran se brouilla, puis présenta une image de la surface de Saturne, où ondulaient des courants d'ambre et de vermillon. Il fut pris d'un brusque accès de nostalgie et détourna le visage.

Elle changea de scène. Saturne laissa la place à un paysage tourmenté, où d'énormes cratères entouraient une zone bombardée fendue de deux profondes crevasses. « Voici Érotica, dit-elle. Un bout de peau grossi vingt mille fois. L'un de mes préférés. » Elle effleura de nouveau un bouton, et la caméra se mit à parcourir l'inquiétant paysage, avant de s'arrêter au pied d'un gigantesque poteau écailleux. « Vous voyez ces dômes ?

— Oui.

— Ce sont des bactéries. Il s'agit d'une peau de Méca, voyez-vous.

— La vôtre ? »

Elle sourit. « C'est en général ce qu'il y a de plus dur, pour un Morpho. Ici, il est impossible de rester stérile ; on dépend de ces petites créatures. Nous n'avons pas vos altérations internes. Nous n'en voulons pas. Vous allez devoir grouiller de vermine comme nous tous. » Elle lui prit la main gauche ; la sienne était tiède et légèrement humide. « La contamination, c'est ça, reprit-elle. Est-ce si désagréable ?

— Non.

— Autant en terminer tout de suite. Êtes-vous d'accord ? »

Il acquiesça. Elle passa la main derrière le cou de Lindsay et l'embrassa avec chaleur, bouche ouverte. Il s'essuya les lèvres de sa manche de flanelle. « Il y avait plus qu'un simple geste médical », remarqua-t-il.

Elle défit la serviette toujours nouée autour de sa tête et la jeta au robot domestique. « Les nuits sont froides, sur Dembowska. Un lit est plus chaud à deux.

— J'ai une épouse.

— Monogame ? Comme c'est bizarre ! fit-elle avec un sourire de sympathie. Il faut voir les choses en face, Bela. Votre désertion a entraîné la rupture de votre contrat avec la lignée génétique des Mavridès. Actuellement, vous n'êtes plus personne. Sauf pour nous. »

Lindsay resta songeur. Une image lui vint à l'esprit : celle de Nora, en chien de fusil au fond de son lit, les yeux grands ouverts, l'esprit agité tandis que se refermait le cercle des ennemis. Il secoua la tête.

D'un geste apaisant, Greta remit ses cheveux en ordre. « Peut-être qu'avec un léger effort, vous retrouveriez l'appétit. Il est cependant sage de ne rien précipiter. »

Elle manifestait la même déception polie qu'aurait exprimée une hôtesse à laquelle un invité aurait refusé du dessert. Il se sentait fatigué. En dépit de sa jeunesse retrouvée, il souffrait encore de la période en forte gravité passée dans le vaisseau des Investisseurs.

« Je vais vous montrer la chambre. » Elle était doublée de fourrure sombre. Le toit du baldaquin étant en fait un écran vidéo. La massive tête de lit présentait la technologie dernier cri

en matière de machines à sommeil. Il reconnut un encéphalographe, des fiches de contrôle pour les parties du corps artificielles, des fluorographes pour le fractionnement nocturne du sang.

Il monta dans le lit après s'être débarrassé de ses mules. Les draps ondoyèrent et vinrent l'envelopper. « Faites de beaux rêves », lui dit Greta en partant. Quelque chose vint toucher le sommet de son crâne. Au-dessus de lui, le ciel de lit vidéo s'anima doucement, suivant les rythmes du cerveau. Les ondes étaient complexes, et accompagnées d'annotations sibyllines. L'une d'elles était matérialisée en rose tendre ; tandis qu'il se détendait en l'observant, elle se mit à croître. Il eut soudain l'intuition de ce qui, dans son cerveau, provoquait cette croissance : il s'y abandonna, et s'endormit sur-le-champ.

Lorsqu'il s'éveilla, le matin suivant, Greta dormait paisiblement à son côté, une tiare d'alarme fixée à la tête et reliée au système de sécurité de l'appartement. Il descendit du lit ; sa peau était parcourue de furieuses démangeaisons, et on aurait dit que sa langue était recouverte de fourrure. Il commençait à grouiller.

Cartel de Dembowska 24-10-'53

« Je n'aurais jamais cru vous retrouver comme ça, Fiodor. » De l'autre côté de la pièce, sur le mur vidéo du salon, s'étalait le visage vidéo-maquillé de Rioumine, éclatant d'une santé artificielle. La réplique était excellente mais, pour les yeux avertis de Lindsay, c'était à l'évidence le travail de l'ordinateur. Sa perfection était effrayante. Les lèvres bougeaient avec précision, lorsque Rioumine parlait, mais ce qu'avaient d'idiosyncratiques ses petits mouvements était étrangement décalé. « Depuis combien de temps êtes-vous céphalo-câblé ?

— Dix ans, environ. On n'a plus la même notion du temps, une fois branché. Vous savez, je ne pourrais même pas vous dire tout de go où j'ai déposé mon cerveau. Dans quelque endroit improbable, je suppose. (Il sourit.) Ce doit être dans le Cartel de Dembowska, sans quoi il y aurait un décalage de transmission.

— Je voudrais vous parler en privé. Combien de personnes, d'après vous, sont en train de nous écouler ?

— En dehors de la police, aucune, l'assura Rioumine. Vous vous trouvez dans une maison de sécurité du Harem ; les appels passent directement par les banques de données du chef. On ne peut pas faire plus privé sur Dembowska. En particulier pour quelqu'un avec un passé aussi douteux que le vôtre, monsieur Tsé. »

Lindsay s'essuya le nez d'un mouchoir. Les nouvelles bactéries s'en étaient sérieusement prises à ses sinus ; mais l'air chargé d'ozone qu'il avait respiré dans le vaisseau des Investisseurs avait commencé de les affaiblir. « Les choses étaient différentes au Zaibatsu, lorsque nous étions face à face.

— Le câblage est synonyme de changement, dit Rioumine. Tout est devenu une question d'introduction de données, voyez-vous. Systèmes. Informations. Nous tendons vers le solipsisme ; c'est une question de territoire. Je vous en prie, ne m'en veuillez pas si je doute de vous.

— Depuis combien de temps êtes-vous sur Dembowska ?

— Depuis la fin de la Pax Aliéna. J'avais besoin d'un refuge De ceux accessibles, celui-ci était le meilleur.

— Vos voyages sont donc terminés, l'ancien ?

— Oui et non, monsieur Tsé. La perte de la mobilité s'accompagne de l'extension des sens. Si je veux, je peux sauter sur une sonde en orbite autour de Mercure. Ou plonger dans les vents de Jupiter. Cela m'arrive souvent, en fait. Soudain, je suis là, tout aussi pleinement que je peux l'être n'importe où, à l'heure actuelle. L'esprit n'est pas ce que vous croyez, monsieur Tsé. Lorsqu'on le prend dans les fils d'un réseau, il a tendance à devenir fluide. On dirait que les informations viennent en crever la surface comme des bulles montées de ses couches les plus profondes. Ce n'est pas exactement vivre, mais ce n'est pas non plus sans quelques avantages.

— Vous avez abandonné Kabuki intrasolaire ?

— Avec les menaces de guerre qui se précisent, les jours de gloire du théâtre sont passés pour un moment. Je consacre l'essentiel de mon temps au Réseau.

— Journalisme ?

— Oui. Nous autres, encéphalo-câblés (ou plutôt seniors mécanistes, pour ne pas leur donner le nom popularisé par la propagande morpho), nous disposons de nos propres modes d'échanges d'informations. De nos réseaux de nouvelles. À leur maximum d'intensité, ils avoisinent la télépathie. Je suis le correspondant local du réseau Cérès Datacomm. C'est là que j'ai ma citoyenneté, bien que, d'un point de vue légal, il soit parfois plus pratique d'être traité comme du matériel périssable possédé en toute propriété. Notre argent et notre vie se confondent. »

La voix synthétisée du Méca restait calme et détachée, mais Lindsay ressentit une pointe d'inquiétude. « Seriez-vous en danger, l'ancien ? Puis-je faire quelque chose pour vous aider ?

— Mon garçon, répondit Rioumine, c'est tout un univers qui se trouve derrière cet écran. Les lignes sont tellement brouillées que de simples histoires de vie ou de mort passent au second plan. Il y en a parmi nous dont le cerveau s'est effondré depuis des années. Ils circulent au petit bonheur au milieu des investissements et de programmes préétablis. Si les incarnés savaient, ils les déclareraient légalement décédés. Mais nous ne disons rien. (Il sourit.) Voyez-vous, comme des anges, monsieur Tsé. Les esprits des ondes. Parfois, c'est plus facile ainsi.

— Je suis un étranger, ici. J'avais espéré que vous pourriez m'aider, comme vous l'avez déjà fait une fois. J'ai besoin de conseils ; j'ai besoin de votre sagesse. »

Rioumine eut un soupir parfaitement adéquat. « J'ai connu un certain Tsé, une fois, à l'époque où nous étions tous les deux des marginaux. J'avais confiance en lui, et j'admirais son audace. Nous étions deux hommes ensemble. La situation a changé. »

Lindsay se moucha. Avec un frisson de profond dégoût, il tendit le mouchoir souillé au robot domestique. « J'aurais tenté n'importe quoi, à cette époque. J'étais prêt à mourir, mais j'ai survécu ; j'ai continué à assister au spectacle. Et j'ai trouvé quelqu'un. J'avais une femme, et il n'y avait aucun masque entre nous. Nous étions heureux, ensemble.

— Je suis content pour vous, monsieur Tsé.

— Quand le danger a été trop grand pour nous, j'ai lâché et j'ai couru. Maintenant, au bout de quarante ans, je suis de nouveau un apache.

— Quarante ans, c'est la durée d'une vie humaine, monsieur Tsé. Ne vous forcez pas à être un être humain. Le moment vient où il faut également renoncer à ça. »

Lindsay examina son bras artificiel et fit fléchir ses doigts de métal, lentement. « Je l'aime toujours. C'est la guerre qui nous a séparés. Si la paix revenait…

— Ce sont des sentiments de Détentiste. Ils sont passés de mode.

— Avez-vous renoncé à espérer, Rioumine ?

— Je suis trop vieux pour la passion. Ne me demandez pas de prendre des risques. Laissez-moi à mes flux d'informations, monsieur Tsé ou monsieur je ne sais qui. Je suis ce que je suis. Il n'y a aucun moyen de revenir en arrière ou de prendre un nouveau départ. Ce sont des jeux pour ceux qui ont encore des os et de la chair, pour ceux qui peuvent guérir.

— Je suis désolé, dit Lindsay, mais j'ai besoin d'alliés. La connaissance, c'est le pouvoir, et je sais des choses que les autres ignorent. J'ai l'intention de me battre. Pas contre mes ennemis ; contre les circonstances. Contre l'histoire. Je veux retrouver ma femme, Rioumine. Ma femme morpho. Je veux la retrouver libre et dans la lumière, sans ombres planant sur elle. Si vous ne m'aidez pas, qui le fera ? »

Rioumine eut un instant d'hésitation. « J'ai un ami, finit-il par répondre. Du nom de Wells. »

Cartel de Dembowska 31-10-'53

Avant l'arrivée de l'humanité, la disposition de la Ceinture d'Astéroïdes dépendait uniquement de la physique des cailloux. Les fragments étaient répartis selon la règle des multiples de dix. Pour chaque astéroïde, il y en avait dix autres du tiers de sa taille, de Cérès et de ses mille kilomètres jusqu'aux milliards de rochers non répertoriés lancés selon les lois de l'espace-temps à la vitesse relative de cinq kilomètres à la seconde.

Avec deux cents kilomètres de diamètre, Dembowska était un astéroïde de troisième classe. Comme tous les autres corps en orbite solaire, il avait dû payer son tribut aux lois du hasard ; à l'époque des dinosaures, quelque chose d'énorme l'avait heurté. Un visiteur qui arriva et repartit en une fraction de seconde, non sans laisser des fragments de pyroxène fondu sous l'impact, incrustés dans le manteau tandis qu'il explosait en globules de feu. Au point d'impact, la matrice de silicate de Dembowska avait éclaté, et une crevasse verticale en zigzag de vingt kilomètres de profondeur s'était ouverte jusqu'au cœur de nickel-fer de l'astéroïde.

À l'heure actuelle, l'essentiel de ce noyau métallique avait disparu, dévoré par l'insatiable industrie. Le Cartel de Dembowska vivait au fond de cette crevasse, dans un étagement de niveaux successifs : au fur et à mesure que la gravité diminuait, ce qui était des murs devenait des sols pour finalement laisser la place à quelque chose qui n'avait plus ni murs ni sols, dans une zone toute proche de l'apesanteur totale. À la base de la crevasse s'ouvrait une excavation titanesque, le cœur vidé de Dembowska, peu à peu rongé des minerais qu'il avait contenus par des milliers d'engins miniers automatiques.

Le trou était trop vaste pour être atmosphérisé ; il était traité comme l'espace vide. C'est dans ce vide en apesanteur au cœur de l'astéroïde qu'on avait installé les industries lourdes : les usines cryoniques, où les souvenirs et les impressions arrachés à l'esprit éclaté de Carnassus se traduisaient, après transformation, en une augmentation régulière des actions du Cartel de Dembowska sur toutes les places boursières d'une centaine de mondes.

Les secrets commerciaux étaient en sûreté dans les entrailles de Dembowska, cachés sous des kilomètres de roches. La vie s'était infiltrée comme une pâte dans la plaie béante de cette planète mineure, en avait évidé le centre et l'avait rempli de ses machines.

Vu de la zone industrielle du noyau, le fond de la crevasse constituait le premier niveau du monde extérieur. C'était là que Wells avait installé ses bureaux, là que, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ses équipes d'employés contrôlaient les

informations en provenance de l'Union des Cartels, sous l'égide quasi nationale du réseau Cérès Datacomm.

Les parois des bureaux étaient tapissées soit de Velcro, soit d'écrans vidéo, qui les illuminaient dans un incessant murmure de nouvelles qui étaient autant de partitions de travail. Des fragments de copies-papier étaient agrafés par Velcro sous les pieds comme au-dessus des têtes ; écouteurs aux oreilles, des journalistes parlaient sur des lignes radio ou tapaient énergiquement sur leur clavier. Ils paraissaient jeunes, et une extravagance calculée caractérisait leur tenue. Sur le fond des conversations, du crépitement assourdi des imprimantes et du chuintement des enregistreuses, se détachaient des notes de musique légère : les sons piquants et nets des synthétiseurs. L'air froid embaumait la rose.

Un secrétaire l'annonça. Ses cheveux jaillissaient d'en dessous un béret mécaniste avachi. Ses protubérances suggéraient la présence d'éventuelles fiches crâniennes. Il portail un insigne patriotique à la poitrine, sur lequel on voyait le visage de Carnassus, les yeux agrandis.

Le bureau de Wells était encore mieux protégé que les autres. Son mur d'écrans se déployait en une mosaïque de titres, de rectangles d'informations imbriqués, qui pouvaient être immobilisés ou grossis à volonté. Il portait une salopette matelassée, fermée au cou par un laçage à la morpho ; des euryptérides stylisés gris foncé se détachaient sur le tissu plus clair. Ses gants raffinés étaient surchargés de bagues de contrôle bourrées de circuits.

« Bienvenue à Cérès Datacomm, auditeur Milosz. À vous aussi, inspectrice. Puis-je vous offrir du thé chaud ? »

Lindsay accepta le flacon bulbeux avec gratitude, c'était du thé synthétique, mais il était bon. Greta prit également un flacon mais ne but pas. Elle observait Wells d'un œil méfiant sans toutefois se départir de son calme.

Wells effleura une touche sur la surface adhésive de son bureau. Une imposante lampe à col de cygne pivota avec une grâce reptilienne subtile sur elle-même, et fixa Lindsay. L'abat-jour abritait des yeux humains, sertis dans une souple matrice de peau sombre. Les yeux clignèrent et passèrent de Lindsay à

Greta Beatty, Greta les reconnut et salua d'une inclinaison de la tête.

« Ceci est un système de contrôle à distance pour le chef de la police, expliqua Wells. Elle préfère voir les choses de ses propres yeux, quand elles possèdent l'importance que vous prétendez qu'ont vos nouvelles. (Il se tourna vers Greta.) La situation est sous contrôle, inspectrice. »

Derrière elle, la porte en accordéon s'ouvrit dans un chuintement.

Lèvres serrées, elle s'inclina de nouveau en direction de la lampe, lança un bref regard à Lindsay et se détacha d'un coup de pied de la paroi pour gagner la sortie. La porte se referma.

« Comment vous en êtes-vous sorti avec la petite sœur zen ? demanda Wells.

— Je vous demande pardon ?

— Beatty. Elle ne vous a pas parlé de son affiliation religieuse ? Le zen sérotonine ?

— Non, fit Lindsay avec une hésitation. Elle paraît très maîtresse d'elle-même.

— Bizarre. J'avais cru comprendre que le culte était bien implanté dans votre monde d'origine. Bettina, n'est-ce pas ? »

Lindsay le regarda droit dans les yeux. « Vous me connaissez, Wells. Faites appel à vos souvenirs… Goldreich-Tremaine… »

Une moitié du visage de Wells esquissa un sourire, tandis qu'il comprimait le flacon de thé et expédiait un jet d'ambre chaud dans sa bouche. Il avait des dents fortes et carrées, qui donnaient une inquiétante impression carnassière. « À vous voir je vous aurais pris pour un Morpho ; mais si vous êtes un Cataclyste, ne tentez rien de désespéré sous les yeux du chef de la police.

— Je suis moi-même une victime des Cataclystes, répondit Lindsay. Ils m'ont mis au frigo pendant un mois. Toute mon organisation a déraillé. C'est alors que j'ai déserté. » Il retira le gant de sa main droite.

Wells reconnut l'antique prothèse. « Le capitaine-docteur Mavridès ! Voilà un plaisir inattendu. La rumeur vous disait fou, sans espoir de guérison ; franchement, vous me voyez ravi.

Abélard Mavridès, le chouchou des Investisseurs ! Et que sont devenus vos bijoux et vos réseaux, capitaine-docteur ?

— Je voyage léger, en ce moment.

— Plus de pièces de théâtre ? »

Wells ouvrit un tiroir de son bureau et en retira un humidificateur à tabac. Il offrit une cigarette à Lindsay, qui la prit avec gratitude. « Le théâtre est passé de mode », répondit-il, tandis que Wells lui tendait du feu. Lindsay fut pris d'une quinte de toux irrépressible.

« J'ai dû vous casser les pieds le jour de la noce, docteur. Lorsque je suis venu recruter vos étudiants.

— C'était eux les idéologues. Wells, pas moi. J'avais peur pour vous.

— Vous n'auriez pas dû », fit Wells, soufflant la fumée avec un sourire. « Votre étudiante Besetzny fait partie des nôtres, maintenant.

— Une Détentiste ?

— Notre pensée a accompli des progrès depuis lors, docteur. Les vieilles catégories comme Morphos et Mécas, tout ça est un peu démodé par les temps qui courent, vous ne croyez pas ? La vie évolue en clades. (Il sourit.) Un clade est une espèce fille, un descendant apparenté. C'est arrivé, avec succès, à d'autres espèces animales, et c'est maintenant au tour de l'humanité. Les factions continuent à s'affronter, mais les catégories se brouillent. Aucune des factions ne peut prétendre qu'elle représente la seule véritable destinée de l'humanité. L'humanité n'existe plus.

— Vous parlez comme les Cataclystes !

— Il y en a d'autres qui sont tout aussi cinglés ; ceux qui détiennent le pouvoir dans les Cartels ou au Conseil des Anneaux, par exemple. Aveugler de haine la Schismatrice est plus facile que d'accepter notre potentiel. Nos expéditions chez les extraterrestres ont été des échecs parce que nous ne sommes même pas capables de nous entendre avec les étrangers qui ont les mêmes ancêtres que nous. Nous sommes en train de nous diviser en clades. Nous devons laisser évoluer les choses et nous retrouver à un niveau plus fondamental.

— Mais si l'humanité éclate en morceaux, qu'est-ce qui pourra bien la réunifier ? »

Wells, qui surveillait le mur d'écrans, immobilisa, d'une pression sur l'une de ses bagues, le déroulement d'une information. « Avez-vous jamais entendu parler des Niveaux de Complexité de Prigogine ? »

Lindsay sentit son cœur lui monter aux lèvres. « Je n'ai jamais été très porté sur la métaphysique, Wells. Vos croyances religieuses ne regardent que vous. J'avais une femme qui m'aimait, et un endroit où je pouvais dormir en toute sécurité. Le reste n'est qu'abstraction pure. »

Wells examinait ses écrans. Les messages brouillés défilaient, discutant d'une défection scandaleuse sur Cérès. « Oh ! oui, votre colonel-professeur… Là-dessus, je ne peux rien faire. Vous n'avez qu'une solution, la faire enlever par un professionnel ; mais vous n'en trouverez pas ici. Il vaudrait mieux essayer Cérès ou Bettina.

— Ma femme est une entêtée. Comme vous, elle s'est donné un idéal. Seule la paix pourra nous réunir. Et dans notre univers, il n'y a qu'une seule source de paix, les Investisseurs. »

Wells eut un rire bref. « Toujours la même ligne de conduite, capitaine-docteur ? » Puis il se mit à parler en investissioniste hésitant : « La valeur de cet argument s'est dépréciée.

— Eux aussi ont leurs faiblesses, Wells. (La voix de Lindsay monta d'un ton.) Croyez-vous que je sois moins désespéré que les Cataclystes ? Demandez donc à votre ami Rioumine si je ne sais pas la reconnaître quand j'en découvre une, et si je manque d'énergie pour l'exploiter. La Paix des Investisseurs, Pax Aliéna – oui, j'y ai joué un rôle. Elle m'a donné ce que je voulais. J'étais un homme dans toute son intégrité. Vous ne pouvez pas comprendre ce que cela signifiait pour moi… » Sa voix s'étrangla, et il s'aperçut qu'il transpirait en dépit du froid.

Wells parut choqué. Lindsay prit soudainement conscience que sa sortie brutale allait à l'encontre de toutes les règles de la diplomatie. Cette idée le remplit d'une sauvage jubilation. « Vous connaissez la vérité. Wells. Nous avons été les pions des Investisseurs pendant des années. Il est temps que les rôles ne soient plus les mêmes sur l'échiquier.

— Vous avez l'intention de vous attaquer aux Investisseurs ? demanda Wells.

— Et sinon, pauvre insensé ? Quel choix avons-nous ? »

Une voix de femme monta du pied de la lampe « Abélard Mavridès, vous êtes en état d'arrestation. »

La porte de l'ascenseur coulissa derrière eux avec un sifflement. Une gravitation artificielle les alourdit tandis que l'appareil accélérait vers le haut. « Posez les mains sur la paroi, lui intima poliment Greta, et reculez les pieds. »

Lindsay s'exécuta sans dire mot. L'antique ascenseur cliquetait bruyamment sur ses rails le long de la paroi verticale de la crevasse de Dembowska. Ils franchirent ainsi deux kilomètres. Greta poussa un soupir. « Vous avez dû faire quelque chose de vraiment sérieux.

— Ce ne sont pas vos affaires, répliqua Lindsay.

— Pour observer le règlement, je devrais couper les câbles de votre bras artificiel. Mais je n'en ferai rien. Je crois que c'est aussi un peu ma faute. Si je vous avais mis plus à l'aise, vous ne vous seriez pas montré aussi fanatique.

— Il n'y a aucune arme dans ce bras. Vous l'avez certainement examiné pendant mon sommeil.

— Je ne comprends pas cette soudaine méfiance, Bela. Vous ai-je maltraité, d'une manière ou d'une autre ?

— Parlez-moi donc du zen sérotonine, Greta. »

Elle se raidit légèrement. « Je n'éprouve aucune honte à appartenir au non-mouvement. J'aurais pu vous en parler, mais nous ne faisons pas de prosélytisme. C'est par l'exemple que nous entraînons les adhésions.

— Voilà qui est fort louable. »

Elle fronça les sourcils. « J'aurais dû faire une exception pour vous. Je suis désolée pour ce que vous avez souffert. J'ai connu la souffrance, une fois. » Lindsay ne répondit pas. « Je suis née sur Thémis, reprit-elle. J'y ai connu quelques Cataclystes, dont l'un appartenait à une faction mécaniste. Une faction d'assassins-congélateurs. Les militaires découvrirent l'une de leurs cellules cryogéniques, où ils procuraient l'illumination à l'un de mes professeurs – un aller simple pour

l'avenir. Je n'ai pas attendu d'être arrêtée. Je me suis enfuie à Dembowska.

« Une fois ici, j'ai été recrutée par le Harem. J'ai découvert que je devais me prostituer pour Carnassus. Je n'arrivais pas à m'y faire. C'est alors que je suis tombée sur le zen sérotonine.

— La sérotonine est un élément chimique du cerveau, observa Lindsay.

— C'est une philosophie. Les Morphos et les Mécas n'ont pas de philosophie ; ce sont des technologies à application politique. Les technologies y sont centrales. La science a mis l'humanité en morceaux. Lorsque l'anarchie a frappé, les gens ont lutté pour retrouver une communauté. Les politiciens ont choisi leurs ennemis en fonction de la haine et de la terreur qu'ils pouvaient inspirer à leurs partisans et qui les liaient entre eux. L'esprit de communauté ne suffit plus lorsque des milliers de modes de vie nouveaux nous font signe depuis les circuits ou les tubes à essai. Sans la haine, il n'y aurait pas d'Union des Cartels, pas de Conseil des Anneaux. Pas de conformité sans un fouet unificateur.

— La vie évolue en clades, murmura Lindsay.

— Ça c'est du Wells, et son charabia physicomoralisant. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un non-mouvement, de calme, de clarté. (Elle tendit son bras gauche.) Ce moniteur me fait du goutte-à-goutte. Pour moi, la peur ne signifie rien. Avec cela, il n'est rien que je ne puisse envisager, que je ne puisse analyser. Avec le zen sérotonine, vous considérez la vie à la lumière de la raison. Les gens se tournent vers nous, en particulier en période de crise. Le non-mouvement fait de nouveaux adhérents chaque jour. »

Lindsay se souvint des ondes cérébrales qu'il avait vues depuis le lit de la maison de sécurité « Vous êtes donc en permanence en ondes alpha.

— Bien entendu.

— Vous arrive-t-il de rêver ?

— Nous avons notre vision. Nous constatons que les nouvelles technologies font éclater la vie humaine. Nous nous jetons dans ces courants ; chacun de nous n'est peut-être rien de plus qu'une particule. Mais ensemble, nous constituons un

sédiment qui ralentit le débit. Nombreux sont les innovateurs profondément malheureux. Avec le zen sérotonine, ils perdent ce besoin névrotique de vouloir tout chambouler. »

Lindsay eut un sourire sinistre. « Ce n'est pas par hasard si mon cas vous a été attribué.

— Vous êtes quelqu'un de profondément malheureux. C'est ce qui vous vaut tous ces ennuis. Le non-mouvement jouit d'une influence importante dans le Harem. Rejoignez nos rangs ; nous pouvons vous sauver.

— J'ai connu le bonheur autrefois, Greta. Vous ignorerez toujours ce que c'est.

— Les émotions violentes ne sont pas notre fort, Bela. Nous essayons de sauver la race humaine.

— Bonne chance », répondit Lindsay. Ils venaient d'atteindre le terminus de la ligne.

Le vieil acromégalique recula de quelques pas pour admirer son travail. « C'est bien fixé, l'apache ? Vous pouvez respirer ? »

Lindsay acquiesça. Enfoncé à la hauteur de la nuque, le crampon tueur l'élançait douloureusement.

« Il détecte ce qui se passe au fond de votre cerveau », expliqua le géant. Les hormones de croissance lui avaient déformé la mâchoire ; il avait un mufle de bouledogue et la voix pâteuse. « N'oubliez pas de marcher comme une tortue. Pas de mouvements brusques. N'envisagez pas de déplacements rapides. Sans quoi, plus de tête.

— Depuis combien de temps faites-vous ce boulot ? demanda Lindsay.

— Pas mal de temps.

— Faites-vous partie du Harem ? »

Le géant eut un grand sourire. « Tiens pardi, je baise Carnassus, qu'est-ce que vous croyez ? » De son énorme main, il tenait tout le visage de Lindsay. « Avez-vous jamais vu votre propre globe oculaire ? Je vais peut-être vous en arracher un. Le chef pourra vous en greffer un tout neuf. »

Lindsay se sentit défaillir. Le géant sourit de nouveau, révélant des dents irrégulièrement espacées. « J'ai déjà vu un type comme vous. Vous êtes un antibiotique morpho. Vous vous

imaginez peut-être pouvoir berner le crampon tueur ; vous m'avez bien berné une fois. Vous croyez peut-être pouvoir tuer le chef sans bouger. Dans ce cas, n'oubliez pas qu'il faudra repasser par ici avant de sortir. » Agrippant Lindsay par le sommet du crâne, il l'arracha au Velcro. « Vous pensez peut-être aussi que je suis stupide. »

C'est en japonais simplifié que Lindsay lui répondit. « Garde donc ça pour les putes, yakuza. À moins que Votre Excellence ne veuille bien retirer ce crampon et marcher avec moi la main dans la main. »

Surpris, le géant éclata de rire et reposa avec précaution Lindsay sur le sol. « Désolé, l'ami. Je ne savais pas que vous étiez de notre bord. »

Lindsay franchit le sas. À l'intérieur, l'air était à la température du corps humain. Il dégageait un violent parfum de sueur et de violette. Le gémissement acidulé d'un synthétiseur monta soudain de nulle part.

La pièce était pleine de chair ; elle était faite de chair. Sous une peau satinée, brune, parée ici et là de tapis de poils noirs lustrés et de l'éclat mauve de muqueuses. Il n'y avait que des formes arrondies et des courbes, les fauteuils profonds, une masse sphérique comme un lit de chair percé d'orifices mauves. Sous ses pieds, le sang battait dans une artère de la taille d'un tuyau d'arrosage.

Une autre lampe à abat-jour pivota à l'extrémité d'une articulation recouverte d'une peau délicate. Des yeux sombres l'observèrent. Une bouche s'ouvrit dans la croupe soyeuse d'un tabouret, à côté de lui. « Enlève donc ces bottes Velcro, chéri. Elles grattent. »

Lindsay s'assit. « C'est donc toi. Kitsouné.

— Tu l'as su dès l'instant où tu as vu mes yeux dans le bureau de Wells, susurra la voix qui émanait de la paroi.

— Non, pas avant d'avoir vu ton garde du corps, en réalité. Cela fait bien longtemps… Désolé pour les bottes. » Il les retira délicatement, réprimant un frisson au contact de la chaleur sensuelle que lui procurait le fauteuil charnu. « Où es-tu ?

— Tout autour de toi. J'ai des yeux et des oreilles partout.

— Mais où se trouve ton corps ?

— Je m'en suis débarrassée. »

Lindsay était en sueur. Au bout de quatre semaines passées dans l'atmosphère glaciale de Dembowska, il étouffait dans l'air surchauffé. « Savais-tu que c'était moi ?

— De tous ceux que j'ai eu envie de garder, tu es le seul à m'avoir jamais quittée, amour. Il y avait peu de chances que j'oublie.

— Tu t'en es bien sortie, Kitsouné ». dit Lindsay, qui réussit à cacher sa terreur grâce à une bouffée soudaine de la discipline qu'il avait à demi oubliée. « Merci d'avoir tué l'antibiotique.

— Je n'ai pas eu grand mal ; j'ai fait semblant de croire que c'était toi. (Elle hésita.) La Geisha & Geisha est tombée dans le panneau de ta mise en scène. Astucieuse, l'idée d'emporter la tête de la yarite.

— Je tenais à te faire un cadeau d'adieu, répondit Lindsay avec prudence, d'une puissance absolue. » Il regardait, fasciné, les masses de chair pulpeuse. Il n'y avait aucun visage, nulle part. Des différentes parois, comme du sol et du plafond, montaient les battements syncopés et assourdis d'une bonne demi-douzaine de cœurs.

« L'idée que je tenais davantage au pouvoir qu'à toi t'avait-elle perturbé ? »

Il se mit à réfléchir frénétiquement. « Tu as gagné en sagesse, depuis cette époque. Oui, je l'admets. Tu aurais fini, un jour ou l'autre, par devoir choisir entre moi et tes ambitions. Et je savais ce que tu aurais choisi. Ai-je eu tort de partir ? »

Il y eut quelques instants de silence. Puis plusieurs bouches de la pièce se mirent à rire. « Tu étais capable de rendre n'importe quoi vraisemblable, amour. C'était ton cadeau. Non, j'ai eu beaucoup de favoris, depuis lors. Tu constituais une arme de qualité, mais j'en ai eu d'autres, je te pardonne.

— Merci. Kitsouné.

— Considère que tu n'es plus en état d'arrestation.

— Tu es très généreuse.

— Au fait, qu'est-ce que c'est que cette folie, à propos des Investisseurs ? Ignorerais-tu à quel point le système dépend d'eux, actuellement ? Toute faction qui se met dans le chemin des Investisseurs aurait plus vite fait de se couper la gorge.

— J'avais quelque chose de plus subtil à l'esprit ; je pensais qu'il y avait peut-être moyen de leur faire se mettre eux-mêmes des bâtons dans les roues.

— C'est-à-dire ?

— Chantage. »

Deux ou trois bouches partirent d'un rire contraint. « Et sous quelle forme, amour ?

— Perversion sexuelle. »

Sur leur monture organique, les yeux pivotèrent. Lindsay nota leur pupille agrandie, le premier métasigne qu'il saisissait, et sut qu'il avait visé juste. « Tu as des preuves ?

— Je suis prêt à te les montrer, dit Lindsay, mais ce crampon me paralyse.

— Enlève-le. Je l'ai déjà neutralisé. »

Il défit la boucle qui retenait le crampon tueur, qu'il posa délicatement sur le bras tremblant du fauteuil. En chaussettes, il se rendit jusqu'au lit ; là, il retira le vidéocle de sous sa chemise.

Deux yeux sombres s'ouvrirent dans la tête de lit. Deux bras délicats sortirent de fentes fourrées ; une des mains s'empara du vidéocle et le plaça devant l'un des yeux. « Je l'ai réglé sur le début de la séquence, dit Lindsay.

— Mais ce n'est pas le début du film.

— La première partie est…

— Oui, le coupa-t-elle d'un ton glacial. Je vois. Ta femme ?

— Oui.

— Peu importe. Si elle était venue avec toi, les choses seraient différentes. Mais elle affronte actuellement Constantin.

— Tu le connais ?

— Bien entendu. Le Zaibatsu était encombré des victimes de ses purges. Les Morphos du Conseil des Anneaux sont trop orgueilleux pour croire qu'un non-planifié peut se montrer aussi fort qu'eux. Ta femme est condamnée.

— Il y a peut-être…

— Oublie ça. Tu as joui de tes années de paix. Les prochaines appartiennent à Constantin. Ah ! (Elle hésita.) Pris à bord d'un vaisseau investisseur ? Celui qui t'a conduit ici ?

— Oui. J'ai filmé moi-même la séquence.

— Ahh. » Ce dernier gémissement était de sensualité pure. L'un des énormes cœurs de la pièce se trouvait sous le lit. Ses battements s'étaient accélérés. « Il s'agit de leur reine, leur capitaine. Ces femmes investisseurs et leur système de harem ! Quel plaisir d'en avoir coincé une… L'ignoble créature ! Oh ! quel chou tu es, Lin Tsé, Mavridès, Milosz !

— Mon nom est Abélard Malcolm Tyler Lindsay, corrigea Lindsay.

— Je le sais. Constantin me l'a dit. J'ai réussi à le convaincre que tu étais mort.

— Merci, Kitsouné.

— Qu'est-ce que les noms signifient pour nous ? On m'appelle le chef de la police. C'est le contrôle qui compte, Amour, non pas la façade. Tu as trompé les Morphos du Conseil des Anneaux. Les Mécas étaient ma proie. Je suis partie pour les Cartels. J'ai observé, attendu. Puis un jour j'ai trouvé Carnassus, le seul survivant de sa mission. »

Elle eut un rire léger, ce rire aigu et cascadant qu'il connaissait si bien à une époque. « Les Mécas ont envoyé leurs meilleurs éléments ; mais ils étaient trop forts, trop rigides, trop cassants. L'étrangeté de ce qui leur arrivait les a brisés ; l'isolement aussi. Carnassus a été obligé de tuer les deux autres, et il continue de se réveiller en criant à cause de ces crimes. Oui, même dans cette pièce. Sa société faisait banqueroute. Je l'ai rachetée, et avec lui tout le butin étrange qui restait du naufrage.

— Dans les Anneaux, on dit que c'est lui le maître, ici.

— Évidemment, c'est ce qu'ils racontent, ils répètent ce que je leur ai dit. Mes chirurgiens s'en sont occupés. Il n'a pas un seul neurone que le plaisir ait laissé intact. Pour lui, la vie est simple : c'est un rêve permanent de chair. »

Lindsay regarda autour de lui dans la pièce. « Et tu es sa favorite.

— Pourrais-je tolérer autre chose, amour ?

— Il t'est égal que d'autres épouses pratiquent le zen sérotonine ?

— Peu m'importe ce qu'elles pensent ou croient penser. Elles m'obéissent ; l'idéologie est le dernier de mes soucis. Je ne m'intéresse qu'à l'avenir.

— Ah oui ?

— Un jour viendra où nous aurons pressuré tout ce que nous aurons pu de Carnassus. Et où les produits cryogéniques auront perdu de leur nouveauté au fur et à mesure que leur technologie se répandra.

— Cela pourra prendre des années.

— Cela prend toujours des années, dit-elle. Et c'est bien une question d'années. Le vaisseau sur lequel tu es arrivé a quitté l'espace circumsolaire.

— Tu en es sûre ? demanda Lindsay, étonné.

— C'est ce que me disent mes banques d'information. Qui sait quand ils reviendront ?

— Ça n'a pas d'importance, remarqua Lindsay. Je peux attendre.

— Vingt ans, trente ans ?

— Le temps qu'il faudra, répondit Lindsay que l'idée, toutefois, suffoquait.

— Carnassus sera alors devenu inutilisable. J'aurais besoin d'une nouvelle façade. Et qu'est-ce qui pourrait valoir une reine investisseur ? C'est un risque qui vaut la peine d'être couru. Tu travailleras là-dessus pour moi. Toi et Wells.

— Bien entendu. Kitsouné.

— Tu disposeras de tout le soutien nécessaire. Mais ne gaspille pas un seul kilowatt en essayant de sauver cette femme.

— Je vais m'efforcer de ne penser qu'à l'avenir.

— Carnassus et moi allons avoir besoin d'un refuge à haute sécurité. Ce sera ta première priorité.

— Tu peux compter dessus », répondit-il. *Carnassus et moi*, se dit-il, songeur.

Cartel de Dembowska 14-2-'58.

Lindsay étudiait les derniers articles du comité de surveillance. Il parcourait les informations en expert, dévorant

les symboles abstraits, bondissant à travers les paragraphes, relevant les pires excès du jargon technique. Il travaillait avec une redoutable efficacité.

Le crédit en revenait à Wells, qui l'avait placé au département de la présidence à Cosmocity ; le travail éditorial du *Journal d'études d'exoarchosauriologie* lui revenait entièrement.

Lindsay s'était laissé prendre à ce travail quotidien. Il voyait avec plaisir s'accumuler les tâches administratives et les demandes de recherche, autant d'occasions de ne pas avoir le loisir nécessaire pour s'abandonner à la souffrance. Au fond de son bureau de la crevasse, dans une ville-satellite de Cosmocity récemment construite, il se déplaçait dans sa chaise roulante à faible gravité, à la poursuite de rumeurs, amadouant les uns, soudoyant les autres et échangeant des informations. Le *Journal* constituait déjà la banque d'informations publique la plus complète sur les Investisseurs, et ses dossiers classés secrets se gonflaient constamment de renseignements dus à la spéculation ou à l'espionnage. Lindsay se tenait au centre de cette toile, travaillant avec la fougue de la jeunesse et la patience de l'âge.

Depuis son arrivée sur Dembowska, cinq ans auparavant, il avait vu Wells prendre de plus en plus de pouvoir. En l'absence de toute idéologie d'État, son influence et celle de son groupe, la Clique du Carbone, s'était étendue à l'ensemble de la colonie, y compris dans les domaines de l'art, des médias et de la vie académique.

L'ambition était le vice qui sévissait de façon endémique dans le groupe de Wells sans l'épargner lui-même. Lindsay avait rejoint les rangs de la Clique sans enthousiasme particulier. Leur fréquentation lui avait cependant permis de se mettre au fait de leurs plans comme s'ils étaient une variété locale de bactéries. Il avait également adopté leurs modes : ses cheveux luisaient de brillantine et un microphone-perle labial venait couper sa moustache. Il portait, aux doigts ridés de sa main gauche, des bagues de contrôle vidéo.

Le travail dévorait les années. Le temps, autrefois, lui donnait une impression de solidité, d'une densité de plomb. Il

coulait maintenant entre ses mains. Il se rendit compte que la perception qu'il en avait rejoignait celle des anciens Morphos qu'il avait connus sur Goldreich-Tremaine. Pour ceux qui étaient réellement âgés, le temps était aussi léger que l'air ; c'était un vent coulis destructeur qui effaçait leur passé et s'attaquait à leurs souvenirs. Le temps s'accélérait, et plus rien ne pouvait le ralentir pour lui, sinon la mort. Il mordait dans cette vérité, qui était aussi amère que des amphétamines.

Il reporta son attention sur l'article, une nouvelle analyse d'un célèbre fragment d'écaille investisseur découvert parmi les effets d'une ambassade interstellaire mécaniste ayant échoué. Bien peu de matière organique avait été étudiée de manière aussi exhaustive. L'article, « Gradiants proximo-distaux dans l'adhésivité des cellules de l'épiderme », était dû à là plume d'un transfuge morpho, du Cartel de Diotima.

Une sonnerie retentit ; son visiteur venait d'arriver.

Le discret système de protection du bureau de Lindsay était tout à fait caractéristique de la manière de Wells. Les visiteurs se voyaient coiffés d'un diadème élégant, version plus élaborée du lourd crampon tueur ; une petite lumière rouge, invisible à leurs propres yeux, brillait sur leur front. Elle indiquait le point d'impact potentiel pour les armes, pudiquement camouflées dans le plafond.

« Professeur Milosz ? » La tenue du visiteur était étrange. Il portait un costume d'apparat blanc avec un col ouvert de forme circulaire et des plis en accordéon aux coudes et aux genoux.

« Vous êtes le docteur Morrissey ? De la Concaténation ?

— De la République de Mare Serenitatis, répondit l'homme. C'est le Dr Pongpianskul qui m'envoie.

— Pongpianskul est mort.

— C'est ce que l'on dit, fit Morrissey avec un signe de tête. Tué sur ordre du président Constantin. Mais le docteur avait des amis dans la République. Tellement d'amis que c'est maintenant lui qui contrôle la nation. Il porte le titre de Gouverneur de la République néoténique culturelle. Je suis le messager annonciateur de la Révolution. Mais (il hésita) peut-être devrais-je laisser le Dr Pongpianskul vous expliquer cela lui-même. »

Lindsay était stupéfait. « Peut-être bien, en effet. »

L'homme sortit un mini-écran vidéo qu'il brancha sur son attaché. L'écran s'anima lorsqu'il le tendit à Lindsay, et un visage apparut : celui de Pongpianskul. Celui-ci passa une main ridée à la peau épaisse dans ses tresses qu'il dérangea. « Est-ce vous, Abélard ?

— Neville ! Vous êtes donc vivant ?

— Je suis toujours partisan de l'incarnation, oui. L'attaché-case de Morrissey comporte un programme d'interaction très pointu ; il devrait me permettre d'avoir une conversation d'un niveau décent avec vous, en mon absence. »

Morrissey s'éclaircit la gorge. « Ces machines sont nouvelles pour moi. Je crois cependant que je devrais vous laisser parler tous les deux en privé.

— Ce serait sans doute mieux.

— J'attendrai dans l'entrée. »

Lindsay regarda l'homme sortir ; sa tenue le stupéfiait. Il avait oublié qu'il s'était lui-même habillé ainsi, dans la République.

Il étudia le petit écran plat. « Vous avez l'air en forme, Neville.

— Merci. Ross s'est occupé de mon dernier rajeunissement. Je le dois aux Cataclystes. Ce même groupe qui s'est occupé de vous. Mavridès.

— Occupé de moi ? Ils m'ont mis au frigo, oui !

— Au frigo ? Voilà qui est étrange. Ce sont les Cataclystes qui m'ont réveillé. Je ne me suis jamais senti aussi vivant que lorsque je me suis retrouvé ici, dans la République, à faire croire que j'étais mort. Cela fait dix longues années, Abélard. Onze, même. » Pongpianskul haussa les épaules.

Lindsay lança un R & CO à l'écran. Mais l'image ne réagit pas au Regard, et son charme s'évanouit. Lindsay s'exprima avec lenteur. « Vous avez donc attaqué la République ? Au moyen des réseaux terroristes cataclystes ? »

L'écran sourit à la manière de Pongpianskul. « Les Cataclystes ont joué un certain rôle, je dois l'admettre. Vous auriez apprécié. Mavridès. J'ai misé sur les éléments les plus jeunes. Il y avait un groupe politique, les préservationnistes, qui

datait bien de quarante ou cinquante ans. Constantin s'en était servi pour s'emparer du pouvoir, mais ils détestaient les Morphos tout autant que les Mécas. Aussi bizarre que cela puisse paraître, ils ne voulaient au fond rien d'autre qu'une simple vie humaine. Il en existe actuellement une nouvelle génération, élevée sous influence morpho mais la détestant. Grâce aux méthodes d'éducation morphos, cependant, les jeunes détiennent la majorité. »

Pongpianskul se mit à rire. « Constantin s'est servi de la République comme d'un réservoir de militants morphos. Par ses subterfuges et ses calculs, il a rendu la situation ici confuse. Lorsque la tension s'est mise à monter, ces militants se précipitèrent au Conseil des Anneaux, et les super-cracks se cachèrent ici à leur place. Constantin a passé trop de temps dans les Anneaux, ce qui lui a fait perdre le contact… Les Cataclystes apprécient mon concept de préservation culturelle. Tout cela figure dans la nouvelle constitution. Mon émissaire vous en fournira une copie.

— Merci.

— Les choses se sont bien passées pour le reste de la Clique de Minuit… Cela fait trop longtemps que nous n'avons pas bavardé. Je vous ai retrouvé grâce à votre ancienne épouse.

— Alexandrina ?

— Qui ? » Le programme du système était perdu ; pendant une fraction de seconde l'image se brouilla. « Cela ne s'est pas fait sans mal. Nora est surveillée de près.

— Juste un moment. » Lindsay se leva et alla se préparer un verre. Il avait été emporté par une avalanche de souvenirs de la République, et il avait spontanément pensé à sa première femme, Alexandrina Tyler. Mais bien entendu, elle ne se trouvait plus dans la République ; victime des purges de Constantin, elle avait été expédiée au Zaibatsu.

Il retourna à l'écran, en train de dire : « Ross est parti pour les Cométaires lorsque G.-T. s'est effondré. Fetzko a disparu. Vetterling se trouve dans l'Union des Skimmers, où il lèche les bottes des fascistes. Les assassins-congélateurs se sont emparés de Margaret Juliano. Elle attend toujours le dégel. J'ai le

pouvoir ici. Mavridès. Mais il ne peut compenser ce que nous avons perdu.

— Comment va Nora ? »

Le pseudo-Pongpianskul prit une expression grave. « Elle s'est attaquée à Constantin sur le terrain où il était le plus fort. Sans elle, mon coup d'État aurait échoué ; elle a attiré son attention ailleurs… J'avais espéré la faire venir ici, ainsi que vous. Elle a toujours été tellement parfaite avec nous. Notre première hôtesse.

— Elle n'a pas voulu ?

— Elle s'est remariée. »

Dans la main d'acier de Lindsay, le verre à fente explosa. Des bulles de liquide dérivèrent vers le sol.

« Pour des raisons politiques, continua l'écran. Elle avait besoin de tous les alliés possibles. Néanmoins, il aurait été de toute façon impossible de vous faire venir. On n'accepte personne de plus de soixante ans dans la République néoténique culturelle. En dehors de moi-même et de mes officiers. »

Lindsay arracha le cordon de l'écran, puis aida le petit robot domestique du bureau à ramasser les morceaux de verre.

Lorsque, bien plus tard, il fit appeler Morrissey, celui-ci parut embarrassé. « Avez-vous complètement terminé, monsieur ? J'ai ordre d'effacer la cassette.

— C'était très gentil de votre part de l'avoir apportée. (Lindsay lui indiqua un siège.) Et merci d'avoir attendu aussi longtemps. »

Morrissey effaça la mémoire et replaça l'écran plat dans son attaché, non sans étudier le visage de Lindsay. « J'espère ne pas avoir apporté de mauvaises nouvelles.

— Des nouvelles surprenantes, surprenantes, répondit Lindsay. Nous devrions peut-être prendre un verre pour fêter ça. »

Une ombre passa sur le visage de Morrissey.

« Pardonnez-moi, reprit Lindsay. Je viens peut-être de manquer de tact. » Il repoussa la bouteille, dans laquelle il ne restait pas grand-chose.

« J'ai soixante ans », fit Morrissey en s'asseyant, mal à l'aise. « C'est pourquoi on m'a mis dehors. Oh ! de la façon la plus polie, certes ! (Il eut un sourire douloureux.) J'étais préservationniste, autrefois. J'avais dix-huit ans lors de la première révolution. Quelle ironie tout de même, non ? Et maintenant, je suis un apache. »

Lindsay fit une réponse calculée. « Je ne suis pas sans disposer d'un certain pouvoir, ici. Ni de quelques fonds. Dembowska accueille de nombreux réfugiés. Je pourrais vous trouver quelque chose.

— Vous êtes bien aimable. (Le visage de Morrissey conservait une expression contrainte.) J'ai travaillé comme biologiste, lors des troubles écologiques de la nation. J'ai été formé par le Dr Constantin, mais je crains bien de ne plus être à jour.

— Cela peut s'arranger.

— Je vous ai apporté un article pour le *Journal*.

— Ah ! Vous vous intéressez aux Investisseurs, monsieur Morrissey ?

— Oui. J'espère que ce papier est à la hauteur de vos critères. »

Lindsay se força à sourire. « Nous travaillerons dessus ensemble. »

Chapitre 7

Conseil d'État de l'Union des Skimmers 13-7-'75

Il le sentit arriver, grimper le long de sa nuque et se déployer dans une zone de raideur sous-épidermique frissonnante. Un état de fugue. Devant lui, la scène se mit à trembler légèrement ; en dessous de sa loge privée, la foule se brouilla en une frise de têtes entassées sur un fond de parures sombres ; sur le proscenium circulaire, les acteurs brillaient dans leurs costumes rouge sombre, gesticulant. Tout ralentit, puis se pétrifia.

La peur… non, pas même cela… plus exactement, une certaine tristesse, maintenant que les dés étaient jetés. C'était l'attente, qui était infernale… soixante ans d'attente avant d'avoir repris contact avec ses anciennes relations, les vieux radicaux encéphalo-câblés de la République… et actuellement, les dirigeants câblés, comme lui-même, s'étaient ouvert la route du pouvoir dans les autres mondes. Soixante années, ce n'était rien pour un cerveau sur câble… le temps n'avait aucune signification… état de fugue… Ils se souvenaient toujours parfaitement bien de lui, de leur ami Philip Khouri Constantin…

C'était lui qui leur avait donné le champ libre, lorsqu'il avait purgé la classe des aristocrates d'âge moyen pour financer leur défection… Les souvenirs lui revenaient ; des informations, de simples informations sur des bandes, dans un aussi grand état de fraîcheur que Margaret Juliano sur son lit de glace cataclyste… Même en pleine fugue, cette poussée d'autosatisfaction fut assez vive et aiguë pour pénétrer sa conscience depuis le fond de son esprit… Cette unique impression de chaleur qui ne lui venait que lorsqu'il apprenait la chute d'un rival.

Et puis, à la remorque derrière la bousculade de ces réflexions, s'épanouissait avec paresse et lenteur un léger

pincement de peur… Nora Everett, l'ancienne épouse d'Abélard Mavridès… Elle lui avait fait mal, dix-sept ans auparavant, lors du coup d'État dans la République, même s'il avait réussi à la faire accuser de complot. Il se moquait bien, maintenant, de cette république d'opérette, dont les citoyens-enfants cultivaient l'ignorance en faisant voler des cerfs-volants et en mangeant des pommes sous l'œil débonnaire de ce charlatan cinglé de Pongpianskul… Aucun problème de ce côté, il ne s'agissait que de fossiles vivants, inoffensifs en eux-mêmes…

Mais les Cataclystes… la peur se précisait maintenant, et commençait à fleurir ; les premières nuances de son malaise subconscient acquéraient une substance émotionnelle et se déroulaient dans son esprit comme une goutte d'encre qui viendrait de tomber dans un verre d'eau… Il s'occuperait plus tard de cette émotion, lorsque la fugue serait terminée ; pour l'instant, il s'efforçait de fermer les yeux… Il n'enregistrait plus que des images floues et vagues des acteurs pétrifiés ; ses paupières s'abaissaient avec une lenteur cauchemardesque, ses impulsions nerveuses en désarroi du fait de l'état fugue-conscience… Les Cataclystes, néanmoins… Ils considéraient tout ça comme une vaste plaisanterie, prenant plaisir à se cacher dans la République sous des déguisements de plébéiens et de fermiers, le gigantesque panorama intérieur du monde cylindrique aussi bizarre pour eux qu'une infime dose de leur drogue favorite, le P.D.K.L.-95… L'état d'esprit cataclyste se nourrissait de correspondances et de justice poétique, voyage dans le passé humain, dans la République néoténique, qui était l'inverse de l'assassinat-congélation avec son aller simple pour l'avenir…

La fugue était sur le point de se rompre. Il éprouva une étrange sensation de lézardement, de soulèvement psychique, comme si sa croûte mentale s'ouvrait sous la pression interne. Il fut pris, au cours des dernières microsecondes de la fugue, d'un éclair éidétique : photos des sondes à la surface de Titan, rutilantes coulées volcaniques de lourds hydrocarbones fendues de laves ammoniacales, montées des profondeurs… Titan, très loin en dessous de leur orbite, le comble de la décoration murale dans l'Union des Skimmers…

C'était parti. Dans sa loge, Constantin s'inclina en avant. La peur jusqu'ici tenue en échec le submergea ; il la repoussa brusquement et prit une légère bouffée d'acétaminophène pour éviter la migraine. Il regarda sa montre : la fugue avait duré quatre secondes.

Il s'essuya les yeux, soudain conscient de la présence de sa femme à coté de lui, sa femme dont le visage morpho finement ciselé était l'expression même de la surprise. S'était-elle rendu compte qu'il était resté quatre secondes dans cet état de ravissement, les yeux réduits à deux traits blancs ? Non. Elle le croyait touché par la pièce, et était stupéfaite de cet excès d'émotion chez son époux, à la dureté légendaire. Constantin la gratifia d'un sourire. Elle reprit des couleurs et s'inclina à son tour en avant, ses mains couvertes de bagues sur les genoux, pour écouter la pièce plus attentivement. Elle essayerait plus tard d'en parler avec lui. Nathalie Constantin était une jeune femme brillante, issue d'une lignée génétique militaire. Elle avait pris l'habitude de plier devant ses exigences.

Pas comme sa première épouse, cette chienne qui l'avait trahi… Il avait laissé la vieille aristocrate dans la République, non sans avoir encouragé ses tendances vicieuses avec patience, jusqu'à ce que son propre coup d'État lui permette de les retourner contre les femmes de sa classe. Le bruit courait actuellement qu'elle était la maîtresse de Pongpianskul, qui s'était laissé gagner par ses charmes morphos usurpés et une intimité sénile de médiocre aloi. Peu importait, peu importait. Toutes ces années avaient émoussé sa jalousie ; si le coup de cette nuit réussissait, c'était bien plus important que le sort de n'importe quel petit dock circumlunaire.

Véra, sa fillette âgée de neuf ans, se pencha sur son siège pour murmurer quelque chose à Nathalie. Constantin contempla l'enfant qui était son œuvre. La moitié de ses gènes venaient de Véra Kelland, tirés d'échantillons de peau qu'il avait prélevés avant le suicide de la jeune femme. Pendant des années il avait conservé dans le plus grand secret les gènes ainsi dérobés qu'il avait fait s'épanouir le moment voulu en cette enfant. Elle était sa favorite, la première de sa progéniture. À l'idée du mal que pourrait lui faire son échec, la peur l'envahit

de nouveau, plus aiguë qu'auparavant, parce qu'elle ne le concernait pas.

Une agitation anormale, sur la scène, attira son attention, brusque série de gestes gauches tandis que le Méchant, un super-crack dérangé, se prenait la tête entre les mains et tombait. De la semelle de sa chaussure adhésive, Constantin était en train de se gratter la cheville en catimini. Avec les années, l'état de sa peau infestée de virus s'était amélioré, et l'infection se limitait à des éruptions squameuses sèches à ses extrémités.

Il s'agissait d'une pièce de Zeuner, qui l'ennuyait à périr. L'Union des Skimmers avait emprunté le goût du théâtre à Goldreich-Tremaine, goût que les dramaturges qui avaient fui l'ancienne capitale n'avaient fait que renforcer. Le théâtre contemporain, toutefois, était dépourvu de vitalité. Fernand Vetterling, par exemple, l'auteur de deux œuvres majeures. *Le Periapsis blanc* et *Le Conseiller technique*, s'était réfugié dans un silence boudeur, en compagnie de son épouse Mavridès déshonorée. D'autres artistes, aux penchants détentistes, payaient maintenant leur manque de discrétion de peines de prison ou de lourdes amendes. Certains avaient déserté, d'autres s'étaient réfugiés « à contretemps », c'est-à-dire avaient rejoint les rangs des brigades d'action cataclystes.

Mais les Cataclystes étaient en train de perdre leur cohésion, et de devenir de simples terroristes. Leur élite de super-cracks subissait de violentes attaques, et les pogroms lancés contre eux se faisaient de plus en plus sanglants, au fur et à mesure que grandissait l'hystérie. Ceux qui les avaient créés et éduqués n'étaient plus que des fantômes politiques, souvent victimes de la vengeance retorse des super-cracks eux-mêmes.

Les super-cracks étaient trop brillants pour supporter la vie en collectivité : il leur fallait l'anarchie destructrice des surhommes. On ne pouvait le tolérer. Et Constantin s'était mis au service de cette intolérance. Jamais la vie ne lui avait davantage souri : il avait un poste important, sa propre lignée génétique constantinienne, toute liberté dans ses entreprises antimécanistes, et ses propres filets tendus, prêts à l'aider à trahir.

C'était tout cela qui était enjeu cette nuit. La nouvelle allait-elle enfin arriver ? Comment allait-il l'apprendre ? Par ses gardes du corps, à travers son écouteur ? Grâce aux implants mécanistes dérobés, dans son propre cerveau, qui lui donnaient accès aux canaux internes sur lequel les encéphalo-câblés murmuraient leurs informations ? Ou bien…

Quelque chose se passait. Le ruban ondulant de la chorégraphie qui occupait la scène circulaire se désintégra, pris d'une soudaine confusion, les logos colorés des sociétés et les insignes de lignées génétiques ralentissant et se mélangeant. Les danseurs battirent en retraite dans le plus grand désordre, en réaction à des ordres qui leur étaient criés. Quelqu'un flotta jusqu'au bord du proscenium. Il s'agissait de cette épave de Charles Vetterling, dont le visage de vieillard se gonflait d'un sentiment de triomphe et d'une satisfaction de domestique.

Ça y était. Vetterling hurlait. L'acteur principal lui tendit un laryngophone, et sa voix, soudain, se mit à résonner, multipliée par l'écho.

« … de la guerre ! La panique s'est emparée des marchés mécanistes ! L'astéroïde Nysa s'est déclaré en faveur du Conseil des Anneaux ! Je répète : le Cartel de Nysa a abandonné l'Union mécaniste ! Ils ont demandé leur admission comme État dans le traité du Conseil des Anneaux ! Le Conseil est en réunion… » Le reste de son discours se noya dans le rugissement du public et le bruit des ceintures de sécurité, tout le monde se levant dans la plus grande confusion. Vetterling continuait à cracher dans son micro, et on put saisir des fragments de phrases : « … capitulation… par les banques de l'Union des Skimmers… industrielles… une nouvelle victoire ! »

Le mouvement partit des comédiens. Celui qui avait donné un micro à Vetterling montrait, par-dessus les têtes, la loge de Constantin et criait de toute sa voix quelque chose au reste de la troupe. Une des femmes se mit à applaudir ; on l'imita. Bientôt, tous les acteurs applaudissaient, visage illuminé. Vetterling les entendit derrière lui, et se retourna pour regarder. Il comprit immédiatement, et un sourire raide apparut sur son visage. Avec un geste emphatique, il cria : « Constantin ! Mesdames et Messieurs, notre chancelier général ! »

Constantin se mit debout et saisit la main courante métallique placée devant le bouclier transparent. Quand la foule le vit, elle explosa en un maelström de cris et d'applaudissements ; elle savait que c'était son triomphe. Elle se laissa emporter par la joie, par le soulagement soudain et lumineux après la tension longue et sombre de la guerre. S'il avait échoué, elle l'aurait pourchassé avec la même passion. Mais cette sinistre idée n'avait pas résisté à l'explosion de la victoire. Maintenant qu'il avait gagné, les risques encourus ne faisaient que rendre son plaisir plus délicieux.

Il se tourna vers sa femme. Des larmes d'orgueil emplissaient ses yeux. Lentement, sans lâcher la main courante, il tendit son autre main vers elle. Lorsque leurs mains se touchèrent, il déchiffra l'expression de son visage : il n'y vit qu'une totale sincérité. À dater de cette nuit, son pouvoir sur elle serait complet.

Elle prit place à ses côtés. Véra le tira par la manche, ses yeux agrandis levés vers lui. Il la souleva et la plaça au creux de son bras gauche. Il effleura des lèvres l'oreille de la fillette. « N'oublie jamais cela », lui confia-t-il d'un ton farouche.

Les hurlements anarchiques laissèrent progressivement la place à un autre bruit, scandé celui-là : les applaudissements, les longs applaudissements rituels en cadence qui suivaient chaque session du Conseil des Anneaux, une coutume sans âge, solennelle, des applaudissements qui submergeaient tout, qui ne souffraient aucun désaccord. La musique du pouvoir. Constantin souleva la main de sa femme dans la sienne, au-dessus de leurs deux têtes, et ferma les yeux.

C'était le plus grand moment de bonheur de sa vie.

Cartel de Dembowska 15-5-'75

Lindsay jouait d'un instrument, à clavier pour le bénéfice de son nouveau bras. Il était infiniment plus élaboré que le précédent, et le plus grand pouvoir discriminateur de ses signaux nerveux le désorientait, il avait l'impression, au fur et à mesure qu'il avançait dans la partition – l'œuvre était due à

Kitsouné –, de sentir l'abaissement de chacune des touches sous la forme d'une sensation, brève et brouillée, de chaleur intense.

Il se reposa, se frottant les mains l'une contre l'autre. Un picotement courut le long du réseau nerveux artificiel. Une multitude de senseurs délicats couvrait sa nouvelle main : ils réagissaient de façon bien plus précise que les coussinets tactiles à rétroaction de son vieux bras.

Cette transformation lui portait sur les nerfs. Des yeux, il parcourut son lamentable appartement. Il n'avait été rien de plus, pendant vingt-deux ans, qu'un endroit où camper. Sa décoration, son papier mural à côtes et son mobilier aux formes squelettiques étaient démodés depuis une bonne vingtaine d'années. Seuls les systèmes de sécurité, les dernières trouvailles de Wells, étaient récents.

Lindsay lui-même avait perdu tout enthousiasme. À quatre-vingt-dix ans, des décennies d'expressions identiques avaient marqué le tour de ses yeux et les commissures de sa bouche de profonds sillons. Ses cheveux comme sa barbe grisonnaient.

Au clavier, il accomplissait des progrès. Il s'était attaqué au problème de la musique avec son habituelle détermination inhumaine. Il avait travaillé d'arrache-pied pendant des années, mais les techniques modernes de biocontrôle permettaient de voir venir un éventuel effondrement et de le prévenir des mois à l'avance. Le lit s'en occupait : il le nourrissait de décharges souterraines, des rêves intenses et brouillés, qui le laissaient tous les matins neutre et vide, dans un parfait état de santé mentale.

Cela faisait dix-huit ans que Nora s'était remariée. Jamais il n'avait pleinement ressenti tout ce que cette trahison pouvait avoir de douloureux pour lui.

Il avait brièvement aperçu son époux actuel au Conseil : Graham Everett, un Détentiste anonyme mais avec de puissantes relations de clans. Nora se servait de l'influence d'Everett pour contrecarrer les attaques des militants. Avec tristesse. Lindsay avait dû constater qu'il ne se souvenait pas suffisamment bien de l'homme pour le détester.

Un signal l'interrompit soudain dans son jeu. Quelqu'un venait de se présenter à l'entrée. Les scanners qui s'y trouvaient

placés lui apprirent qu'il s'agissait d'une femme qui ne portait que des implants mécanistes inoffensifs : des microparasites dévoreurs de dépôts artériels, des rotules en téflon d'un modèle suranné, des articulations de plastique ainsi qu'un diffuseur poreux à drogue au creux du bras gauche. Une bonne partie de sa chevelure était artificielle, faite de fibres optiques brillantes.

Il fit escorter la femme par son robot domestique. Elle présentait ce teint étrange, courant chez de nombreuses femmes mécanistes âgées : une peau douce et sans le moindre défaut, qui faisait penser à un masque de papier parfaitement ajusté. Ses cheveux rouges étaient parcourus d'éclats cuivrés dus aux fibres optiques. Elle portait un costume gris sans manches, une veste de fourrure et des gants thermiques blancs qui lui montaient jusqu'aux coudes. « Auditeur Milosz ? »

Son accent était celui de la Concaténation. Il l'invita à s'asseoir ; elle s'installa avec une grâce et une précision de mouvements dues à une longue pratique. « En effet, madame. Que puis-je faire pour vous ?

— Pardonnez-moi mon intrusion, auditeur. Mon nom est Tyler. Je suis employée chez Limonov Cryonics. Mais ma démarche est faite à titre personnel. Je suis venue vous demander votre aide. J'ai entendu dire que vous étiez l'ami de Neville Pongpianskul.

— Vous êtes Alexandrina Tyler, de Mare Serenitatis, de la République. » Il avait exprimé à voix haute ce dont il venait de prendre conscience.

Elle parut surprise et souleva ses sourcils délicatement arqués. « Vous êtes déjà au courant de mon affaire, auditeur ?

— Vous… (Lindsay s'assit dans le siège à étrier.) Vous prendrez bien un verre ? » Sa première femme… Venant d'un niveau profondément enfoui en lui-même, il sentit monter comme un réflexe le jeu d'attitude d'un personnage mort depuis longtemps, ces couches fragiles de métasignes fabriqués qu'il avait toujours mis entre eux à l'époque de leur mariage. Alexandrina Tyler, son épouse, la cousine de sa mère.

« Non, merci », répondit-elle. Elle ajusta le pan de son vêtement au-dessus de son genou. Elle avait toujours eu des

ennuis avec ses genoux ; les rotules de téflon remontaient à l'époque de la République.

Ce geste familier suffit à faire revenir en lui certains souvenirs bien précis sur la politique des mariages telle qu'elle était pratiquée par les aristocrates de la République. De cinquante ans son aînée, leur union s'était réduite à un réseau étouffant de courtoisie contrainte et de sombre rébellion. Avec ses quatre-vingt-dix ans, Lindsay était maintenant plus vieux qu'elle à l'époque de leur mariage. Sous l'éclairage nouveau donné par le recul du temps, il devinait les souffrances depuis longtemps oubliées qu'il lui avait alors infligées.

« Je suis née dans la République, dit-elle. J'ai perdu la citoyenneté au cours des purges morphos, il y a presque cinquante ans. J'aimais la République, auditeur. Je n'ai jamais pu l'oublier… Je suis issue de l'une des familles privilégiées, mais je me suis dit que maintenant, avec l'installation du nouveau régime, tout cela devait être bel et bien enterré, non ?

— Vous êtes la femme d'Abélard Lindsay. »

Ses yeux s'agrandirent. « Vous connaissez donc bien mon affaire ! Savez-vous aussi que j'ai fait une demande d'immigration ? Je n'ai eu aucune réaction de la part du gouvernement de Pongpianskul, et c'est pourquoi je suis venue vous demander votre aide, auditeur. Je ne fais pas partie de votre Clique du Carbone, mais je connais son pouvoir. Vous avez assez d'influence pour tourner les lois.

— La vie a dû être difficile pour vous, madame. Jetée sans ressources dans la Schismatrice ! »

Elle cligna des yeux, paupières couleur de porcelaine glissant sur ses globes oculaires comme des stores de papier. « Les choses se sont arrangées lorsque j'ai pu gagner les Cartels. Je ne prétendrai pas avoir été heureuse. Je n'ai pas oublié la maison, ni les arbres ni les jardins. »

Lindsay s'étreignait les mains, sans se soucier des picotements ni des sensations confuses qui montaient de sa main droite. « Je ne puis entretenir de faux espoirs, madame. La loi néoténique est très stricte. La République ne veut rien savoir des personnes de notre âge, non plus de tous ceux qui s'éloignent d'une façon ou d'une autre de la nature humaine

brute. Il est exact que nous avons traité un certain nombre de problèmes au nom du gouvernement néoténique ; en particulier celui du sort des citoyens néoténiques ayant atteint l'âge de soixante ans. Ils appellent ça "aller mourir ailleurs". Mais le flot de celte émigration est à sens unique, vous m'en voyez désolé. »

Elle garda quelques instants de silence. « Vous connaissez bien la République, auditeur ? » Au ton de sa voix, il sut qu'elle avait accepté l'échec de sa démarche. Elle ne faisait maintenant que rechercher des souvenirs.

« Assez bien pour savoir que l'épouse d'Abélard Lindsay a été déshonorée. Votre époux défunt y est considéré comme un martyr préservationniste, et vous-même comme une collaboratrice des mécanicistes, qui aurait contraint Lindsay à l'exil et à la mort.

— Mais c'est terrible ! » Ses yeux se remplirent de larmes. Dans son agitation, elle se leva. « Je vous prie de m'excuser. Puis-je utiliser votre biomoniteur ?

— Les larmes ne m'inquiètent pas, madame, fit Lindsay d'une voix douce. Je ne suis pas un adepte du zen sérotonine.

— Mon mari, répondit-elle. C'était un garçon tellement brillant ! Nous pensions avoir bien fait en lui offrant une scolarité chez les Morphos. Je n'ai jamais compris ce qu'ils lui avaient fait, mais c'était horrible. Je me suis efforcée de réussir notre mariage ; mais il était d'une telle habileté, présentait les choses avec tant de finesse et de plausibilité qu'il arrivait à détourner tout ce que je pouvais dire pour le faire servir à ses propres fins. Il terrifiait tout le monde. Ils étaient persuadés qu'il allait mettre la République à feu et à sang. Nous n'aurions jamais dû l'envoyer chez les formationnistes.

— Je suis sûr qu'à l'époque, on avait considéré que cette décision était sage, dit Lindsay. La République était déjà dans l'orbite des Mécas, et le but était de rétablir l'équilibre.

— On aurait bien mieux fait, dans ce cas, d'envoyer le fils de mon cousin. Les plébéiens à expédier ne manquaient pas non plus, des gens comme Constantin. » Elle porta une articulation ridée à ses lèvres. « Veuillez m'excuser, ce sont des préjugés d'aristocrates. Je suis à bout, auditeur.

— Je comprends. Quand on a nos âges, ces anciens souvenirs nous tombent dessus avec une force inattendue. Je suis absolument désolé, madame. On vous a traitée injustement.

— Merci, auditeur. » Elle accepta le mouchoir de papier que lui tendait le robot domestique. « Je suis profondément touchée par votre sympathie. » Elle se tamponna les yeux avec des gestes précis et vif d'oiseau. « J'ai presque l'impression de vous connaître.

— Un tour que vous jouent vos souvenirs, répondit Lindsay. J'ai autrefois été marié à une femme qui vous ressemblait beaucoup. »

Ils échangèrent un lent Regard. Il dit quantité de choses, en dessous du niveau verbal : la vérité vint faire brièvement surface, le temps d'être reconnue, puis s'évapora sous la nécessité de poursuivre le stratagème.

« Cette femme, dit-elle, le rouge au visage, ne vous a donc pas accompagné lorsque vous êtes venu ici ?

— Sur Dembowska, les mariages ne se présentent pas de la même façon.

— J'ai moi-même été mariée ici ; un contrat de cinq ans. Polygame. Il a expiré l'année dernière.

— Vous êtes libre, actuellement ? »

Elle acquiesça d'un signe de tête. Lindsay fit un geste du bras, accompagné d'un chuintement, qui engloba la pièce. « Je le suis également. Vous pouvez constater dans quel état sont mes affaires domestiques. Le temps que je consacre à ma carrière a fait de ma vie un désert. »

Elle ébaucha un sourire.

« Seriez-vous intéressée par la direction de ma maison ? Un poste d'assistante auditrice serait certainement plus rémunérateur que celui que vous détenez actuellement, il me semble.

— J'en suis persuadée.

— Seriez-vous d'accord pour une période probatoire de six mois suivie d'un contrat de cinq années de direction conjointe, normes habituelles, monogamique ? Mon bureau peut vous présenter un contrat rédigé dès demain matin.

— Cela est tellement inattendu…

— Absurde, Alexandrina. Si nous remettons à plus tard, à notre âge, nous ne ferons jamais rien. Que sont cinq années pour nous ? Nous avons atteint l'âge de la discrétion.

— Puis-je avoir ce verre, maintenant ? demanda-t-elle. C'est mauvais pour mon programme d'entretien, mais je crois en avoir besoin. » Elle le regarda avec nervosité, tandis que, dans ses yeux, s'éveillait un fantôme d'intimité contrainte.

Il s'attarda sur sa délicate peau de papier, sur la précision aiguë de sa chevelure ; il se rendit compte que son geste réparateur allait ajouter une autre habitude à son existence, créer une nouvelle routine. Il réprima un soupir. « Je vous laisse le soin de préciser les clauses sexuelles. »

Conseil d'État de l'Union des Skimmers 23-6-'83

Constantin plongea les yeux dans le réservoir. Derrière la vitre, en dessous de la surface de l'eau, flottait la tête imbibée de liquide de Paolo Mavridès. Ses cheveux noirs et frisés, trait caractéristique de la lignée génétique des Mavridès, ondulaient autour du cou et des épaules du jeune homme. Verdâtres et injectés de sang, ses yeux étaient grands ouverts ; les injections avaient paralysé le nerf optique. Un crampon épinier l'empêchait de bouger, tout en le laissant capable d'éprouver des sensations. Aveugle et sourd, engourdi par l'eau à la température du corps humain, cela faisait deux semaines que Paolo Mavridès végétait en isolation sensorielle.

L'oxygène lui était fourni par un branchement sur la trachée, et des fiches intraveineuses l'empêchaient de mourir de faim.

Constantin appuya sur une touche noire du réservoir scellé, et les haut-parleurs de fortune se mirent à chuinter. Le jeune assassin était en train de se parler à lui-même, litanie bredouillée sur différents tons. Constantin s'approcha du micro. « Paolo ?

— Je suis occupé, fit Paolo. Revenez plus tard. »

Constantin eut un petit rire. « Très bien. » Il donna un petit coup sur le micro, comme s'il venait de couper le branchement.

« Non, attendez ! » s'écria Paolo. Ce début de panique fit sourire Constantin. « Ça n'a pas d'importance, la représentation est de toute façon fichue. C'était *Les Lunes du berger,* de Vetterling.

— La pièce n'a pas été jouée depuis des années, remarqua Constantin. Vous deviez être encore un gamin, la dernière fois.

— Je l'ai mémorisée quand j'avais neuf ans.

— Vos capacités m'impressionnent. Il est vrai que les Cataclystes croient en cela, n'est-ce pas ? Mettre à l'épreuve sa volonté intérieure… Cela fait un bon moment que vous marinez là-dedans. Un bon moment. »

Il y eut un silence. Constantin attendit. « Combien de temps ? explosa Paolo.

— Presque quarante-huit heures. »

Le jeune Mavridès éclata d'un rire bref.

Constantin se joignit à lui. « Nous savons bien entendu tous deux qu'il n'en est rien. Non, cela fait presque un an. Vous seriez surpris par votre maigreur.

— Vous devriez l'essayer, de temps en temps. Cela pourrait faire quelque chose pour votre problème de peau.

— C'est là le moindre de mes problèmes, jeune homme. J'ai commis une erreur tactique lorsque j'ai choisi le meilleur système de sécurité. J'ai besoin de défis. Vous seriez bien étonné si vous connaissiez le nombre de fous qui sont passés avant vous dans ce réservoir. Vous avez commis une faute, jeune Paolo.

— Dites-moi quelque chose. Pourquoi, à vous entendre, on croirait avoir affaire à Dieu ?

— Ce n'est qu'un artifice technique. Ma voix est directement transmise dans votre oreille interne. C'est pourquoi vous ne pouvez pas entendre la vôtre. Je recueille vos paroles grâce aux nerfs de votre larynx.

— Je vois, fit Paolo. Du boulot d'encéphalo-câblés.

— Mais rien d'irréversible. Parlez-moi un peu de vous, Paolo. Quelle était votre brigade ?

— Je ne suis pas un Cataclyste.

— J'ai votre arme ici avec moi. » Constantin retira de sa veste élégamment coupée une petite fiole à retardement qu'il fit

rouler entre ses doigts. « Fabrication cataclyste standard. Qu'est-ce que c'est ? Du P.D.K.L.-95 ? »

Paolo ne répondit pas.

« Peut-être connaissez-vous cette drogue sous son nom de "fracasseuse" ? », reprit Constantin.

Paolo se mit à rire. « J'ai mieux à faire qu'essayer de vous réformer l'esprit. Si j'avais réussi à me trouver dans la même pièce que vous, je l'aurais réglé sur cinq secondes et nous serions morts tous les deux.

— Une toxine en aérosol, alors ? C'était bien téméraire.

— Il y a des choses plus importantes que la vie, plébéien.

— Quelle curieuse insulte. Je constate que vous avez fouillé dans mon passé. Cela faisait des années que je n'avais rien entendu de tel. Le prochain coup, vous allez me dire que je suis un non-planifié.

— Inutile. Votre femme nous a mis au courant.

— Pardon ?

— Oui, votre femme, Nathalie Constantin. En avez-vous entendu parler ? Quand on la néglige, elle ne pardonne pas. Elle est devenue la plus grande pute de l'Union des Skimmers.

— Comme c'est triste.

— Comment croyez-vous que j'ai pu envisager de pénétrer chez vous ? Votre femme n'est qu'une salope. Elle m'a supplié. »

Constantin rit de nouveau. « Vous aimeriez que je vous frappe, n'est-ce pas ? La douleur vous donnerait quelque chose à quoi vous raccrocher. Non, vous auriez mieux été inspiré de rester à Goldreich-Tremaine, jeune homme. Dans ces grands halls vides et ces bureaux en ruine. J'ai bien peur que vous ne commenciez à m'ennuyer.

— Laissez-moi vous dire ce que je regrette, avant que vous ne partiez. Je regrette d'avoir porté les yeux aussi bas. J'ai eu le temps de réfléchir, récemment. (Il eut un rire creux.) Je suis une victime de votre image, de vos méthodes de propagande. L'affaire de l'astéroïde Nysa, par exemple. Très impressionnant, au premier abord. Le Conseil des Anneaux ignorait que le Cartel de Nysa n'était qu'une décharge publique pour les encéphalo-câblés au bout du rouleau des docks lunaires. Vous étiez toujours en train de lécher les bottes des aristocrates de la

République. En dépit de votre rang vous n'êtes qu'un vulgaire informateur de deuxième catégorie, Constantin. Et qu'un foutu laquais. »

Constantin ressentit le frémissement d'une tension familière dans la nuque. Il porta la main à l'implant qui s'y trouvait, puis prit son inhalateur de poche. Inutile de partir en fatigue alors que le garçon commençait à parier à tort et à travers et qu'il était sur le point de s'effondrer. « Continuez, dit-il.

— Toutes ces grandes choses que vous prétendez avoir accomplies ne sont que mystifications et poudre aux yeux. Vous n'avez jamais rien construit par vous-même. Vous êtes petit, Constantin, minuscule. Je connais un homme qui pourrait en mettre dix comme vous sous l'ongle de son pouce.

— Et qui donc ? lança Constantin. Votre ami Vetterling ?

— Ce pauvre Fernand, votre victime ? Bien entendu, il vous vaut mille fois, mais la comparaison serait injuste, n'est-ce pas ? Vous n'avez jamais possédé le moindre atome de talent artistique. Non, je veux dire dans votre propre domaine : la politique et l'espionnage.

— Un Cataclyste, alors ?

— Non. Abélard Mavridès. »

Cette fois-ci, il était touché. Un éclair de migraine lui traversa brutalement le lobe frontal gauche. La surface du réservoir monta vers lui dans un lent mouvement tandis qu'il tombait, paysage glacé et pétrifié aux sinistres reflets métalliques ; il dut lutter pour soulever ses bras, ses impulsions nerveuses paralysées dans une fugue à grande vitesse qui lui parut durer un mois. Lorsqu'il revint à lui, la joue collée contre le métal froid, Mavridès était toujours en train de babiller. « … toute l'histoire par Nora. Pendant que vous organisiez des procès d'artistes, pour trahison, Lindsay était en train de faire le coup le plus fantastique de l'histoire. Un Investisseur transfuge… il est le maître d'un Investisseur transfuge, une reine, en plus ! Une commandante de vaisseau, qu'il tient dans le creux de sa main. »

Constantin s'éclaircit la gorge. « J'ai entendu raconter cette histoire. C'est de la propagande mécaniste, un canular. »

Mavridès partit d'un rire hystérique. « Vous êtes brûlé ! Vous n'êtes plus qu'une foutue note en bas de page. Lindsay a mené la révolution dans votre pays pendant que vous vous occupiez de vos petites bestioles et que vous conspiriez pour vous emparer de son crédit. Vous êtes microscopique ! Je n'aurais même pas dû me soucier de vous tuer, mais je n'ai jamais eu de chance.

— Lindsay est mort. Depuis soixante ans.

— Bien sûr, plébéien ! C'est ce dont il a voulu vous persuader. » Les haut-parleurs donnaient une tonalité métallique à ses éclats de rire, comme s'ils venaient directement de ses nerfs. « J'ai vécu dans sa maison, pauvre fou. Il m'aimait. »

Constantin ouvrit le réservoir. Il enclencha le mouvement de retard du flacon qu'il laissa tomber dans le liquide, puis referma l'écoutille, fit demi-tour et s'éloigna. Au moment où il atteignait le seuil de la porte, il entendit un bruit soudain d'éclaboussements frénétiques ; la toxine venait de frapper.

République Populaire Corporative de l'Essaim de Czarina 3-1-'84

La longue ligne éclatante du rayon de soudure était la chose la plus nette qu'il avait jamais vue. Lindsay flottait dans une bulle d'observation, d'où il surveillait les techno-robots se déplaçant dans le vide. Les engins mécanistes présentaient de longs nez pointus de fouines, et leur pointe de soudure projetait des ombres étirées le long de la coque noircie du palais de Czarina.

Ils étaient en train de construire une maquette grandeur nature d'un vaisseau interstellaire investissioniste, mais un vaisseau sans moteur, une simple coque qui ne pourrait jamais bouger par elle-même. Une coque noire, dépourvue de ces arabesques prétentieuses et de ces incrustations qui caractérisaient les véritables engins investissionistes. Ses compatriotes avaient bien insisté là-dessus : c'est à cette caricature de prison et à son obscurité qu'était condamnée la reine perverse.

Après des années de recherche, Lindsay avait fini par reconstruire peu à peu la vérité sur le crime de la commandante.

Les reines introduisent leurs œufs dans les sacs marsupiaux de leurs mâles. Ceux-ci les fertilisent, et les amènent à terme dans ces sacs. Les enseignes, de sexe neutre, contrôlent l'ovulation par une sorte de pseudo-copulation hormonale complexe.

La reine criminelle avait tué son enseigne dans un accès de passion, et mis un mâle ordinaire à sa place. Mais sans véritable enseigne, ses cycles de fécondité s'étaient trouvés perturbés. La preuve recueillie par Lindsay la montrait en train de détruire l'un de ses œufs malformés. Pour les Investisseurs, c'était pire que de la perversion, pire même qu'un meurtre : c'était mauvais pour les affaires.

Lindsay avait présenté sa preuve d'une manière qui jetait une lumière sans précédent jusqu'au cœur de l'éthique des Investisseurs. Ils étaient restés sans voix. Lindsay en avait profité pour proposer son remède : l'exil. Proposition qui se fondait sur une menace implicite, celle de publier partout sa preuve, et de donner tous les détails du scandale à tous les vaisseaux investissionistes de passage ainsi qu'à toutes les nations humaines.

Il était déjà suffisamment catastrophique qu'un petit groupe de reines et d'enseignes d'une grande richesse fût au fait de cette histoire choquante. Il était impensable que les mâles, tellement impressionnables, l'apprissent. On trouva donc un compromis.

La reine ne sut jamais comment elle avait été trahie. Elle avait été approchée avec la plus grande subtilité, et Lindsay avait eu besoin de tout son talent pour mener à bien sa machination. Un don de bijoux fait au bon moment l'avait aidé : elle s'était laissé distraire par ce qui était une passion dévorante chez les Investisseurs, l'avidité. D'autant plus que son vaisseau n'avait pas fait de très bonnes affaires, avec son équipage déboussolé et un enseigne qui n'était qu'un malheureux eunuque.

Lindsay arriva bardé de diagrammes fournis par Wells et de statistiques qui détaillaient les richesses que l'on pourrait

soutirer d'une ville-État indépendante des factions. Les courbes exponentielles qu'il lui présenta se traduisaient par un résultat de revenus nets à couper le souffle. Il lui dit qu'il ignorait tout du déshonneur qui la frappait, qu'il savait seulement que ceux de son espèce avaient fort envie de la condamner. Avec le pactole qu'elle pourrait amasser, lui laissa-t-il entendre, elle aurait quelque chance de s'acheter une conduite et de rentrer dans leurs bonnes grâces.

Avec patience, s'exprimant avec aisance, il finit par la convaincre que c'était ce qu'elle avait de mieux à faire. Qu'obtiendrait-elle toute seule, sans équipage, sans enseigne ? Pourquoi ne pas accepter l'aide active des petits étrangers courtois ? Les instincts grégaires des minuscules mammifères les conduiraient à la considérer comme leur reine, en vérité, et à se voir eux-mêmes comme ses sujets. Un conseil d'administration attendait déjà qu'elle manifestât ses désirs ; chacun de ses membres parlait couramment l'investisseur et ne demandait qu'à l'accabler de richesses.

La cupidité aurait déjà suffi, peut-être, à la conduire jusque-là : mais c'est la peur qui la fit céder à la volonté du Terrien : peur de ce petit étranger à la peau molle, aux yeux pulpeux recouverts de plastique sombre, et qui avait réponse à tout. Il paraissait connaître le peuple des Investisseurs mieux qu'elle-même.

Faite une semaine plus tard, l'annonce de l'accord se traduisit par une soudaine hémorragie de capitaux qui tous prenaient le chemin du lieu d'exil qui venait de voir le jour. Rioumine avait surnommé la reine investissioniste « Czarina », et du coup, la nouvelle ville-État devint l'Essaim de Czarina : ville-champignon au bout de quatre mois, sortie tout droit du néant sur la frontière de la Ceinture. La République populaire corporative de l'Essaim de Czarina venait de passer soudain à l'existence concrète à partir de quelques données brutes, accomplissant ce que Wells appelait un « saut de Prigogine », une « immersion dans un niveau plus élevé de complexité ». Le conseil d'administration était maintenant surchargé de travail, et ses réseaux de communication saturés de postulants-transfuges potentiels, manœuvrant pour obtenir le droit d'asile

et la possibilité d'un nouveau départ. La présence de l'Investisseur jetait une ombre gigantesque, et donnait à l'Essaim de Czarina un prestige que ni les formationnistes ni les mécanicistes n'auraient osé défier.

Des abris improvisés de squatters se massaient autour du palais brut de la reine : des réseaux de bulbourgs morphos en dur ; de louches vaisseaux de pirates attelés dans une copulation en chaîne et formant des tunnels d'attaque en accordéon ; des structures expansées en nickel-fer, en rayon d'abeilles, d'origine mécaniste étaient remorquées sur place : des constructions évoquant des arapèdes, de simples buttes, se collaient déjà au squelette de poutrelles d'un complexe urbain dont les plans n'étaient pas encore fini de tirer. Cette ville serait une métropole, un port libre circumsolaire, le dernier cri en matière de territoire apache. Et c'était lui, Lindsay, qui en était le père. Mais il ne lui reviendrait pas.

« Une vue à vous glacer le sang, l'ami. » Lindsay regarda à sa droite. L'homme qui se faisait autrefois appeler Wells venait d'arriver dans la bulle d'observation. Au cours des semaines de préparation, Wells avait disparu pour réapparaître avec une nouvelle identité soigneusement mise au point. Il s'appelait maintenant Wellspring, avait deux cents ans, était né sur Terre et était un homme plein de mystère, un stratège par excellence, un visionnaire, voire même un prophète. Il ne fallait rien de moins que cela. Un coup d'une telle proportion exigeait un personnage légendaire. Il exigeait une mystification.

Lindsay acquiesça. « Les choses avancent.

— C'est maintenant que le travail commence vraiment. Je ne suis pas très satisfait de ce conseil d'administration. Je les trouve un peu trop raides, un peu trop mécanistes. Certains manifestent de l'ambition ; il faudra les surveiller.

— Bien entendu.

— Cette responsabilité ne vous intéresserait-elle pas ? Le poste de coordinateur vous est ouvert. Vous êtes l'homme de la situation.

— Je préfère l'ombre, Wellspring. Un rôle de cette taille vous place trop sous les projecteurs, à mon goût. »

Wellspring hésita. « J'ai déjà bien assez de problèmes avec la philosophie : le mythe risque de s'avérer trop grand pour moi. J'ai besoin de vous et de votre ombre. »

Lindsay détourna les yeux et se mit à observer deux techno-robots en train de souder un raccord et dont les pointes de feu vinrent échanger un baiser chauffé à blanc. « Ma femme est morte, dit-il.

— Alexandrina ? Je suis désolé. C'est… un choc. »

Lindsay fit une grimace. « Non, pas elle. Nora.

Nora Mavridès. Nora Everett.

— Ah ! fit Wellspring. Et quand l'avez-vous appris ?

— Je lui ai fait savoir, répondit Lindsay, que j'avais trouvé un coin pour nous. Vous vous souvenez sans doute que je vous avais parlé de la possibilité d'un éclatement du Conseil des Anneaux.

— Oui.

— J'ai essayé d'être aussi discret que je l'ai pu, mais je ne l'ai pas été suffisamment. La chose est revenue, je ne sais comment, aux oreilles de Constantin, qui a mis au jour le projet de sécession. Elle a été accusée de trahison. Le procès aurait mis en cause le reste de son clan. Elle a préféré se suicider.

— Elle était courageuse.

— C'était la seule chose à faire.

— C'est ce que l'on se dit.

— Elle m'aimait toujours. Wellspring. Elle était sur le point de me rejoindre ici. C'est ce qu'elle essayait de faire au moment où il l'a tuée.

— Je comprends votre chagrin, dit Wellspring. Mais la vie est longue. Vous ne devez pas en oublier le but ultime que vous poursuivez. »

Lindsay affichait une expression morose. « Vous savez bien que je n'ai pas adopté ce point de vue post-cataclyste.

— Posthumaniste, posthumaniste, insista Wellspring. Êtes-vous ou non du côté de la vie ? Si vous êtes de son côté, alors vous laisserez la douleur vous submerger. Vous vous attaquerez à Constantin et mourrez comme est morte Nora. Acceptez sa mort, et restez parmi nous. L'avenir appartient au

posthumanisme, Lindsay. Pas aux nations-États, pas aux factions. Il appartient à la vie, et la vie se transforme en clades.

— J'ai déjà entendu votre numéro. Wellspring. Envisager la perte de son humanité, cela signifiera des différences encore pires, des combats encore pires, des guerres encore pires.

— Pas si ces nouveaux clades réussissent à s'entendre sur les systèmes du quatrième niveau de complexité de Prigogine. »

Lindsay, au désespoir, garda le silence un moment. Puis il finit par répondre : « Je vous souhaite toute la chance possible, bien sincèrement. Protégez ce qui en a besoin, si vous le pouvez. Peut-être en sortira-t-il quelque chose.

— Il existe un univers de potentialités, Lindsay, ne l'oubliez pas. Pas de règles, pas de limites.

— Pas tant qu'il vit. Pardonnez-moi.

— C'est pour vous-même que vous allez devoir agir ainsi. »

Un vaisseau de commerce investissioniste 14-2-'86

« Ce n'est pas le genre de transactions que nous préférons, remarqua l'Investisseur.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés, enseigne ? demanda Lindsay.

— Non. J'ai connu l'un de vos étudiants, autrefois. Le capitaine-docteur Simon Afriel. Un monsieur tout à fait accompli.

— Je me souviens bien de Simon.

— Il est mort en ambassade. » L'Investisseur le fixa du regard, une lueur d'hostilité dans ses globes oculaires noirs, au-dessus du bord blanc de la membrane nictitante. « Quel dommage. J'avais toujours apprécié sa conversation. Il avait cependant cette manie de se mêler de tout, de s'immiscer partout. Vous appelez cela de la curiosité. Un besoin de trouver de la valeur aux informations les plus inutiles. Un être vivant avec un tel handicap court sans nécessité les plus grands risques.

— Sans aucun doute », acquiesça Lindsay. Il n'avait pas entendu parler de la mort d'Afriel, et la nouvelle le remplit d'un

amer plaisir : un autre fanatique de disparu, une autre vie prometteuse gaspillée…

« La haine est une motivation plus facile à sonder. Curieux que vous en soyez victime, artiste. Cela me fait douter de mon jugement sur votre espèce.

— Je regrette d'être une source de confusion pour vous. Peut-être le chancelier général Constantin pourrait-il mieux vous expliquer cela.

— Je lui parlerai. Lui et ses gens viennent juste d'arriver à bord. Ce n'est cependant pas un modèle idéal pour porter un jugement sur la nature humaine. Nos contrôlés révèlent qu'il est partisan d'altérations sévères. »

Il n'était pas le seul, en ce moment, songea Lindsay. Même les jeunes s'y mettaient. Comme si l'existence de la République néoténique, avec son humanité obligatoire, libérait les autres factions de la nécessité de faire semblant. « Trouvez-vous donc cela étrange, de la part d'une espèce qui va dans l'espace ?

— Non, pas du tout. Mais c'est ce qui explique qu'il en reste si peu.

— Dix-neuf, dit Lindsay.

— Oui. Le nombre d'espèces qui ont disparu dans notre seule zone de commerce est à trois chiffres. Leurs artefacts leur ont cependant survécu ; des choses comme celle que nous envisageons actuellement de vous louer. » L'Investisseur exhiba ses grosses dents striées en forme de cheville, un geste de dégoût et de répugnance. « Nous avions espéré nouer des relations commerciales à long terme avec vous, mais nous ne sommes pas arrivés à vous dissuader de vouloir accomplir des percées sur les questions de métaphysique. Nous allons être obligés de mettre bientôt votre système solaire en quarantaine par crainte de nous trouver pris dans vos transmutations. En attendant, nous sommes contraints d'abandonner certains scrupules, si nous voulons que nos investissements locaux soient rentables.

— Vous m'inquiétez », dit Lindsay. Il avait déjà entendu ce genre de propos : de vagues avertissements lancés par les Investisseurs, destinés à bloquer l'humanité à son niveau actuel de développement. De les voir prêcher le préservationnisme

l'amusait. « La guerre constitue à coup sûr une menace plus sérieuse.

— Non, dit l'Investisseur. Nous vous en avons nous-mêmes donné la preuve. Nos moteurs interstellaires vous ont montré que l'espace-temps n'était pas ce que vous croyez. Vous devez garder cela présent à l'esprit, artiste. Pensez aux récentes découvertes dans le traitement mathématique de ce que vous appelez l'espace de Hilbert et l'archétope du précontinuum. Elles n'ont pu échapper à votre attention.

— Les mathématiques ne sont pas mon fort, avoua Lindsay.

— Ni le nôtre. Nous savons seulement que ces découvertes indiquent l'imminence d'une transition vers une nouvelle façon d'être.

— L'imminence ?

— Oui. Ce n'est qu'une question de siècles. »

Des siècles, se dit Lindsay. On oubliait facilement l'âge qu'atteignaient les Investisseurs. L'absence d'intérêt qu'ils manifestaient pour le changement leur donnait un point de vue vaste mais sans profondeur. Ils n'étaient même pas curieux de leur propre histoire, et n'éprouvaient aucun besoin de comparer leur existence avec celle de leurs ancêtres, car rien n'indiquait le moindre changement dans leur façon de vivre ou leurs motivations. Ils avaient de vagues légendes et des informations techniques fragmentaires à propos d'objets particulièrement recherchés, mais même ces quelques éléments dispersés étaient perdus au milieu du capharnaüm de tout ce qu'ils avaient pillé.

« Toutes les races éteintes n'ont pas réussi la transition, reprit l'enseigne. Et celles qui ont inventé l'Aréna ont probablement disparu dans la violence. Nous n'avons aucune information là-dessus, en dehors des données techniques sur leur mode de perception qui nous ont permis de la rendre compréhensible pour le système nerveux humain. Nous avons bénéficié pour cela de l'assistance du département de neurologie de la cosmoville de l'État corporatiste du traité de Nysa. »

Recrutés par Constantin, songea Lindsay. La lie des câblés de Nysa, transfuges mécanistes à la cause morpho qui combinaient les techniques mécanistes avec la structure fasciste du complexe académico-militaire de la Formation.

« Exactement les hommes – ou plutôt les êtres – qu'il fallait pour cela.

— C'est ce qu'a dit le chancelier général. Son groupe est maintenant réuni. Les rejoindrons-nous ? »

Les gens de Constantin se mêlèrent à ceux de Lindsay dans l'un des salons gigantesques du vaisseau investissioniste. Il était encombré d'un mobilier rococo d'impressionnantes proportions : des canapés surchargés de décorations à en donner le tournis, des tables grandes comme des dalles, soutenues par des pieds courbes incrustés de motifs en relief striés et de volutes stylisées. Ces objets étaient tous bien trop vastes pour être utilisables par la douzaine de visiteurs humains qui s'accroupirent dessous avec prudence, prenant garde de ne rien toucher. En entrant, Lindsay remarqua que les extraterrestres avaient pulvérisé une laque épaisse sur leur mobilier, afin de le protéger de l'oxygène.

C'était la première fois que Lindsay voyait des jeunes de la lignée génétique de Constantin, qui s'était fait accompagner de dix d'entre eux, cinq femmes et cinq hommes. Ses rejetons étaient plus grands que lui et avaient des cheveux plus clairs, des caractéristiques qui provenaient manifestement d'une autre lignée.

Il émanait d'eux ce magnétisme bien particulier des Morphos, une sorte de fluidité et de souplesse acrobatiques. On devinait cependant quelque chose de l'héritage génétique de Constantin dans la structure de leurs épaules et leurs longs doigts habiles. Ils portaient tous des babioles exotiques : des chapeaux ronds de velours, des pendants d'oreilles en rubis, et des vestes de brocart tissées de fil d'or. Leur tenue recherchée était une attention à l'égard des Investisseurs, qui appréciaient que leurs clients eussent une apparence prospère.

L'une des femmes tournait le dos à Lindsay et examinait les pieds d'un meuble, gros comme des poteaux. Les autres gardaient une attitude calme et échangeaient des plaisanteries de circonstance avec les gens de Lindsay, un groupe bigarré qui réunissait des académiciens et des spécialistes des Investisseurs venus de l'Essaim de Czarina. Parmi eux se trouvait son épouse, Alexandrina, en train de bavarder avec Constantin lui-même,

toujours aussi parfaite dans ses manières. Rien ne laissait à penser que toutes les personnes présentes allaient être les témoins d'un duel dont leur présence garantirait la régularité.

Il avait fallu deux ans de lutte, et des négociations subtiles et prolongées, pour mettre au point la rencontre entre Lindsay et Constantin. Le choix s'était finalement porté sur un vaisseau investissioniste comme le lieu d'affrontement convenable – un endroit où toute tricherie serait contre-productive. L'Aréna elle-même restait sous le contrôle des Investisseurs ; les techniciens de Nysa avaient travaillé à partir d'informations disponibles pour l'une et l'autre parties. On avait procédé à un partage équitable des coûts : Constantin assurait l'essentiel du financement, mais prenait une option sur les éventuelles retombées technologiques. Lindsay avait reçu les données par l'intermédiaire d'un système à double sécurité, sur Dembowska et l'Essaim de Czarina afin de dérouter d'éventuels assassins. Il fallait porter au crédit de Constantin de n'en avoir envoyé aucun.

La mise au point du duel lui-même ne s'était pas faite sans difficulté. Le cercle de plus en plus large de ceux qui étaient au courant avait débattu de diverses propositions. Toutefois, l'affrontement physique avait été immédiatement rejeté, comme incompatible avec la dignité des deux parties en présence. Ceux qui avaient l'habitude des jeux sociaux morphos fondés sur le hasard étaient en faveur d'une sorte de roulette russe. C'était s'en remettre à la chance, cependant, ce qui présumait une égalité des deux parties que ni l'une ni l'autre ne voulaient admettre.

Un duel véritable devait se terminer sur le triomphe du meilleur. On avança qu'il fallait donc envisager une épreuve fondée sur la promptitude, la volonté et la souplesse mentale, toutes qualités indispensables à la vie moderne. Des tests objectifs étaient possibles, mais il était difficile de s'assurer qu'aucune des parties ne pourrait s'y préparer d'avance ou influencer les juges. Il existait bien diverses formes de combats directs d'esprit à esprit, dans la communauté des encéphalo-câblés, mais ils duraient parfois pendant des décennies, et

exigeaient l'altération radicale de certaines facultés. On décida donc de consulter les Investisseurs.

Ceux-ci éprouvèrent tout d'abord une certaine difficulté il saisir de quoi il s'agissait. Ils commencèrent, de façon caractéristique, par suggérer une guerre économique, chaque partie disposant d'un certain capital en se voyant offrir la possibilité de le faire fructifier : au bout d'une période donnée, le plus pauvre serait exécuté.

Pour diverses raisons, la méthode n'était pas satisfaisante. Parmi les autres suggestions un temps retenues des Investisseurs, il y en avait une qui proposait que l'une et l'autre partie tentât la lecture de *La Littérature de* [intraduisible] ; mais on remarqua que le survivant pourrait divulguer ce qu'il avait lu, et devenir dangereux pour le reste de l'humanité. C'est à ce stade des négociations que l'on redécouvrit une Aréna dans l'un des coffres bourrés de butin d'un vaisseau investissioniste alors dans le système solaire.

Les études préliminaires montrèrent rapidement les avantages que présentait l'Aréna. Les formes non humaines d'expérience constituaient un défi même pour les membres les plus remarquables de la société : les émissaires envoyés dans les mondes extraterrestres. Le taux élevé de décès que l'on observait dans leurs rangs prouvait déjà qu'en elle-même, l'Aréna serait une épreuve. Dans son environnement simulé, les duellistes s'affronteraient dans deux corps étrangers à l'égalité garantie, ce qui assurait la victoire du meilleur stratège.

Constantin se tenait sous l'une des tables gigantesques, en train de siroter l'eau distillée d'un gobelet d'argent auto-réfrigérant. Tout comme ses congénétisés aux tenues somptueuses, il portait des culottes rehaussées de dentelles et une veste tissée de fils d'or, sur le col de laquelle étaient fixés ses insignes de rang. Ses yeux ronds et délicats renvoyaient un reflet sombre à cause des lentilles de contact anti-éblouissement qu'il portait. Comme celui de Lindsay, son visage était marqué des profonds sillons que des années d'expressions identiques avaient creusés dans ses muscles.

Lindsay portait un survêt brun grisâtre sans aucune marque. Il avait le visage couvert de crème huileuse pour lutter contre

l'éclat bleu-blanc de la lumière du vaisseau, et il portait des lunettes sombres.

Il traversa la salle pour rejoindre Constantin. Il se fit un silence, mais Constantin eut un geste d'accueil courtois, et ceux de son clan reprirent leur conversation là où ils l'avaient laissée.

« Bonjour, cousin », dit Constantin.

De la tête, Lindsay lui rendit son salut. « Superbe échantillon de congénétisés, Philip. Félicitations pour tes rejetons.

— Un stock de qualité, admit Constantin. Ils supportent bien la gravité. » Il regarda ouvertement en direction d'Alexandrina qui s'était traînée avec tact vers un autre groupe, visiblement gênée par des genoux douloureux.

« Je me suis longtemps occupé de politique génétique, répondit Lindsay. Avec le recul, j'y vois plutôt un fétiche aristocratique. »

Sur les lentilles adhésives sombres, les paupières de Constantin se rétrécirent. « Un petit peu plus de travail pour améliorer la lignée des Mavridès n'aurait pas été de trop. »

Lindsay ressentit une bouffée de rage froide. « Ils ont été victimes de leur loyauté. »

Constantin poussa un soupir. « L'ironie de la chose ne m'a pas échappé, Abélard. Si tu en avais fait autant avec Véra Kelland, il y a quelques dizaines d'années, aucune de ces aberrations ne se serait produite.

— Aberrations ? reprit Lindsay avec un sourire glacial. Très décent de ta part de balayer après moi, cousin. De couper ce qui dépasse.

— Rien de plus normal, avec ce qu'avait de pernicieux tout ce que tu laissais dans ton sillage. (Constantin aspira un peu d'eau.) La politique d'apaisement, par exemple, la Détente. Tout à fait ton genre de baratiner les gens pour les entraîner au désastre puis de filer faire l'apache quand les choses ont mal tourné. »

Lindsay prit l'air de quelqu'un d'intéressé. « Est-ce là la nouvelle ligne du parti ? Me blâmer pour être à l'origine de la Pax Aliéna ? Mais c'est extrêmement flatteur. Est-il sage, cependant, d'évoquer le passé ? Pourquoi leur rappeler que tu as perdu la République ? »

Sur le gobelet d'argent, les articulations de Constantin blanchirent. « Je constate que tu es resté un antiquisant. Bizarre de ta part de t'être acoquiné avec Wellspring et sa horde d'anarchistes. »

Lindsay acquiesça. « Je sais que tu attaqueras l'Essaim de Czarina si tu en as l'opportunité. Ton hypocrisie me laisse pantois. Tu n'es pas un Morpho. Non seulement tu es un non-planifié, mais tu utilises, c'est notoire, la technologie mécaniste. Tu es la démonstration vivante de la valeur de la Détente. Tu tires avantage de tout, mais dénies aux autres le droit d'en faire autant.

— Je ne suis pas un Morpho, répondit Constantin avec un sourire, mais je suis leur gardien. C'est mon destin, et je l'ai accepté. J'ai été seule toute ma vie, sauf quand j'étais avec Véra et toi. Nous étions bien fous, alors.

— Ce fut moi le seul fou. J'ai laissé mourir Véra pour rien ; tu l'as tuée pour prouver ta puissance.

— Amère victoire, mais preuve qui valait la peine. J'ai fait réparation depuis. » Il vida son gobelet et tendit le bras qui le tenait.

Véra Kelland prit la timbale d'argent. Elle portait au cou le pendentif en filigrane qu'elle avait le jour où elle s'était écrasée au sol, celui qui était destiné à garantir la mort de Lindsay.

Il resta pétrifié. La jeune femme avait gardé le dos tourné, et c'était la première fois qu'il apercevait son visage.

Elle ne croisa pas son regard.

Lindsay la contemplait dans une glaciale fascination. La ressemblance était très forte, sans être parfaite. Elle se tourna et s'éloigna. Lindsay dut se forcer pour articuler. « Elle n'est pas un clone véritable.

— Bien sûr que non ; Véra Kelland était une non-planifiée.

— Tu t'es servi de ses gènes.

— Serait-ce de la jalousie, cousin ? Prétendrais-tu que ses cellules t'aiment et non moi ? » Sur ces mots, Constantin éclata de rire.

Lindsay fit un effort pour détacher son regard de la jeune femme, dont la grâce et la beauté le meurtrissaient. Il était sous le coup d'une véritable commotion nerveuse, pris de panique.

« Que lui arrivera-t-il après ta mort dans l'Aréna ? » demanda-t-il.

Constantin eut un sourire tranquille. « Pourquoi ne pas en discuter, pendant que nous combattrons ?

— Je vais prendre un engagement envers toi, répondit Lindsay. Je jure, si je l'emporte, d'épargner ta lignée génétique dans les années à venir.

— Les miens sont loyaux vis-à-vis du Conseil des Anneaux, tandis que tes canailles de l'Essaim de Czarina en sont les ennemis. Cela ne pourra se terminer que par un conflit.

— Une perspective déjà suffisamment sinistre pour que nous n'y ajoutions pas nos propres querelles.

— Tu es naïf, Abélard. L'Essaim de Czarina doit être détruit. »

Lindsay détourna la tête, et étudia le groupe de Constantin. « Ils n'ont pas l'air stupides. Philip. Je me demande si ta mort ne va pas les réjouir. Ils pourraient être emportés dans la grande fête qui suivra.

— Ce genre de spéculations oiseuses m'a toujours ennuyé, repartit Constantin.

— Alors il est temps de mettre nos prétentions à l'épreuve », conclut Lindsay avec un regard farouche.

On disposa, sur l'une des énormes tables extraterrestres, de lourds rideaux qui tombaient jusqu'au sol. En dessous de l'abri ainsi constitué, on apporta une paire de lits d'eau pour compenser la forte gravité du vaisseau, le voilage épais créait un éclairage atténué.

L'Aréna proprement dite était minuscule : un dodécaèdre gros comme le poing, de type étoile, dont les parois triangulaires étaient d'un noir tellement brillant qu'elles renvoyaient des scintillements pastel. De deux pôles opposés de la structure, pris dans un sertissage métallique, sortaient deux fils reliés à deux casques équipés de lunettes et de tours de cou flexibles. Ils présentaient cet aspect sèchement utilitaire caractéristique des produits mécanicistes.

Constantin gagna au tirage au sort le casque de droite. Il sortit alors un morceau de plastique plat, beige, incurvé, de sa veste cousue de fils d'or, et l'accrocha par une prise élastique à

son raccord. « Analyseur spatial, expliqua-t-il. L'un de mes accessoires habituels. Autorisé ?

— Oui. » De son côte, Lindsay retira de sa poche de poitrine une bande de disques adhésifs couleur de chair. « P.D.K.L.-95, reprit-il. En doses de deux cents microgrammes. »

Constantin fut surpris. « De la fracasseuse… Elle vient des Cataclystes ?

— Non. Du stock personnel de Michael Carnassus. Une production mécaniste d'origine destinée aux ambassades. Ça t'intéresse ?

— Non, fit Constantin qui paraissait troublé. Je proteste. Je suis venu ici pour combattre Abélard Lindsay, et non pas une personnalité fracassée.

— Cela n'importe guère, maintenant, n'est-ce pas ? C'est une lutte à mort, Constantin. Mon humanité ne pourrait qu'interférer. »

Constantin haussa les épaules. « Alors je vais gagner, et peu importent ces détails. »

Il attacha l'analyseur spatial, ajustant ses courbes faites sur mesure sur sa nuque. Les micro-fiches vinrent s'emboîter en douceur dans le boîtier relié à son hémisphère cérébral droit. L'espace allait prendre pour lui une solidité fantastique ; les mouvements s'y détacheraient avec une clarté surhumaine. Tandis que Constantin soulevait son casque, son regard s'arrêta sur l'une de ses manches. Lindsay le vit hésiter, étudiant le réseau topologique complexe du tissu ; il avait l'air fasciné. Puis il eut un bref frisson et glissa la tête dans le casque.

Lindsay pressa le premier dosage contre son poignet, et enfila à son tour le casque. Il sentit les coupelles oculaires adhésives venir se coller sur ses yeux, puis une vague d'engourdissement l'envahit, due à l'effet de l'anesthésique local, tandis que de minces cheveux de biogel raidis glissaient sur ses globes oculaires pour pénétrer le nerf optique. Il entendit un léger tintement annihilateur, tandis que d'autres fils du même type s'enfonçaient dans son oreille interne, pour entrer en contact chimio-tactile avec ses neurones.

Tous deux gisaient sur le dos, dans les lits d'eau, attendant que les éléments à l'arrière du casque s'enfoncent dans les

microtrous ouverts à l'avance jusqu'à leur septième vertèbre cervicale. Les microfibres avançaient sans faire de dommages dans les fourreaux de la myéline des axones de leur moelle épinière, réseau de gélatine se produisant lui-même.

Lindsay flottait tranquillement. Le P.D.K.L. faisait son effet. Lorsque le débranchement de la moelle épinière se produisit, il eut l'impression que son corps se dissolvait comme de la cire, chacun de ses groupes de muscles lui envoyant un ultime et chaud signal, avant d'être coupé au niveau de la nuque, dernière sensation humaine trop légère pour être déclarée douloureuse. La fracasseuse l'aida à oublier. En rendant tout nouveau, elle avait pour but de faire que plus rien ne l'était. Tout en réduisant en miettes les préconceptions, elle multipliait tellement le pouvoir de compréhension que des systèmes philosophiques entiers pouvaient sortir intuitivement d'un seul instant de prise de conscience.

Il faisait sombre. Il avait un goût de toile d'araignée dans la bouche. Il fut traversé brièvement d'une onde de vertige que détruisit la fracasseuse et qui le laissa soudain échoué sur les rives d'une sorte de no man's land émotionnel, où sa peur se transposa bizarrement en une sensation physique écrasante de poids.

Il était accroupi à la base d'un mur titanesque.

Devant lui, une arche colossale renvoyait des reflets chatoyant faiblement ; à côté, des balustrades en encorbellement de pierre glacée disparaissaient dans un réseau serré de câbles qui retombaient, lâches, couverts de poussière. Il tendit la main pour toucher la paroi et s'aperçut, à sa désagréable surprise, que son bras s'était transformé et se terminait par une griffe décolorée au bout d'un membre cuirassé qui comportait deux coudes.

Il commença à ramper le long du mur ; la gravité le suivait. Regardant autour de lui de son nouveau point de vue, il vit que les ponts s'étaient transformés en colonnes courbes ; les paquets de câbles pendants formaient maintenant des arcs raidis, vicieux.

Tout était vieux. Derrière ses yeux, quelque chose s'ouvrait. Il voyait maintenant le temps allongé sur le monde, semblable à

un cafouillis de mouvements pétrifiés, brillant, coupé de son contexte et déposé en une couche de peinture sur la pierre froide comme une laque d'origine exotique. Les murs devinrent des sols, les balustrades des barricades glacées. Il se rendit compte qu'il possédait trop de jambes ; il s'en trouvait à la place de ses côtes, et la sensation de grouillement qu'il éprouvait au creux de l'estomac était à prendre littéralement : les sensations de ses entrailles s'étaient transformées en celles de sa deuxième paire de membres.

Il se débattit pour se regarder lui-même. Il ne pouvait pas s'incliner vers l'avant, mais en revanche son dos se recourbait en arrière avec une aisance hallucinante, et de ses yeux sans paupières il put contempler les plaques cuirassées et l'épaisse fourrure qui sortait entre les segments. Une paire d'organes ridés saillait de deux tiges sur son dos : il frotta son museau contre eux, et soudain, il sentit le jaune à en avoir la tête qui tournait. Il essaya alors de crier, mais il ne disposait de rien avec quoi crier.

Il se laissa retomber contre la paroi de roche glacée. L'instinct s'empara de lui, et il se précipita la tête la première, le long d'hectomètres d'une pierre poreuse et abrasive, vers l'ombre protectrice d'une énorme corniche en surplomb et un échiquier semblable à un râtelier fait de barreaux rongés de rouille. Le sens des proportions l'abandonna lorsqu'il s'y accroupit, le faisant vaciller dans une soudaine explosion d'intuitions ; il se rendit compte qu'il était minuscule, microscopique, et que les blocs de pierre cyclopéens soudés à mortier qui le faisaient paraître ainsi étaient eux-mêmes petits, si petits que…

Il s'agrippa violemment à la roche poreuse d'une flexion de ses griffes antérieures. Elle était solide, solide d'une longévité fatiguée qui avait attendu, insouciante, pendant des millénaires, recouverte de la légère poussière laissée par d'énormes machines grondantes, jusqu'à l'extrême épuisement de son grain.

Son âge avait une odeur qu'il sentait, qu'il ressentait même comme une espèce de pression, une espèce de menace. Elle était massive, inébranlable, et il pensa soudain à de l'eau. De l'eau

coulant à très grande vitesse devenait aussi dure que de l'acier. Son esprit bondit, et il pensa à l'identité de la vitesse et de la substance, à l'énergie cinétique des atomes qui donnait sa forme à la pierre dure, la pierre qui n'était qu'espaces vides. Tout était réduit à des structures abstraites, à des formes sans âge, niveau après niveau, à un vide infiltré de perturbations de vides, ondes, quanta. Il devint conscient des moindres détails de la pierre, dont la surface, soudain, ne fut rien de plus qu'une fumée congelée, un dur brouillard pétrifié par le temps captif. En dessous de la surface, un niveau plus fin gisait, détail d'un détail obsessionnel dans un réseau reculant à l'infini…

On l'attaquait : l'ennemi était sur lui. Il ressentit une brutale et atroce impression d'éclatement comme des griffes le déchiraient d'en dessus : la transposition embrouillait la douleur exotique et venait engorger son esprit d'une nausée noire, et d'horreur. Il s'affala, pris dans les convulsions de la mort, sa figure se dégagea dans un jaillissement de mandibules cauchemardesques affilées comme des rasoirs : il saisit une patte qu'il arracha de son articulation. Odeur de faim brûlante, de douleur, de rayonnement chauffé à blanc de ses propres liquides qui explosaient, puis l'étoile brillante, froide, suintante s'éteignit pour ne faire plus qu'une avec la pierre sans âge, le temps, les ténèbres…

Les microphones extérieurs de son casque captèrent la voix de Constantin qui lui parvint directement au niveau de ses nerfs. « Abélard ? »

La gorge de Lindsay était remplie de rouille. « Je t'entends.

— Tu es vivant ? »

Le blocage nerveux à la hauteur de son cou s'était dissous, et il sentait son corps, mais de façon aussi insubstantielle qu'un gaz chaud. Il tâtonna pour atteindre la bande de disques adhésifs à côté de sa main : le plastique perforé lui parut aussi fin qu'un ruban de gaze. Il pela un autre disque de son support et le pressa de façon rageuse à la base de son pouce « Nous devons essayer à nouveau.

— Qu'as-tu vu. Abélard ? Je dois savoir.

— Des salles immenses. Des murs. Des pierres noires.

— Des golfes, aussi ? Des golfes noirs de néant, plus vastes que Dieu ?

— Je ne peux plus parler. » La deuxième dose le frappait de plein fouet, la fonction de parole s'effondrait, capharnaüm d'affirmations gratuites réduites en miettes par la brutalité du doute, tampons grammaticaux écrasés sous l'impact de la drogue. « Allez, encore. »

Il était de retour. Il pouvait maintenant sentir la présence de l'ennemi, aussi faible qu'un tintement lointain de cloche. La lumière était plus claire et tombait par grands pans diffus à travers des masses de roche tellement rongées par l'âge qu'elles avaient la minceur d'un vêtement. D'un geste dégoûté, il fit courir ses griffes antérieures parmi les polypes qui entouraient sa bouche pour en ôter la suie humide. Il eut une sensation de faim d'une telle puissance que l'échelle des choses s'équilibra, et il prit conscience que le besoin de vivre et de tuer avait les mêmes proportions que les voûtes qui le surplombaient.

Il trouva l'ennemi accroupi au fond d'un cul-de-sac, entre un pont grossier en ruine et ses poutres de soutien. Une odeur de peur lui parvint.

Quelque chose n'allait pas dans la position de l'ennemi ; il s'agrippait au mur selon une fausse perspective, dans laquelle l'horizon qui s'étirait à l'infini faisait un gouffre éclaté. L'abysse qu'il surplombait était éternel, chaos de murs, de salles, de paliers, multipliés sans limites, construits pour rien, terrifiantes ramifications de l'infini.

Il attaqua, mordant profondément dans les plaques dorsales, et le goût du liquide chaud le rendit frénétique. L'ennemi frappa à son tour, creusant, poussant, ses griffes claires raclant le rocher. Ses mâchoires furent arrachées au dos de son ennemi ; ce dernier se débattit pour le repousser, pour le rejeter en arrière vers l'horizon. Pendant un instant, il se retrouva prisonnier de la propre perspective de l'ennemi. Il comprit instantanément que s'il tombait maintenant, il tomberait pour toujours. Il plongerait dans les abysses, dans sa propre terreur, dans sa défaite, sans fin, à travers le labyrinthe qui s'enroulait sur lui-même, l'esprit pétrifié dans une angoisse insondable, un dédale d'expériences sans fin, d'effrois interminables, de parois

implacables, de salles, de marches, de rampes, de cryptes, de voûtes, de passages, toujours glacés, toujours inaccessibles.

Il rampa à reculons. L'ennemi était désespéré, se débattant convulsivement, galvanisé par la souffrance. Ses propres griffes perdaient prise. La pierre le rejetait, devenait plus lisse. Puis soudain se produisit l'ouverture : il vit le monde pour ce qu'il était. Ses griffes s'y infiltrèrent alors avec une aisance fantomatique, la pierre s'ouvrant à elles comme de la fumée.

Il se trouva solidement ancré. L'ennemi le poussa, au comble du désespoir, mais inutilement. Et soudain le goût du désespoir l'envahit comme l'ennemi se tournait pour fuir.

Il lui courut immédiatement sus, l'attrapa et le déchiqueta. Des miasmes de poussière et de terreur jaillirent de la chair de l'ennemi. Il l'arracha à la paroi, l'enserra dans un orgasme de haine et de victoire, et le projeta dans le gouffre.

TROISIÈME PARTIE

Évolution en clades

Chapitre 8

La République culturelle néoténique 17-6-'91

Les rêves étaient agréables, des rêves de chaleur et de lumière, et la vie animale, un éternel présent.

La conscience revint avec des picotements douloureux, comme lorsque se rétablit la circulation du sang dans une jambe restée longtemps engourdie. Il lutta pour se réunifier, pour endosser de nouveau le fardeau d'être Lindsay, et la douleur de l'effort lui fit griffer l'herbe et barbouiller sa peau nue de boue.

Autour de lui rugissait le chaos : la réalité sous ses formes les plus brutes, dans une confusion qui l'assourdissait et l'aveuglait. Il s'effondra sur le dos, respirant à petits coups. Au-dessus de sa tête, le monde s'ordonna et se précisa : lumière verte, lumière blanche, un fouillis de branches brunes. L'univers retrouvait sa solidité. Il contemplait le bouquet vivant d'un rameau feuillu, une forme d'une telle beauté qu'il fut submergé d'émerveillement. Il se hissa sur les coudes et rampa jusqu'à, l'arbre et à sa rude écorce, remorquant sa chair nue au milieu de l'herbe délicate. Il jeta les bras autour du tronc et appuya sa joue barbue contre lui.

L'extase s'empara de lui. Il frottait sa joue sur l'écorce avec des pleurs frénétiques, bouleversé par un profond ravissement prophétique. Tandis que son esprit se ressoudait, il se consumait de sa vision, de la brûlante unité qu'il constituait avec cet être vivant. Une joie irrépressible l'emplit comme il se fondait dans cette sereine intégration.

Il appela à l'aide, et deux jeunes Morphos en blouse médicale blanche répondirent à ses cris inarticulés. Ils le prirent par les bras, et l'aidèrent à traverser, chancelant, la pelouse qui conduisait jusqu'à l'arche de pierre qui était l'entrée de la clinique.

Il avait des problèmes d'élocution ; ses pensées étaient claires, mais les mots n'arrivaient pas à sortir. Il reconnut le bâtiment : la demeure du clan Tyler. Il était de retour dans la République. Il aurait voulu parler aux infirmiers, leur demander comment il se retrouvait ici, mais son cerveau n'arrivait pas à disposer son vocabulaire dans le bon ordre ; comme si les mots l'attendaient, de façon angoissante, juste au bout de la langue, à peine hors de portée.

Ils l'entraînèrent dans un hall d'entrée encombré de plans et d'objets exposés sous des vitrines. On avait dépouillé l'aile gauche de la maison et sa suite de chambres de tout ce qu'elles contenaient, jusqu'au plancher de bois poli, pour y mettre à la place du matériel médical. Lindsay eut un regard désespéré pour l'homme qui était à sa gauche ; son visage avait la grâce délicate d'un Morpho et l'expression farouche d'un super-crack.

« Vous êtes…, explosa soudain Lindsay.

— Du calme, l'ami. Vous êtes en sécurité. Le docteur arrive. » Avec un sourire, il habilla Lindsay d'une chemise d'hôpital aux larges manches qu'il lui noua dans le dos en quelques boucles rapides. Puis les deux infirmiers l'assirent sous un scanner cérébral, et l'un d'eux lui tendit un inhalateur.

« Prends une bouffée de ce mélange, cousin. C'est du glucose marqué. Radioactif. Pour le scanner. » Le super-crack tapota amicalement le dôme courbe de la machine. « Il faut que nous vous examinions. Je veux dire, que nous vous examinions jusqu'au tréfonds. »

Lindsay obéit et inspira dans l'inhalateur ; le mélange avait une odeur sucrée. En ronronnant, le scanner descendit le long de son axe pour se placer sur son crâne.

Une femme entra dans la pièce. Elle tenait à la main une boîte à instruments en bois, et portait une tunique médicale lâche par-dessus une jupe courte et des bottes de plastique salies de boue. « A-t-il parlé ? » demanda-t-elle.

Lindsay reconnut sa lignée génétique. « Juliano », dit-il avec difficulté.

Elle lui sourit, puis ouvrit son coffret de bois dont les antiques charnières grincèrent. « Oui, Abélard », répondit-elle en lui lançant un Regard.

« Margaret Juliano », reprit Lindsay. Il n'arrivait pas à interpréter son Regard, et cette incapacité ranima soudain en lui un début d'énergie et de peur. « Les Cataclystes, Margaret… Ils vous avaient mis sur la glace !

— C'est exact. » Du coffret, elle retira une friandise de couleur foncée glacée sur un support de papier plissé. « Voulez-vous un chocolat ? »

Lindsay sentit sa bouche s'emplir de salive. « S'il vous plaît », dit-il par réflexe. Elle plaça le bonbon dans sa bouche. Il était d'une douceur écœurante, et il le mâcha à contrecœur.

« Filez, dit Juliano aux deux infirmiers. Je vais m'occuper de ça. » Avec un sourire, les jeunes super-cracks s'en allèrent.

Lindsay avala sa bouchée.

« Un autre ? demanda-t-elle.

— Jamais été flou – euh, fou, de bonbons.

— C'est bon signe », remarqua-t-elle en fermant le coffret. Elle examina l'écran du scanner, et retira un crayon à faisceau de la mèche de cheveux qui cachait son oreille. « Ces chocolats ont été au centre de votre existence au cours des cinq dernières années. »

Le choc fut rude, mais il avait déjà soupçonné la vérité. Sa gorge était sèche. « Cinq ans ?

— Vous avez eu de la chance qu'il reste quelque chose de vous. Le traitement a été long ; il fallait remettre en état un cerveau altéré par des doses élevées de P.D.K.L.-95, en tenant compte des transformations de votre perception spatiale, entraînées par le passage dans l'Aréna. Des complications qui ont été un véritable défi à relever. Et qui ont aussi coûté fort cher. (Elle étudia l'écran tout en mordillant le bout de son crayon.) Mais ce n'est pas un problème ; votre ami Wellspring s'est occupé des factures. »

Elle avait tellement changé qu'il en éprouvait le tournis. Il avait la plus grande difficulté à faire cadrer l'image de la Margaret Juliano de Goldreich-Tremaine, la pacifiste disciplinée de la Clique de Minuit, avec cette femme calme, peu soignée, des taches vertes d'herbe aux genoux et les cheveux pendants et sales.

« N'essayez pas de trop parler, pour commencer, reprit-elle. Votre hémisphère droit commande aux fonctions du langage à travers la commissure. Il faut s'attendre à des néologismes, à une expression appauvrie, à des idiolectes privés… ne vous en alarmez pas. » Elle encercla quelque chose sur l'écran à l'aide du crayon optique et appuya sur un bouton de contrôle. Des vues en coupe de son cerveau se mirent à défiler en fausses couleurs brillantes, bleu et orangé.

« Combien de personnes se trouvent-elles dans cette pièce ? demanda-t-elle.

— Vous et moi.

— Vous n'avez pas l'impression d'avoir quelqu'un derrière vous, sur votre gauche ? »

Lindsay tourna la tête pour regarder, se frottant douloureusement le crâne contre un relief intérieur du scanner. « Non.

— Parfait. L'approche par la grande commissure était donc bien la bonne. Dans les cas de dédoublement du cerveau, on observe parfois une fragmentation de la conscience produisant une image-fantôme qui surveille le moi percevant. Dites-moi si vous ressentez quoi que ce soit de ce genre.

— Non. Mais, dehors, j'ai éprouvé… » Il aurait voulu lui parler du moment de son éveil soudain, de l'épiphanie de sa vision prolongée au cœur de lui-même et de la vie. Cette vision flamboyait encore au fond de lui, mais le vocabulaire dont il disposait restait irrémédiablement en deçà. Il comprit tout d'un coup qu'il ne serait jamais capable de dire à quiconque la pleine vérité sur ce moment. Ce n'était pas quelque chose qui pouvait se traduire en mots.

« Ne vous fatiguez pas, dit-elle. Laissez arriver les choses. Nous avons tout le temps.

— Mon bras », s'exclama soudain Lindsay. Il se rendit compte, dans la plus grande confusion, que son bras droit, son bras de métal, était de nouveau de chair. Il souleva le gauche : il était métallique ! Un sentiment d'horreur le submergea, l'impression d'avoir été remis à l'envers.

« Doucement, fit Margaret. Vous risquez d'avoir quelques difficultés avec vos perceptions spatiales, avec la gauche et la

droite. C'est un problème qui vient de la dominance de la commissure. Sans compter que vous avez subi un nouveau rajeunissement. Nous avons fait pas mal de travail sur vous, au cours de ces cinq années. Histoire de les voir passer. »

L'insouciance avec laquelle elle en parlait le stupéfia. « Vous prenez-vous pour Dieu ? demanda-t-il.

— Nous avons fait quelques percées importantes, Abélard, fit-elle avec un haussement d'épaules. Beaucoup de choses ont changé. Sur les plans social, politique, médical – tout cela revient au même aujourd'hui, je le sais bien, mais voyez le phénomène comme s'auto-organisant spontanément, un saut de Prigogine social vers un nouveau niveau de complexité…

— Oh ! non », la coupa Lindsay.

Elle le débarrassa du scanner, qui se souleva en ronronnant. Puis elle s'assit en face de lui dans une antique chaise de bureau en bois, une jambe repliée sous elle. « Vous êtes bien sûr de ne pas vouloir un de ces chocolats ?

— Oh non !

— Eh bien, moi je vais en prendre un. » Elle sortit un bonbon de son emballage et se mit à le mastiquer avec une évidente satisfaction. « Ils sont délicieux. » Elle parlait sans affectation, la bouche pleine. « Nous sommes dans l'une des bonnes époques, Abélard. C'est pour cela que l'on m'a décongelée, je crois.

— Vous avez changé.

— C'est le résultat de l'assassinat par congélation. Ils ont eu raison, nos Cataclystes. Raison de me mettre hors jeu. J'étais en train de me calcifier. À un moment donné, je me trouvais en train de flotter à travers le hall des maths de Cosmoville, des bandes d'imprimantes à la main, en route pour mon bureau, la tête pleine de petits problèmes, de soucis, d'emplois du temps… et le moment suivant le tournis me prenait. Les bandes de papier se froissaient dans mes mains, mes vêtements étaient couverts de poussière. Goldreich-Tremaine tombait en ruine, les ordinateurs devenaient silencieux, les classes avaient disparu… En un instant, le monde venait de faire un bond de trente ans ; c'était le cataclysme total. J'ai essayé pendant trois jours d'obtenir des nouvelles, de retrouver la Clique ; j'ai appris que

j'avais fait l'histoire – et puis c'est arrivé sur moi comme une vague. J'ai perdu les pédales, Abélard. Ma conception des choses vola en éclats. Le monde n'avait pas besoin de moi, et tout ce que je croyais important venait de disparaître. Mon existence était totalement futile. Et totalement libre.

— Libre, répéta Lindsay, savourant le mot. Constantin, fit-il soudain, mon ennemi ?

— Il est mort, si l'on peut dire ; mais c'est une question de définition. Ses congénétisés m'ont fait parvenir les résultats de ses examens ; il a subi des dommages très graves. Il est plongé dans un état de fugue prolongé et souffre d'une accélération de conscience qui, subjectivement, dure pour lui depuis des siècles. Son moi intérieur n'a pu garder sa cohésion face aux informations dont l'appareil de l'Aréna l'a bombardé ; cet état a fini par user complètement sa personnalité. Pour parler métaphoriquement, il s'est oublié lui-même morceau par morceau.

— C'est eux qui vous ont raconté ça ? Ses propres rejetons ?

— Les temps ont changé, Abélard. La détente est de retour. La lignée génétique de Constantin connaît des difficultés, et cette information a été grassement payée. L'Union des Skimmers a perdu le statut de capitale, remplacée par Jastrow, qui est pleine de sérotonistes zen. Ils ont horreur de l'excitation. »

Ces nouvelles firent tressaillir Lindsay de joie. « Cinq ans, dit-il en se levant, agité. Au fond, que sont cinq années pour moi ? » Il essaya de marcher dans la pièce, mais il oscillait et se sentait étourdi. La confusion droite-gauche de ses hémisphères cérébraux le rendait maladroit. Il se raidit et essaya de maîtriser ses gestes.

Il échoua.

Il se tourna vers Juliano. « Mon entraînement. Mes réflexes kinésiques ! »

Elle acquiesça. « En effet. Lorsque nous sommes intervenus, nous en avons trouvé les restes. Conditionnement psychotechnique de la première époque morpho. Grossièrement maladroit comparé aux normes actuelles. Il interférait avec le

processus de guérison. Si bien que nous l'avons pourchassé au cours des années et effacé morceau par morceau.

— Vous voulez dire qu'il n'existe plus ?

— Exactement. Nous avions déjà un problème de dichotomie cérébrale suffisamment grave sur les bras sans avoir besoin du double mode de pensée de votre entraînement. "L'hypocrisie est un état de conscience second" et tout le reste. (Elle renifla.) D'ailleurs, c'était une mauvaise idée. »

Lindsay se laissa retomber dans le siège du scanner. « Mais toute ma vie… et maintenant vous me l'avez enlevé. Avec la vech… (il ferma les yeux, se débattant avec le terme) avec votre technologie. »

Margaret reprit un bonbon. « Et alors ? grommela-t-elle tout en mâchant. C'est à une technologie que vous le deviez, cet entraînement. Vous êtes de nouveau vous-même. Que voulez-vous d'autre ? »

Dans le bruissement de lourds brocarts. Alexandrina Tyler fit son apparition à l'entrée de la pièce. Elle portail la tenue de sa jeunesse : une jupe gonflée touchant le sol et une jaquette raide, couleur crème, constellée de prises femelles brodées, avec un col ras du cou. Elle regardait le plancher. « Margaret, dit-elle, vos pieds ! »

Juliano eut un regard vague pour les taches de boue séchée de ses bottes. « Oh ! mon Dieu. Désolée. »

La présence simultanée des deux femmes donna le vertige à Lindsay. Une bouffée confuse de déjà vu faisandé monta en bouillonnant de quelque cachette cérébrale encore sous l'effet de la drogue, et il crut un instant qu'il allait s'évanouir. Lorsqu'il revint à lui, il se rendit compte qu'il allait mieux qu'avant ; on aurait dit qu'une boue paralysante venait de s'écouler de sa tête comme une humeur, laissant espace et lumière derrière elle. « Alexandrina », dit-il, se sentant plus faible mais aussi, d'une certaine manière, plus réel. « Pendant tout ce temps ? Tu étais ici ?

— Mais tu parles, Abélard, fit-elle, surprise.

— J'essaye.

— J'ai entendu dire que tu allais mieux, et je t'ai apporté tes vêlements. Ils étaient dans la garde-robe du Musée. » Elle lui

montra un costume sous une protection plastique, une antiquité. « Tu vois ? Il s'agit de l'un de tes propres costumes d'il y a soixante-quinze ans. L'un des pillards l'a mis de côté pendant le sac de la Maison Lindsay. Essaie-le donc. »

Lindsay tâta le tissu raide, usé par le temps. « Une pièce de musée, oui.

— Eh bien, évidemment. »

Margaret Juliano lança un Regard à Alexandrina. « Il se sentirait peut-être plus à l'aise habillé en infirmier ; il se fondra mieux dans le paysage et prendra la couleur locale.

— Non, dit Lindsay, c'est très bien. Je vais le mettre.

— Cela fait longtemps qu'Alexandrina attend ce moment », lui confia Juliano tandis qu'il se débattait pour enfiler le pantalon du costume, frottant ses pieds nus contre les genouillères-accordéon renforcées de fils. « Elle est venue tous les jours pour te faire manger des pommes Tyler.

— Je t'ai conduit ici après le duel, expliqua Alexandrina. Notre mariage avait expiré, mais je dirige le Musée, actuellement ; j'ai eu ce poste. (Elle sourit.) Ils ont pillé les demeures, mais les vergers familiaux sont toujours debout. Ta grand-tante Marietta ne jurait jamais que par les pommes de la famille. »

Une couture craqua à hauteur de l'épaule lorsque Lindsay enfila la chemise.

« Tu engloutissais ces pommes – pépins et tige compris, fit Juliano. C'était incroyable.

— Tu es enfin chez toi, Alexa », murmura-t-il. C'était toujours ce qu'elle avait voulu ; il se sentit heureux pour elle.

« C'était la Maison Tyler, ici, répondit Alexandrina. L'aile gauche et le parc sont pour la clinique ; c'est l'œuvre de Margaret. Je suis la Conservatrice : je m'occupe du reste. J'ai rassemblé tous les souvenirs de notre ancien mode de vie – du moins tout ce qui a été épargné par les escouades de rééducation de Constantin. » Elle l'aida à enfiler la veste à col cerclé de la tenue spatiale de cérémonie. « Viens, reprit-elle, je vais te montrer. »

Juliano se débarrassa de ses bottes, mais garda ses chaussettes qui tire-bouchonnaient. « Je vous accompagne ; je veux observer ses réactions. »

La grande salle de bal était devenue une salle d'exposition avec vitrines et portraits des premiers fondateurs du clan. Un antique ultra-léger à pédales pendait du plafond. Cinq Morphos étaient en train de s'émerveiller autour d'une caisse à outils pleine de clefs d'assemblage primitives, qui dataient de la construction du circumlunaire. Les élégants vêtements à faible gravité qu'ils portaient pendaient lamentablement dans la force centrifuge de la République. Alexandrina le prit par le bras et murmura : « Le plancher a belle allure, n'est-ce pas ? Je l'ai restauré moi-même. Ici, les robots ne sont pas admis. » Lindsay leva les yeux sur un mur et resta paralysé à la vue du fondateur de son propre clan, Malcolm Lindsay. Le visage de ce pionnier, dont le regard terrible le suivait du haut des meubles ou des étagères de la bibliothèque, lorsqu'il était enfant, l'avait rempli de terreur. Dans un brutal changement de point de vue, il se rendait maintenant compte à quel point il était jeune. Malcolm Lindsay était mort à soixante-dix ans. Tout cet habitat avait été ficelé dans une hâte frénétique par des gens qui venaient à peine de sortir de l'enfance. « C'est une plaisanterie ! » s'écria-t-il. Il partit d'un rire hystérique qui lui fit bouillonner la tête et provoqua la rupture d'une embâcle de pensées en petits coups douloureux.

Alexandrina eut un coup d'œil inquiet en direction des formationnistes qui souriaient. « Peut-être était-ce un peu tôt pour lui. Margaret. »

Celle-ci répondit en riant. « Il a raison, c'est une plaisanterie. Demande donc aux Cataclystes. (Elle le saisit par un bras.) Viens. Abélard. Allons faire un tour dehors.

— C'est une plaisanterie », répéta-t-il. Sa langue s'était déliée, et les mots venaient maintenant avec facilité. « C'est incroyable. Ces pauvres fous n'avaient pas la moindre idée… Mais comment auraient-ils pu ? Ils mouraient avant d'avoir eu une chance de comprendre. Que sont cinq années, pour nous, dix, cent, même ?…

— Vous racontez n'importe quoi, cher ami », répondit Juliano en le dirigeant à travers le hall et l'arche de l'entrée jusque dans le parc, sur la pelouse ponctuée de taches de lumière. « Regardez où vous mettez les pieds, dit-elle. Nous avons d'autres malades qui ne sont pas rompus aux règles de la propreté. » À côté d'un haut mur couvert de mousse, une jeune femme nue arrachait des brins d'herbe avec une détermination farouche, ne s'arrêtant que pour sucer la terre de ses doigts.

Lindsay était horrifié : il avait l'impression de sentir craquer les grains de sable dans sa propre bouche. « Nous allons sortir du domaine, reprit Margaret. Pongpianskul ne se formalisera pas.

— Il vous permet de rester ici, n'est-ce pas ? Cette femme, là, c'est une Morpho. Cataclyste aussi, peut-être ? Il a contracté une dette envers les Cataclystes. C'est en son nom que vous vous occupez d'eux.

— Essayez de ne pas trop parler, cher ami. Vous pourriez tomber sur quelque chose de douloureux. (Elle ouvrit le portail de fer.) C'est un endroit qu'aiment les Cataclystes. À cause de la vue, si j'ai bien compris.

— Oh ! mon Dieu ! » s'exclama Lindsay.

L'anarchie avait gagné les terres de la République.

La voûte des arbres du Musée lui avait caché l'ensemble du paysage. Il en était maintenant surplombé, entouré, sur tout ses cinq kilomètres de long : une fantastique étendue verdoyante, touffue, bosselée, coupée de trois longs panneaux éblouissants de lumière solaire réfléchie par des miroirs, en un triple rayonnement. Il avait oublié à quel point l'éclat du soleil était intense dans l'espace circumlunaire.

« Les arbres ! s'exclama-t-il. Mon Dieu, regardez les arbres !

— Ils ont poussé, depuis que vous êtes parti, répondit Juliano. Venez donc ; je veux vous montrer un autre projet. »

Par réflexe, Lindsay leva les yeux vers son ancienne maison. Vu de dessus, l'imposant domaine longeait un quartier où s'entassaient autrefois des restaurants populaires à bon marché. Ils étaient en déclin, et sa demeure paraissait en ruine. Il apercevait de grands trous dans les toits de tuile rouge. L'aire

d'atterrissage privée, au sommet de la tour de quatre étages, était couverte de lierre.

À la partie septentrionale du monde, sur ses parois en pente, une équipe d'ouvriers de la taille de fourmis démontait sans se presser la structure squelettique de ce qui avait été autrefois un hôpital pour céphalo-câblés. Des bancs de nuages lui cachaient l'ancienne grille à énergie et ce qui avait été les Amers. « L'odeur est différente », dit Lindsay au moment où il en prenait conscience. Il trébucha sur la piste cyclable qui longeait les murs du Musée, ce qui l'obligea à regarder ses pieds. Ils étaient crasseux. « J'ai besoin d'un bain, ajouta-t-il.

— Ou bien on est contaminé, ou bien on ne l'est pas, non ? Si les bactéries grouillent sur votre peau, pourquoi se soucier d'un peu de boue ? Moi, ça me plaît. (Elle sourit.) C'est grand, ici, non ? Évidemment. Goldreich-Tremaine faisait dix fois cette taille, mais ce n'était pas ouvert comme ça. Un monde à haut risque.

— Je suis content qu'Alexandrina ait trouvé moyen de revenir. » Leur mariage avait été un succès, car il lui avait procuré ce qu'elle avait toujours le plus désiré. Il avait fini par faire amende honorable ; mais il n'éprouvait plus de remords. Il était libre, maintenant.

Il découvrait tant de changements dans la République qu'il fut bientôt dans un véritable état d'excitation. Oui, elle était grande, pensa-t-il, mais elle était loin d'être suffisamment grande. Il en éprouva un sentiment d'impatience, un violent désir de prendre prise sur quelque chose qui fût vaste et fondamental. Il avait dormi pendant cinq ans. Il avait maintenant l'impression que chacune des heures de ce long repos faisait pression sur lui et débordait d'une énergie irrépressible. Ses genoux fléchirent, et Juliano le rattrapa avec la vigueur de sa musculature morpho.

« Doucement, dit-elle.

— Je vais très bien. » Ils s'engagèrent sur le pont à claire-voie qui traversait l'étendue aveuglante de métaverre séparant deux panneaux de terre. Sous les nuages. Lindsay aperçut le site des Amers : les anciennes fondrières nauséabondes s'étaient transformées en une oasis de végétation d'un vert tellement

éclatant qu'il paraissait briller même à l'ombre des nuages. Un garçon tout en longueur, dégingandé, fonçait la tête la première le long de la barrière de fil de fer qui entourait les Amers, remorquant un grand cerf-volant cellulaire.

« Vous n'êtes pas le premier que j'ai guéri », dit Juliano tandis qu'ils se dirigeaient vers l'endroit. « J'ai toujours cru dans les prouesses de mes super-cracks. Certains d'entre eux travaillent ici, dans un projet pilote. J'aimerais vous montrer ce qu'ils ont fait. Ils se sont attaqués à la botanique du point de vue de la théorie de la complexité de Prigogine. Nouvelles espèces, chlorophylles plus performantes, du bon travail, constructif et solide.

— Attendez, dit Lindsay, je voudrais parler à ce garçon. » Le cerf-volant l'avait frappé. Il s'ornait d'une décoration élaborée, représentant un homme nu figé en position écartelée sur les éléments porteurs rigides de l'appareil cellulaire.

Une femme, dont la tenue de velours était maculée de boue, se pencha au-dessus de la barrière, agitant une paire de sécateurs. « Margaret ! Viens voir !

— Je vais revenir, fit Juliano. Ne vous éloignez pas. »

D'un pas incertain, Lindsay se dirigea vers l'endroit où le garçon s'était arrêté, maintenant en l'air le cerf-volant avec habileté, « Hello, vieux cousin, lança le garçon, Avez-vous des bandes ?

— De quel genre ?

— Vidéo, audio, n'importe quoi qui vienne du Conseil des Anneaux. C'est bien de là que vous venez, non ? »

Lindsay se tourna spontanément vers sa formation, afin de tisser l'un de ces réseaux de mensonges faciles qui donnerait au garçon une image plausible de lui. Mais dans son esprit, c'était le vide, et il resta bouche bée. Comme le temps passait, il bredouilla la première chose qui lui passa par la tête. « Non, je suis un apache. Je viens de l'Essaim de Czarina.

— Vraiment ? Posthumanisme ! Les niveaux de complexité de Prigogine ! Les échelles fractales, le soubassement de l'espace-temps, l'espace primitif du précontinuum ! Je ne me trompe pas ?

— J'aime ton cerf-volant, biaisa Lindsay.

— C'est un vieux motif cataclyste. Nous avons plein de vieux Cataclystes, par ici. Le cerf-volant attire leur attention. Mais c'est la première fois que j'attrape un Ecza, cependant. »

Un Ecza, songea Lindsay, un citoyen de l'Essaim de Czarina. Wellspring avait toujours été un amateur de jargon. « Tu es d'ici, toi ?

— Exact. Mon nom est Abélard, Abélard Gomez.

— Abélard… ce n'est pas un prénom commun. »

Le garçon éclata de rire. « Peut-être pas dans l'Essaim. Mais dans la République, il y a bien un garçon sur cinq qui s'appelle Abélard. C'est à cause d'Abélard Lindsay, le grand personnage historique. Vous en avez certainement entendu parler. (Le garçon eut une hésitation.) Il s'habillait comme vous. J'ai vu des photos. »

Lindsay regarda la façon dont le garçon était vêtu. Le jeune Gomez portait une fausse tenue à faible gravité qui pendait lamentablement. « Je sais bien que je suis démodé, dit-il. On en fait tout un plat de ce Lindsay, n'est-ce pas ?

— Oh ! vous ne pouvez pas savoir ! Prenez l'école, par exemple. C'est une véritable antiquité, dans le coin. On nous fait lire le livre de Lindsay. Ça s'appelle *Shakespeare*. Traduit en anglais moderne par Abélard Lindsay.

— Est-ce donc si mauvais ? demanda Lindsay, chatouillé par une impression de déjà vu.

— Vous avez de la chance, l'ancien. Vous n'êtes pas obligé de le lire. Moi je l'ai fait ; eh bien, il n'y a pas un seul mot sur l'auto-organisation spontanée. »

Lindsay acquiesça. « C'est une honte.

— Tout le monde est vieux, dans ce livre. Je ne parle pas de faux vieux comme les préservationnistes, ou comme ce vieux bizarre de Hong.

— Tu veux parler de Pongpianskul ?

— Le Gardien, oui. Non, je veux dire, ils vieillissent tous beaucoup trop vite. Tous ratatinés, fichus, malades. C'est déprimant. »

Lindsay acquiesça de nouveau. La boucle était bouclée, songea-t-il. « Que l'on contrôle votre vie vous irrite, supposa-t-

il. Toi et tes amis êtes des radicaux. Vous voulez que les choses changent.

— Pas vraiment. Je ne suis ici que pour soixante ans, cousin, alors que j'en ai des centaines à vivre. Je veux dire pour accomplir de grandes choses. Des choses énormes. Pas comme ces pauvres types desséchés du passé.

— Mais quel genre de choses ?

— Extension de la vie. Éventrage de planètes. Construction de mondes. Terraformation.

— Je vois », répondit Lindsay. Il était stupéfait de trouver autant de maîtrise de soi de la part de quelqu'un d'aussi jeune. Ce devait être l'influence cataclyste. Ils avaient toujours préféré les plans les plus audacieux, les grandes entreprises folles qui se terminaient en queue de poisson. « Et crois-tu que cela te rendra heureux ? »

Le garçon prit une expression soupçonneuse « Faites-vous partie des sérotonistes zen ? "Heureux." Qu'est-ce que c'est que ce piège ? Brûle le bonheur, cousin. C'est le Cosmos qui vous parle. Êtes-vous du bord de la vie, ou non ? »

Lindsay sourit. « Est-ce une question politique ? Je n'ai pas confiance dans la politique.

— La politique ? Je vous parle de biologie. Des choses qui vivent et qui croissent. Des organismes, des formes intégrées.

— Et les gens, là-dedans ? »

Le jeune Gomez eut un geste irrité de la main, et reprit son cerf-volant qui plongeait. « Les gens ? inutile de s'en soucier. C'est d'une loyauté fondamentale que je vous parle. Tenez, regardez cet arbre. Êtes-vous de son bord, contre ce qui est inorganique ? »

Il avait encore à l'esprit un souvenir très vif de sa récente épiphanie ; et la question du garçon était sans arrière-pensées. « Oui, dit-il, je suis de son bord.

— Dans ce cas, vous comprenez l'intérêt de terraformer.

— Terraformer, fit Lindsay lentement. J'ai lu des théories ; des spéculations. Et je suppose que c'est possible. Mais qu'est-ce que cela a à voir avec nous ?

— S'engager sincèrement du côté de la vie exige un acte moral de création, répondit vivement Gomez.

— Quelqu'un t'a enseigné ce slogan, fit Lindsay avec un sourire. Les planètes sont des endroits qui existent vraiment ; pas seulement du papier millimétré sur des planches à dessin. L'effort serait titanesque, pas à l'échelle humaine. »

Le garçon semblait gagné par l'impatience. « Quelle est votre taille ? Est-elle supérieure à quelque chose d'inerte ?

— Mais cela prendrait des siècles !

— Vous croyez que cet arbre hésiterait ? De toute façon, de combien de temps disposez-vous ? »

Lindsay ne put s'empêcher d'éclater de rire.

« Très bien : Préférez-vous vous contenter d'une petite vie humaine vite épuisée, ou êtes-vous prêt à jouer toutes vos potentialités ?

— À mon âge, je serais déjà mort si je n'avais été qu'un humain normal.

— Ça c'est parler. Vous êtes de la taille de vos rêves. C'est bien ce que l'on dit dans l'Essaim de Czarina, non ? Pas de règles, pas de limites. Regardez donc les Morphos et les Mécas. (Le ton du garçon était méprisant.) Ils ont tout le pouvoir du monde, et chacun poursuit la queue de l'autre. Que brûlent leurs guerres et leurs idéologies de nains. La posthumanité est plus grande que cela. Demandez donc aux gens, ici. (Il fit un geste en direction de la clôture de fil de fer.) Conception d'écosystèmes ; reconstruction de la vie pour l'adapter à de nouvelles conditions. Un peu de biochimie, un peu de physique statistique, on peut prendre des éléments ici et là – c'est ça qui est passionnant. Si Abélard Lindsay vivait aujourd'hui, c'est sur ce genre de projet qu'il travaillerait. »

Lindsay se sentit piqué par ce trait à l'ironie involontaire. À l'âge de Gomez, lui non plus n'avait pas le sens des proportions. Il éprouva une soudaine inquiétude pour le garçon, un besoin de le protéger contre les désastres que sa rhétorique n'allait pas manquer de lui valoir. « Crois-tu ?

— Bien sûr. On raconte que c'était un préservationniste militant, mais il a pris le chemin des apaches quand l'occasion s'est présentée, non ? Impossible de l'imaginer en train de traîner ici, en attendant de "mourir de vieillesse". D'ailleurs, plus personne ne le fait, de toute façon.

— Pas même ici ? Dans le berceau du préservationnisme ?

— Bien sûr que non. Tous ceux qui ont plus de quarante ans trafiquent sur le marché noir des procédés de prolongation de la vie. Quand ils atteignent soixante ans, ils filent sur l'Essaim de Czarina. Les Eczas se moquent bien de l'histoire de vos gènes ; ils acceptent tous les clades. Les rêves sont plus importants. »

Les rêves, se dit Lindsay. Le rêve du préservationnisme, transformé en marché noir pour l'immortalité Quant au rêve de la Pax Aliéna, il avait rouillé et s'était effondré. Celui de la terraformation conservait encore un certain éclat ; le jeune Gomez ne pouvait pas savoir que celui-là aussi finirait certainement par se ternir.

Mais d'une façon ou d'une autre, songea-t-il, il fallait ou rêver ou mourir. Et avec la nouvelle vie qui l'animait, il savait ce qu'il avait choisi.

Margaret Juliano se pencha sur la barrière. « Abélard ! Abélard ! Venez par ici. Il faut que vous veniez voir ça ! »

Le garçon, surpris, se mit à réenrouler la corde de son cerf-volant. « Voilà un coup de chance ! Cette vieille psycho-technicienne veut me montrer quelque chose dans l'enclos.

— Eh bien, vas-y, répondit Lindsay. Tu lui diras que je lui demande de te montrer tout ce que tu voudras, as-tu bien compris ? Et explique-lui aussi que je suis parti voir Pongpianskul pour un petit entretien. D'accord, cousin ? »

Le garçon hocha la tête. « Merci, vieil Ecza. Vous êtes des nôtres. »

Le bureau de Pongpianskul était un capharnaüm de papiers. Des ouvrages de loi concaténatistes à la reliure de tissu moisi s'empilaient à côté de sa table à dessus de bois ; des emplois du temps et des graphiques de production étaient épinglés au petit bonheur la chance sur les anciens panneaux de la pièce. Un chat tricolore bâillait dans un coin, et se faisait les griffes sur le tapis. Lindsay qui n'avait qu'une expérience limitée des petits félins, l'observa avec une certaine méfiance.

Pongpianskul portait une tenue semblable à celle de Lindsay, mais de confection récente et de toute évidence cousue à la main. Il avait perdu ses cheveux depuis l'époque de Goldreich-

Tremaine, et la lumière se reflétait faiblement sur la peau sombre de son crâne. Il balaya une pile de mémos de dessus son bureau et les plaça dans une chemise ; il avait les doigts desséchés et ridés.

« Les papiers, grommela-t-il. Je passe mon temps à essayer de tirer tout ce que je peux des ordinateurs, ces jours-ci. Ne leur faites jamais confiance. On se sert d'eux, mais il y a toujours un Méca pour débarquer avec un nouveau programme. Le fil du rasoir, Mavridès. Euh, Lindsay, veux-je dire.

— Je préfère Lindsay.

— Vous conviendrez qu'il est difficile de garder votre trace. Superbe machination de votre part, de vous être fait passer pour un ancien génétisé dans les Anneaux. » Il jeta un Regard à Lindsay ; celui-ci le saisit partiellement. L'expérience de l'âge compensait partiellement ce qu'il avait perdu en formation cinesthésique.

« Cela fait combien de temps, depuis la dernière fois que nous nous sommes parlé ? demanda Pongpianskul.

— Hemm… Quelle année sommes-nous ? »

Pongpianskul fronça les sourcils. « Peu importe ; c'était à Dembowska, de toute façon. Dites, les choses ne vont pas si mal ici, sous l'égide néoténique, Mavridès. Qu'est-ce que vous en pensez ? Certes tout n'est pas en parfait état, mais ce n'en est que mieux pour le tourisme. Ces types du Conseil des Anneaux en redemandent. Pour dire la vérité, nous avons même été obligés d'abîmer un peu la Maison Lindsay, pour la rendre plus romantique. J'y ai fait mettre des souris. Vous connaissez les souris ? On les a réhabituées à l'état sauvage à partir de souches de laboratoire. Saviez-vous que leurs yeux ne sont pas roses, à l'origine ? Ça leur fait un regard marrant, qui me rappelle l'une de mes femmes. »

Pongpianskul ouvrit l'un des tiroirs de son imposant bureau et y jeta dedans les papiers qu'il venait de rassembler. Il en tira ensuite une poignée de graphiques froissés et eut l'air surpris. « Qu'est-ce que c'est que ça ? Devrait être fait depuis des semaines ! Peu importe. Où en étions-nous ? Ah ! oui, les épouses. Au fait, j'ai épousé Alexandrina. C'est une remarquable

préservationniste. Je ne pouvais prendre le risque de la laisser filer.

— Vous avez bien fait », dit Lindsay. Son mariage était arrivé à expiration ; cette nouvelle union était un geste politique opportun. Il ne lui vint même pas à l'esprit de se sentir jaloux ; ce sentiment ne figurait pas dans le contrat. En fait, il était content qu'elle eût acquis une position solide.

« On ne peut jamais avoir trop de femmes. C'est le sel de la vie. Prenez Georgina, par exemple, la première épouse de Constantin. Je l'ai convaincue de prendre un soupçon de fracasseuse, pas plus de vingt microgrammes, je le jure ; ses dispositions s'en sont trouvées améliorées dans de sacrées proportions. Maintenant elle est aussi douce que le jour est long. (Il jeta un coup d'œil sérieux à Lindsay.) Pas possible d'avoir trop de vieux dans les parages, cependant. C'est mauvais pour l'idéologie. Ça suffit bien déjà avec ces satanés Cataclystes et leurs projets posthumanistes. Je les garde en quarantaine, derrière des barrières. Même les gosses s'infiltrent.

— C'est bien de votre part de les accepter ici.

— J'ai besoin d'échanges avec l'extérieur : l'Essaim de Czarina finance leurs recherches. À mon avis, elles ne vont pas donner grand-chose. Ces super-cracks n'arrivent pas à se concentrer longtemps sur quelque chose. » Il eut un reniflement, et cueillit une facture de chargement sur son bureau. « J'ai besoin de cet argent. Regardez-moi ces importations de dioxyde de carbone ; ce sont ces foutus arbres qui le dévorent. (Il soupira.) Or j'ai besoin d'eux ; leur masse nous aide à maintenir la dynamique de l'orbite, et ces orbites circumlunaires sont infernales.

— Je suis content que tous ces problèmes soient en de si bonnes mains. »

Pongpianskul eut un sourire attristé. « Admettons. Mais jamais les choses ne se produisent comme on l'avait prévu. Remarquez c'est aussi bien, sans quoi les mécanistes seraient depuis longtemps les maîtres. » Le chat sauta sur les genoux du vieil homme, qui se mit à le gratter sous le menton. L'animal émit un grondement régulier que Lindsay trouva étrangement apaisant.

« Je vous présente mon chat, Saturne, reprit Pongpianskul. Dis bonjour à Lindsay, Saturne. » Mais le chat l'ignora.

« Je ne savais pas que vous aimiez les animaux.

— Je ne pouvais pas le supporter, au début. Il n'arrête pas de perdre ses poils, il fourre son nez partout, et en plus il est sale comme un cochon. Au fait avez-vous jamais vu un cochon ? J'en ai fait importer quelques-uns. Ce sont des créatures incroyables, il faut voir la tête des touristes !

— Il faudra que j'aille voir ça avant de partir.

— Les animaux sont dans l'air, de ce temps-ci. Pas au sens littéral, évidemment, même si nous avons eu quelques problèmes avec des cochons qui s'étaient échappés pour se retrouver dans la zone d'apesanteur. Non, c'est à cette nouvelle biomoralité de l'Essaim de Czarina que je pense ; la dernière mode des Cataclystes.

— Vous voyez ça ainsi ?

— Eh bien, fit le Gardien, songeur, peut-être pas. On commence à jouer avec l'écologie, et on s'aperçoit qu'il est difficile de trouver où s'arrêter. J'ai expédié un échantillon de peau de ce chat au Conseil des Anneaux. J'avais besoin de le faire cloner pour en tirer une lignée génétique. À cause des souris, vous comprenez. Ces petites vermines envahissent tout.

— Une planète conviendrait mieux ; vous auriez, davantage de place.

— Je ne tiens pas à me compliquer l'existence avec des puits gravitationnels, repartit Pongpianskul. C'est courir d'autant plus de risques de faire des erreurs. Ne me dites pas que vous vous êtes laissé séduire par ça, Mavridès.

— Le monde a besoin de rêves.

— J'espère que vous n'allez pas vous mettre à me parler des niveaux de complexité.

— Non, rassurez-vous, fit Lindsay avec un sourire.

— Bon. Lorsque je vous ai vu arriver ici pas lavé et sans chaussures, j'ai redouté le pire.

— Il paraît que les cochons et moi avons beaucoup de choses en commun. »

Pongpianskul le regarda, l'œil rond, puis éclata de rire. « Ha-ha ! Ça fait plaisir de voir que vous êtes encore capable de vous

moquer de vous-même. Trop de dignité rend un homme infirme. Les fanatiques ne rient jamais. J'espère que vous pourrez encore rire lorsque vous mettrez des mondes au pas.

— Il y a certainement quelqu'un qui pouffera un bon coup.

— Eh bien, vous aurez besoin de votre sens de l'humour, mon vieil ami. Parce que les choses ne se passent jamais comme on l'avait prévu. La réalité, c'est un bataillon de souris en train de grignoter les fondements de vos rêves… Vous savez ce que je voulais faire ici, n'est-ce pas ? Un sanctuaire préservé pour l'humanité et les modes de vie humains. Au lieu de cela, je me retrouve avec un énorme décor de théâtre plein de pièges à touristes et de Cataclystes à la cervelle en surpression.

— Ça valait la peine d'essayer.

— C'est ça, brisez le cœur d'un vieillard, maintenant. Un pieux mensonge n'aurait fait de mal à personne.

— Désolé, dit Lindsay, j'ai perdu le coup de main.

— Autant vous y remettre tout de suite, dans ce, cas. Détente ou pas, c'est encore une vaste et sournoise Schismatrice, à l'extérieur. » Pongpianskul resta quelques instants silencieux, rêveur. « Ces fous de l'Essaim de Czarina, qui vendent n'importe quoi aux extraterrestres. Mais qu'est-ce qui est arrivé au monde ? J'ai entendu dire qu'il y a un cinglé qui veut vendre Jupiter.

— Je vous demande pardon ?

— Oui, vendre Jupiter à je ne sais quel peuple de sacs de gaz intelligents. C'est un scandale, non ? Il y en a qui feraient n'importe quoi pour lécher les bottes des extraterrestres. Oh ! désolé, je ne voulais pas vous offenser… » Il jeta un regard à Lindsay, et comprit que celui-ci ne se formalisait pas. « Ça ne débouchera sur rien, reprit-il. Les ambassades n'ont jamais rien donné. Heureusement, les étrangers paraissent doués de plus de bon sens que nous, à l'exception, peut-être, des Investisseurs. Oui, les Investisseurs. Rien qu'une bande de nuisibles et de fouille-merde… Si jamais les extraterrestres débarquent en force, je vous jure que je mettrai la République sous la quarantaine la plus sévère de ce côté du Conseil des Anneaux. J'attendrai que la société se désintègre complètement. À ce moment-là, j'aurai disparu, mais les autres pourront toujours

venir ramasser les morceaux. Ils verront bien, alors, que mon petit jeu de préservation n'était pas aussi idiot que ça.

— Je vois. Une protection contre les paris de l'humanité. Vous avez toujours été un joueur habile, Neville. »

La réflexion plut au Morpho. Il éternua bruyamment et le chat, surpris, bondit de ses genoux sur le bureau, laissant des traces de griffes sur les papiers. « Désolé, fit Pongpianskul. Je n'ai jamais pu me faire ni aux bactéries, ni aux poils de chat.

— J'ai une faveur à vous demander, dit Lindsay. Je vais partir pour l'Essaim de Czarina, et j'aurais aimé emmener l'un des natifs de la République.

— Quelqu'un sur le point de "mourir au monde" ? Vous vous êtes toujours très bien débrouillé avec, sur Dembowska. Mais certainement.

— Non, il s'agit d'un jeune.

— Hors de question. Redoutable précédent. Attendez un instant. Je parie qu'il s'agit d'Abélard Gomez, non ?

— Lui-même.

— Je vois. Ce garçon m'inquiète. Il a du sang de Constantin, le saviez-vous ? Je surveille de près les lignées génétiques locales. Dans celle-ci, les génies apparaissent comme de mauvais coups de dés.

— Dans ce cas, c'est moi qui vous fais une faveur.

— J'imagine. Désolé de vous voir partir, Abélard. Mais étant donné votre genre d'idéologie actuel, votre influence serait néfaste. Vous êtes un héros culturel ici, le savez-vous ?

— J'en ai ma claque des vieux rêves. J'ai retrouvé mon énergie, et il y a un nouveau rêve qui est en train de se condenser dans l'Essaim. Même si je ne peux y croire moi-même, il m'est au moins possible d'aider ceux qui y croient. » Il se leva et recula à pas prudents tandis que le chat lui inspectait les chevilles. « Bonne chance avec vos souris, Neville.

— Bonne chance à vous aussi. Abélard. »

Chapitre 9

République populaire corporatiste de l'essaim de Czarina 15-12-'91

Les moteurs de l'abondance tournaient à plein régime. Un torrent de richesses submergeait le monde. Les courbes de croissance, exponentielles, montaient à une vitesse trompeuse – une rapidité qui allait à l'encontre de l'intuition, stupéfiait les naïfs et éblouissait ceux qui l'étaient moins.

La population circumsolaire oscillait autour de 3,2 milliards de personnes. Elle avait doublé tous les vingt ans, et doublerait de nouveau. Les quatre cents principaux astéroïdes mécanistes étaient emportés par une vague de fond de production dont le fer de lance était 8 milliards de robots mineurs auto-reproducteurs – une estimation – et 40 000 usines automatisées à grande capacité. Les mondes morphos mesuraient différemment leurs richesses, tous les chiffres étant insignifiants à côté de celui des 20 milliards de tonnes de biomasse active produites.

Parmi les mesures fondamentales, celle des kilobits circumsolaires, s'élevait à un chiffre astronomique évalué au mieux à $9{,}45 \times 10^{18}$. L'information globale en ne comptant que les données accessibles dans les banques ouvertes à tous et donc sans les énormes empires bâtis sur les informations confidentielles, totalisait $2{,}3 \times 10^{27}$ bits, soit l'équivalent de 150 gros livres par étoile connue de tout l'univers visible.

Il fallut adopter des mesures sociales rigoureuses pour empêcher des populations entières de se désintégrer dans une orgie d'abondance.

Des mégawatts d'énergie qui auraient suffi à faire fonctionner des États entiers étaient joyeusement gaspillés sur des vaisseaux de ligne transorbitaux à grande vitesse. Ces

bâtiments, assez vastes pour procurer tout le confort à plusieurs centaines de passagers, assumaient le statut d'État-nation et étaient victimes de leurs propres explosions démographiques.

Mais aucun de ces progrès matériels n'égalait l'impact social des progrès de la science. Des percées décisives dans le domaine de la physique statistique avaient prouvé l'existence objective d'un quatrième niveau de complexité de Prigogine, et postulaient l'existence d'un cinquième. On avait calculé l'âge du cosmos avec une marge d'erreur de plus ou moins quatre années, et quelques rares équipes tentaient d'estimer le « quasi-temps » consommé par l'espace primordial du précontinuum.

Les voyages interstellaires en dessous de la vitesse de la lumière devinrent possibles, et on lança cinq expéditions dont les équipages étaient composés de céphalo-câblés de faible encombrement. L'interférométrie à base super-longue, à partir de radiotélescopes installés à bord des vaisseaux stellaires des encéphalo-câblés, établit des parallaxes précises pour la plupart des étoiles dans le bras d'Orion de la Galaxie. L'examen des bras de Persée et du Centaure montra des groupes d'étoiles disposés avec une troublante régularité.

De nouvelles études sur les galaxies du superamas local conduisirent à affiner la constante de Hubble. Des décalages mineurs poussèrent certains visionnaires à conclure que l'expansion de l'univers avait été l'objet d'un bricolage grossier.

Le savoir était pouvoir. En s'emparant du savoir, l'humanité se saisissait d'un pouvoir aussi brillant et rageur qu'une ligne à haute tension. Il y avait en jeu des problèmes d'une ampleur encore jamais vue : les perspectives étaient plus éblouissantes, et les implications plus stupéfiantes que tout ce que l'humanité et ses successeurs avaient connu jusqu'à ce jour.

L'esprit humain n'en disposait pas moins de ses propres ressources tel qu'il était ; on ne trouvait pas le don de survivre seulement dans les perceptions aiguës des Morphos, avec leur arsenal de produits biochimiques d'accélération psychique, ou dans les progrès cybernétiques des Mécas et l'inépuisable logique de leurs intelligences artificielles. La fantastique prédilection que manifestait l'esprit humain pour l'ennui conservait le monde intact.

L'humanité s'était constamment trouvée entourée par le miraculeux, sans qu'il en sorte jamais grand-chose. À l'ombre des révélations cosmiques, la vie restait emmaillotée dans le confort de ses routines. Les factions dissidentes étaient plus bizarres que jamais, mais les gens avaient fini par s'y habituer, et l'horreur qu'ils éprouvaient s'était amoindrie. Des clades aussi franchement anti-humains que les Intelligences spectrales, les Homards ou les partisans du Bain de Sang, étaient en fin de compte intégrées dans le répertoire du possible et faisaient même l'objet de plaisanteries.

Néanmoins, un état de tension régnait partout. Ces nouvelles humanités multiples fonçaient à l'aveuglette vers des destinations inconnues, et les vertiges de l'accélération frappaient fort. Les anciennes conceptions des choses se désagrégeaient, les vieilles loyautés devenaient caduques. Des sociétés entières se trouvaient paralysées par des visions de possibilités absolues à faire craquer l'esprit.

Cet état de tension affectait des formes différentes. Pour les Cataclystes, ces super-cracks qui, les premiers, en avaient pris conscience, il s'agissait d'une étreinte frénétique avec l'infini, insouciante des conséquences. Même l'autodestruction devenait un soulagement aux souffrances non exprimées. Les sérotonistes zen abandonnèrent leurs potentialités pour les fades béatitudes du calme et de la tranquillité. Pour d'autres, cette tension ne se fit jamais explicite : elle se réduisait à de simples sensations de malaise aux frontières du sommeil, ou à de violentes et soudaines crises de larmes lorsque la boisson ou les drogues avaient pulvérisé les inhibitions de l'esprit.

Chez Abélard Lindsay, cet état d'esprit se manifesta par une station prolongée à l'une des tables du Bistro Marineris, l'un des bars de l'Essaim de Czarina. L'établissement était une sphère en apesanteur située au carrefour de quatre longs tubes de communication, une étape dans le dédale grandissant des habitats de l'agglomération dite des Métasystèmes de Cosmoville.

Ce jour-là. Lindsay attendait Wellspring. Il s'inclina sur le dôme incurvé de la table, pressant les bourrelets d'accroche de ses coudes contre les bandes Velcro.

Il venait d'atteindre cent six ans. Son dernier rajeunissement n'avait pas effacé tous les signes extérieurs de l'âge. Des pattes d'oie se plissaient aux coins de ses yeux gris, et des rides profondes partaient de son nez jusqu'aux commissures de ses lèvres. Des muscles faciaux surdéveloppés entouraient ses sourcils sombres et mobiles. Il portait une barbe courte, et des épingles à cheveux ornées de pierres précieuses retenaient sa longue chevelure striée de blanc. Sa main gauche, couverte de rides, avait la couleur d'un parchemin ciré. La main de métal disparaissait sous le réseau en nid d'abeilles des senseurs.

Il regarda les parois. Les propriétaires avaient fait opacifier celles-ci pour transformer l'intérieur du bistro en un planétarium. Tout autour de Lindsay et de la douzaine d'autres clients qui se trouvaient là, s'étendait le paysage délabré et désolé de Mars, retransmis en direct de la surface de la planète en une image en couleurs d'une douloureuse précision, sur 360 degrés.

Depuis des mois, le compact-robot d'observation arpentait les rives de Valles Marineris et réémettait ce qu'il voyait. D'où il était assis, Lindsay tournait le dos au gouffre titanesque : il y avait pour lui quelque chose de pénible à être confronté à cette impression de désolation sans âge, à une telle échelle. Les coulées de cailloux et les contreforts projetés sur la paroi arrondie devant lui, énormes soulèvements de blocs, yardangs creusés des vents, se dressaient comme autant de reproches implicites. Éprouver une responsabilité pour une planète, était un sentiment nouveau pour lui. Au bout de trois mois sur l'Essaim de Czarina, il s'efforçait encore d'endosser ce rêve.

Trois universitaires de Cosmoville détachèrent leur ceinture et, d'un coup de talon, quittèrent la table voisine. En partant, l'un d'eux remarqua Lindsay, sursauta, et fit demi-tour. « Veuillez m'excuser, monsieur, mais je crois que je vous connais. Professeur Bela Milosz, n'est-ce pas ? »

L'étranger avait cet air vaguement hautain commun à de nombreux transfuges morphos et qui donnait une impression de fanatisme déplacé tournant à vide. « J'ai porté ce nom, en effet.

— Je suis Yèvguéni Navarre. »

Ce nom lui dit quelque chose. « Le spécialiste en chimie de la membrane ? Voilà un plaisir inattendu. » Lindsay l'avait connu sur Dembowska, mais uniquement par correspondance vidéo. En chair et en os, Navarre paraissait desséché et incolore. L'ennuyeux corollaire de cette réflexion, se dit Lindsay, était que lui-même devait donner la même impression desséchée et incolore après toutes ces années. « Je vous en prie, installez-vous, professeur Navarre. »

Navarre boucla sa ceinture. « Je suis sensible au fait que vous vous souveniez de mon article pour votre revue, dit-il. "Vésicules tensio-actives dans la catalyse colloïdale en exoarchosauriologie." L'un de mes premiers papiers. »

Navarre manifestait une satisfaction de bon aloi et fit signe au robot du bistro, qui arriva sur ses nombreuses pattes de plastique. Il était la reproduction fidèle, en modèle réduit, de l'appareil en train d'explorer Mars. Par politesse, Lindsay commanda également un verre.

« Depuis combien de temps êtes-vous sur l'Essaim de Czarina, professeur Milosz ? Votre musculature indique que vous avez séjourné un certain temps en forte gravité. Des affaires avec les Investisseurs ? »

La force centrifuge élevée de la République avait marqué Lindsay. Il eut un sourire mystérieux. « Je ne suis pas libre de parler.

— Je vois. » Navarre eut un regard de compréhension complice et confidentiel. « Je suis heureux de vous trouver dans les parages de Cosmoville. Avez-vous l'intention de vous joindre à notre faculté ?

— Oui.

— Un apport considérable dans nos recherches sur les Investisseurs.

— Très franchement, professeur Navarre, l'étude des Investisseurs a perdu beaucoup de son intérêt pour moi. J'envisage de me spécialiser dans les études de terraformation. »

Navarre eut un sourire incrédule. « Oh ! bon sang ! Je suis sûr que vous avez bien mieux à faire.

— Oui ? » Lindsay s'inclina en avant, dans une brève tentative pour arborer les métasignes adéquats ; mais l'imitation resta grossière. Il avait perdu toute son habileté. Il se sentit gêné d'avoir eu ce réflexe, et résolut, pour la centième fois d'y renoncer.

« La section de terraformation grouille de Cataclystes cinglés. Vous avez toujours manifesté le plus grand bon sens. Vous êtes déterminé, vous êtes un excellent organisateur. L'idée de vous voir vous égarer dans la mauvaise direction me fait horreur.

— Je comprends, répondit Lindsay. Mais vous-même, qu'est-ce qui vous a amené sur l'Essaim de Czarina, professeur ?

— Eh bien, figurez-vous que j'ai eu des problèmes de brevets avec les laboratoires de la Station de Jastrow. En technologie des membranes. Une technique pour produire une peau investisseur artificielle, une matière qui est très à la mode, ici ; avez-vous remarqué les chaussures de cette jeune femme, par exemple ? » Une étudiante ecza, habillée d'une robe en perles et au visage maquillé de couleurs vives, dégustait une boisson frappée avec pour fond les étendues roussâtres et désolées de Mars. Ses bottes imitaient des pieds investisseurs miniatures, orteils et griffes compris. Derrière elle, le paysage se mit brusquement à tanguer avec le déplacement du robot. Pris de vertige, Lindsay s'agrippa à la table.

Navarre oscilla légèrement, et reprit : « L'Essaim est plus accueillant pour les entrepreneurs. On m'a retiré les dogues au bout de huit mois à peine.

— Félicitations. »

Les conseillers de la Reine gardaient la plupart des immigrants sous la surveillance des dogues pendant deux bonnes années, en général. À l'extérieur, dans les villes de la périphérie, des environnements entiers étaient sous la surveillance de caméras, et chacun était suivi en permanence par des vidéo-dogues. Contrôles et écoutes étaient monnaie courante dans la vie sociale de l'Essaim. Les citoyens de plein droit avaient toutefois la possibilité d'échapper à cette surveillance dans les « discrets », luxueuses citadelles de la vie privée de la nation.

Lindsay prit une gorgée de boisson. « Pour éviter cette confusion, je dois vous dire qu'en ce moment, je me présente sous le nom de Lindsay.

— Quoi ? Comme Wellspring ?

— Je vous demande pardon ?

— Vous n'êtes pas au courant de la véritable identité de Wellspring ?

— À vrai dire, non, répondit Lindsay. J'avais cru comprendre que les registres avaient été perdus sur Terre, où il est né. »

Navarre partit d'un rire ravi. « C'est devenu le secret de polichinelle dans les cercles bien informés d'Eczas. On ne parle que de ça dans les discrets. Wellspring vient de la Concaténation. Son véritable nom est Abélard Malcolm Tyler Lindsay.

— Vous me surprenez.

— Wellspring joue un jeu très profond. Cette histoire d'origine terrestre n'était qu'un camouflage.

— Comme c'est bizarre…

— Quand on parle du loup », fit Navarre. Une foule tapageuse venait de déboucher de l'entrée, sur la gauche de Lindsay. Wellspring venait d'arriver, entouré d'une claque faite de disciples eczas, une douzaine d'étudiants qui sortaient visiblement d'une soirée, le visage rouge, le rire bruyant. Les jeunes Eczas formaient un groupe animé en bleu et vert, avec leurs longues tuniques fluides, leurs pantalons aux ourlets entaillés et leurs gilets brillants en peau de reptile.

Wellspring repéra Lindsay et se dirigea vers sa table en chute libre. Sa crinière de cheveux noirs et nattés était retenue par un diadème de cuivre et de platine. Par-dessus sa tunique verte aux motifs de feuillage, il portait un bracelet à cassette qui diffusait une pseudomusique trop forte, faite de bruits de branches dans le vent et de cris d'animaux.

« Lindsay ! cria-t-il, Lindsay ! Content de vous retrouver. » Il l'embrassa maladroitement et s'attacha sur un siège. Il avait l'air ivre ; le visage cramoisi, il avait ouvert son col et quelque chose grouillait dans sa barbe, une petite population de ce qui semblait être des puces de fer.

« Comment s'est passé votre voyage ? demanda Lindsay.

— Le Conseil des Anneaux est sinistre ! Désolé de ne pas avoir été ici pour votre arrivée. (Il fit signe au robot.) Qu'est-ce que vous buvez ? Un gouffre fantastique, ce Marineris, n'est-ce pas ? Même les tributaires ont la taille du Grand Canyon de l'Arizona. » Du geste, il indiqua, au-delà de l'épaule de Lindsay, la percée qui s'ouvrait entre deux parois démesurées, et où un vent glacé soulevait de légères volutes d'une poussière ocre. « Imaginez donc une cataracte ici, tombant dans un tonnerre d'arc-en-ciel ! Une vue à déraciner une âme de toutes ses complications.

— Sans aucun, doute », fit Navarre avec une ébauche de sourire.

Wellspring se tourna vers Lindsay. « J'ai imaginé un spirituel petit exercice quotidien pour les sceptiques comme Yèvguéni. Ils devraient être obligés de se réciter tous les jours, "des siècles… des siècles… des siècles".

— Je suis quelqu'un de pragmatique », fit Navarre non sans croiser le regard de Lindsay et hausser significativement un sourcil. « C'est au jour le jour que l'on vit son existence, pas au siècle le siècle. L'enthousiasme ne dure pas aussi longtemps. Notre chair et notre sang ne le supportent pas. (Il se tourna vers Wellspring.) Vous avez des ambitions plus vastes que votre vie.

— Mais bien sûr. C'est ce que doivent être des ambitions plus vastes que ma vie.

— Les conseillers de la Reine se montrent plus pratiques. » Navarre regardait Wellspring avec une expression soupçonneuse un peu méprisante.

Ces conseillers de la Reine avaient acquis leur autorité dès la naissance de l'Essaim de Czarina. Plutôt que de se battre pour le pouvoir, Wellspring avait préféré s'effacer, actuellement, tandis que ceux-là se débattaient au milieu des problèmes quotidiens du palais de Czarina, celui-ci faisait de fréquents séjours dans les quartiers interlopes de la périphérie ou dans les discrets. Il disparaissait souvent des mois durant, pour réapparaître, entouré de posthumains fantomatiques et de recrues étranges repêchés dans les régions marginales de la société. Ce comportement, manifestement, laissait Navarre pantois.

« Je ne veux qu'un poste, dit Lindsay à Wellspring, rien de politique.

— Je suis sûr que nous pourrons régler ça. »

Lindsay regarda autour de lui L'évidence lui apparut brusquement. « Mars ne me plaît pas. »

L'expression de Wellspring se fit grave. « Vous rendez-vous compte que c'est tout un destin à venir qui peut se cristalliser autour d'un tel propos tenu dans l'instant ? C'est à partir de noyaux de libre arbitre de ce genre que gonfle l'avenir, dans un déterminisme feutré. »

Lindsay sourit. « C'est trop sec », objecta-t-il. L'assistance poussa à ce moment-là des exclamations et des cris, tandis que le robot d'exploration dévalait rapidement une pente raide et sournoise, envoyant le monde dans tous les sens. « Et ça bouge trop », ajouta-t-il.

Wellspring paraissait troublé. Comme il réajustait son col. Lindsay remarqua de légères ecchymoses laissées par des dents sur la peau de son cou. L'homme baissa le son des bruits de la forêt sur son bracelet à cassette. « Un monde à la fois, ce serait peut-être plus sage, ne croyez-vous pas ? »

Navarre partit d'un rire incrédule.

Lindsay l'ignora, et il parcourut du regard, par-dessus l'épaule de Wellspring, les membres de sa clique. Un jeune formationniste en tunique à manches bouffantes enfouissait son élégant visage dans les boucles blond-rouge d'une jeune femme à l'allure de tigresse. Elle avait la tête rejetée en arrière et riait de plaisir ; à demi cachée par elle, Lindsay aperçut à l'arrière-plan la figure à l'expression accablée d'Abélard Gomez. Il était accompagné de deux dogues de surveillance, accroupis contre le mur derrière lui. Leurs côtes métalliques luisaient, leurs visages en forme d'objectifs enregistrant ses comportements. Lindsay se sentit pris de pitié et de tristesse pour la nature transitoire des vérités humaines éternelles.

Wellspring se lança dans une discussion passionnée, balayant les commentaires pincés de Navarre dans un torrent rhétorique. Il toucha à l'éloquence lorsqu'il en vint aux astéroïdes ; des icebergs de la taille d'une ville qu'il fallait lancer sur des trajectoires de fonte jusqu'à la surface de Mars, où ils

exploseraient en oasis d'humidité en rabotant la croûte martienne à coups de mégatonnes. Des ruisseaux se formeraient en premier, puis des lacs, et vapeurs et gaz légers se dissoudraient dans l'air raréfié, tandis que les glaces polaires se vaporiseraient en dioxyde de carbone. Les cratères transformés en oasis deviendraient, aux mains des scientifiques, des écosystèmes entièrement formés à partir de matériaux de base. Pour la première fois, l'humanité serait plus forte que la vie : tout un monde vivant devrait son existence à l'humanité, et non le contraire. Wellspring y voyait une obligation morale, le remboursement d'une dette. Peu importait le coût. L'argent n'avait qu'une valeur symbolique. Seule la vie avait une réalité.

Navarre l'interrompit. « Mais c'est par l'élément humain que vous serez vaincu. Qu'est-ce qu'il y a là qui en appelle à notre avidité ? C'est une erreur que vous avez déjà commise. Vous auriez pu devenir le maître de l'Essaim de Czarina. Au lieu de cela, vous avez laissé le contrôle vous en échapper, et maintenant les conseillers de la Reine, ces espèces de Mécas… » Navarre s'arrêta brusquement, prenant conscience des dogues qui accompagnaient Gomez. « Bref, ces messieurs règlent les problèmes avec leur efficacité coutumière. Mais toute question politique mise à part, cette absurdité coûte à Czarina la possibilité d'avoir une science digne de ce nom ! Un véritable programme de recherche autrement dit, un programme susceptible de lui procurer de nouveaux brevets pour mieux l'armer contre ses ennemis. La terraformation est un gaspillage de nos ressources, au moment où Mécas et Morphos ourdissent des plans contre nous, sans désemparer. Certes, j'admets que vos rêves sont grandioses. Qu'ils ont une valeur sociale en tant qu'idéologie d'État relativement inoffensive. Mais ils finiront par s'effondrer et par emporter l'Essaim de Czarina avec eux. »

Le regard de Wellspring étincelait. « Vous êtes surmené, Yèvguéni. Vous avez besoin de renouveler vos perspectives. Prenez donc dix ans de congé, et voyez si le temps ne change pas votre façon de voir. »

Navarre devint rouge de colère, et se tourna vers Lindsay. « Vous voyez ? Cataclysme ! Une telle remarque, c'est condamner à l'assassinat-congélation, l'allusion était claire.

Venez, Milosz. Vous ne voudrez certainement pas vous mêler à ces parasites. »

Lindsay ne répondit pas. En d'autres temps, il aurait été capable d'infléchir la conversation à son avantage ; mais cette aptitude avait disparu. Et il ne désirait plus la posséder.

Les mots étaient inutiles. Les mots le rendaient de plus en plus impatient. Ils n'arrivaient pas à maintenir leur prise sur lui.

Il comprit brusquement qu'il lui fallait aller au-delà des règles.

Il se laissa flotter hors de son siège et commença à enlever ses vêtements. Navarre partit aussitôt, insulté et énervé.

En l'absence de toute pesanteur, sa tunique et son pantalon allèrent dériver en tourbillons paresseux au-dessus des autres tables ; en riant, les consommateurs les esquivaient. Il se retrouva bientôt nu. Les rires nerveux de la foule moururent pour laisser la place à un sentiment de malaise intrigué. Tout le monde s'éloigna des dogues de Gomez dans un murmure de propos déconcertés et inquiets.

Lindsay les ignora. Suspendu en l'air, il croisa les jambes et contempla l'une des parois. Les étudiants de Wellspring désertèrent à leur tour le bar avec des bredouillements d'excuse et des coups d'œil par-dessus l'épaule. Wellspring lui-même se trouva pris de court. Son départ entraîna les derniers curieux.

Lindsay était seul avec le robot du bar, le jeune Gomez et les dogues de ce dernier.

Gomez se rapprocha. « L'Essaim de Czarina n'est pas comme je me l'imaginais depuis la République. »

Lindsay continua à contempler méditativement le paysage martien.

« On m'a mis ces dogues aux trousses, considérant que je constituais un danger potentiel. Vous vous fichez pas mal des dogues, n'est-ce pas ? Oui, je le vois bien… (Gomez eut un soupir craintif.) Au bout de trois mois, on me tient toujours à distance. Personne ne veut m'initier à sa clique. Vous avez vu cette fille, n'est-ce pas ? Mélanie Omaha, le Dr Omaha de Cosmoville ? Par le feu, elle est fantastique, non ? Mais elle ne se soucie guère d'un homme surveillé par les dogues ; qui s'en soucierait, d'ailleurs, sachant que les services de sécurité

veillent ? Je donnerais mon bras droit pour passer dix minutes avec elle dans un discret. Oh ! désolé ! » fit-il, avec un regard gêné pour le bras artificiel de Lindsay.

Gomez entreprit d'effacer les raies rouges de maquillage peintes sur son visage. « Vous vous souvenez du jour où je vous ai parlé d'Abélard Lindsay ? Eh bien, la rumeur prétend qu'il s'agit de vous, et quelque chose fait que je la crois. Vous êtes Lindsay, vous êtes lui. »

Lindsay prit une profonde inspiration.

« Je comprends, dit Gomez. Vous voulez dire que tout cela n'a pas d'importance. Que la seule chose qui compte, c'est la Cause ! Mais écoutez plutôt cela. » Il sortit un carnet de notes de sa tunique, décorée d'impressions de saules. Il se mit à lire d'une voix forte, désespérée. « Un système auto-organisé dissipatif évolue selon une séquence cohérente de structures spatio-temporelles. Nous pouvons distinguer entre quatre cadres dimensionnels différents : autopoiesis, ontogénie, phylogénie, anagenesis. » Le jeune homme froissa le papier, d'un geste de désespoir. « Et ce texte provient de la classe de poésie ! »

Il y eut un moment de silence. Bientôt Gomez n'y tint plus et éclata : « Peut-être est-ce le secret de la vie. Mais si c'est vrai, pourrons-nous le supporter ? Pourrons-nous atteindre les buts que nous nous sommes fixés ? Attendre des siècles ? Qu'en est-il des petites choses simples ? Comment puis-je connaître la joie un seul jour, avec le spectre de tous ces siècles qui me surplombent ? Tout ça est trop énorme, oui… même vous… vous ! Vous, qui m'avez conduit ici. Pourquoi ne pas m'avoir dit que vous étiez l'ami de Wellspring ? Par modestie ? Mais vous êtes Lindsay ! Lindsay en personne ! Tout d'abord, je ne l'ai pas cru. Quand je suis arrivé à la conclusion que c'était vrai, j'ai été terrifié. Comme si ma propre ombre m'avait adressé la parole. »

Gomez eut quelques instants d'hésitation. « Toutes ces dernières années, vous vous êtes caché. Mais maintenant, vous venez à découvert dans la Schismatrice, n'est-ce pas ? Vous venez au grand jour pour accomplir des grandes choses, pour stupéfier le monde… c'est effrayant de vous voir au grand jour. Comme de voir l'ossature des mathématiques en dessous de la

chair de l'univers. Mais même si ces principes sont vrais, qu'en est-il de la chair ? Nous sommes cette chair ! *Qu'en est-il de la chair ?* » Lindsay n'avait rien à lui répondre. « Je sais ce que vous vous dites, finit par reprendre Gomez. "L'amour lui a brisé le cœur, c'est une vieille histoire. Seul le temps peut le rendre à lui-même." C'est bien ce que vous pensez, n'est-ce pas ?... Bien sûr, c'est ça. »

Lorsque Gomez reprit la parole, il était calme, presque méditatif. « Je commence à comprendre, maintenant. Il s'agit bien de quelque chose que les mots ne peuvent cerner, n'est-ce pas ? Quelque chose que l'on ne peut saisir que d'un seul coup ? Un jour, tout sera clair. Quand ces dogues auront disparu depuis longtemps. Lorsque même Mélanie Omaha ne sera plus qu'un souvenir pour moi. » Il était dans un état où se mêlaient tristesse et exaltation. « Je les ai entendus parler pendant que vous faisiez, euh... votre geste. Ces prétendus raffinés, ces fiers Eczas. Ils possèdent peut-être le jargon, mais c'est vous qui avez la sagesse. (Son visage rayonna.) Merci, monsieur. »

Lindsay attendit que Gomez fût parti, mais il lui fut impossible de se retenir plus longtemps, et il crut bien qu'il ne pourrait jamais s'arrêter de rire.

Chapitre 10

Cartel de Dembowska 21-2-'01

En dépit du rôle qu'elle avait joué dans sa fondation. Kitsouné n'avait jamais rendu visite à l'Essaim de Czarina. Elle y avait pourtant disposé, comme Wellspring, de beaucoup de pouvoirs lors des premiers temps ; mais, contrairement à lui, elle n'y avait pas renoncé sans renâcler. Alors que Wellspring avait abandonné le gouvernement quotidien des affaires pour poursuivre sa stratégie de roi de la mode, Kitsouné s'était opposée vigoureusement aux conseillers de la Reine.

Elle obtint quelques succès au cours des années pendant lesquelles Lindsay récupérait. Elle annonça son intention de déménager sur Czarina, mais elle répugnait à changer ses habitudes et son pouvoir déclina avant qu'elle se fût décidée. Il s'ensuivit une rupture, et les destinées de Dembowska et de l'Essaim de Czarina divergèrent radicalement.

D'inquiétantes histoires sur ses transformations étaient parvenues jusqu'aux oreilles de Lindsay ; la rumeur voulait qu'elle eût adopté de nouvelles technologies et exploité le laxisme qui avait accompagné la Détente. Dembowska restait toujours membre de l'Union des Cartels, mais un membre toujours sur le point de se faire expulser et que l'on ne tolérait que comme lieu de filtrage des transfuges en provenance du Conseil des Anneaux.

Même ce dernier était dépassé par les ultimes développements de la technologie charnelle de Dembowska. Tombé aux mains des sérotonistes zen, le Conseil des Anneaux avait du mal à conserver sa stabilité, et les luttes des factions n'arrangeaient rien. Les chirurgiens noirs aux yeux fous des Cométaires et des Anneaux d'Uranus s'étaient emparés du domaine de la technologie génétique dans ce qu'il avait de plus

pointu, et les clades posthumaines poussaient comme des champignons : Métropolarites, partisans du Bain de Sang, Endosymbiotiques. Ils s'étaient débarrassés de l'humanité comme de quelque chose devenu inutile. Des microfactions à l'effet désintégrateur tourbillonnaient autour de la Schismatrice comme un brouillard de plasma à hyper-température.

La marche de la science était devenue une fuite en avant précipitée. Mécas et Morphos étaient comme deux armées en guerre, dont les colonnes et les bataillons, dispersés dans les marécages et les fourrés, ignoraient les ordres de leurs généraux vieillissants. Les nouvelles philosophies de l'époque – posthumanisme, zen sérotonine, galacticisme – étaient comme des feux de Bengale allumés pour attirer les retardataires ; des philosophies pour déserteurs.

Le brasier allumé par Lindsay brûlait bien, et son éclat en avait attiré beaucoup. On appelait son groupe la Clique des Partisans de la vie ou les Biophiles.

Les différentes factions de l'Essaim de Czarina disposaient des pouvoirs que peuvent s'arroger des minorités. Les cliques constituaient un gouvernement fantôme, un parallèle moral à l'étiquette formelle et vide respectée par les conseillers de la Reine. Les élites de ces cliques agissaient derrière la scène, à l'imitation de leur modèle à tous. Wellspring, et tissaient leurs toiles dans un effort délibéré de brouiller encore davantage les cartes. Formes et réalités du pouvoir ne coïncidaient plus, et le passage s'était effectué en douceur. Les arbitres sociaux de la Clique du Polycarbone, des Partisans de la vie ou de la Camarilla verte pouvaient accomplir des merveilles en laissant tomber un mot, ou d'un haussement de sourcil.

Il s'ensuivait que les groupes qui envisageaient de faire défection et de passer dans l'Essaim consultaient les cliques d'Eczas avant de déposer officiellement leur demande d'asile. Ces affaires étaient normalement du ressort de Wellspring.

La dernière fois, cependant. Wellspring n'avait pas participé à ce qui n'aurait dû être que l'un de ses nombreux voyages de recrutement. Lindsay, qui connaissait la nature de l'affaire, avait accepté de rencontrer le représentant du groupe dissident en terrain neutre, c'est-à-dire sur Dembowska.

Son entourage comprenait son premier lieutenant, Gomez, trois de ses étudiants ayant obtenu leur doctorat, et un observateur diplomatique mandaté par les conseillers de la Reine.

Dembowska avait bien changé. Lorsqu'ils arrivèrent à la douane, au milieu de la foule clairsemée des autres passagers, une première chose frappa Lindsay : la chaleur. L'air était à la température du corps et il s'en dégageait une odeur légère, celle de la peau de Kitsouné. Avec ce parfum, surgirent les souvenirs, et Lindsay sourit mélancoliquement. Ces souvenirs, qui avaient maintenant quatre-vingt-cinq ans, étaient devenus aussi minces que du papier, et lui donnaient l'impression de raconter des choses arrivées à un autre.

Deux des partisans de Lindsay s'occupèrent des bagages, tandis que deux de ses anciens étudiants, de type mécaniste, murmuraient leurs premières impressions dans leur micro labial. Les passagers attendaient pour franchir les cabines de contrôle.

Deux agents de Dembowska s'approchèrent de leur groupe. Lindsay se dirigea vers eux dans la faible gravité. « Police du Harem ? demanda-t-il.

— Fils des Parois », répondit le premier, de sexe masculin. Il portait un léger kimono sans manches, et ses bras nus étaient recouverts de tatouages d'autorité. Il y avait quelque chose de familier dans son visage et Lindsay reconnut la lignée génétique de Michael Carnassus. Il se tourna vers l'autre, une femme, et vit Kitsouné, plus jeune, le crâne rasé, la peau sombre de ses bras portant des inscriptions à l'encre blanche.

« Je suis le colonel Martin Dembowska et voici ma sœur de paroi, le capitaine Murasaki Dembowska.

— Je suis le chancelier Lindsay. Je vous présente les membres de ma Clique : Abélard Gomez, Jane Murray, Glen Szilard, Colin Szilard. Emma Meyer, ainsi que le sous-secrétaire Fidel Nakamura, notre observateur diplomatique. » Les Eczas s'inclinèrent tour à tour.

« J'espère que vous n'avez pas été trop gênés par le changement de bactéries en cours de voyage », dit Murasaki. Elle avait la voix de Kitsouné.

« Simple petit inconvénient.

— Nous sommes obligés de faire extrêmement attention aux bactéries de la peau de Paroi Mère, expliqua le colonel. La superficie à contrôler est considérable. Je suis sûr que vous comprenez.

— Pourriez-vous nous donner des chiffres précis ? demanda l'un des frères Szilard, avec une avidité typiquement mécaniste. Les informations que nous avons sur l'Essaim de Czarina sont vagues.

— Les derniers calculs ont estimé la masse de Paroi Mère à quatre cent mille huit cent douze tonnes, annonça avec fierté le colonel. Avez-vous quelque chose à déclarer ? Non ? Dans ce cas, veuillez me suivre. »

Ils emboîtèrent le pas aux enfants des parois, qui les conduisirent dans un bureau de dédouanement confidentiel ; ils y laissèrent leurs bagages, et on leur donna des kimonos d'invités stérilisés. Pieds nus, ils se laissèrent flotter dans la plaza du premier niveau de Dembowska.

Le grand centre d'achat en détaxe avait des parois, un sol et un plafond en chair humaine. Les Eczas s'y avancèrent non sans répugnance, leurs orteils se contentant de frôler la peau élastique. Ils jetaient des coups d'œil pleins d'un secret désir aux boutiques, îlots sûrs de pierre et de métal. Lindsay leur avait appris à faire preuve de tact, et il était fier de leurs réactions contenues.

Lui-même ne put s'empêcher de ressentir un haut-le-cœur lorsqu'ils s'engagèrent, dans le premier long tunnel ; sa structure ronde d'œsophage éveillait en eux une source profonde de malaise. Le petit groupe embarqua sur un traîneau ouvert que propulsaient les mouvements péristaltiques des pistes tendineuses cachées sous la chair.

À intervalles réguliers, la paroi s'ornait de sphincters à bouillie prédigérée. La lumière douce provenait de vessies translucides gonflées d'une phosphorescence blanche. Gomez, à côté de Lindsay, étudiait l'architecture avec une attention qui confinait à la transe, et dont l'intensité avait été augmentée jusqu'à l'extrême limite grâce à une drogue connue dans les cercles eczas sous le nom d'Extase verte.

« Ils ont vraiment dépassé les limites, dit Gomez à voix basse. Peut-il y avoir une personne, derrière tout ça ? Il doit falloir au moins une demi-tonne de matière grise pour contrôler toute cette viande (ses yeux se rétrécirent). Imaginez l'impression que cela doit faire. »

Le clone de Carnassus, à l'avant du véhicule, manipula quelques contrôles. Un joint humide s'ouvrit dans le sol, et le traîneau s'enfonça dans une descente verticale en apesanteur. Ils se retrouvèrent catapultés dans un conduit d'ascenseur à pistes multiples, coupé à intervalles réguliers de vues plongeantes, à donner le tournis, sur des plazas et des quartiers entiers.

Bureaux et boutiques défilaient comme l'éclair, enkystés dans les replis d'une peau satinée et sombre. La chaleur et l'odeur de la peau parfumée étaient partout, dans une intimité à l'échelle industrielle. On voyait peu de monde, et surtout de jeunes enfants qui couraient et jouaient, nus.

Le traîneau freina et s'arrêta. Le groupe débarqua sur un quai fourré. Gomez poussa Lindsay du coude tandis que le véhicule repartait à vide. « Les murs ont des oreilles, chancelier.

— Non seulement des oreilles, mais aussi des yeux. »

L'air avait quelque chose de différent à ce niveau ; le parfum y était particulièrement entêtant. Gomez parut soudain avoir la paupière lourde, et les frères Szilard, qui s'étaient équipés de caméras montées sur serre-tête, les retirèrent pour éponger leur sueur. Intriguées par quelque chose qu'elles n'arrivaient pas à déterminer, Jane Murray et Emma Meyer jetaient des regards soupçonneux autour d'elles. Comme les deux Dembowskiens les entraînaient vers les profondeurs carnées de la ville, Lindsay prit soudain conscience de ce qui se passait : phéromones sexuelles. L'architecture de chair était en érection.

Le groupe suivit un chemin piéton à faible gravité, fait d'une peau renforcée déroulant sans fin des empreintes digitales massives. Le plafond, au-dessus d'eux, s'ornait du tapis ondulant d'une toison noire et lustrée, qui permettait de se déplacer en empoignant des touffes.

Manifestement, ce niveau était une démonstration de savoir-faire ; les anciennes constructions avaient été dépouillées

jusqu'à leur ossature, réduites à un treillis pour soutenir la chair. Des formes organiques voluptueuses saillaient de partout, et les angles euclidiens avaient laissé la place à de douces courbes maternelles. Du sol fleurissaient des structures qui, recourbées en col de cygne, allaient plonger dans le plafond duveteux. Les bâtiments avaient des creux, des fossettes, et les portes sphinctériennes d'un rose luisant s'effaçaient de façon imperceptible sous une peau recouverte d'un léger duvet.

Ils s'arrêtèrent sur le gazon fourré qui entourait un édifice massif et élaboré, dont les murs sombres brillaient d'une mosaïque d'ivoire. « Votre hôtel », annonça le colonel. Les portes à doubles battants s'écartèrent en pivotant sur des gonds de muscles, comme une mâchoire.

Tandis que le reste du groupe entrait. Jane Murray eut une hésitation et prit le bras de Lindsay. « Cet ivoire dans les parois… ce sont des dents… » Sous le bleu et l'aigue-marine froids de ses peintures faciales eczas, elle était pâle.

« L'air est rempli de phéromones féminines, expliqua Lindsay. Ce sont elles qui vous mettent mal à l'aise ; réaction de votre cerveau primitif, docteur.

— Je suis jalouse des murs », se moqua d'elle-même la postanthropologue avec un sourire. « Cet endroit fait penser à un discret géant. »

En dépit de cette bravade, Lindsay sentit son angoisse. Sans doute aurait-elle préféré le plus malfamé des discrets de Czarina, avec ses jeux clandestins, à ce logement équivoque. Ils entrèrent.

Murasaki s'adressa au groupe. « Vous partagez cet hôtel avec deux groupes d'agents commerciaux, l'un de Diotima et l'autre de Thémis, mais vous disposerez d'une aile entière pour vous seuls. Par ici, s'il vous plaît. »

Ils la suivirent le long d'un passage dallé d'implants d'ivoire plats. L'un des milliers de cœurs de Dembowska, à lui seul une station industrielle de pompage, cognait derrière les côtes du plafond. Son double battement commandait aux rythmes du gazouillis musical léger qui émanait d'un larynx pris dans la paroi.

Leurs quartiers étaient un compromis biomécanique. Des écrans de l'état des marchés étaient allumés dans les parois et suivaient la montée ou la descente des cours des actions mécanistes les plus importantes. Le mobilier se composait d'un ensemble de mamelons et de rondeurs agréables : lits de chair incurvés, cachés avec pudeur sous des couvertures au motif d'iris.

La vaste suite était divisée par des écrans membraneux couverts de tatouages. Le colonel tapota l'un d'eux, et il se replia vers le plafond comme une paupière. D'un geste courtois, il indiqua l'un des lits. « Ces objets sont exemplaires de l'érotechnologie de Paroi Mère. Ils ont été créés pour votre confort et votre plaisir. Je dois cependant vous informer que notre Paroi Mère se réserve le droit à la fécondité. »

Emma Meyer, qui s'était assise prudemment sur le bord de l'un des lits, se releva brusquement. « Je vous demande pardon ? »

Le colonel fronça les sourcils. « Les éjaculations masculines deviennent propriété du réceptacle. Il s'agit d'un ancien principe féminin.

— Ah ! je vois ! »

Murasaki eut une moue. « Trouvez-vous cela étrange, docteur ?

— Nullement, fit Meyer avec son plus charmant sourire. Ça se comprend parfaitement. »

La jeune Dembowskienne tint à être précise. « Tout individu engendré par l'un des hommes de votre groupe aura la pleine citoyenneté. Tous les Fils de la Paroi reçoivent la même affection. Il se trouve que je suis un clone parfait, mais c'est par mon mérite que j'ai obtenu mon grade, dans l'amour de la Mère. N'est-ce pas ainsi, Martin ? »

Le colonel avait un sens plus fin de la diplomatie. Il acquiesça brièvement. « L'eau des bains est stérile et ne contient qu'un minimum de produits organiques dissous. On peut en boire sans crainte. La plomberie est de technologie génito-urinaire, mais le fluide n'est pas chargé de déchets. »

Gomez déploya tout son charme. « En tant que biologiste-concepteur, je suis enthousiasmé par votre ingéniosité

architecturale. Et pas seulement par l'habileté technique dont vous avez fait preuve, mais également par sa remarquable esthétique. (Il eut une hésitation.) Avons-nous le temps de prendre un bain, avant l'arrivée des bagages ? »

Les Eczas en avaient tous bien besoin. Le changement bactérien était loin d'être achevé, et la température qui régnait sur Dembowska leur donnait des démangeaisons.

Lindsay se retira à l'une des extrémités de la suite, et abaissa la paroi membraneuse.

Aussitôt, son rythme changea. Sans ses jeunes partisans, il allait à son propre pas. Il n'avait pas besoin d'un bain. Sa peau était maintenant trop âgée pour nourrir toute une population de bactéries.

Il était fatigué, et il s'assit sur le rebord du lit. N'exprimant aucun désir, son regard devint terne. Un long moment passa, durant lequel il resta l'esprit vide, incapable de penser à quoi que ce fût.

Finalement, il cligna des yeux et revint à lui-même. Par automatisme, il porta la main à la poche de sa tunique et en retira un inhalateur émaillé. Deux longues bouffées d'Extase verte restituèrent tout son intérêt au monde. Il regarda lentement autour de lui, et eut la surprise de voir un kimono bleu contre le mur. Dedans, se trouvait Murasaki, dont les parties du corps visibles étaient parfaitement camouflées par l'arrière-plan de peau.

« Veuillez me pardonner, capitaine Murasaki, dit-il. Je ne vous avais pas remarquée.

— J'ai… (Elle était restée debout, dans un silence poli, intimidée par sa réputation.) J'ai reçu l'ordre de… » Elle fit un geste en direction d'un diaphragme qui, dans une paroi, faisait office de porte.

« Vous voulez m'emmener quelque part ? Mes compagnons peuvent très bien se passer de moi. Je suis à votre disposition. »

Il suivit la jeune femme jusque dans le hall de fourrure et d'ivoire.

Une fois devant la réception, elle s'arrêta et passa la main sur la peau délicate de l'une des parois. Une ouverture

sphinctérienne s'ouvrit à côté de leurs pieds, et tous deux se laissèrent tomber en douceur d'un étage.

Ils se retrouvèrent dans la zone de service de l'hôtel. Lindsay pouvait entendre le flot régulier du sang dans les artères et d'occasionnels gargouillis intestinaux émis par l'un des murs nus. Entourés de bourrelets de chair qui les maintenaient, les écrans des biomoniteurs scintillaient.

« Nous sommes ici dans un centre de soins, expliqua Murasaki. De centre de soins pour Paroi Mère, bien entendu. Elle y possède une antenne psychique. Elle peut vous parler par mon intermédiaire. Vous ne devez pas vous inquiéter. » La jeune femme lui tourna le dos, et souleva les lourdes boucles de cheveux qui retombaient sur sa nuque, révélant le pointillé d'une fiche de bioliaison.

Les picotements d'une vague de curiosité, due à l'Extase verte, traversèrent Lindsay. Cette drogue était le nec plus ultra en matière de produits à combattre l'ennui : les fondements biochimiques de l'émerveillement concentrés en son essence complexe. Avec quelques bouffées d'Extase verte, on pouvait rester fasciné pendant des heures par les lignes de sa propre main. Lindsay eut un sourire sincère de ravissement. « Merveilleux », dit-il.

Murasaki hésita, et le regarda, perplexe.

« Ne vous formalisez pas si je vous contemple ainsi, dit-il. Vous me rappelez tellement votre mère…

— Vous êtes réellement lui, chancelier ? Abélard Lindsay, l'homme qui a été l'amant de ma mère ?

— Kitsouné et moi avons toujours été amis.

— Est-ce que je lui ressemble vraiment ?

— Les clones sont des portraits vivants, fit-il d'un ton apaisant. Autrefois au Conseil des Anneaux, j'ai eu une famille. Mes congénétisés – mes enfants – étaient des clones. Et je les aimais.

— Ne croyez surtout pas que je ne suis qu'un simple fragment de la Paroi, dit Murasaki. Les cellules de la paroi ont été chromosomiquement appauvries, et pourvues de blastomes chimériques. Autrement dit, cette Paroi n'est pas d'une chair aussi complètement humaine que celle de Kitsouné, à l'origine,

ou que la mienne. (Elle inclina la tête, cherchant son regard.) Cela ne vous gêne pas que nous parlions un peu, tout d'abord ? Je ne vous ennuie pas ?

— Impossible.

— Nous autres, enfants de la Paroi, avons déjà eu des problèmes ; certains étrangers nous prennent pour des monstres. (Elle soupira comme quelqu'un qui se détend.) En vérité, nous sommes bien quelconques.

— Vous trouvez ? fit-il avec une intonation de sympathie dans la voix.

— Ce n'est pas comme sur l'Essaim de Czarina. Là, au moins, il se passe des choses excitantes, n'est-ce pas ? Il y a toujours du nouveau. Des pirates, des posthumanistes, des transfuges, des Investisseurs. Je vois des enregistrements qui viennent de là-bas, de temps en temps : j'aimerais être habillée de cette façon. »

Lindsay sourit. « C'est de loin que les vêtements font le plus d'effet, capitaine. Les Eczas s'habillent en fonction de leur rang social : cela peut leur prendre des heures.

— Vous avez bien des préjugés, chancelier Lindsay, vous qui avez inventé le strip-tease social ! »

Lindsay ne put retenir une grimace ; ce lieu commun allait-il donc le poursuivre toute sa vie ?

« Je l'ai vu dans une pièce, confessa la jeune femme. Goldreich Intrasolaire l'a présentée dans l'une de ses tournées. *Pitié pour la vermine,* de Fernand Vetterling. Le héros se déshabille au moment de la plus grande tension. »

Lindsay éprouva une bouffée de chagrin. Les pièces de Vetterling avaient perdu tout dynamisme depuis qu'il était devenu un adepte du zen sérotonine. Il l'aurait bien expliqué à la jeune clone, mais il se sentait coupable, d'une certaine façon, du cours pris par la carrière de son ancien gendre. Du fait de la politique, Vetterling avait vécu pendant des années en état de non-personne ; Lindsay ne pouvait le blâmer d'avoir préféré la paix, à n'importe quel prix. « Se déshabiller est bien dévalué, de nos jours, répondit-il. C'est un acte qui a perdu toute signification : les gens le font rien que pour relever une conversation.

— J'ai trouvé ça merveilleux, même si la nudité n'a pas grand sens sur Dembowska… Je n'aurais pas dû vous parler de théâtre. N'est-ce pas vous qui avez lancé Kabuki intrasolaire ?

— Non, c'était Féodor Rioumine.

— Qui est-ce ?

— Un auteur brillant. Il est mort il y a quelques années.

— Était-il vieux ?

— Extrêmement. Bien plus que moi-même.

— Oh ! je suis désolée ! (La remarque l'avait mise dans l'embarras.) Je vais vous laisser, maintenant. Vous et la Paroi Mère devez avoir beaucoup à vous dire. »

Elle appuya une main contre la paroi de peau, mais se tourna de nouveau vers lui. « Merci de m'avoir si patiemment écoutée ; ce fut un grand privilège. » Un tentacule charnu se mit à pousser de la paroi, à côté d'elle ; la partie évasée par lequel il se terminait vint la saisir par la nuque ; elle écarta ses cheveux, et ajusta le branchement. Son visage s'affaissa.

Ses genoux se dérobèrent sous elle, et elle tomba en douceur, dans la faible gravité. Kitsouné entra en scène avant même que la jeune femme eût touché le sol, où son corps fut pris de quelques brefs frissons de paralysie agitante rétroactive. Kitsouné l'allongea, et fit courir des mains le long de ses bras. Les traits du visage se détendirent. Le corps était celui de la grâce même, électrisé par une vitalité ancienne et farouche. Seuls les yeux restaient morts.

« Bonjour, Kitsouné.

— Ce corps te plaît-il. Amour ? (Elle s'étira voluptueusement.) Rien n'évoque mieux les souvenirs que de se retrouver dans la peau d'une jeune femme. Comment te fais-tu appeler, en ce moment ?

— Abélard Lindsay. Chancelier des Métasystèmes de Cosmoville, Essaim de Czarina, Division des systèmes jupitériens.

— Et Arbitre des Partisans de la vie ? »

Lindsay sourit. « Les positions occupées dans les clubs sociaux n'ont aucune valeur légale. Kitsouné.

— La tienne est pourtant suffisamment forte pour amener une transfuge de l'Union des Skimmers jusqu'ici… Elle prétend

s'appeler Véra Constantin. Et ce nom seul suffit à te faire venir ? »

Lindsay haussa les épaules. « Me voici. Kitsouné.

— Comment, la fille de ton vieil ennemi ? Et la congénétisée d'une femme morte depuis longtemps dont le nom m'échappe ?

— Véra Kelland.

— Comme tu t'en souviens bien ! Mieux que de nos anciennes relations ?

— Elles ont été nombreuses. Kitsouné ; je me souviens combien nous étions jeunes au Zaibatsu, mais ces souvenirs ne sont pas aussi précis que je le souhaiterais, c'est vrai. Je me rappelle également mes trente années ici, sur Dembowska, passées à le tenir à longueur de bras parce que je trouvais ta forme repoussante et que ma femme me manquait.

— Peu importait ma forme ; tu ne m'aurais pas résisté, si je l'avais voulu ; pendant tout ce temps, je n'ai fait que te taquiner.

— J'ai bien changé, depuis lors. En ce moment d'autres choses me préoccupent.

— Mais maintenant, j'ai une apparence plus séduisante ; comme l'ancienne. (D'un souple mouvement, elle fit tomber le kimono de la jeune femme.) Allons-nous remettre ça, en l'honneur du bon vieux temps ? »

Lindsay s'approcha du corps qu'il effleura lentement de sa main ridée, le long de la hanche. « C'est très beau, admit-il. Il est à toi ; prends ton plaisir. »

Lindsay soupira. Du bout des doigts, il explora le tentacule collé sur la nuque de la jeune femme par sa terminaison aplatie. « Dans mon duel avec Constantin, on m'avait installé quelque chose de ce genre. Il y a beaucoup de pertes au cours de la transposition par les fils. Ce n'est pas possible d'éprouver de nouveau les choses par ce moyen, Kitsouné. De les éprouver comme autrefois.

— Autrefois ? » Elle éclata de rire. La bouche s'ouvrit normalement, mais le reste du visage ne s'anima qu'à peine. « J'ai laissé ces limites derrière moi depuis si longtemps que je ne sais plus où elles se trouvent.

— C'est parfait, dans ce cas. Pour moi aussi, ce n'est plus possible de ressentir comme autrefois. (Il recula et s'assit sur le

sol.) Si cela peut te consoler, je peux te dire que j'éprouve toujours quelque chose pour toi. En dépit du temps passé, des changements intervenus. Quelque chose que je ne sais pas nommer. Mais à vrai dire, ce qu'il y a eu entre nous n'a jamais eu de nom. »

Elle ramassa le kimono sans manches. « Les gens qui perdent du temps à nommer les choses n'ont pas celui de vivre. »

Ils restèrent quelques instants sans rien dire, dans un silence amical. Elle enfila le vêtement et vint s'asseoir en face de lui. « Comment va Michaël Carnassus ? finit-il par demander.

— Michaël va bien. À chaque nouveau rajeunissement, nous réparons un peu plus les dommages causés par la fracasseuse. Depuis quelque temps, il arrive à quitter l'extraterrarium pour des périodes de plus en plus longues ; il se sent en sécurité dans mes corridors. Il arrive même à parler, maintenant.

— J'en suis content.

— Il m'aime, je crois.

— Ce n'est pas à traiter par le mépris.

— Parfois, quand je pense aux énormes bénéfices que j'ai faits grâce à lui, j'éprouve un curieux sentiment, quelque chose de chaleureux. Jamais je n'ai fait de meilleure affaire ; il était merveilleusement malléable… Même s'il est devenu complètement inutile, à l'heure actuelle, je ressens une réelle satisfaction à l'observer. J'ai décidé de ne jamais m'en débarrasser.

— Très bien.

— Il était brillant de son temps, pour un Méca. D'ailleurs, il devait faire partie des meilleurs pour être envoyé en ambassade auprès des extraterrestres. Il a beaucoup d'enfants, ici – des congénétisés – et tous sont très satisfaisants.

— J'ai cru le remarquer en voyant le colonel Martin Dembowska ; c'est un officier très capable.

— Est-ce vraiment ce que tu penses ? »

Lindsay eut l'air de réfléchir. « Eh bien, il est encore jeune, évidemment ; mais on ne peut rien y faire.

— Non, en effet. Et celle-ci, qui me sert de haut-parleur (elle pointa un doigt vers sa propre poitrine), est encore plus jeune.

Elle n'a que dix-neuf ans. Mais mes enfants, les fils de la Paroi, doivent grandir vite. J'ai l'intention de faire de Dembowska mon nid génétique ; tous les autres devront partir. Y compris ton amie morpho de l'Union des Skimmers.

— Je suis prêt à te décharger de sa responsabilité à ta convenance.

— C'est un piège, Abélard. Les enfants de Constantin n'ont aucune raison de t'aimer. Ne lui fais pas confiance. Comme Carnassus, elle a vécu avec des extraterrestres ; ils ont laissé leur marque sur elle.

— Je n'en suis que plus curieux, je l'avoue, fit-il avec un sourire. Ce doit être à cause de la drogue, je suppose.

— La drogue ? Ce n'est tout de même pas de la vasopressine, ton ancienne favorite ? Sans quoi, tu aurais une meilleure mémoire.

— Extase verte. Kitsouné. J'ai tiré des plans à long terme… l'Extase verte m'empêche de finir par m'en désintéresser.

— Terraformation ?

— Oui. C'est un problème de temps et d'échelle, comprends-tu ? Le fanatisme à long terme, c'est un sacré travail. Sans l'Extase verte, l'esprit finit par ronger tout ce qu'un projet peut avoir de fantastique et par le rendre banal.

— Je vois. Ton fantastique, et mon extase… donner naissance est quelque chose de merveilleux.

— Créer une vie toute neuve sur un monde… c'est le grand mystère. Un authentique événement de Prigogine.

— Tu dois être fatigué, amour. Te voilà réduit à débiter des platitudes d'Ecza.

— Je suis désolé, s'excusa-t-il avec un sourire. C'est une question de territoire.

— Toi et Wellspring faites une paire exceptionnelle. Vous êtes l'un et l'autre de grands baratineurs ; je suis sûre que tu pourrais continuer pendant des heures. Ou des jours. Mais des siècles ? »

Lindsay éclata de rire. « On croirait à une plaisanterie, parfois, non ? Deux apaches relevant le défi ultime. Wellspring me donne l'impression d'être convaincu ; quant à moi, je fais de mon mieux.

— Peut-être lui te croit-il convaincu ?

— Peut-être. Peut-être au fond le suis-je. (Il tira entre ses doigts d'acier une longue boucle de cheveux.) Avec de tels rêves, le posthumanisme n'est pas sans mérites. On a pu prouver mathématiquement l'existence d'un quatrième niveau de Complexité. J'ai vu les équations.

— Épargne-moi ça, amour. Nous ne sommes tout de même pas vieux au point de discuter équations. »

Les mots glissèrent sur lui sans l'atteindre. Sous l'influence de l'Extase verte, son esprit succomba momentanément à l'attraction des mathématiques, ce plus pur des plaisirs intellectuels. Quand il était dans son état d'esprit normal, en dépit d'années d'études, il trouvait toutes ces formules laborieuses ; elles faisaient pour lui une masse opaque de symboles. Sous Extase, il pouvait les saisir sans peine, même si, après coup, il ne se souvenait plus que de la joie blanche de la compréhension, un sentiment proche de la foi.

Un long moment passa. Puis il s'arracha à sa méditation. « Je suis désolé. Kitsouné. Tu disais ?

— Te souviens-tu, Abélard ?… Je l'ai dit une fois que l'extase valait mieux qu'être Dieu.

— Oui, en effet.

— Eh bien, je me trompais, amour. Il vaut beaucoup mieux être Dieu.

L'endroit où Véra Kelland se trouvait confinée donnait la mesure de la défiance de Kitsouné. Cela faisait des semaines que la jeune formationniste était assignée à résidence, dans un logement fait de trois cellules de pierre et de fer, à l'extérieur du domaine investi par l'étreinte charnelle de Kitsouné.

Elle était assise près d'un écran de l'état des marchés, et étudiait le flot des transactions qui se déployait en trois dimensions. Elle ne s'y était jamais intéressée auparavant, mais Abélard Gomez, un jeune et sympathique Ecza, lui avait donné un petit capital pour passer le temps. N'ayant pas de meilleure idée, elle avait appliqué aux fluctuations du marché les principes de la dynamique atmosphérique tels qu'elle les avait

appris sur Fomalhaut IV. Curieusement, ils paraissaient convenir, puisque, de façon très nette, elle gagnait.

La porte se déverrouilla et s'ouvrit en chuintant. Grand, frêle, un vieil homme pénétra dans la pièce ; il était habillé à la mode ecza, dans un style atténué, et portait une longue tunique, un pantalon sombre à ourlets lacérés, et des bagues ornées de pierres sur des gants blancs. Le visage émacié et barbu, il avait ses longs cheveux entremêlés de fils d'argent retenus par un diadème en argent à motif de feuilles. Véra quitta sa chaise à étriers et s'inclina, dans une imitation ostentatoire de la courtoisie ecza. « Soyez le bienvenu, chancelier. »

Lindsay fouilla la cellule du regard, ses sourcils tendineux rapprochés dans une expression intriguée. Il paraissait se défier, non pas d'elle, mais de quelque chose dans la pièce. Puis elle sentit à son tour – et comprit que la Présence était de retour. Elle avait beau savoir que c'était inutile, elle ne put s'empêcher de la chercher d'un rapide coup d'œil. Quelque chose scintilla et disparut de son champ de vision.

Lindsay lui adressa un sourire, mais continua à parcourir la cellule du regard. Elle ne voulait pas lui parler de la Présence ; au bout d'un moment il finirait par renoncer à la chercher, comme les autres. « Merci, dit-il à retardement. Il me semble que vous allez bien, capitaine-docteur.

— Vos amis, le Dr Gomez et le sous-secrétaire Nakamura, se sont montrés pleins d'attentions. Je vous remercie pour les enregistrements et les cadeaux.

— Ce n'était rien. »

Elle craignit soudain de le décevoir. Il ne l'avait pas vue depuis quinze ans, depuis le duel. Elle était alors très jeune, vingt ans seulement. Elle avait toujours les pommettes et le menton pointu des Kelland, mais le temps l'avait changée, et son génotype n'était pas pur. Elle n'était pas le clone de Véra Kelland.

Sans complaisance, son kimono sans manches laissait voir les transformations provoquées par ses années d'ambassade auprès des extraterrestres. Deux conduits circulatoires saillaient sur son cou, et sa peau avait gardé un aspect cireux particulier.

En ambassade sur Fomalhaut, elle avait vécu des années dans l'eau.

Les yeux gris de Lindsay n'arrêtaient pas d'aller et venir. Elle avait la conviction qu'il sentait la Présence, qu'il en éprouvait l'absolue étrangeté. Il finirait un jour ou l'autre par lui attribuer l'origine de ces impressions, et elle aurait alors perdu toute chance de gagner ses faveurs. Il parla de façon abstraite. « Je suis désolé que ces questions ne puissent pas être réglées plus rapidement… En matière de défection, mieux vaut ne pas agir inconsidérément. »

Elle crut sentir une allusion voilée à ce qui était arrivée à Nora Mavridès ; elle frissonna. « Je vois ce que vous voulez dire, chancelier. » Véra ne disposait d'aucun soutien officiel du clan Constantin, qui ne pouvait risquer une dénonciation au sein du Conseil des Anneaux. La vie n'était pas facile dans l'Union des Skimmers, en ce moment ; la perte du statut de capitale avait déclenché des luttes farouches pour ce qui restait du pouvoir et une chasse aux boucs émissaires. Les membres du clan Constantin faisaient partie des victimes de choix de ce conflit vicieux.

Elle avait été autrefois la favorite du fondateur du clan, qui l'avait comblée de cadeaux et de preuves d'une affection tendue.

Mais le clan avait fait trop de paris audacieux ; Philip Constantin lui-même avait risqué leur avenir en saisissant l'occasion de tuer Lindsay. Mais il avait échoué. Le clan avait énormément investi dans l'ambassade de Véra, mais elle était revenue sans les richesses qu'on en attendait. En outre, elle avait changé d'une manière qui les inquiétait tous. Elle était maintenant devenue sacrifiable.

Avec le déclin de la puissance du clan augmenta la terreur que ses membres éprouvaient envers Lindsay. Il avait survécu au duel, et disposait maintenant de plus de pouvoir que jamais. Il paraissait impossible à arrêter, plus grand que nature. Mais les attaques qu'ils redoutaient ne se produisirent pas, et ils finirent par le soupçonner d'avoir ses propres faiblesses. Grâce à elles, ils espéraient faire jouer ses émotions, se servir de l'amour et de la culpabilité qu'il ressentait vis-à-vis de Véra Kelland. C'était le dernier et le plus désespéré de leurs paris. Avec un peu

de chance, ils pourraient trouver un sanctuaire. Ou se venger. Ou les deux.

« Pourquoi se tourner vers moi ? demanda-t-il. Ce ne sont pas les endroits qui manquent. La vie chez les Mécas n'est pas aussi sinistre que se plaisent à le dire ceux du Conseil des Anneaux.

— Les Mécas nous retourneraient contre les nôtres. Ils feraient éclater le clan. Non, l'Essaim de Czarina nous convient beaucoup mieux. L'ombre de votre Reine est un véritable sanctuaire. Mais pas si vous êtes contre nous.

— Je vois, fit Lindsay avec un sourire. Mes amis ne vous font pas confiance. Nous n'avons pratiquement rien à gagner dans cette affaire, comprenez-vous ? L'Essaim de Czarina grouille déjà de transfuges. Votre clan, en outre, ne partage pas notre idéologie posthumaine. Pis encore, nombreux sont ceux sur Czarina qui haïssent le seul nom de Constantin. D'anciens Détentistes, des Cataclystes et ainsi de suite… Vous voyez, les difficultés.

— Cette époque est révolue, chancelier. Nous n'avons l'intention de faire du tort à personne. »

Lindsay ferma les yeux. « Nous pourrions continuer à nous gargariser de propos rassurants jusqu'à ce que le Soleil entre en expansion, dit-il comme s'il citait quelqu'un, sans jamais nous convaincre mutuellement. Ou nous nous faisons confiance l'un l'autre ou non. »

Cette brutalité la remplit d'inquiétude. Elle se sentait perdue. Désagréablement, le silence se prolongea. « J'ai un cadeau pour vous, finit-elle par dire. Un ancien trésor de famille. » Elle traversa la petite cellule, et souleva une cage rectangulaire enroulée dans un pan de velours pêche. Elle enleva le tissu et lui montra le trésor du clan, un rat de laboratoire albinos. Il allait et venait dans sa cage, avec des attitudes affectées répétitives et étranges. « C'est l'une des toutes premières créatures à avoir atteint l'immortalité physique ; un ancien spécimen de laboratoire, vieux maintenant de plus de trois cents ans.

— Vous êtes très généreuse », dit Lindsay, qui souleva la cage et l'examina. À l'intérieur, le rat, ses capacités d'apprentissage complètement épuisées par l'âge, en était réduit à un

comportement entièrement stéréotypé, jusqu'aux tressaillements de son museau et aux mouvements de ses yeux.

Le vieil homme l'observait, cherchant quelque chose. Elle savait qu'il n'obtiendrait aucune réaction. Il n'y avait plus rien dans les yeux gélifiés et roses du rat, même pas la moindre étincelle d'intelligence animale. « L'a-t-on jamais sorti de sa cage ? demanda-t-il.

— Pas depuis des siècles, chancelier. Il a trop de valeur. »

Lindsay ouvrit la petite porte. Sa routine perturbée, le rat alla se blottir à côté du tube d'acier d'où coulait son eau, ses membres tendineux tout tremblants.

Lindsay agita une main gantée devant l'ouverture. « N'aie pas peur, dit-il au rat sur le ton le plus sérieux ; il y a tout un monde là-dehors. »

Un antique réflexe dut jouer au fond du crâne du rat. Avec un couinement il se lança à travers la cage pour attaquer le gant de Lindsay, qu'il griffa et mordit dans une crise de furie convulsive. Véra poussa un cri et se précipita, suffoquée par la réaction de l'animal. Mais Lindsay lui fit signe de se reculer et leva la main, observant d'un œil apitoyé le rat qui l'attaquait. Sous le gant déchiqueté, apparaissaient ses prothèses digitales, noires et striées d'un réseau de fils de cuivre.

Il saisit avec douceur et fermeté l'animal qui se tortillait, veillant à ce qu'il ne s'abîme pas les dents. « La prison a modelé son esprit. Il faudra longtemps pour que disparaissent les barreaux qu'il a derrière les yeux, fit-il en souriant. Heureusement, le temps ne lui manque pas. »

Le rat cessa de se débattre. Il était pantelant, plongé dans les angoisses de quelque épiphanie animale. Lindsay le posa doucement sur la table, à côté de l'écran de contrôle des marchés. Il se mit maladroitement sur ses pattes roses et commença à aller et venir, très agité, suivant le même parcours que dans sa cage.

Il ne peut pas changer, remarqua Véra. Il n'en a plus les moyens.

— Faux. Il a seulement besoin d'accomplir un saut de Prigogine jusqu'à un nouveau niveau de comportement. » La calme assurance avec laquelle il lui avait assené sa conviction lui

fit peur. Son expression dut la trahir. Il arracha le gant déchiré de sa main. « L'espoir est notre devoir, reprit-il. Il faut toujours espérer.

— Pendant des années, nous avons espéré pouvoir guérir Philip Constantin, dit Véra. Maintenant nous avons compris. Nous sommes prêts à vous le livrer en échange de sauf-conduits pour nous. »

Lindsay lui jeta un regard attentif. « C'est de la cruauté, remarqua-t-il.

— Il était votre ennemi. Notre idée était de faire amende honorable.

— Pour moi, c'est vous qui êtes cette chance. »

Ça marchait ; il n'avait pas oublié Véra Kelland.

« Ne vous faites pas d'illusions, reprit-il ; je ne vous offre aucune réelle compensation. L'Essaim de Czarina finira par péricliter, un de ces jours. Les nations ne vivent pas longtemps, dans cette zone. Seuls durent les peuples, les plans et les espoirs… Je ne peux vous offrir que ce que je possède. Je ne possède pas la sécurité, mais la liberté, si.

— Posthumanisme… votre idéologie d'État. Bien sûr, nous nous adapterons.

— Je croyais que vous aviez vos convictions personnelles, Véra. Que vous étiez une Galacticiste. »

Elle eut un geste machinal de sa main, qui vint effleurer les cicatrices laissées dans son cou à l'emplacement de ses branchies. « C'est dans la sphère d'observation de Fomalhaut, en ambassade, que j'ai appris ce que je sais de politique. (Elle hésita.) Ce séjour m'a changée plus que vous ne l'imaginez. Il y a des choses que je ne peux pas expliquer.

— Quelque chose se trouve dans cette pièce, réagit-il.

— Oui, admit-elle, époustouflée. Vous l'avez senti ? Rares sont ceux qui le peuvent.

— Qu'est-ce que c'est ? Quelque chose qui vient de Fomalhaut ? Les sacs de gaz !

— Ils n'en savent rien.

— Mais vous savez quelque chose, vous ? Expliquez-moi. »

Elle en avait trop dit pour faire marche arrière, mais parla à regret. « C'est dans l'ambassade que je m'en suis aperçue pour

la première fois. L'ambassade flottait dans l'atmosphère de Fomalhaut IV, une géante gazeuse assez semblable à Jupiter… Nous étions obligés de vivre dans l'eau pour échapper à la pesanteur ; Morphos et Mécas étaient mélangés. Nous partagions l'ambassade, nous n'avions pas le choix. Tout était différent ; nous sommes devenus différents. Les Investisseurs sont venus pour ramener un contingent mécaniste dans la Schismatrice. J'ai l'impression que la Présence se trouvait à bord du vaisseau investissioniste. Depuis lors elle est restée avec moi.

— Est-elle réelle ?

— Il me semble. Parfois, j'arrive presque à la voir.

C'est une sorte de scintillement, comme des miroirs de couleur.

— Qu'en ont dit les Investisseurs ?

— Ils ont tout nié. Ils ont prétendu, que j'étais victime d'une illusion. (Elle hésita.) Et ils n'ont pas été les seuls à le dire. » Elle regretta aussitôt de s'être ainsi confessée. Mais elle venait de se débarrasser d'un fardeau ; elle le regarda, reprenant espoir.

« Un extraterrestre, donc, et qui ne fait pas partie, des dix-neuf espèces connues.

— Vous me croyez donc ; vous avez la conviction qu'il est bien présent ici.

— Nous devons nous croire mutuellement, répondit Lindsay ; la vie est plus agréable ainsi. » Il parcourut attentivement la petite pièce des yeux, comme s'il éprouvait son regard. « J'aimerais bien l'attirer en pleine lumière.

— Il ne se démasquera pas ; croyez-moi, je l'en ai supplié à plusieurs reprises.

— Il ne faut pas essayer ici, de toute façon. Toute manifestation étrange inquiéterait Kitsouné ; elle se sent en sécurité dans ce monde, et nous devons la ménager. »

Tant de sincérité surprit la jeune femme. Il ne lui était pas venu à l'esprit que la chose qui la détenait pût éprouver des sentiments, ou que quelqu'un pût faire allusion de façon personnelle à cette titanesque masse de chair.

Il souleva le rat, qui se mit à couiner de toutes ses forces, avec une énergie désespérée. Il l'examina avec un intérêt d'une telle sincérité que, sans qu'il fût possible de l'empêcher, elle ressentit un élan de pitié pour lui, un besoin de le protéger. Ce sentiment la surprit, mais lui fit du bien.

« Nous allons partir bientôt, dit-il. Vous venez avec nous. » Il mit le rat dans la poche de sa longue tunique : l'animal y resta sans bouger.

L'histoire de la Schismatrice n'était que la longue chronique tourmentée de nombreuses transformations. La population avait atteint neuf milliards d'individus. Le pouvoir, au Conseil des Anneaux, avait échappé aux mains engourdies des sérotonistes zen, au bout d'un règne de quarante ans. Les nouveaux idéologues morphos adoptaient les plans agressifs du galacticisme visionnaire.

Ce nouveau credo s'était répandu lentement, après sa naissance dans les ambassades interstellaires, où les délégués du système solaire avaient rompu les limites de leur humanité dans leur effort pour comprendre les modes de vie extraterrestres. Les prophètes galacticistes étaient maintenant prêts à abandonner entièrement leur humanité pour atteindre à une conscience galactique dans laquelle la loyauté à l'espèce devenait caduque.

Une fois de plus, la détente était compromise. Morphos et Mécas luttaient farouchement pour obtenir les faveurs des extraterrestres. Sur les dix-neuf espèces d'intelligences non humaines connues, cinq seulement avaient fait preuve d'un intérêt encore bien vague pour l'établissement de relations suivies avec l'humanité. Les processeurs de Nuage de Chondrule acceptaient de venir, mais à condition que Vénus fût atomisée pour faciliter leur digestion. Les Coraux aquatiques à Nerfs manifestèrent quelque intérêt à l'idée d'envahir la Terre, mais cela aurait signifié rompre avec la tradition sacrée de l'Interdit. Les Fantômes cultiques étaient prêts à se joindre à tous ceux qui pourraient les supporter, mais l'effet épouvantable qu'ils avaient produit sur le corps diplomatique de la Schismatrice en avait fait d'authentiques objets de répulsion.

Les Sacs à Gaz de Fomalhaut offraient davantage. Il avait fallu plusieurs décennies pour maîtriser leur « langage », qui passait par des états complexes et instables de la dynamique atmosphérique. Une fois établis des contacts réels, les progrès furent rapides. Fomalhaut était une énorme étoile, avec une ceinture d'astéroïdes à l'avenant, riche en métaux lourds.

Cette ceinture d'Astéroïdes n'était d'aucune utilité pour les Sacs à Gaz, qui n'aimaient pas les voyages spatiaux. Jupiter les intéressait, néanmoins, et ils projetaient de l'ensemencer d'une sorte de krill aérien. Les Investisseurs acceptaient d'assurer le transport, en dépit du fait que leurs vaisseaux, pourtant gigantesques, ne pouvaient transporter qu'une poignée de Sacs à Gaz, chirurgicalement dégonflés, à chaque voyage.

La controverse avait fait rage pendant des dizaines d'années. Les Mécas avaient leur propre faction galacticiste, qui s'efforçait de saisir les principes destructeurs pour l'esprit de la physique telle que la concevaient les Hijack Boosters, de sinistre réputation. Comme les Investisseurs, les Boosters disposaient d'une technique de voyage à une vitesse plus grande que celle de la lumière. Les Investisseurs se disaient prêts à vendre leur secret, mais seulement à un prix astronomique. Quant aux Hijack Boosters, s'ils se moquaient bien de l'humanité, ils pouvaient à l'occasion se montrer indiscrets.

La percée dans le bras galactique paraissait à terme inévitable. L'une des deux stratégies réussissait : soit celle des Morphos, par la diplomatie et la négociation, soit celle des Mécas, qui s'étaient attelés directement au problème du vol interstellaire. Seule une faction d'une réelle importance pouvait réussir ; les petits groupes en rupture de ban n'avaient ni les moyens, ni les hommes, ni le poids diplomatique pour y arriver. Une nouvelle polarité inconfortable se mit en place.

Pendant ce temps, les larves de Sacs à Gaz inspectaient, à bord de leurs vaisseaux en forme d'œuf, le système solaire dans ses moindres recoins. Des petits groupes de renégats morphos ou mécanistes cartographiaient les richesses de Fomalhaut. Encore une fois, un système solaire n'allait pas suffire.

La rupture de la Détente réveilla les vieilles haines. On vit fleurir de nouveau la guérilla et les coups de main, que la

présence de plus en plus réduite des Investisseurs n'empêcha pas. De nouvelles et étranges factions virent le jour, avec à leurs têtes des diplomates revenus des étoiles. Ils recrutaient surtout dans les franges de la société, et s'appelaient les Carnivores, l'Armée virale ou les Coronasphériques.

Le kaléidoscope de l'histoire jouait de ses permutations, à un rythme de plus en plus rapide, sur le point d'atteindre son paroxysme. Les modes d'action changeaient, se déformaient ou volaient en éclats – et chaque point de lumière était une vie humaine.

République populaire corporatiste de l'essaim de Czarina 13-1-'54

Au bout de soixante-dix ans de prospérité, un désastre menaçait l'Essaim de Czarina. L'élite de la Clique des Biophiles tint un conseil secret pour déterminer comment faire face à la crise.

Le discret « Aquamarine » était une citadelle biophile dont la sécurité était absolue. Des agrandissements en mosaïque d'Europa, la lune de Jupiter, en recouvraient les murs : un sol brillant, creusé de sillons dans des tons blanc glacé et orange sombre, des mers intérieures bleu et indigo. Au-dessus de la table de conférence brunie pendait un planétaire d'Europe, avec les satellites artificiels biophiles ornés de joyaux décrivant paisiblement leur orbite sur des fils d'argent.

Le chancelier Abélard Gomez, toujours vigoureux malgré ses quatre-vingt-cinq ans, avait pris en main les affaires de la Clique. Autour de lui se trouvaient le Pr Glenn Szilard, le conseiller de la reine Fidel Nakamura, et son épouse actuelle, la directrice de projet Jane Murray. À l'autre bout de la table se tenait le chancelier Emeritus Abélard Lindsay. Le visage ridé du vieux visionnaire arborait ce sourire sibyllin que provoquait une dose massive d'Extase verte.

Gomez tapa sur la table pour annoncer le début de la réunion. Tout le monde se tut, à l'exception de l'antique rat

perché sur l'épaule de Lindsay, qui continua à jacasser. « Désolé », fit Lindsay, qui mit l'animal dans sa poche.

Gomez prit la parole. « Votre rapport, Fidel ?

— C'est vrai, chancelier. La Reine a disparu. »

Il y eut un murmure général. Gomez éleva la voix. « C'est une défection, ou un enlèvement ? »

Nakamura se passa une main sur le front. « Elle est partie avec Wellspring, c'est tout ce que l'on sait de sûr. Les autres conseillers, mes collègues, sont scandalisés. Le coordinateur a fait donner les dogues ; il a même fait sortir les tigres de leurs emballages. Ils veulent Wellspring afin de le juger pour haute trahison. Ils n'auront de cesse qu'ils n'aient sa peau.

— À moins que Czarina ne s'effondre autour d'eux », dit Gomez. Un silence morose se fit. « Les tigres, reprit Gomez, sont d'énormes engins ; ils pourraient passer au travers des murs de ce discret comme s'ils étaient en papier. Nous devons éviter de nous réunir de nouveau tant que nous ne nous serons pas armés et que nous n'aurons pas établi un périmètre de sécurité. »

Szilard prit la parole. « Nos dogues surveillent les issues de ce faubourg. Je suis prêt à faire passer les épreuves de loyauté. Nous pourrions purger la zone de ses idéologues inamicaux et en faire notre bastion au milieu de la dissolution de l'Essaim.

— Méthode violente, commenta Jane Murray.

— C'est eux ou nous, répliqua Szilard. Une fois que la nouvelle commencera à se répandre, les autres factions réuniront des tribunaux irréguliers, s'empareront de places fortes et dépouilleront les dissidents de leurs biens. C'est l'anarchie qui nous attend ; nous devons nous défendre nous-mêmes.

« Et nos alliés ? » demanda Gomez.

Nakamura prit à son tour la parole. « D'après nos contacts dans la Clique du Polycarbone, l'annonce du coup d'État de Wellspring devrait coïncider avec le premier impact d'astéroïde sur Mars, au matin du 4-14-'54… il ne faudra que quelques semaines à l'Essaim pour se désintégrer. La plupart des réfugiés eczas s'enfuiront sur orbite martienne ; c'est là que Wellspring détient la Reine, c'est là qu'il régnera. Le nouvel essaim de

terraformation aura une idéologie posthumaine beaucoup plus forte.

— Les Mécas et les Morphos vont mettre Czarina en morceaux, murmura Jane Murray, et notre philosophie va profiter de cette destruction… C'est de la haute trahison, mes amis. Je suis écœurée.

— Les peuples survivent aux nations », répondit doucement Lindsay. Il respirait avec une régularité inhumaine : une biocuirasse mécaniste s'occupait de ses organes internes. « L'essaim de Czarina est condamné : ce n'est pas avec des drogues et des purges que l'on pourra le sauver, sans la Reine. Nous sommes finis, ici.

— Le chancelier Emeritus a raison, intervint Gomez. Où irons-nous ? Il faut en décider. Rejoindrons-nous la Clique du Polycarbone autour de Mars, pour vivre dans l'ombre de la Reine ? Ou irons-nous nous placer en orbite autour d'Europe pour mettre nos plans en action ?

— Je vote pour Mars, dit Nakamura. Dans le climat actuel, le posthumanisme a besoin de toute l'aide possible. La Cause exige la solidarité.

— La solidarité ? Je dirais plutôt la fluidarité », intervint Lindsay. Avec un effort, il se redressa sur son siège. « En fin de compte, qu'est-ce qu'une Reine ? Il y a de plus en plus d'extraterrestres. Le posthumanisme devra bien finir par trouver sa propre orbite, un jour… Pourquoi pas maintenant ? »

Tandis que les autres se lançaient dans la discussion, Gomez, à travers ses paupières à demi fermées, se mit à observer son ancien mentor d'un air morose. Ce qui restait d'une ancienne souffrance venait de resurgir, car il n'arrivait pas à oublier son long mariage avec la favorite de Lindsay. Véra Constantin. Trop d'ombres s'étaient dressées entre lui et la jeune femme.

Ces ombres, ils avaient fini par les conjurer, lorsque Véra avait confessé à Gomez qu'elle avait eu l'intention de tuer Lindsay. Lindsay n'avait rien fait pour se protéger, et l'occasion s'était présentée à de nombreuses reprises – mais ce n'était jamais le bon moment. Et les années étaient passées. Ses convictions s'estompèrent et disparurent progressivement sous les habitudes et les questions pratiques. Elle prit un jour

conscience qu'elle ne le ferait jamais. Elle s'était confessée à Gomez parce qu'elle avait confiance en lui ; ils s'étaient aimés.

Gomez l'avait dissuadée de se venger ; elle avait adopté le posthumanisme, et ceux de son clan finirent par la suivre. Les Constantin faisaient maintenant partie des pionniers biophiles, et travaillaient autour d'Europe.

Mais Gomez lui-même n'avait pas échappé à l'emprise du temps, le temps qui avait une manière bien particulière de transformer une passion en routine. Il avait obtenu ce qu'il voulait, il avait réalisé son rêve ; il fallait maintenant le vivre, c'est-à-dire respirer par lui et en comptabiliser le budget. Entretemps, il avait perdu Véra, car l'une des ombres ne s'était pas dissipée.

Véra n'avait jamais été tout à fait saine d'esprit ; elle avait affirmé tranquillement, pendant des années, qu'une Présence étrangère la suivait et la surveillait. Elle semblait apparaître et disparaître au rythme de ses changements d'humeur. Elle restait joyeuse et gaie pendant plusieurs jours, disant qu'elle était « quelque part ailleurs », puis il la retrouvait triste et sombre, convaincue qu'elle était de retour.

Lindsay lui trouvait des excuses et prétendait la croire. À sa manière, Gomez croyait aussi à la Présence : il la voyait comme la concrétisation de l'aliénation de sa femme par rapport à la réalité. Ce n'était pas pour rien qu'elle en parlait comme d'une chose « en miroirs colorés… ». C'était quelque chose qu'elle ne pouvait préciser, une incarnation d'une invérifiable fluidité… Lorsque Gomez en arriva au point de pouvoir lui-même la sentir, et même d'apercevoir le scintillement à la périphérie de sa vision, il trouva que les choses allaient trop loin. Leur divorce se conclut à l'amiable, avec politesse et froideur.

Il se demandait parfois si Lindsay n'avait pas manigancé tout ça. Le vieil homme savait bien quel piège était la joie humaine, et la force que l'on acquérait en s'en arrachant. Échaudé par la souffrance, Gomez avait gagné cette force… Szilard était en train d'énumérer faits et chiffres sur l'État de Circum-Europe. Le futur habitat biophiliste prenait forme autour de la lune jupitérienne, magma en orbite fait d'angles durs, de parois de topologies bulbeuses.

Le florissant clan des Constantin s'activait déjà à introduire les systèmes de plomberie à travers les parois, ainsi que les appareils d'entretien de la vie. Une tentative d'émigration en masse des biophiles risquait de poser de sérieux problèmes logistiques.

Leurs relations avec les Sacs à Gaz de Jupiter étaient bonnes ; ils bénéficiaient de l'expertise de Véra et des cadres qu'elle avait formés. Mais les étrangers de Jupiter ne pouvaient les protéger des autres factions humaines ; ils ne nourrissaient pas ce genre d'ambition, et ne jouissaient pas du même prestige qu'une reine investissioniste.

Jane Murray présenta les choses du point de vue de l'ensemble du projet. La surface d'Europe n'avait rien d'attrayant : un désert sous vide fait d'une eau congelée à des températures extrêmes, tellement froide que le sang et les os craqueraient comme du verre, baignés dans les radiations mortelles de Jupiter. Cette glace présentait toutefois des fissures, des failles ténébreuses de plusieurs milliers de kilomètres de long, des craquelures tidales. Car en dessous de la couche de glace se trouvait un océan d'eau liquide à l'échelle de la planète. L'énergie tidale qui émanait en permanence de Jupiter, de Ganymède et de Io avait amené l'océan d'Europe à la température du corps humain. En dessous du réseau de dentelles des fractures, une mer stérile baignait un lit de roches géothermales.

Pendant des années, les biophiles avaient envisage toute une série de catastrophes en masse pour cet univers inorganique. Tout devait commencer par les algues. On avait déjà mis au point des souches capables de survivre dans le mélange particulier de sels et de soufre qui caractérisait les mers d'Europe. Ces algues s'agglutineraient autour des nouvelles failles, là où passait la lumière, se nourrissant des filaments d'hydro-carbones lourds qui dérivaient sans but dans l'océan stérile. Viendraient ensuite les poissons, en commençant par les plus petites tailles, tirés des souches de la demi-douzaine d'espèces commerciales emmenées par l'homme dans l'espace. Il était possible également de produire des contrefaçons d'arthropodes marins comme les « crabes » et les « crevettes »,

que l'on ne connaissait que par d'anciens manuels, grâce à des manipulations génétiques sur des insectes.

Il était possible d'ouvrir des failles dans le manteau de glace en lançant des projectiles depuis l'espace, ce qui créerait des zones où pénétrait la lumière. Il était prévu de faire les premières expériences en une douzaine d'endroits différents en même temps, afin de mettre au point, par la méthode des essais et des erreurs, le meilleur écosystème possible.

L'entreprise prendrait des siècles. Une fois de plus, Gomez devait prendre sur lui le fardeau de toutes ces années. « La biopoïétique est encore balbutiante, dit-il. Il nous faut voir les choses en face. Au moins, avec la Reine, l'Essaim de Mars peut-il nous donner une certaine opulence et la sécurité ; là, en revanche, nos ennemis seront les années. »

Lindsay eut un brusque mouvement en avant et frappa la table de sa main de fer. « C'est tout de suite qu'il nous faut agir ! Le moment de vérité est arrivé : un seul geste peut cristalliser l'avenir. Nous avons le choix : la routine, ou les miracles. Exigez les miracles ! »

Gomez resta stupéfait. « C'est donc Europe, chancelier ? demanda-t-il. Pourtant, les plans de Wellspring paraissaient plus sûrs.

— Plus sûrs ? s'exclama Lindsay en éclatant de rire. L'Essaim de Czarina paraissait sûr, non ? Mais la Cause s'est déplacée, et la Reine s'est déplacée avec elle lorsque Wellspring s'en est emparé. Le rêve abstrait fleurira, mais la cité concrète doit tomber d'accord. Ceux qui ne sont pas capables de rêver tomberont avec elle. Le sang des suicidés éclaboussera les murs des discrets ; Wellspring lui-même sera peut-être tué. Les agents mécanistes ne vont pas manquer de s'emparer de faubourgs entiers, les Morphos de mettre la main sur des consortiums bancaires et des industries. Les habitudes qui paraissaient si bien implantées ici vont se dissoudre comme du sel dans de l'eau… Si nous prenons ce parti, nous nous dissoudrons avec eux.

— Que devons-nous faire, alors ?

— Wellspring n'est pas le seul dont les crimes restent secrets, et dont les ambitions sont folles. En outre, il ne sera pas le dernier à disparaître.

— Vous nous abandonnez, chancelier ?

— Vous devez faire face vous-même au malheur et au désastre. J'ai perdu toute compétence dans ces domaines. »

Tous les autres paraissaient frappés de stupeur. Gomez se reprit le premier. « Le chancelier Emeritus a raison, dit-il. J'étais sur le point de suggérer quelque chose d'assez voisin. Nos ennemis vont concentrer leurs attaques sur l'arbitre de la Clique ; sans doute vaut-il mieux qu'il soit caché. »

Le reste du groupe éleva des protestations formelles ; Lindsay les arrêta d'un geste. « Il n'y aura pas toujours des reines et des Wellspring. Vous devez avoir confiance en vos propres forces. Pour ma part, je leur fais confiance.

— Où allez-vous vous rendre, chancelier ?

— Là où l'on m'attend le moins, répondit-il avec un sourire. Ce n'est pas la première crise que je vis, il s'en faut de beaucoup. Si on essaye de me frapper, je cours. Toujours. Je vous ai fait la leçon pendant des années, vous demandant de vous dévouer corps et âme… sans jamais oublier que ce moment viendrait. J'ignorais les décisions que je prendrais quand le rêve serait confronté, à la crise. Redeviendrais-je apache, comme je l'ai toujours fait, ou me compromettrais-je ? Le moment est venu, je dois relever le défi de mon passé, tout comme vous. Je sais comment provoquer le miracle que vous attendez. Et j'y arriverai, j'en fais le serment. »

Un effroi soudain s'empara de Gomez. Il n'avait jamais vu Lindsay manifester autant de détermination depuis des années. Il lui vint brusquement à l'esprit qu'il avait l'intention de mourir. Il ignorait tout de ses plans, mais il comprit qu'ils constitueraient l'apogée de la vie du vieil homme. L'idée de disparaître dans un moment de paroxysme, de se fondre dans les ombres tant que brillaient encore les feux de sa gloire était bien de lui. « Chancelier, l'interrogea Gomez, quand pouvons-nous espérer votre retour ?

— Avant ma mort, nous serons devenus les anges d'Europe ; et je vous aurais vus au Paradis. » Lindsay alla ouvrir la porte de

sécurité qui fermait le discret ; à l'extérieur, les corridors en apesanteur bourdonnaient du bruit de la foule. La porte se referma dans un bruit sourd. Le silence devint opaque : il était parti.

Il laissait un vide étrange derrière lui. Assis, sans mot dire, chacun dans le groupe songeait à la perte qu'il venait de faire. Ils échangèrent des coups d'œil, puis tous les regards convergèrent sur Gomez. Le malaise se dissipa peu à peu, et Gomez sourit. « Eh bien, fit-il, va pour les miracles. »

Le rat de Lindsay sauta à cet instant sur la table. « Il l'a oublié », dit Jane Murray. Elle le caressa, et l'animal couina bruyamment.

« Le rat est prié de se tenir tranquille », dit Gomez. Il heurta la table, et tout le monde se mit au travail.

Chapitre 11

Orbite circumterrestre 14-4-'54

Ils étaient trois à patienter dans le vaisseau spatial : Lindsay, Véra Constantin et leur navigateur, un Homard connu simplement sous le nom de « Pilote ».

« Approche finale », dit le Pilote. Sa voix, admirablement bien synthétisée, sortait d'un appareil vocaliseur branché sur sa gorge.

Attaché au milieu de la console de contrôle, le Homard faisait une masse sombre ; il était scellé dans une combinaison spatiale permanente d'un noir mat, hérissée des protubérances de sa machinerie interne et constellée des prises femelles en or, brillantes, des systèmes d'accès. Les Homards étaient des créatures du vide, des posthumains sans visage dont les yeux et les oreilles étaient reliés à des capteurs répartis sur leur tenue. Ils ne mangeaient jamais, ne buvaient jamais ; les fonctions de leur organisme se confondaient avec les rythmes des systèmes asservis qui les maintenaient en vie.

Le Pilote n'appréciait pas beaucoup de se trouver dans cet appareil ; d'une manière générale, les Homards détestaient les endroits clos. Celui-ci avait surmonté sa répulsion pour le plaisir de participer à ce crime.

Maintenant qu'ils étaient en train de quitter l'orbite, l'excitation succédait au calme narcotique de semaines de voyage. Jamais Lindsay n'avait vu Véra aussi animée, et son plaisir, qu'elle ne cachait pas, le ravissait.

Elle avait bien raison d'être contente ; la Présence avait disparu. Elle ne l'avait plus ressentie depuis qu'ils avaient été enfermés tous les trois dans le vaisseau spatial. Ils avaient accompli tant de chemin depuis qu'elle commençait à croire lui avoir échappé pour de bon. Et elle trouvait autant de bonheur

dans ce soulagement que de joie à voir s'accomplir ce qu'ils conspiraient depuis si longtemps.

Lindsay était heureux pour elle. Il n'avait jamais eu de preuve absolue de l'existence de la Présence, mais il avait consenti à la reconnaître pour elle. De même, elle n'avait jamais douté de lui. Il s'agissait d'un contrat de confiance entre eux. Il savait qu'elle aurait pu le tuer, mais son attitude de confiance lui avait sauvé la vie. Les longues années qui s'étaient écoulées depuis n'avaient fait que renforcer cette confiance.

« Ça m'a l'air pas mal », chantonna le Homard. Le vaisseau se cabra au moment où il atteignit les premières couches de l'atmosphère terrestre ; le Pilote émit un grognement d'électricité statique et dit : « De l'air. Je déteste l'air. Je le déteste déjà.

— Du calme », fit Lindsay. Il tendit les sangles qui le retenaient à son siège et déroula les écrans vidéo.

Ils descendaient en direction d'un continent connu autrefois sous le nom d'Afrique. L'élévation du niveau des mers avait profondément altéré ses contours : des archipels, faits des collines des anciens reliefs, retenaient des bandes nuageuses, et les algues étouffaient l'océan. Des rivières débouchaient sur des rivages noirâtres, déversant leur chargement d'humus gris dans des eaux striées de bancs d'algues rouges.

Le fort dégagement de chaleur provoqué par l'entrée dans l'atmosphère obscurcit l'image, et les objectifs à la dureté de diamant de l'avant de la coque ne retransmirent plus qu'un scintillement coloré. Lindsay reprit une position inclinée sur son siège.

C'était un curieux appareil, assez inconfortable, et de fabrication extraterrestre. Sa coque en forme d'œuf présentait ces reflets argentés caractéristiques de l'hydrogène métallique stabilisé, que seuls les Sacs à Gaz savaient fabriquer. Ses parois intérieures nues, arrondies et marquées de segments, étaient le moulage de son occupant précédent, une larve de Sacs à Gaz. L'entité avait été empaquetée dans son vaisseau de façon aussi serrée que des sardines dans une boîte.

L'un des Sacs à Gaz avait fait allusion à la mort de ce cosmonaute lors d'une « conversation » avec Véra Constantin.

Dotée d'une sensibilité exacerbée au flux magnétique, la malheureuse larve avait enregistré une éruption solaire dont la forme et la substance avaient eu pour elle quelque chose de blasphématoire ; elle en était morte de désespoir.

C'était justement l'occasion qu'attendait Lindsay ; lorsque Véra lui parla de l'accident, il agit aussitôt. Il s'adressa aux Homards avec lesquels il avait des contacts d'affaires, dans l'Essaim de Czarina, et c'est ainsi qu'il avait recruté le Pilote.

Mais le marché, conclu dans le plus grand secret, avait été le résultat d'une longue et délicate négociation avec les Homards, anarchistes convaincus. Grâce aux coordonnées fournies par Véra, l'un de leurs appareils légers non atmosphérisé avait fini par repérer la larve morte. Lindsay leur permit d'analyser l'appareil et de s'en approprier les moteurs. En échange, ils équipèrent l'intérieur de façon à pouvoir entreprendre le voyage furtif qui rompait l'interdit frappant la Terre.

Cet interdit ne s'était jamais appliqué aux Sacs de Gaz. Ils avaient tenu à avoir le droit d'explorer tout le système solaire, ayant accordé des droits identiques aux pionniers partis pour Fomalhaut. Leurs appareils de reconnaissance avaient étudié la Terre à plusieurs reprises, mais ils n'avaient pas cherché à prendre contact avec sa population primitive. Ils s'étaient contentés de s'assurer que la planète ne représentait aucun danger et s'en étaient par la suite complètement désintéressés.

Avec ses deux compagnons. Lindsay avait pris ses dispositions pour passer pour un extraterrestre, afin de ne pas alerter la Schismatrice.

L'excitation de la réussite l'avait rajeuni de plusieurs dizaines d'années. Il avait accéléré le rythme de sa cuirasse pectorale de façon que son cœur pût battre au rythme de ses sentiments. Les diodes de contrôles de son avant-bras luisaient dans les nuances d'ambre qui trahissaient la présence d'adrénaline.

Le vaisseau franchit l'Atlantique Sud, engorgé jusqu'à l'étouffement, et s'enfonça plus profondément dans l'atmosphère à la hauteur de la zone crépusculaire. La décélération les écrasait contre leurs sièges de sangles.

L'installation conçue par les Homards était rudimentaire : les trois passagers se trouvaient entassés dans un losange nervuré de quatre mètres de large. Il contenait en outre un recycleur pour l'air et trois couchettes d'accélération, treillis élastiques noirs tendus sur des cadres d'acier eux-mêmes collés à l'époxy sur le plancher. Le reste de l'appareil était occupé par les moteurs et un conteneur à spécimens de la taille d'un garage. Dans ce dernier était remisé un robot d'exploration, en réalité une sonde sous-marine conçue pour les océans d'Europe.

Les orifices qui servaient autrefois au cosmonaute mort, une fois débarrassés de leur garniture, portaient maintenant des caméras et des systèmes de surveillance. La soute à spécimens comportait un sas, mais pas la cabine de l'équipage : on avait soudé la coque derrière eux.

Ça n'avait pas beaucoup plu au Pilote, en qui cependant on pouvait avoir entièrement confiance. Il se souciait comme d'une guigne d'Europe et de ses plans, mais il était ravi de cette occasion d'aller faire un tour dans le puits gravitationnel ancestral. Il avait été partout, depuis l'extrême limite de la couronne solaire jusqu'au Nuage de Oort, aux confins de l'espace circumsolaire. Il n'était pas humain, mais pour cette mission, il était pourtant l'un d'eux.

Les systèmes d'exploration retrouvèrent leur limpidité, tandis que les effets de la décélération laissaient peu à peu la place à la puissante attraction terrestre. Lindsay s'enfonça dans son siège, la respiration sifflante sous le pompage de sa cuirasse. « Regardez l'effet que cette boitillasse produit sur les étoiles », se plaignit le Pilote de sa voix mélodieuse.

Véra prit à côté de son siège ses écrans dans leur paquet serré en accordéon, et les déplia. Ils se déployèrent avec un bruit sec, et de la main elle en lissa les plis. « Regardez, Abélard ; il y a tellement d'air au-dessus de nous que les étoiles en deviennent floues. Pensez à tout cet air ! C'est fantastique. »

Lindsay se déplaça, et vint examiner l'image que leur retransmettait la caméra de poupe. Derrière eux, une falaise de cumulus s'élevait jusqu'à la hauteur de la troposphère. Des traînées noires chargées de pluies montaient jusqu'à leurs blanches têtes en enclume que rosissaient les derniers rayons du

soleil couchant. Il s'agissait de l'un des bras de la zone de tempêtes permanentes qui encerclaient la planète à hauteur de l'équateur.

Il grossit l'image jusqu'à ce qu'elle remplît tous les écrans contigus. Le spectacle provoqua chez lui un sentiment d'émerveillement. « Regardez donc ces nuages de tempête, à la poupe, dit-il. Il en jaillit d'énormes zébrures de feu. Qu'est-ce qui peut donc brûler ainsi ?

— La végétation ? demanda Véra.

— Attendez. Mais non, ce sont des éclairs ; comme dans l'ancienne expression. "Le tonnerre et les éclairs". » Fasciné, il contemplait le spectacle.

« Normalement, les éclairs doivent être rouges, avec des pointes déchiquetées, remarqua Véra. Cela fait penser à des branches blanches.

— La catastrophe a dû affecter leur forme et leur couleur. »

La tempête disparut à l'horizon. « Côte en vue », intervint le Pilote.

La nuit tomba, et ils passèrent sur infrarouge. « On appelait cette région le Mexique, ou le Texique. Elle faisait partie du continent américain, expliqua Lindsay. Le dessin de la côte était tout à fait différent avant la fonte des calottes glaciaires. Je ne reconnais rien. »

Le Pilote avait fort à faire avec ses commandes. « Nous allons plus vite que le son, dans cette atmosphère, dit Véra. Ralentissez, Pilote.

— Crotte, se plaignit celui-ci. Vous tenez vraiment à voir tout ça ? Et si les populations locales nous aperçoivent ?

— Ce sont des primitifs, ils n'ont pas d'infrarouges.

— Vous voulez dire qu'ils ne se servent que du spectre de la lumière visible ? » C'était au tour du Pilote d'être frappé de stupeur.

Ils étudièrent le paysage qui se déroulait sous eux. Ils virent des étendues broussailleuses qui brillaient dans la restitution en noir et blanc des infrarouges. Des rubans plus sombres coupaient ici et là le désert. « Failles tectoniques ? » demanda Véra.

« Non, des routes », lui répondit Lindsay, qui expliqua le principe des transports au sol par friction de surfaces en pesanteur. Ils n'avaient pas encore aperçu de ville, rien que quelques zones qui auraient pu y faire penser, là où la végétation se raréfiait.

Le Pilote descendit un peu plus bas. Ils étudièrent la flore au grossissement maximal. « Des herbes, conclut Lindsay. Depuis la catastrophe, tout l'équilibre écologique s'est effondré… des espèces secondaires se sont multipliées. Il devait y avoir des champs ici, autrefois.

— C'est bien laid, dit Véra.

— Les systèmes en déséquilibre le sont souvent.

— Flux à haute énergie droit devant », intervint le Pilote. Le vaisseau plongea et s'immobilisa au-dessus d'une crête.

Un incendie ravageait les collines, sur des kilomètres, et répandait son éclat orange dans l'obscurité. Des courants ascendants entraînaient avec eux des fragments de braise incandescents, comme des cascades inversées de feuilles et de branchages. Derrière le mur de feu, se dressaient les squelettes tordus et rougeoyants des herbes, devenues de la taille d'arbres, et dont les troncs faisaient penser à des épaisses tresses de filaments ligneux. Ils ne firent pas de commentaires, remués au plus profond par l'étrangeté du spectacle.

« Des plantes-apaches, finit par dire Lindsay au bout d'un moment.

— Quoi ?

— Ces herbes sont comme des apaches du soleil ; elles se nourrissent de catastrophes. Elles apparaissent partout où les systèmes en place s'effondrent. Après un désastre, survivent les plantes qui poussent le plus vite sur la terre calcinée…

— Toujours plus d'herbes, conclut Véra.

— Oui. » Ils laissèrent le feu derrière eux et patrouillèrent dans la région qui s'étendait au pied des collines. Lindsay prit une portion dans l'un des bacs à algue et se mit à mâcher la pâte verte.

— Un engin volant », dit le Pilote.

Pendant un instant, Lindsay crut avoir affaire à un Sac à Gaz, à quelque cas étrange de mutation parallèle. Puis il se rendit

compte que le Pilote avait raison, et qu'il s'agissait d'une machine volante : une sorte de dirigeable. Une nacelle pendait d'en dessous une série de ballons cousus entre eux. Un fin réseau de disques souples à énergie solaire couvrait le revêtement de l'appareil, sur le dessus, tandis que la partie inférieure paraissait tirer sur le blanc. De longues lignes d'attache tombaient de son nez, comme des antennes molles.

Ils approchèrent avec prudence, et virent une ville autour de son point de mouillage.

Un réseau de rues à angle droit délimitait un échiquier d'abris de pierre blanche. Les maisons étaient alignées autour d'une partie centrale qui les dominait toutes : une pyramide à quatre pans, en pierre de taille. Le dirigeable était attaché à son sommet. De hautes fortifications rectangulaires entouraient toute la ville ; à l'extérieur, les champs cultivés présentaient un aspect blanc surnaturel, en dépit des taches grises des cendres fertilisantes.

Une cérémonie était en cours. Un bûcher brûlait au pied de la pyramide, et la population se tenait autour, en rangs ordonnés. Elle comptait moins de deux mille personnes, et leurs vêtements apparaissaient décolorés par les infrarouges qui captaient la chaleur de leurs corps. « Qu'est-ce qui se passe ? demanda Véra. Pourquoi restent-ils immobiles ?

— Ce sont sans doute des funérailles, répondit Lindsay.

— Et la pyramide, d'après vous ? Un mausolée ? Un centre d'endoctrinement ?

— L'un et l'autre, peut-être… Voyez-vous le système de câbles ? Cette structure possède une ligne de transmission, la seule du village. Celui qui vit ici, quel qu'il soit, détient le contrôle de tous les liens avec le monde extérieur. » Lindsay pensa soudain à la forteresse des Médicastres noirs de la Néphrine dans le Zaibatsu circumsolaire : cela faisait des années qu'il n'avait pas évoqué ce souvenir, mais il n'avait pas oublié l'atmosphère psychotique qui y régnait, l'impression d'isolement paranoïaque et de fanatisme en train de dépasser les limites par manque de variété qu'il lui avait donnée. Un univers moisi. « La stabilité, dit-il. Les Terriens ont voulu la stabilité, et c'est pourquoi ils ont imposé l'interdit. Ils refusent

d'être réduits en pièces par la technologie, comme cela s'est passé pour nous ; ils accusent la science d'être à l'origine de la catastrophe, des guerres, et de la couche de dioxyde de carbone qui a fait fondre les calottes glaciaires. Ils ne peuvent oublier leurs morts.

— Mais toute la planète n'est pas comme ça, non ? demanda Véra.

— Il faut qu'elle le soit. Dès qu'apparaît la variété, apparaît le risque de changement. Et ils ne peuvent tolérer le changement.

— Mais ils ont le téléphone, les dirigeables.

— Le minimum technologique indispensable. »

Sur leur chemin en direction du Pacifique, ils aperçurent encore deux villages semblables, séparés par des kilomètres d'étendues sauvages et corrompues. Les localités étaient aussi identiques que deux puces électroniques ; elles donnaient l'impression de ne pas cadrer avec le paysage, de n'être qu'un estampage de presse hydraulique tombé du ciel.

Le Pilote attira leur attention sur un autre gros dirigeable. Lindsay comprit soudain quelle était leur fonction : ces machines volantes étaient comme les propagateurs d'une peste, portant ailleurs le virus idéologique né d'une maladie culturelle de calcification. Les pyramides dominaient toutes les bourgades en leur centre, énormes, étouffant tout espoir, monuments écrasants de la légion des morts.

Les larmes lui vinrent aux yeux. Il pleura sans sanglots, mais sans se retenir. Il pleurait l'humanité, l'aveuglement des hommes qui avaient cru que le cosmos avait des règles et des limites qui les protégeraient de leur propre liberté. Mais il n'y avait aucune protection ; il n'y avait aucun but ultime. Futilité et liberté régnaient dans l'Absolu.

Ils s'enfoncèrent dans l'océan au sud de l'archipel rocheux qu'était devenu la Basse-Californie. Le Pilote ouvrit le sas, et l'eau vint emplir la soute : ils commencèrent aussitôt à couler.

Ils étaient à la recherche du plus vaste des écosystèmes de la Terre, le seul biotope que l'homme n'eût jamais touché.

Les eaux de surface ne lui avaient pas échappé ; au-dessus des terres récemment immergées, dans toute la nouvelle zone pélagique qui bordait les continents, des amas de mousses et

d'algues pourrissantes, équivalent des herbes géantes terrestres, s'étendaient en étouffant tout. En revanche les profondeurs abyssales n'étaient pas contaminées. Dans les ténèbres écrasantes des grands fonds, qui représentaient une superficie bien plus grande que celle de tous les continents réunis, les conditions qui régnaient ne variaient guère d'un pôle à l'autre. On connaissait fort mal les habitants de ce vaste royaume. Aucun être humain n'avait jamais inventé un moyen de les exploiter.

Mais les successeurs de l'homme, dans la Schismatrice, étaient plus habiles que lui. La ressemblance que présentaient ces profondeurs avec les ténébreux océans d'Europe n'avait pas échappé à Lindsay. Pendant des dizaines d'années, il avait fouillé les banques de données, à la recherche de bribes d'information. Mais ce qu'il avait trouvé sur la vie abyssale était pratiquement inutilisable, et remontait au tout premier temps de la biologie. Toutefois, même ces quelques données éparses et vagues avaient alerté Lindsay par leur potentiel miraculeux. Europe présentait aussi de grandes profondeurs, une obscurité totale – mais également des chaînes volcaniques noyées sous les eaux qui libéraient de l'énergie géothermale.

Ces abysses avaient leurs oasis, ils les avaient toujours eues ; l'apprendre était ce qui avait allumé en lui un feu souterrain à la lente combustion. La vie : intacte, primordiale, grouillant dans sa splendeur bouillonnante aux limites brûlantes des plaques tectoniques de la Terre.

Tout un écosystème, plus ancien que l'humanité, regroupé là au milieu de ses miraculeuses richesses. Une vie dont on pouvait s'emparer, qui pouvait devenir celle d'Europe.

Il avait tout d'abord rejeté cette idée. L'interdit était sacré, et aussi ancien que le secret sentiment de culpabilité des premiers voyageurs de l'espace ; ils avaient abandonné la Terre au moment où la catastrophe menaçait. En désertant, ils avaient dépouillé la Terre des connaissances mêmes qui auraient pu la sauver. Au cours des siècles passés dans l'espace, cette culpabilité s'était enkystée au plus profond de l'inconscient culturel, et ne refaisait surface que pour être caricaturée, délibérément ignorée ou faire l'objet d'une négation rituelle.

La séparation s'était faite sous le signe de la haine : ceux de l'espace étaient condamnés comme pilleurs antihumains, tandis que le gouvernement d'urgence de la Terre était dénoncé comme exemple de barbarie fasciste. La haine rendit les choses plus simples : il fut plus facile pour ceux de l'espace de rejeter toute responsabilité, il fut plus facile pour la Terre d'annihiler ses milliers de cultures, fondues en un régime unique et gris placé sous les auspices de la pénitence et d'une stabilité sans but.

Mais la vie avançait en clades : c'était un fait, comme le savait Lindsay. Une espèce qui réussissait engendrait toujours une vague joyeuse d'espèces filles, de monstres bourrés d'espoir qui ne tardaient pas à rendre leurs ancêtres caducs. Rejeter le changement, c'était rejeter la vie.

Cet indice lui suffisait pour comprendre que, sur la Terre, l'humanité était devenue une relique.

Envisagée au long terme, selon la perspective chronobiologique qui était devenue l'obsession de Lindsay, la rouille finissait par dévorer tout ce qui manquait à bouger. L'avenir de la Terre n'appartenait plus à l'humanité, mais aux mauvaises herbes monstrueuses, devenues bizarres et ligneuses, et aux créatures, si minuscules qu'elles fussent, qui se montreraient capables de s'y installer et de s'y reproduire. Aux yeux de Lindsay, ce n'était que justice.

Ils s'enfoncèrent dans l'obscurité.

La pression n'était rien pour la coque du vaisseau extraterrestre. Les Sacs à Gaz supportaient allègrement des pressions extrêmes, à côté desquelles les océans terrestres n'étaient que le plus léger des plasmas. Le Pilote dériva l'ensemble des commandes de vol sur les turbines à eau collées à la coque. Puis il enclencha le radar, et leurs écrans s'allumèrent sur un paysage vert et propre, aux contours précis, celui du grand fond.

Le cœur de Lindsay bondit dans sa poitrine quand il aperçut des éléments familiers de géologie. « Tout à fait comme Europe », murmura Véra. Ils flottaient au-dessus d'une longue faille de tension, un endroit où le basalte volcanique s'était fracturé et crevassé ; des blocs déchiquetés restaient dressés, et

aucune pluie, aucun vent, n'étaient venus adoucir les traces de ces convulsions primordiales. Des montagnes rectilignes, couvertes de la légère poussière de limons organiques, s'ouvraient sur d'impressionnantes falaises aux striures verticales serrées comme les dents d'un peigne.

Cependant, cette faille était morte. Ils ne virent aucun signe d'activité géothermale. « Suivons-la, dit Lindsay cherchons les points dégageant de la chaleur. » Il avait vécu trop longtemps pour faire preuve d'impatience en un tel moment.

« Dois-je mettre en route le moteur principal ? demanda le Pilote.

— Pour rendre l'eau bouillante sur des kilomètres à la ronde ? Nous sommes profond, Pilote. L'eau est comme de l'acier.

— Vraiment ? (Le Pilote émit un bruit de craquement électronique.) Eh bien, je préfère ne pas voir d'étoiles du tout que de les voir floues. »

Ils suivirent la faille pendant des heures, mais sans trouver la moindre coulée de lave. Véra dormait ; Lindsay fit un petit somme de vieillard. Le Pilote, qui ne dormait qu'en de rares occasions, les réveilla au bout d'un moment. « Un point chaud », dit-il.

Lindsay examina son quadrillage d'écrans. Les infrarouges trahissaient la présence d'une source de chaleur modérée en provenance de l'intérieur d'une haute falaise. Celle-ci était tout à fait curieuse : elle comprenait un long plan incliné d'une régularité euclidienne s'élevant abruptement au milieu d'un terrain chaotique, recouvert de limons. À sa base, il y avait un entablement angulaire étrangement déformé, comme froissé, gisant sur le sommet en forme de dôme d'une poussée de lave.

« Envoyez le drone » ordonna-t-il.

Véra retira les commandes du robot de dessous son siège et enfila une paire de visionneurs. L'appareil automatique avança sans difficulté jusqu'à l'anormale falaise, tous ses feux allumés. Lindsay fit passer ses écrans sur les signaux optiques du robot.

La falaise inclinée gardait des traces de peinture, qui pelait en longues bandes par endroits, faisant comme une ligne de

division. « C'est un naufrage, dit-il soudain. Il s'agit d'un artefact humain.

— Ce n'est pas possible, objecta Véra. Cette chose a les dimensions d'un vaisseau spatial de grande taille. Elle pourrait contenir des milliers de personnes. »

Puis elle aperçut un objet qui régla la question. Une machine était attachée sur le pont lisse semblable à une falaise du gigantesque vaisseau. La corrosion avait fait son œuvre, au bout de plusieurs siècles, mais son profil ailé ne laissait pas place au doute. « C'est un avion, dit le Pilote : il avait des réacteurs. C'était sans doute une sorte de spatioport sous-marin… euh, aéroport, plutôt.

— Un poisson-rat ! le coupa Lindsay, exultant. On le suit, Véra ! »

Le petit drone pivota pour suivre la créature abyssale. Le poisson à la tête carrée et à la queue effilée, de la taille d'un avant-bras, fila se mettre à l'abri du vaste pont du porte-avions. Il disparut dans une fissure de la tour de contrôle à plusieurs étages. Le robot s'arrêta. « Attendez, dit Véra. Si ceci est un vaisseau, d'où provient la chaleur ? »

Le Pilote examina ses instruments de contrôle. « De la radioactivité, répondit-il. Pourquoi, c'est inhabituel ?

— Énergie à fission, expliqua Lindsay. Il a dû couler avec une pile atomique à son bord. La décence lui interdisait de mentionner l'éventuelle présence d'armes atomiques.

— Mes instruments indiquent la présence d'éléments organiques dissous, intervint Véra. Des créatures entourent la pile pour bénéficier de sa chaleur. » À l'aide des bras du drone raidis par la pression, elle arracha un morceau de blindage. L'alliage corrodé céda facilement en libérant des flots de rouille. « Dois-je le suivre ? demanda-t-elle.

— Non. Ce sont les êtres primordiaux que je veux. »

Elle fit revenir le drone dans son compartiment, et ils reprirent leur exploration.

Le temps passa : en dessous d'eux, le terrain défilait avec une lenteur qu'il aurait autrefois trouvée insupportable. Lindsay se prit une fois de plus à rêver à l'Essaim de Czarina. Il était troublé à l'idée que les souffrances et le désespoir engendrés par

les événements l'affectassent aussi peu. Czarina se mourait, son ancienne élégance se dissolvait dans la crasse, ses équilibres délicats et complexes étaient rompus, et ses fragments étaient comme autant de graines jetées dans l'espace pour ensemencer la Schismatrice. Était-il mal de sa part d'accepter les fleurs de la mort dans l'espoir de leurs graines ?

Il n'arrivait pas à s'en persuader. Le temps à l'échelle humaine ne signifiait dorénavant plus rien pour lui. Il n'avait plus qu'un seul désir, laisser sa marque, allumer une lumière qui brillerait à travers les millénaires sur un monde qu'il aurait éveillé, sur une planète irrévocablement consacrée à la vie. Alors, et alors seulement, il pourrait laisser s'accomplir son destin.

« Ici », dit le Pilote.

Ils avaient trouvé. Ils descendirent.

Tout autour d'eux, grouillait la vie : une jungle qui se défiait du soleil. Dans les lumières du robot, les parois rugueuses et raides de la vallée s'émaillaient de toute une palette de couleurs : écarlate, blanc de craie, or soufré, obsidienne. Comme dans une bambouseraie, des vers tubulaires, plus hauts qu'un homme, ondulaient dans les courants des pentes. Les rochers étaient recouverts de coquillages, ouverts sur des écrins de nacre entourant des chairs rouges de sang. Des pulsations régulières agitaient des éponges, des coraux des profondeurs tendaient leurs rainures noires, et leurs bras délicats se paraient du joyau des polypes.

L'eau de la vie jaillissait des profondeurs de la vallée. Des cheminées encrassées d'oxydes métalliques crachaient des nuages brûlants de soufre chargés d'énergie. Le fond de la mer bouillonnait, et des bulles de vapeur oscillaient, étincelantes, au milieu d'un brouillard de bactéries. Les bactéries étaient fondamentales. Elles constituaient le chaînon de base de la chaîne alimentaire. Grâce à la chimiosynthèse, elles arrivaient à tirer de l'énergie du soufre lui-même et dédaignaient le Soleil pour la chaleur de la Terre.

Dans la touffeur de ces ténèbres, la vallée foisonnait de vie. La roche elle-même semblait vivante, avec ses festons d'alvéoles

poreux et ses crevasses gorgées de limons, ses tubes rouge et noir de lave refroidie se tordant comme des serpents, ses cheminées phalliques de minéraux précipités dans lesquelles scintillaient des parcelles de cuivre vert-de-gris. Des crabes pâles aux pattes aussi longues que les bras d'un homme couraient délicatement le long des pentes. Des poissons des abysses d'un noir de jais, devenus obèses dans cette profusion de nourriture, se déplaçaient avec une ondoyante langueur au milieu des bouquets de tiges des vers à tube. Des méduses, d'un jaune brillant, flottaient comme des têtes coupées de fleurs dans les lents remous de l'épaisse soupe bactérienne.

« Tout, gronda sourdement Lindsay, je veux tout ! »

Véra retira ses visionneurs ; elle avait les yeux remplis de larmes. « Ce n'est pas à moi de voir ça, dit-elle, la voix enrouée, s'enfonçant dans son siège, toute tremblante. S'il vous plaît… c'est à vous, Abélard. »

Lindsay fixa les visionneurs sur son front et glissa les doigts dans les fiches de contrôle. Et soudain il se trouva au milieu de ce grouillement, les appareils de vue suivant les mouvements de sa tête. Il déploya les bras d'échantillonnage et découvrit le délicat mécanisme des aiguilles génétiques. Il se dirigea vers le groupe de vers tubulaires le plus proche. Au sommet des colonnes blanches de leur tronc, gros comme le poing, leur feuillage n'était que rangées de rameaux rouges et duveteux qui ondulaient dans l'eau, pleins d'une élégance toute féminine, ratissant les courants. Sur leurs tiges blanches s'accumulaient les créatures à la recherche d'un abri : bernacles, crabes minuscules, vers d'un bleu électrique, méduses rondes aux reflets pastel.

Un prédateur émergea de cette jungle, se coulant de manière sinueuse entre les troncs : un autre poisson des abysses, tout aussi noir que le premier, de la taille d'une jambe et aplati comme un carrelet, délimité par des points phosphorescents sur les côtés. Il approcha sans peur, fasciné par la lumière. Ses ouïes s'ouvraient et se fermaient derrière sa tête aux yeux énormes, et il ouvrit une gueule pâle, luisante, pleine de dents en croc. « Eh bien, fit Lindsay, s'adressant à l'animal, tu as été forcé de franchir les limites, contraint de te réfugier dans les abysses, là

où rien ne pousse. Et regarde ce que tu as trouvé : le pays de Cocagne, apache. Bienvenue au Paradis. » Tout en parlant, il déplaça le bras vers lui ; la longue aiguille jaillit, le toucha et se retira. Le poisson se mit soudain à briller dans les ors et les verts, puis disparut dans l'obscurité.

Ils explorèrent la forêt sous-marine, ponctionnant ainsi tout ce qu'ils voyaient et prenant des échantillons de bactéries, délicatement, à l'aide de filtres aspirants. Au bout d'une demi-heure toutes les capsules d'échantillonnages du drone étaient pleines et il revint en prendre de nouvelles dans la soute du vaisseau.

À ce moment-là, Lindsay vit quelque chose qui se détachait de la coque : il crut tout d'abord qu'il s'agissait d'un effet de lumière, d'une simple onde de réflexion. Puis il aperçut, qui se dirigeait vers lui, tout en oscillations et papillonnements, un jeu de miroirs gélifié sans forme, fluide, dans une enveloppe argentée. Véra cria.

Il arracha les mains des contrôles pour retirer les visionneurs. Véra était penchée sur les écrans, dont elle ne détachait pas les yeux. « La Présence ! La voyez-vous ? La Présence ! »

Elle nageait avec des ondulations et des étirements d'amibe, et s'engagea plus profondément dans la vallée. Lindsay remit précipitamment les visionneurs et reprit les contrôles, la suivant de ses projecteurs. Sa surface sans formes précises renvoyait des reflets ondoyants sur les coquillages et les coraux. « La voyez-vous. Pilote ? » demanda Lindsay.

Le Pilote fit pivoter l'appareil pour se mettre dans l'axe des projecteurs. « J'aperçois quelque chose… quelque chose qui envoie des reflets dans toutes les longueurs d'onde. Quelle étrange créature. Prenez-en donc un échantillon, Lindsay.

— Cette créature n'est pas d'ici. Elle nous a accompagnés. Je l'ai vue, attachée à la coque.

— À la coque ? Elle aurait survécu au vide de l'espace ? À la chaleur de l'entrée dans l'atmosphère ? Et maintenant elle résisterait à la pression de l'eau ? C'est impensable.

— Non ?

— Non, fit le Homard ; car si elle est réelle, je trouve insupportable de ne pas être comme elle.

— Elle se montre ! exultait Véra. À cause de l'endroit où nous nous trouvons ! Vous voyez, vous voyez ? Elle danse », ajouta-t-elle avec un éclat de rire.

La chose se maintenait suspendue, ondulant délicatement, au-dessus d'une cheminée active, étalée pour mieux se baigner dans les courants ascendants brûlants, dans d'invraisemblables conditions de température et de pression. Des bulles torrides se formaient sous elle, et glissaient avec aisance, comme sans friction, sous sa partie inférieure vitrifiée. Tandis qu'ils l'observaient, la créature se transforma en une sphère parcourue d'ondulations. Puis se liquéfiant avec une rapidité surprenante, elle se glissa dans une faille pas plus grosse que le pouce, jusqu'au cœur d'un évent de chaleur. Elle disparut immédiatement à leurs yeux.

« Je préfère dire que je ne l'ai pas vue, insista le Homard. Que je ne l'ai pas vue disparaître dans les entrailles de la Terre. Repartons-nous, maintenant ? Je veux dire… Il vaudrait peut-être mieux essayer de s'en éloigner.

— Non, dit Véra.

— Vous avez raison, fit le Homard d'une voix qui chevrotait. Ça risque de la rendre furieuse. »

Véra n'arrêtait pas de s'émerveiller. « L'avez-vous vue ? Ça lui faisait plaisir ! Même elle le sait, elle sait que c'est le Paradis ! (Elle tremblait.) Un jour, Abélard, sur Europe, tout cela sera nôtre ; nous pourrons toucher, sentir, respirer l'eau, la goûter, tout éprouver ! Je le veux ! Je veux me retrouver là au milieu, comme la Présence… (Elle respirait avec force, et son visage rayonnait.) Abélard… sans vous, jamais je n'aurais connu ceci… Merci ! Merci à vous aussi, Pilote.

— Oui, évidemment, bien sûr, chantonna, mal à l'aise, le Pilote. Le drone, Lindsay ; est-ce qu'on le rentre ? »

Lindsay sourit. « Ne craignez rien. Pilote. Une faveur vous a été accordée. Vous avez vu une potentialité ; vous avez un but vers lequel tendre, maintenant.

— Mais pensez à la puissance dont dispose cette créature ! C'est comme un dieu…

— Eh bien, elle est en excellente compagnie, avec nous. »

Lindsay manœuvra le robot qui vint décharger sa première fournée de capsules génétiques dans les casiers à pression, puis s'équipa de recharges vierges et retourna au travail.

La Présence émergea soudain d'une autre cheminée, à côté du drone. Elle se laissa porter vers l'appareil, comme si elle le surveillait. Lindsay agita l'un des bras, mais elle ne réagit pas à ce salut et ne tarda pas à disparaître hors du champ de portée des projecteurs, dans les ténèbres.

Les créatures sous-marines ne manifestaient aucune inquiétude devant le drone. Véra prit la relève, ouvrant délicatement la tubulure extérieure des vers pour recueillir tout ce qu'elle pouvait trouver. Le robot parcourut toute la longueur de la vallée-oasis, fouillant les limons et glissant ses pinces dans les crevasses.

Ils eurent un autre coup de chance lorsqu'ils tombèrent sur une source chaude qui venait de s'ouvrir brusquement, ébouillantant dans le processus les créatures qui stationnaient au-dessus. Ils se servirent des bestioles mortes comme appâts pour attirer les nécrophages, et ouvrirent ces derniers pour prélever leurs bactéries intestinales et les agents de décomposition.

Leur échantillonnage ne pouvait être complet, l'oasis était trop riche pour cela. Le succès de l'expédition n'en était pas moins total. Aucune créature née dans les eaux de la Terre ne pourrait survivre telle quelle dans celles d'Europe ; c'était la tâche des Biophiles, des anges d'Europe, qui allaient hériter de ce trésor génétique, de le dépouiller et de reconstruire à partir de lui de nouvelles créatures adaptées aux nouvelles conditions. Les créatures de l'océan terrestre seraient en quelque sorte des modèles, les archétypes d'une nouvelle Création, pour laquelle l'art et l'intentionnalité remplaceraient les milliards d'années d'évolution.

Comme ils remisaient définitivement le robot dans la soute et prenaient la direction de la surface, ils ne virent aucun signe de la Présence. Mais Lindsay ne doutait pas qu'elle ne fût avec eux.

Il se sentit fatigué au cours de la lente ascension ; plus que sa favorite morpho, ou le Pilote mécaniste dans sa cuirasse, il sentait peser lourdement sur lui le poids de son hybris. Qui était-il donc pour entreprendre de pareilles choses ? Il avait été attiré par la lumière, et il avait poussé vers elle à la manière d'un arbre, tendant ses feuilles à l'aveuglette, vers un rayonnement inconnu. Il venait de parachever l'accomplissement de toute son existence, et il en ressentait une joie profonde. Mais un arbre meurt lorsque l'on coupe ses racines, et Lindsay n'ignorait pas que l'humanité était ses racines. Il était un être de chair et de sang, de vie et de mort, non pas une Volonté immanente.

Un arbre tire ses forces de la lumière, mais n'est pas lui-même lumière. Et si la vie était un processus de changement, elle n'était pas le changement elle-même. Telle était la raison d'être de la mort.

Quand ils aperçurent la lumière du soleil qui perçait la surface, le Pilote lança un yodler électronique de joie et enclencha les moteurs principaux. La vapeur dégagée ouvrit avec une explosion un cratère en rosette dans la mer qui recula sous l'impact. Ils atteignirent Mach I en quelques secondes. Comme l'accélération les écrasait sur leurs sièges, Véra, qui n'avait pas quitté les écrans des yeux, ne put s'empêcher de crier : « Le ciel ! Le ciel bleu ! Un toit au-dessus du monde ! Pilote, donne-nous l'espace ! »

En dessous d'eux, l'océan absorba le choc, comme il le faisait pour toute chose. Ils étaient partis.

La République culturelle néoténique 8-8-'86

La vie avançait en clades.

L'essaim de terraformation planait au-dessus de Mars, en faisant éclater la rouge monotonie de vapeurs blanches, de frondaisons vertes, de mers naissantes et bleues.

Sur Vénus, l'engrenage de la mort était rompu, et d'honnêtes nuages tissaient leur réseau dans le ciel encore chargé d'acides brûlants.

Des vaisseaux de glace, pleins de créatures fraîchement émoulues des laboratoires, étaient projetés dans l'océan d'Europe et allaient se dissoudre dans ses abysses tièdes.

Sur Jupiter, la grande tache rouge était en train de se dénouer, et dégageait d'étranges nuages de krill rouge, minuscules créatures assemblées en bancs gigantesques, plus vastes que le globe terrestre.

Dans la République culturelle néoténique, Lindsay venait de quitter un monstrueux vaisseau spatial.

Il se déplaçait facilement dans la zone en apesanteur, avec la grâce inconsciente qui caractérise un âge très avancé.

Mais tandis qu'il progressait le long de la pente qui conduisait au cœur du monde cylindrique, passant devant les hôtels et les boutiques touristiques en gravité relative, il s'appuyait de plus en plus lourdement contre la tête épaisse du robot qui l'accompagnait. Ils atteignirent enfin le niveau du sol, dans une zone sauvage et à la terre grasse où s'élevaient en rangées solennelles des arbres antiques. Le robot infirmier en forme de baignoire préleva vivement un échantillon de sang dans la chair sans nerfs de la jambe de Lindsay. Tandis qu'ils avançaient laborieusement le long du sentier couvert de feuilles mortes, l'appareil fractionna le sang et grommela à propos des chiffres.

La République était devenue un lieu de profondes pénombres, où le silence n'était rompu que par des chants d'oiseaux, où le baldaquin des ramures laissait passer ici et là quelques rayons de lumière épars. Des néoténiques indigènes, habillés avec recherche de façon volontairement ancienne, s'attardaient sur des bancs de pierre couverts de lichens, tandis que ceux dont ils avaient la responsabilité, des Morphos séniles ou des Mécas caducs, allaient vacillants, émerveillés, au milieu des bois.

Lindsay s'arrêta, haletant, tandis que sa cuirasse, sous la tunique bleu foncé, pompait sa poitrine. Les jambes amples de son pantalon et ses lourdes chaussures orthopédiques dissimulaient les prothèses qui avaient pris la relève de ses jambes défaillantes. Haut au-dessus de sa tête, au centre du monde, un appareil ultra-léger laissait derrière lui une longue

traînée de poussière grise calcinée qui allait se déposer sur le sommet verdoyant des arbres.

Personne ne l'approcha. Le calmar et le poisson brodés sur ses manches l'identifiaient comme un Circum-Européen, mais il était venu incognito.

Reprenant son souffle, Lindsay s'avança en direction de la Maison Tyler, en vue de sa rencontre avec Constantin.

La propriété avait grandi. Au-delà de ses murs couverts de lierre, d'autres immeubles avaient poussé et constituaient un ensemble d'asiles et de maisons de retraite. Avec les années et en dépit des préservationnistes, le monde extérieur avait fini par pénétrer la République. Ses activités principales tournaient autour des soins hospitaliers et des funérailles ; réhabilitation pour ceux qui pouvaient être soignés, une transition paisible pour les autres.

Lindsay traversa la cour du premier hôpital. Un groupe de Baigneurs du sang lézardait au soleil, attendant, avec une patience animale, la repousse de leur peau. Derrière cet établissement s'en élevait un autre dans lequel deux jeunes Schématiseurs étaient sous la surveillance de gardes. Ils grattaient la boue avec des bouts de bois, leurs têtes asymétriques se touchant presque. L'un d'eux leva la sienne, et Lindsay croisa pendant un instant son regard : les yeux froids du garçon présentaient cette expression de glaciale logique de l'extrême paranoïa.

Des infirmiers néoténistes à la tenue impeccable accueillirent Lindsay au portail de la Maison Tyler. Margaret Juliano était morte depuis des années, mais, dans le directeur, il reconnut l'un de ses étudiants super-cracks.

Celui-ci vint à sa rencontre sur la pelouse. Son visage dégageait cette impression de calme et de maîtrise de soi que procurait le zen sérotonine. « Je me suis occupé de toutes les formalités relatives à votre entrevue avec le Gardien Pongpianskul, dit-il.

— Je vous remercie de cette attention », répondit Lindsay. Neville Pongpianskul était mort, mais il aurait été discourtois de faire une allusion directe à son décès. Suivant en cela le rituel du Conseil des Anneaux, on disait que Pongpianskul s'était

« écarté » – mais non sans laisser derrière lui tout un réseau programmé de discours, de déclarations, d'apparitions enregistrées et de coups de téléphone. Les Néoténiques ne s'étaient pas donné le tracas de le remplacer en tant que Gardien, ce qui leur évitait bien des ennuis.

« Puis-je vous conduire par le Musée, monsieur ? demanda le super-crack. Feu notre conservatrice, Alexandrina Tyler, a constitué une collection unique de Lindsayana.

— Plus tard, peut-être. Le chancelier général Constantin reçoit-il des visiteurs ? »

Constantin se trouvait dans la roseraie, allongé sur une chaise longue, à côté d'une ruche, ses yeux de plastique aplatis tournés vers le soleil. En dépit des soins qu'il avait reçus, il était marqué par le passage des années. Les longues périodes qu'il avait passées en gravité naturelle lui avaient laissé des muscles noueux, qui faisaient d'étranges protubérances sur son ossature délicate.

Il n'y avait pas d'ultraviolets dans la lumière solaire réfléchie par miroir de la République, ce qui n'empêchait pas Constantin d'apparaître bronzé, la peau marquée de nombreux signes de naissance pourpres ou bleus. Il avait perdu presque tous ses cheveux, et son crâne présentait plusieurs callosités aux endroits stratégiques. Il avait subi un traitement total, et, finalement, on avait réussi.

Constantin se tourna vers Lindsay quand il entendit les craquements de son pas précautionneux. Les pupilles de ses yeux de plastique étaient de tailles différentes, et avaient visiblement de la difficulté à se mettre au point. « Abélard ? Est-ce bien toi ?

— Oui, Philip. » Le robot s'affaissa à côté de la chaise longue, et Lindsay se retrouva assis sur un siège confortable et moelleux.

« Eh bien… comment s'est passé le voyage ?

— C'est un vaisseau antique. Je me serais cru en train de voler dans un pavillon gériatrique. D'autant plus qu'on nous a présenté une reprise du *Periapsis blanc* de Vetterling.

— Humm. Ce n'est pas sa meilleure pièce.

— Tu as toujours eu bon goût. Philip. »

Constantin se redressa sur sa chaise. « Dois-je demander une robe de chambre ? J'ai eu meilleure apparence, je ne l'ignore pas. »

Lindsay tendit ses mains. « Si tu pouvais voir sous ce costume ! Je n'ai pas gaspillé beaucoup d'argent en rajeunissements, ces temps derniers. Je procéderai à une transformation totale à mon retour. Pour moi, c'est Europe et ses mers maintenant. Philip.

— Tu fais l'apache pour fuir les limitations humaines ?

— Oui, on pourrait le présenter comme ça… J'ai apporté les plans avec moi. »

Lindsay glissa la main dans sa tunique et en retira une brochure, avant de reprendre : « J'aimerais que tu les regardes avec moi.

— Très bien, pour te faire plaisir. » Constantin prit le document, dont les pages centrales s'ornaient d'un portrait d'Ange : un posthumain aquatique. Il avait la peau noire, lisse et douce ; la ceinture pelvienne et les jambes avaient disparu ; la colonne vertébrale se prolongeait en longues nageoires musclées ; des ouïes rouges s'ouvraient dans son cou. La cage thoracique se déployait sur des épaisseurs de filets duveteux, qui regorgeaient de bactéries symbiotiques.

Une rangée de points phosphorescents courait le long de chacun de ses longs bras noirs, rouges, bleus ou verts, reliés au système nerveux. Deux longues lignes latérales suivaient les côtes et les nageoires. Ces bandes, bourrées de terminaisons nerveuses, abritaient un sens nouveau qui permettait d'estimer les ondes les plus faibles de l'eau, comme un toucher à distance. Le nez conduisait à deux sortes de sacs pulmonaires remplis de cellules chimio-sensibles. Les yeux sans paupières étaient gros, et le crâne avait été remodelé pour pouvoir les abriter.

Constantin déplaçait la brochure devant ses yeux, cherchant à mettre l'image au point. « Très élégant, finit-il par dire. Pas d'intestins ?

— Non. Les filets blancs filtrent le soufre pour les bactéries. Chaque Ange est autonome et tire tout de l'eau : la vie, la chaleur, la nourriture…

— Je vois… Communauté et anarchie. Parlent-ils ? »

Lindsay s'inclina et du doigt lui montra la ligne de points phosphorescents. « Ils scintillent.

— Se reproduisent-ils ?

— Il s'agit de sujets de laboratoire, de type aquatique. On peut créer des enfants. Mais ces créatures peuvent vivre pendant des siècles.

— Mais… où sont les péchés, Abélard ? Les mensonges, la jalousie, les luttes pour le pouvoir ? (Il sourit.) Je suppose qu'ils peuvent commettre des délits contre l'écosystème.

— Ils ne manquent pas d'ingéniosité, Philip. Je suis sûr qu'ils trouveront des crimes à commettre s'ils essayent sérieusement. Mais ils ne sont pas comme nous étions. Ils n'y seront pas obligés.

— Pas obligés… » Une abeille vint se poser sur le visage de Constantin. De la main, il la chassa délicatement. « J'ai été voir le lieu de l'impact, l'autre jour », dit-il, faisant allusion à l'endroit où Véra Kelland s'était écrasée. « Des arbres ont poussé, qui ont l'air aussi vieux que le monde.

— Cela fait si longtemps !

— Je ne sais pas à quoi je m'attendais… À voir une sorte de lumière dorée, peut-être, quelque chose qui miroiterait à l'endroit où mon cœur était resté enterré. Mais nous sommes des créatures minuscules, et le Cosmos se moque bien de nous. Pas la moindre trace, rien. (Il soupira.) Je voulais me mesurer au monde, et c'est pourquoi j'ai tué le seul être qui aurait pu me retenir.

— Nous étions bien différents, alors.

— Non. J'ai cru pouvoir faire de moi-même quelqu'un de différent… J'ai cru qu'avec votre mort, Véra et toi, je serais comme une table rase, une machine tournant par ambition pure… comme une balle tirée dans la tête de l'histoire… J'ai essayé de faire triompher le pouvoir sur l'amour. Je voulais tout saisir dans des liens d'airain ; j'ai essayé de serrer ces liens, et c'est l'airain qui a cédé le premier.

— Je comprends, dit Lindsay. J'ai moi aussi appris le pouvoir des plans. C'est l'ambition de ma vie qui m'attend sur Europe. (Il prit la brochure.) Ce pourrait être aussi la tienne, si tu le voulais.

— Dans mon message, je t'ai dit que j'étais prêt à mourir, répondit Constantin. Tu cherches toujours à éviter les choses, Abélard. Ce qui nous lie remonte à bien trop longtemps pour que l'on puisse employer des mots comme "ami" ou "ennemi"… Je ne sais pas comment te désigner, mais je te connais. Je te connais mieux que personne, mieux que tu ne te connais toi-même. Au moment de franchir le pas, tu reculeras, je sais que tu le feras. Jamais tu ne verras Europe. »

Lindsay inclina la tête.

« Il faut que tout finisse, Abélard. Je me suis mesuré au monde, et c'est pour cela que j'ai vécu. Je crois avoir jeté une certaine ombre, n'est-ce pas ?

— Oui, Philip, fit Lindsay d'une voix qui s'enrouait. Et même quand je t'ai haï le plus, j'étais fier de toi.

— Mais se mesurer à la vie et à la mort, comme si le jeu pouvait se poursuivre éternellement… ça manque de dignité. Que sommes-nous pour la vie, au fond ? De simples étincelles.

— Des étincelles qui allument un feu de joie, peut-être.

— Oui. Europe est ton feu de joie, et je te l'envie. Mais si tu vas en personne sur Europe, tu te perdras toi-même, et c'est quelque chose que tu ne pourras pas supporter.

— Mais toi tu pourrais le faire, Philip. Ce monde pourrait devenir le tien. Et tu y retrouverais ceux de ton clan, les Constantin.

— Mon peuple, oui. Tu les as cooptés.

— J'avais besoin d'eux. J'avais besoin de ton génie. Ils sont venus à moi volontairement.

— Oui. Nous finissons par être vaincus par la mort, mais les enfants sont notre vengeance. (Il sourit.) J'ai essayé de ne pas les aimer ; j'aurais voulu les voir comme moi, tout en acier, tout en angles. Mais je les ai tout de même aimés. Non pas parce qu'ils étaient comme moi, mais parce qu'ils étaient différents. Et celle qui était la plus différente est celle que j'ai le plus aimée.

— Véra.

— Oui. Je l'ai créée à partir de lambeaux que j'ai volés ici, dans la République. Des bouts de peau. Les gènes de ceux que j'aimais… (Il adressa un regard suppliant à Lindsay.) Que peux-tu me dire d'elle, Abélard ? Comment est votre fille ?

— Ma fille… ?

— Oui. Toi et Véra faisiez un couple superbe… Je trouvais scandaleux l'idée que la mort vous priverait de descendance. Moi aussi j'aimais Véra ; j'ai voulu garder son enfant, qui était aussi celui de l'homme qu'elle avait choisi. C'est ainsi que j'ai créé votre fille. Ai-je eu tort ?

— Non, dit Lindsay ; la vie vaut toujours mieux.

— Je lui ai donné tout ce que je pouvais. Comment va-t-elle ? »

Lindsay avait la tête qui lui tournait. Sous lui, le robot glissa une aiguille dans sa jambe insensible. « Elle est en ce moment dans les laboratoires ; elle va subir la transformation.

— Ah ! très bien ! Elle a fait ses propres choix. Comme nous devons tous le faire. (Constantin glissa une main sous sa chaise longue.) J'ai ici du poison. Les infirmiers me l'ont donné. Le droit de mourir à l'heure de notre choix nous est accordé. »

Lindsay acquiesça de la tête, un peu distrait, tandis que l'injection de drogue calmait les battements de son cœur. « Oui, dit-il, c'est un droit que nous méritons tous.

— Nous pourrions aller nous promener jusqu'au site de la chute, tous les deux, et avaler le poison ; il y en a suffisamment. (Constantin eut un sourire.) Ce serait agréable d'avoir de la compagnie.

— Non, Philip, pas encore ; je suis désolé.

— On esquive encore, hein ? »

Constantin lui montra une fiole de verre remplie d'un liquide brun. « C'est aussi bien au fond ; j'ai de la difficulté à marcher. J'ai de la difficulté avec toutes les dimensions depuis… depuis l'Aréna. C'est pourquoi on m'a monté de nouveaux yeux. Ils voient les dimensions pour moi. (De ses doigts noueux, il défit le bouchon de la fiole.) Je comprends maintenant ce qu'est vraiment la vie, et c'est pourquoi je sais que c'est ce que je dois faire. (Il porta le poison à ses lèvres et but.) Donne-moi tes mains. »

Lindsay tendit les bras, et Constantin saisit ses mains. « Elles sont toutes les deux en métal, maintenant ?

— Je suis désolé, Philip.

— Peu importe… Toutes nos belles machines ! (Il eut un bref frisson.) Reste avec moi, il n'y en aura pas pour longtemps.

— Je suis avec toi, Philip.

— Abélard… Je suis désolé. Pour Nora. Pour la cruauté avec laquelle…

— Philip, ça n'a pas… Je te pardonne. » C'était trop tard. L'homme était mort.

Circum-Europe 25-21-'86

Ce qui restait de vie en Circum-Europe s'était regroupé dans les laboratoires. Lorsque Lindsay débarqua, il trouva les douanes désertées ; la mission de la station était terminée, et les importations, désormais n'avaient plus d'importance.

Il emprunta un couloir qui serpentait entre des parois membraneuses inclinées translucides. Peints dans les nuances bleu-vert de l'eau de mer, tous les passages scintillaient ; ils étaient pratiquement déserts.

Lindsay aperçut quelques apaches et quelques squatters, attirés par la possibilité de piller ce qui avait été abandonné. Un groupe d'entre eux le salua poliment, tout en continuant à s'ouvrir un passage dans une cloison renforcée à l'aide d'une scie bruyante. Un vaisseau investisseur avait également accosté, mais il ne donnait pas signe de vie.

Le mouvement était entièrement centrifugé. Des vaisseaux de glace géants fonçaient, avec leur coque de cristal, vers la surface de la planète, et venaient s'abîmer en douceur dans les crevasses nouvellement ouvertes. Véra, sa fille, se trouvait à bord de l'un d'eux. Elle était déjà partie.

La population se trouvait réduite à une poignée d'individus, les derniers à rester pour la transformation. En fait, Circum-Europe n'était plus qu'une série de laboratoires dans lesquels les derniers transformés flottaient dans l'eau de mer européenne couleur de fumée.

Lindsay fit halte à l'entrée d'un sas pour observer, grâce à un écran de contrôle, ce qui se passait de l'autre côté. Des chirurgiens transformés présidaient à la naissance d'Anges,

surveillant la croissance de nouveaux filets nerveux dans les chairs altérées. Les points lumineux de leurs membres scintillaient rapidement, tant leur conversation était animée.

Il lui suffisait de s'équiper d'un aqua-poumon, de franchir le sas et de plonger dans l'eau à la température du corps pour rejoindre les autres. C'était ce qu'avait fait Véra, c'était ce qu'avaient fait Gomez et tous les autres ; ils l'accueilleraient avec joie. Il ne souffrirait pas. Ce serait facile.

Il y eut un moment d'équilibre entre le passé et le présent.

Il ne pouvait s'y résoudre ; il se détourna du sas.

C'est alors qu'il la sentit. « Vous êtes ici, dit-il. Montrez-vous. »

La Présence se laissa couler le long de la paroi-membrane vert de mer. Une flaque de miroirs iridescents coula sur le sol et prit forme.

Lindsay regardait, émerveillé. La Présence disposait de sa propre gravitation ; elle s'accrochait au sol comme si un poids l'y écrasait. Elle ondulait et se tordait, prenant forme pour lui faire plaisir. Elle devint un petit être leste, juché sur quatre pattes, accroupi comme un animal. Comme une fouine, se dit-il. Ou un renard.

« Elle est partie, lui dit Lindsay ; et vous l'avez laissée s'en aller.

— Calmez-vous, citoyen », répondit le renard. Sa voix était sans écho ; elle ne produisait aucun son. « Ce n'est pas mon genre de m'accrocher.

— Europe ne vous plaît pas ?

— Ah ! fichtre ! Je suis sûr que c'est fantastique, là-bas, mais j'ai visité l'original, vous vous souvenez ? Sur la Terre. Et vous-même, apache ? Vous ne m'avez pas l'air tellement décidé.

— Je suis vieux, dit Lindsay ; ils sont jeunes. Ce monde leur revient ; ils n'ont pas besoin de moi. »

La créature s'étira et fut parcourue de frisson. « Je pensais bien que c'était ce que vous répondriez. Mais alors qu'en dites-vous, maintenant que vous avez une occasion de réfléchir ? »

Lindsay sourit, car il voyait son reflet déformé sur la pellicule brillante de la Présence. « Je ne sais plus où j'en suis, avoua-t-il.

— Oh ! mais c'est très bien ! » Il y avait comme un rire dans la voix qui ne s'entendait pas. « Je suppose que vous allez mourir, maintenant.

— Le devrais-je ? (Lindsay hésita.) Peut-être est-ce prématuré.

— Peut-être, en effet, admit la Présence. Vous êtes prêt à rempiler ici pour quelques siècles, n'est-ce pas, en attendant la transcendance finale ?

— Le cinquième niveau de complexité de Prigogine ?

— On peut l'appeler ainsi, peu importent les mots. C'est aussi éloigné de la vie que la vie l'est de la matière inerte. Je l'ai déjà vu souvent se produire ; je peux le sentir s'agiter ici, je peux le humer dans le vent. Les gens… les créatures, les êtres, tous sont des personnes pour moi… elles posent les Questions ultimes. Et elles obtiennent les Réponses ultimes, et au revoir. C'est la Divinité, ou quelque chose de tellement proche que cela ne fait aucune différence pour des gens comme vous ou moi. Peut-être est-ce ce que vous désirez, apache, l'absolu ?

— L'absolu, reprit Lindsay, songeur. Les Réponses finales… Quelles sont vos réponses, l'ami ?

— Mes réponses ? Mais je n'ai pas de réponses. Peu m'importe ce qui se passe sous cette peau ; je ne veux que voir et sentir. Origines, destins, prédictions, souvenirs, vies et morts, j'ai tout abandonné. Je suis trop glissant pour que le temps ait prise sur moi, vous me suivez, apache ?

— Alors que voulez-vous. Présence ?

— Seulement ce que je possède déjà : un éternel émerveillement, éternellement renouvelé… Non pas même l'éternel, juste l'existence sans fin, c'est là que réside toute beauté… J'attendrai l'explosion finale de l'univers par simple curiosité pour ce qui se produira après ! Mais entre-temps, c'est tout de même quelque chose, tout ça, non ?

— En effet », dit Lindsay. Dans sa poitrine, son cœur battait fort. Son infirmier robot commença à pointer une aiguille chargée de l'apaiser chimiquement ; il le débrancha, puis s'étira et rit. « C'est tout de même quelque chose, vous avez raison !

— J'ai passé de bons moments, ici, reprit la Présence. C'est un sacré coin que vous avez, autour de ce petit soleil.

— Merci.

— Mais non, merci à vous, citoyen. Vous savez, il y en a d'autres qui attendent. (La Présence hésita.) Aimeriez-vous venir ?

— Et comment !

— Tenez-moi, alors. »

Lindsay tendit les bras vers la créature, qui vint vers lui en une vague d'argent. Un froid interstellaire, une fusion, une libération.

Tout était neuf et frais.

Il vit ses vêtements flotter dans le couloir. Ses bras se coulèrent hors des manches – prothèses tirant derrière elles des écheveaux de câblage hors de prix. Au sommet d'un empilement de vertèbres blanches, impeccables, son crâne s'effondra avec le sourire, vide, dans le col de sa tunique.

Un Investisseur apparut à l'autre bout du couloir, bondissant dans l'apesanteur. Lindsay eut le réflexe de se répandre sur la paroi où il devint invisible. La crête de l'Investisseur se tendit ; il se mit à explorer l'amas d'ossements avec une avidité de pie voleuse, et glissa d'une patte griffue certains objets dans un sac gonflé.

« On les trouve toujours partout où il y a quelque chose à récupérer, commenta la Présence. Ils nous sont utiles, vous vous en rendrez compte. »

Lindsay prenait conscience de son nouveau soi-même. « Je n'ai pas de mains, dit-il.

— Vous n'en aurez pas besoin, dit la Présence en riant. Venez ; suivons-le. Ils ne vont pas tarder à partir ailleurs. »

Ils emboîtèrent le pas de l'Investisseur. « Où ? demanda Lindsay.

— Aucune importance. Dans un endroit merveilleux, de toute façon. »

L'essaim

« Votre conversation me manquera durant le reste du voyage », dit l'étranger.

Le capitaine-docteur Simo Afriel replia ses doigts bagués sur sa ceinture à broderies d'or. « Tout comme je regretterai la vôtre, enseigne, répondit-il dans la langue sifflante de l'extraterrestre. Nos entretiens m'ont été fort utiles. Que n'aurais-je donné pour apprendre autant alors que vous m'avez donné cela gratuitement !

— Mais ce n'était que de l'information. » La créature voila ses yeux brillants comme des perles sous d'épaisses membranes nictitantes. « Nous autres Investisseurs, nous échangeons de l'énergie, des métaux précieux. Estimer et rechercher simplement la connaissance est un trait d'immaturité raciale. » L'extraterrestre dressa sa longue crête épineuse derrière les minuscules orifices de ses oreilles.

« Vous avez raison, sans aucun doute, dit Afriel, qui le méprisait. Malgré tout, nous restons, nous autres humains, des enfants pour les autres races ; de sorte qu'une certaine dose d'immaturité ne nous paraît que normale. » Afriel ôta ses lunettes noires pour se masser l'arête du nez. La cabine de l'astronef était baignée d'une lumière d'un bleu brûlant, dense en ultraviolets. C'était l'éclairage préféré des Investisseurs et ils n'allaient pas le modifier pour un unique passager humain.

« Vous ne vous êtes pas trop mal débrouillé, observa l'extraterrestre, magnanime. Vous faites partie de ces rares avec lesquelles nous aimons bien traiter : jeunes, curieuses, souples, avides de découvrir toute une palette de biens et d'expériences. Nous vous aurions contactés bien plus tôt mais votre technologie était encore trop faible pour que nous en tirions bénéfice.

— Il en va autrement aujourd'hui. Nous vous rendrons riches.

— Absolument. » Derrière la tête écailleuse, la crête oscilla rapidement, signe de gaieté. « D'ici deux siècles, vous serez devenus assez riches pour nous acheter le secret de notre propulsion stellaire. Ou peut-être la faction mécaniste la découvrira-t-elle seule, par la recherche. »

Afriel était ennuyé. En tant que membre du parti morpho, il n'appréciait guère la référence à ses rivaux mécanistes. « Ne tablez pas trop sur la seule expertise technique. Considérez l'aptitude des Morphos pour les langues : cela fait de notre parti un bien meilleur partenaire commercial. Pour un Méca, tous les Investisseurs se ressemblent. »

L'extraterrestre hésita. Afriel sourit. Il avait joué sur l'ambition personnelle de l'étranger avec cette dernière remarque et celle-ci n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. C'était là justement que les Mécas se plantaient régulièrement. Ils essayaient de traiter tous les Investisseurs à la même aune, recourant aux sempiternelles mêmes routines programmées. Ils manquaient d'imagination.

Il faudrait quand même bien se décider à agir avec les Mécas, songea Afriel. Opter pour quelque chose de plus radical que ces affrontements brefs quoique meurtriers entre vaisseaux isolés dans la Ceinture d'astéroïdes et les Anneaux riches en glace de Saturne. L'une et l'autre faction manœuvraient en permanence, cherchant à porter le coup décisif, détournant les meilleurs talents chez l'adversaire, n'hésitant pas à pratiquer l'embuscade, l'assassinat et l'espionnage industriel.

Le capitaine-docteur Simon Afriel était passé maître en ces exercices. Raison pour laquelle les Morphos avaient déboursé les millions de kilowatts nécessaires à régler son passage. Afriel était titulaire de doctorats en biochimie et en exolinguistique ainsi que d'une maîtrise d'ingénierie en armes magnétiques. Il était âgé de trente-huit ans et avait bénéficié des derniers progrès de la transgénique au moment de sa conception. On avait imperceptiblement modifié son équilibre hormonal pour compenser les longues périodes passées en microgravité. Il était dépourvu d'appendice. On avait redessiné la structure du muscle cardiaque pour en accroître le rendement et modifié son gros intestin pour qu'il produise directement les vitamines

synthétisées en temps normal par la flore intestinale. L'ingénierie génétique assortie d'une formation rigoureuse durant l'enfance lui avaient donné un quotient intellectuel de cent quatre-vingts. Sans être le plus brillant des agents du Conseil des Anneaux, il était l'un des plus équilibrés mentalement et celui auquel on faisait le plus confiance.

« Ça paraît une honte, nota l'extraterrestre, qu'un humain de votre envergure soit obligé d'aller moisir dans cet avant-poste misérable et dépourvu d'intérêt.

— Ces années ne seront pas perdues.

— Mais pourquoi avoir choisi d'étudier l'Essaim ? Ils ne peuvent rien vous enseigner, étant dépourvus de la parole. Ils n'ont aucun désir de commercer, étant dépourvus d'outils ou de technologie. Ce n'est qu'une race de voyageurs spatiaux foncièrement inintelligente.

— Ce seul trait suffirait à les rendre dignes d'étude.

— Cherchez-vous à les imiter, alors ? Vous risqueriez de vous transformer en monstres. » Là encore, l'enseigne hésita. « Peut-être que vous pourriez y arriver. Ce ne serait pas bon pour le commerce, toutefois. »

Une salve d'harmonies extraterrestres jaillit de la sono de bord, suivie d'un échantillon grinçant de la langue des Investisseurs. La plus grande partie en était trop aiguë pour atteindre les oreilles d'Afriel.

La créature se leva et sa jupe richement décorée caressa l'extrémité de ses pattes griffues de volatile. « Le symbiote de l'Essaim vient d'arriver, annonça-t-il.

— Merci », dit Afriel. Lorsque l'enseigne ouvrit la porte de la cabine, Afriel détecta la présence de l'envoyé de l'Essaim ; l'odeur de levure tiède de la créature avait rapidement envahi l'atmosphère recyclée de l'astronef.

Afriel s'empressa de contrôler sa mise à l'aide d'un miroir de poche. Il mit une touche de poudre sur son visage, rectifia la position de la toque de velours posée sur ses cheveux blond-roux taillés à hauteur d'épaules. Au lobe de ses oreilles scintillait le rouge de rubis d'impacts, gros comme le pouce, extraits des mines de la Ceinture d'astéroïdes. Sa tunique et son manteau court étaient en brocart d'or ; la chemise qu'il portait en dessous

était d'une finesse ahurissante, tissée de fil d'or rouge. Il avait choisi une tenue propre à impressionner les Investisseurs qui escomptaient voir – et appréciaient de reconnaître – un air prospère chez leurs clients. Comment pourrait-il impressionner le nouveau venu ? Par l'odeur, peut-être. Il remit une touche de parfum.

Près du sas secondaire du vaisseau, le symbiote de l'Essaim pépiait rapidement à l'adresse du commandant de bord. Celui-ci était un vieil Investisseur assoupi, deux fois plus grand que la majeure partie des membres de son équipage. Sa tête massive était encastrée dans un casque incrusté de bijoux. En dessous, on voyait ses yeux embrumés scintiller comme des objectifs de caméras.

Le symbiote se redressa sur ses six pattes postérieures, agita faiblement ses quatre antérieurs munis de griffes. La pesanteur artificielle du vaisseau – égale au tiers de la pesanteur terrestre – semblait le gêner. Dansant au bout de leur pédoncule, ses yeux rudimentaires étaient fermés hermétiquement. Afriel se dit que la créature devait être accoutumée à l'obscurité.

Le commandant répondit à son hôte dans sa propre langue. Afriel grimaça car il avait espéré que la créature parlerait l'investisseur. Il allait donc lui falloir apprendre un nouveau langage, un langage conçu pour un appareil phonatoire dépourvu de langue.

Après un nouveau bref échange, le commandant se tourna vers Afriel. « Le symbiote est mécontent de votre arrivée, expliqua-t-il à Afriel, en investisseur. Il semble y avoir eu quelques problèmes ici avec des humains au cours d'un passé récent. Quoi qu'il en soit, je suis passé outre pour vous faire admettre dans le Nid. La transaction a été enregistrée. Le règlement de mes services diplomatiques sera arrangé avec votre faction dès que je serai revenu dans votre système stellaire originel.

— J'en remercie Votre Autorité, répondit Afriel. Transmettez, je vous prie, mes meilleures salutations au symbiote, et assurez-le de l'innocence et de l'humilité de mes intentions… » Le symbiote l'interrompit en fonçant sur lui pour

le mordre sauvagement dans le gras du mollet gauche. Afriel se dégagea d'un bond et recula dans la gravité élevée pour se mettre en position défensive. Le symbiote lui avait arraché un long pan de sa jambe de pantalon ; et il était à présent tranquillement accroupi pour le mastiquer.

« Il va transmettre votre odeur et sa composition à ses compagnons de nid, expliqua le commandant. C'est nécessaire. Autrement, vous pourriez être considéré comme un envahisseur et la caste des soldats de l'Essaim vous tuerait aussitôt. »

Afriel se détendit rapidement et pressa la main sur la peau perforée pour interrompre l'hémorragie. Il espérait qu'aucun Investisseur n'avait remarqué son réflexe : celui-ci risquait de mal coller avec son histoire d'innocent chercheur.

« Nous allons rouvrir bientôt le sas », dit le commandant, flegmatique, en se carrant sur son épaisse queue de reptile. Le symbiote continuait à mâchonner le bout d'étoffe. Afriel étudia la tête segmentée et dépourvue de cou de la créature. Elle avait une bouche et des narines ; des yeux bulbeux et atrophiés montés sur pédoncules ; il y avait des feuilles articulées qui pouvaient être des récepteurs d'ondes radio, et deux crêtes parallèles d'antennes en bouquets frissonnants jaillissant d'entre trois plaques chitineuses. Il en ignorait la fonction.

La porte du sas s'ouvrit. Une puissante bouffée d'odeur de fumée pénétra dans la cabine de départ. Elle parut incommoder la demi-douzaine d'Investisseurs qui sortirent rapidement. « Nous reviendrons dans six cent douze de vos jours, comme convenu, dit le commandant.

— Je remercie Votre Autorité, dit Afriel.

— Bonne chance », dit le commandant en anglais. Afriel sourit.

Tortillant son corps segmenté, le symbiote rampa dans le sas. Afriel le suivit. La porte du sas se referma sur eux. La créature ne lui dit rien mais elle continuait à mastiquer bruyamment. La seconde porte s'ouvrit et le symbiote bondit aussitôt pour se lancer dans un vaste tunnel de stockage arrondi. Il disparut aussitôt dans la pénombre.

Afriel rangea ses lunettes noires dans une poche de veste pour chausser une paire de lunettes infrarouges. Il les arrima à

sa tête et sortit du sas. La gravité artificielle disparut, remplacée par la gravité presque imperceptible du nid astéroïde de l'Essaim. Afriel sourit, à l'aise pour la première fois depuis des semaines. La plus grande partie de sa vie d'adulte s'était déroulée en impesanteur, dans les colonies de Morphos des Anneaux de Saturne.

Tapi dans une cavité obscure au flanc du tunnel, il avisa un animal fourré à tête discoïdale, grand comme un éléphant. La chaleur infrarouge de son propre corps le rendait parfaitement visible. Afriel percevait sa respiration. La créature attendit patiemment qu'Afriel se fût propulsé devant elle, dégageant l'entrée du tunnel. Elle prit alors sa place, se gonflant jusqu'à ce que sa tête boursouflée eût obturé la sortie vers l'espace. Ses jambes multiples s'arrimèrent fermement dans les cavités des parois.

Le vaisseau des Investisseurs était parti, laissant Afriel à l'intérieur de l'un de ces millions de planétoïdes en orbite autour de la géante rouge Bételgeuse qui formaient une ceinture d'une masse égale à cinq fois celle de Jupiter. En tant que source potentielle de richesse, elle éclipsait l'ensemble du système solaire et c'était, plus ou moins, la propriété de l'Essaim. En tout cas, de mémoire d'Investisseur aucune autre race ne la leur avait revendiquée.

Afriel lorgna le bout du corridor. Il paraissait désert et, faute de chaleur d'autres corps pour l'éclairer en infrarouges, sa visibilité demeurait réduite. D'une poussée hésitante du pied, il repartit dans le couloir.

Il entendit une voix humaine : « Docteur Afriel !

— Docteur Mirny ! s'écria-t-il. Par ici ! »

D'abord il vit un couple de jeunes symbiotes trottiner dans sa direction en effleurant à peine les parois du bout de leurs pieds griffus. Derrière eux avançait une femme chaussée de lunettes identiques aux siennes. Une femme jeune, séduisante, de cette séduction anonyme et nette des Reconfigurés génétiques.

Elle crissa quelque chose dans la langue des symbiotes, et les créatures s'immobilisèrent, attendirent. Alors qu'elle dérivait

lentement devant Afriel, celui-ci la prit par le bras, interrompant sa course d'un geste expert.

« Vous n'avez pas de bagages ? » s'inquiéta-t-elle.

Il fit non de la tête. « Nous avons reçu votre mise en garde juste avant qu'on m'expédie. Je n'ai que les vêtements que je portais et quelques bricoles dans les poches. »

Elle le lorgna d'un œil critique. « C'est donc ce qu'on porte dans les Anneaux, aujourd'hui ? Les choses changent plus vite que je ne l'aurais cru. »

Afriel examina sa tunique de brocart et éclata de rire. « C'est une simple question de politique. Les Investisseurs sont toujours enclins à parler à un humain qui semble prêt à faire de grosses affaires. Tous les émissaires des Morphos s'habillent ainsi de nos jours. Nous avons marqué un point sur les Mécas ; ils continuent à porter leurs survêtements. »

Il hésita, répugnant à la vexer. Le quotient intellectuel de Galina Mirny flirtait avec les deux cents. Les hommes et les femmes de cette intelligence étaient parfois instables et volages, enclins à se retirer dans leurs univers personnels fantasmatiques ou à s'enfermer dans les rets impénétrables de complots et de justifications. Dans leur lutte pour la prédominance culturelle, les Morphos avaient joué la carte de l'intelligence élevée et ils devaient s'y tenir, malgré les désagréments occasionnels. Ils avaient tenté d'engendrer des super-cracks – ceux dont le Q.I. dépassait deux cents – mais ceux-ci avaient déserté les colonies morphos en si grand nombre que la faction avait cessé de les produire.

« Ma mise doit vous étonner, dit Mirny.

— Elle a en tout cas l'attrait de la nouveauté, reconnut Afriel dans un sourire.

— Elle est tissée avec les fibres d'un cocon de chrysalide. Ma garde-robe originelle a été dévorée par un symbiote charognard au cours des troubles de l'an dernier. En général, je me balade toute nue, mais je n'ai pas voulu vous indisposer par mes exhibitions intimes. »

Afriel haussa les épaules. « Moi-même, je suis souvent nu, je n'ai guère l'usage de vêtements, sinon pour avoir des poches… J'ai bien quelques outils pour moi, mais la plupart n'ont guère

d'importance. Nous autres Morphos, nos outils sont là. » Il se tapa le crâne. « Si vous pouvez m'indiquer un endroit sûr où ranger mes habits… »

Elle hocha la tête. Il était impossible de distinguer ses yeux avec les lunettes qui rendaient son expression indéchiffrable. « Vous venez de faire votre première erreur, docteur. Nous n'avons pas de place à nous, ici. C'est la même erreur qu'ont faite les agents mécanistes, la même qui a bien failli me tuer. Ici, les concepts d'intimité ou de propriété n'ont pas leur place. Nous sommes dans le Nid. Tentez de vous en approprier une partie quelconque – pour y entreposer du matériel, pour y dormir, ce que vous voudrez – et vous devenez aussitôt un intrus, un ennemi. Les deux Mécas – un homme et une femme – ont voulu réserver une chambre vacante pour y installer leur labo d'informatique. Des soldats ont défoncé la porte et les ont dévorés. Puis les charognards ont boulotté leur matériel, le verre, le métal, tout le tremblement. »

Afriel eut un rire glacial « Ça avait dû leur coûter une fortune de faire transbahuter tout ce matériel ici. »

Mirny haussa les épaules. « Ils sont plus riches que nous. Leurs machines, leurs mines… Ils avaient l'intention de me tuer, je pense. En douce, pour éviter de troubler les soldats par une manifestation de violence. Ils avaient un ordinateur capable d'apprendre la langue des podures bien plus vite que moi.

— Mais c'est vous qui avez survécu, remarqua Afriel. Et vos bandes et vos rapports – au début, surtout, quand vous aviez encore la plus grande partie de votre équipement – étaient d'un intérêt formidable. Le Conseil vous soutient à fond. Vous êtes quasiment devenue une célébrité dans les Anneaux, durant votre absence.

— Oui, je m'y attendais. »

Afriel en resta interloqué. « Si j'ai trouvé chez eux une quelconque déficience, avança-t-il, prudent, c'était dans mon domaine particulier, l'exolinguistique. » Il indiqua d'un vague signe les deux symbiotes qui accompagnaient la femme. « Je suppose que vous avez fait de grands progrès dans la communication avec les symbiotes, vu qu'ils m'ont l'air d'être les porte-parole de tout le Nid. »

Elle le considéra avec une expression apparemment indéchiffrable puis haussa les épaules. « Nous avons ici au bas mot quinze variétés de symbiotes. Ceux qui m'accompagnent sont des podures et ils ne parlent qu'en leur nom propre. Ce sont des sauvages, docteur, qui ont bénéficié de l'intérêt des Investisseurs pour la seule et unique raison qu'ils savent encore parler. Jadis, leur race parcourait l'espace mais ils ont oublié la technique. Ils ont découvert le Nid et se sont fait absorber ; ils sont devenus des parasites. » Elle tapota la tête de l'une des créatures. « J'ai dressé ces deux-là parce que j'ai appris à voler et quémander la nourriture mieux qu'eux. Alors ils restent à présent avec moi et me protègent des spécimens plus gros. Ils sont jaloux, vous savez. Ils ne côtoient le Nid que depuis dix mille ans peut-être et ne sont toujours pas bien fixés sur leur position. Ils sont encore doués de pensée et s'interrogent parfois. Au bout de six mille ans, il leur reste encore au moins ça.

— Des sauvages, dit Afriel. Je veux bien le croire. L'un d'eux m'a mordu alors que j'étais encore à bord. Le moins qu'on puisse dire, c'est que pour un ambassadeur, il laissait à désirer…

— Effectivement, je l'avais averti de votre arrivée. L'idée ne lui souriait guère, mais je suis parvenue à l'amadouer avec de la nourriture… J'espère qu'il ne vous a pas trop fait mal.

— Une égratignure… Je suppose qu'il n'y a aucun risque d'infection.

— Absolument, à moins que vous n'ayez amené avec vous vos propres bactéries.

— Ça me ferait mal, s'offusqua Afriel. Je n'ai pas de bactéries. Et de toute façon, je n'aurais pas amené de micro-organismes à une culture extraterrestre. »

Mirny détourna les yeux. « Je pensais que vous pourriez avoir sur vous quelques-uns de ces spécimens spécialement modifiés par la génétique… Je pense qu'on peut y aller à présent. Les podures auront répandu votre odeur par contact buccal dans les chambres annexes, devant nous. Elle va se diffuser dans tout le Nid. Ça ira très vite, une fois qu'elle sera parvenue à la reine. »

Elle coinça le pied contre la carapace rigide de l'un des jeunes podures et se propulsa au bout de la salle. Afriel la suivit. L'air était chaud et il commençait à transpirer dans sa tenue élaborée, mais sa sueur antiseptique était inodore.

Ils débouchèrent dans une vaste chambre creusée à même le roc. Oblongue et voûtée, elle était longue de quatre-vingts mètres sur une vingtaine de diamètre. Elle grouillait d'occupants du Nid.

Ils étaient des centaines. La plupart étaient des ouvriers, des octopodes fourrés de la taille de chiens danois. Çà et là, on distinguait des membres de la caste des soldats, monstres également couverts de fourrure et grands comme des chevaux, avec une mâchoire garnie de crocs énormes et un crâne aussi massif qu'un fauteuil capitonné.

À quelques mètres de là, deux ouvriers transportaient un membre de la caste des capteurs, une créature dont l'immense tête oblongue s'attachait à un corps aplati presque réduit aux seuls poumons. Le capteur avait des yeux grands comme des soucoupes et les longues antennes enroulées qui jaillissaient de sa carapace de chitine duveteuse oscillaient doucement au rythme de la démarche des ouvriers. Ceux-ci s'accrochaient à la paroi creusée dans le roc grâce à leurs pieds griffus et munis de ventouses.

Un monstre aux pattes palmées, avec une tête imberbe et dépourvue de visage, les dépassa en trottinant dans cet air torride et confiné. Le devant de sa tête était un cauchemar de mandibules acérées et de becs émoussés de glandes à acide. « Un tunnelier, expliqua Mirny. Il pourra nous conduire plus loin dans les profondeurs du Nid… suivez-moi. » Elle se lança à sa poursuite et s'agrippa d'une main ferme à son abdomen segmenté et duveteux. Afriel la suivit, imité par les deux podures immatures qui s'arrimèrent à la carapace de la créature avec leurs antérieurs. Le contact graisseux et chaud de cette fourrure moite et puante lui donnait le frisson. La créature poursuivait sa route, ses huit pieds palmés et frangés battant l'air comme des ailes.

« Ils doivent être des milliers, observa Afriel.

— J'avais dit cent mille dans mon dernier rapport, mais c'était avant d'avoir entièrement exploré le Nid. Encore maintenant, je suis loin d'avoir tout visité. Le chiffre doit approcher les deux cent cinquante mille. Cet astéroïde est à peu près de la taille de la plus grande base mécaniste – Cérès. Il possède encore de riches veines de minerai carboné. Il est loin d'avoir été entièrement exploité. »

Afriel ferma les yeux. Si jamais il perdait ses lunettes, il serait obligé d'avancer à tâtons, à l'aveuglette, parmi ces milliers de créatures grouillantes et rampantes. « La population s'accroît donc toujours ?

— Absolument. En fait, la colonie ne va pas tarder à lancer un essaim nuptial. Il y a des douzaines de mâles et de femelles ailés dans les chambres près de la reine. Sitôt qu'ils auront pris leur envol, ils s'accoupleront pour démarrer de nouveaux nids. J'allais justement vous les montrer. » Elle hésita. « Nous entrons à présent dans l'une des champignonnières. »

L'un des jeunes podures changea tranquillement de position : agrippé à la fourrure du tunnelier par ses pattes antérieures, il se mit à mordiller le revers de pantalon d'Afriel. Ce dernier lui décocha un bon coup de pied et la créature recula brutalement en rétractant ses yeux pédonculés.

Quand Afriel regarda de nouveau devant lui, il découvrit qu'ils avaient pénétré dans une seconde chambre, bien plus vaste que la première. Tout autour d'eux, en haut, en bas, les parois étaient littéralement noyées sous une prolifération explosive de champignons. Les plus communs étaient des dômes boursouflés gros comme des barriques, des arborescences massives et foisonnantes, et des extrusions emmêlées comme des spaghettis qui s'agitaient imperceptiblement dans la douce brise parfumée. Certaines des barriques baignaient dans le vague brouillard des spores qu'elles avaient exhalées.

« Vous voyez ces empilements desséchés, au pied des champignons, leur milieu nutritif ? demanda Mirny.

— Oui.

— Je ne suis pas arrivée à savoir si c'est une forme végétale ou bien simplement une espèce de bouillie biochimique

complexe. Toujours est-il que ça se développe au soleil, à l'extérieur de l'astéroïde. Une source de nourriture qui pousse dans le vide de l'espace ! Imaginez ce que ça pourrait valoir du côté des Anneaux.

— Une valeur inexprimable, effectivement.

— En soi, c'est immangeable. J'ai essayé d'en goûter un tout petit fragment, un jour. C'est comme de vouloir boulotter du plastique.

— Sinon, est-ce que vous avez mangé convenablement ?

— Oui. Notre biochimie est tout à fait similaire à celle de l'Essaim. Les champignons sont parfaitement comestibles. Le ruminât est toutefois plus nourrissant. La fermentation interne dans la panse postérieure des ouvriers accroît leur valeur nutritive. »

Afriel écarquilla les yeux. « Vous vous y ferez. Plus tard, je vous apprendrai comment on sollicite la régurgitation des ouvriers. C'est une simple question d'arc réflexe – pas du tout un phénomène gouverné par les phéromones, à l'instar de la majorité de leurs comportements. » Elle écarta de sa joue une mèche de cheveux collés par la poussière. « J'espère que les échantillons de phéromones que j'ai expédiés valaient le prix du transport.

— Oh, que oui. Leur chimie est fascinante. Nous avons réussi à synthétiser la plupart des composés. Moi-même, je faisais partie de l'équipe de recherches. » Il hésita. Jusqu'à quel point pouvait-il lui faire confiance ? Elle ne lui avait pas parlé de l'expérience que lui et ses supérieurs avaient programmée. Pour autant qu'elle sache, il n'était qu'un simple et paisible chercheur, tout comme elle. La communauté scientifique des Morphos se méfiait de la minorité impliquée dans la recherche militaire et l'espionnage.

À titre d'investissement pour l'avenir, les Morphos avaient expédié des scientifiques chez les dix-neuf races extraterrestres que leur avaient décrites les Investisseurs. La démarche avait coûté aux Morphos quantité de gigawatts de précieuse énergie et des tonnes d'isotopes et de métaux rares. Dans la plupart des cas, on n'avait pu envoyer que deux ou trois chercheurs ; pour sept d'entre eux, un seul. C'était Galina Mirny qui avait été

choisie pour l'Essaim. Elle était partie sans s'inquiéter, comptant sur son intelligence et ses bonnes intentions pour la garder saine et sauve. Ceux qui l'avaient expédiée ignoraient à l'époque si ses découvertes seraient d'une quelconque utilité, d'une quelconque importance. Tout ce qu'ils savaient, c'est qu'il était impératif de l'expédier, même seule, même mal équipée, avant que telle autre faction n'envoie ses propres représentants, au risque éventuel de découvrir une technique, un élément, d'une importance primordiale. Et le Dr Mirny s'était bel et bien trouvée dans ce cas de figure ; dès lors, sa mission relevait de la sécurité des Anneaux. C'était la raison de la présence d'Afriel.

« Vous avez synthétisé les composés ? demanda-t-elle. Pourquoi ? »

Sourire désarmant d'Afriel. « Rien que pour nous prouver que nous en étions capables, peut-être. »

Elle fit non de la tête. « Pas de devinettes avec moi, docteur Afriel, s'il vous plaît. Si je suis venue m'exiler jusqu'ici, c'est en partie pour échapper à ce genre de petit jeu. Dites-moi la vérité. »

Afriel la dévisagea, regrettant que ses lunettes l'empêchent de croiser son regard. « Très bien, dit-il enfin. Vous devriez donc savoir que le Conseil des Anneaux m'a donné l'ordre de mener une expérience susceptible de mettre en danger nos vies à tous deux. »

Mirny resta silencieuse quelques secondes. « Vous êtes de la Sécurité, hein ?

— J'ai le grade de capitaine.

— Je m'en doutais… Je m'en suis doutée en voyant débarquer ces deux Mécas. Ils étaient si polis, et si méfiants – je crois qu'ils m'auraient tuée sur-le-champ s'ils n'avaient pas eu l'espoir de m'arracher quelque secret par la concussion ou la torture. Ils m'ont flanqué une trouille bleue, capitaine Afriel… Vous aussi, vous me flanquez la trouille.

— Nous vivons dans un monde effrayant, docteur. C'est une affaire de sécurité pour le parti.

— Tout est affaire de sécurité pour le parti avec des gens comme vous. Je ne devrais pas vous guider plus avant, ni vous montrer quoi que ce soit d'autre. Ce Nid, ces créatures – elles ne

sont pas *intelligentes*, capitaine. Elles sont incapables de penser, incapables d'apprendre. Elles sont innocentes, d'une innocence primordiale. Elles n'ont aucune notion du bien et du mal. Aucune notion de quoi que ce soit, en fait. La dernière chose dont elles aient besoin, c'est de devenir des pions dans une lutte d'influence au sein d'une autre race, à des années-lumière d'ici. »

Le tunnelier avait tourné dans une des sorties de la champignonnière et continuait à pagayer lentement dans les ténèbres tièdes. Un groupe de créatures ressemblant à des ballons de basket gris et dégonflés arrivait en flottant dans leur direction. L'une d'elles se posa sur la manche d'Afriel, s'accrochant à l'aide de frêles tentacules flagellés. Afriel la repoussa délicatement et elle lâcha prise, émettant un flot de gouttelettes rougeâtres et nauséabondes.

« Naturellement, je suis d'accord avec vous sur le principe, docteur, dit Afriel d'une voix égale. Mais songez à ces Mécas. Certains, parmi leurs factions extrémistes, sont déjà plus qu'à moitié des machines. Escomptez-vous trouver chez de tels individus des motifs humanitaires ? Ils sont froids, docteur – des créatures froides et sans âme capables de découper un homme ou une femme en petits morceaux sans la moindre compassion. La plupart des autres factions nous détestent. Ils nous traitent de surhommes racistes. Ça vous dirait que l'un de ces cultes fasse ce que nous faisons et se serve des résultats obtenus contre nous ?

— C'est de la langue de bois. » Elle détourna les yeux. Tout autour d'eux, des ouvriers bourrés de champignons, les joues et le ventre pleins, s'égaillaient dans tout le Nid, les dépassaient en trottinant ou bien disparaissaient dans des galeries latérales qui s'ouvraient dans toutes les directions, y compris droit vers le haut et vers le bas. Afriel vit une créature fort semblable à un ouvrier, mais simplement dotée de six pattes, filer dans la direction opposée, au plafond : un parasite mimétique. Afriel se demanda combien de temps il fallait à l'évolution pour aboutir à une créature comme celle-ci.

« Pas étonnant qu'ils aient tant de déserteurs, du côté des Anneaux, observa-t-elle tristement. Si l'humanité est assez

stupide pour se fourrer dans un pétrin comme celui que vous avez décrit, mieux vaut ne pas avoir de rapport avec elle. Mieux vaut vivre seul dans son coin. Et ne pas contribuer à l'expansion de la folie.

— Ce genre de discours ne peut que nous coûter la vie. Nous avons une dette envers la faction qui nous a produits.

— Parlez-moi franchement, capitaine. Avez-vous jamais éprouvé l'envie de tout plaquer – tout et tout le monde –, tous vos devoirs et vos contraintes, simplement pour filer quelque part faire un peu le tri de tout ça ? Tout votre univers et votre rôle dedans ? On nous entraîne si durement depuis l'enfance, on exige tant de nous. Vous ne croyez pas que ça nous a fait perdre l'objectif de vue, d'une certaine façon ?

— Nous vivons dans l'espace, dit sèchement Afriel. L'espace est un environnement hors normes. Et il faut un effort hors normes de la part de gens hors normes pour y prospérer. Nos esprits sont nos outils, et la philosophie doit passer en second. Bien sûr que j'ai ressenti les penchants que vous évoquez. Ce n'est jamais qu'une autre menace contre laquelle il faut se prémunir. Je crois en une société d'ordre. Or la technologie a libéré des forces redoutables qui sont en train de déchirer notre société. L'une ou l'autre faction sortira fatalement victorieuse du combat et assimilera les choses. Nous autres Morphos, nous avons la sagesse et la retenue pour y parvenir d'une façon humaine. C'est pour cela que je fais le boulot que je fais. » Il hésita. « Je n'escompte pas voir le jour de notre triomphe. Je m'attends plutôt à mourir dans quelque conflit local ou bien alors assassiné. Il me suffit de prévoir que ce jour adviendra.

— Quelle arrogance, capitaine ! s'écria-t-elle soudain. L'arrogance de votre petite vie et de son petit sacrifice ! Parlez-moi plutôt de l'Essaim, si vous voulez vraiment votre ordre humain et parfait. Le voilà ! Autour de vous ! Ici même, où il fait toujours sombre et chaud, où l'air sent si bon, où l'on se nourrit sans problème et où tout est indéfiniment et parfaitement recyclé. Les seules ressources à être perdues sont les corps des essaims lors de l'accouplement et un petit peu d'air. Un Nid tel que celui-ci pourrait se perpétuer, inchangé, durant des centaines de milliers d'années. Des centaines… de milliers…

d'années. Qui, ou quoi, se souviendra de nous et de notre stupide faction dans mille ans d'ici ? »

Afriel secoua la tête. « La comparaison n'est pas valable. Nous n'avons pas une aussi longue perspective. Dans mille ans d'ici, nous serons des machines – ou des dieux. » Il se tâta le sommet du crâne ; son bonnet de velours avait disparu. Sans doute faisait-il en ce moment le régal de quelque créature.

Le tunnelier les guidait toujours plus loin dans ce dédale en nid d'abeilles, vers le cœur en microgravité de l'astéroïde. Ils virent les chambres des chrysalides, où des larves blafardes se tortillaient dans leur écrin de soie ; les champignonnières principales ; les cimetières, ces puits où des ouvriers ailés battaient constamment des ailes dans l'air épais, rendu torride par la chaleur de la décomposition. De noires moisissures corrosives dévoraient le corps des défunts, réduits en une grossière poudre noire qu'emportaient des ouvriers noirs de poussière eux-mêmes morts aux trois quarts.

Par la suite, ils quittèrent le tunnelier et poursuivirent seuls leur route en flottant. La femme évoluait avec l'aisance née d'une longue habitude. Afriel la suivait, non sans heurter brutalement les ouvriers glapissants. Il y en avait des milliers, accrochés au plafond, aux parois, au sol, assemblés en grappes et filant vers tous les recoins imaginables.

Plus tard encore, ils visitèrent la chambre des princes et des princesses ailés, salle voûtée, réverbérante, où des créatures de quarante mètres de long les jambes repliées, se balançaient dans les airs. Elles avaient un corps segmenté et métallique, muni de tuyères de fusées organiques sur le thorax, à l'emplacement normal des ailes ; et, repliées dans l'axe de leur dos lisse, des antennes radar montées sur de longues perches oscillantes. Elles avaient moins l'air de créatures biologiques que de sondes interplanétaires en construction. Des ouvriers les nourrissaient en permanence. Leur abdomen annelé, gonflé, était rempli d'oxygène sous pression.

Mirny quémanda un gros morceau de champignon à un ouvrier de passage, en tapotant d'un geste preste les antennes de la créature pour déclencher l'acte réflexe. Elle en offrit la plus

grande partie aux deux podures qui l'engloutirent avidement puis attendirent d'en recevoir encore.

Flottant dans les airs, Afriel croisa les jambes dans la posture du lotus et entreprit de mastiquer avec décision. La substance était coriace mais de goût plutôt agréable, comme de la viande fumée – mets délicat qu'il n'avait goûté qu'une fois dans sa vie. Dans une colonie de Morphos, l'odeur de fumée était synonyme de désastre.

Mirny gardait un silence obstiné. « La nourriture n'est pas un problème, constata Afriel. Et où dort-on ? »

Elle haussa les épaules. « N'importe où… Un peu partout, il y a des niches et des tunnels désaffectés. Je suppose que vous voudrez voir ensuite la chambre de la reine.

— Absolument.

— Il va me falloir plus de champignons. Les soldats qui sont de garde doivent être achetés avec de la nourriture. »

Elle intercepta un autre ouvrier dans le flot continu pour récupérer une brassée de champignons puis ils repartirent. Afriel était déjà totalement perdu mais le dédale des chambres et des tunnels ajoutait à sa confusion. Ils débouchèrent enfin dans une immense caverne sans lumière, mais brillamment éclairée en infrarouge par la chaleur du corps monstrueux de la reine. C'était l'usine centrale de la colonie. Le fait qu'elle soit composée de chair tiède et pulpeuse n'enlevait rien à sa nature essentiellement industrielle. Des tonnes de matière organique prédigérée pénétraient par la gueule aveugle et lisse à un bout. Les anneaux ronds de chair tendre la digéraient et la transformaient, tressautant, aspirant et ondulant avec force gargouillis et vrombissements de machine. À l'autre extrémité, comme sur un tapis roulant, sortait un flot interminable d'œufs boursouflés, emballés individuellement dans une épaisse pâte hormonale lubrifiante. Les ouvriers nettoyaient les œufs en les léchant avec avidité puis les portaient à la couveuse. Chacun avait la taille d'un torse humain.

Le processus ne s'interrompait pas. Ici, au centre obscur de l'astéroïde, il n'y avait ni jour ni nuit. Il ne restait plus trace de rythme circadien dans les gènes de ces créatures. Le flot de la

production était aussi constant et régulier que celui d'une mine automatique.

« Voilà pourquoi je suis ici », murmura Afriel, que ce spectacle emplissait de crainte et de respect. « Regardez-moi un peu ça, docteur Mirny. Les Mécas ont déjà des engins de mine cybernétiques qui ont des générations d'avance sur les nôtres. Mais ici, dans les entrailles de ce petit monde anonyme, on trouve une technologie génétique qui s'auto-alimente, s'auto-entretient, se gouverne seule, efficacement, indéfiniment, stupidement. L'instrument organique parfait. La faction qui pourrait utiliser ces ouvriers infatigables deviendrait un titan industriel. Et nos connaissances en biochimie sont insurpassées. Nous autres Morphos sommes exactement les hommes de la situation.

— Et comment comptez-vous procéder ? » Mirny était ouvertement sceptique. « Il vous faudrait transporter une reine fertilisée jusque dans le système solaire. Nous n'avons guère les moyens de nous le permettre, à supposer même que les Investisseurs nous laissent faire, ce qui ne serait pas le cas.

— Je n'ai pas besoin d'un nid entier, rétorqua Afriel, patient. Je n'ai besoin que de l'information génétique contenue dans un seul œuf. Là-bas, dans les Anneaux, nos laboratoires pourraient cloner ensuite une quantité indéfinie d'ouvriers.

— Mais les ouvriers sont inutilisables sans les phéromones du Nid. Ils ont besoin de ces amorçages chimiques pour déclencher leurs modes de comportement.

— Tout juste. Et ça tombe bien : je possède ces phéromones, synthétisées et concentrées. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est les tester. Je dois prouver que je peux les utiliser pour forcer les ouvriers à faire ce que j'aurai choisi. Une fois que j'aurai prouvé que c'est possible, je suis autorisé à ramener discrètement l'information génétique nécessaire dans les Anneaux. Les Investisseurs n'approuveront pas. Tout cela soulève bien entendu des questions morales et les Investisseurs ne sont pas très évolués en matière génétique. Mais les profits que nous allons dégager pourront nous regagner leur approbation. Mieux encore, nous pourrons battre les Mécas à leur propre jeu.

— Vous avez apporté ici les phéromones ? Les Investisseurs n'ont-ils pas soupçonné quelque chose en les découvrant ?

— Là, c'est vous qui avez fait une erreur, dit tranquillement Afriel. Vous supposez les Investisseurs infaillibles. Vous vous trompez. Une race dépourvue de curiosité n'explorera jamais toutes les possibilités comme nous autres Morphos nous y sommes employés. » Afriel remonta sa jambe de pantalon et tendit la jambe droite. « Observez celte veine variqueuse le long de mon mollet. Les problèmes circulatoires de ce genre sont communs chez les individus qui passent beaucoup de temps en microgravité. Cette veine, toutefois, a été bloquée artificiellement et traitée pour réduire les phénomènes d'osmose. À l'intérieur de la veine il y a dix colonies différentes de bactéries modifiées génétiquement, chacune ayant été développée pour produire une des phéromones spécifiques de l'Essaim. »

Il sourit. « Les Investisseurs m'ont soumis à une fouille en règle, y compris par radiographie. Mais la veine apparaît normalement aux rayons X et les bactéries sont piégées dans des compartiments à l'intérieur. Elles sont indétectables. J'ai sur moi une petite trousse médicale. Elle contient une seringue. Qui nous servira à extraire les phéromones et à les tester. Quand les tests seront terminés – et je suis sûr qu'ils réussiront ; en fait, j'y joue ma carrière – nous pourrons alors vider la veine et tous ses compartiments. Les bactéries mourront au contact de l'air. Nous pourrons ensuite la remplir avec le jaune d'un embryon en cours de développement. Les cellules survivront peut-être au voyage de retour mais, même si elles meurent, elles ne pourront pas se décomposer à l'intérieur de mon corps, protégées qu'elles seront de tout contact avec un facteur de décomposition. Une fois dans les Anneaux, nous pourrons alors apprendre à activer et réprimer tel ou tel gène pour produire les diverses castes, exactement comme cela se produit dans la nature. Nous aurons des millions d'ouvriers, des armées de soldats s'il le faut, voire des vaisseaux-fusées organiques, développés à partir d'individus ailés modifiés. Si cela marche, qui donc alors se souviendra de moi, hein ? Moi avec ma petite vie arrogante et mon petit sacrifice ? »

Elle le dévisagea : même les lunettes épaisses ne pouvaient dissimuler son nouveau respect, voire sa frayeur. « Vous avez donc vraiment l'intention de le faire alors.

— J'ai sacrifié mon temps et mon énergie. J'escompte obtenir des résultats, docteur.

— Mais c'est un enlèvement. Ce que vous évoquez là, c'est l'élevage d'une race d'esclaves. »

Afriel eut un haussement d'épaules méprisant. « Vous jouez sur les mots, docteur. Je ne nuirai en rien à cette colonie. Il se peut que je vole une partie de la force de travail de ses ouvriers lorsqu'ils obéiront à mes propres ordres chimiques, mais ce maigre larcin ne sera pas une grosse perte. J'admets que cela passe par la mort d'un œuf mais ce n'est pas plus un crime que ne l'est un avortement. Le vol d'un seul brin de matériau génétique peut-il être assimilé à un "enlèvement" ? Je ne le crois pas. Quant à la notion scandaleuse de race esclave, je la rejette immédiatement. Ces créatures sont des robots génétiques. Ce ne seront pas plus des esclaves que ne le sont des foreuses par laser ou des pétroliers. Dans la pire des hypothèses, ce seront nos animaux domestiques. »

Mirny considéra la question. Il ne lui fallut pas longtemps. « C'est vrai. Ce n'est pas comme un simple ouvrier qui lèverait les yeux vers les étoiles, soupirant après sa liberté. Ce ne sont que des créatures asexuées et décérébrées.

— Tout juste, docteur.

— Elles travaillent, c'est tout. Que ce soit pour nous ou pour l'Essaim ne fait pour elle guère de différence.

— Je vois que vous avez saisi la beauté de la chose.

— Et si ça marchait, poursuivit Mirny, si ça marchait, notre faction en retirerait des profits astronomiques. »

Afriel sourit sincèrement, inconscient du sarcasme glacé de son expression. « Et le profit personnel, docteur… l'inestimable compétence du premier à exploiter la technique. » Il parlait doucement, tranquillement. « Déjà vu une averse de neige d'azote sur Titan ? Je songe à un habitat autonome là-bas – quelque chose de vaste, de bien plus vaste que tout ce qui était possible jusque-là… Une véritable cité, Galina, un lieu où un

homme pourrait s'affranchir des règles et de la discipline qui le rendent fou…

— À présent, c'est vous qui parlez de désertion, capitaine-docteur. »

Afriel demeura silencieux quelques secondes puis eut un sourire forcé. « Voilà que vous avez gâché mon rêve idéal. D'ailleurs, ce que je vous décrivais là n'était que la retraite bien méritée d'un homme riche, et non l'ermitage d'un sybarite… Il y a une nette différence. » Il hésita. « En tous les cas, puis-je conclure que vous me suivez sur ce projet ? »

Elle rit et lui effleura le bras. Il y avait quelque chose d'inquiétant dans le son discret de ce rire, noyé sous le vaste grondement organique des intestins monstrueux de la reine… « Espérez-vous me voir résister à vos arguments durant deux longues années encore ? Mieux vaut que je cède tout de suite, ça nous évitera des frictions.

— Oui.

— Après tout, vous ne ferez pas de mal au Nid. Ils ne se douteront jamais de rien. Et s'ils parviennent à reproduire leur lignée génétique chez nous, l'humanité n'aura plus aucune raison de les importuner à nouveau.

— Absolument », dit Afriel, même si, pour lui, il s'était mis aussitôt à songer aux fabuleuses richesses du système d'astéroïdes de Bételgeuse. Le jour viendrait, fatalement, où l'humanité émigrerait pour de bon vers les étoiles, en masse. Autant déjà connaître les tenants et les aboutissants de toutes les races susceptibles de devenir des rivales.

« Je vous aiderai de mon mieux », dit-elle. Il y eut un léger silence. « En avez-vous assez vu de ce secteur ?

— Oui. » Ils quittèrent la chambre de la reine.

« Je ne pensais pas que vous me plairiez, au début, avoua-t-elle avec candeur. Mais je crois que je vous apprécie mieux maintenant. Vous semblez avoir un sens de l'humour qui manque à la plupart de vos collègues de la Sécurité.

— Ce n'est pas un sens de l'humour, fit tristement Afriel. Mais de l'ironie déguisée en humour. »

Il n'y eut pas de jours dans le flot continu d'heures qui suivirent. Ce n'étaient que des lambeaux de périodes de sommeil, chacun de son côté au début, ensemble par la suite, accrochés l'un à l'autre en impesanteur. Le contact sexuel de la peau et du corps devint l'ancrage à leur humanité commune, une humanité usée, divisée, éloignée de tant d'années-lumière que le concept n'avait plus aucune signification. La vie dans les tunnels grouillants et chauds était leur, ici et maintenant ; l'un et l'autre étaient comme des germes dans la circulation sanguine, ballottés sans cesse au gré du flux et du reflux. Les heures s'étiraient pour devenir des mois et le temps lui-même perdit tout son sens.

Les tests de phéromones étaient complexes mais pas d'une difficulté insurmontable. La première des dix phéromones était un simple stimulus de regroupement, qui poussait de grands nombres d'ouvriers à se réunir sitôt le composé chimique diffusé de palpe en palpe. Les ouvriers attendaient alors de nouvelles instructions ; si elles ne venaient pas, ils se dispersaient. Pour fonctionner efficacement, les phéromones devaient être servies par lots, en séquences, comme des instructions d'ordinateur ; la numéro un, regroupement, par exemple, avec la numéro trois, un ordre de transfert, qui entraînait les ouvriers à vider une chambre donnée et déplacer son contenu dans une autre. La neuvième phéromone avait les meilleures possibilités pour l'industrie ; c'était un ordre de construction qui poussait les ouvriers à rassembler tunneliers et dragueurs et à les mettre à l'œuvre. D'autres au contraire étaient gênantes : la dixième provoquait le toilettage et les palpes duveteux des ouvriers eurent tôt fait d'arracher à Afriel ses derniers lambeaux de vêtements. La huitième phéromone envoyait les ouvriers ramasser les matériaux à la surface de l'astéroïde, et dans leur désir d'observer ses effets les deux explorateurs manquèrent se faire prendre au piège et balayer dans le vide de l'espace.

Ni l'un ni l'autre ne craignait plus la caste des soldats. Ils savaient qu'une simple dose de la sixième phéromone les expédierait fissa défendre leurs œufs, tout comme elle envoyait les ouvriers les soigner. Mirny et Afriel en tirèrent parti pour

protéger leurs propres chambres, creusées par des ouvriers et défendues par un gardien de sas chimiquement détourné. Ils avaient leur propre jardin de levures pour purifier l'air, où ils stockaient leurs champignons préférés digérés par un ouvrier qu'ils maintenaient drogué pour leur usage personnel. Le gavage permanent et le manque d'exercice l'avaient rendu boursouflé et sa silhouette replète pendait au mur comme une grappe monstrueuse.

Afriel était fatigué. Il n'avait pas dormi depuis un bout de temps ; combien, il n'en savait rien. Son horloge interne ne s'était pas ajustée aussi bien que celle de Mirny, et il était sujet à des accès de dépression et d'irritabilité qu'il devait s'efforcer de réprimer. « Les Investisseurs vont revenir un de ces quatre, observa-t-il. Dans pas longtemps. »

Mirny était indifférente. « Les Investisseurs », dit-elle avant d'enchaîner avec une remarque en langue podure, qu'il ne saisit pas. Malgré sa formation de linguiste, Afriel n'était jamais parvenu à jongler comme elle avec le jargon crissant des podures. En l'occurrence, sa formation était presque un handicap ; la langue des podures avait tellement dégénéré qu'elle était devenue une espèce de sabir, sans règles ni régularité. Il en connaissait suffisamment pour donner des ordres simples, et son contrôle partiel des soldats lui permettait de les épauler. Les podures le craignaient et les deux jeunes dressés par Mirny étaient devenus des tyrans obèses et monstrueux qui n'hésitaient pas à terroriser leurs aînés. Afriel avait été trop accaparé pour étudier sérieusement les podures ou les autres symbiotes. Il avait trop de questions pratiques sur les bras.

« S'ils viennent trop tôt, je ne serai pas en mesure de terminer ma dernière étude », dit-elle en anglais.

Afriel retira ses lunettes infrarouges et se les noua solidement autour du cou. « Il y a une limite, Galina, dit-il en bâillant. On ne peut mémoriser pareille quantité de données sans équipement. On va simplement devoir patienter tranquillement jusqu'à ce qu'on puisse rentrer. J'espère que les Investisseurs ne seront pas choqués en me voyant. J'ai perdu une petite fortune avec ces fringues.

— Il ne se passe plus rien depuis le lancement de l'essaim d'accouplement. S'il n'y avait pas eu ce nouveau spécimen dans la chambre des ailés, je crois bien que je serais morte d'ennui. » Elle écarta à deux mains les cheveux gras qui lui masquaient le visage. « Tu vas dormir ?

— Oui, si j'y arrive.

— Tu ne viendras pas avec moi ? Je n'arrête pas de te dire que cette nouvelle couvée est importante. J'ai l'impression que c'est une nouvelle caste. En tout cas, ce n'est certainement pas un ailé. Il a les yeux d'un ailé mais il reste accroché au mur.

— Alors, il n'appartient sans doute pas du tout à l'Essaim, fit-il d'une voix lasse, pour lui faire plaisir. C'est probablement un parasite, copiant un ailé par mimétisme. Va l'examiner si ça te chante. Moi, je t'attendrai ici. »

Il l'entendit s'éloigner. Sans ses infrarouges, il remarqua toutefois que l'obscurité n'était pas totale ; une faible luminosité émanait des champignons qui croissaient un peu plus loin, dans la chambre. L'ouvrier gavé et replet bougea légèrement sur la paroi, s'ébouriffant et gargouillant. Afriel s'endormit.

À son réveil, Mirny n'était pas encore revenue. Il ne s'inquiéta pas. Il commença par visiter le tunnel du premier sas, là où les Investisseurs l'avaient déposé le premier jour. C'était irrationnel – les Investisseurs remplissaient toujours leurs contrats – mais il redoutait qu'ils n'arrivent un beau jour, ne s'impatientent et ne repartent sans lui. Les Investisseurs devraient attendre, naturellement. Mirny pourrait les tenir occupés durant le bref laps de temps qu'il lui faudrait pour filer à la couveuse dérober les cellules vivantes sur un œuf en gestation. Mieux valait en effet qu'il soit le plus frais possible.

Plus tard, il mangea. Il mastiquait du champignon de l'une des chambres antérieures quand les deux podures apprivoisés de Mirny le retrouvèrent. « Que voulez-vous ? leur demanda-t-il dans leur langue.

— Donne bon pas bien », crissa le plus grand, en agitant ses antérieurs de manière désordonnée. « Pas boulot, pas dodo.

— Pas bouger », renchérit le second. Avant d'ajouter, avec une note d'espoir : « Manger donne bon maintenant ? »

Afriel leur donna un peu de sa nourriture. Ils la mangèrent, apparemment plus par simple habitude que par réel appétit, ce qui ne manqua pas de l'inquiéter. « Conduisez-moi auprès d'elle. »

Les deux podures détalèrent aussitôt ; il les suivit sans peine, se faufilant dans la masse des ouvriers en les esquivant adroitement. Ils parcoururent ainsi plusieurs kilomètres dans le dédale du réseau, jusqu'à la chambre des ailés. Là, ils s'immobilisèrent, perplexes. « Parti », dit le plus grand.

La chambre était vide. Afriel ne l'avait jamais vue ainsi, c'était d'ailleurs fort inhabituel pour l'Essaim de gâcher autant d'espace. Il eut un pressentiment. « Suivez donne bon, ordonna-t-il. Suivez l'odeur. »

Sans grand enthousiasme, les podures flairèrent une des parois ; ils savaient qu'il n'avait rien de comestible leur donner et se montraient réticents à faire quoi que ce soit sans récompense immédiate. Finalement, l'un d'eux trouva enfin la piste, ou en tout cas fit semblant, et la suivit le long du plafond puis dans la bouche d'un tunnel.

Afriel avait du mal à distinguer quelque chose dans la chambre abandonnée ; il n'y avait pas assez d'infrarouges. Il bondit vers le haut à la suite de la créature.

Il entendit le rugissement d'un soldat puis le crissement étranglé du podure. Ce dernier jaillit soudain de la gueule du tunnel, une gerbe de fluide coagulé jaillissant de sa tête fendue. Il boula cul par-dessus tête pour aller s'écraser sur le mur opposé avec un bruit flasque. Il était déjà mort.

Son compagnon s'enfuit aussitôt, crissant de peine et de terreur. Afriel atterrit à l'entrée du tunnel et s'accroupit, laissant ses jambes absorber le choc. Il sentait l'odeur acre de la colère du soldat, une phéromone si épaisse qu'elle était détectable même par un humain. Des douzaines d'autres soldats allaient converger d'ici quelques minutes, quelques secondes peut-être. Derrière l'individu enragé, il entendait des ouvriers et des tunneliers déplacer et cimenter des roches.

Il pourrait à la rigueur maîtriser un soldat enragé mais certainement pas deux – encore moins vingt. Prenant appel sur la paroi de la chambre, il se propulsa vers une sortie.

Il rechercha l'autre podure – il était certain de pouvoir le reconnaître ; il était tellement plus gros que les autres – mais ne put le trouver. Avec son odorat développé, la créature n'aurait pas de mal à l'éviter si elle le voulait.

Mirny ne revint pas. Un nombre d'heures indéfini s'écoula. Afriel dormit de nouveau. Il retourna à la chambre des ailés ; des soldats y montaient la garde, des soldats que n'intéressait pas la nourriture et qui exhibèrent leurs crocs acérés lorsqu'il approcha. Ils semblaient prêts à le mettre en pièces ; la vague odeur de phéromones agressives planait sur la salle comme un brouillard. Afriel ne vit pas le moindre symbiote accroché au corps des soldats. Une seule espèce, une sorte de tique géante, les parasitait habituellement, mais même les tiques étaient parties.

Il retourna dans ses appartements pour attendre et réfléchir. Le corps de Mirny n'était pas dans les fosses à ordures. Évidemment, il était toujours possible qu'une autre créature l'ait dévorée. Devait-il extraire le reste des phéromones des sacs dans ses veines pour tenter d'entrer de force dans la chambre des ailés ? Il soupçonnait que Mirny, ou ce qu'il en restait, se trouvait quelque part dans le tunnel où le podure s'était fait tuer. Il ne l'avait lui-même jamais exploré. Il y avait des milliers de tunnels qu'il n'avait pas explorés.

Il se sentait paralysé par la peur et l'indécision. S'il gardait son calme, s'il ne faisait rien, les Investisseurs pouvaient arriver à tout moment. Il pourrait alors raconter au Conseil des Anneaux n'importe quel bobard au sujet de la mort de Mirny ; s'il avait les séquences de gènes avec lui, personne ne lui chercherait noise. Il ne l'aimait pas ; il la respectait mais pas au point de lui sacrifier sa vie, ou l'investissement de sa faction. Il n'avait plus songé au Conseil des Anneaux depuis longtemps et cette pensée le dégrisa. Il aurait à justifier sa décision…

Il en était là de ses sombres pensées quand il entendit un sifflement : son sas se dégonflait. Trois soldats étaient venus le chercher. Il n'émanait d'eux nulle odeur de colère. Ils évoluaient

avec lenteur et prudence. Afriel ne chercha pas à résister. L'une des créatures le saisit délicatement dans ses mandibules énormes et l'emporta.

Elle le conduisit dans la chambre des ailés et, de là, dans le tunnel gardé. Une nouvelle chambre, plus vaste, avait été creusée à l'extrémité de celui-ci. Elle était remplie presque jusqu'à la gueule d'une masse de chair blanche éclaboussée de noir. Au centre de la masse douce et mouchetée, on voyait une bouche et deux yeux moites, brillants, au bout de leurs pédoncules. De longs filaments tubulaires pendaient en se tortillant, jaillis d'une crête touffue au-dessus des yeux. Les filaments se terminaient par des pinces roses et charnues, semblables à des broches.

L'un des filaments avait perforé le crâne de Mirny. Son corps flottait dans les airs, inerte comme une poupée de cire. Ses yeux étaient ouverts mais aveugles.

Un autre filament était branché à la boîte crânienne d'un ouvrier mutant. Le spécimen avait encore la couleur blafarde d'une larve ; il était ratatiné, déformé, et sa bouche avait l'aspect plissé d'une bouche humaine. À l'intérieur, une excroissance se voulait une langue, et deux crêtes blanches des dents humaines. La créature n'avait pas d'yeux.

Elle parla avec la voix de Mirny. « Capitaine-Docteur Afriel…

— Galina…

— Je n'ai pas un tel nom. Tu dois m'appeler l'Essaim. »

Afriel vomit. La masse centrale était une tête immense. Son cerveau emplissait presque toute la salle.

La créature attendit poliment qu'Afriel eût terminé.

« Je me sens de nouveau éveillé, dit l'Essaim, d'un ton rêveur. Je suis ravi de constater qu'aucune alerte importante ne m'importune. À la place, je ne vois qu'une menace presque devenue de routine. » La créature hésita délicatement. Le corps de Mirny oscilla imperceptiblement dans les airs ; sa respiration était d'une régularité inhumaine. Les yeux s'ouvrirent et se refermèrent. « Une autre race jeune.

— Qu'êtes-vous ?

— Je suis l'Essaim. Ou plutôt, je suis l'une de ses castes. Je suis un instrument, une adaptation ; ma spécialité est

l'intelligence. Je ne suis pas souvent nécessaire. C'est bon d'être à nouveau nécessaire.

— Es-tu ici depuis le début ? Pourquoi alors ne pas nous avoir reçus ? Nous aurions négocié avec toi. Nous ne te voulons aucun mal. »

Au bout de son pédoncule, la bouche humide émit un bruit de rires. « Comme toi, j'apprécie l'ironie… Tu t'es fourré dans un joli piège, capitaine-docteur. Tu voulais forcer l'Essaim à travailler pour toi et ta race. Tu avais l'intention de nous élever comme du bétail, pour nous étudier et nous exploiter. C'est un plan excellent mais auquel nous nous sommes frottés déjà bien avant que n'évolue ta race. »

Aiguillonné par la panique, l'esprit d'Afriel fonctionnait à toute vitesse. « Tu es un être intelligent, répondit-il. Tu n'as aucune raison de nous faire du mal. Discutons ensemble. Nous pouvons t'aider.

— Oui, reconnut l'Essaim. Vous nous serez utiles. Les souvenirs de ta compagne m'indiquent que nous sommes dans une de ces périodes inconfortables où sévit l'intelligence galactique. L'intelligence est un grand souci. Elle nous cause toutes sortes de désagréments.

— Que veux-tu dire ?

— Vous êtes une race jeune qui fait grand cas de sa propre astuce, dit l'Essaim. Comme toujours, vous êtes incapables de voir que l'intelligence n'est pas un trait favorisant la survie. »

Afriel essuya la sueur de son visage. « Nous nous sommes quand même débrouillés. Nous sommes venus jusqu'à vous, avec des intentions paisibles. Vous n'êtes pas venus nous voir.

— C'est précisément à cela que je fais allusion, rétorqua l'Essaim, fort courtois. Cette soif d'expansion, d'exploration, de développement, voilà justement ce qui provoquera votre fin. Vous vous imaginez pouvoir continuer à nourrir indéfiniment votre curiosité. Naïfs ! C'est une vieille histoire, déjà vécue par d'innombrables races avant vous. D'ici mille ans – peut-être un peu plus – ta race est appelée à disparaître.

— Vous avez donc l'intention de nous détruire ? Je te préviens que ce ne sera pas une tâche facile…

— À nouveau, tu ne saisis pas. Le savoir est le pouvoir ! Vas-tu imaginer que cette enveloppe fragile et dérisoire qui est la vôtre – ces jambes primitives, ces bras et ces mains ridicules, et votre minuscule cerveau presque lisse –, que cette force est capable de *contenir* tout ce pouvoir ? Certainement pas ! Déjà, ta race vole en éclats sous l'impact de sa propre compétence. La forme humaine originelle est en train de passer de mode. Tes propres gènes ont été altérés et toi, capitaine-docteur, tu n'es qu'une expérimentation grossière. Dans cent ans d'ici, tu seras une relique. Dans mille ans, même pas un souvenir. Ta race prendra le même chemin que mille autres avant elle.

— Et qui est… ?

— Je l'ignore. » La chose à l'extrémité du bras de l'Essaim émit un gloussement assourdi. « Elles ont dépassé mon entendement. Toutes ont découvert quelque chose, appris quelque chose qui les a conduites à transcender ma compréhension. Il se peut même qu'elles aient transcendé *l'existence*. Toujours est-il que je ne perçois plus nulle part leur présence. Elles semblent ne rien faire, n'interférer en rien : selon toutes les apparences, elles pourraient aussi bien être mortes. Évanouies. Elles sont peut-être devenues des dieux, ou des spectres. En tout cas, je n'ai aucun désir de les rejoindre.

— Alors… alors, tu as donc…

— L'intelligence est une arme à double tranchant, capitaine-docteur. Elle n'est utile que jusqu'à un certain point. Elle interfère avec le développement du vivant. La vie et l'intelligence ne font pas très bon ménage. Elles ne sont pas du tout étroitement liées comme vous le supposez puérilement.

— Mais toi, alors… tu es bien un être raisonnable…

— Je suis un instrument, comme je te l'ai dit. » L'organe mutant à l'extrémité de son bras émit une imitation de soupir. « Quand tu as réalisé ton expérimentation avec les phéromones, le déséquilibre chimique a été perçu par la reine. Il a déclenché certains schémas génétiques bien précis dans son organisme, qui ont provoqué ma renaissance. Le sabotage chimique est un problème que l'intelligence est la mieux à même de traiter. Je suis un cerveau bien rempli, comme tu peux le constater, conçu tout spécialement pour être bien plus intelligent que n'importe

quelle race jeune. En l'espace de trois jours, j'étais devenu parfaitement conscient. Au bout de cinq, j'avais déchiffré ces marques sur mon corps. C'est, génétiquement codée, l'histoire de ma race… Au bout de cinq jours et deux heures, j'avais cerné le problème et savais la démarche à effectuer. C'est ce que je suis en train d'accomplir. Je suis âgé de six jours.

— Quelles sont tes intentions ?

— Ta race est très vigoureuse. Je m'attends à la voir ici, en compétition avec nous, d'ici cinq cents ans. Bien plus tôt peut-être. Un rival de cette taille exige un examen approfondi. Je t'invite à rejoindre notre communauté à titre permanent.

— Que veux-tu dire ?

— Je t'invite à devenir un symbiote. J'ai ici un mâle et une femelle dont les gènes ont été altérés et sont donc sans défauts. À vous deux, vous faites un couple reproducteur idéal. Cela m'épargnera bien des difficultés de clonage.

— Tu crois que je vais trahir ma race pour te livrer une espèce de futurs esclaves ?

— Ton choix est simple, capitaine-docteur. Rester un être intelligent, vivant, ou devenir une marionnette décérébrée, comme ta partenaire. J'ai pris le contrôle de toutes les fonctions de son système nerveux ; je puis faire la même chose avec toi.

— Je peux me tuer.

— Ce serait ennuyeux car cela m'obligerait à recourir à la mise en œuvre de technologies de clonage. La technologie, bien que j'en sois capable, m'est douloureuse. Je suis une création génétique, j'ai en moi des garde-fous qui m'empêchent de prendre le contrôle du Nid à mes fins personnelles. Cela voudrait dire tomber dans le même piège du progrès que les autres races intelligentes. Pour des raisons analogues, ma durée de vie est limitée. Je ne vivrai que mille ans, jusqu'à ce que se soit dissipée la brève bouffée d'énergie de ta race et que la paix soit à nouveau revenue.

— Mille ans seulement ? » Afriel eut un rire amer. « Et après ? Tu liquideras mes descendants, je suppose, quand tu n'en auras plus besoin.

— Non. Nous n'avons tué aucune des quinze autres races que nous avons prises pour les étudier dans un but défensif. Cela n'a

pas été nécessaire. Examinez le petit charognard qui flotte près de votre tête, capitaine-docteur, en train de se nourrir de vos vomissures. Il y a cinq cents millions d'années, ses ancêtres ont fait trembler la Galaxie. Quand ils nous ont attaqués, nous avons lâché sur eux leurs semblables. Évidemment, nous les avions modifiés de notre côté, de sorte qu'ils étaient plus intelligents, plus résistants, et naturellement parfaitement loyaux à notre égard. Nos Nids étaient le seul univers qu'ils connaissaient, et ils luttèrent avec une vaillance et une imagination qui n'ont pas été égalées depuis… Que ta race s'avise de venir nous exploiter, et nous ferons naturellement de même.

— Nous autres humains sommes différents.

— Bien entendu.

— Mille ans ici ne nous changeront pas. Tu mourras et nos descendants s'empareront du Nid. Nous serons les maîtres, malgré toi, en l'espace de quelques générations. Ce n'est pas l'obscurité qui fera une différence.

— Certes pas. Ici, on n'a pas besoin d'yeux. On n'a besoin de rien.

— Vous me laisserez la vie sauve ? Pour leur apprendre tout ce que je voudrai.

— Certainement, capitaine-docteur. À vrai dire, nous te faisons une faveur. Dans mille ans, tes descendants seront ici les seuls vestiges de la race humaine. Nous sommes généreux avec notre immortalité ; nous prendrons en charge votre préservation.

— Tu te trompes, l'Essaim. Tu te trompes au sujet de l'intelligence, et tu te trompes pour tout le reste. Peut-être que d'autres races dégénéreraient dans le parasitisme mais nous autres humains sommes différents.

— Sans aucun doute. Tu vas le faire, alors ?

— Oui. J'accepte ton défi. Et je vais te battre.

— Splendide. Quand les Investisseurs reviendront ici, les podures leur diront qu'ils t'ont tué et les dissuaderont de jamais revenir. Ils ne reviendront plus. Les hommes devraient être les prochains visiteurs.

— Si je ne te défais pas, eux s'en chargeront.

— Peut-être. » À nouveau, la chose soupira. « Je suis heureux de ne pas avoir à t'absorber. Ta conversation m'aurait manqué. »

Rose l'Aragne

Rien : c'est ce que ressentait Rose l'Aragne. Rien ou presque. Il y avait bien eu quelques vagues sensations, un nœud d'émotions coagulées depuis deux cents ans, et qu'elle avait évacué d'une injection crânienne. Ce qu'il en subsistait ressemblait à ce qui subsistait d'un cafard après un coup de marteau.

Les cafards, elle connaissait. Rose l'Aragne ; ils constituaient la seule vie animale dans les colonies orbitales mécanistes. Ils avaient infesté les vaisseaux spatiaux depuis le début : trop résistants, trop prolifiques, trop adaptables pour se laisser tuer. Par nécessité, les Mécas avaient recouru à des techniques génétiques volées à leurs rivaux les Morphos pour transformer les cafards en animaux de compagnie bariolés. L'un des préférés de Rose l'Aragne était un spécimen long de trente centimètres et couvert de graffiti de pigments jaunes et rouges sur la laque noire de la chitine. Accroché à sa tête, il se désaltérait de la sueur perlant à son front parfait et elle n'en remarquait rien car elle était ailleurs, guettant l'arrivée d'éventuels visiteurs.

Elle guettait au travers de huit télescopes dont les huit images étaient collationnées et transmises à son cerveau par une liaison neurocristalline à la base du crâne. Elle disposait de huit yeux désormais, comme son symbole, l'araignée. Ses oreilles étaient la faible et régulière pulsation du radar de veille, à l'écoute des distorsions bizarres qui signaleraient la présence d'un vaisseau investisseur.

Rose était intelligente. Elle aurait pu être folle, mais ses techniques de surveillance instauraient les bases chimiques de la santé mentale et la maintenaient artificiellement. Pour Rose l'Aragne, c'était quelque chose de normal.

Et, normal, ça l'était ; pas pour un être humain mais pour une Méca âgée de deux cents ans, vivant dans la toile d'araignée d'un habitat tournoyant en orbite autour d'Uranus, au corps bouillonnant d'hormones de jeunesse, au sage visage juvénile et

sans âge, comme à peine sorti d'un moule, couronne ondulante de longs cheveux blancs tressés d'implants en fibres optiques aux extrémités taillées en biseau d'où perlaient, telles des gemmes microscopiques, d'infimes gouttes de lumière… Elle était vieille mais elle n'y pensait pas. Et elle était isolée – mais c'étaient des sentiments qu'elle avait enfouis à coups de drogues. Et elle possédait une chose que convoitaient les Investisseurs et pour la possession de laquelle ces négociants reptiliens extraterrestres auraient donné l'ivoire de leurs crocs.

Prisonnière de sa toile d'araignée en fibres de carbone, le filet porte-cargaison qui lui avait valu son surnom, elle détenait un joyau gros comme un autobus.

Elle observait donc, cranio-câblée à ses instruments, infatigable, sans intérêt particulier mais sans ennui non plus. L'ennui était dangereux : il conduisait à l'impatience et l'impatience était fatale dans un habitat spatial où la malveillance – voire la simple insouciance – pouvait tuer. Le comportement de survie adéquat était celui-ci : rester tapi au centre de sa toile mentale, un réseau parfaitement euclidien de fils de rationalité rayonnant dans toutes les directions, les jambes repliées, prêtes à bondir au moindre frémissement d'émotion incongrue. Et dès que ses lignes avaient ferré un tel sentiment, elle bondissait pour l'évaluer, l'emballer vite fait dans un cocon avant de le transpercer proprement et nonchalamment de ses crocs hypodermiques…

Là ! Ses yeux octuples qui embrassaient un rayon d'un demi-million de kilomètres d'espace venaient de repérer le friselis stellaire engendré par la présence d'un vaisseau investisseur. Les vaisseaux des Investisseurs n'avaient pas de moyen de propulsion classique et ne diffusaient aucune énergie détectable ; le secret de leur propulsion interstellaire était jalousement gardé. Tout ce qu'en savaient avec certitude les diverses factions (que par facilité on embrassait encore sous le vocable d'« humanité », faute d'un meilleur terme), c'est qu'elle laissait de longs sillages paraboliques de distorsions qui provoquaient un effet d'ondulation sur le fond stellaire du ciel.

Rose l'Aragne sortit partiellement de son mode d'observation statique et se sentit à nouveau habiter son corps.

Les signaux de l'ordinateur s'étaient tus, masqués par sa vision normale, comme le reflet de son propre visage sur une vitre à travers laquelle elle aurait regardé. Effleurant un clavier, elle localisa le vaisseau investisseur avec un laser de communication et lui expédia une salve de données : une offre commerciale. (La radio n'était pas sûre ; elle risquait d'attirer des pirates morphos et elle avait déjà dû en tuer trois.)

Elle sut que son message avait été reçu et compris en voyant le vaisseau extraterrestre s'arrêter pile pour virer de bord et accélérer de nouveau, en totale contradiction avec toutes les lois connues de la dynamique orbitale. En attendant leur arrivée, elle chargea un programme de traduction en investisseur. Il était vieux d'un demi-siècle mais les Investisseurs étaient du genre persévérant, moins conservateurs que simplement indifférents au changement.

Quand il fut trop proche de sa station pour manœuvrer en propulsion stellaire, le vaisseau investisseur déploya, dans une bouffée de gaz, une voile solaire décorée. La voile était assez grande pour emballer une petite lune et plus mince qu'un souvenir vieux de deux siècles. Malgré sa finesse extrême, elle était décorée de fresques monomoléculaires : scènes titanesques d'expéditions en galion où d'artificieux Investisseurs avaient escroqué de rocheux bipèdes ou ces outres crédules vivant sur les géantes gazeuses, toutes gonflées de richesse et d'hydrogène. Les grandes reines bardées de bijoux de la race des Investisseurs, entourées de leur harem d'adorateurs mâles, étalaient leur sophistication tapageuse sur des kilomètres de récits en hiéroglyphes extraterrestres posés sur des portées musicales pour indiquer la hauteur et l'intonation de cette langue mi-chantée.

Une salve de parasites neigea sur l'écran devant elle puis un visage investisseur apparut. Rose l'Aragne débrancha la prise de son cou. Elle étudia ce visage : les grands yeux vitreux à moitié dissimulés sous le voile de membranes nictitantes, la collerette arc-en-ciel derrière l'orifice des oreilles, gros comme une tête d'épingle, la peau calleuse, le sourire reptilien tout en crocs longs comme des piquets. La créature émit des bruits : « Ici l'enseigne du vaisseau, traduisit l'ordinateur. Lydia Martinez ?

— Oui », confirma Rose l'Aragne, sans prendre la peine d'expliquer que son nom avait changé. Elle en avait eu tant.

« Nous avons fait des affaires profitables avec votre époux par le passé, dit l'Investisseur avec intérêt. Comment se porte-t-il aujourd'hui ?

— Il est mort voici trente ans », répondit Rose l'Aragne. Elle avait digéré sa peine. « Tué par des assassins morphos. »

L'officier investisseur fit danser sa collerette. Il n'était pas gêné. La gêne était une émotion inconnue des Investisseurs. « Mauvais pour les affaires, reconnut-il. Où est la gemme dont vous avez parlé ?

— Préparez-vous à recevoir les données », dit Rose l'Aragne en effleurant son clavier. Elle observa l'écran où défilait son argumentaire de vente soigneusement répété, transmis par le faisceau de communication durci pour éviter les oreilles ennemies.

C'avait été la découverte de sa vie. La chose avait commencé son existence sous la forme d'un fragment de lune glaciaire de la protoplanète Uranus, se brisant, fondant et se recristallisant, sous l'intense bombardement des âges primitifs. Elle s'était fracturée au moins à quatre reprises et, chaque fois, l'intense pression interne avait chassé par les fractures des flots de minéraux en fusion : carbone, silicate de manganèse, béryllium, bauxite. Puis la lune avait finalement abouti dans le célèbre complexe des Anneaux et l'énorme bloc de glace avait flotté là durant des siècles, balayé par les ondes de choc des rayonnements durs, accumulant et perdant des charges électromagnétiques au gré des bizarreries de champ typiques de toutes les formations d'anneaux.

Et puis, moment crucial qui remontait à quelques millions d'années, il avait été le siège d'un flash titanesque, une de ces invisibles et silencieuses salves d'énergie électrique dissipant des charges accumulées au long des siècles. La majeure partie de l'enveloppe extérieure du bloc de glace s'était aussitôt volatilisée en une sphère de plasma. Quant au reste, il avait été… changé. Les occlusions minérales étaient à présent des filons et des veines de béryl, qu'ombraient çà et là des blocs d'émeraudes brutes grosses comme une tête d'Investisseur,

entrecroisées en tous sens d'un maillage de corindon rouge et de grenat pourpre. Il y avait des blocs de diamant brut, des diamants d'un éclat bizarre, uniquement dû aux états particuliers acquis par le carbone métallique. Jusqu'à la simple glace d'eau qui s'était changée en une substance rare, unique et, par définition, précieuse.

« Vous nous intriguez », dit l'Investisseur. Pour eux, c'était synonyme d'un profond enthousiasme. Rose l'Aragne sourit. L'enseigne poursuivit : « L'article est inhabituel et sa valeur difficile à établir. Nous vous en offrons deux cent cinquante mille gigawatts.

— J'ai suffisamment d'énergie pour faire tourner ma station et assurer ma défense. L'offre est généreuse mais jamais je ne pourrais en stocker autant.

— Nous vous donnerons également un treillis de plasma stabilisé pour le stockage. » Cette générosité aussi fabuleuse qu'inattendue était censée la combler. La construction de treillis de plasma dépassait de loin les ressources technologiques humaines et sa possession lui assurerait la célébrité pour dix ans. C'était bien la dernière chose qu'elle voulait. « Pas intéressée », répondit-elle.

L'Investisseur dressa sa collerette. « Pas intéressée par la principale devise du commerce galactique ?

— Pas quand je ne pourrai la dépenser qu'avec vous.

— Le commerce avec les races jeunes est une activité bien ingrate, observa l'extraterrestre. Je suppose alors que vous désirez de l'information. Vous autres races jeunes désirez toujours les transferts de technologie. Nous avons certaines techniques morphos à échanger avec leur faction – cela vous intéresse-t-il ?

— De l'espionnage industriel ? Vous auriez dû me contacter il y a quatre-vingts ans. Non, je vous connais trop bien. Vous vous empresseriez de leur vendre des techniques mécanistes pour maintenir l'équilibre des forces.

— Nous aimons entretenir un marché compétitif, reconnut l'Investisseur. Cela contribue à éviter de douloureuses situations de monopole, comme celle que nous rencontrons maintenant en négociant avec vous.

— Je ne cherche ni force ni pouvoir. Le prestige ne signifie rien pour moi. Montrez-moi donc quelque chose de neuf.

— Pas de prestige ? Qu'en penseront vos semblables ?

— Je vis seule. »

L'Investisseur cacha ses yeux derrière les membranes nictitantes. « Rayé, votre instinct grégaire ? Une évolution dangereuse… Enfin, je vais adopter un autre angle. Que diriez-vous de recevoir de l'armement ? Si vous êtes d'accord pour les termes concernant leur emploi, nous serions en mesure de vous procurer des armes uniques et puissantes.

— J'ai déjà ce qu'il faut.

— Nous pourrions utiliser nos talents politiques. Nous pouvons influer fortement sur les principaux groupes de Morphos et vous assurer par traité une protection contre eux. Cela prendrait dix à vingt ans mais c'est faisable.

— C'est plutôt à eux d'avoir peur de moi, remarqua Rose l'Aragne. Pas l'inverse.

— Un nouvel habitat, alors. » L'Investisseur était patient. « Vous pourriez, vivre dans un bloc d'or massif.

— Je suis contente de ce que j'ai.

— Nous avons certains produits manufacturés susceptibles de vous amuser, reprit l'Investisseur. Préparez-vous à recevoir des données. »

Rose l'Aragne passa huit heures à examiner les divers articles. Il n'y avait rien de pressé. Elle était trop âgée pour manifester de l'impatience et les Investisseurs passaient leur vie à marchander.

On lui proposa des cultures d'algues multicolores productrices d'oxygène et de parfums exotiques. Des structures en métafeuilles d'atomes effondrés, servant de bouclier antiradiation et d'écrans défensifs. Des techniques raffinées capables de transmuter les fibres nerveuses en cristaux. Une baguette lisse et noire qui rendait le fer si malléable qu'on pouvait le modeler et le mettre en forme à la main. Un petit sous-marin de luxe pour explorer les mers d'ammoniac et les océans de méthane, tout en verre métallique transparent. Des globes auto-reproducteurs de silice cristallisée qui jouaient, en se développant, une simulation de la naissance, de l'évolution et

du déclin d'une culture extraterrestre. Un véhicule tout terrain volant amphibie, si miniaturisé qu'on l'enfilait comme un costume. « Je me fiche des planètes, dit Rose l'Aragne. Je n'aime pas les puits de gravité.

— Sous certaines conditions, nous pourrions vous procurer un générateur de pesanteur, dit l'Investisseur. Il faudrait qu'il soit inviolable, comme la baguette et les armements, et loué plutôt que vendu directement. Nous devons éviter toute fuite de ce genre de technologie. »

Elle haussa les épaules. « Nos propres technologies nous ont brisés. Nous sommes déjà incapables d'assimiler ce dont nous disposons. Je ne vois pas l'intérêt de m'encombrer d'inventions nouvelles.

— C'est tout ce que nous pouvons vous proposer qui ne soit pas sur la liste rouge. Ce vaisseau en particulier détient un grand nombre d'articles ne convenant qu'à des races vivant à de très basses températures et sous de très fortes pressions. Nous avons également des articles que vous apprécierez sans aucun doute beaucoup mais qui vous tueraient tout aussi sûrement. Vous ou toute votre espèce. La littérature de [intraduisible], par exemple.

— Je peux toujours lire la littérature de la Terre si je veux connaître le point de vue de Sirius…

— [intraduisible] n'est pas vraiment une littérature, remarqua l'Investisseur, affable. C'est à vrai dire une sorte de virus. »

Un cafard vint se poser sur l'épaule de Rose. « Des animaux familiers ! s'exclama l'extraterrestre. Appréciez-vous leur compagnie ?

— Ils sont mon seul réconfort », dit-elle, laissant l'insecte mutant lui grignoter la cuticule de l'ongle du pouce.

« J'aurais dû y songer. Accordez-moi douze heures. »

Elle alla se coucher. À son réveil, elle trompa son attente en étudiant au télescope le vaisseau extraterrestre. Tous les bâtiments des Investisseurs étaient recouverts de décorations fantastiques en métal martelé : têtes d'animaux, mosaïques métalliques, scènes et inscriptions en haut-relief alternaient avec les trappes de chargement et les supports d'instruments.

Mais des experts avaient fait remarquer que sous l'ornementation, la forme de base était toujours la même : un simple octaèdre doté de six lianes rectangulaires allongés. Les Investisseurs s'étaient donné beaucoup de mal pour dissimuler le fait ; et la théorie en cours était que ces engins avaient été trouvés ou bien achetés, voire volés à une race techniquement plus évoluée. Toujours est-il qu'avec leur attitude fantasque à l'égard des sciences et techniques, les Investisseurs semblaient bien incapables de les construire eux-mêmes.

L'enseigne rétablit le contact. Ses membranes nictitantes semblaient plus blanches qu'à l'accoutumée. Il brandissait une petite créature reptilienne, ailée, dotée d'une longue crête épineuse de la même couleur que sa collerette. « Voici la mascotte de notre commandement. Elle s'appelle "Pas futée en affaires". Tout le monde l'adore ! C'est un crève-cœur de devoir s'en séparer. Nous avons dû choisir entre perdre la face dans une négociation commerciale ou perdre sa compagnie. » Il jouait avec l'animal qui agrippa ses gros doigts de ses petites mains écailleuses.

« Il est… chou », dit-elle, retrouvant un mot à demi oublié de son enfance qu'elle prononça avec une grimace de dégoût. « Mais je ne vais pas échanger ma découverte contre une espèce de pseudo-lézard Carnivore.

— Mais pensez à nous ! se lamenta l'Investisseur. Devoir condamner notre petite Pas futée à un antre étranger grouillant de bactéries et de vermine géante… Enfin, pas moyen de faire autrement. Voici notre proposition : vous prenez notre mascotte pour une durée de sept cents, plus ou moins cinq, de vos jours. Nous repasserons ici en revenant de votre système. Vous pourrez alors choisir entre l'acquérir ou garder votre objet de prix. D'ici là, vous devez nous promettre de ne pas vendre la gemme ni informer quiconque de son existence.

— Vous voulez dire que vous me laissez votre animal favori en gage de la transaction ? »

L'Investisseur se masqua les yeux derrière ses membranes nictitantes et referma à moitié ses lourdes paupières. C'était un signe de détresse aiguë. « Il est l'otage de votre cruelle indécision, Lydia Martinez. Franchement, nous doutons pouvoir

trouver dans ce système quoi que ce soit susceptible de mieux vous satisfaire que notre mascotte. Excepté peut-être quelque tout nouveau mode de suicide. »

Rose l'Aragne était surprise. Jamais elle n'avait vu un Investisseur s'impliquer émotionnellement à ce point. Généralement, ils semblaient prendre la vie de manière détachée, quitte, à l'occasion, à manifester des comportements assimilables à une forme de sens de l'humour.

Elle s'amusait bien. Elle avait passé le stade où l'un ou l'autre des articles proposés par les Investisseurs aurait pu la tenter. Fondamentalement, elle désirait échanger sa gemme contre un état d'esprit intérieur ; non pas une émotion, car elle les avait rayées de son espace mental, mais une sensation plus pâle, plus propre : l'intérêt curieux. Elle avait envie d'être intéressée, de trouver de quoi s'occuper en dehors des pierres mortes et du vide de l'espace. Et cette histoire l'intriguait.

« Très bien, fit-elle. C'est d'accord. Sept cents jours, plus ou moins cinq. Et motus et bouche cousue. » Elle sourit. Elle n'avait plus parlé à un être humain depuis cinq ans et ce n'était pas aujourd'hui qu'elle allait commencer.

« Prenez bien soin de notre petite Pas futée en affaires », dit l'Investisseur, d'un ton qui mêlait prière et mise en garde, en forçant les nuances pour être sûr de ne pas être trahi par l'ordinateur de traduction. « Nous voudrons encore la récupérer, même si, par quelque totale corrosion de l'esprit, vous ne désiriez pas la garder. Elle est précieuse et rare. Nous allons vous envoyer des instructions pour son entretien et son alimentation. Préparez-vous à recevoir des données. »

Ils tirèrent la capsule contenant la mascotte en direction du filet en fibre de carbone tressée de son habitat d'araignée. La toile était tendue sur une charpente de huit rayons, raidis par la force centrifuge de la rotation de huit capsules en forme de larmes. Sous l'impact de la capsule, le filet se replia gracieusement et les huit gouttes de métal massif se rabattirent vers le centre de la structure en décrivant un arc élégant. Un soleil pâle joua sur la toile que le recul faisait s'étirer tandis que sa rotation était légèrement ralentie par l'énergie dépensée pour absorber le choc. C'était une technique d'abordage bon marché

mais efficace car il était bien plus facile de doser une vitesse de rotation que des manœuvres complexes.

Des robots industriels aux pattes crochues parcoururent à toute vitesse le treillis de fibres de carbone pour saisir la capsule de la mascotte entre leurs pinces et leurs palpes magnétiques. Rose l'Aragne pilotait elle-même le robot de tête, voyant et percevant par l'entremise des caméras et des senseurs de la machine. Les robots traînèrent la navette cargo jusque dans un sas, évacuèrent son contenu puis lui arrimèrent une petite fusée parasite pour la renvoyer au vaisseau des Investisseurs. Une fois l'opération terminée et l'astronef extraterrestre reparti, les robots regagnèrent en troupe leurs garages en formes de larmes et se remirent en veille automatique, guettant la prochaine vibration de la toile.

Rose l'Aragne se débrancha puis ouvrit le sas. La mascotte s'envola dans la cabine. Comparée à l'enseigne des Investisseurs, l'animal lui avait paru minuscule, mais les extraterrestres étaient énormes. La mascotte lui arrivait en fait au genou et ne devait pas peser loin de dix kilos. Sifflant mélodieusement dans cette atmosphère inconnue, elle fit le tour de la cabine d'un vol irrégulier.

Un cafard se lança du mur et prit son envol dans un grand cliquetis d'ailes. La mascotte percuta le pont avec un couinement de terreur, restant figée sur place, tâtant de manière comique ses membres filiformes pour évaluer les dégâts. Elle avait à moitié fermé ses paupières épaisses. On aurait dit des yeux de bébé investisseur, songea brusquement Rose, bien qu'elle n'eût jamais vu de jeune Investisseur et doutât qu'aucun être humain en ait déjà vu. Elle avait vaguement souvenance d'une remarque entendue dans un passé lointain – au sujet des animaux et des bébés, leur grosse tête, leurs grands yeux, leur douceur, leur dépendance. Elle se souvenait avoir pouffé à l'idée que la dépendance négligente, mettons d'un « chien » ou d'un « chat », pût rivaliser avec l'impeccable économie, la parfaite efficacité d'un cafard.

La mascotte des Investisseurs s'était ressaisie et, accroupie sur le tapis d'algues, elle gazouillait toute seule. Une sorte de sourire matois se dessinait sur sa gueule de dragon en

réduction. Les yeux mi-clos étaient alertes et l'on voyait ses côtes fines comme des baguettes monter et descendre à chaque respiration. Rose nota les pupilles largement dilatées de la créature : sans doute devait-elle trouver la lumière bien faible. L'intérieur des vaisseaux investisseurs était noyé dans un bleu aveuglant, riche en ultraviolets, comme en diffusaient les lampes à arc.

« Il va falloir qu'on te trouve un nouveau nom, dit Rose l'Aragne. Ne parlant pas l'investisseur, je ne peux pas employer celui qu'ils t'ont donné. »

La mascotte la fixa d'un regard amical puis dressa les petites crêtes translucides derrière ses oreilles en trou d'épingle. Les véritables Investisseurs étaient dépourvus de ce genre d'attribut, et cet autre exemple de déviation par rapport à la norme la charma. À vrai dire, si l'on exceptait les ailes, la créature ressemblait un peu trop à un Investisseur en réduction. L'effet était assez terrifiant.

« Je vais t'appeler Frisette. » L'animal n'avait pas de poil. C'était une plaisanterie personnelle – mais enfin, toutes ses plaisanteries étaient personnelles.

La mascotte bondit au sol. La pseudo-gravité centrifuge était également plus faible ici que le 1,3 g adopté par ses imposants maîtres. Elle étreignit la jambe nue de Rose et lui lécha la rotule avec une langue rêche comme du papier de verre. Elle rit, un rien inquiète, tout en sachant que les Investisseurs étaient strictement pacifiques. Un de leurs animaux de compagnie ne saurait être dangereux.

La créature lança des pépiements endiablés et lui grimpa sur la tête, s'agrippant à pleines mains aux fibres optiques scintillantes. Rose s'installa derrière sa console pour consulter les instructions de soins et d'alimentation de l'animal.

Manifestement, les Investisseurs n'avaient pas prévu de vendre leur animal de compagnie car les instructions étaient presque indéchiffrables. On aurait dit la traduction de seconde ou troisième main d'une langue encore plus profondément exotique. Malgré tout, et fidèle en cela à la tradition des Investisseurs, le texte mettait l'accent sur les aspects les plus délibérément pragmatiques.

Rose l'Aragne se détendit. Apparemment, les mascottes mangeaient à peu près n'importe quoi, même si elles avaient une préférence pour les protéines dextrogyres et réclamaient une certaine dose d'oligo-éléments facilement disponibles. Elles étaient extrêmement résistantes aux toxines et étaient dépourvues de flore intestinale spécifique (les Investisseurs également, et ils considéraient comme des sauvages les races qui en étaient dotées).

Elle examina les données, consacrées à la respiration tandis que la mascotte quittait son crâne pour aller batifoler sur le clavier, manquant interrompre le programme. Elle la repoussa, dérangée dans sa recherche d'un détail compréhensible dans ce fatras touffu de graphes obscurs et de tableaux techniques sibyllins. Puis, tout à coup, quelque chose lui évoqua ses souvenirs lointains d'espionnage industriel : elle venait de reconnaître une carte génétique.

Elle fronça les sourcils : on aurait dit qu'elle avait dépassé les passages qui l'intéressaient pour se retrouver dans un fichier entièrement différent. Elle avança légèrement et découvrit l'illustration en 3-D d'une sorte de construction génétique d'une fantastique complexité, avec les longues chaînes en hélice de gènes extraterrestres soulignées de couleurs improbables. Les chaînes de gènes s'enroulaient autour de longues flèches, comme des spicules émergeant radicalement d'un nœud central extrêmement dense. D'autres chaînes hélicoïdales serrées reliaient contre elles chacune des flèches. Apparemment, ces dernières chaînes activaient diverses sections de matériau génétique depuis leurs jonctions sur les flèches car elle entrevoyait les chaînes fantômes de protéines esclaves se détachant de certains sites activés.

Rose l'Aragne sourit. Nul doute qu'un généticien morpho un peu doué pourrait tirer un profit spectaculaire de tels plans. Ça l'amusa de songer que l'occasion ne se présenterait jamais. Manifestement, il existait quelque part une sorte de complexe d'ingénierie génétique extraterrestre car il y avait là bien plus de matériau génétique que n'en avait besoin n'importe quel être vivant.

Elle savait d'autre part que les Investisseurs ne voulaient rien savoir des manipulations génétiques. Elle se demanda laquelle des dix-neuf races intelligentes connues était à l'origine de cette chose. Peut-être même provenait-elle d'en dehors de la sphère économique des Investisseurs, à moins que ce ne fût une relique d'une des races disparues.

Elle se demanda si elle devait effacer les données. Si elle mourait, elles risquaient de tomber en de mauvaises mains. À songer ainsi à sa mort, elle ressentit les premières attaques insidieuses d'une profonde dépression. Elle laissa monter lentement la sensation tandis qu'elle réfléchissait. Les Investisseurs avaient eu l'inconscience de lui laisser une telle information ; ou peut-être sous-estimaient-ils les talents génétiques de ces Morphos, doucereux et charismatiques, avec leur Q.I. spectaculairement gonflé.

Une impression de déséquilibre l'envahit. Durant un moment de vertige, les émotions chimiquement réprimées l'assaillirent de toute leur force trop longtemps contenue. Elle se sentit cruellement envieuse des Investisseurs, envieuse de leur confiance et de cette stupide arrogance qui leur permettait de sillonner les étoiles en baisant leurs prétendus inférieurs. Elle aurait voulu les accompagner. Voyager à bord de leur vaisseau magique et sentir la lumière extraterrestre lui brûler la peau, quelque part à des années-lumière des faiblesses humaines. Elle avait envie de retrouver les cris et les sensations de la petite fille de cent quatre-vingt-treize ans auparavant, sur un manège à Los Angeles, la petite fille qui criait, emportée par la pure intensité de la sensation, de retrouver les sensations qui l'avaient balayée dans les bras de son mari, son homme mort depuis trente ans déjà. Mort… trente années…

Les mains tremblantes, elle ouvrit un tiroir sous le clavier de commande. Elle sentit la vague odeur d'ozone, acre et médicinale, du stérilisateur. À tâtons, elle écarta sa chevelure éclatante pour dégager la canule de plastique plongeant dans son crâne, plaqua dessus l'injecteur, inspira un grand coup, ferma les yeux, inhala une deuxième fois, retira la seringue hypodermique. Ses yeux étaient vitreux quand elle emplit à

nouveau la seringue avant de la remettre dans son étui de velcro dans le tiroir.

Elle prit le flacon et l'examina d'un œil morne. Il en restait largement assez. Elle n'aurait pas à en synthétiser encore avant plusieurs mois. Sa cervelle lui faisait l'effet d'avoir été piétinée. C'était toujours comme ça après une défonce. Elle interrompit la lecture du fichier des Investisseurs et le sauvegarda dans quelque recoin de mémoire obscur de l'ordinateur. De son perchoir sur l'interface de communication laser, la mascotte émit un bref chant puis se lissa les ailes.

Bientôt, elle était redevenue elle-même. Elle sourit. Elle s'était faite à ces attaques soudaines. Elle prit un tranquillisant oral pour faire cesser le tremblement de ses mains puis un pansement gastrique pour éviter les brûlures d'estomac.

Puis elle joua avec la mascotte jusqu'à ce que l'animal, fatigué, aille dormir. Quatre jours durant, elle le nourrit avec soin, prenant particulièrement garde à ne pas le gaver, car à l'instar de ses modèles, les Investisseurs, c'était une petite bête fort avide et elle craignait qu'elle ne se fasse du mal. Malgré sa carapace et son sang froid, Rose se sentait prise d'affection pour elle. Quand elle était fatiguée de quémander de la nourriture, elle jouait des heures durant avec un bout de ficelle ou bien venait se jucher sur sa tête pour regarder l'écran pendant qu'elle surveillait ses robots mineurs au travail dans les Anneaux.

Le cinquième jour, elle découvrit au réveil qu'elle avait tué et dévoré ses quatre plus gros cafards. Emplie d'une juste colère qu'elle ne fit rien pour atténuer, elle la poursuivit dans toute la capsule.

Sans la trouver. À la place, après des heures de recherche, elle découvrit un cocon de la taille d'une mascotte coincé sous le siège des toilettes.

Elle était entrée dans une sorte d'hibernation. Elle lui pardonna d'avoir mangé les cafards. De toute manière, ils étaient facilement remplaçables et se posaient en rivaux pour son affection. En un sens, c'était flatteur. Mais le vif chagrin qu'elle ressentait prit le dessus sur ces raisonnements. Elle examina de près le cocon. Il était formé d'une sorte de substance friable en couches superposées – du mucus séché ? –

qu'on pouvait facilement écailler avec l'ongle. Le cocon n'était pas parfaitement circulaire ; il y avait de vagues saillies, qui pouvaient correspondre aux coudes et aux genoux. Rose prit une autre injection.

La semaine que la créature passa en hibernation fut pour elle une période d'anxiété aiguë. Elle potassa les bandes des Investisseurs mais elles étaient bien trop cryptiques pour ses modestes talents. Du moins avait-elle la certitude que l'animal n'était pas mort car le cocon était tiède au toucher et les saillies bougeaient parfois.

Elle dormait quand il se mit à se libérer du cocon. Elle avait toutefois branché des moniteurs pour être avertie et elle se précipita dès la première alarme.

Le cocon était en train de se fendre. Une fissure apparut dans les feuillets superposés et une chaude odeur animale s'insinua dans l'air recyclé.

Puis une patte émergea : une minuscule patte à cinq doigts recouverte de fourrure luisante. Une deuxième patte apparut, et toutes deux agrippèrent le rebord de la fente et déchirèrent le cocon. La mascotte sortit en pleine lumière, écartant les fragments de coque d'un petit mouvement de pied très humain Puis elle sourit.

On aurait dit une gentille petite guenon, douce et luisante. Elle avait de minuscules dents humaines derrière les lèvres bien humaines de son sourire, de petits pieds de bébé au bout de ses jambes rondes, souples, et elle avait perdu ses ailes. Les yeux étaient de la même couleur que ceux de Rose. Sur son petit visage arrondi, la peau lisse de mammifère avait la roseur légère d'une parfaite santé.

La créature sauta en l'air et fit voir le bout rose de sa langue tandis qu'elle babillait tout haut des syllabes humaines.

Elle fonça sur Rose, lui étreignit la jambe. Rose était terrifiée, abasourdie et profondément soulagée. Elle tapota la fourrure luisante et parfaitement douce sur la petite pépite dure de son crâne.

« Frisette, dit-elle. Je suis contente. Je suis très contente.

— Oua, oua, oua », fit la créature, imitant son intonation en pépiant de sa petite voix enfantine. Puis elle retourna à son cocon et entreprit de le dévorer à pleines poignées, ravie.

Rose comprenait à présent pourquoi les Investisseurs avaient été si réticents à lui offrir leur mascotte. C'était une monnaie d'échange d'une valeur fantastique. Une création génétique capable de jauger les besoins et les désirs émotionnels d'une espèce étrangère et de s'y adapter en l'affaire de quelques jours.

Elle commença à se demander pourquoi les Investisseurs lui avaient donné la créature ; s'ils avaient saisi entièrement ses capacités. Certes, elle doutait qu'ils eussent compris toute la complexité des informations techniques qui l'accompagnaient. Il était plus que probable qu'ils avaient acquis la mascotte auprès d'autres Investisseurs, sous sa forme reptilienne. Il était même possible (l'idée lui donna le frisson) qu'elle fût plus âgée que toute leur race.

Elle fixa la créature ; fixa ses yeux limpides, pleins de confiance et d'innocence. L'animal lui saisit les doigts entre ses menottes ridées et tièdes. Incapable de résister, elle la serra contre elle, ce qui la fit babiller de plaisir. Oui, cette créature pouvait fort bien vivre depuis des centaines ou des milliers d'années, en répandant son amour (ou ce qui en tenait lieu) parmi des douzaines d'espèces différentes.

Et qui pourrait lui faire du mal ? Rose se dit que, dans sa propre espèce, même les plus dépravés, les plus endurcis avaient leurs secrètes faiblesses. Lui revinrent les récits de gardiens de camps de concentration qui massacraient hommes et femmes sans sourciller mais nourrissaient scrupuleusement les oiseaux affamés par l'hiver. La peur engendrait la peur et la haine, mais comment éprouver de la peur ou de la haine devant cette créature, comment résister à ses pouvoirs fascinants ?

Elle n'était pas intelligente. Elle n'avait pas besoin d'intelligence. De même était-elle asexuée. La capacité à se reproduire aurait ruiné sa valeur de monnaie d'échange. En outre. Rose doutait qu'une créature aussi complexe pût se développer *in utero*. Il avait dû falloir construire ses gènes, brin par brin, dans quelque laboratoire inimaginable.

Les jours et les semaines passèrent. Son aptitude à deviner l'humeur de Rose confinait au miracle. Quand elle avait besoin de sa présence, elle était toujours là, et dans le cas contraire elle disparaissait. Parfois, elle l'entendait babiller tandis qu'elle faisait d'étranges pirouettes ou chassait les cafards pour les dévorer. Chez elle, jamais aucune espièglerie, et dans les rares occasions où elle gâchait de la nourriture ou renversait quelque chose, elle nettoyait toujours discrètement derrière elle. Enfin, elle déposait ses minuscules et inoffensives déjections dans le même recycleur que celui que Rose utilisait.

C'étaient les seuls signes de comportement supérieur à celui d'un simple animal. Une fois, et une seule fois seulement, elle l'avait imitée, répétant une phrase à la perfection. Rose en avait éprouvé un choc et la créature avait aussitôt détecté sa réaction ; elle n'avait plus jamais tenté de renouveler cet exploit.

Elles couchaient dans le même lit. Parfois, dans son sommeil. Rose sentait sa truffe chaude flairer doucement la surface de sa peau, comme si elle pouvait, par les pores, déceler son humeur et ses sentiments réprimés. Parfois aussi, elle la massait ou pressait ses petites mains fermes contre son dos ou sa nuque, et elle sentait régulièrement tel ou tel muscle noué se relaxer avec gratitude. Rose ne la laissait jamais faire de jour mais la nuit, quand sa discipline se dissolvait à moitié dans le sommeil, naissait entre elles comme une complicité.

Les Investisseurs étaient partis depuis plus de six cents jours. Elle rit en songeant à la bonne affaire qu'elle était en train de réaliser.

Le son de son propre rire ne la faisait plus sursauter. Elle avait même réduit ses doses de suppresseurs et d'inhibiteurs. Sa mascotte semblait tellement plus heureuse quand elle-même était plus heureuse ; et quand la créature était auprès d'elle, ses anciens chagrins lui semblaient plus faciles à surmonter. Un par un, elle les ramena au jour, ces anciens chagrins, ces anciens traumas, en tenant la mascotte serrée contre elle, versant des larmes de guérison dans sa fourrure luisante. Et, une par une, la créature léchait ses larmes, goûtait les substances chimiques de l'émotion qu'elles contenaient, humait son haleine et sa peau, s'accrochant à elle tandis que les hoquets la secouaient. Il y avait

tant de souvenirs. Elle se sentait vieille, horriblement vieille, mais en même temps elle éprouvait une sensation nouvelle de plénitude qui lui permettait de supporter cette situation. Elle avait fait des choses par le passé – des choses cruelles – et elle n'avait jamais réussi à transcender les désagréments de la culpabilité. À la place, elle l'avait refoulée.

À présent, et pour la première fois depuis des dizaines d'années, elle sentait vaguement revenir chez elle une résolution. Elle avait de nouveau envie de revoir des gens – par douzaines, par centaines, qui tous l'admireraient, la protégeraient, la trouveraient précieuse, des gens à qui elle pourrait s'intéresser, et dont la compagnie la rassurerait plus que la présence d'un unique compagnon…

La toile de sa station entra dans la partie la plus dangereuse de son orbite, là où elle interceptait le plan des Anneaux. Ici, elle n'avait pas le temps de s'ennuyer, recueillant les fragments de matière brute à la dérive – glace, chondrites carbonées, minerais métalliques – que ses robots mineurs télépilotés avaient découverts et lui avaient expédiés. Il y avait des tueurs dans ces Anneaux, des pirates rapaces, des colons paranoïaques avides de frapper.

Dans son orbite normale, loin du plan de l'écliptique, elle était en lieu sûr. Mais ici, il y avait des ordres à transmettre, des énergies à dépenser, les traces révélatrices de puissants propulseurs massiques ancrés au sol des astéroïdes captifs sur lesquels elle faisait valoir ses droits d'exploitation minière. C'était un risque inévitable. Même l'habitat le mieux conçu n'était pas un système entièrement clos, et le sien était vaste et ancien.

Ils la retrouvèrent.

Trois vaisseaux. Elle chercha d'abord à les bluffer, leur expédiant un signal classique d'interdiction retransmis par l'intermédiaire d'une balise télépilotée. Ils trouvèrent la balise et la détruisirent mais cela lui permit d'avoir leurs coordonnées ainsi que quelques informations confuses grâce aux capteurs limités dont était équipée la balise.

Trois astronefs fuselés, des capsules iridescentes mi-métalliques mi-organiques, avec de longues voiles solaires nervurées comme des ailes d'insectes et plus fines qu'une pellicule d'huile sur de l'eau. Des vaisseaux morphos, truffés de détecteurs sous dômes, d'arêtes de systèmes d'armes optiques et magnétiques, et dotés de longs bras manipulateurs repliés comme les pattes d'une mante.

Rose avait branché ses propres détecteurs et elle les étudiait, recueillant un filet continu de données : estimation de distance, acquisition de la cible, évaluation d'armement. L'emploi du radar était trop risqué : elle les visionna en optique. C'était parfait pour des lasers mais les lasers n'étaient pas ses meilleures armes. Elle pourrait en avoir un mais les deux autres lui tomberaient alors dessus. Mieux valait faire le mort tandis qu'ils ratissaient les Anneaux, aussi se glissa-t-elle silencieusement hors de l'écliptique.

Mais ils l'avaient repérée. Elle les vit replier leurs ailes et activer leurs moteurs ioniques.

Ils envoyaient un message radio. Elle le passa sur l'écran, ne voulant pas être distraite. Un visage morpho apparut, issu de la lignée génétique de souche orientale : cheveux de jais tirés en arrière avec des épingles, minces sourcils noirs arqués au-dessus des yeux sombres et bridés, lèvres pâles légèrement incurvées en un sourire charismatique. Un visage d'acteur, lisse et net, avec les yeux brillants et sans âge du fanatique. « Jade Prime, dit Rose.

— *Colonel-docteur* Jade Prime », rectifia l'intéressé en caressant l'insigne doré de son rang épinglé au col de sa vareuse noire. « On se baptise toujours "Rose l'Aragne", Lydia ? Ou bien ça aussi, tu l'as effacé de ton cerveau ?

— Pourquoi es-tu encore soldat plutôt que cadavre ?

— Les temps changent, l'Aragne. Les jeunes chandelles brillantes se font souffler par tes vieux copains ; résultat : ce sont nous autres vieux durs à cuire qui restons pour éponger les vieilles dettes. Tu te rappelles tes anciennes dettes, l'Aragne ?

— Tu t'imagines peut-être survivre à cette rencontre, pas vrai. Jade ? » Elle sentit les muscles de son visage se nouer en un rictus de haine féroce qu'elle n'eut pas le temps de masquer.

« Trois vaisseaux manœuvrés par tes propres clones. Ça fait combien de temps que tu te planques au fond de ce caillou, comme un ver au cœur d'une pomme ? À cloner et recloner ? Ça remonte à quand, la dernière fois qu'une femme t'a laissé la toucher ? »

Son éternel sourire se mua en un rictus tapissé de dents. « C'est inutile, l'Aragne. T'as déjà liquidé trente-sept de mes éditions et je reviens toujours, pas vrai ? Espèce de vieille sorcière pathétique ! Et d'abord, c'est quoi un ver ? Un truc comme ce mutant sur ton épaule ? »

Elle n'avait même pas remarqué la présence de la mascotte et, soudain, elle eut peur pour elle : « Tu t'approches trop !

— Eh bien, tire-moi dessus ! Tire, espèce de vieille sotte bourrée de microbes ! Tire donc !

— Tu n'es pas lui ! s'exclama-t-elle soudain. Tu n'es pas le Premier Jade ! Ah ! Il est mort, hein ? »

La rage déforma le visage du clone. Des lasers flamboyèrent et trois des habitats de Rose fondirent, pulvérisés en un nuage de mâchefer et de plasma métallique. Une dernière salve déchirante de lumière intolérable éclata dans son cerveau, transmise par les trois télescopes en fusion.

Elle lâcha une volée de balles d'acier accélérées au canon magnétique. À six cents kilomètres/seconde, elles n'eurent aucun mal à lacérer le premier vaisseau, qui laissa échapper dans le vide des paillettes d'air et des cristaux de glace.

Les deux autres engins tirèrent. Ils employaient des armes qu'elle n'avait encore jamais vues, et ils aplatirent deux habitats comme une paire de gants géants. La toile d'araignée tressaillit sous l'impact, déséquilibrée. Rose sut aussitôt quels systèmes d'armes lui restaient et elle riposta avec des dragées de glace d'ammoniac recouvertes d'un blindage métallique. Elles transpercèrent les flancs semi-organiques du deuxième astronef morpho. Les trous minuscules se refermèrent aussitôt mais l'équipage était déjà condamné : en se vaporisant instantanément, l'ammoniac avait libéré des neurotoxines mortelles.

Le dernier vaisseau avait une chance sur trois d'atteindre son centre névralgique. Rose l'Aragne sentait la chance

l'abandonner au bout de deux siècles. Des décharges d'électricité statique picotaient ses mains posées sur les commandes. Toutes les lumières s'éteignirent et son ordinateur tomba définitivement en rideau. Elle hurla et attendit la mort.

La mort ne vint pas.

Une nausée bilieuse lui emplit la bouche. À tâtons, elle ouvrit un tiroir et s'emplit le cerveau de tranquillité liquide. Le souffle court, elle se carra dans son siège devant la console, sa panique écrasée. « L'impulsion électromagnétique… Elle m'a tout effacé. »

La mascotte chanta quelques syllabes. « Il nous aurait achevées, à l'heure qu'il est, s'il avait pu, dit-elle à la créature. Les défenses ont dû venir des autres habitats quand mon unité centrale a rendu l'âme. »

Elle perçut une secousse : la mascotte venait de lui bondir sur les genoux, tremblante de terreur. Elle la serra contre elle machinalement, caressant sa nuque souple. « Voyons voir, dit-elle dans le noir. Ce ne sont pas les toxines de glace. C'est d'ici que j'avais contrôlé leur largage. » Elle débrocha de son cou la prise devenue inutile et décolla la tunique de ses côtes trempées de sueur. « Alors, c'est le nuage. Un gentil nuage bien épais de cuivre métallique fortement ionisé. La gerbe a dû saturer tous ses détecteurs, il se retrouve aveugle, aux commandes d'un cercueil de métal. Exactement comme moi. »

Elle rit. « Sauf que la vieille Rose garde un tour dans son sac, ma puce ! Les Investisseurs. Ils vont venir à ma recherche. Alors qu'il ne reste plus personne pour venir le chercher, lui. Et moi, j'ai toujours mon caillou. »

Elle resta assise, immobile et silencieuse, et son calme artificiel lui permit de penser à l'impensable. La mascotte s'agitait, mal à l'aise, reniflant sa peau. Elle s'était un peu calmée sous ses caresses et elle n'avait pas envie de la voir souffrir.

Elle plaqua sa main libre sur la bouche de la créature puis lui tordit le cou jusqu'à ce qu'il se rompe. La gravité centrifuge l'avait maintenue en forme et l'animal n'eut pas le temps de se débattre. Un dernier spasme parcourut ses membres tandis qu'elle le tenait à bout de bras dans le noir, tâtant le corps à la

recherche du pouls. Du bout des doigts, elle décela l'ultime battement du cœur sous les côtes fragiles.

« Pas assez d'oxygène pour nous deux. » Les émotions réprimées cherchèrent à sortir, en vain. Elle était encore gavée d'inhibiteurs. « Les tapis d'algues maintiendront la pureté de l'air quelques semaines encore mais elles meurent sans lumière. Et je ne peux pas les manger. Pas assez à manger, ma puce. Les jardins sont détruits et, même s'ils n'avaient pas sauté, je n'aurais pas pu faire entrer de vivres. Peux pas commander les robots. Peux même pas ouvrir les sas. Si je survis assez longtemps, ils n'auront plus qu'à venir me cueillir. Faut que j'accroisse mes chances. C'est la seule chose logique à faire. Quand on est dans une telle situation, on n'a pas le choix. »

Quand les cafards – ou, du moins, ceux qu'elle réussit à capturer dans le noir – furent terminés, elle jeûna un bon bout de temps. Ensuite, elle se nourrit de la chair parfaitement conservée de la mascotte, espérant à moitié, dans son engourdissement, s'empoisonner avec.

Quand enfin elle entrevit la lueur bleue aveuglante des Investisseurs illuminant le sas pulvérisé, elle recula sur ses mains et ses genoux osseux, tout en s'abritant les yeux.

L'homme d'équipage portait une combinaison spatiale pour le protéger des bactéries. Elle n'était pas mécontente qu'il ne puisse pas humer la puanteur de son antre noir comme un four. Il lui parla dans la langue flûtée des Investisseurs mais son traducteur était cassé.

L'espace d'un instant, elle se dit qu'ils allaient l'abandonner, la laisser ici, affamée, aveugle et à moitié chauve, dans sa toile de fibres tissées. Mais ils l'emportèrent à bord de leur engin, après l'avoir badigeonnée d'antiseptiques cuisants et brûlée sous des flots bactéricides d'ultraviolets.

Ils avaient sa gemme, mais ça, elle le savait déjà. Ce qu'ils voulaient – là était le hic –, ce qu'ils voulaient savoir, c'est ce qu'il était advenu de leur mascotte. Ce n'était pas facile de comprendre leurs gesticulations et leurs fragments baragouinés de langage humain. Elle ne s'était pas arrangée, elle le savait aussi. Overdoses dans l'obscurité. À force de lutter dans l'obscurité contre ce grand scarabée noir de la terreur qui avait

brisé la résille fragile de sa toile d'araignée. Elle se sentait très mal. Il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond en elle. Son abdomen mal nourri était ballonné comme une outre, elle avait l'impression d'avoir les poumons écrasés. Ses os étaient douloureux. Ses larmes taries.

Ils s'acharnèrent sur elle. Elle avait envie de mourir. Elle avait envie de leur amour et de leur compréhension. Elle avait envie…

Elle suffoquait. Incapable de parler. Elle rejeta la tête en arrière et ses yeux se ratatinèrent sous l'éclat déchirant des plafonniers. Elle entendit des craquements indolores quand ses mâchoires se décrochèrent.

Sa respiration s'arrêta. Ce fut un véritable soulagement. Un reflux péristaltique palpita dans son œsophage et sa bouche s'emplit de liquide.

Une substance blanche vivante suinta de ses lèvres et de ses narines. Elle picotait au contact de la peau et vint lui recouvrir les orbites, les scellant et les apaisant à la fois. Un grand froid, une grande lassitude l'imprégnèrent à mesure que, vague après vague, le liquide translucide la recouvrait, nappant sa peau, tapissant son corps. Elle se relaxa, emplie d'une gratitude somnolente et sensuelle. Elle n'avait pas faim. Elle avait du poids à revendre.

Au bout de huit jours, elle brisa les fragiles feuillets de son cocon et prit un envol maladroit en battant de ses ailes écailleuses, pressée de retrouver sa laisse.

La reine des Cigales

Tout commença la nuit où la reine rappela ses dogues. J'étais soumis aux dogues depuis bientôt deux ans, quasiment depuis ma désertion.

On célébra mon initiation et ma libération des dogues dans la maison d'Arvin Kulagin. Kulagin, richissime Méca, possédait un vaste complexe industrialo-domestique sur le périmètre extérieur d'un faubourg cylindrique de taille moyenne.

Kulagin m'accueillit à sa porte et me tendit un inhalateur en or. La soirée battait déjà son plein. La Clique des polycarbones débarquait toujours en force lors d'une initiation.

Comme chaque fois, mon entrée fut saluée par un subtil rafraîchissement de l'atmosphère. C'était la faute des dogues. Les voix prirent un ton légèrement histrionique, les gens tinrent leur verre ou leur inhalateur avec une élégance un rien plus étudiée, et chacun me gratifia de sourires éclatants aussi forcés que ceux d'une équipe de flics en civil.

Kulagin eut un rictus glacial : « Landau ! Quel plaisir… Bienvenue ! Je vois que vous nous avez apporté le Pourcentage de la reine. » Il faisait bien sûr allusion à l'écrin plaqué contre ma hanche.

« Oui », répondis-je. Un homme surveillé par les dogues n'avait pas de secret. Depuis deux ans, j'avais travaillé épisodiquement sur le cadeau de la reine et les dogues avaient tout enregistré. Ils continuaient d'ailleurs à le faire. La Sécurité de l'Essaim de Czarina les avait conçus dans ce but. Depuis deux ans, ils avaient espionné mes moindres faits et gestes, de même que ceux de mon entourage.

« Peut-être que la Clique désirera y jeter un coup d'œil, dit Kulagin. Une fois que nous aurons fouetté ces dogues. » Il fit un clin d'œil en direction de l'œil-caméra dans la gueule blindée du dogue de garde puis consulta son bracelet-montre. « Encore une heure avant que vous soyez libéré. Ensuite, on pourra s'amuser

un peu. Du geste, il m'invita à entrer. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites appel aux servos. »

Le domicile de Kulagin était élégant et spacieux, décoré de manière classique et embaumé par de gigantesques soucis accrochés aux plafonds. Son faubourg était baptisé la Mousse, et c'était le quartier préféré de la clique. Vivant à son périmètre, Kulagin tirait profit de sa rotation paresseuse, ce qui leur procurait une gravité simulée d'un dixième de g. Ses murs étaient couverts de rayures pour fournir un référentiel vertical et il disposait de suffisamment d'espace pour s'offrir le luxe d'avoir des « canapés », des « tables », des « chaises » et autres formes de mobilier orienté pesanteur. Le plafond était piqueté de crochets auxquels étaient suspendus une douzaine de ses soucis préférés, énormes explosions circulaires de végétation pestilentielle aux fleurs grosses comme ma tête.

J'entrai dans la pièce et me postai derrière un canapé qui dissimulait partiellement les deux dogues d'attaque. J'interceptai l'un des servos arachnéens de Kulagin et pris une ampoule de liqueur pour atténuer l'effet excitant de la phényléthylamine en inhalateur.

J'observai la partie qui avait éclaté en plusieurs sous-cliques. Près de la porte se tenait Kulagin entouré de ses plus proches sympathisants, officiers mécanistes des banques de l'Essaim de Czarina et discrets agents de la Sécurité. Non loin, les universitaires du campus du Métasystème de Cosmocity causaient boutique avec deux ingénieurs orbitaux. Au plafond, des stylistes morphos discutaient de mode, arrimés aux crochets dans cette faible pesanteur. Au-dessous d'eux, un groupe de personnages originaires de l'Essaim – ils se baptisaient les « Cigales » – en tirait parti pour tournoyer mécaniquement dans un quadrille endiablé.

Au fond de la salle. Wellspring tenait sa cour au milieu d'un cercle de sièges aux pieds grêles. Je sautai légèrement par-dessus le divan pour me laisser glisser vers lui. Les dogues bondirent à ma suite dans un vrombissement d'hélices propulsives.

Wellspring était mon ami le plus intime dans l'Essaim. Il avait encouragé ma désertion quand il était au Conseil des

Anneaux, pour acheter de la glace en vue du projet martien de terraformation. Les dogues n'embêtaient jamais Wellspring. Sa vieille amitié avec la reine était de notoriété publique. Dans l'Essaim. Wellspring était une légende.

Ce soir-là, il était habillé pour une audience avec la reine. Un diadème en or et platine ceignait ses cheveux bruns emmêlés. Il portait une ample tunique tissée de fils métalliques, avec des manches fendues qui révélaient un justaucorps noir piqueté de points lumineux clignotants. L'ensemble était complété d'une jupette incrustée de pierreries, dans le style des Investisseurs, et de bottes en écaille, montant aux genoux. Sous le treillis de la jupe, on voyait les jambes massives de Wellspring, habituées à la forte gravité qu'appréciait la reine reptilienne. C'était un homme puissant et ses faiblesses, s'il en avait, se cachaient dans les recoins de son passé.

Wellspring causait philosophie. Son auditoire de mathématiciens et de biologistes de la faculté de M.C. de l'Essaim s'écarta avec des petits sourires forcés pour me laisser une place. « Vous m'avez demandé de préciser mes termes », était-il en train d'expliquer sur un ton plein d'urbanité. « Par le terme *nous,* je ne parle pas simplement de vous, les Cigales. Pas plus que je ne veux parler de la masse générale de la soi-disant humanité. Après tout, vous autres Morphos êtes construits à partir de gènes déposés par les firmes spécialisées en transgénie. On pourrait aussi bien vous définir comme des fabrications industrielles. »

Grognements dans l'assistance. Wellspring sourit. « Et réciproquement, les Mécas renoncent lentement à la chair humaine au profit des modes de vie cybernétiques. Bien. Il s'ensuit que mon terme, *nous*, peut être attribué à n'importe quel métasystème cognitif parvenu au quatrième niveau prigoginien de complexité. »

Un professeur morpho pressa son inhalateur contre sa narine soulignée d'un trait de crayon et dit : « Je dois faire litière de cet argument. Wellspring. Ces balivernes occultistes sur de prétendus niveaux de complexité ruinent toute capacité de l'Essaim à pratiquer une science décente.

— Voilà bien une déclaration platement causale, riposta Wellspring. Vous autres conservateurs cherchez toujours des certitudes en dehors du niveau du métasystème cognitif. Il est pourtant manifeste que tout être intelligent est séparé de chaque niveau inférieur par un horizon événementiel de Prigogine. Il serait temps que nous apprenions à cesser de chercher sous nos pieds l'appui d'une assise ferme comme point de référence. Mettons-nous enfin *nous-mêmes* au centre des choses. Si nous avons besoin d'une échelle, allons plutôt la placer en orbite. »

On l'applaudit. « Admettez-le, Yèvguéni. L'Essaim est en train de s'épanouir dans un nouveau climat intellectuel et moral. Il est inquantifiable et imprévisible et, en tant que scientifique, c'est une chose qui vous terrifie. Le posthumanisme offre suffisamment de fluidité, de liberté et d'audace métaphysique pour penser intégralement la naissance d'un monde nouveau. Il nous donne la capacité de reprendre des projets absurdes comme la terraformation de Mars, que votre attitude pseudo-pragmatique n'a jamais osé mettre en œuvre. Et pourtant, songez un peu aux profits à la clé…

— Tours de passe-passe sémantiques ! » renifla le professeur. Je ne l'avais encore jamais vu. Je suspectais Wellspring de l'avoir traîné ici tout exprès pour le harceler.

Il fut un temps où j'avais moi-même douté de certains aspects du posthumanisme de l'Essaim. Mais son renoncement proclamé à toute quête de certitudes morales nous avait libérés. Quand je considérais les visages peints, ouverts, de l'auditoire de Wellspring, et les comparais aux faciès blafards, crispés et pleins de ruse dissimulée qui m'entouraient naguère encore, j'avais l'impression que j'allais exploser. Au bout de vingt-quatre années de discipline paranoïaque sous l'emprise du Conseil des Anneaux, puis deux années encore sous la surveillance des dogues, j'allais être ce soir brutalement libéré de cette pression.

Je humai la phényléthylamine, cette amphétamine « naturelle » de notre corps. Un vertige soudain me prit, comme si l'espace sous mon crâne était rempli de l'espace-Ur chauffé au rouge du cosmos de Sitter, prêt d'un instant à l'autre à effectuer le saut de Prigogine dans le continuum spatio-temporel

« normal », le deuxième niveau de complexité de Prigogine… Le posthumanisme nous enseignait à penser en termes de crises et de sursauts, de structures d'accrétion suivant des schémas tacites, selon les grandes lignes exprimées pour la première fois par l'antique philosophe terrien Ilya Prigogine. Moi-même je comprenais tout cela directement, depuis que ma propre attirance discrète pour l'éblouissante Valéry Korstad s'était figée en un nœud de désir que les suppresseurs pouvaient étouffer mais pas détruire.

Elle dansait à l'autre bout de la salle et les franges scintillantes de sa jupe d'Investisseur se tortillaient comme des serpents. Elle avait la beauté anonyme des transgéniques, que renforçait le maquillage ingénieux et séducteur de l'Essaim. Je n'avais encore jamais rien vu de plus désirable, et de nos tentatives de flirt, brèves et tendues, j'avais seulement déduit que les dogues étaient un obstacle entre nous.

Wellspring me prit par le bras. Son auditoire s'était évanoui, alors que j'étais abîmé dans la contemplation de Valéry. « Combien de temps encore, fils ? »

Surpris, je regardai l'afficheur sur mon avant-bras. « Plus que vingt minutes. Wellspring.

— À la bonne heure, fils. » Wellspring était célèbre pour son emploi de termes archaïques comme *fils*. « Une fois les dogues partis, ce sera ta soirée, Hans. Je ne resterai pas pour t'éclipser. De toute façon, la reine m'attend. Tu as son Pourcentage ?

— Oui, exactement comme vous l'aviez dit. » Je décollai le boîtier de la plaque adhésive contre ma hanche et le lui tendis.

Wellspring en souleva le couvercle de ses doigts puissants et examina le contenu. Puis il éclata de rire. « Doux Jésus ! Il est magnifique ! »

Il écarta brutalement l'écrin et le cadeau de la reine resta en suspens dans les airs, scintillant au-dessus de nos têtes. C'était une gemme artificielle grosse comme un poing d'enfant, et ses faces scintillaient des reflets or et vert du lichen endolithique. En tournoyant, il projetait d'imperceptibles éclats de lumière fragmentée sur nos visages.

Avant qu'il ne retombe. Kulagin apparut et l'intercepta du bout de quatre doigts tendus. Son œil gauche, un implant artificiel, luisait d'un éclat sombre tandis qu'il l'examinait.

« Zaibatsu Eisho ? demanda-t-il.

— Oui, confirmai-je. Ils se sont chargés du travail de synthèse ; le lichen est une variété spéciale de mon cru. » Je vis s'assembler un cercle de curieux et poursuivis tout haut : « Notre hôte est un connaisseur.

— Seulement en matière de finances », dit tranquillement Kulagin mais avec une emphase égale. « Je comprends à présent pourquoi vous avez déposé le procédé en votre nom propre. C'est une réussite éblouissante. Comment un Investisseur, quel qu'il soit, pourrait-il résister à l'attrait d'un joyau vivant, mes amis ? Un jour, bientôt, notre initié sera un homme fortuné. »

Je jetai un bref coup d'œil à Wellspring mais il porta discrètement un doigt à ses lèvres. « Et il en aura bien besoin, de cette fortune, pour mener à son terme le projet martien, lança Wellspring d'une voix forte. Nous ne pouvons éternellement compter sur les subventions de Cosmocity. Mes amis, réjouissez-vous de pouvoir vous aussi recueillir les fruits de l'ingéniosité de Landau en génétique. » Il récupéra le joyau et le remit dans son écrin. « Et, ce soir, j'ai l'honneur d'offrir ce présent à la reine. Un double honneur puisque j'ai personnellement recruté son créateur. » Soudain il bondit vers la sortie, ses jambes puissantes l'emportant rapidement au-dessus des têtes de l'assistance. En plein vol, il lança : « Adieu, fils ! Et que plus aucun dogue ne vienne assombrir le seuil de ton logis ! »

Après la sortie de Wellspring, les invités non polycarbones commencèrent à quitter la partie, se congratulant bruyamment dans une cohue de servos récupérateurs de couvre-chefs. Quand le dernier invité s'en fut allé, un calme soudain retomba sur la Clique.

Kulagin me fit mettre à l'angle opposé de son studio tandis que la Clique formait un long couloir pour les dogues, s'armant qui de rubans, qui de peinture. Une certaine touche de vengeance bouillonnante ne faisait qu'ajouter du piment au

plaisir. Je pris une paire de ballons à l'un des servos de Kulagin qui trottinait près de moi.

L'heure était presque venue. Durant deux longues années, j'avais manœuvré pour rejoindre la Clique du polycarbone. J'avais besoin d'eux. Je sentais qu'ils avaient besoin de moi. J'étais las des soupçons, de la politesse forcée, des murailles de verre de la surveillance canine. Les bords acérés de ma longue discipline s'effritaient brutalement, douloureusement. Je fus pris d'un tremblement incontrôlable, irrépressible.

Les dogues se tenaient tranquilles, continuant d'enregistrer méthodiquement jusqu'au dernier instant prévu. La foule entama le compte à rebours. À zéro pile, les deux dogues pivotèrent pour s'en aller.

Ils furent bloqués par un barrage compact de peinture et de rubans emmêlés. Un instant plus tôt, ils se seraient retournés avec sauvagerie vers leurs tortionnaires, mais maintenant ils étaient parvenus aux limites de leur programmation ; et au bout du compte ils se retrouvaient désemparés. L'attaque de la Clique se voulait meurtrière et chaque coup au but était ponctué de hurlements de rire. Ils n'avaient pas la moindre pitié et il fallut une bonne minute pour que les dogues, humiliés, aveuglés, titubant et trébuchant, parviennent à regagner la porte.

Je me laissai submerger par l'hystérie collective. Des cris s'échappèrent de mes dents serrées. Je dus me retenir de poursuivre les dogues jusque dans l'entrée. Comme on me ramenait à l'intérieur d'une main ferme, je me retournai pour faire face à mes amis et je fus alors frigorifié par l'émotion brute que révélaient leurs traits : c'était comme s'ils avaient été écorchés et que leurs yeux vivants me fixaient entre des tranches de chair fraîche.

On me prit à bras-le-corps, on me souleva, et je passai, de main en main, tout autour de la pièce.

Même ceux que je connaissais bien me semblaient à présent étrangers. Des mains arrachèrent mes vêtements jusqu'à ce que je me retrouve nu ; on me prit même mon bracelet-ordinateur avant de me planter là au beau milieu de la pièce.

Alors que je me tenais, frissonnant, au milieu du cercle, Kulagin s'approcha de moi, les bras raides, le visage figé, hiératique. Ses mains tenaient un pan d'étoffe noire. Il la souleva au-dessus de ma tête et je vis qu'il s'agissait d'une cagoule. Il colla les lèvres à mon oreille et me dit doucement : « Ami, parcours la distance. » Puis il me passa là cagoule noire sur la tête et la noua.

Le tissu avait été imprégné d'une substance quelconque ; j'en décelais l'odeur. Je commençai à avoir des picotements aux mains et aux pieds, puis l'engourdissement me gagna. Lentement, une chaleur remonta le long de mes membres en les prenant en étau. Je n'entendais plus rien, et mes pieds ne sentaient plus le sol. Je perdis toute notion d'équilibre et basculai soudain en arrière, dans l'infini.

Mes yeux s'ouvrirent, ou se fermèrent, je ne saurais dire. Mais aux limites de mon champ visuel, émergeant de quelque brouillard indéfinissable, apparurent de minuscules têtes d'épingle à l'éclat glacial et perçant. C'était la Grande Nuit galactique, ce vaste vide impitoyable qui s'étend, menaçant, juste au-delà de la couronne tiède de chaque habitat humain, encore plus vide que la mort.

J'étais nu dans l'espace, et le froid était si mordant que je pouvais le sentir comme un poisson dans chaque cellule de mon corps. Je pouvais sentir les flots de pâle chaleur de ma propre vie s'écouler de moi comme un plasma, jaillir en draperies aurorales du bout de mes doigts. Je continuai à tomber et, alors que les derniers lambeaux de chaleur se diluaient en palpitant dans le gouffre dévorant de l'espace, que mon corps raidi, blanchi, se couvrait d'un tapis de givre né de chacun de mes pores, j'affrontai l'horreur ultime : celle de ne pas mourir, de tomber éternellement en arrière dans l'inconnu, l'esprit ratatiné jusqu'à se réduire à une unique spore congelée d'isolement et de terreur.

Le temps se dilata. Des éternités de frayeur muette se télescopèrent en quelques battements de cœur et je vis devant moi une simple tache de lumière blanche, comme une déchirure dans ce cosmos ouvrant sur quelque royaume voisin empli d'un rayonnement étranger. Cette fois-ci, c'est en lui faisant face que

je tombai dans le gouffre, le traversai pour enfin, ébranlé, me retrouver tant bien que mal derrière mes propres yeux, dans ma propre tête, sur le sol moelleux du studio de Kulagin.

La cagoule était partie. Je portais une ample robe noire, fermée par une ceinture brodée. Kulagin et Valéry Korstad m'aidèrent à me relever. Je titubai, épongeai mes larmes mais réussis à me tenir debout, et la Clique poussa des vivats.

L'épaule de Kulagin était passée sous mon bras. Il m'étreignit et chuchota : « Frère, souviens-toi du froid. Quand nous, tes amis, nous aurons besoin de chaleur, sois chaud, souviens-toi du froid. Quand l'amitié te fera souffrir, pardonne-nous, souviens-toi du froid. Quand l'égoïsme te tentera, renonces-y, souviens-toi du froid. Car tu as parcouru la distance, et tu en es revenu renouvelé. Souviens-toi, souviens-toi du froid. » Alors, il me donna mon nom secret et pressa ses lèvres peintes contre les miennes.

Je m'accrochai à lui, secoué de sanglots. Valéry m'embrassa et Kulagin s'écarta doucement, avec le sourire.

Tour à tour, chaque membre de la Clique me prit les mains et pressa rapidement ses lèvres peintes contre mon visage, en murmurant des félicitations. Encore incapable de parler, je me contentai de hocher la tête. Pendant ce temps, Valéry Korstad, accrochée à mon bras, me susurrait au creux de l'oreille : « Hans, Hans Landau, il reste encore un certain rituel, que je me suis réservé. Ce soir, la plus belle chambre de la Mousse est à nous, un lieu sacré dont nul dogue aux yeux de verre n'a jamais franchi le seuil. Hans Landau, ce soir cette chambre est à toi, et à moi. »

Je la contemplai, les yeux embués de larmes. Ses pupilles étaient dilatées, et une roseur colorait l'arête de sa mâchoire jusque sous les oreilles. Elle s'était pris une dose d'aphrodisiaques hormonaux. Je humai la douceur antiseptique de sa sueur parfumée et fermai les yeux, pris d'un frisson.

Valéry me guida dans le hall. Derrière nous, la porte de Kulagin se referma hermétiquement, réduisant l'hilarité à un murmure. Valéry m'aida à enfiler mes bottes ailées, murmurant des paroles apaisantes.

Les dogues étaient partis. Deux pans de ma réalité venaient d'être effacés comme une bande magnétique. Je me sentais encore étourdi. Valéry me prit la main et nous gravîmes un corridor sinueux en direction du centre de l'habitat, prenant appel avec nos bottes ailées. Je souriais machinalement aux Cigales croisées dans les halls, travailleurs d'une autre équipe de jour. Ils allaient sobrement prendre leur poste quotidien tandis que la Clique du polycarbone se livrait à sa bacchanale.

Il était aisé de se perdre à l'intérieur de la Mousse. Le quartier avait été bâti en réaction contre l'architecture stricte des autres habitats, manifestation, typique de l'Essaim, de défi à la norme. Le cylindre, creux à l'origine, avait été rempli de récipients plastique sous pression qu'on avait alors libérés en laissant la mousse polymériser librement. Cela donnait des bulles polyédriques dont les parois inclinées étaient définies par la pure topologie du volume minimal et de la tension superficielle. On avait par la suite creusé dans ce complexe les halls sinueux, découpé à la main portes et sas. La Mousse était réputée pour sa spontanéité accueillante et délirante.

Et ses Discrets étaient célèbres. L'Essaim montrait son esprit civique par la liberté des rendez-vous dans ces forteresses contre la surveillance policière. Je n'y avais encore jamais pénétré. Les gens soumis aux dogues n'avaient pas le droit d'en franchir les limites. Mais j'avais entendu des rumeurs, ce sombre et excitant parfum de scandale qui parcourait les bars et les corridors, ces fragments de spéculations licencieuses qu'on étouffait toujours à l'approche des dogues. N'importe quoi, il pouvait se passer absolument n'importe quoi dans un Discret et personne n'en saurait jamais rien, hormis les amants ou les survivants qui en revenaient, des heures plus tard, pour retrouver la vie publique.

À mesure que décroissait la gravité centrifuge, nous nous mîmes à flotter, Valéry me traînant à moitié. Les bulles de la Mousse s'étaient dilatées près de l'axe de rotation et nous entrâmes dans le quartier des calmes demeures des riches. Bientôt, nous flottions jusque devant la porte du tristement célèbre Discret Topaze, l'antre secret d'innombrables fredaines des élites. C'était le plus raffiné de toute la Bulle.

Valéry consulta son chrome, effaçant d'une caresse la fine pellicule de sueur qui s'était formée sur les traits impeccables et lisses de son visage et de son cou. Nous n'eûmes pas longtemps à attendre. Nous entendîmes le carillon suave de l'alarme du Discret, prévenant l'actuel occupant que son temps était écoulé. Les verrous de la porte jouèrent. Je me demandais simplement quel membre du cercle intérieur de l'Essaim allait en émerger. Maintenant que j'étais libéré des dogues, j'avais hâte de croiser effrontément son regard.

Toujours rien. Depuis tout à l'heure, pourtant, le Discret nous appartenait de droit et chaque moment perdu nous lésait. S'attarder dans un Discret était de la dernière grossièreté. Valéry se fâcha pour de bon et poussa le battant de la porte.

L'air était envahi de sang. En impesanteur, il flottait sous la forme d'un millier de bulles rouges coagulées.

Près du centre de la pièce flottait le désespéré dont le corps flasque continuait à tourner avec lenteur, propulsé par le jet de sang jailli de la gorge tranchée. Un scalpel étincelait dans les doigts machinalement serrés de la main tendue du cadavre. Il était vêtu de la sobre combinaison noire des Mécas traditionalistes.

Le corps pivota, me révélant l'insigne des conseillers de la reine cousu sur la poitrine. Le crâne partiellement métallique était englué de sang ; le visage restait caché. De longs filaments de sang coagulé pendaient de la gorge du suicidé, telles des voiles rouges.

Nous venions de débouler dans quelque chose qui nous dépassait tous les deux. « Je vais prévenir la Sécurité. »

Elle ne dit que deux mots : « Pas encore. » Je la dévisageai. Ses yeux étaient noirs de désir fasciné. L'attrait de l'interdit avait planté ses crochets dans sa chair en l'espace d'un seul instant. D'une poussée languide, elle se propulsa vers l'un des murs carrelés et un long filet de sang vint l'éclabousser en se brisant contre sa hanche.

Dans les Discrets, on rencontre l'extrême. Dans une chambre aux si multiples sens cachés, les traits se brouillent. À force de promiscuité, le plaisir y avait épousé la mort. Pour la femme que

j'adorais, les rites privés qui transpiraient ici s'étaient fondus en un seul bloc inexprimable.

« Dépêche-toi », me dit-elle. Ses lèvres avaient l'amertume d'une fine pellicule de graisse aphrodisiaque. Nous entrelaçâmes nos jambes pour nous unir en impesanteur tout en regardant tournoyer le corps.

C'était la nuit où la reine rappela ses dogues.

L'expérience m'avait ébranlé au point de me rendre malade. Nous autres Cigales vivions dans l'équivalent moral de l'espace de Sitter : nulle éthique n'avait de validité sauf à être générée par un libre arbitre non causal. Chaque niveau de complexité de Prigogine était fondé sur un catalyseur génératif autodépendant : l'espace existait à cause de son existence même, la vie était là parce qu'elle devait apparaître, l'intelligence était parce qu'elle est. Ainsi était-il tout à fait possible qu'un système moral entier se concrétisât autour d'un unique instant de profond dégoût… c'était du moins ce qu'enseignait le posthumanisme. Après ma ravageuse expérience avec Valéry, je me retirai pour travailler et réfléchir.

Je vivais dans la Mousse, dans un studio industrialo-domestique puant le lichen et nettement moins chic que celui de Kulagin.

À la seconde tranche journalière de ma méditation, je reçus la visite d'Arkadya Sorienti, une amie polycarbone et l'une des intimes de Valéry. Même sans les dogues, il subsistait un élément de profonde tension entre nous. Il me semblait qu'Arkadya était tout le contraire de Valéry : blonde quand Valéry était brune, couverte de gadgets mécanistes quand Valéry avait l'élégance froide des transgéniques, débordante d'une fausse et fragile gaieté quand Valéry était la proie d'une douce et sombre mélancolie. Je lui offris une ampoule de liqueur ; mon appartement était trop proche de l'axe pour qu'on puisse y utiliser des tasses.

« Je n'avais pas encore vu ton appartement, me dit-elle. J'adore tes châssis suspendus, Hans. C'est quoi, comme algue ?

— C'est du lichen.

— Il est superbe. C'est une de tes variétés spéciales ?

— Toutes sont spéciales. Celui-ci possède les traits des types III et IV destinés au projet de terraformation. Les autres correspondent à des souches très délicates sur lesquelles je travaille pour servir de témoins de contamination. Les lichens sont très sensibles à toutes sortes de pollution. » Je mis en route l'ionisateur. Les intestins des Mécas grouillent de bactéries dont l'effet pouvait être désastreux.

« Lequel est le lichen du bijou de la reine ?

— Il est bouclé à part, dis-je. Hors de l'environnement d'un bijou, sa croissance devient extrêmement irrégulière. En plus, il sent… » Je souris, gêné. Entre eux, les Morphos racontaient toujours que les Mécas puaient. J'avais déjà l'impression de déceler l'odeur nauséabonde de ses aisselles.

Arkadya sourit et frotta machinalement l'interface peau-métal d'un appareillage greffé, excroissance argentée, sur son avant-bras. « Valéry a encore un de ses états d'âme. Je me suis dit que je ferais bien de passer voir comment t'allais. »

Mentalement étincela, fugitive, l'image cauchemardesque de nos épidermes nus éclaboussés de sang. Je dis : « C'était… malencontreux.

— Tout l'Essaim parle de la mort de l'administrateur.

— C'était l'administrateur ? Je n'ai pas vu d'information. »

La ruse se glissa dans ses yeux : « Tu l'as vu, là-bas. »

Qu'elle s'attendît à me voir discuter de mon passage dans un Discret me choqua. « J'ai du travail », dis-je et, d'un appel du pied, agitai mes ailerons pour dériver de notre verticale mutuelle. Se faire face de biais accroissait la distance sociale entre nous.

Elle rit discrètement. « Ne joue pas au saint, Hans ! Tu te comportes comme si t'étais encore surveillé par les dogues. Il faut que tu m'en dises plus si tu veux que je vous aide tous les deux. »

J'interrompis ma dérive. Elle poursuivit : « Et je veux vous aider. Je suis l'amie de Valéry. J'aime le couple que vous formez. Il comble mon sens esthétique.

— Merci de ta sollicitude.

— Je parle sérieusement. Je suis fatiguée de la voir au bras d'un vieux débauché comme Wellspring.

— T'es en train de me dire qu'ils sont amants ? »

Elle agita en l'air ses doigts bardés de métal. « Tu me demandes ce qu'ils font tous les deux dans son Discret préféré ? Peut-être qu'ils jouent aux échecs. » Elle roula des yeux sous ses paupières lourdement fardées de poudre d'or. « Ne prends pas cet air choqué, Hans. Tu devrais connaître son pouvoir mieux que quiconque. Il est vieux et riche ; nous autres femmes de Polycarbone sommes jeunes et ce ne sont pas les principes qui nous étouffent. » Elle détourna vivement les yeux derrière ses longs cils. « Je n'ai jamais entendu dire qu'il nous prenait quoi que ce soit que nous ne fussions enclines à donner. » Elle se rapprocha en flottant. « Raconte-moi ce que tu as vu, Hans. L'Essaim adore avoir des nouvelles et Valéry ne fait rien que se morfondre. »

J'ouvris le frigo et sortis d'entre les boîtes de Pétri d'autres ampoules de liqueur. « Ce qui m'étonne, c'est que ce soit toi qui fasses le porte-voix, Arkadya. »

Elle hésita, puis haussa les épaules et sourit. « Enfin une remarque sensée, mon ami. Ouvre les yeux et les oreilles et cela peut te mener loin dans l'Essaim de Czarina. » Elle sortit un luxueux inhalateur d'un étui attaché à sa jarretière émaillée. « Et à propos d'yeux et d'oreilles, as-tu fait débarrasser ton appartement des écoutes ?

— Qui voudrait m'écouter ?

— Qui ne voudrait pas ? » Elle prit un air ennuyé. « Je vais donc m'en tenir à ce qui est de notoriété publique. Loue-nous un Discret un de ces jours et je te révélerai tout le reste. » Elle fit jaillir à bout de bras un jet de liqueur ambrée qu'elle but à la régalade. « Un truc énorme est en train de mijoter dans l'Essaim. Ce n'est pas encore parvenu au niveau des masses mais la mort de l'administrateur est un signe. Les autres conseillers traitent la chose comme une affaire personnelle mais il est clair que l'homme n'était pas simplement fatigué de vivre. Il a laissé ses papiers en désordre. Non, cette affaire remonte jusqu'à la reine en personne, j'en suis certaine.

— Tu crois que la reine lui a ordonné de se suicider ?

— Peut-être. Elle devient irrationnelle en prenant de l'âge. Tu ne le serais pas, toi, si tu avais dû passer toute ta vie entouré d'extraterrestres ? Je la comprends, franchement. Si, pour sa tranquillité d'esprit, elle éprouve le besoin de tuer quelques vieux salauds riches et imbus de leur personne, je n'y vois pour ma part aucun inconvénient. En fait, s'il n'y avait que ça, je n'en dormirais que mieux. »

Je réfléchis à sa remarque, le visage impassible. Toute la structure de l'Essaim de Czarina était fondée sur le prédicat de l'exil de la reine. Depuis soixante-dix ans, déserteurs, mécontents, pirates et pacifistes s'étaient regroupés autour du refuge de notre reine étrangère. Le prestige redouté de ses compagnons Investisseurs nous protégeait des machinations prédatrices des fascistes morphos et des sectes mécanistes déshumanisées. L'Essaim était une oasis de santé mentale perdue dans la violente amoralité des factions humaines en conflit. Nos quartiers orbitaient, formant leur toile circulaire autour de la masse obscure de l'environnement de la reine, brillant de tous ses feux.

Elle était notre bien le plus précieux : il y avait une insécurité vacillante sous tous nos succès. Les banques célèbres de l'Essaim étaient soutenues par la fortune fabuleuse de la reine des Cigales. La liberté académique des centres universitaires de l'Essaim ne pouvait s'épanouir qu'à son ombre protectrice.

Et nous ne savions même pas pourquoi elle était en disgrâce. Les rumeurs abondaient mais seuls les Investisseurs eux-mêmes savaient la vérité. Si jamais elle nous quittait l'Essaim de Czarina se désintégrerait du jour au lendemain.

Je lançai, désinvolte : « J'ai entendu dire qu'elle n'était pas heureuse. Il semblerait que dès que ce genre de rumeur se répand, on élève alors pour un temps son Pourcentage, on plaque de bijoux les murs d'une nouvelle salle, et puis les rumeurs s'éteignent.

— C'est la vérité… Elle et notre douce Valéry sont bien les mêmes, question accès de mauvaise humeur. Il est clair, toutefois, que l'administrateur général n'a pas eu d'autre choix que le suicide. Et cela signifie que le désastre menace au cœur de l'Essaim.

— Ce ne sont que des rumeurs. La reine est le cœur de l'Essaim, et qui peut dire ce qui se passe dans sa grosse tête ?

— Wellspring pourrait, dit-elle avec conviction.

— Certes, mais il n'est pas conseiller, observai-je. Si l'on se place dans le cercle intérieur qui gravite autour de la reine, il n'est guère plus qu'un pirate.

— Dis-moi ce que tu as vu dans le Discret Topaze.

— Il faudra que tu me laisses un peu de temps, c'est assez douloureux. » Je me demandais ce que je devais lui dire et ce qu'elle était prête à croire. Le silence commençait à s'éterniser.

Je me mis une cassette de bruits marins de la Terre. La chambre s'emplit du grondement menaçant de vagues étrangères.

« Je n'étais pas prêt à ça, expliquai-je. Dans ma crèche, on nous appris à préserver les sentiments de notre enfance. Je sais que la Clique n'apprécie guère qu'on garde ses distances. Mais découvrir ce genre d'intimité brutale, venant d'une femme qu'à vrai dire je connaissais à peine – compte tenu surtout des circonstances de cette nuit-là –, cela m'a blessé. » Je plongeai mes yeux dans le regard d'Arkadya, avide à travers elle de retrouver Valéry. « Une fois que tout a été terminé, nous nous sommes retrouvés plus éloignés que jamais. »

Arkadya pencha la tête de côté et fit la moue. « Qui a composé ça ?

— Quoi donc ? Tu veux dire la musique ? C'est une cassette d'ambiance – des bruits d'océan enregistrés sur Terre. C'est vieux de plusieurs siècles. »

Elle me regarda bizarrement. « T'es vraiment pris par tout ce trip planétaire, hein ? Des "bruits d'océan"…

— Mars aura des océans, un jour. C'est bien l'objectif de tout notre Projet, non ? »

Elle parut décontenancée. « Bien sûr… On y travaille, Hans, mais cela ne veut pas dire qu'on sera obligé d'y vivre. Je veux dire, c'est pour dans des siècles, n'est-ce pas ? Même si nous sommes encore en vie, nous serons alors des individus différents. Imagine un peu de te retrouver piégé au fond d'un puits de gravité. Moi, je mourrais étouffée.

— Personnellement, remarquai-je d'une voix posée, je n'assimile pas cette activité à de simples objectifs de colonisation. C'est quelque chose de plus limpide, de plus idéalisé. L'instigation d'un saut de Prigogine du troisième niveau par des agents cognitifs du quatrième. Faire naître la vie même sur l'assise rocheuse nue de l'espace-temps… »

Mais elle hochait la tête et rétropédalait vers la porte. « Je suis désolée, Hans, mais ces bruits… c'est franchement… quelque part, ça me retourne les sangs… » Elle se secoua, frissonnante, et les filaments diaphanes tissés dans sa chevelure blonde cliquetèrent bruyamment. « Je ne peux pas supporter ça. – Je vais arrêter la bande. » Mais elle partait déjà. « Au revoir, au revoir… On se reverra bientôt. »

Elle était partie. Je me retrouvai livré à moi-même, avec le ressac grondant qui rugissait en grignotant son étendue de plage.

L'un des servos de Kulagin m'accueillit à sa porte et prit mon couvre-chef. Kulagin était installé à un poste de travail, derrière un paravent, dans un angle de son domicile qui empestait l'odeur des soucis. Il était en train d'observer des cotes boursières qui défilaient sur un écran et dictait ses instructions au micro de son gantelet d'avant-bras. Quand le servo m'annonça, il débrancha la prise de son gantelet et se leva, serrant ma main entre les deux siennes. « Bienvenue, mon ami, bienvenue.

— J'espère que ma visite n'est pas importune.

— Pas du tout, pas du tout. Joues-tu au Marché ?

— Pas sérieusement. Plus tard, peut-être, quand les royalties du Zaibatsu Eisho se seront accumulées.

— Alors, tu devras me laisser guider tes yeux. Un bon posthumaniste devrait avoir une large palette d'intérêts. Prends ce siège, si tu veux. »

Je m'assis à côté de Kulagin tandis qu'il s'installait à nouveau devant la console et s'y branchait. Kulagin était un Méca mais il appliquait toujours une rigoureuse asepsie. L'homme me plaisait bien.

« Étrange, comme ces institutions financières tendent à dériver de leur but originel, remarqua-t-il. En un sens, le Marché lui-même a effectué une sorte de saut de Prigogine. En apparence, c'est un instrument commercial, mais en réalité c'est devenu un jeu de conventions et de confidences. Nous autres Cigales mangeons, respirons et vivons des rumeurs, si bien que le Marché est l'expression parfaite de notre *Zeitgeist*.

— Oui. Fragile, précieux, fondé sur quasiment rien de tangible. »

Kulagin haussa ses sourcils épilés. « Oui, mon jeune ami, exactement comme l'assise rocheuse du cosmos même. Tous les niveaux de complexité flottent librement sur le dernier, soutenu seulement par des abstractions. Même les lois naturelles ne sont que des tentatives de plier notre vision au filtre de l'horizon événementiel de Prigogine… Si tu préfères une métaphore plus primitive, on peut comparer le Marché à l'océan. Un océan d'informations, avec quelques rares puces-îlots, jetées çà et là pour le nageur épuisé. Regarde plutôt ceci… »

Il pressa quelques touches, et un maillage tridimensionnel apparut sur l'écran. « Voici l'activité du Marché ces dernières quarante-huit heures. On dirait bien la houle et les vagues d'un océan, n'est-ce pas ? Remarque ces poussées de transactions. » Il effleura l'écran avec le crayon optique implanté dans son index et des zones du maillage passèrent du vert froid au rouge. « Cela correspond au moment où sont parvenues les premières rumeurs concernant le Glastéroïde…

— Hein ?

— L'astéroïde, le bloc de glace du Conseil des Anneaux. Quelqu'un l'a acheté et il est en ce moment même en train de le propulser hors du puits de gravité de Saturne pour l'injecter sur une trajectoire d'impact avec Mars. Quelqu'un de très habile car l'objet va passer à quelques milliers de kilomètres seulement de l'Essaim. Assez près pour être vu à l'œil nu.

— Vous voulez dire qu'ils ont réellement réussi ? dis-je, partagé entre la surprise et l'allégresse.

— Je tiens ça de troisième, quatrième ou dixième main peut-être, mais cela correspond assez bien aux paramètres calculés par les ingénieurs de Polycarbone. Une masse de glace et de

matière volatile, dépassant largement les trois kilomètres de diamètre, lancée en direction de la dépression d'Hellas, au sud de l'équateur, à une vitesse de soixante-cinq kilomètres par seconde, impact attendu à 20 : 14 : 53 T.U., le 14/4/54… Ça correspond à l'aube, en heure locale. Sur Mars, je veux dire.

— Mais c'est dans plusieurs mois d'ici. »

Kulagin ricana. « Écoute, mon petit Hans, on n'ébranle pas un bloc de glace de trois kilomètres d'une pichenette. D'ailleurs, ce n'est jamais que le premier d'une série de dizaines d'autres. C'est plus un geste symbolique.

— Mais cela veut dire qu'on va déménager ! Vers l'orbite de Mars ! »

Kulagin paraissait sceptique. « C'est un boulot pour des engins robots et des moniteurs, Hans. Ou peut-être quelques pionniers durs à cuire. Pour tout dire, rien ne nous oblige vraiment, toi et moi, à renoncer au confort de l'Essaim. »

Je me levai, les doigts entrecroisés. « Vous avez envie de *rester* ? Et de rater le catalyseur de Prigogine ? »

Kulagin leva la tête, le front légèrement plissé. « On se calme, Hans, assieds-toi, ils chercheront bien assez tôt des volontaires, et si tu as vraiment l'intention de partir, je suis sûr que tu trouveras le moyen d'y parvenir… L'intéressant, pour l'instant, c'est que l'effet sur le Marché a été spectaculaire… Il était plutôt chancelant depuis la mort de l'administrateur général et voilà maintenant qu'un gros poisson est en train d'apparaître pour la curée. Je suis ses mouvements depuis trois équivalents-jours d'affilée, avec l'espoir de profiter, pour ainsi dire, des miettes qu'il laissera… Tu veux une petite prise ?

— Non, merci. »

Kulagin s'envoya une bonne dose de stimulant. Il avait l'air épuisé. Je ne l'avais encore jamais vu sans son maquillage facial. Il poursuivit : « Je n'ai pas votre perception de la psychologie des masses, à vous autres Morphos, alors je suis obligé de compenser avec une bonne, une excellente mémoire… La dernière fois que j'ai vu quelque chose d'analogue, c'était il y a trente ans. Quelqu'un avait répandu la rumeur que la reine avait tenté de quitter l'Essaim et que les conseillers avaient dû la retenir de force. La conséquence en a été le krach de '41, mais le

vrai choc s'est produit lors de la reprise qui a suivi. Je me suis repassé les bandes du krach et j'y ai reconnu les ailerons, les nageoires et les longues dents aiguisées d'un vieil ami. Je sais déchiffrer son style dans ses manœuvres. Ce n'est pas la ruse sournoise d'un Morpho. Ce n'est pas non plus la froide obstination d'un Méca. »

Je réfléchis. « Alors vous devez parler de Wellspring. »

L'âge de Wellspring était inconnu. Il avait largement dépassé les deux siècles. Il prétendait être né sur Terre à l'aube de l'ère spatiale et avoir vécu la première génération de colonies spatiales indépendantes, ce qu'on appelait la Concaténation. Il avait été parmi les fondateurs de l'Essaim de Czarina, édifiant l'habitat de la reine quand celle-ci avait fui, tombée en disgrâce chez ses compagnons investisseurs.

Kulagin sourit. « Très bien, Hans. Tu vis peut-être dans la mousse, mais elle ne t'a pas obstrué le cerveau. Je pense que Wellspring a manigancé le krach de '41 pour son profit personnel.

— Mais il vit de manière très modeste.

— En tant que plus ancien ami de la reine, il était certainement en position idéale pour lancer des rumeurs. C'est même lui qui a élaboré les paramètres du Marché, il y a soixante-dix ans. Et c'est après la reprise qu'a été monté le département de Terraformation au sein de Cosmocity-Métasystèmes. Grâce à des dons anonymes, bien entendu.

— Mais des contributions sont venues de tout le système, objectai-je. Presque toutes les sectes et factions considèrent la terraformation comme l'effort le plus sublime de toute l'humanité.

— Assurément. Bien que je me demande comment l'idée a pu se répandre aussi largement. Et au bénéfice de qui. Écoute, Hans. J'aime bien Wellspring. C'est un *ami,* et je me souviens du froid. Mais tu dois bien te rendre compte de l'anomalie qu'il représente. Il n'est pas l'un de nous. Il n'est même pas né dans l'espace. » Il me regarda avec insistance mais je ne me formalisai pas de son emploi du terme *né*. C'était une insulte mortelle à l'égard des Morphos mais je me considérais moi-

même d'abord comme un Polycarbone, ensuite comme une Cigale, le morphisme n'arrivant que loin derrière.

Il eut un bref sourire. « Certes. Wellspring s'est fait implanter deux ou trois gadgets mécanistes, pour prolonger son espérance de vie, mais il n'a pas le style d'un Méca. En fait, il se l'accapare en *prédateur*. Je serais le dernier à nier votre génie, vous autres Morphos, mais en un sens, c'est un génie artificiel. Il est parfait pour les tests de Q.I. mais disons qu'il lui manque quelque part cette qualité primordiale qu'a précisément Wellspring : tout comme nous autres Mécas pouvons utiliser les modes de pensée cybernétiques sans pour autant jamais devenir réellement des machines… Wellspring est simplement l'un de ces individus situés à l'extrémité de la courbe de Gauss, l'un de ces titans qui n'apparaissent qu'une fois par génération. Je veux dire, songe un peu à ce que sont devenus ses contemporains humains ordinaires. »

J'acquiesçai. « La plupart sont devenus des Mécas. »

Kulagin hocha imperceptiblement la tête, sans cesser de fixer l'écran. « Je suis né ici, dans l'Essaim. Je ne sais pas grand-chose des Mécas ancien style, mais ce que je sais c'est que la plupart des premiers sont morts. Démodés, dépassés. Balancés par-dessus bord par le choc du futur. Et puis une bonne partie des premiers efforts pour prolonger la vie ont échoué, de la pire manière qui soit… Là encore, Wellspring y a survécu, par quelque don inné. Songes-y, Hans. Toi et moi sommes les produits de technologies si perfectionnées qu'elles ont réussi à pulvériser des sociétés entières. Nous commerçons avec des extraterrestres. Nous pouvons même gagner les étoiles en stop, à condition de leur payer le prix du voyage. Et Wellspring non seulement tient toujours bon, mais aujourd'hui il nous dirige. Nous ne connaissons même pas son vrai nom. »

Je réfléchis aux paroles de Kulagin tandis qu'il appelait une mise à jour du Marché. Je me sentais mal. Je pouvais dissimuler mes sentiments mais pas m'en défaire. « Vous avez raison, dis-je enfin. Mais je lui fais confiance.

— Moi de même, mais je sais que nous sommes à sa merci. En fait, à l'heure actuelle, il nous protège. Ce projet de terraformation a coûté mégawatt sur mégawatt. Toutes ces

contributions étaient anonymes, en principe pour empêcher les factions de les exploiter pour leur propagande. Mais je crois plutôt que c'était pour dissimuler le fait que la plupart émanaient en fait de Wellspring. Désormais, il risque d'un jour à l'autre de se produire un effondrement général du Marché. Wellspring fera le premier mouvement et cela déclenchera la reprise. Et alors ses profits nous reviendront, jusqu'au dernier kilowatt. » Je m'avançai sur ma chaise, les doigts entrecroisés. Kulagin était en train de dicter au micro une série d'ordres de vente. Soudain, je me mis à rire.

Kulagin leva la tête. « C'est bien la première fois que je t'entends rire d'un rire apparemment sincère, mon petit Hans.

— Je réfléchissais, c'est tout… Vous m'avez raconté tout ça, alors que j'étais venu vous voir pour vous parler de Valéry… »

Kulagin eut l'air triste. « Écoute, Hans. Ce que je sais des femmes, tu pourrais le planquer sur une micropuce mais, comme je te l'ai dit, j'ai une excellente mémoire. Les Morphos se sont plantés en voulant pousser les choses à leur limite. Le Conseil des Anneaux a tenté de franchir la prétendue barrière des Deux Cents, au siècle dernier. La plupart des soi-disant super-cracks sont devenus fous, ont déserté, se sont retournés contre les leurs, ou les trois à la fois. Cela fait maintenant des décennies que les pirates et les mercenaires les traquent.

« Un groupe toutefois est parvenu à dénicher une reine des Investisseurs en exil, et ils sont parvenus à se réfugier à son ombre, pour être sous sa protection. Et quelqu'un – tu peux imaginer qui – a convaincu la reine de les laisser rester, en lui payant un impôt donné. Cet impôt est devenu le Pourcentage de la reine et la colonie est devenue l'Essaim de Czarina. Les parents de Valéry – oui, ses *parents* ; c'était une naissance naturelle – faisaient partie des super-cracks. Elle-même n'ayant pas eu la formation scolaire des Morphos, son Q.I. n'est que de cent quarante-cinq environ.

« Le problème, ce sont ses fameux états d'âme. Ses parents avaient les mêmes sautes d'humeur et elle en souffre depuis son enfance. C'est une femme dangereuse, Hans. Dangereuse pour elle-même et pour nous tous. Elle devrait être surveillée par les

dogues, vraiment. Je l'ai suggéré à mes amis de la Sécurité mais quelqu'un s'est interposé. Je crois savoir qui…

— Je l'aime. Elle ne veut pas me parler.

— Je vois. Eh bien, je crois savoir qu'elle s'est bourrée de régulateurs d'humeur, ces derniers temps ; cela explique sans doute sa réticence… Je vais être franc. Il y a un vieil adage, Hans, qui dit qu'on ne doit jamais pénétrer dans un Discret avec plus fou que soi. Et c'est un excellent conseil. Tu ne peux pas te fier à Valéry. »

Il éleva la main. « Écoute-moi jusqu'au bout. Tu es jeune. Tu viens tout juste d'être libéré des dogues. Cette femme t'a envoûté, et je reconnais qu'elle a le fameux charme morpho dans toute sa plénitude. Mais une liaison avec Valéry, c'est comme d'avoir cinq maîtresses à la fois, dont trois seraient cinglées. L'Essaim est bourré à craquer des plus belles femmes de toute l'histoire de l'humanité. D'accord, on peut te trouver un peu coincé, un rien obsessionnel peut-être, mais tu n'es pas dénué d'un certain charme idéaliste. Et tu as cette intensité des Morphos, voire ce fanatisme, si je peux me permettre de te dire ça. Détends-toi un peu, Hans. Trouve-toi une femme qui t'arrondira les angles. Joue sur plusieurs tableaux. C'est un bon moyen de recruter de nouveaux amis pour la clique.

— Je garderai vos conseils à l'esprit.

— C'est ça. Je savais que c'était peine perdue. » Il sourit ironiquement. « Pourquoi devrais-je ternir la pureté de tes émotions ? Un premier amour tragique peut devenir un avantage pour toi, dans cinquante ou cent ans d'ici. » Il reporta son attention sur l'écran. « Je suis heureux que nous ayons eu cette conversation, Hans. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir quand arrivera l'argent du Zaibatsu Eisho. On aura de quoi s'amuser.

— Volontiers », dis-je, tout en sachant déjà que chaque kilowatt que je n'aurais pas consacré à mes recherches personnelles irait – anonymement – au fonds pour la terraformation. « Et je ne méprise pas vos conseils. C'est simplement qu'ils ne me sont d'aucune utilité.

— Ah ! jeunesse ! » dit Kulagin. Je sortis.

Retour à la beauté simple des lichens. Depuis des années, je m'étais spécialisé dans leur étude, mais ils n'avaient acquis pour moi toute leur beauté et tout leur sens qu'après mon illumination posthumaniste. Vus à travers le crible de la philosophie de l'Essaim, ils côtoyaient le point catalytique du saut de Prigogine marquant la création même de la vie.

Réciproquement, on pouvait voir dans un lichen une métaphore élargie de la Clique du Polycarbone : une moisissure et une algue, rivaux potentiels, unis en symbiose pour atteindre ce à quoi aucune des deux ne pourrait parvenir seule, tout comme la Clique unissait Morphos et Mécas pour implanter la vie sur Mars.

Je savais que nombreux étaient ceux qui trouvaient mon obstination bizarre, voire malsaine. Leur aveuglement ne me vexait pas. Les simples noms de mon stock génétique avaient une majesté ronflante : *Alectoria nigricans, Mastodia lesselaia, Ochrolechia frigida, Stereocaulon alpinum*. Ils étaient humbles mais puissants : des créatures du désert froid dont les racines et les acides étaient capables de réduire en poudre la roche nue et glacée.

Mes gels de culture grouillaient d'une vitalité primordiale. Les lichens noieraient Mars sous l'or vert d'une seule vague déferlante, celle de la vie. Ils s'insinueraient irrésistiblement hors de l'humidité des cratères d'impacts des glasléroïdes, proliférant inlassablement au milieu des tempêtes et des séismes de la terraformation, survivant aux inondations provoquées par la fusion du permafrost. Dégorgeant de l'oxygène, fixant l'azote.

Ils étaient ce qu'il y avait de mieux. Non pas par orgueil ou vanité. Non pas parce qu'ils carillonnaient leurs objectifs ou menaçaient le froid avant de le briser. Non, mais parce qu'ils étaient silencieux ; et les premiers.

Mes années sous l'emprise des dogues m'avaient appris la valeur du silence. Maintenant, la surveillance me rendait malade. Quand m'arriva le premier règlement du Zaibatsu Eisho, je contactai l'une des entreprises de surveillance privée

de l'Essaim et fis passer au peigne fin mon appartement à la recherche d'émetteurs-espions. Ils en trouvèrent quatre.

Puis je louai les services d'une seconde firme pour retirer les émetteurs laissés par la première.

Je me harnachai à une paillasse flottante, tournant et retournant entre mes doigts les yeux espions. C'étaient des vidéo-plaques très minces, camouflées sous une couche de polymère caméléon qui laissait passer la lumière. Des bricoles qui devaient atteindre un joli prix au marché noir.

J'appelai la poste et louai un courrier servo pour porter à Kulagin les détecteurs-espions. En attendant l'arrivée du servo, je déconnectai les émetteurs-espions et les enfermai hermétiquement dans un conteneur pour risque biologique. Puis je dictai une note, demandant à Kulagin de les revendre et d'investir l'argent en mon nom sur le Marché défaillant de l'Essaim. Il me semblait avoir en effet bien besoin de quelques acheteurs.

Quand j'entendis le tambourinement saccadé du courrier, j'ouvris ma porte avec un gantelet de commande à distance. Mais ce ne fut pas un courrier qui entra en ronronnant. C'était un chien de garde.

« Je vais prendre cette boîte, si vous le permettez », dit le dogue.

Je le fixai comme si je n'en avais encore jamais vu. Celui-ci était protégé par un lourd blindage argenté. Deux membres puissants saillaient de son torse de plastique noir à coutures argent et sa tête boursouflée était hérissée de flèches-taser à ressorts et de buses aplaties de lance-filets de contention. Sa queue-antenne oscillante indiquait qu'il était commandé à distance.

Je fis pivoter mon établi pour qu'il s'interpose entre moi et le dogue. « Je vois que vous avez également piégé ma connexion au réseau. Allez-vous me dire où vous avez branché les dérivations ou est-ce qu'il faut que je désosse mon ordinateur ?

— Espèce de petit Morpho pleurnicheur et prétentieux, commenta le dogue, tu t'imagines peut-être pouvoir acheter tout le monde avec tes royalties ? Je pourrais te vendre sur le marché libre avant que tu aies eu le temps de dire ouf. »

Je considérai cette remarque. À maintes reprises, des emmerdeurs patentés s'étaient fait arrêter pour être revendus sur le marché libre par les conseillers de la reine. Il y avait toujours à l'extérieur de l'Essaim des factions prêtes à payer un bon prix des agents ennemis. Je savais que le Conseil des Anneaux serait positivement ravi de faire avec moi un exemple. « Vous prétendez donc être l'un des conseillers de la reine ?

— Évidemment que je suis un conseiller ! Tes embrouilles ne nous ont pas tous anesthésiés. Ton amitié avec Wellspring est de notoriété publique ! » Le dogue s'approcha en ronronnant, ses gros yeux-caméras cliquetaient discrètement. « Qu'est-ce qu'il y a dans ce frigo ?

— Des plants de lichen, répondis-je, impassible. Vous devriez le savoir, depuis le temps.

— Ouvre-le. »

Je ne bougeai pas. « Vous dépassez les limites de vos prérogatives normales », dis-je, sachant que cette remarque troublerait n'importe quel Méca. « Ma Clique a des amis parmi les conseillers. Je n'ai rien fait de mal.

— Ouvre-le ou je t'immobilise et l'ouvre moi-même, avec ce dogue.

— Mensonges. Vous n'êtes pas un conseiller. Vous êtes un espion industriel qui cherche à me dérober mon lichen à gemmes. Pour quelle raison un conseiller voudrait-il examiner mon congélateur ?

— Ouvre-le ! Ne te commets pas plus avant dans des affaires que tu ne comprends pas !

— Vous avez pénétré dans mon domicile sous de fallacieux prétextes et vous m'avez menacé. Je préviens la Sécurité. »

Les mâchoires chromées du dogue s'ouvrirent. Je me dégageai de derrière l'établi mais l'une des buses faciales du dogue projeta un jet liquide de soie blanche qui m'atteignit comme j'essayais d'esquiver.

Les filaments s'accrochèrent et durcirent instantanément, immobilisant mes bras, que j'avais levés par réflexe pour parer le jet. Une deuxième giclée m'emprisonna les jambes alors que je me débattais vainement, rebondissant sur une des parois inclinées de la Mousse.

« Agitateur, grommela le dogue. Tout se serait passé sans heurts sans vos pinailleries de Morpho. Nous avions les banques les plus solides, nous avions la reine, le Marché, enfin tout… Mais les parasites que vous êtes n'avez donné à l'Essaim que vos fantasmes. Et maintenant le système s'effondre. Tout va se casser la figure. Tout. Je devrais te tuer. »

Je suffoquais, étouffé par le gel qui durcissait autour de ma poitrine. « La vie, ce n'est pas les banques », parvins-je à siffler.

Des moteurs gémirent quand le dogue fléchit ses membres articulés. « Si je trouve ce que je m'attends à trouver dans ce congélateur, tu es un homme mort. »

Soudain, le dogue s'immobilisa en plein mouvement. Ses turbines ronronnèrent tandis qu'il pivotait pour se retourner face à la porte. Celle-ci grinça convulsivement et se mit à coulisser. Un membre antérieur massif et griffu s'introduisit par l'ouverture.

Le chien de garde projeta un filet sur la porte. Brusquement, le panneau gémit et gauchit, arraché comme un couvercle en fer-blanc. Apparurent la tête chaussée de lunettes puis les pattes hérissées de pointes d'un tigre qui gigotait et se débattait comme un beau diable parmi les débris métalliques. « Trahison ! » rugit le tigre.

Le dogue recula avec un ronronnement craintif tandis que le tigre glissait son arrière-train massif dans la pièce. Les restes déchiquetés de la porte ne l'écorchèrent même pas. Couvert d'une armure noir et or, il avait deux fois la taille du dogue. « Attendez ! dit ce dernier.

— Le Conseil t'a déjà mis en garde contre toute action de commando non officielle, lança le tigre d'une voix forte. Moi-même, je t'ai mis en garde.

— Je devais bien faire un choix, coordinateur. C'est de sa faute à lui. C'est lui qui nous a montés l'un contre l'autre, vous devez bien voir ça.

— Il ne te reste plus qu'un seul choix, coupa le tigre. Choisis ton Discret, conseiller. »

Le dogue fléchit les membres, indécis. « Alors, je vais être le second. D'abord l'administrateur général, ensuite moi. Bon, très bien. Très bien. Il m'a eu. Je ne peux pas riposter. » Le dogue

semblait rassembler ses forces pour bondir. « Mais je peux détruire son favori ! »

Les pattes arrière du dogue se déplièrent comme des vérins télescopiques et, prenant appel sur un mur, il bondit vers ma gorge. Il y eut un éclair terrifiant, assorti d'une forte odeur d'ozone, et le dogue vint percuter violemment ma poitrine. Il était mort, tous les circuits crantés. La lumière clignota puis s'éteignit, en même temps que mon ordinateur personnel bégayait et se bloquait, programme planté, brouillé par le rayonnement incident de l'impulsion électromagnétique du tigre.

Deux trappes s'ouvrirent sur la tête bulbeuse de ce dernier, d'où émergea une paire de projecteurs. « Avez-vous des implants quelconques ? me demanda-t-il.

— Non. Aucune pièce cybernétique. Je suis indemne. Vous m'avez sauvé la vie.

— Fermez les yeux », commanda le tigre. Il me lava avec une fine brumisation de solvant émis par ses narines. Le filet se pela sous ses griffes, emportant mes habits avec.

Mon gantelet d'avant-bras était démoli. « Je n'ai commis aucun crime contre l'État, coordinateur. J'aime l'Essaim.

— Nous vivons une époque étrange, gronda le tigre. Nos habitudes se perdent. Personne n'est au-dessus de tout soupçon. Tu as bien mal choisi ton moment pour transformer ton domicile en Discret, mon jeune ami.

— J'ai agi ouvertement, rétorquai-je.

— Il n'y a pas de droit, ici, Cigale. Rien que le bon plaisir de la reine. Habille-toi et chevauche le tigre. Il faut que nous partions. Je t'emmène au Palais. »

Le Palais était comme un seul discret gigantesque. Je me demandai si j'en quitterais vivant les mystères.

Je n'avais pas le choix.

Je me vêtis soigneusement sous les yeux-caméras du tigre puis le chevauchai. Il sentait le vieux lubrifiant. Il avait dû rester entreposé pendant des décennies. On n'avait plus vu de tigres en liberté dans l'Essaim depuis des années.

Les halls étaient remplis de Cigales qui se rendaient à leur poste ou en revenaient. À l'approche du tigre, ils s'écartaient, pleins de crainte et de respect.

Nous quittâmes la Mousse à l'extrémité du cylindre pour entrer dans l'amas tournoyant des voies interurbaines tubulaires.

Les voies étaient des tubes de polycarbone transparent, reliant les différents quartiers cylindriques de l'Essaim en un réseau désordonné. Le spectacle de ces habitats se détachant sur le fond glacé des étoiles me procura une intense sensation de vertige. Je me souvins du froid.

Nous traversâmes un nœud épaissi le long du réseau, intersection gonflée de plusieurs tubes où l'un des fameux bistros de bord de route de l'Essaim s'était constitué comme par accrétion. Les bavardages animés de ses habitués flamboyants se figèrent en un silence atterré à mon passage pour reprendre de plus belle en un chœur alarmé dès que je me fus éloigné. La nouvelle allait parcourir l'Essaim en l'espace de quelques minutes.

Le Palais était la copie d'un vaisseau spatial investisseur : un octaèdre doté de six longs flancs rectangulaires. Les authentiques vaisseaux investisseurs avaient toutefois leur revêtement incrusté d'incroyables motifs en métal martelé, alors que celui de la reine était d'un noir mat inégal, reflet de sa honte inconnue. Avec le temps, il s'était développé par à-coups pour se retrouver aujourd'hui couvert d'excroissances, flanqué des bureaux du gouvernement et des refuges discrets de la reine. Toute cette structure massive tournoyait vertigineusement.

Nous entrâmes par l'axe longitudinal pour nous retrouver inondés d'une déchirante lumière blanc bleuté. Mes yeux se fermèrent douloureusement et se mirent bientôt à larmoyer.

Les conseillers de la reine étaient des Mécas et les halls grouillaient de servos. Ils suivaient passivement leur programmation, ignorant le tigre dont les surfaces chromées et plaquées brillaient méchamment sous l'éclairage impitoyable.

Non loin de l'axe, la force centrifuge s'empara de nous et le tigre se tassa sur ses pattes massives en grinçant. Les murs devinrent baroques, couverts de mosaïques et de motifs tissés

en fils étirés de métal précieux. Le tigre descendit pesamment une volée de marches. Je sentis ma colonne vertébrale craquer audiblement sous cette gravité croissante ; j'avais du mal à me tenir assis.

La plupart des salles étaient vides. Nous dépassions parfois des amas de joyaux encastrés dans les parois qui jetaient des éclairs. Je me laissai aller contre le dos du tigre en coinçant les coudes contre ses flancs, le cœur battant la chamade. Encore des marches. Les larmes ruisselaient sur mon visage et dans ma bouche, sensation inédite et dégoûtante. Mes bras tremblaient d'épuisement.

Le bureau du coordinateur était situé en périphérie. Cela le maintenait en forme pour les audiences avec la reine. Le tigre franchit en grinçant une paire de lourdes portes, bâties à l'échelle des extraterrestres.

D'ailleurs, tout dans le bureau était à leur échelle. Les plafonds atteignaient plus de deux fois la taille d'un homme. Un lustre accroché déversait une lumière brûlante sur deux immenses sièges à haut dossier fendu d'un trou pour laisser passer la queue. Une fontaine jaillissait mollement, épuisée par la pesanteur.

Le coordinateur était assis derrière un bureau équipé d'un clavier. Le plan de travail lui arrivait presque aux aisselles et ses bottes en écaille pendaient loin au-dessus du sol. Dans son dos, on voyait sur un moniteur défiler les derniers chiffres du Marché.

Avec un grognement, je me laissai tomber du dos du tigre pour me hisser sur le coussin rêche d'un siège investisseur. Conçu pour l'arrière-train écailleux de ces créatures, il me transperçait le fond de pantalon comme du fil de fer.

« Mettez donc ces lunettes de soleil », dit le coordinateur. Il ouvrit un tiroir caverneux et y plongea jusqu'au coude pour y pêcher une paire de lunettes qu'il me lança. J'étendis la main et elles m'arrivèrent contre la poitrine.

Je m'essuyai les yeux puis les mis, en grognant de soulagement. Le tigre s'étendit au pied de ma chaise, en ronronnant tout seul.

« C'est votre première visite au Palais ? » s'enquit le coordinateur.

J'acquiesçai avec un effort.

« C'est horrible, je sais. Et pourtant c'est tout ce que nous avons. Il faut bien que vous compreniez cela, Landau. C'est la catalyse de Prigogine de l'Essaim.

— Vous connaissez la philosophie ?

— Bien sûr. Nous ne sommes pas tous des fossiles. Les conseillers ont leurs factions, eux aussi. Tout le monde sait ça. » Le coordinateur repoussa sa chaise. Puis il se mit debout dessus, grimpa sur le bureau et vint s'asseoir face à moi sur le rebord, les jambes ballantes.

C'était un homme musclé, puissant, trapu, qui évoluait avec aisance dans cette pesanteur qui m'aplatissait. Son visage était profondément, férocement creusé par deux siècles de rides et de cicatrices. Sa peau noire avait un éclat mat sous cette lumière crue. Ses orbites avaient l'aspect cassant du plastique. « J'ai vu les bandes enregistrées par les dogues et j'ai l'impression de vous comprendre, Landau. Votre péché, c'est la distance. »

Il soupira. « Et pourtant vous êtes moins corrompu que les autres… Il y a un certain seuil, une intensité de péché et de cynisme, au-delà duquel aucune société ne peut survivre… Écoutez, je connais les Morphos. Le Conseil des Anneaux. Soudés ensemble par le noir de la peur et le rouge de la cupidité, tirant leur force de l'inertie de son propre effondrement. Mais l'Essaim nourrissait un espoir. Vous avez vécu ici, vous devez au moins l'avoir vu, faute de pouvoir le sentir directement. Vous devez savoir à quel point cet endroit est précieux. Protégés par la reine des Cigales, nous sommes parvenus à faire naître la survie d'un étal d'esprit. La foi est importante, la confiance essentielle. » L'administrateur central me regarda, le visage sombre et défait. « Je vais vous dire la vérité. Et m'en remettre à votre bonne volonté. Pour avoir la réponse adéquate.

— Merci.

— L'Essaim est en crise. Les rumeurs d'une désaffection de la reine ont déjà conduit le Marché au bord de la rupture. Cette fois-ci, c'est bien plus que des rumeurs, Landau. La reine est sur le point de quitter l'Essaim de Czarina. »

Abasourdi, je m'affalai soudain dans mon siège. J'étais bouche bée. Je la refermai bruyamment.

« Si le Marché s'effondre, poursuivit le coordinateur, cela signifie la fin de tout ce que nous avons. La nouvelle se répand déjà. Bientôt, ce sera la ruée contre le système bancaire de l'Essaim. Ce sera l'effondrement du système, et la mort de l'Essaim.

— Mais… Si c'est la décision de la reine… » J'avais du mal à respirer.

« C'est *toujours* la décision des Investisseurs, Landau : il en a toujours été ainsi depuis le premier jour qu'ils ont déferlé sur nous et fait de nos guerres une institution. Nous, les Mécas, nous vous tenions à distance, vous les Morphos. Nous régentions le système entier alors que vous vous planquiez, terrorisés, dans les Anneaux. Ce sont vos échanges commerciaux avec les Investisseurs qui vous ont remis en piste. En fait, ils vous ont délibérément soutenus, afin de maintenir la compétition sur le marché commercial, en montant la race humaine contre elle-même, à leur seul profit… Regardez l'Essaim. Nous vivons en harmonie ici. Ce pourrait être le cas partout. Grâce à eux.

— Êtes-vous en train de dire que l'histoire de l'Essaim est un plan des Investisseurs ? Que la reine n'a jamais été vraiment en disgrâce ?

— Ils ne sont pas infaillibles, dit le coordinateur. Je peux encore sauver le Marché et l'Essaim si je parviens à exploiter leur cupidité. Ce sont vos bijoux. Landau. Vos bijoux. J'ai vu la réaction de la reine quand son… maudit laquais de Wellspring lui a offert votre présent. On apprend à connaître leurs dispositions d'esprit, à ces Investisseurs. Elle était blême d'avidité. Votre brevet pourrait catalyser une industrie d'une importance majeure.

— Vous vous trompez au sujet de Wellspring. Le bijou était une idée à lui. Je travaillais sur des lichens endolithiques. "S'ils peuvent vivre à l'intérieur de pierres, alors ils peuvent vivre à l'intérieur de pierres précieuses", avait-il lancé. Moi, je me suis contenté de la réalisation pratique.

— Mais les brevets sont à votre nom. » Le coordinateur regarda la pointe de ses bottes en écaille. « Avec un seul catalyseur, je pourrais sauver le Marché. Je veux que vous me transfériez votre brevet du Zaibatsu Eisho. Au profit de la République commerciale populaire de l'Essaim de Czarina. »

J'essayai de me montrer diplomate. « La situation paraît effectivement désespérée mais personne au sein du Marché ne désire vraiment sa destruction. Il y a d'autres forces puissantes qui se préparent à une relance. Je vous en prie, comprenez-moi… ce n'est pas pour de quelconques motifs de gains personnels que je dois conserver mon brevet. Les revenus sont déjà engagés. Dans la terraformation. »

Une grimace amère creusa les rides sur le visage du coordinateur. Il se pencha vers moi et ses épaules se raidirent avec un crissement assourdi de plastique. « La terraformation ! Ah oui, je connais bien les prétendus arguments moraux. Les froides abstractions des idéologues pacifiques. Mais le respect dans tout ça ? L'obligation ? La loyauté ? Tous ces termes vous sont-ils étrangers ?

— Ce n'est pas si simple. Wellspring dit… »

Il s'écria : « Wellspring ! Ce n'est pas un Terrien, pauvre imbécile, ce n'est qu'un renégat, un traître âgé d'à peine un siècle, qui s'est vendu corps et âme aux extraterrestres. Ils nous craignent, voyez-vous. Ils craignent notre énergie. Notre potentiel d'envahissement de leurs marchés, une fois que leur propulsion stellaire sera entre nos mains. Ce devrait être évident. Landau ! Ils veulent distraire les énergies humaines dans ce gigantesque plan martien totalement foireux. Alors que nous pourrions rivaliser avec eux, nous répandre jusqu'aux étoiles en une vague fantastique ! » Il étendit les bras, raides devant lui, les paumes en l'air, et fixa le bout de ses doigts tendus.

Ses bras se mirent à trembler. Puis il craqua, et prit sa tête entre ses mains nouées. « L'Essaim aurait pu être grand. Un noyau d'unité, un havre de sécurité dans le chaos. Les Investisseurs veulent le détruire. Quand le Marché se sera effondré, quand la reine nous aura lâchés, cela signifiera la fin.

— Partira-t-elle vraiment ?

— Qui sait ce qu'elle a l'intention de faire ? » Le coordinateur semblait épuisé. « J'ai enduré soixante-dix ans ses humiliations et ses petits caprices. Je n'en sais plus rien et d'ailleurs je m'en fiche. Pourquoi devrais-je me casser la nénette à vouloir recoller les morceaux avec vos colifichets stupides ? Après tout, il y a toujours le discret ! »

Il leva la tête, l'air féroce. « C'est là que toutes vos magouilles ont expédié le conseiller. Une fois que nous aurons tout perdu, ils seront assez remplis de sang pour qu'on y nage ! »

Sur quoi, il sauta de son bureau, traversa d'un bond la moquette et m'arracha de mon siège. J'essayai faiblement de lui agripper les poignets. J'avais les bras et les jambes comme des chiffons tandis qu'il me secouait. Le tigre s'approcha d'un petit trot cliquetant. « Je vous hais, rugit-il. Je hais tout ce que vous représentez ! J'en ai marre de votre Clique, de vos philosophies et vos sourires sucrés. Vous m'avez tué un ami avec vos magouilles.

« Sortez ! Sortez de l'Essaim. Je vous donne quarante-huit heures. Passé ce délai, je vous ferai arrêter et vendre au plus offrant. » Et d'un geste méprisant, il me repoussa. Je m'effondrai aussitôt sous cette forte gravité, ma tête heurtant le tapis avec un choc sourd.

Le tigre me releva tandis que le coordinateur escaladait à nouveau sa chaise disproportionnée. Il consultait son écran de données du Marché alors que je grimpais, tremblant, sur le dos du tigre.

« Oh, non ! s'exclama-t-il doucement. Trahison ! » Le tigre m'emporta.

Je finis par retrouver Wellspring à Doguebourg. Doguebourg était un sous-amas chaotique qui tournoyait lentement tout seul au-dessus de l'axe de rotation de l'Essaim. C'était un port et un poste de douane, un entrelacs de chantiers spatiaux, d'entrepôts, de dépôts de quarantaine et d'officines chargées de satisfaire les vices des sans-attache, des isolés et des exclus.

Doguebourg était l'endroit où échouer quand plus personne ne voulait de vous. Il grouillait d'individus de passage :

prospecteurs, corsaires, criminels, épaves de sectes dont les innovations avaient échoué, types fauchés, déserteurs, pourvoyeurs de plaisirs incertains. Conséquemment, tout le secteur grouillait de dogues, ceux-là équipés de moniteurs plus perfectionnés. Doguebourg était un endroit franchement dangereux, tout palpitant d'une vitalité insane et prédatrice. La surveillance constante avait détruit tout sentiment de honte.

Je retrouvai Wellspring dans la bulle gonflée d'un bar de tube, embringué dans une laborieuse discussion d'affaire avec un type qu'il me présenta comme « le Modem ». Le Modem était membre d'une secte mécaniste, petite mais vigoureuse, connue dans le jargon de l'Essaim sous le nom de « Homards ». Lesdits Homards vivaient en permanence enchâssés dans des systèmes de survie qui leur collaient à la peau, truffés de moteurs, d'appareillages et de connecteurs d'interface. Ces combinaisons étaient noir mat et dépourvues de toute visière. Les Homards ressemblaient à des tranches d'ombre.

Je serrai le gantelet du Modem, rêche, climatisé à la température de la salle, et me harnachai à la table.

Je détachai une ampoule de la surface adhésive de celle-ci et bus une lampée. « J'ai des problèmes. Peut-on parler devant cet homme ? »

Cela fit rire Wellspring. « Tu plaisantes ? On est à Doguebourg ! Tout ce qu'on peut dire est enregistré sur plus de bandes que tu n'as de dents, jeune Landau. De toute manière, le Modem est un vieux pote. Sa vision tordue devrait nous servir.

— Très bien. » Et je commençai mes explications. Wellspring insista pour avoir des détails. Je n'omis rien.

« Nom d'une pipe, dit enfin Wellspring quand j'eus terminé. Eh bien, accroche-toi à tes moniteurs, Modem, car tu vas pas tarder à voir une rumeur franchir le mur de la lumière. Marrant que ce soit cet obscur petit bistrot qui doive lancer la nouvelle qui va sans aucun doute détruire l'Essaim. » Il avait fait cette dernière remarque à haute et intelligible voix, et je parcourus la salle du regard. Les clients en étaient restés bouche bée sous le choc. De petites bulles de salive oscillaient à leurs lèvres.

« Alors comme ça, la reine est partie, poursuivit Wellspring. Et ça fait sans doute plusieurs semaines. Enfin, je suppose qu'on

ne pouvait rien y faire. Même la cupidité d'un Investisseur a des limites. Les conseillers ne pouvaient pas éternellement la mener par le bout du nez. Peut-être qu'on va la voir réapparaître ailleurs, dans tel ou tel habitat plus en harmonie avec ses désirs. Je suppose que je ferais mieux de voir mon moniteur pour couper court à mes pertes tant que le Marché a encore un sens… »

Wellspring écarta les franges de sa chemise à crevés et lorgna distraitement son terminal d'avant-bras. Le bar se vida d'un coup, en catastrophe, ses clients tirés dehors par leurs dogues personnels. Près de la sortie, un méchant pugilat éclata entre deux renégats morphos. Poussant des cris perçants, ils tournoyaient dans une prise de jiu-jitsu en gravité zéro. Leurs dogues les observaient, impassibles.

Bientôt, ils se retrouvèrent seuls tous les trois en compagnie des servos du bar et d'une demi-douzaine de dogues fascinés. « J'ai bien senti, après ma dernière audience avec elle, que la reine allait partir, observa calmement Wellspring. De toute façon, l'Essaim n'est plus aujourd'hui d'aucune utilité. Il n'était important qu'au titre de catalyseur de motivation destiné à conduire Mars au troisième niveau de complexité de Prigogine. Et il avait fini par se fossiliser sous le poids des programmes des conseillers. La myopie typique des Mécas. Le matérialisme pseudopragmatique. On le sentait venir. »

Wellspring dévoila quelques centimètres de manchette brodée lorsqu'il héla un servo pour avoir une nouvelle tournée. « Le conseiller que tu as mentionné s'est retiré dans un Discret. Il ne sera pas le dernier qu'ils en retireront les pieds devant.

— Qu'est-ce que je vais faire, moi ? demandai-je. Je suis en train de tout perdre. Que va-t-il advenir de la Clique ? »

Wellspring fronça les sourcils. « Allons, Landau ! Fais preuve d'un peu de souplesse posthumaniste, que diable ! La première chose à faire, évidemment, est de filer en exil avant de te retrouver arrêté et vendu. J'imagine que notre ami le Modem ici présent pourra te donner un coup de main.

— Sans problème », articula le Modem. Il avait un vocodeur plaqué contre la gorge et l'appareil projetait une voix synthétisée superbement inhumaine. « Notre vaisseau, le *Pion*

couronné, transporte une cargaison de blocs de glastéroïdes pour le Conseil des Anneaux ; destinés au projet de terraformation. Tout ami de Wellspring est le bienvenu parmi nous. »

Je ris, incrédule. « Pour moi, c'est du suicide. Retourner au Conseil ? Autant m'ouvrir la gorge tout de suite.

— Ne vous inquiétez pas, fit le Modem, rassurant. Je vais demander aux médimécanos de vous bidouiller pour vous greffer une de nos carapaces. Tous les Homards se ressemblent. Vous serez parfaitement en sécurité là-dedans. »

J'étais outré. « Devenir un Méca ?

— Tu n'as pas besoin de le *rester,* observa Wellspring. La procédure n'a rien de compliqué. Quelques greffes nerveuses, un minimum de chirurgie anale, une trachéotomie… Tu perds le goût et le toucher mais les autres sens sont améliorés de manière considérable.

— Qui, renchérit le Modem. Et vous pouvez sortir vous balader sans rien dans le vide de l'espace, et bien vous éclater…

— Parfaitement, confirma Wellspring. Les Morphos devraient un peu plus souvent revêtir les équipements mécanistes. C'est comme avec tes lichens, Hans. Devenir pour un temps un symbiote. Ça t'élargirait l'horizon.

— Vous ne touchez à rien… à l'intérieur du crâne, hein ?

— Non, dit le Modem, désinvolte. Du moins, on n'est pas obligé. Vous gardez votre cerveau. »

Je réfléchis. « Pouvez-vous le faire en… (je jetai un œil à l'avant-bras de Wellspring) trente-huit heures ?

— En se dépêchant », confirma le Modem. Il se détacha de la table.

Je le suivis.

Le *Pion couronné* était en route. Ma peau adhérait magnétiquement à l'une des poutrelles du vaisseau tandis que nous accélérions. Je regardai s'éloigner l'Essaim de Czarina, la vue réglée sur les gammes d'onde de la vision normale.

Je sentais le picotement des larmes longeant les marques fraîches des fils fins comme des cheveux qui entouraient mes

globes oculaires déconnectés. L'Essaim tournait avec lenteur, telle une galaxie dans un filet constellé de pierreries. Çà et là, le long du réseau, des éclairs jaillissaient chaque fois qu'un nouveau quartier entreprenait l'ennuyeuse et tragique manœuvre de largage des amarres. L'Essaim était en proie à la terreur.

Je regrettais la chaude vitalité de ma Clique. Je n'étais pas un Homard. Ils m'étaient étrangers. Des têtes d'épingles solipsistes dans la nuit galactique, leur humanité réduite à une pulpe oubliée derrière une carapace noire.

Le *Pion couronné* évoquait un vaisseau qu'on aurait retourné comme un gant. Il était centré autour d'un noyau de massifs propulseurs magnétiques, alimentés par des robots à partir d'un bloc de masse réactive. À l'extérieur des moteurs se déployait une charpente squelettique sur laquelle les Homards s'accrochaient comme des kystes ou glissaient par induction magnétique. Çà et là sur le squelette, étaient disposées des coupoles à l'intérieur desquelles les Homards se connectaient à des ordinateurs fluidiques ou s'abritaient des tempêtes solaires et des flux électrostatiques du système des anneaux.

Ils ne mangeaient jamais. Jamais ils ne buvaient. Le sexe se réduisait pour eux à une habile cyberstimulation par broches crâniennes interposées. Tous les cinq ans à peu près, ils « muaient » et se faisaient récurer la peau des accumulations pestilentielles de bactéries mutantes qui proliféraient sur eux dans la chaleur stagnante.

Ils ignoraient la peur. L'agoraphobie était une condition dont les drogues venaient facilement à bout. Ils étaient autonomes et anarchiques. Leur plus grand plaisir était de s'asseoir sur une poutrelle et d'ouvrir leurs sens amplifiés aux profondeurs de l'espace pour observer les étoiles au-delà des limites de l'infrarouge et de l'ultraviolet, contempler les facules grumeleuses dérivant lentement à la surface du soleil, ou simplement rester plantés là à absorber les watts d'énergie solaire à travers leur carapace tout en écoutant avec leurs oreilles câblées le pépiement des ceintures de Van Allen et le tic-tac mélodieux des pulsars.

Ils n'étaient pas méchants, mais ils n'étaient pas humains. Aussi distants et glacés que des comètes, c'étaient des créatures du vide, lasses des paradigmes démodés du sang et des os. J'entrevoyais en eux les premiers balbutiements du cinquième saut de Prigogine – cet hypothétique cinquième niveau de complexité aussi éloigné de l'intelligence que l'intelligence l'est de la vie amibienne, ou la vie tout court de la matière inerte.

Ils me terrifiaient. Leur aimable indifférence aux limitations humaines leur donnait le sinistre charisme des saints.

Le Modem vint en glissant le long d'une poutrelle et se fixa sans un bruit à côté de moi. J'allumai mes oreilles et entendis sa voix par-dessus le sifflement radio des moteurs. « Il y a un appel pour vous. Landau. De l'Essaim. Suivez-moi. »

Je fléchis les pieds et glissai le long du rail derrière lui. Nous franchîmes le sas antiradiations d'une coupole de fer, le laissant ouvert derrière nous puisque les homards n'aimaient pas les espaces clos.

Devant moi, sur un écran, il y avait le visage sillonné de larmes de Valéry Korstad. « Valéry ! m'exclamai-je.

— C'est bien toi, Hans ?

— Oui. Oui, chérie. Ça fait du bien de te voir.

— Tu ne peux pas ôter ce masque, Hans ? Je veux voir ton visage.

— Ce n'est pas un masque, chérie. Et mon visage est, enfin… n'est pas beau à voir. Tous ces fils…

— Je ne reconnais pas ta voix, Hans. On dirait qu'elle a changé.

— C'est parce qu'il s'agit d'un analogue radio. Elle est synthétisée.

— Comment puis-je savoir que c'est vraiment toi, alors ? Mon Dieu, Hans… j'ai si peur. Tout… tout s'évapore, littéralement. La Mousse est… il y a une alerte biologique, un truc a bousillé les gels de culture à ton domicile, je suppose que c'étaient les dogues, et maintenant le lichen, ce satané lichen recouvre tout. Il pousse à une telle vitesse !

— Je l'avais bien conçu pour ça, Valéry, c'était tout l'intérêt de la chose. Dis-leur de recourir à un sel métallique en aérosol

ou à des projections de sulfite ; l'un ou l'autre les tuera en quelques heures. Il n'y a pas de quoi paniquer.

— Pas de quoi ! Hans, les Discrets sont devenus des usines à suicide. L'Essaim est fini ! Nous avons perdu la reine !

— Il reste encore le Projet. La reine n'était qu'une excuse, un catalyseur. Le Projet peut susciter tout autant le respect que cette fichue reine. Les fondations sont posées depuis des années. Le moment est venu. Dis à la Clique de liquider tous ses avoirs. La Mousse doit déménager vers l'orbite de Mars. »

Valéry se mit à dériver latéralement. « C'est tout ce qui t'intéressait depuis le début, hein ? Le Projet ! Je me suis avilie, et toi, avec cette distance, ce froid de Morpho, toi tu m'as laissée à mon désespoir !

— Valéry ! m'écriai-je, éberlué. Je t'ai appelée au moins une douzaine de fois, c'est toi qui t'étais refermée, qui t'étais coupée de moi, alors que c'est moi qui avais besoin de chaleur après toutes ces années passées sous l'emprise des dogues…

— Tu aurais pu le faire ! » hurla-t-elle, le visage décoloré par la passion. « Si tu tenais à moi, tu aurais pu briser ce mur pour le prouver ! Tu t'attendais peut-être à ce que je vienne ramper devant toi, pleine d'humilité ? Carapace noire ou monocle de dogue, quelle est la différence ? Je ne t'ai toujours pas auprès de moi ! »

Je sentis la brûlure d'une fureur absolue sur ma peau engourdie. « Eh bien, reproche-le-moi, tant que tu y es ! Comment étais-je censé reconnaître tes rituels, tous tes petits secrets malsains ? J'ai cru que tu m'avais plaqué quand je t'ai vue faire des risettes et putasser avec Wellspring ! Tu croyais que j'allais rivaliser avec l'homme qui me montrait mon salut ? Je me serais tailladé les veines pour te voir sourire, alors que toi tu ne me donnais rien, rien d'autre que le désastre ! »

Un air de froide surprise gagna son visage maquillé. Sa bouche s'ouvrit mais aucun mot n'en sortit. Finalement, avec un pâle sourire de total désespoir, elle coupa la communication. L'écran s'obscurcit.

Je me tournai vers le Modem. « Je veux faire demi-tour.

— Désolé, fit-il. Primo, vous vous feriez tuer. Et secundo, on n'a pas assez de watts pour ça. On transporte une cargaison

massive. » Il haussa les épaules. « De toute manière, l'Essaim est en cours de dissolution. On le sentait venir depuis un bon bout de temps. En fait, certains de nos collègues vont y débarquer d'ici la fin de la semaine avec une seconde livraison de propulseurs massiques. Avec la dissolution de l'Essaim, leurs prix vont s'envoler.

— Qui était au courant ?

— Nous avons nos sources.

— Wellspring ?

— Qui ça ? Lui ? Il se barre, lui aussi. Il veut être en orbite autour de Mars quand ce *truc-là* va dégringoler. » Le Modem glissa hors de la coupole et indiqua le plan de l'écliptique. Je suivis son regard, en parcourant maladroitement les longueurs d'onde visuelles.

Je vis la lueur spectrale et déchiquetée des puissants moteurs de l'astéroïde martien. « Le glastéroïde.

— Eh oui, bien sûr, dit le Modem. La comète de votre désastre, pour ainsi dire. Un symbole idoine pour le déclin de l'Essaim.

— Certes. » Je crus reconnaître dans l'opération la main de Wellspring. Les yeux paniqués des habitants de l'Essaim suivraient le passage de la cargaison de glace lorsqu'elle les frôlerait. Soudain, je sentis gonfler en moi un espoir.

« Et ça, alors ? dis-je. Vous pourriez me déposer dessus ?

— Sur l'astéroïde ?

— Oui ! Ils vont bien détacher les moteurs, n'est-ce pas ? En orbite ! Je pourrai rejoindre mes compagnons là-bas et ainsi ne pas rater la catalyse de Prigogine.

— Je vais vérifier. » Le Modem entra une série de paramètres dans l'un des fluidiques. « Oui… je pourrais vous vendre un moteur parasite auquel vous pourriez vous harnacher. Avec suffisamment de wattage et un cybersystème pour vous guider, vos trajectoires pourraient bissecter dans, disons, soixante-douze heures.

— Bien ! Bien ! Alors, faisons comme ça.

— Très bien, dit-il. Ne reste plus que la question du prix. »

J'avais tout le temps de repenser au prix tandis que je me propulsais dans le vide perçant. J'avais le sentiment d'avoir bien fait. Avec le Marché de l'Essaim en pleine déroute, j'allais avoir besoin de nouveaux agents commerciaux pour les bijoux d'Eisho. Malgré leur aspect repoussant, j'avais l'impression de pouvoir me fier aux Homards.

Le cybersystème me déposa en douceur sur la face éclairée de l'astéroïde. Celle-ci se sublimait lentement à la chaleur du soleil lointain et des panaches infrarouges de gaz jaillissaient çà et là par bouffées de fractures dans la glace bleuie.

Le glastéroïde était un éclat de spath né du démantèlement de l'une des antiques lunes de glace de Saturne. Une esquille de bloc montagneux portant les cicatrices fossilisées de la violence des premiers âges sur ses falaises et ses contreforts plissés et déchiquetés. De forme grossièrement ovoïde, il mesurait cinq kilomètres sur trois. Sa surface avait l'aspect grêlé, bleui, de la glace exposée de longs millénaires à de puissants champs électriques.

Je raidis les surfaces de prise de mes gantelets et, toujours harnaché au propulseur parasite, me tractai à la force des poignets jusque dans l'ombre. Le moteur avait épuisé son wattage mais je n'avais pas envie de le voir dériver avec les produits d'ablation.

Je dépliai la coupole radio que m'avait vendue le Modem et la coinçai dans une fissure avant de la pointer sur l'Essaim. Puis je la branchai.

L'étendue du désastre était totale. L'Essaim s'était toujours glorifié de son absence de censure médiatique, élément de l'atmosphère générale de liberté qui l'avait revitalisé. À présent, la panique délibérée se muait en menaces voilées et enfin, pis que tout, en salves de codes traîtresses. Jaillies de tout le système, les pressions trop longtemps contenues se déversaient.

Offres et menaces grimpaient régulièrement, jusqu'à ce que les malheureuses cliques de l'Essaim se retrouvent poussées au bord de la guerre civile. Des dogues détournés hantaient les tubes et les coursives, instruments des élites du pouvoir rendus cruels par la terreur. Sans ménagement, des tribunaux

d'exception dépouillaient les dissidents de leur statut et de leurs biens. Beaucoup choisissaient les Discrets.

Les crèches coopératives éclatèrent. Des enfants au visage de pierre erraient sans but dans les halls des quartiers, abrutis aux répresseurs d'humeur. Trop rares étaient ceux à oser encore prendre les choses en main. Des courtiers en sueur s'affalaient sur leur clavier, les sinus en sang par excès d'inhalants. Des femmes sortaient toutes nues des sas réquisitionnés pour mourir dans des bouffées étincelantes d'air congelé. Des Cigales cherchaient à faire verser des larmes à leurs yeux altérés, tandis que d'autres flottaient dans les bistrots éteints, abruties par la drogue et l'ampleur du désastre.

Des siècles de lutte commerciale n'avaient fait qu'aiguiser les dents des cartels. Ils se ruèrent avec la précision cybernétique des Mécas, avec l'éclat lisse et dérangeant des Transgéniques. Avec l'effondrement du marché, les industries de l'Essaim étaient bonnes à ramasser à la petite cuillère. Agents commerciaux et diplomates arrogants annexèrent des complexes entiers. Par groupes entiers, leurs nouveaux employés envahirent le Palais déserté de la reine, saccageant tout ce qu'ils ne pouvaient pas voler.

Terrorisées, les sous-factions de l'Essaim se retrouvaient prises dans le dilemme classique qui avait tour à tour modelé puis fait éclater le destin de l'humanité dans l'Espace. D'un côté, leur état d'esprit et leur mode de vie altérés par la technique les poussaient irrésistiblement à se méfier de la fragmentation ; de l'autre, l'isolement en faisait la proie des cartels unis. Ils risquaient même de se voir dépouillés par les pirates et les corsaires, que ces cartels condamnaient ouvertement mais finançaient en sous-main.

Et moi, au lieu d'aider ma Clique, j'étais un point noir accroché comme une spore au flanc glacé d'une montagne congelée.

C'est durant ces tristes jours que je commençai à apprécier ma peau. Si les plans de Wellspring avaient fonctionné, il allait y avoir une floraison. Je survivrais à cette glace dans mon cerque de spore, comme un fragment de lichen peut survivre des décennies avant de se répandre enfin en une vie dévorante.

Wellspring avait eu la sagesse de me mettre ici. Je lui faisais confiance. Je ne le décevrais pas.

À mesure que l'ennui me gagnait, je me laissai doucement envahir par une stupeur contemplative. J'ouvris les yeux et les oreilles au-delà du point de surcharge. La conscience s'engloutit elle-même pour se noyer dans la demi-existence rugissante d'un horizon événementiel. L'espace-temps, le deuxième niveau de complexité, proclamait son noumène dans le gémissement des étoiles, le grondement des planètes, le crépitement, le grésillement transcendantal du soleil déployé.

Vint un temps où je fus enfin réveillé par les tristes et vides symphonies de Mars.

J'éteignis les amplis de la combinaison. Je n'en avais plus besoin. Le catalyseur, après tout, est toujours noyé par le processus.

Je me dirigeai vers le sud, parallèlement à l'axe de l'astéroïde, une zone où j'étais sûr d'être découvert par l'équipe chargée de récupérer le propulseur. Son cybersystème avait réorienté l'astéroïde pour effectuer une décélération partielle et l'extrémité sud avait la meilleure vue sur la planète.

Quelques instants seulement après l'ultime allumage, la masse de glace fut repérée par un pirate. C'était un superbe vaisseau morpho, élancé, avec de longues voiles solaires nervurées faites d'un tissu iridescent d'une extrême minceur. Sa coque organométallique étincelante dissimulait des moteurs magnétiques de la huitième génération, prodiges de vitesse et de puissance. Les saillies émoussées des systèmes d'armes ponctuaient comme des nœuds la pureté de sa ligne.

Je me dissimulai au fond d'une crevasse pour éviter le radar. J'attendis jusqu'à ce que la peur et la curiosité aient pris le dessus. Je sortis alors de ma cachette en rampant pour gagner un belvédère au bord d'une crête de glace fracturée.

Le vaisseau avait abordé et reposait en équilibre sur ses bras manipulateurs repliés dont les extrémités, telles des griffes de mante, s'ancraient dans la glace. Une équipe de robots mineurs mécanistes avait débarqué pour forer la surface d'un plateau dégagé avec soin.

Aucun pirate morpho n'aurait eu des robots mineurs à bord. Le vaisseau lui-même avait subi une désactivation de ses systèmes et reposait, inerte et magnifique comme un insecte pris dans l'ambre, ses vastes ailes solaires repliées. Pas le moindre signe d'un équipage humain.

Je n'avais pas peur des robots. Je me hissai résolument sur la glace pour observer leurs manœuvres. Aucun ne me chercha noise.

Je regardai les engins patauds racler et cliver la glace. À dix mètres de profondeur, ils découvrirent l'éclat du métal.

C'était un sas.

Alors, ils attendirent. Le temps passa. Ils ne recevaient pas de nouvelles instructions. Ils s'éteignirent donc après s'être accroupis, masses inertes sur la glace, aussi mortes que les rocs alentour.

Par prudence, je décidai de monter à bord en premier.

Dès que le sas s'ouvrit, le vaisseau se remit en service progressivement. Je pénétrai dans la cabine. La couchette du pilote était vide.

Il n'y avait personne à bord.

Il me fallut près de deux heures pour me frayer un passage dans le cybersystème du vaisseau. Je sus alors avec certitude ce que j'avais déjà suspecté. C'était celui de Wellspring.

Je redescendis et, rampant sur la glace, gagnai le sas. Il s'ouvrit sans difficulté. Wellspring n'avait jamais été du genre à compliquer inutilement les choses.

Derrière la seconde porte du sas, une chambre flamboyait d'une lumière blanc-bleu aveuglante. J'ajustai mon système visuel et me glissai à l'intérieur.

Tout au bout, dans l'infime gravité du glastéroïde, s'étalait un lit de joyaux. Pas un lit conventionnel mais bien un immense tas de pierres précieuses, en vrac, tout simplement.

Et la reine était endormie dessus.

Je braquai de nouveau mes yeux. Aucune chaleur infrarouge n'émanait d'elle. Elle gisait, parfaitement immobile, ses bras antiques serrant quelque chose contre sa poitrine, ses jambes aux pieds tridactyles remontées le long du corps, sa queue épaisse roulée sous sa croupe et entre les jambes. Sa tête

massive, grosse comme un torse humain, était enchâssée dans un gigantesque casque couronné incrusté de diamants étincelants. Elle ne respirait pas. Ses yeux étaient clos. Ses lèvres épaisses et écailleuses étaient légèrement rétractées, révélant deux rangées émoussées de dents cylindriques jaunissantes.

Elle était glacée, plongée dans une sorte de sommeil cryogénique extraterrestre. Ainsi était dévoilé le coup monté par Wellspring : la reine avait été complice de son propre enlèvement. Wellspring l'avait enlevée, témoignant d'une audace héroïque, doublant ainsi ses rivaux de l'Essaim pour recommencer l'aventure en orbite martienne. C'était un *fait accompli* étourdissant destiné à leur offrir, à lui et à ses disciples, un pouvoir indiscuté.

J'étais subjugué d'admiration pour son plan. Je me demandai, toutefois, pourquoi il n'avait pas accompagné son vaisseau. Sans aucun doute y avait-il à bord des médicaments destinés à réveiller la reine avant de la livrer à l'Essaim naissant.

Je m'approchai. Je n'avais jamais vu d'Investisseur en chair et en os. Néanmoins, j'eus tôt fait de me rendre compte que sa peau n'avait pas une teinte normale. J'avais cru tout d'abord à un jeu de lumières. Et puis je vis ce qu'elle avait entre les mains.

C'était le joyau à lichens. La rapacité de son étreinte griffue avait fendu longitudinalement, selon l'un des plans de clivage, le cristal déjà affaibli par les acides du lichen. Libérés de leur prison cristalline et excités jusqu'à la frénésie par le puissant éclairage, les lichens avaient rampé sur ses doigts écailleux, puis avaient remonté ses poignets et là, dans un paroxysme explosif de vitalité, recouvert enfin tout son corps, la drapant d'une fourrure vert et or étincelante. Jusqu'à ses yeux, ses gencives.

Je regagnai le vaisseau. On avait toujours dit de nous, les Morphos, que nous brillions particulièrement dans les situations difficiles. Je réactivai les robots et leur fis combler leur forage. Ils le remplirent de plaques de glace qu'ils firent fondre en un bloc homogène à l'aide de la fusée parasite.

Je travaillais au flair, mais toute mon éducation me disait de m'y fier. C'est pour cette raison que j'avais dépouillé le corps de la reine défunte et embarqué tous les joyaux, jusqu'au dernier, à

bord du vaisseau. J'éprouvais une certitude qui transcendait tout enchaînement logique. L'avenir s'étendait devant moi comme une femme qui s'assoupit en attendant l'étreinte de son amant.

Les cassettes de Wellspring étaient à moi. Le vaisseau était son dernier sanctuaire, programmé à l'avance. Je compris alors les souffrances et l'ambition qui l'avaient mené, et qui désormais étaient miennes.

Sa main défunte avait désigné des représentants de chaque faction pour être les témoins de l'impact de Prigogine. Le proto-Essaim déjà en orbite était constitué exclusivement de robots et de moniteurs. Il était alors tout naturel que les observateurs se retournent vers moi. Mon vaisseau contrôlait les robots.

Les premiers réfugiés frappés de panique m'apprirent le sort de Wellspring. On l'avait sorti les pieds devant d'un Discret, précédant de peu le corps exsangue de la triste Valéry Korstad. Elle ne serait plus jamais source de joie. Il n'envoûterait plus jamais la Clique par son charisme. Il était possible que ce fût un double suicide. Ou peut-être, et plus probablement, l'avait-elle tué avant de se donner la mort. Wellspring n'avait jamais pu imaginer que son talent de guérisseur eût une limite. Une démente ou une planète désolée n'étaient pour lui que deux facettes d'un seul et même défi. Finalement, cette limite, il l'avait rencontrée et elle l'avait tué. Peu importaient les détails. Dans tous les cas, un Discret les avait engloutis.

Quand j'appris la nouvelle, la gangue de glace entourant mon cœur se referma définitivement, hermétique et pure.

Je fis diffuser le testament de Wellspring alors que le glastéroïde entamait son ultime plongeon dans l'atmosphère. Les bandes magnétiques l'absorbèrent tandis que la glace se sublimait en panaches de vapeur dans l'air avide et raréfié de Mars.

Je mentis au sujet du testament. Je l'avais inventé. J'avais sous la main les souvenirs enregistrés de Wellspring ; il ne me fut pas difficile de changer ma voix artificielle pour contrefaire la sienne et mettre ainsi en scène mon ascension cruciale. Il était en effet nécessaire à l'avenir du nouvel Essaim, l'Essaim-Terraforme, que je me désigne l'héritier de Wellspring.

Le pouvoir s'accumulait en couches autour de moi en même temps que les rumeurs. On raconta que sous ma carapace j'étais en fait Wellspring, que c'était le véritable Landau qui était mort avec Valéry dans le Discret de l'Essaim. Les idées fausses uniraient l'Essaim-Terraforme. Je savais que l'Essaim serait une cité sans rivale. Ici, les abstractions allaient s'incarner, les fantômes nous nourrir. Une fois que les idéaux auraient pris corps, l'Essaim prendrait de la vigueur, de manière irrépressible. À eux seuls, mes joyaux lui offraient une puissance, une assise avec laquelle bien peu de cartels pouvaient rivaliser.

Avec la compréhension vint le pardon. Je pardonnai à Wellspring. Ses mensonges, ses tromperies, ses ruses m'avaient fait réagir bien mieux que la chimérique « vérité ». Quelle importance, d'ailleurs ? Si nous avions besoin d'une solide assise rocheuse, nous n'aurions qu'à la mettre en orbite autour de nous.

Et la terrifiante beauté de cet impact ! La rectitude déchirante de sa descente ! Ce n'en était qu'un parmi bien d'autres, mais le plus cher à mon cœur. Quand je vis l'éclat en goutte de lait de sa collision avec Mars, la bouffée de vapeur orgasmique provoquée par l'explosion de la sépulture glaciale et cachée de la reine, je compris aussitôt ce que mon mentor avait toujours su. Qu'un homme poussé par un but qui le transcende est capable de tout et ne craint rien. Absolument rien.

Derrière ma carapace noire, je dirige la Clique Polycarbone. Leur élite constitue mes conseillers. Je n'oublie pas le froid mais ne le redoute plus. Je l'ai enseveli à jamais, comme le froid de Mars est enseveli sous son luxuriant tapis de verdure. À nous deux, désormais réunis, nous avons subtilisé une planète entière au royaume de la Mort. Et je n'ai plus peur du froid. Non, plus du tout.

Jardins engloutis

Le tracteur de Mirasol traversait en bondissant les terres arides de Mare Hadriacum, sous un ciel martien tourmenté. Aux limites de la troposphère, des courants-jets tortillaient leurs filaments gris sur un ciel lilas pâle. Mirasol contemplait les vents derrière la baie en verre armé du poste de contrôle. Son cerveau modifié lui suggérait une litanie de modèles : nids de serpents, nids d'anguilles sombres, réseau d'artères noires.

Depuis le matin, le tracteur descendait sans discontinuer à l'intérieur du bassin d'Hellas, et la pression atmosphérique montait. Mars s'étendait, tel un patient fiévreux, sous cette épaisse couverture d'air, suant sa glace enfouie.

À l'horizon, des fronts d'orage s'élevaient à une vitesse explosive sous la griffe constante des courants-jets.

Le bassin était étrange aux yeux de Mirasol. Sa faction, les Structurants, s'était vu attribuer un camp de rédemption au nord de Syrtis Major. Là, des vents de surface de trois cents kilomètres à l'heure étaient chose courante et leur camp pressurisé avait été à trois reprises enterré par la progression des dunes.

Il lui avait fallu huit jours de voyage ininterrompu pour atteindre l'équateur.

De tout là-haut, la faction royale l'avait aidée à naviguer. Leur cité-État en orbite, l'Essaim-Terraforme, était un nœud de satellites de surveillance. Les Royaux montraient par leur sollicitude qu'ils la tenaient sous étroite surveillance.

Le tracteur fit une embardée quand ses six pieds pointus dévalèrent les pentes d'un puits de déflation. Mirasol entrevit soudain son propre visage reflété sur la vitre, pâle et tendu, les yeux noirs absorbés dans leur rêve. C'était un visage nu, à la beauté anonyme des Transgéniques. Elle se frotta les yeux avec ses doigts aux ongles rongés.

Vers l'ouest, très haut, un rideau de couche arable emporté par le vent se déchira, révélant l'Échelle, l'imposant câble d'ancrage de l'Essaim-Terraforme.

Au-dessus des vents, le câble disparaissait à la vue, s'évanouissant sous l'éclat métallique de l'Essaim oscillant, isolé sur son orbite.

Mirasol contempla la cité-satellite avec un désagréable mélange d'envie, de peur et de respect. Elle n'avait jamais encore été aussi près de l'Essaim, ou de cette Échelle primordiale qui le reliait à la surface de Mars. Comme la plupart des jeunes de sa faction, elle n'était jamais allée dans l'espace. Les Royaux avaient soigneusement maintenu sa faction en quarantaine dans le camp de rédemption de Syrtis.

L'installation de la vie sur Mars ne s'était pas faite toute seule. Cent ans durant, les royaux de l'Essaim-Terraforme avaient bombardé la surface de la planète avec des blocs de glace géants. Cette opération d'ingénierie planétaire était la plus ambitieuse, la plus arrogante et la plus réussie de toutes les œuvres jamais accomplies par l'homme dans l'espace.

La force des impacts avait creusé d'énormes cratères dans la croûte de Mars, projetant des tonnes de vapeur et de poussière dans la mince couche d'air de la planète. À mesure que croissait la température, les océans engloutis du permafrost martien s'étaient réveillés en grondant, laissant tout un réseau de terres arides et de vastes étendues de boue humide, aussi lisse et stérile que la télévision. Sur ces grandes playas et sur les parois incrustées de givre des chenaux, falaises et calderias, les lichens transplantés s'étaient accrochés pour exploser d'une vie dévorante. Dans les plaines d'Eridania, dans les méga-canyons tortueux du bassin Coprates, dans l'humidité glaciale des pôles qui se rétrécissaient, de vastes bosquets de cette végétation sinistre étendaient leurs doigts sur la terre – gigantesques zones sinistrées pour la matière inorganique.

À mesure que se développait le projet de terraformation, s'était accru le pouvoir de l'Essaim-Terraforme.

En tant qu'espace neutre dans les guerres entre les factions humaines, l'Essaim était crucial pour les financiers et les banquiers de toutes sectes. Même les Investisseurs

extraterrestres, ces reptiles incroyablement riches qui sillonnaient les étoiles, le trouvaient utile et lui avaient offert leur protection.

Et tandis que les citoyens de l'Essaim, les Royaux accroissaient leur pouvoir, des factions moins importantes trébuchaient et tombaient dans leur sillage. Mars était semée de factions en déroute, absorbées financièrement puis transférées à la surface de la quatrième planète par les ploutocrates de l'Essaim.

Ayant échoué dans l'espace, les réfugiés acceptaient la charité royale pour devenir les écologistes des jardins engloutis. Par douzaines, des factions étaient ainsi mises en quarantaine dans de sinistres camps de rédemption, isolées les unes des autres, menant une vie réduite à une austère frugalité.

Et les Royaux, visionnaires, savaient faire bon usage de leur pouvoir. Les factions se retrouvèrent prises au piège des arcanes bio-esthétiques de la philosophie posthumaniste, subverties en permanence par les émissions royales, l'enseignement royal, la culture royale. Le temps aidant, même la plus obstinée des factions se retrouverait brisée, absorbée, digérée par le flux culturel de l'Essaim. Les membres des factions recevaient alors l'autorisation de quitter leur camp de rédemption pour faire le voyage au sommet de l'Échelle.

Mais d'abord, ils devaient faire leurs preuves. Les Structurants avaient attendu des années leur chance. Elle était enfin venue avec la compétition du cratère Ibis, une lutte écologique entre factions pour démontrer le pouvoir du vainqueur au statut royal. Six factions avaient envoyé leur champion dans l'antique cratère Ibis, chacun d'eux armé des meilleures biotechnologies de son groupe. Ce serait une guerre des jardins engloutis, avec comme prix l'ascension de l'Échelle.

Le tracteur de Mirasol suivait une ravine creusée dans un terrain chaotique de permafrost rocheux qui s'était effondré en formant des karsts et des dolines. Au bout de deux heures, la ravine se terminait brusquement. Devant Mirasol s'élevait une chaîne montagneuse de dalles et de blocs massifs, dont certains avaient l'éclat vitreux d'une fusion par impact, et d'autres étaient balafrés de lichen.

Alors que le tracteur entamait l'ascension, le soleil apparut et Mirasol découvrit la bordure extérieure du cratère découpée comme un puzzle, alternance de vert, celui du lichen, et de blanc aveuglant, celui de la neige.

Sur les cadrans, le pourcentage d'oxygène croissait régulièrement. Tiède et humide, l'air se déversait par-dessus la lèvre du cratère, laissant comme un filet de bave, une traînée de glace. Un astéroïde d'un demi-million de tonnes en provenance des Anneaux de Saturne était tombé ici à une vitesse de quinze kilomètres par seconde. Mais durant deux siècles, la pluie, les glaciers rampants puis le lichen avaient mordu la crête du cratère, et les arêtes acérées de la blessure avaient fini par s'émousser et cicatriser.

Le tracteur se fraya un passage jusqu'au chenal strié d'un ancien lit glaciaire. Un vent alpin glacial dévalait la brèche où des taches de lichen florissantes s'accrochaient sous les veines de glace mises au jour.

Certains rochers étaient rayés de couches sédimentaires, vestiges des anciennes mers de Mars, l'impact les avait épluchés puis retournés.

On était en hiver, la saison pour tailler les jardins engloutis. Les déjections traîtresses de la lèvre du cratère étaient cimentées par la boue gelée. Le tracteur trouva le pied du glacier et s'accrocha pour grimper la face de glace. La pente aride était striée de neige hivernale et de poussière estivale chassée par le vent, le tout formant des centaines de couches superposées rouges et blanches. Avec les années, ces rayures s'étaient déformées, ondulant au gré de la progression du glacier.

Mirasol atteignit la crête. Telle une araignée, le tracteur longea la lèvre enneigée du cratère. En dessous, dans une cuvette profonde de huit kilomètres, s'étendait un océan d'air bouillonnant.

Mirasol le contempla. Au sein de ce gigantesque bassin rempli d'air, de vingt kilomètres de diamètre, d'imposants cumulus faisaient virevolter leurs trames noires, comme des duchesses dansant le quadrille, sur la piste de danse d'un océan lenticulaire.

D’épaisses forêts de mangroves jaunes et vertes bordaient les eaux peu profondes et avaient submergé les îles déchiquetées en son centre. Brillantes têtes d’épingle écarlates, des ibis piquetaient les arbres. Une compagnie de ces volatiles étendirent soudain leurs ailes comme des cerfs-volants et s’envolèrent, recouvrant le cratère de leurs nuées innombrables ; Mirasol était sidérée par la cruauté et l’audace de ce concept écologique, par sa vitalité brutale et primitive.

C’était ce qu’elle était venue détruire. L’idée l’emplit de tristesse.

Puis elle se rappela les années passées à flatter ses enseignants royaux, à collaborer avec eux à la destruction de sa propre culture. Quand était venue l’occasion de grimper à l’Échelle, on l’avait choisie. Elle écarta sa tristesse, se souvint de ses ambitions et de ses rivaux.

L’histoire de l’humanité dans l’espace avait été une longue épopée d’ambitions et de rivalités. Pour la toute première fois, les colonies spatiales s’étaient battues pour obtenir leur autarcie et elles avaient bientôt rompu leurs liens avec la Terre épuisée. Les divers systèmes de survie indépendants leurs avaient donné la mentalité des cités-États. D’étranges idéologies avaient fleuri dans l’atmosphère de serre des O’Neills, et les groupes dissidents faisaient florès.

L’espace était trop vaste pour être réglementé. Les élites de pionniers allaient de l’avant, défiant quiconque d’arrêter leur recherche de technologies aberrantes. Assez brutalement, la marche de la science était devenue une course insensée, effrénée. Des sciences, des techniques nouvelles avaient fait voler en éclats des sociétés entières, emportées par les vagues du choc du futur.

Les ruines de ces cultures s’étaient coalisées en factions, tellement distantes les unes des autres qu’on les baptisait chacune humanité faute d’un meilleur terme. Les Morphos, par exemple, avaient pris le contrôle de leur propre génétique, abandonnant l’humanité dans le bouillonnement d’une évolution artificielle. Leurs rivaux, les Mécas, avaient remplacé la chair par des prothèses perfectionnées.

Quant au groupe de Mirasol, les Structurants, il s'agissait d'une faction dissidente des Morphos.

Les Structurants se spécialisaient dans l'asymétrie cérébrale. Avec leur hémisphère droit grotesquement amplifié, ils se montraient extrêmement intuitifs, enclins aux métaphores, aux parallèles, aux brusques sauts cognitifs. Leur esprit inventif et leur génie vif et imprévisible leur avaient au début donné un avantage dans la compétition. Mais ces avantages s'accompagnaient de graves faiblesses : autisme, tendance à la fugue et à la paranoïa. Les modèles échappaient à leur contrôle pour devenir de grotesques tissus de fantaisies.

Avec de tels handicaps, leur colonie s'était étiolée.

Les industries structurantes étaient sur le déclin, dépassées par les factions industrielles rivales. La compétition était devenue bien plus acharnée. Les cartels morphos et mécanistes avaient transformé l'activité commerciale en une sorte d'état de guerre endémique. Le pari des Structurants avait échoué et, un beau jour, leur habitat se retrouva intégralement racheté par les ploutocrates royaux. En un sens, c'était une faveur. Les Royaux étaient onctueux et fiers de leur capacité à assimiler réfugiés et ratés.

Eux-mêmes, au début, avaient été des dissidents et des déserteurs. Leur philosophie posthumaniste leur avait donné l'aimable assurance et la force morale qui devaient leur permettre de dominer puis absorber les factions aux franges de l'humanité. Et puis ils bénéficiaient du soutien des Investisseurs qui possédaient une fortune considérable et les techniques secrètes du voyage interstellaire.

Le radar du tracteur avertit Mirasol de la présence d'un engin terrestre d'une faction rivale. S'avançant dans sa couchette de pilote elle visualisa son image sur un écran. C'était une sphère massive, en équilibre instable sur quatre longues pattes arachnéennes. Découpé à contre-jour sur l'horizon, l'engin progressait d'une démarche curieuse, rapide et tressautante, sur la lèvre opposée du cratère ; puis il disparut sur la pente extérieure.

Mirasol se demanda s'il n'avait pas triché. Elle-même fut tentée de tricher à son tour – de larguer sur la pente quelques

paquets congelés de bactéries aérobies ou bien quelques douzaines de capsules d'œufs d'insectes – mais elle redoutait les moniteurs en orbite des superviseurs de l'Essaim. L'enjeu était trop important : pas seulement sa carrière personnelle mais celle de toute sa faction, au bord de la faillite, envahie par le désespoir dans le froid de son camp de rédemption. On racontait que le chef de l'Essaim, cette créature posthumaine qu'ils appelaient le roi Homard, allait observer en personne le déroulement du concours. Échouer sous son regard noir et abstrait : l'horreur !

Sur la pente extérieure du cratère, en dessous d'elle, un second appareil rival apparut, oscillant et glissant avec une grâce agressive et démente. Le long corps souple de l'engin évoluait avec les mouvements chaloupés et sinueux d'un serpent du désert, dressant une tête massive et scintillante, comme une boule à facettes.

Les deux rivaux convergeaient vers le camp de rendez-vous où les six concurrents allaient recevoir leurs ultimes instructions du conseiller royal. Mirasol pressa l'allure.

Quand l'image du camp s'inscrivit pour la première fois sur l'écran. Mirasol eut un choc. L'installation était immense et d'une absurde complexité : un rêve de drogué tout en géodes à facettes et minarets colorés, s'étalant sur le désert couvert de lichens comme un lustre décroché. C'était un camp pour des royaux.

C'était ici que les arbitres et les sophistes des bio-arts allaient s'installer pour juger le cratère tandis que les nouveaux écosystèmes implantés à l'intérieur rivaliseraient pour s'en assurer la suprématie.

Les sas du camp étaient entourés de bosquets de lichen vert luisant, là où la végétation profitait des fuites d'humidité. Mirasol fit passer son tracteur par l'ouverture béante et pénétra dans un garage. À l'intérieur de celui-ci, des robots mécaniciens récuraient et polissaient les cent mètres de métal annelé du véhicule-serpent et l'abdomen noir et luisant du tracteur octopode. L'engin noir était tapi, sa tête périscopique rabaissée,

comme prêt à charger. Son ventre distendu était frappé d'un sablier rouge et des marques commerciales de sa faction.

Le garage sentait la poussière et la graisse que tentaient de masquer des senteurs florales. Mirasol laissa les mécanos à leur travail et parcourut d'un pas raide un long corridor, en essayant de dénouer son dos et ses épaules crispées. Une porte à claire-voie éclata en un bouquet de filaments puis se reconstitua derrière elle.

Elle se retrouva dans un réfectoire qui bruissait et cliquetait sous les assauts aigus et répétitifs de la musique royale. Les murs étaient décorés d'immenses écrans affichant en vue panoramique des jardins d'une beauté à couper le souffle. Un servo d'aspect pulpeux, dont la carrosserie organométallique et la tête trapue et souriante lui donnaient une apparence boursouflée et presque maladive, lui indiqua un siège libre.

Mirasol s'assit, froissant la lourde nappe blanche avec ses genoux. Il y avait sept places autour de la table. Le fauteuil du conseiller royal était tout au bout. La place attribuée à Mirasol lui fournissait une indication précise sur son statut personnel : elle était installée tout au bout de la table, à gauche du conseiller.

Deux des concurrents avaient déjà pris place. L'un était un Morpho roux, de haute taille, aux longs bras minces, dont le visage acéré et les yeux vifs et inquiets lui donnaient l'air d'un oiseau querelleur. L'autre était un Méca farouche et maussade, doté de mains artificielles et d'une tunique paramilitaire frappée aux épaules d'un sablier rouge.

Mirasol étudia discrètement les deux rivaux, sans mot dire. Comme elle, l'un et l'autre étaient jeunes. La jeunesse avait la faveur des Royaux et ceux-ci encourageaient vivement les factions captives à croître et se multiplier.

Cette stratégie avait habilement circonvenu la vieille garde de chaque faction, balayée par la déferlante de ses propres enfants, endoctrinés dès leur plus jeune âge par les Royaux.

L'homme à tête d'oiseau, visiblement mal à l'aise de se retrouver immédiatement à la droite du conseiller, donnait l'impression de vouloir prendre la parole mais sans oser le faire.

Le Méca à la dégaine de pirate examinait quant à lui ses mains artificielles, les oreilles bouchées par des écouteurs.

Devant chaque emplacement se trouvait une ampoule de liqueur. Les Royaux, accoutumés à la microgravité en orbite, s'en servaient par habitude, et la présence ici de ces ustensiles était à la fois un privilège et une humiliation.

La porte se rouvrit dans une palpitation et deux autres concurrents en jaillirent, presque comme s'ils étaient arrivés au pas de course. Le premier était un Méca au corps mou, pas encore accoutumé à la gravité et dont les membres flasques étaient soutenus par la charpente d'un exosquelette. Le second était une Morpho fortement mutée dont les jambes arquées se terminaient par des mains griffues. Leurs doigts étaient constellés de lourdes bagues qui cliquetaient sur le parquet, au rythme de sa démarche de canard.

La femme aux jambes étranges prit place en face de l'homme à tête d'oiseau. Ils entamèrent une conversation saccadée dans une langue qu'aucun des autres ne put suivre. L'homme à l'exosquelette, haletant de manière audible, était affalé, souffrant visiblement le martyre, dans le siège en face de Mirasol. Ses globes oculaires en plastique étaient aussi vides d'expression que des lamelles de verre. Ses difficultés à supporter la gravité de Mars prouvaient qu'il était nouveau venu sur la planète, et sa place dans le concours révélait que sa faction était puissante. Mirasol le méprisa aussitôt.

Elle ressentait l'impression cauchemardesque d'être prise au piège. Tout, chez ses rivaux, semblait proclamer leur incapacité maladive à survivre. Tous avaient un air avide, halluciné, comme des naufragés affamés dans leur chaloupe guettant avec une avidité secrète la mort du premier d'entre eux.

Elle aperçut fugitivement son reflet dans le creux d'une cuillère et entrevit dans un éclair de lucidité l'allure qu'elle devait offrir aux autres. Son cerveau droit intuitif, gonflé au-delà des limites humaines, lui déformait le crâne. Ses traits avaient la fade beauté de son héritage génétique mais elle pouvait y lire aussi les marques de sa tension. Son corps semblait informe sous le gilet de pilote à carreaux, la tunique et le pantalon d'uniforme en étoffe grossière de couleur beige. Elle

avait le bout des doigts à vif à force de se ronger les ongles. Son image présentait l'aura vaincue et visionnaire des ancêtres de sa faction, ceux qui avaient en vain tenté leur chance dans le grand monde de l'espace, et elle se détestait pour cela.

Ils attendaient toujours le sixième concurrent quand la musique pesante s'enfla soudain, ponctuant l'arrivée du conseiller royal. En fait, une conseillère. Elle s'appelait Arkadya Sorienti. S. A. Elle était membre de l'oligarchie au pouvoir dans l'Essaim et elle franchit la porte en iris avec la démarche prudente et mal assurée d'une femme non habituée à la pesanteur.

Elle portait la tenue style investisseur des diplomates de haut rang. Les royaux étaient fiers de leurs liens diplomatiques avec les extraterrestres, puisque le soutien des Investisseurs était la preuve de leur propre richesse. Les bottes montantes de Sorienti se terminaient par de fausses griffes d'oiseau écailleuses comme une peau d'Investisseur. Elle portait une lourde robe en tresses d'or incrustées de pierres précieuses et une jaquette stricte à manches longues et manchettes brodées. L'encolure, raide, remontait derrière la tête en l'encadrant d'une collerette incurvée multicolore. Ses cheveux blonds étaient coiffés en boucles à l'entrelacs aussi complexe que le câblage d'un ordinateur. La peau de ses jambes nues avait un aspect luisant, nacré, comme si on venait de les peindre. Ses paupières brillaient, soulignées de traits au crayon d'une douceur reptilienne.

L'un des deux valets-servos de Son Altesse commerciale la guida vers son siège. La Sorienti se pencha, l'air amène, en croisant de jolies mains menues tellement chargées de bagues et de bracelets qu'elles ressemblaient à des gantelets étincelants.

« J'espère que vous avez tous les cinq apprécié cette occasion de discuter à bâtons rompus », dit-elle d'une voix sucrée, comme si pareille chose était possible. « Je suis désolée d'avoir été retardée. Notre sixième participant ne se joindra pas à nous.

Il n'y eut pas d'autre explication. Les Royaux ne s'étendaient jamais sur leurs actes susceptibles d'être assimilés à des châtiments. La mine que faisaient les participants, tour à tour contrite et calculatrice, montrait bien qu'ils imaginaient le pire.

Les deux servos trapus circulèrent autour de la table, prélevant les plats destinés aux convives dans des plateaux posés en équilibre sur leur tête aplatie. Les concurrents grignotèrent, mal à l'aise.

L'écran derrière la conseillère s'illumina en présentant un diagramme schématique du cratère ibis. « Veuillez noter, je vous prie, la modification des frontières, dit la Sorienti. J'espère que chacun d'entre vous évitera de les franchir – non seulement physiquement mais aussi biologiquement. » Elle les regarda, la mine sévère. « Certains d'entre vous comptent utiliser des herbicides. Ce n'est pas interdit mais tout étalement du nébulisat au-delà des limites de votre secteur sera considéré comme une faute de goût. La construction bactériologique est un art subtil. La vaporisation de germes modifiés est une déformation esthétique. N'oubliez jamais, je vous prie, que vos activités en ce lieu constituent un bouleversement de ce qui devrait être dans l'idéal un processus naturel. En conséquence, la période d'essaimage biotique sera limitée à douze heures. Ensuite, vous devrez laisser le nouveau niveau de complexité se stabiliser de lui-même sans aucune autre interférence extérieure. Évitez l'autoacroissement et limitez-vous à un rôle initiateur, celui de catalyseurs. »

L'allocution de la Sorienti était officielle et cérémonielle. Mirasol étudia l'écran, notant avec grand plaisir que son territoire avait été agrandi.

Vue de dessus, la forme circulaire du cratère était profondément entaillée.

Le secteur de Mirasol, au sud, montrait la longue balafre aplatie d'un vaste glissement de terrain, là où la paroi du cratère s'était affaissée pour s'écouler à l'intérieur de la dépression. L'écosystème simplifié avait rapidement recouvert le terrain et des mangroves festonnaient le bas des pentes du cône de détritus. Lichens et glaciers mordaient sur sa partie supérieure.

Le sixième secteur avait été effacé et la fraction dont avait hérité Mirasol représentait près de vingt kilomètres carrés de nouvelles terres.

Cela donnerait à l'écosystème de sa faction plus de place pour prendre racine avant que la lutte à mort commence sérieusement.

Ce n'était pas le premier concours de ce genre. Les Royaux les organisaient depuis des décennies pour tester de manière objective les talents des factions rivales. Les dresser ainsi les unes contre les autres contribuait à la politique des Royaux consistant à diviser pour régner.

Et au cours des siècles à venir, à mesure que Mars deviendrait plus hospitalière à la vie, les jardins jailliraient des cratères pour gagner la surface. Mars deviendrait une jungle où s'affronteraient des créations séparées. Pour les Royaux, les concours étaient des simulations de l'avenir à étudier de près.

Et les concours motivaient les factions dans leur travail. Aiguillonnées par les guerres horticoles, les sciences écologiques avaient progressé considérablement. Déjà, grâce au progrès de la science et du goût, bon nombre des cratères les plus anciens faisaient aujourd'hui figure d'affront éco-esthétique.

Le cratère Ibis avait abrité l'une des toutes premières expérimentations, encore grossières. La faction qui l'avait créé avait disparu depuis des lustres et sa création primitive était à présent jugée sans goût.

Chaque faction horticole campait à proximité de son propre cratère, luttant pour lui insuffler la vie. Mais les concours étaient un raccourci pour escalader l'Échelle. Les talents et les philosophies des participants, incarnés dans le cadre du concours, exprimaient par procuration la lutte pour la suprématie. Les courbes sinusoïdales de la croissance, les reprises et les déclins de l'expansion et de l'extinction, se déroulaient sur les écrans de contrôle des juges royaux comme des relevés de marché boursier. Cette lutte complexe était mesurée sous chacun de ses aspects : technologique, philosophique, biologique et esthétique. Les vainqueurs abandonneraient leur camp pour partager la fortune et le pouvoir des Royaux. Ils pourraient alors hanter les coursives incrustées de pierreries de l'Essaim et jouir de tous ses avantages : une durée de vie prolongée, des titres commerciaux,

une tolérance cosmopolite et la protection interstellaire des Investisseurs.

Quand le rouge de l'aube éclata sur le paysage, les cinq concurrents étaient immobiles à la circonférence du cratère Ibis, attendant le signal. La journée était calme avec seulement une formation lointaine de courants-jets pour gâter le ciel. Mirasol regarda la lumière solaire teintée de rose glisser le long du flanc occidental du cratère. Dans les bosquets de la mangrove, des oiseaux commençaient à se réveiller.

Mirasol attendait, crispée. Elle avait pris position au sommet du cône de déjection du glissement de terrain. Son radar lui montrait ses rivaux espacés tout le long de la circonférence intérieure : à sa gauche, le tracteur sablier et le serpent avec la tête à facettes ; à sa droite un engin à l'allure de mante et le globe monté sur échasses.

Le signal arriva, aussi soudain que l'éclair : un météore de glace décroché de son orbite et dont le cône d'ablation, en se sublimant sous l'onde de choc, formait un nuage de vapeur. Mirasol fonça.

La stratégie des Structurants était de concentrer leurs efforts sur le sommet des pentes et le cône détritique, une niche marginale où ils espéraient exceller. Leur cratère glacé de Syrtis Major leur avait donné une certaine expérience des variétés alpines et ils comptaient exploiter cet avantage. La longue pente du glissement de terrain, loin au-dessus du niveau de la mer, devait constituer leur base de départ. Le tracteur descendit la pente en tressautant, larguant dans son sillage un fin brouillard de bactéries lichenophages.

Soudain, l'air s'emplit d'oiseaux. De l'autre côté du cratère, le globe sur échasses avait dévalé jusqu'au niveau de l'eau et défrichait les mangroves. De minces panaches de fumée révélaient le faisceau tranchant d'un laser hyperpuissant.

Par salves successives, les oiseaux prenaient leur essor, fuyant leurs nids, pour tournoyer et piquer, effrayés. Au début, leurs cris affolés n'étaient qu'un murmure aigu. Puis, à mesure que s'étendait la panique, les piaillements résonnaient et se

répondaient, pour former une onde de douleur aveugle. Dans l'air du cratère attiédi par les rayons de l'aube, les taches écarlates virevoltaient par millions, s'égaillant et se rassemblant comme des gouttes de sang en impesanteur.

Mirasol sema les graines de plantes rocheuses alpines. Le tracteur se fraya un passage vers le pied du talus, arrosant d'engrais fissures et crevasses. Elle souleva des rochers, libérant tout un grouillement d'invertébrés : nématodes, acariens, cloportes et myriapodes altérés. Elle aspergea les rochers de gélatine pour les nourrir en attendant que mousse et fougères aient pris racine.

Les cris des oiseaux étaient terrifiants. Tout en bas, les autres factions se débattaient dans la vase au niveau de la mer, ravageant tout, détruisant les mangroves afin de dégager de la place pour leurs propres créations. Le grand serpent ondulait et plongeait dans le couvert végétal, se nouant sur lui-même pour déraciner des pans entiers de mangroves. Sous les yeux de Mirasol, le sommet de sa tête à facettes s'ouvrit pour libérer un nuage de chauves-souris.

Le tracteur-mante parcourait méthodiquement la lisière de son secteur, ses bras dentelés comme des scies réduisant en petit bois tout ce qui se présentait devant lui. L'engin au sablier avait quant à lui quadrillé son territoire, laissant dans son sillage un tapis boueux de zones incendiées que surmontait un mur de fumée.

Le coup était audacieux. Stériliser le secteur par le feu pouvait donner au nouveau biome un léger avantage. Même un infime coup de pouce pouvait se montrer crucial quand la croissance débutait à un rythme exponentiel. Mais le cratère Ibis était un système clos. Le recours au feu exigeait la plus grande prudence. Il n'y avait qu'une quantité limitée d'air dans cette cuvette.

Mirasol travaillait avec application. Les insectes venaient ensuite. Ils étaient souvent négligés en faveur des gros animaux marins ou des prédateurs spectaculaires, mais en termes de biomasse, gramme par gramme, les insectes pouvaient facilement prendre le dessus. Elle tira un carton vers le bas de la pente, en direction de la plage, où il fondit, libérant des termites

aquatiques. Elle souleva de grandes dalles rocheuses, installant des casiers à œufs sous leur surface chauffée par le soleil. Elle lâcha un nuage de moucherons phytophages dont le corps minuscule était bourré de bactéries. Dans le ventre du tracteur, par rangées successives, les bacs de cultures étaient décongelés puis éjectés par les buses, largués par des évents ou bien plantés dans les trous forés par ses bras munis de pics.

Chaque faction était en train de libérer un monde potentiel. Près du rivage, la mante avait lâché un couple de créatures évoquant des planeurs noirs géants. Elles plongèrent aussitôt à travers les nuages d'ibis, ouvrant leur énorme bouche munie de fanons. Sur les îles au milieu du lac occupant le centre du cratère, des morses couverts d'écailles escaladaient les rochers en soufflant de la vapeur. La boule sur échasses était en train de planter un verger sur les débris de la mangrove. Le serpent avait pris la mer et sa tête à facettes laissait un sillage de vagues obliques.

Dans le secteur du sablier, la fumée montait toujours. Les incendies s'étendaient et l'araignée courait frénétiquement d'une zone à l'autre. Mirasol observa le mouvement de la fumée tout en libérant une horde de marmottes et d'écureuils de roche.

Une erreur avait été commise. À mesure que l'air enfumé s'élevait en trombe, profitant de la faible gravité de Mars, une puissante descente d'air froid dévalait des hauteurs pour combler le vide. Le vent attisait le feu sur les mangroves. Par paquets, des branches enflammées s'élevaient dans les airs.

L'araignée chargea au milieu des flammes, moulinant et piétinant. Mirasol rit en imaginant l'accumulation des points négatifs dans les banques de données du jury. Les pentes de son talus étaient à l'abri du feu : il n'y avait rien à y brûler.

La compagnie d'ibis avait formé un grand anneau tournoyant au-dessus de la plage. On voyait fuser dans leurs rangs clairsemés les silhouettes sombres des prédateurs aériens. Le long panache de vapeur du météore avait commencé à se tordre et s'effilocher. Un vent têtu était en train de se lever.

Le feu avait gagné le secteur du serpent. Celui-ci nageait toujours dans les eaux saumâtres, entouré de balles d'algues vert vif. Avant que son pilote l'ait remarqué, le feu grondait déjà

dans le grand tas de débris qu'il avait abandonnés sur la plage. Il ne restait plus rien pour couper le vent. L'air se déversait sur une pente dénudée. La colonne de fumée crépitait et se tordait en nuages noirs piquetés d'étincelles.

Une compagnie d'ibis plongea dans le nuage. Seule une poignée en ressortit ; certains étaient visiblement en flammes. Mirasol commença à connaître la peur. À mesure que la fumée s'élevait jusqu'au bord du cratère, elle refroidissait et commençait à retomber pour se déverser à l'extérieur de celui-ci.

Une tornade verticale était en train de se former, tore de fumée brûlante cernée de vent froid.

Son tracteur répandait des foins riches en graine destinés aux bouquetins nains. Juste devant elle, un ibis tomba du ciel avec une forme noire et gigotante, toute en griffes et en dents, accrochée à son cou. Elle se précipita pour écraser le prédateur puis s'arrêta et regarda distraitement le bord opposé du cratère.

Le feu gagnait à une vitesse anormale. De petits panaches de fumée s'élevaient de dizaines de points différents, touchant de vastes étendues boisées avec une précision peu commune. Son cerveau altéré cherchait une structure signifiante. Les incendies qui se déclenchaient dans le secteur de la mante étaient situés bien au-delà de la portée de quelconques débris enflammés.

Dans la zone de l'araignée, les flammes avaient sauté les coupe-feux sans laisser la moindre marque. Là aussi, le schéma lui semblait anormal, sinistrement anormal, comme si la destruction avait sa force propre, une synergie enragée qui s'auto-alimentait.

Le schéma s'étendit pour dessiner un croissant dévorant. Mirasol céda à la peur qu'engendre toute situation incontrôlable… à cette terreur que ressent un spatio en décelant le sifflement de l'air qui s'échappe, ou à ce qu'éprouve un suicidé en voyant la première giclée de sang écarlate.

En l'espace d'une heure, le jardin était entièrement recouvert d'un ouragan de destruction torride. Les denses colonnes de fumée s'étaient aplaties comme des cumulo-nimbus aux limites de la troposphère du jardin englouti. Lentement, une brume grise piquetée d'étincelles, lâchant ses cendres comme une

pluie, se mit à cerner le cratère. Piaillant de plus belle, les oiseaux tournoyaient sous le tore pestilentiel, avant de tomber par dizaines, par vingtaines, par centaines. Leurs corps recouvraient la mer intérieure, leur plumage éclatant maculé de cendres flottait dans cette boue gris acier.

L'engin terrestre des autres continuait à lutter contre les flammes, piétinant, toujours intact, la lisière carbonisée du sinistre. L'inutilité de leurs efforts les réduisait à un rituel pathétique face à l'ampleur du désastre.

Même la maléfique pureté de l'incendie avait fini par décroître et perdre de sa superbe. C'est que l'oxygène manquait. Les flammes avaient pâli, elles s'étendaient plus lentement, noyées sous un nuage noir de fumée à demi consumée.

Partout où elles se répandaient, rien de ce qui respirait ne pouvait survivre. Même les flammes finissaient par s'étouffer alors que la fumée roulait sur les pentes dévastées et fumantes du cratère.

Mirasol observa un groupe de gazelles rayées tenter d'escalader les pentes dénudées du talus à la recherche d'air. Leurs yeux sombres, à peine sortis du laboratoire, roulaient, en proie à une éternelle terreur animale. Leur robe était brûlée, leurs flancs palpitaient, leur bouche écumait. L'une après l'autre, elles s'affalèrent, prises de convulsions, ruant contre la roche sans vie de la planète, tout en glissant vers le bas de la pente. C'était un spectacle infâme, l'image d'un printemps maudit.

Un éclair rouge un peu plus bas sur sa gauche attira son attention. Un grand animal rouge était prostré au milieu des rocs. Elle fit pivoter le tracteur et se dirigea vers lui, grimaçant quand une vague noire de fumée empoisonnée vint se jeter sur son pare-brise.

Elle repéra la bête au moment où elle quittait son abri. Brûlée et haletante, la créature ressemblait à un grand singe rouge. Mirasol fonça et le saisit entre les bras manipulateurs de son appareil. Soulevée dans les airs, la créature griffait et ruait, fouettant les bras du tracteur à l'aide d'une branche encore fumante. Pleine de répulsion et de pitié, elle l'écrasa dans ses pinces. Le corset de plumes d'ibis cousues bord à bord se

déchira, révélant en dessous une peau humaine maculée de sang.

Utilisant les pinces du tracteur, elle saisit une épaisse touffe de plumes sur la tête du cadavre. Le masque hermétiquement collé se détacha et la tête de l'homme retomba vers l'avant. Elle la fit rouler en arrière, révélant un visage tatoué d'étoiles.

L'ornithoptère godillait au-dessus du jardin incendié, et ses longues ailes rouges battaient, aussi fluides que dans un rêve. Mirasol observait le visage peint de Sorienti tandis que Son Altesse commerciale fixait l'écran vidéo illuminé.

Les puissantes caméras de l'ornithoptère projetaient une succession d'images sur l'écran de table, éclairant le visage royal. Le plan de travail était encombré par l'élégant bric-à-brac de la Sorienti : un écrin d'inhalateur, une fiole incrustée de pierreries à moitié vide, des jumelles à monture, une pile de cassettes.

« Un cas sans précédent, marmonna Son Altesse. Ce ne fut pas un génocide total après tout, mais simplement l'extinction de toutes les créatures dotées de poumons. Il doit rester des survivants résistants parmi les ordres inférieurs : poissons, insectes, annélidés. Maintenant que la pluie a fixé les cendres, on voit que la végétation opère un retour en force. Votre propre section semble quasiment intacte.

— Oui, dit Mirasol. Les autochtones n'ont pas été en mesure de l'atteindre avec leurs torches avant que la tempête de feu se soit étouffée d'elle-même. »

La Sorienti se carra entre les bras à pompons de son fauteuil. « J'aimerais que vous ne les évoquiez pas aussi ouvertement, même entre nous.

— Personne ne me croirait.

— Les autres ne les ont jamais vus, dit la Royale. Ils étaient trop occupés à combattre les flammes. » Elle eut une brève hésitation. « Vous avez bien fait de vous confier à moi en premier. »

Mirasol soutint le regard de sa nouvelle patronne puis détourna les yeux. « Je n'avais personne d'autre à qui parler. On

m'aurait accusée d'avoir bâti une structure à partir de rien d'autre que mes propres phobies.

— Vous devez penser à votre faction, dit la Sorienti avec un accent de sympathie. Avec le brillant avenir qui s'ouvre devant eux, ils n'ont pas besoin de retrouver leur réputation de propension aux fantasmes paranoïaques. »

Elle étudia l'écran. « Les Structurants sont donc les vainqueurs par défaut. Cela crée sans aucun doute un intéressant cas d'école. Si le nouveau jardin tend à dépérir, nous pourrons toujours stériliser intégralement le cratère du haut de l'orbite. L'une ou l'autre faction pourra recommencer alors sur une ardoise vierge.

— Ne les laissez pas édifier trop près du bord », avertit Mirasol.

Son Altesse commerciale l'observa attentivement, la tête inclinée.

« Je n'ai aucune preuve, dit Mirasol, mais je discerne le schéma sous-jacent. Il faut bien que ces autochtones viennent de quelque part. La colonie qui avait peuplé le cratère a dû être détruite par cet énorme glissement de terrain. Quel a été votre rôle ? Est-ce vous qui les avez tués ? »

La Sorienti sourit. « Vous êtes très futée, ma chère. Vous vous débrouillerez fort bien, en haut de l'Échelle. Et vous savez garder les secrets. Votre poste de secrétaire auprès de moi vous convient à merveille.

— Ils ont été détruits depuis l'orbite, poursuivit Mirasol. Pourquoi, sinon, se cacheraient-ils de nous ? Vous avez tenté de les anéantir.

— Cela remonte à longtemps, dit la Royale. Dans les premiers temps, quand la situation était moins stable. Ils cherchaient le secret du vol interstellaire, des techniques seulement connues des Investisseurs. La rumeur veut qu'ils soient enfin parvenus au succès, dans leur camp de rédemption. Après cela, il n'y avait plus le choix.

— Ils ont été tués au profit des Investisseurs », dit Mirasol. Elle se leva rapidement et parcourut la cabine, sa nouvelle jupe incrustée de pierreries lui cliquetant autour des genoux. « Afin

que les extraterrestres puissent continuer à jouer avec nous, dissimulant leurs secrets et nous vendant de la pacotille. »

La Royale croisa les doigts dans un concert cliquetant de bagues et de bracelets. « Notre roi Homard est sage, dit-elle enfin. Si les efforts de l'humanité se tournaient vers les étoiles, que deviendrait la terraformation ? Pourquoi faudrait-il troquer notre pouvoir de création pour ressembler aux Investisseurs ?

— Mais est-ce que vous avez pensé aux individus ? dit Mirasol. Vous les imaginez, dépouillés de leurs technologies, ravalés au rang de vulgaires êtres humains ? Une poignée de sauvages, se nourrissant de la chair des oiseaux. Imaginez la peur qu'ils ont éprouvée durant des générations. Songez au fait qu'ils n'ont pas hésité à brûler leur propre terre, qu'ils n'ont pas hésité à se tuer quand ils nous ont vus débarquer pour ravager et détruire leur monde. N'êtes-vous pas emplie d'horreur ?

— Pour des humains ? dit la Sorienti. Non !

— Mais vous ne voyez donc pas ? Vous avez donné la vie à cette planète mais en la maquillant en une forme d'art, en un jeu gigantesque. Vous nous forcez à en être les pions, et ces malheureux sont morts pour ça ! Vous ne voyez donc pas que cela gâche tout ?

— Notre jeu est celui de la réalité », dit la Royale. Du geste, elle indiqua l'écran. « Vous ne pouvez nier la sauvage beauté de la destruction.

— Vous défendez cette catastrophe ? »

La Royale haussa les épaules. « Si la vie marchait à la perfection, comment pourraient évoluer les choses ? Ne sommes-nous pas posthumains ? Les choses croissent ; les choses meurent. Le temps venu, le cosmos nous tuera tous. Le cosmos n'a pas de sens, et sa vacuité est absolue. C'est de la terreur pure mais c'est aussi la pure liberté. Seules nos ambitions et nos créations peuvent le remplir.

— Et cela justifie vos agissements ?

— Nous agissons pour la vie, dit la Royale. Nos ambitions sont devenues les lois naturelles de ce monde. Nous bafouillons parce que la vie elle-même bafouille. Nous continuons malgré tout parce que la vie doit continuer. Quand vous aurez adopté une perspective à long terme, depuis l'orbite – quand le pouvoir

que nous exerçons sera entre vos mains –, alors vous pourrez nous juger. » Elle sourit. « Vous vous jugerez vous-même. Vous serez royale.

— Mais que faites-vous des factions captives dans tout ça ? De vos agents, qui accomplissent vos volontés ? Jadis, nous avions vos ambitions. Nous avons échoué, et maintenant vous nous isolez, nous endoctrinez, nous réduisez à des rumeurs. Nous devons posséder quelque chose en propre. Alors qu'à présent nous n'avons plus rien.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut voir les choses vous avez ce que nous vous avons donné. Vous avez l'Échelle. »

La vision cingla Mirasol : le pouvoir, la lumière, l'ombre d'une justice, ce monde avec ses péchés et sa tristesse, tout se réduisit à une arène éblouissante loin au-dessous d'elle. « Oui, reconnut-elle enfin. Effectivement. »

Vingt évocations

1. Systèmes experts

Quand Nikolaï Leng était gosse, son précepteur était un système cybernétique doté d'une interface holographique. L'holo avait pris la forme d'une jeune femme morpho. Sa « personnalité » était un système expert composite interactif fabriqué par des psychotechs morphos. Nikolaï l'adorait.

2. *Jamais-né*

« Tu veux dire que nous sommes tous venus de la Terre ? dit Nikolaï, incrédule.

— Oui, répondit aimablement l'hologramme. Les premiers authentiques colonisateurs de l'espace étaient nés sur Terre – produits par voie sexuelle. Bien entendu, des siècles sont passés depuis ce temps-là. Tu es un Morpho. Les Morphos ne sont jamais nés.

— Qui vit sur Terre, à présent ?

— Des êtres humains.

— Ohhh », fit Nikolaï, sur un ton faiblissant qui trahissait un rapide manque d'intérêt.

3. *Panne de jambe*

Vint un jour où Nikolaï vit son premier Méca. L'homme était diplomate et agent commercial, envoyé par sa faction dans l'habitat de Nikolaï. Nikolaï et quelques enfants de sa crèche jouaient dans la coursive quand la diplomate la traversa à grands pas. L'une des jambes du Méca était en panne et faisait *clic-brr, clic-brr*. Alex, un ami de Nikolaï, imita la démarche claudicante de l'homme. Soudain celui-ci se retourna vers eux,

ses yeux de plastique exorbités. « Espèces de Reconfigurés, cracha le Méca. Je peux vous acheter, vous élever, vous vendre, vous tailler en pièces. Vos cris : ma musique. »

4. *Patine de duvet*

Nikolaï sentait la sueur ruisseler à l'intérieur du col passementé de sa tunique militaire. Dans la station abandonnée, l'air était encore respirable mais d'une chaleur éprouvante. Nikolaï aida son sergent à dépouiller le cadavre d'un mineur de ses objets de valeur. Le corps aseptique du Morpho assassiné était desséché mais en parfait état. Ils gagnèrent une autre section. Là, c'était le cadavre d'un pirate mécaniste qui gisait, étendu dans la faible gravité. Il s'était fait tuer au cours de l'attaque et son corps avait pourri plusieurs semaines à l'intérieur de sa combinaison. Épaisse de trois centimètres, une patine de duvet grisonnant lui avait dévoré le visage.

5. *Pas méritoire*

Nikolaï était en permission au Conseil des Anneaux avec deux hommes de son unité. Ils buvaient dans un bar en impesanteur baptisé *L'Épileptique éclectique*. Le premier homme était Simon Afriel, ambitieux et charmant jeune Morpho de la vieille école. L'autre homme avait un implant oculaire mécaniste. Sa loyauté était suspecte. Tous trois discutaient sémantique. « La carte n'est pas le territoire », dit Afriel. Soudain, le second homme saisit un micro presque invisible attaché sous le bord de la table. « Et l'écoute n'est pas très méritoire », lança-t-il, railleur. Ils ne devaient plus jamais le revoir.

… Un pirate mécaniste, en panne, traître aux génélignes. Des micros invisibles vous achètent, vous élèvent et vous vendent. Vous, l'ambitieux jeune Morpho de la station abandonnée, tué au cours de l'attaque. Des psychotechs faiblissants produisaient

par voie sexuelle le corps desséché d'un agent commercial. La loyauté de l'interface holographique était suspecte. Le système cybernétique l'aidait à dépouiller ses yeux de plastique de leurs objets de valeur…

6. *Pitié spéculative*

La Méca le lorgna avec une attitude de pitié spéculative. « J'ai instauré ici une position commerciale, dit-elle à Nikolaï, mais ma marge d'autofinancement est momentanément réduite. Vous, d'un autre côté, venez de déserter le Conseil à la tête d'une petite fortune. J'ai besoin d'argent ; vous, de stabilité. Je vous propose le mariage. »

Nikolaï considéra la suggestion. Il débarquait dans la société mécaniste. « Cela implique-t-il des relations sexuelles ? » demanda-t-il. La femme le regarda, interloquée. « Vous voulez dire… entre nous ? »

7. *Motifs de circulation*

« Quelque chose te tracasse », lui dit sa femme. Nikolaï fit non de la tête. « Si, insista-t-elle. Tu es inquiet à cause de ce marché que j'ai passé avec des contrebandiers. Tu es malheureux parce que notre corporation tire profit d'attaques menées contre les tiens. »

Nikolaï sourit, penaud. « Je suppose que tu as raison. Je n'ai jamais connu personne capable de comprendre comme toi mes sentiments les plus intimes. » Il la considéra d'un regard affectueux. « Comment fais-tu ?

— J'ai des détecteurs infrarouges, répondit-elle. Je déchiffre les motifs que forme sur ton visage la circulation sanguine. »

8. Télévision optique

C'était surprenant la place qu'il pouvait y avoir dans une orbite quand on voulait bien y réfléchir. Le véritable mécanisme de la vision avait été intégralement miniaturisé par des prothésistes mécanistes. Nikolaï s'était fait installer deux ou trois autres appareils : une horloge, un moniteur de rétroaction biologique, un écran de télévision, l'ensemble directement connecté à son nerf optique. Ils étaient pratiques, mais délicats à maîtriser dans les premiers temps. Sa femme l'avait aidé à sortir de l'hôpital et à regagner son appartement, parce que les délicats signaux de déclenchement optiques ne cessaient de lui transmettre des flashes du marché boursier. Nikolaï sourit à son épouse derrière ses yeux de plastique. « Reste donc passer la nuit avec moi », lui dit-il. Elle haussa les épaules. « Bon, d'accord », dit-elle. Elle posa la main sur la porte de son appartement et mourut presque instantanément. Un assassin avait badigeonné la poignée d'un venin agissant par contact.

9. *Cibles morphos*

« Écoutez », dit l'assassin, au visage mou creusé de rides de fatigue, « venez pas me gonfler avec de l'idéologie… Transférez les fonds et dites-moi simplement qui vous voulez voir mort.

— C'est un boulot au sein du Conseil des Anneaux », dit Nikolaï. Il était sous le coup des drogues émotionnelles dont il s'était bourré pour combattre le chagrin et il devait contenir des vagues récurrentes d'allégresse curieusement déplacée. « Capitaine-docteur Martin Leng de la Sécurité du Conseil des Anneaux. Il appartient à ma propre généligne. Ma désertion a soulevé des doutes sur sa propre loyauté. Il a tué ma femme.

— Les Morphos constituent de bonnes cibles », observa l'assassin. Son corps, sans bras ni jambes, flottait dans une cuve nutritive transparente contenant un plasma coloré destiné à tranquilliser les terminaisons purpurines de connexions neurales munies de broches. Un servo corporel pénétra dans la cuve et entreprit d'équiper l'assassin de ses bras.

10. *Investissement en enfant*

« Nous reconnaissons votre investissement dans cet enfant, actionnaire Leng, dit la psychotech. Vous l'avez peut-être créée – ou vous avez engagé des techniciens pour la créer – mais elle n'est pas votre propriété. Selon nos règlements, elle doit être traitée comme n'importe quel autre enfant. Elle est la propriété de notre République commerciale populaire. »

Nikolaï regarda la femme, exaspéré. « Je ne l'ai pas créée. Elle est le clone posthume de ma défunte épouse. Et elle est la propriété de la corporation de mon épouse, ou plus exactement de sa fondation, que je dirige au titre d'exécuteur testamentaire… Non, ce que je veux dire, c'est qu'elle est propriétaire, ou du moins qu'elle détient un droit de rétention sur la propriété commerciale semi-autonome de ma défunte épouse, et dont elle prendra possession à l'âge de sa majorité… Est-ce que vous me suivez ?

— Non. Je suis une éducatrice. Pas un financier. Où voulez-vous en venir au juste, actionnaire ? Êtes-vous en train d'essayer de recréer votre défunte épouse ? »

Nikolaï la regarda, le visage soigneusement inexpressif. « J'ai fait cela pour bénéficier du dégrèvement fiscal. »

… et laisser le clone posthume profiter des attaques. La propriété semi-autonome détient une position commerciale établie. Des vagues récurrentes de contrebandiers. Son visage mou vous gonfle avec de l'idéologie. Les sentiments les plus intimes moururent presque instantanément. Badigeonner la porte d'un venin agissant par contrat…

11. Fidélités pesantes

« Je me plais bien ici, en périphérie, dit Nikolaï à l'assassin. Avez-vous déjà envisagé de décrocher ? »

Rire de l'assassin. « J'étais pirate, dans le temps. Il m'a fallu quarante années pour m'attacher à ce cartel. Quand vous êtes seul, vous vous faites bouffer, Leng. Vous devriez le savoir.

— Mais ces fidélités doivent vous peser. Elles sont gênantes. Vous ne préféreriez pas avoir votre propre Essaim, créer vos propres règles ?

— Vous causez comme un idéologue », dit l'assassin. Des témoins de rétroaction biologique clignotaient doucement sur ses avant-bras de prothèse. « Ma fidélité, elle s'exerce à l'égard du Zaibatsu Kyotid. Tout ce quartier leur appartient. Même mes quatre membres leur appartiennent.

— Le Zaibatsu Kyotid m'appartient, observa Nikolaï.

— Oh ! fit l'assassin. Eh bien, voilà qui présente notre affaire sous un jour différent. »

12. Désertion en masse

« Nous voulons rejoindre votre Essaim, dit le super-crack. Nous devons rejoindre votre Essaim. Personne d'autre ne veut de nous. »

Nikolaï griffonnait machinalement avec son photostyle sur un écran vidéo bien pratique. « Et combien êtes-vous ?

— Nous étions cinquante dans notre généligne. Nous travaillions sur la physique quantique avant notre désertion en masse. Nous avons réalisé quelques percées mineures. Je pense qu'elles pourraient avoir un certain intérêt commercial.

— Splendide », dit Nikolaï. Il prit une attitude de pitié spéculative. « J'imagine que le Conseil des Anneaux a dû vous persécuter à sa manière habituelle – vous faire passer pour psychologiquement instables, idéologiquement malsains, et le reste à l'avenant.

— Oui. Leurs agents ont tué trente-huit des nôtres. » Le super-crack épongea, mal à l'aise, la sueur qui perlait à son front boursouflé. « Nous ne sommes pas mentalement malsains. Essaim-président. Nous ne vous causerons aucun problème. Nous ne cherchons qu'un endroit tranquille pour achever nos travaux pendant que Dieu nous dévore la cervelle. »

13. Otage informatique

Un interlocuteur de haut rang l'appela du Conseil des Anneaux. Surpris et intrigué, Nikolaï le prit en personne. Le visage d'un jeune homme apparut sur l'écran. « J'ai votre précepteur en otage », lui annonça-t-il.

Nikolaï plissa le front. « Quoi ?

— La personne qui vous a éduqué quand vous étiez enfant à la crèche. Vous l'aimez. Vous le lui avez dit. J'ai la bande.

— Vous devez plaisanter. Mon précepteur n'était qu'une interface cybernétique. Vous ne pouvez pas détenir un système informatique en otage.

— Oh, que si ! dit brutalement le jeune homme. L'ancien système expert a été déchargé au profit d'un nouveau à l'idéologie plus saine. Regardez. » Un second visage apparut sur l'écran ; c'était l'image, d'une perfection surhumaine, légèrement scintillante, de son précepteur cybernétique. « Je t'en prie, Nikolaï, sauve-moi, fit l'image, d'un ton morne. Il est impitoyable. »

Le visage du jeune homme revint. Nikolaï riait, incrédule. « Alors comme ça, vous avez sauvegardé les vieilles bandes ? dit Nikolaï. Je ne sais pas à quoi vous jouez mais je suppose que cette banque de données a une certaine valeur. Je suis prêt à me montrer généreux. » Il énonça un prix. Le jeune homme fit non de la tête. Nikolaï s'impatienta. « Écoutez, dit-il enfin, qu'est-ce qui vous porte à croire qu'un vulgaire système expert a la moindre valeur objective ?

— Je le sais, dit le jeune homme. J'en suis un moi-même. »

14. *Une question fondamentale*

Nikolaï était à bord du vaisseau extraterrestre. Il se sentait mal à l'aise sous sa tunique à brocarts d'ambassadeur. Il rajusta les épaisses lunettes noires devant ses yeux de plastique. « Nous apprécions à sa juste mesure votre visite à notre Essaim, dit l'enseigne reptilienne. C'est un très grand honneur. »

L'enseigne des Investisseurs dressa sa collerette multicolore derrière sa tête massive. « Nous sommes prêts à faire des affaires.

— Personnellement, je m'intéresse aux philosophies extraterrestres, dit Nikolaï. Aux réponses apportées par les autres espèces aux grandes questions de l'existence.

— Mais il n'y a qu'une question fondamentale, dit la créature. Nous en avons cherché la réponse d'étoile en étoile. Nous espérions que vous nous aideriez à la trouver. »

Nikolaï était méfiant. « Et quelle est la question ?

— Qu'avez-vous qui nous intéresse ? »

15. *Dons innés*

Nikolaï regarda la fille aux yeux à l'ancienne. « Mon chef de la sécurité m'a procuré la liste de vos actes criminels. Infraction au droit d'auteur, extorsion de fonds, organisation de restriction commerciale. Quel âge avez-vous ?

— Quarante-quatre ans, dit la fille. Et vous ?

— Cent dix et quelques. Il faudrait que je vérifie sur mon dossier. » Quelque chose le gênait dans l'allure de la fille. « Où avez-vous trouvé ces yeux ? De véritables antiquités !

— C'étaient ceux de ma mère. J'en ai hérité. Mais vous êtes un Morpho, bien sûr. Vous ne pouvez pas savoir ce qu'est une mère.

— Bien au contraire. Je crois même avoir connu la vôtre. Nous avons été mariés. Après sa mort, je vous ai fait cloner. Je suppose que cela fait de moi votre… j'ai oublié le terme.

— Père.

— Ça me paraît coller assez bien. Manifestement, vous me semblez avoir hérité de ses dons innés pour la finance. » Il examina de nouveau son dossier personnel. « Cela vous intéresserait-il d'ajouter la bigamie à la liste de vos crimes ? »

… Les mentalement instables ont une certaine valeur. Les restrictions commerciales présentent un écran vidéo bien pratique sous un jour différent. Quelques percées mineures sur

la question de l'existence. Votre dossier personnel l'a persécuté. Son front gonflé ne peut contenir un système informatique…

16. *Grondement de plaisir*

« Tu dois éviter de t'encroûter dans tes habitudes, dit sa femme. C'est le seul moyen de rester jeune. » Elle sortit un inhalateur doré de son étui de jarretière. « Essaie donc un peu ça.

— Je n'ai pas besoin de drogue, dit Nikolaï, souriant. J'ai mes fantasmes de pouvoir. » Il commença à se dévêtir.

Son épouse le considéra avec impatience. « Ne sois pas si lourd, Nikolaï. » Elle pressa l'inhalateur contre sa narine et renifla. De la sueur se mit à perler sur son visage et une rougeur d'excitation sexuelle gagna lentement ses oreilles et son cou.

Nikolaï regarda, puis haussa les épaules et renifla prudemment le tube doré. Aussitôt, une fulgurante sensation d'extase lui paralysa le système nerveux. Son corps s'arqua en arrière, pris de convulsions irrépressibles.

Gauchement » sa femme se mit à le caresser. Le grondement du plaisir chimique ôtait au sexe toute signification. « Pour… pourquoi s'en faire ? » fit-il dans un souffle.

Sa femme parut surprise. « C'est une tradition. »

17. Mur clignotant

Nikolaï s'adressa au mur clignotant de moniteurs vidéo. « Je me fais vieux, dit-il. Je suis en bonne santé – j'ai eu beaucoup de chance dans mon choix de programmes de longévité – mais je n'ai tout simplement plus mon audace de naguère. J'ai perdu ma souplesse, mon mordant. Et l'Essaim a dépassé ma capacité à le gérer. Je n'ai pas le choix. Je dois prendre ma retraite. »

Il guetta soigneusement sur chaque visage qu'affichaient les écrans le moindre tressaillement de réaction. Deux cents années lui avaient enseigné l'art de déchiffrer les expressions. Il n'avait pas perdu ses aptitudes – seule la volonté qui les sous-tendait

s'était dissoute. Les visages des membres du Conseil de gouvernement, que la surprise avait sortis de leur réserve, semblaient flamboyer d'ambition et d'avidité.

18. Cibles légales

Les Mécas avaient lâché leurs drones dans le faubourg. Bardés d'assignations, les engins sans visage fendaient la foule des coursives, en quête de cibles légales.

Soudain, l'ancien chef de la sécurité de Nikolaï sortit de la cohue et voulut courir s'abriter. En impesanteur, il se projetait de rambarde en main courante, tel un gibbon en armure. Soudain, l'une de ses prothèses céda et les drones lui fondirent dessus, presque devant la porte de Nikolaï. Craquements de plastique quand les pinces électromagnétiques lui paralysèrent les membres.

« Tribunaux fantoches ! » fit-il dans un souffle. Des rigoles de sueur luisaient sur les rides profondément creusées de son visage antique. « Ils vont me dépouiller ! Au secours, Leng ! »

Nikolaï secoua tristement la tête. Le vieillard piailla : « C'est vous qui m'avez fourré là-dedans ! C'était vous l'idéologue ! Moi je ne suis qu'un pauvre assassin ! »

Nikolaï ne répondit pas. Les machines saisirent les bras et les jambes du vieillard et en reprirent possession.

19. *Le ringard éclate*

« Z'avez franchement ça dans la peau, hein ? Toutes ces vieilles salades de GiGo[1] ! » Les jeunes parlaient un jargon truffé d'argot que Nikolaï saisissait à peine. Quand ils le regardaient, leur visage présentait un mélange d'agressivité, de pitié et de terreur craintive. Pour Nikolaï, ils donnaient l'impression de

[1] GiGo : acronyme, attesté dès le milieu du XX^e^ siècle, pour « Garbage in-garbage out » (Rebuts à rentrée, rebuts en sortie). Proverbe d'origine informatique indiquant que ce qui sort de la machine ne vaudra jamais mieux que ce qu'on y a fait entrer… (N.d.T.)

hurler en permanence. « Je me sens dépassé par le nombre, murmura-t-il.

— Mais vous l'êtes, dépassé, mon pauvre Nikolaï ! Ce bar est votre musée, pas vrai ? Votre mausolée ! Refaites-nous donc le vieux coup de vos nouvelles frontières, on est tout ouïe ! Toutes ces idéologies vidéo débiles, cet esprit ringard éclate ! Les Mécas et les Morphos, hein ? La guerre des bonnets blancs contre les blancs bonnets !

— Je suis fatigué, dit Nikolaï. J'ai trop bu. Ramenez-moi chez moi, un d'entre vous. »

Ils échangèrent des coups d'œil inquiets. « Mais vous êtes ici chez vous ! Non ? »

20. *Les yeux clos*

« Vous avez été bien aimables », dit Nikolaï aux deux jeunes gens. C'étaient des archéologues de Cosmocity, revêtus de leurs atours académiques, la robe constellée de décorations et de médailles de l'Essaim-Terraforme. Nikolaï se rendit soudain compte qu'il était incapable de se rappeler leurs noms.

« Ce n'est rien, monsieur, lui dirent-ils, apaisants. C'est à présent notre devoir de nous souvenir de vous, pas l'inverse. » Nikolaï se sentit gêné. Il ne s'était pas aperçu qu'il avait parlé tout haut.

« J'ai pris du poison, expliqua-t-il en manière d'excuse.

— Nous savons, acquiescèrent-ils. Vous ne souffrez pas, au moins ?

— Non, pas du tout. J'ai fait ce qu'il fallait, je le sais. Je suis très vieux. Plus vieux que je ne puis le supporter. » Soudain, il sentit se produire en lui un effondrement inquiétant. Des pans entiers de sa conscience commençaient à s'abattre tandis qu'il se sentait glisser vers le néant. Brusquement, il se rendit compte qu'il avait oublié ses dernières paroles. Au prix d'un énorme effort, il se souvint d'eux et leur cria tout haut :

« La futilité c'est la liberté ! » Empli de triomphe, il mourut et ils lui clorent les yeux.

FIN